57=4
11a=6929
9g
T91
Lugo

Digitized by Google

RLL
30882

95-B-no 31062

1094-5

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# HISTOIRE

## DE HENRI

## DE LA TOUR D'AUVERGNE

## VICOMTE

# DE TURENNE,

Maréchal Général des Armées du Roy.

TOME SECOND.

Contenant les Preuves en trois Parties.

Digitized by Google

Digitized by Google

R 171407

92
+92

# HISTOIRE

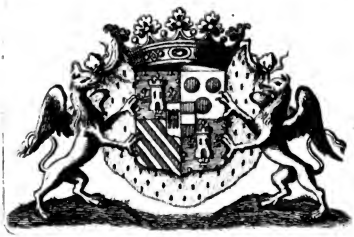
## DU VICOMTE DE TURENNE,

### Maréchal Général des Armées du Roy.

TOME SECOND.

3882

Contenant les Preuves en trois Parties.



A PARIS,

Chez la veuve MAZIERES & J. B. GARNIER, Imprimeurs & Libraires de la Reine, ruë S. Jacques, à la Providence.

M. DCC. XXXV.

*AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.*

Digitized by Google

Digitized by Google

# AVERTISSEMENT.

*CES Mémoires écrits de la propre main du Vicomte de Turenne, furent composés après la Paix des Pirennées. L'extréme ſimplicité du ſtile marque que celui qui les a faits, conſervoit ſon caractere en tout. On trouvera dans cet Ouvrage, non-ſeulement des projets de Campagne bien concertés, les vûës profondes d'un Général éclairé, les motifs de ſa conduite, les obſtacles qu'il rencontre, & les moyens par leſquels il les ſurmonte : mais on y reconnoîtra encore une* CANDEUR *qui avouë ſes fautes ſans aucun égard à l'amour propre ; une* BONTE' *généreuſe qui cache avec ſoin les défauts de ſes concurrens, & même de ſes ennemis ; une* MODESTIE *rare qui tait ſes plus belles actions, ou qui en parle légérement ; en un mot, tous les caracteres d'une* AME ELEVE'E, *à qui le* GRAND *& le* BEAU *ſont devenus ſi na-*

Digitized by Google

*turels, qu'elle ignore ſa propre vertu, & croit n'avoir rien fait que de commun, dans le tems même qu'elle exécute ce qu'il y a de plus admirable. C'eſt ainſi que le Vicomte ſe dépeint lui-même dans les Piéces originales qu'on donne ici au Public, pour prouver la verité de ſon Hiſtoire.*

MEMOIRES

Digitized by Google

# HISTOIRE
## DU VICOMTE
# DE TURENNE.

## LIVRE SIXIE'ME.

AN. 1674. La Charge de Stad-houder eſt renduë *héréditaire* dans la Maiſon d'Orange.

LA prudence, la valeur & les ſuccés ineſperés du Prince d'Orange, déterminerent les Etats Généraux au commencement du mois de Février, à rendre héréditaires dans ſa perſonne & dans celle de ſes enfans mâles, les Charges de *Stad-houder*, d'*Amiral*, & de *Capitaine Général* des ſept Provinces unies. Il ſe vit ainſi à l'âge de vingt-trois ans élevé dans la Répu-



Digitized by Google

An. 1674 blique à un plus haut point de gloire & de puiſſance que n'avoit été aucun de ſes prédéceſſeurs : alors il employa tout ſon crédit pour détacher le Roi d'Angleterre, ſon oncle, l'Evêque de Munſter & l'Electeur de Cologne des interêts de la France, & pour fortifier l'alliance qu'il avoit déja formée avec l'Empereur, l'Eſpagne & le Roi de Dannemarc, dans laquelle il vouloit faire entrer les principaux Membres du Corps Germanique. Le Roi continua pendant le Printems à faire évacuer toutes les Places qu'il avoit priſes ſur le Rhin & ſur la Meuſe ; il ne ſe réſerva que Grave & Maeſtricht : Emerick, Rhées, Veſel, Burick & le Fort de Schenck furent remis à l'Electeur de Brandebourg, ſelon le traitté que le Vicomte avoit fait avec lui l'année précédente. L'Electeur de Cologne rentra dans Rhimberg & dans Nuys ; & les garniſons des Villes évacuées revinrent en France, ſous la conduite du Maréchal de Bellefonds & du Comte de Lorge.

Le Roi d'Angleterre, l'Evêque de Munſter, & l'Electeur de Cologne ſe détachent de la France.

Le traitté particulier entre la Hollande & l'Angleterre avoit été ſi adroitement ménagé pendant l'hiver, qu'il s'étoit enfin trouvé conclu au milieu des préparatifs mêmes qui ſe faiſoient de part & d'autre pour recommencer la guerre. Le Roi Charles II. avoit long-tems réſiſté aux propoſitions qu'on lui avoit faites de ſe détacher de la France : les Républicains & les Proteſtans zélés de ſes trois Royaumes n'avoient garde de conſentir à l'anéantiſſement d'une République, qui faiſoit une des principales branches de la prétenduë Réforme ; l'humeur de ſon peuple, les ſollicita-

Digitized by Google

tions de ſon Parlement, & les pratiques des Miniſtres Etrangers le faiſoient pancher vers la paix ; mais ce qui le décida fut la crainte de perdre le commerce de la Méditerannée, en ſe broüillant avec l'Eſpagne : il ordonna au Chevalier Temple de dreſſer à Londres des articles avec le Marquis de Freſno, Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui avoit reçû un plein pouvoir des Etats Généraux ; & après quelques conférences, le traitté de Breda fut rétabli dans ſon entier. La Hollande inſiſta ſur le rappel des troupes Angloiſes qui ſervoient en France ; mais comme ces Régimens dévoüés au Vicomte de Turenne, refuſoient de le quitter, l'Angleterre promit de les laiſſer périr faute de recruës, & permit aux Hollandois de lever dans la Grande-Bretagne autant de Soldats qu'ils voudroient. Le traitté ayant été ſigné à Weſtminſter, les menaces continuelles de l'Empereur contre l'Evêque de Munſter & l'Electeur de Cologne firent tant d'impreſſion ſur les deux Prélats, qu'ils abandonnerent auſſi les interêts de la France. An. 1674. 19. Février.

L'infidelité des Alliés de Louis XIV. ranima les eſpérances de tous les Princes d'Allemagne ; ceux qui étoient demeurés neutres juſqu'alors, ſe déclarerent contre lui : l'Electeur de Brandebourg crut pouvoir violer impunément le traitté qu'il avoit ſigné ; le Landgrave de Heſſe, l'Electeur de Tréves, l'Electeur Palatin, les Ducs de Brunſwich & de Luneburg ſe liguerent auſſi avec les Hollandois ; en un mot, toutes les Puiſſances d'Allemagne furent entraînées, hors le ſeul Electeur de Baviére & le Duc d'Hanovre, qui reſte- Pluſieurs Princes d'Allemagne ſe liguent de nouveau contre la France.

An. 1674. rent dans la neutralité. Malgré ces contretems, le Roi ne diminua rien de la grandeur de ſes projets ; il réſolut de ſe dédommager de la perte des Provinces-unies par la conquête de la Franche-Comté ; il y alla lui-même avec une armée puiſſante au mois d'Avril ; il en envoya une autre ſur les frontieres d'Eſpagne, ſous les ordres du Maréchal de Schomberg ; le Prince de Condé en commandoit une troiſième en Flandre, pour veiller ſur les démarches du Prince d'Orange ; & le Vicomte de Turenne retourna en Allemagne, avec une quatrième qui ne montoit qu'à dix mille hommes. Avant qu'il quittât la Cour, le grand Condé ne dédaigna pas de le conſulter ſur la conduite qu'il tiendroit dans la guerre de Flandre. » Faire peu de ſiéges, répondit » le Vicomte, & donner beaucoup de combats ; quand » vous aurez rendu votre armée ſupérieure à celle des en- » nemis par le nombre & par la bonté des troupes ; quand » vous ſerez bien maître de la campagne, les villages vous » vaudront des Places ; mais on met ſon honneur à pren- » dre une ville forte, bien plus qu'à ſonger aux moyens de » conquerir une Province.

Le Vicomte couvre la Franche-Comté, & le Roi s'en rend maître.

(1) Le Duc de Lorraine perſuadé que s'il entroit dans la Franche-Comté, il y ſeroit bientôt ſuivi d'un grand nombre de Lorrains, marcha vers le commencement de Mai

(1) La plûpart des faits militaires de ce Livre ſont tirés des Mémoires MSS. de Fremont d'Ablancourt, de l'Hiſtoire MSS. de l'Abbé Raguenet, & des deux dernieres Campagnes du Vicomte, écrits par Deſchamps, qui furent imprimés en 1678. trois années après la mort du Vicomte ; mais on doit au Marquis d'Imecourt, Lieutenant Général des armées du Roi, qui fut préſent à toutes ces actions, pluſieurs détails qu'on ne trouve point ailleurs.

Digitized by Google

avec deux mille chevaux, qui faiſoient toutes ſes troupes, & s'avança juſqu'à Rhinfeld au-deſſus de Bâle, où il prétendoit paſſer le Rhin. Dans le même-tems, le Vicomte s'approcha de la Suiſſe avec deux Régimens de Cavalerie nouvellement levés dans l'Alſace, & campa le dix de Mai à Heſingen, village qui n'eſt qu'à une lieuë de Bâle : les Magiſtrats de cette Ville encouragés par ſa préſence, refuſerent le paſſage au Duc de Lorraine, qui demeura inutile aux environs de Rhinfeld juſqu'au ſix Juin : alors le Duc voyant le Roi maître de la Franche-Comté, alla joindre le Comte Caprara près d'Heidelberg, où le Duc de Bournonville, Géneral de l'Empereur, qui partoit d'Egra, devoit les rencontrer avec un Corps conſidérable de Cavalerie & d'Infanterie. AN. 1674.

Le Vicomte qui étoit revenu de Bâle à Hochfeld, près de Saverne, ayant été averti de leur marche, réſolut de les couper & de les combattre avant la jonction ; il envoya ordre de faire dreſſer à Philisbourg un pont de batteaux, qui ſe trouva prêt en trois jours ; il ramaſſa ce qu'il y avoit de Cavalerie dans les quartiers, & tira quinze cens hommes de ſix bataillons qu'il laiſſoit en Alſace, partit d'Hochfeld le douze de Juin, fit marcher ſes troupes ſans bagages, avec une diligence extraordinaire, & paſſa le Rhin à Philisbourg le quatorze à midi ; il y fit prendre ſix piéces de canon & des vivres pour trois jours, emmena avec lui les Régimens de Beaupré & de Calvo, les Dragons du Fay, les bataillons de Douglas, du Pleſſis & de la Ferté, avec un quatrième, Rapidité de la marche du Vicomte. 12. Juin.

Digitized by Google

An. 1674. composé de Compagnies de divers Corps, ſous le nom de Picardie, qui étoient tous campés ſous Philiſbourg : le Vicomte en forma ſon avant-garde, & continua ſa marche par le Palatinat. Le même jour qu'il paſſa le fleuve, il défit & prit deux cens hommes d'Infanterie Impériale dans une cenſe, nommée Bruckhauſen, après une attaque & une défenſe très-vigoureuſe : il diſſipa enſuite cent cinquante chevaux du Régiment du Prince Erneſt de Brandebourg-Bareith, qui avoit marché pour ſoûtenir cette Infanterie, & il arriva le ſoir à Hockenum où il campa : comme il craignoit toûjours quelque ſurpriſe, il alla lui-même la nuit viſiter les gardes avancées, pour s'aſſurer ſi tous étoient dans leurs poſtes. En repaſſant dans le Camp, il s'approcha d'une tente, où pluſieurs jeunes Soldats mangeant enſemble, ſe plaignoient de ce qu'il leur avoit fait faire inutilement une ſi pénible marche : un vieux Soldat qui avoit été tellement eſtropié dans l'action de Bruckhauſen, qu'il ne pouvoit porter ſes mains à ſa bouche, leur répondit : » Vous ne connoiſſez pas notre pere ; il ne nous auroit pas » expoſés à tant de fatigues, s'il n'avoit pas de grandes vûës » que nous ne ſçaurions pénetrer encore. Les jeunes Soldats changerent auſſi-tôt de langage, & commencerent à boire à la ſanté de leur Géneral : le Vicomte avoüa depuis qu'il
15. Juin. n'avoit jamais ſenti de plaiſir plus vif. Le quinze du mois, Turenne aſſuré que les ennemis n'avoient point paſſé, marcha par de longs défilés dans les bois en tirant vers Bretten : il fit faire alte à midi près le village de Saint Lene, &

Digitized by Google

reprenant sa marche à main gauche, il alla camper à Wisslock, petite ville gardée par deux cens hommes de l'Electeur Palatin, par quelques milices & par un grand nombre de payſans qui s'y étoient retirés : le Vicomte perſuadé qu'il rencontreroit les ennemis le lendemain, ne voulut point attaquer la Place, & jugea plus à propos de laiſſer repoſer ſes troupes pendant la nuit ; elles avoient fait près de trente lieuës en quatre jours, pour venir d'Hochfeld à Wisslock, où le Vicomte avoit crû qu'il rencontreroit ſûrement les ennemis ; en effet, il ne ſe trompa point. AN. 1674.

Le lendemain à la pointe du jour, il continua ſa route vers Epinghen ; après quatre ou cinq heures de marche, comme il eût paſſé le village d'Hoffen, il commença à découvrir les ennemis entre huit à neuf heures du matin ſur une hauteur au-delà de Sintzhem, petite ville du Palatinat, à une égale diſtance de Philisbourg ſur le Rhin, & d'Hailbron ſur le Nekre ; elle eſt ſituée ſur les bords de la riviere d'Elſatz, qui arroſe à droite & à gauche une longue prairie, commandée par une montagne dont la pente eſt fort roide vers le bas, & devient très-douce vers le haut ; le ſommet eſt une plaine fermée par derriere d'un grand bois, & aſſez ſpacieuſe pour contenir une armée en bataille : celle du Duc de Lorraine & du Comte Caprara étoit de quatre mille chevaux, tous Cuiraſſiers de l'Empereur, de mille chevaux Saxons, de deux mille chevaux Lorrains, & de deux mille Fantaſſins, faiſant enſemble plus de neuf mille hommes. Ils s'emparerent d'abord d'une vieille Abbaye for-

Situation de Sintzhem, & forces des Impériaux. 16. de Juin.

Digitized by Google

An. 1674

tifiée en forme de Château, & située entre la ville & la montagne ; ils jetterent ensuite le Régiment de Streing avec quatre cens Dragons dans la ville, dont les murailles avoient été réparées depuis peu, & rangerent enfin leur armée au haut de la montagne sur deux lignes, dont le Duc de Lorraine commandoit la premiere, & le Comte Caprara la seconde : ils avoient ainsi derriere eux un grand bois ; leur droite étoit assurée par le Château & par la ville ; leur gauche fermée par une chaîne de montagnes escarpées, qui s'étendoient fort loin du côté d'Hailbron ; & devant eux la riviere d'Elsatz formoit comme un double fossé, qu'il falloit passer avant que d'arriver à la ville ou à la montagne.

Enumération des troupes du Vicomte, & embarras à surmonter.

L'armée Françoise étoit composée de cinq mille chevaux & de quatre bataillons de Douglas, de du Plessis, de la Ferté & de Picardie, qui faisoient plus de deux mille hommes ; de quinze cens Fantassins détachés des Régimens de Champagne, de Turenne, de Languedoc, de Bourgogne, d'Hamilton & de Monmouth ; de quatre cens Dragons de la Reine, & de la Compagnie franche des Dragons de du Fay. Les deux armées étoient à peu près égales en nombre, avec cette difference que la Françoise avoit plus d'Infanterie, & l'Allemande plus de Cavalerie ; mais les Impériaux étoient postés d'une maniere bien plus avantageuse. Le Vicomte étant entré par la plaine de Sintzhem, ne pouvoit attaquer qu'en traversant les deux branches de la riviere d'Elsatz, où il n'y avoit point de ponts, & en s'emparant des avenuës de Sintzhem, qui étoient pleines de jardins,

Digitized by Google

dins, de hayes & de marécages, & garnies de mouſquetaires : il falloit enſuite s'emparer de la Ville & du Château, gagner par un défilé fort étroit ſur la pente de la montagne un terrain triangulaire, où l'on pouvoit à peine ranger ſept ou huit eſcadrons de front : ce terrain s'élargiſſoit peu à peu en montant vers les ennemis ; mais il étoit dangereux & difficile d'aller former des lignes ſi près d'eux : outre les avantages du poſte, les troupes de Caprara étoient fraîches, ſortoient de bons quartiers, & avoient marché à petites journées d'Hockenum à Sintzhem : au contraire, celles du Vicomte fatiguées durant tout l'hiver, venoient de faire près de trente lieuës en quatre jours. Si les François étoient battus, la retraite devenoit difficile & périlleuſe dans un pays ennemi couvert de bois, & plein de payſans armés ; la perte d'un combat à l'entrée de la Campagne deshonoroit le Géneral, & décourageoit les Soldats. Le Vicomte vit dans un inſtant tous ces obſtacles & tous ces dangers ; mais il ſentit d'un autre côté combien il riſquoit de donner au Duc de Bournonville le tems de joindre les ennemis, & combien il ſeroit glorieux d'ouvrir la Campagne par une victoire remportée ſur les plus braves troupes de l'Empereur, campées dans un poſte ſi avantageux : ces conſidérations le déterminerent à livrer une bataille. AN. 1674.

Toute la Cavalerie de ſon avant-garde étoit déja dans la plaine ; l'Infanterie achevoit d'arriver, & ſix piéces de canon qui faiſoient toute ſon artillerie, tiroient de tems en tems quelques volées par deſſus le vallon, lorſque les eſca- Priſe de la Ville & du Château.

AN. 1674 drons ennemis venoient reconnoître. Toute l'armée étant passée, le Vicomte détacha d'abord ses Dragons, qui mirent pied à terre, avec de l'Infanterie soutenuë par les Grenadiers de la Ferté, & cinquante Fuseliers de chaque bataillon, pour attaquer les avenuës de Sintzhem. Sesan, Major Géneral de l'armée, & le Chevalier d'Hocquincourt à la tête des Dragons, chasserent les ennemis des bords de la riviere, les delogerent des vignes, des jardins & du fauxbourg, & essuyerent à découvert le feu des murailles; mais en moins d'une heure ils se trouverent sur le bord du fossé, & maîtres de tous les environs de la Place : les ennemis s'y jetterent à mesure qu'on les poussoit, & se retrancherent derriere les portes barricadées de tonneaux pleins de terre & de poutres dont ils avoient fait des traverses. Les Dragons commandés par le Chevalier d'Hocquincourt, ayant trouvé le pont rompu, se jetterent à l'eau pour passer le fossé : l'attaque dura plus d'une heure & demie; on enfonça une des portes de la ville; on y fit quatre cens prisonniers, & le reste fut tué ou dissipé. La vigueur de cette action épouvanta ceux qui occupoient le Château; ils abandonnerent leur poste, & s'enfuirent : le Duc de Lorraine y envoya promptement un Régiment d'Infanterie; mais un détachement de Champagne s'en étoit déja emparé, & celui qui s'avançoit à la tête des ennemis ayant été tué à la premiere décharge, les autres prirent la fuite.

Le Vicomte marche vers la montagne

Le Vicomte s'étant ainsi rendu maître de la Ville & du Château, y mit de l'Infanterie, chassa d'abord les ennemis

Digitized by Google

des vignes & des hayes des environs, les délogea enſuite de toutes les hauteurs qui étoient entre le Château & l'armée Impériale, s'empara des deux côtés du défilé, & les borda de mouſquetaires; il fit avancer enſuite toute ſon armée, qui traverſa les deux branches de la riviere, & paſſa le défilé ſans aucun obſtacle; il la fit mettre en bataille à meſure qu'elle arrivoit, dans le terrain triangulaire ſerré à droite par un clos de vignes, & à gauche par une longue haye: il avoit déja fait jetter dans la vigne par un rideau qui regnoit le long du pied de la montagne, les trois bataillons de du Pleſſis, de Douglas & de la Ferté, & en ſortant du défilé, le bataillon de Picardie s'étoit poſté derriere la grande haye. Il donna le commandement de l'aîle droite au Marquis de S. Abre, Lieutenant-Géneral, qui avoit ſous lui Beauveſé pour Commandant de la Cavalerie, les Comtes de Maulevrier & de Roye pour Maréchaux de Camp, Mylord Douglas, le Chevalier du Pleſſis & du Piloy pour Brigadiers, auſquels ſe joignit le Chevalier de Boüillon en qualité de Volontaire. Foucault, Lieutenant-Géneral, qui devoit ſe mettre à la tête de l'aîle gauche, eut ſous lui pour Maréchaux de Camp les Comtes d'Auvergne & de la Marck, & pour Brigadiers Mylord Hamilton, le Chevalier d'Humieres & Coulange. Le commandement du Corps de réſerve fut donné au Marquis de Renty: le Vicomte devoit ſe mettre lui-même au centre, & avoit pour Aides de Camp le Marquis d'Harcourt, depuis Maréchal de France, le Marquis de Ruvigny, depuis Mylord

An. 1674. où étoient les ennemis.



Digitized by Google

AN. 1674. Combat de Sintzhem.

Galloway, le Chevalier de Sillery, & Silly Guénegaud. Le Vicomte rangea sa Cavalerie sur plusieurs lignes, avec des pelotons d'Infanterie entre les escadrons : à peine avoit-il formé sa troisième ligne, que S. Abre qui étoit à la tête de la premiere, s'avança par une ardeur indiscrete en débordant la longue haye & la vigne, & découvrit ainsi ses flancs : les ennemis s'étant apperçus de cette imprudence, tomberent sur lui, l'envelopperent, l'enfoncerent & le culbuterent ; mais le Vicomte arriva dans le moment, & repara ce nouveau désordre : les divers pelotons d'Infanterie placés entre les escadrons, firent un terrible feu sur les Cuirassiers de l'Empereur, & les arrêterent : la poussiere qui s'étoit élevée les ayant empêché de voir la confusion où ils avoient mis la premiere ligne commandée par S. Abre, ils reculerent pour se mettre en bataille. Le Vicomte profita de ce moment pour étendre ses lignes sur le même front que celui des ennemis, de sorte qu'il se trouva jusqu'à dix-huit escadrons à sa premiere ligne, où il n'y en avoit eu d'abord que huit : il s'avança alors vers les ennemis avec sa Cavalerie au centre, & l'Infanterie sur les deux aîles, qui sortirent de la haye à gauche & de la vigne à droite ; il marcha vers eux, & le combat devint terrible : il n'y eut point d'escadron qui ne chargeât plusieurs fois ; les étendarts & les drapeaux furent pris & repris des deux côtés : la poussiere étoit si grande, qu'on ne se voyoit presque point ; les amis & les ennemis se mêlerent quelquefois sans se connoître, & sans pouvoir rejoindre leur Corps ; la confusion

Digitized by Google

augmenta le carnage. Le Vicomte ne ſe contentoit pas d'aller parmi les rangs encourager les Soldats de la voix & du geſte, il les anima par ſon exemple, donna par tout ſes ordres avec tranquillité, ſe mêla avec les Impériaux, & fut plus d'une demie heure au milieu des Cuiraſſiers de l'Empereur: les ennemis ſe rallierent pluſieurs fois; mais ils furent toûjours rompus & repouſſés. Le Duc de Lorraine & le Comte Caprara voyant le terrain que l'armée Françoiſe avoit gagné, jugerent à propos de ſe retirer, & firent reculer la ſeconde ligne vers le bois, pendant que la premiere ſoûtenoit le choc des François: enfin l'ardeur du combat s'étant ralentie de part & d'autre, les ennemis profiterent de l'épaiſſeur de la pouſſiere, firent faire un mouvement à leur gauche pour s'approcher du bois, & ſe jetterent dans le défilé qui le traverſoit: quelques eſcadrons firent ferme à l'arriere-garde, pour couvrir leur retraite; mais après une charge aſſez legere ils ſuivirent bientôt les autres, & diſparurent dans un inſtant. Le Vicomte ayant fait reconnoître les bords du bois, pouſſa les Impériaux quelque tems lui-même à la tête d'un Corps de Cavalerie: comme ils ſe partagerent en pluſieurs chemins dans un pays couvert & inégal, & que ſon Infanterie étoit fatiguée d'un long combat après une marche pénible, il ſe contenta de détacher le Marquis de Renty avec quatre cens chevaux à la pourſuite des fuyards, & revint au champ de bataille, où il trouva ſes troupes dans le même ordre que ſi elles n'avoient pas combattu. Les Officiers principaux, les Colonels & pluſieurs autres

AN. 1674.

Digitized by Google

AN. 1674. allerent à lui, pour le féliciter ſur le ſuccès qu'ils reconnoiſſoient n'être dû qu'à la prudence de ſa manœuvre : il leur répondit, *qu'avec des gens comme eux on devoit être hardi à attaquer, parcequ'on étoit ſûr de vaincre.*

Pourſuite des ennemis, avec le détail des morts & des bleſſés.

Le Marquis de Renty ſuivit de près les ennemis juſqu'à Hailbron, où il ſçut qu'ils avoient paſſé, en pluſieurs Corps ſéparés, divers gués entre cette ville & Wimpfen : leur bagage avoit marché dès le matin, & une partie de leurs troupes avoit enfilé la même route avant la fin du combat ; d'autres prirent le chemin d'Heidelberg, de ſorte qu'on ne les put joindre. Leur retraite ſe fit avec tant de frayeur, que pluſieurs ne ſe croyant pas en ſûreté après avoir paſſé le Nekre, firent encore plus de ſeize lieuës par delà, & ne s'arrêterent qu'à Francfort. La bataille avec les actions qui la précéderent, dura près de quatre heures : les François y perdirent Coulanges & Rochefort, deux Meſtres de Camp, près de cent quatre-vingt Officiers ſubalternes, & environ onze cens Soldats : le Marquis de S. Abre, le Chevalier de Sillery & Beauveſé y furent bleſſés à mort ; le Chevalier de Boüillon, le Comte de la Marck, les Marquis d'Aubeterre & de la Salle, & la plus grande partie des Officiers ſubalternes y furent auſſi bleſſés. Il demeura du côté des ennemis près de deux mille morts ; on fit cinq ou ſix cens priſonniers ; on prit pluſieurs étendarts & timbales, & quarante chariots chargés de bagage. Après le combat, le Vicomte ayant raſſemblé ſa Cavalerie, paſſa le bois avec toute ſon armée, & campa la nuit auprès de Weibſtat, petite

Digitized by Google

ville de l'Evêché de Spire, où l'on trouva abondamment de quoi se rafraîchir des fatigues qu'on avoit souffertes. Le lendemain on revint camper à Sintzhem, dans un vallon le long du ruisseau, où l'on eut le loisir d'examiner le champ de bataille, & de reconnoître beaucoup mieux que dans le combat même, combien la situation des ennemis avoit été avantageuse, la difficulté d'aller à eux, & le détail d'une action exécutée avec tant d'intelligence & de valeur. AN. 1674.

Les ennemis ayant été chassés au-delà du Nekre, le Vicomte crut devoir repasser le Rhin, pour observer les démarches qu'ils pourroient faire du côté de la France, & pour faire subsister en même-tems l'armée dans les endroits les plus abondans du Palatinat : il envoya d'abord quelque Cavalerie piller Wisloch, passa à Mingelsheim, où l'armée demeura deux jours, traversa le Rhin à Philisbourg, où il laissa les quatre bataillons qu'il y avoit pris, & alla camper à Lachen, grand village dans une plaine très-fertile, à une lieuë & demie de la ville de Neustadt, qui fournit des vivres & du vin en abondance. Ce fut là que l'armée reçut un renfort de seize bataillons, de six mille chevaux en quatre Brigades, des deux Régimens de Dragons du Roi & de la Reine, & qu'elle se trouva monter à seize mille hommes. Le Vicomte pendant son séjour à Lachen, détacha plusieurs partis en deçà & au-delà du Rhin, pour avoir des nouvelles des ennemis, alla reconnoître des passages dans les montagnes, répandit le bruit de diverses entreprises ; & le troisième de Juillet après une fausse marche

Marches & contremarches du Vicomte en deçà & au delà du Rhin.

Digitized by Google

AN. 1674. vers Keyſerloutre, de l'autre côté de la montagne, il fit avancer l'armée droit à Philiſbourg, y paſſa le Rhin de nouveau, reprit les quatre bataillons avec vingt pontons, & alla le même jour camper à Hockenum. Le lendemain il continua ſa marche vers le Nekre, & laiſſant à droite Heidelberg, qui le ſalua de quelques volées de canon, il arriva à onze heures du matin au village de Weiblingen ſur le Nekre, à une lieuë & demie de Ladembourg.

Le Duc de Bournonville joint le Duc de Lorraine & le Comte Caprara.

Après la déroute de Sintzhem, les Impériaux s'étant raſſemblés à Heidelberg, marcherent du côté de Worms; ils avoient groſſi leur armée par la jonction des troupes du Duc de Bournonville. Tous enſemble au nombre de treize ou quatorze mille hommes, étoient venus ſe poſter ſur le Nekre; la ville de Ladembourg à leur gauche, & celle de Manheim à leur droite. Campés depuis cinq jours ſur ce fleuve, ils avoient fait des retranchemens au gué de Ladembourg, dreſſé des batteries, & pris toutes les précautions néceſſaires pour s'oppoſer au paſſage des François. Pendant que le Vicomte étoit à Weiblingen, on vint donner la nuit une fauſſe allarme: il monta à cheval, alla lui-même à la tête du Camp, & raſſura les Soldats par ces paroles: *Quoi, mes enfans, vous craignez où je ſuis!* Le lendemain il fit paſſer quelques eſcadrons au-delà du fleuve, envoya des partis pour obſerver le Camp des ennemis, & fut inſtruit de leurs forces & de leur ſituation par quelques Cavaliers qu'on enleva. Les Ducs de Lorraine & de Bournonville étonnés de ſa hardieſſe, ne balancerent point à ſe retirer,

Digitized by Google

retirer, ſans vouloir s'oppoſer à ſon paſſage : ils renvoyerent d'abord les troupes Palatines, pour ſe poſter à Manheim, firent partir enſuite leur bagage & leur Infanterie ; & ayant décampé à l'entrée de la nuit avec le reſte de l'armée, ils enfilerent le grand chemin, appellé Bergſtras, qui mene à Francfort. Comme la ville de Ladembourg & les défilés empêchoient le Vicomte de reconnoître leurs mouvemens, il n'apprit leur retraite que deux heures après : auſſi-tôt il détacha le Comte de Roye avec quatorze cens chevaux & ſix cens Dragons pour les ſuivre : Roye marcha juſqu'à neuf heures du matin, & s'arrêta près de Zuingenberg. Du Repaire qu'il avoit envoyé devant lui avec deux cens chevaux, ayant paſſé un défilé, traverſa une grande plaine, & apperçut derriere une éminence qui la terminoit, une garde de ſoixante Cavaliers ennemis qui lâcherent pied à ſon approche ; du Repaire les pouſſa, arriva ſur le haut d'une autre colline, & vit toute l'arriere-garde des ennemis, qui avoit fait alte pour repaître : il fut chargé à l'inſtant par trois ou quatre cens chevaux, qui l'obligerent à reculer ; mais le Comte de Roye ayant envoyé un détachement pour le ſoûtenir, la Cavalerie Impériale ſe retira avec autant de vîteſſe qu'elle étoit venuë : chacun des deux partis y laiſſa douze ou quinze morts, & les François y prirent un Lieutenant. Du Repaire rejoignit le Comte de Roye, qui ne jugeant pas à propos de paſſer le défilé pour s'engager dans un combat inégal, ſi loin de l'armée, vint retrouver le Vicomte. Les divers partis qu'on avoit déta- AN. 1674.

AN. 1674. chés pour obſerver les mouvemens des ennemis, rapporterent que l'armée Impériale avoit paſſé le Mein à gué avec précipitation, & que la plus grande partie de l'Infanterie ne pouvant ſuivre, s'étoit débandée dans les bois & dans les montagnes qui regnent le long du chemin.

9. Juillet. Cruautés réciproques des habitans du Palatinat & des Anglois de l'armée Françoiſe.

Le neuvième de Juillet, l'armée Françoiſe vint camper à Gros-Saxen, à une lieuë de Ladembourg, où le Maréchal de Turenne, devenu maître du Palatinat par la retraite des Impériaux, fit vivre ſes troupes à diſcretion; elles conſumerent dans un mois les fourages & les moiſſons du pays, de maniere qu'il eût été impoſſible aux ennemis d'y ſubſiſter. La plûpart des payſans abandonnerent leurs maiſons & ſortirent du pays; mais pour ſe venger des malheurs de la guerre, ils exercerent auparavant toute ſorte de cruautés ſur les Soldats de l'armée Françoiſe qu'ils pûrent ſurprendre; ils en brûlerent quelques-uns à petit feu, en pendirent d'autres la tête en bas, & les laiſſerent mourir ainſi: ils arracherent le cœur & les entrailles à d'autres, leur créverent les yeux, & après les avoir mutilés de diverſes manieres, les expoſerent ſur les grands chemins. L'armée Françoiſe eut ce ſpectacle en pluſieurs endroits de ſa marche. Les Anglois irrités de cette inhumanité, ſe livrérent à leur reſſentiment, allerent comme des furieux le flambeau à la main, brûlerent quantité de bourgs & de villages, & même quelques petites villes: leur vengeance fut ſi prompte, que les Officiers ne purent les retenir; & ſans les menaces & les ordres de Turenne, qui arrêta leur fureur, ils auroient fac-

Digitized by Google

cagé tout le pays : il fit un châtiment exemplaire de ceux qui avoient commencé l'incendie, quoiqu'ils fussent les plus braves Soldats de son armée. Il ne put les condamner à mort sans se faire une extrême violence ; mais comme il s'agissoit de maintenir la discipline, il fit ceder la clemence à la severité. AN. 1674.

L'Electeur Palatin envoye un appel au Vicomte.

Louis, Electeur Palatin, neveu à la mode de Bretagne, du Vicomte, réduit au désespoir par la désolation de ses Etats, lui envoya un Trompette, avec la lettre suivante :

*A Frederickshourg, ce 27. Juillet 1674.*

Lettre de cet Electeur au Vicomte.

» L'embrasement de mes bourgs & villages, qu'une let-
» tre d'un de vos domestiques, aussi-bien que d'autres avis,
» donnent sujet de croire avoir été fait par vos ordres, est
» une chose si extraordinaire & si indigne d'une personne
» de votre qualité, que je suis en peine d'en imaginer les
» raisons : tout le monde s'étonne d'autant plus de cette
» maniere d'agir, que vous n'en avez pas usé de même avant
» votre conversion, en diverses Campagnes que vous avez
» faites en ce pays, contre des ennemis qui n'étoient pas
» vos parens : pour moi, quoique je n'en dusse pas moins
» attendre, après les désordres qui s'y commettoient par
» les troupes que vous commandiez l'année passée, lorsque
» vous le traversâtes en qualité d'ami, je ne laisse pas d'être
» surpris d'un procedé si peu conforme aux loix de la guer-
» re parmi les Chrétiens, & aux assurances que vous m'avez
» tant de fois données de votre amitié : il me semble qu'à
» toute rigueur, on ne met le feu qu'aux lieux qui refusent

AN. 1674. » des contributions, & vous ſçavez que vous n'en avez » point demandé à ceux que vous avez fait réduire en cen- » dre. Pluſieurs de vos priſonniers m'ont aſſuré que vous » le faiſiez pour vous vanger de mes payſans, qu'on diſoit » avoir mutilé les corps morts de vos Soldats qu'on y a » trouvés; mais comme on n'a point oüi dire que mes pay- » ſans euſſent commis ci-devant de pareilles barbaries, il y » a plus d'apparence qu'elles ont été faites par les priſon- » niers que vous avez amenés des Evêchés de Straſbourg & » de Spire, qui peut-être ont été bien aiſes de vous four- » nir ce prétexte de vengeance. Mais quand même ce ſe- » roient de mes ſujets, je ne ſçaurois croire que l'inhuma- » nité de quelques particuliers, laquelle j'aurois ſévérement » punie, ſi j'en avois connu les auteurs, vous dût obliger » à ruiner tant de familles innocentes, & conſumer juſ- » qu'aux Egliſes même de votre religion. Des actions ſi con- » traires à l'accroiſſement que vous prétendez avoir fait en » la pratique du Chriſtianiſme par votre converſion, me » font croire que tout cela provient de quelque chagrin ou » dépit que vous avez contre moi; mais il vous eût été fa- » cile d'en tirer raiſon par des voyes plus uſitées entre des » gens d'honneur. Je penſe que pendant que vous n'atten- » tez rien que ſur des miſérables, le Roi Très-Chrétien vous » permettra bien le loiſir de vous ſatisfaire préſentement de » vous à moi, par un reſſentiment plus généreux que celui » de la ruine de mes pauvres Sujets, & que vous ne man- » querez pas de m'aſſigner par ce porteur le tems, le lieu

Digitized by Google

» & la maniere dont nous nous servirons pour nous satis- AN. 1674.
» faire : ce n'est pas par une humeur romanesque, ni pour la
» vanité de pouvoir recevoir un refus que je vous fais cette de-
» mande ; mais un désir de vengeance que je dois à ma patrie,
» puisque je ne peux à présent la faire à la tête d'une armée
» pareille à celle que vous avez, & qu'aucune autre vengeance
» du Ciel sur vous ne me paroît pas si prompte que celle
» que vous pourrez recevoir de ma main : je me promets
» en cette rencontre, que ce pays qui a servi autrefois d'a-
» zile à feu M. votre pere, mon grand oncle, en sa dis-
» grace, & que vous avez si souvent ruiné, sera le témoin
» de votre repentir, comme il l'a été de votre dureté & de
» vos excès. Signé, CHARLES LOUIS, Electeur Palatin.

Le Vicomte fit réponse sur le champ, & par le même Trompette.

Réponse du Vicomte.

» J'ai reçû la lettre que V. A. E. m'a fait l'honneur de
» m'écrire ; je la peux assurer que le feu qui a été mis dans
» quelques-uns de ses villages, a été sans aucun ordre, &
» que des Soldats qui ont trouvé de leurs camarades tués
» d'une assez étrange façon, l'ont fait à des heures qu'on
» n'a pû l'empêcher. Quand V. A. E. voudra bien s'instruire
» du fait, je ne doute pas qu'elle ne me continuë l'hon-
» neur de ses bonnes graces, n'ayant rien fait qui pût m'en
» éloigner.

La modération & la sagesse de cette réponse, fit rentrer l'Electeur en lui-même : il approfondit le fait, le trouva tel que le Vicomte l'avoit mandé, & rougit de son emportement.

Digitized by Google

AN. 1674. Tendreſſe paternelle du Vicomte pour les Soldats.

Après avoir conſumé les fourages & tout ce qui pouvoit ſervir aux ennemis dans cette partie du Palatinat qui eſt à la droite du Rhin, Turenne repaſſa le fleuve à Philiſbourg le vingt-huit de Juillet, & revint dans celle qui eſt à la gauche pour en faire autant : il alla camper d'abord à Lachem, à une demie lieuë de Neuſtadt, & enſuite aux environs de Landau & de Weiſſembourg, où il demeura plus d'un mois. Pendant ce ſéjour, la diſſenterie s'étant miſe dans ſon armée, on reconnut juſqu'où alloit ſa bonté pour le Soldat : le meilleur pere ne ſe donna jamais plus de mouvemens pour la guériſon de ſes enfans ; il ne ſe paſſa point de jour qu'il ne viſitât les malades ; il les ſoulageoit de nouveau par ſes liberalités, pourvoyoit à tous leurs beſoins, & leur parloit avec une noble familiarité. Dans ces occaſions, lorſque l'argent lui manquoit, pour ne pas refuſer, il empruntoit du premier Officier qu'il rencontroit, en le priant de ſe faire payer par ſon Intendant : celui-ci ſoupçonnant que l'on exigeoit quelquefois plus que l'on n'avoit prêté à ſon maître, lui repréſenta qu'il falloit à l'avenir donner des billets de ce qu'il emprunteroit : » Non, non, dit le Vicomte, » donnez tout ce qu'on vous demandera ; il n'eſt pas poſſi- » ble qu'un Officier aille vous redemander une ſomme qu'il » n'a point prêtée, à moins qu'il ne ſoit dans un extrême » beſoin, & dans ce cas, il eſt juſte de l'aſſiſter. Cette conduite rempliſſoit les Soldats d'amour & de véneration pour lui : quand il paſſoit à la tête du Camp, ils ſortoient de leurs canonieres pour le voir, & on les entendoit dire les uns

Digitized by Google

aux autres : *Notre pere ſe porte bien, nous n'avons rien à craindre.* AN. 1674.

Cependant l'armée de l'Empereur qui étoit demeurée depuis un mois entre Mayence & Francfort, fut augmentée par la jonction des troupes de Zell, de Wolfembuttel, de Saxe, de Heſſe, de Munſter, de Cologne, de Tréves, de Lunebourg & de quelques Cercles de l'Empire. Le Duc de Bournonville, Chef des troupes Impériales, avoit ſous lui le Prince Herman de Bade, Géneral de l'artillerie, & le Comte Caprara ; le Duc de Lorraine commandoit ſes propres troupes, ainſi que l'Electeur Palatin ; & le Duc d'Holſtein-Ploëm menoit celles de Lunebourg. Ces ſix Géneraux ayant tenu un Conſeil de guerre, réſolurent de forcer le pont de Mayence : ils le paſſerent en effet, le premier de Septembre, marcherent le long du Rhin en remontant, & vinrent camper entre Spire & Philiſbourg, s'étendant depuis Duttenhoven juſqu'à Mechtersheim. Les Confédérés paſſent le Rhin.

Auſſi-tôt qu'on eut appris en France que les Impériaux avoient paſſé le Rhin avec une armée de trente-cinq mille hommes, Louvois ne put reſiſter à la tentation de blâmer la conduite du Vicomte, & remontra la néceſſité de faire retirer l'armée en Lorraine pour couvrir cette Province. Le Roi envoya des ordres preſſans à ce General, pour lui commander de quitter l'Alſace ; mais Turenne embraſſant d'un coup d'œil toutes les ſuites que pourroit avoir cette démarche, repréſenta au Roi le danger qu'il y auroit d'abandonner les bords du Rhin. » Les ennemis, dit-il dans ſa lettre, quelque » grand nombre de troupes qu'ils ayent, ne ſçauroient dans Louvois blame la conduite du Vicomte.

Digitized by Google

An. 1674. » la saison où nous sommes penser à aucune autre entrepri-
» se, qu'à celle de me faire sortir de la Province où je suis,
» n'ayant ni vivres ni moyens pour passer en Lorraine, que
» je ne sois chassé de l'Alsace : si je m'en allois de moi-
» même, comme Votre Majesté me l'ordonne, je ferois
» ce qu'ils auront peut-être de la peine à me faire faire :
» quand on a un nombre raisonnable de troupes, on ne
» quitte pas un pays, encore que l'ennemi en ait beaucoup
» davantage : je suis persuadé qu'il vaudroit mieux pour le
» service de Votre Majesté que je perdisse une bataille, que
» d'abandonner l'Alsace & de repasser les montagnes : si je
» le fais, Philisbourg & Brisac seront bientôt obligés de se
» rendre ; les Impériaux s'empareront de tout le pays depuis
» Mayence jusqu'à Bâle, & transporteront peut-être la guerre
» d'abord en Franche-Comté, de-là en Lorraine, & vien-
» dront ravager la Champagne : je connois la force des
» troupes Impériales, les Généraux qui les commandent,
» le pays où je suis ; je prends tout sur moi, & je me charge
» des événemens. Le Roi qui connoissoit le caractere fer-
me du Vicomte, & combien il étoit éloigné de la présomp-
tion, s'abandonna avec confiance à sa capacité & à ses lu-
mieres, lui envoya huit bataillons de renfort, le laissa maî-
tre de faire ce qu'il voudroit, & Louvois fut obligé de se sou-
mettre aux ordres du Roi. La suite de la campagne justifia
le Vicomte, dont le Ministre lui-même admira la profonde
manœuvre.

Le Vicomte Les Confédérés toûjours campés dans le même endroit,
com-

commencerent à conſtruire un pont de batteaux près du village de Louſſen, à deux lieuës de Philiſbourg, & firent ſemblant de vouloir aſſiéger cette Place. Comme l'Electeur de Brandebourg leur amenoit un renfort de vingt mille hommes, on ne douta plus qu'ils n'entrepriſſent le ſiége après la jonction : on commença dans Philiſbourg à prendre toutes les précautions néceſſaires pour ſe défendre ; le corps de la Place étoit fortifié de ſept baſtions revêtus, entouré d'un large foſſé plein d'eau, environné par tout de marais, hors deux avenuës, ſur leſquelles on avoit conſtruit une contre-garde & deux demi-lunes : on acheva promptement un grand ouvrage à corne du côté du Rhin, & l'on n'oublia rien pour faire une belle défenſe : la garniſon ordinaire de dix-huit cens hommes fut augmentée de quatre Compagnies de Dragons, & des Compagnies franches du Commandant & du Major ; au dehors, quatre bataillons & deux Régimens de Cavalerie campoient ſous le canon, il y en avoit ſoixante & dix piéces : les munitions de guerre & de bouche abondoient dans la Place. Du Fay commandoit les troupes du dedans, Villedieu, les bataillons du dehors, & le Comte de Maulevrier donnoit l'ordre à l'un & à l'autre, comme Maréchal de Camp.

AN. 1674 met Philiſbourg en état de défenſe.

L'armée Françoiſe groſſiſſoit de jour en jour, par les renforts que le Roi y envoyoit, & montoit à plus de vingt mille hommes. Le Vicomte ayant ſçû que le pont des ennemis s'achevoit, détacha le Baron de Montclar avec douze cens chevaux & cinq cens Dragons, pour obſerver les en-

Les Impériaux paſſent le Rhin ſans oſer avancer dans l'Alſace.

An. 1674 nemis de près, fit avancer jusqu'au défilé de Rhinzabern un détachement de cinq cens Fantassins, commandés par Churchill Colonel Anglois, depuis Duc de Malborough, & manda au Comte de Maulévrier, dès que les ennemis passeroient le Rhin, de faire tirer six coups de canon à Philisbourg, pour servir de signal à Montclar, de charger leur arriere-garde, & à Churchill d'avancer pour le soûtenir. Il ordonna en même-tems que si les ennemis, au lieu de traverser le fleuve, prenoient le parti de marcher vers l'armée Françoise, on ne tireroit que quatre coups de canon, pour avertir Montclar & Churchill de regagner le Camp. Ce dessein si bien concerté ne réüssit point : le Comte de Maulévrier fit tous ses efforts pour sçavoir quand les ennemis repasseroient le Rhin ; mais la situation des lieux l'empêcha de reconnoître le véritable état de leur pont, & le moment de leur passage : leur Camp étoit inaccessible ; deux rivieres le couvroient à la droite ; des marais & des bois à la gauche ; le Rhin derriere, & des défilés à la tête : Montclar voltigea aussi durant trois jours entiers aux environs, sans pouvoir rien découvrir. Les Impériaux repasserent le Rhin le vingt-un du mois, & le Comte de Maulevrier ne le sçut qu'un peu après ; il fit néanmoins tirer le signal, & Montclar arriva dans leur Camp, qu'il trouva tout en feu.

Le Vicomte les fait poursuivre pour connoître leur dessein.

Le Vicomte envoya ordre de dresser incessamment le pont de Philisbourg, & au Comte de Maulevrier de prendre six cens hommes des Régimens de du Plessis & de la Ferté, avec les Dragons du Commandant, pour s'aller sai-

Digitized by Google

sir du pont & du Château de Graben, à deux lieuës de Philisbourg, sur la route de Dourlach : son dessein étoit d'y arrêter les ennemis, de leur couper le chemin de Strasbourg, & de les faire demeurer dans un pays étroit sans subsistance, où il espéroit les combattre avec avantage. Le Comte de Maulévrier ayant marché par un défilé fort difficile, arriva à l'entrée de la nuit près de Graben ; mais il y trouva les ennemis déja campés, & se retira à Philisbourg ; il apprit en chemin que le Corps posté à Graben étoit un détachement de cinq mille chevaux, commandés par le Comte Caprara, qui avoit ordre de s'avancer en diligence jusqu'au pont de Strasbourg en attendant le reste de l'armée. On reconnut par là que les ennemis n'avoient passé le Rhin prés de Spire, que dans l'esperance de le repasser à Strasbourg. Le Vicomte l'avoit prévû ; mais il crut que cette Ville, qui avoit tant de raisons de garder la neutralité, & qui ne pouvoit donner passage aux ennemis, sans s'exposer aux ressentimens du Roi, n'accorderoit point aux confederés le passage qu'elle n'avoit jamais donné à aucun parti durant les grandes guerres d'Allemagne, & qu'elle avoit encore refusé aux Impériaux le Printems dernier. AN. 1674.

Les Généraux confederés avoient fait néanmoins diverses tentatives pour obtenir le passage : le Comte de Hohenloé qui s'étoit chargé de la négotiation, n'ayant pû persuader les Magistrats, avoit répandu de l'argent pour gagner le peuple, & employé tous ses efforts pour rallumer l'ancienne haine des Bourgeois contre la France ; il leur avoit repré-

Le Comte d'Hohenloé gagne les habitans de Strasbourg.

An. 1674. senté que depuis les conquêtes du Roi, l'Alsace étoit dans l'oppression, ses villes démantelées & dépoüillées de leurs privileges; que Strasbourg devoit s'attendre à un pareil traittement, si Louis XIV. en devenoit le maître; que les plus grands Princes de l'Empire étoient prêts à passer le Rhin avec une armée de soixante mille hommes pour défendre leur liberté; qu'une poignée de François cachés dans la basse Alsace, ne pourroit jamais résister à tant de forces réünies; que la victoire étoit certaine, & qu'elle seroit suivie du recouvrement de la Franche-Comté & de la Lorraine. Ces discours répetés avoient produit leur effet: le peuple mutiné s'étoit rendu maître du pont, & avoit promis d'accorder le passage aux confederés.

Le Vicomte envoye le Marquis de Vaubrun pour rassurer les habitans de Strasbourg.

Le Vicomte instruit des brigues de Hohenlöe, remontra aux Magistrats les malheurs ausquels ils s'exposoient, en rompant la neutralité dans une pareille conjoncture; ils répondirent qu'ils étoient incapables de manquer à leurs promesses; mais qu'ils ne pouvoient répondre du peuple. Le Vicomte ne voyant plus rien à ménager, détacha le Marquis de Vaubrun, Lieutenant-Géneral, dont il connoissoit le courage & les talens militaires, avec deux bataillons, cinq ou six cens chevaux, cinq cens Dragons & quelques piéces de canon, pour s'emparer du Fort au bout du pont en deçà du Rhin, & pour assurer en même-tems les habitans de la Ville, qu'il n'avoit d'autre intention que de maintenir la neutralité, & qu'il payeroit les moindres dommages que feroient ses troupes.

Digitized by Google

Straſbourg eſt ſitué près du Rhin ſur la riviere d'Ill, qui coule dans un lit preſque parallele au fleuve, y vient tomber à Wantzenau, une lieuë & demie plus bas que Straſbourg, & forme ainſi une grande Iſle appellée Rubertzaw, où finit un Pont dont la tête eſt couverte d'un Fort. Le Marquis de Vaubrun ayant fait paſſer ſes Troupes dans l'Iſle par pluſieurs gués de la riviere d'Ill, reconnut le Fort, & fit ſçavoir au Vicomte qu'on pourroit y aller ſans être incommodé par la Ville. Turenne partit lui-même pour aller joindre Vaubrun, laiſſa au Camp de Winden tout le gros de l'armée ſous le commandement du Comte de Lorge & de Foucault, Lieutenans-Géneraux, avec ordre de le ſuivre le lendemain, & ne mena avec lui que douze cens hommes de pied. Il arriva le vingt-cinq de Septembre à ſept heures du matin au Camp du Marquis de Vaubrun, & trouva qu'au lieu de prendre le Fort, il s'étoit laiſſé amuſer par les Bourgeois de Straſbourg qui l'avoient trompé. Vaubrun propoſa d'attaquer le Fort; mais il n'étoit plus temps; on apprit que la Ville étoit déja pleine d'Impériaux, & que le Comte Mercy fils du grand Géneral de ce nom, s'étant emparé du Fort avec un Corps de Dragons, les Confédérez étoient entierement maîtres de la Place. Le Vicomte fit repaſſer l'Ill à ſes Troupes ſur la fin du jour; & deſcendant le long de la riviere, traverſa encore celle de Suvel, demeura en bataille de l'autre côté juſqu'au matin, reconnut le terrain & les avenuës, marqua le Camp pour ſon armée, appuya ſa gauche à la riviere d'Ill, étendit ſa droite vers un grand-

An. 1674.

Le Vicomte marche vers Straſbourg.

24. Septembre.

Digitized by Google

AN. 1674. marais, eut à sa tête la riviere de Suvel, & le village de Wantzenau derriere lui: il attendit dans ce poste le reste de ses Troupes qui venoient de Winden.

Les Impériaux repassent le Rhin, & entrent dans l'Alsace.

Les Impériaux avoient achevé de passer le Rhin près de Spire le vingt-un; & le Détachement de Caprara étant arrivé le vingt-quatre au Pont de Strasbourg, les Dragons de Mercy s'étoient jettés dans le Fort. Le reste de leur armée les joignit le vingt-cinq, acheva de passer le Rhin le lendemain, marcha sur la gauche, traversa la riviere de Brusch, la suivit en remontant, & s'étendit depuis les villages de Geispitzen & de S. Blaise le long de la riviere d'Ill jusqu'à Gravenstaden. Les Impériaux par cette disposition de leur Camp devenoient maîtres du Pays, depuis le Rhin jusques aux montagnes de Saverne, & par conséquent de toute la haute Alsace, où ils trouvoient des vivres en abondance pour soûtenir long-tems une puissante armée, & d'où ils pouvoient facilement faire une irruption en France. Ils avoient déja près de quarante mille hommes, & ils attendoient dans quinze jours l'Electeur de Brandebourg avec vingt mille de renfort: jamais situation ne s'est trouvée plus avantageuse. Celle du Vicomte étoit bien differente; vingt-deux mille hommes faisoient toute son armée; il étoit dans la basse Alsace peu abondante par elle-même, & consumée par le séjour que ses Troupes y avoient fait depuis deux mois: avec des forces aussi inégales que les siennes, il étoit obligé de couvrir Saverne & Haguenau, Places également foibles & importantes. Après la jonction des Troupes Electorales &

Digitized by Google

Impériales, il ne pouvoit plus demeurer en Alsace : la retraite cependant étoit dangereuse, & ses suites funestes ; elle entraînoit la perte de Brisac & de Philisbourg, la gloire des armes Françoises auroit été ternie, les Alliés du Roi en Allemagne pouvoient être accablés, la Lorraine & la Franche-Comté reprises, & la Champagne mise au pillage. Dans cette extrémité, le Vicomte ne trouva d'autre ressource que d'aller droit aux ennemis, & de les combattre avant la jonction. Il connoissoit mieux que personne les avantages que leur donnoit le nombre & la situation : il sçavoit aussi ce que peut une armée aguerrie, pleine d'Officiers accoutumés aux périls, & conduite par un Géneral aimé de ses soldats. AN. 1674.

Le Vicomte marche vers les Ennemis. 2. Octobre.

Turenne forma donc le dessein d'attaquer les Impériaux, & n'en differa l'exécution qu'autant qu'il falloit pour donner quelque relâche à ses Troupes : elles se reposerent trois jours au Camp de Wantzenau ; & à l'entrée de la nuit il fit marcher devant lui les Dragons du Roi, de la Reine & de Listenay, avec ordre de faire des ponts par tout où il seroit nécessaire ; il décampa lui-même à minuit, & alla passer la riviere de Suvel à Lampertheim : son armée avançoit sur trois colonnes, la Cavalerie laissoit Strasbourg sur la gauche, l'artillerie & le bagage marchoit à la droite, & l'Infanterie entre deux. Il enfila la route d'Achenem où les Ennemis avoient heureusement négligé la garde des ponts : pendant la marche il survint une pluye abondante, qui détrempant la terre grasse & labourée, rendit les chemins difficiles. Il

Digitized by Google

An. 1674. arriva néanmoins à quatre heures après midi sur les hauteurs d'Achenem ; il employa le reste du jour à reconnoître le Pays, avança lui-même avec quelque Cavalerie, passa au-delà de la Brusche, & découvrit le Camp des ennemis derriere Ensheim dans une Plaine fermée à la droite par un grand bois du côté de Strasbourg, & à la gauche par un petit bois de mille pas de longueur sur quatre ou cinq cens pas de large ; & près de leur centre étoit le village d'Ensheim : comme il n'y avoit pas un moment à perdre, il fit défiler l'armée toute la nuit ; & à mesure qu'elle passoit, elle se mit en bataille dans la Plaine à la gauche du village d'Holsheim, le plus près de la riviere qu'elle put ; & pendant tout ce tems il demeura toujours à cheval.

Il range son armée en ordre de bataille.

A la pointe du jour, le quatre d'Octobre, toute l'armée Françoise se trouva en bataille sur deux lignes : dix-sept escadrons de la Brigade de Piloi formoient la droite de la premiere, avec les Dragons du Roi & de Listenai sous le Marquis de Vaubrun Lieutenant-Géneral, & le Comte de Roye Maréchal de Camp : la Brigade d'Humieres de pareil nombre d'escadrons, & les Dragons de la Reine composoient la gauche, commandée par le Comte de Lorge Lieutenant-Géneral, & le Comte d'Auvergne Maréchal de Camp. Foucault plus ancien Lieutenant-Géneral conduisoit les dix bataillons du centre de la premiere ligne, & avoit sous lui deux Brigadiers, le Marquis Douglas à la droite, & le Comte de Pierre-fite à la gauche ; Mont-Georges entre les deux lignes soûtenoit avec cinq escadrons l'Infanterie de la

4. Octobre.

la premiere. Le centre de la ſeconde, compoſée de huit bataillons, quatre de Reveillon & quatre de Pizieux, avoit ſur l'aîle droite quatorze eſcadrons de la Brigade de Renty, & ſur la gauche un pareil nombre de celle de Lambert. Le Vicomte entremêla tous ces eſcadrons de divers pelotons de Grenadiers, comme à la Bataille de Sintzheim : trois bataillons & quatre eſcadrons faiſoient tout le Corps de réſerve : l'armée entiére montoit à vingt-deux mille hommes, avec trente piéces de canon ſous les ordres de S. Hilaire Lieutenant-General de l'Artillerie. Turenne avoit pour Aydes de Camp Milord Duras, le Chevalier de Bouillon, les Marquis d'Harcourt, de Ruvigny & de S. Poin: il ne choiſit pour lui aucun poſte particulier, voulant ſe porter par-tout où ſa préſence ſeroit néceſſaire ; il parcourut la tête de ſa premiere ligne, & ſe fit voir aux Troupes avec cet air de gayeté qui lui étoit ordinaire les jours de bataille. Auſſi-tôt que les Anglois l'apperçurent, ils pouſſerent un cri de joye qui lui parut être de bonne augure. AN. 1674.

Ordre de bataille des Impériaux.

Le Duc de Bournonville ayant été inſtruit le jour précédent de l'arrivée du Vicomte, avoit raſſemblé auſſi-tôt ſes quartiers aux environs de celui d'Ensheim qui en étoit le principal, & fait ranger en bataille derriere le village, ſon armée, qui montoit à trente-cinq mille hommes avec cinquante piéces de canon. Il fit mettre ſes Troupes ſur deux lignes fort épaiſſes & fort étenduës, avec un Corps de réſerve compoſé de tant de bataillons, qu'on pouvoit le regarder comme une troiſiéme ligne. Il donna le commandement

An. 1674. de l'aîle droite au Comte Caprara, & celui de l'aîle gauche au Duc d'Holſtein-Ploën. Il ſe mit lui-même à la tête du Corps de bataille : le Duc de Lorraine, le Prince de Bade & pluſieurs Princes d'Allemagne au nombre de vingt-deux, commandoient leurs propres Troupes ; mais avec ſubordination aux Lieutenans-Généraux des aîles où leurs Corps ſe trouvoient diſtribués. L'ordre de bataille ainſi reglé, le Duc de Bournonville ſe ſaiſit du petit bois qui étoit devant ſa gauche. Il y envoya du canon auſſi-bien que dans le village avec de l'Infanterie qui s'y retrancha. Sa droite étoit appuyée au grand bois du côté de Straſbourg, & à des vignes fermées d'une longue haye, qui regnoit à la tête de cette droite. Son centre étoit couvert par le village d'Ensheim environné de hayes, de foſſez & de retranchemens ; ſon aîle gauche étoit de même à l'abry par un foſſé bordé de hayes, & par le petit bois qui répondoit au milieu de cette aîle. Il avoit de plus à ſa droite & à ſa gauche des rideaux & des ravins qui cachoient tellement ſon Infanterie, qu'à peine la pouvoit-on voir. Ce fut dans cette ſituation que les Impériaux attendirent les François.

Commencement de la bataille d'Ersheim, où l'on attaque le bois.

Le Vicomte fit marcher ſon armée vers celle des ennemis ; & comme il ne pouvoit les pouſſer ſans être maître du petit bois, il le fit attaquer par les Régimens des Dragons du Roi & de Liſtenai, qui mirent pied à terre ſous les ordres du Marquis de Boufflers, depuis Maréchal de France. Les Impériaux y étoient poſtés à couvert de quelques rideaux & de la terre qu'ils avoient remuée : ils y avoient placé trois

bataillons avec deux piéces de canon chargées à cartouches. Turenne fit auſſi-tôt avancer quelques piéces de campagne: on ſe canona quelque tems de part & d'autre ; on en vint enſuite au feu de la mouſqueterie. Le Duc de Bournonville détachoit ſans ceſſe des troupes fraîches pour maintenir le poſte, & le Vicomte fut obligé d'envoyer cinq cens Grenadiers des pelotons qui étoient dans les intervalles de ſes eſcadrons pour ſoûtenir les Dragons ; avec ce renfort Boufflers redoubla ſon attaque, monta ſur les retranchemens, chargea les ennemis l'épée à la main, ſe rendit maître de leur artillerie, & les pouſſa juſqu'à un ſecond retranchement plus loin, derriere lequel ils avoient placé ſix autres piéces de canon. Les François en eſſuyerent le feu pendant trois heures, ſans pouvoir avancer. Le Vicomte voyant qu'il étoit impoſſible de forcer un pareil poſte ſans un grand Corps d'Infanterie, y envoye les bataillons de Bourgogne & d'Orléans du Corps de réſerve, ceux de Languedoc, de Church ill & de Montmouth de la ſeconde ligne, & le combat recommence de nouveau. Une pluye violente ſuſpend pour quelque tems l'ardeur des attaques : mais ce moment de relâche ne ſert qu'à redoubler la fureur des ſoldats. Le carnage devient effroyable, & l'on ne combat plus que ſur un tas de corps morts. Enfin les François forcent le ſecond retranchement, prennent les ſix autres piéces de canon des ennemis, & les chaſſent du bois, en gagnant toujours du terrain. AN. 1674.

Les Impériaux ne ſe rebuterent point d'avoir été repouſſés deux fois ; & regardant toujours le poſte du bois comme Suite de la bataille.

An. 1674. décisif pour eux, ils firent marcher encore sept bataillons de l'Infanterie de Lunebourg, pour tâcher de regagner leur canon & de rentrer dans le bois. Alors le Vicomte fit avancer tous les bataillons de sa seconde ligne qui n'avoient pas encore chargé; on recommença pour la troisiéme fois un des plus sanglans combats d'Infanterie qu'on eût vû depuis longtems. La victoire balança également pendant quelques heures; tous les Officiers y agirent de leur chef, en se déterminant selon les occurrences. L'irrégularité du champ de bataille & l'acharnement des deux partis empêcherent qu'on ne pût donner ni recevoir les ordres dans les formes accoûtumées: l'action fut d'un détail extraordinaire; la pluye qui continuoit toujours, & le danger d'attaquer les Allemans sous leur canon, la rendoient également difficile & périlleuse. Comme les Impériaux combattoient à la tête de leur ligne, leur Cavalerie les soûtenoit par un mouvement facile & régulier, au lieu que les bataillons du Vicomte éloignés de sa droite, n'étoient point soûtenus. Il fit avancer tous les escadrons de la seconde ligne de sa droite à la place de ceux de sa premiere, & fit marcher la premiere vers les ennemis; elle s'étendit le long du bois qu'elle laissa derriere elle. Le Vicomte visitoit sans relâche tous les postes, faisoit soûtenir ceux qui étoient les plus poussés, & crut devoir s'exposer comme le moindre soldat, dans une nouvelle charge où il voulut faire une derniere tentative. Plusieurs de ses gens furent tués à ses côtés, son cheval fut blessé sous lui, & le Marquis d'Harcourt lui donna le sien. L'exemple de Turenne

Digitized by Google

fit faire de ſi génereux efforts aux Soldats, qu'ils repouſſerent les ennemis, dont l'opiniâtreté extrême alla juſqu'à les faire revenir une quatrième fois; mais le Vicomte ayant fait pointer contr'eux leur propre canon, il les repouſſa de nouveau, & les força à chercher un azile derriere les retranchemens d'Ensheim après la défaite de preſque toute l'Infanterie, qu'ils avoient fait marcher en avant. AN. 1674.

Fin de la bataille.

Pendant qu'une bonne partie des deux armées fut ainſi occupée à attaquer & à défendre le bois, le reſte des troupes ne fit que ſe canoner & s'obſerver: toute la premiere ligne des François étoit reſtée complette en front de bandiére, comme on l'a expliqué; mais il n'y avoit à la ſeconde ligne que les eſcadrons de la gauche. Le Duc de Bournonville voyant que l'armée du Roi étoit dégarnie, abandonna le poſte du bois, en laiſſa le ſoin au Duc d'Holſtein-Ploën, & envoya Caprara avec un gros Corps de Cavalerie, ſe gliſſer par une marche couverte derriere les deux lignes de la gauche des François, pour prendre leur Infanterie en queuë, tandis qu'il avança lui-même avec pluſieurs eſcadrons d'élite, pour les attaquer en front. Foucault, Lieutenant-Géneral, qui étoit à la tête de l'Infanterie de la premiere ligne, voyant le Duc de Bournonville venir d'un côté, & Caprara de l'autre, fit promptement les évolutions néceſſaires pour faire face des deux côtés, & attendit le Duc de Bournonville de pied ferme, en ordonnant à ſes bataillons de ne point tirer: cette manœuvre étonna le Géneral Allemand, il n'oſa ſe riſquer, & retourna ſur ſes pas; mais Caprara plus audacieux, alla tomber ſur

Digitized by Google

AN. 1674. la gauche, renverſa quelques eſcadrons de la ſeconde ligne, pouſſa Mont-Georges, qui voulut faire ferme avec les eſcadrons de la réſerve, & tourna par derriere l'Infanterie Françoiſe : auſſi-tôt le Comte de Lorge & le Comte d'Auvergne rallierent tous les eſcadrons de la ſeconde ligne & de la réſerve, tomberent ſur Caprara, l'obligerent de retourner promptement d'où il étoit venu, & les François devinrent maîtres de la plaine, comme ils l'étoient déja du bois. Le peu de jour qui reſtoit ſe paſſa à ſe canoner de part & d'autre : la nuit ſurvint plutôt & plus obſcure, à cauſe de la pluye qui ne ceſſa point, & les ténebres mirent fin au combat.

Retraite des ennemis; dénombrement des morts & des bleſſés.

Le Vicomte avoit fait marcher ſon armée près de quarante heures avant l'action ; elle avoit duré depuis le matin juſqu'au ſoir dans un terrain gras, dans un bois fourré, pendant une pluye continuelle ; il ſentit que s'il faiſoit paſſer la nuit à ſes troupes ſur le champ de bataille ſans manger, elles ne ſeroient pas en état d'attaquer le lendemain : il repaſſa la Bruſch pour retrouver les vivres & les bagages, & ſe remettre des fatigues de la marche & du combat. Il avoit remporté d'aſſez grands avantages pour s'attribuer l'honneur de cette journée ; plus de trois mille ennemis étoient demeurés ſur la place : il leur avoit pris huit piéces de canon, pluſieurs étendarts, timbales, drapeaux & priſonniers ; il étoit demeuré maître du bois, de leurs premiers retranchemens à ſa droite, & de toute la plaine à ſa gauche. Il repaſſa la riviere à Holtzeim, & alla

Digitized by Google

camper à Achenem, à une petite lieuë du champ de bataille, sur lequel il laissa Bulonde Brigadier, avec six Régimens de Cavalerie & un autre de Dragons. Pendant que ses troupes se reposoient, les ennemis abandonnerent leur Camp avec précipitation, y laisserent deux piéces de canon, beaucoup de munitions & un grand nombre de blessés. On apprit par quelques prisonniers que long-tems avant la fin du combat le Duc de Bournonville avoit fait prendre le chemin de Strasbourg à son bagage, & que les confederés s'étant retirés dans une extrême confusion pendant la nuit, avoient cedé au Vicomte tous les avantages que le mauvais tems & la fatigue de ses troupes l'empêcherent de remporter durant le jour. Le combat avoit été sanglant de part & d'autre : les François y perdirent près de deux mille hommes & beaucoup d'Officiers ; le Comte d'Auvergne, les Marquis de Pizieux & de Reveillon, & le Comte d'Hamilton furent fort blessés, avec un grand nombre de subalternes. Outre les trois mille morts que les ennemis laisserent sur le champ de bataille, ils perdirent depuis un grand nombre de Soldats & d'Officiers blessés, qui moururent le lendemain de l'action. Leur perte fut si considérable, que ne se trouvant point en état de tenir la campagne jusqu'à l'arrivée de l'Electeur de Brandebourg, ils se retirerent sous le canon de Strasbourg, & à couvert de la riviere d'Ill. AN. 1674.

Le Vicomte demeura deux jours entre Achenem & Bruschwirkersem, à une lieuë & demie des ennemis, qui pouvoient aisément venir à lui. Le sept du mois d'Octobre, il *Le Vicomte s'assure des passages & des défilés.*

AN. 1674. marcha deux lieuës plus loin juſqu'au Bourg de Marlen, ſur la petite riviere de Mozig, qui vient des montagnes de Saverne : l'armée y campa, en couvrant ſa droite de la riviere, & en étendant ſa gauche le long des hauteurs qui fermoient la queuë du Camp; il choiſit ce poſte comme le plus commode pour attendre les Confédérés, que la jonction des troupes de Brandebourg devoit rendre trois fois plus forts que lui. S'il eût reſté dans ſon premier Camp, les ennemis auroient pû après cette jonction attaquer Saverne & Haguenau, ou marcher à lui, & il n'auroit pas été en état de tenir la campagne devant eux; mais par la ſituation de ſon nouveau Camp, il couvrit ces deux Places d'où lui venoient des vivres, mit ſon armée en ſûreté, & conſerva derriere lui les fourages qui lui ſeroient néceſſaires dans la ſuite : il y avoit derriere ſa droite ſur la route de Saverne, un défilé fort étroit, d'un quart de lieuë de long, terminé par le Château de Vaſſelone, qui appartenoit aux habitans de Strasbourg, & qui étoit gardé par cinquante hommes : le Vicomte engagea le Commandant d'y laiſſer entrer autant de troupes qu'il en falloit pour défendre le poſte, & s'aſſura ainſi la communication de Saverne, ſe mit en état de ſecourir Haguenau, ou de ſe retirer en ſûreté, ſi les ennemis l'y obligeoient.

& ſe campe à Marlen. 7. Octobre.

L'Electeur de Brandebourg joint ſes troupes à celles des Impériaux.

Les Impériaux étoient toûjours campés ſous Strasbourg en attendant l'Electeur de Brandebourg, dont la marche lente par elle-même, fut encore retardée par la difficulté que firent pluſieurs Princes d'Allemagne de lui donner paſſage

sage sur leurs terres : il ne vouloit arriver en Alsace que pour le quartier d'hiver, ne pensoit qu'à ménager ses troupes en faisant de petites journées, & traînoit avec lui, suivant la coûtume des Allemans, un grand équipage. L'Electrice & plusieurs Princesses l'accompagnoient, & disoient par tout qu'elles alloient faire connoissance avec les Dames Françoises, pour apprendre les manieres de la Nation polie. Ce grand secours qui montoit à vingt mille hommes, traversa le Rhin sur le pont de Strasbourg le quatorze d'Octobre ; il étoit composé des troupes de l'Electeur, des recruës du Duc de Zell-Lunebourg, que ce Prince commandoit lui-même, & des milices de Suabe & de Franconie : d'ailleurs l'Electeur Palatin, qui étoit retourné dans ses Etats lorsque les Confederés passerent le Rhin à Strasbourg la premiere fois, joignit les Brandebourgeois en chemin, & amena deux mille hommes qu'il commandoit en personne ; de sorte que l'armée Impériale montoit à près de soixante mille combattans. Pendant que toutes ces troupes traversoient le Rhin, le Duc de Bournonville fit passer l'Ill aux tiennes, & s'alla poster près du champ de bataille d'Ensheim. Le lendemain l'Electeur de Brandebourg & l'Electeur Palatin le joignirent ; ils esperoient chasser les François de l'Alsace, entrer dans la Lorraine, & pénétrer jusqu'à Paris. L'allarme s'étant répanduë à la Cour, le Roi ordonna à l'Arriere-Ban & à plusieurs Régimens qui servoient en Flandre, de marcher vers le Rhin. Les Généraux Allemans ayant tenu Conseil de guerre, où il fut décidé qu'on mar-

AN. 1674.

14. Octobre.

An. 1674. cheroit vers le Vicomte, le Duc de Bournonville s'avança sur les hauteurs d'Achenem avec seize escadrons, y parut presque tout le jour, & fit divers mouvemens, comme s'il eût voulu reconnoître exactement le Camp des François. Turenne ne prit point le change, & jugeant du dessein des ennemis par ce qu'ils devoient faire, plutôt que par ce qu'ils paroissoient vouloir faire, crut que leur démarche étoit affectée, & que dans le tems qu'ils feignoient de l'attaquer, leur veritable dessein étoit de lui dérober une marche, & d'aller tomber sur Haguenau; pour les prévenir, il envoya le Comte de Roye à la gauche de son armée, avec ordre de détacher divers partis jusqu'au Rhin, & de jetter huit cens hommes dans Haguenau. Tous ces partis n'ayant eu aucune nouvelle des Impériaux, le Vicomte commença à croire que leur intention étoit en effet de venir à lui par sa droite, & pour se précautionner contre cet inconvenient, il fit faire des redans à travers d'une plaine qui s'éleve peu à peu de l'autre côté du ruisseau; il y logea de l'Infanterie, en couvrant ainsi sa droite, aussi-bien que le défilé qui perce la montagne; il délogea la garnison de Strasbourg du Château de Vasselone, & s'en rendit maître; il fit travailler à d'autres retranchemens à la tête de son Camp, & toute l'armée se persuada qu'il vouloit y attendre les ennemis. Etant allé lui-même visiter les travaux, il remarqua un vieux Fantassin qui se reposoit; le Vicomte s'approcha de lui, le tira à part, & lui demanda pourquoi il ne travailloit pas: le Soldat lui répondit en souriant, *C'est, mon Général, que*

Digitized by Google

*vous ne demeurerez pas long-tems ici.* Turenne reconnut par là son intelligence, lui donna de l'argent, lui recommanda le ſecret, & bientôt après le fit Lieutenant. Les Impériaux avoient trois partis à prendre, ou de livrer bataille au Vicomte, ou de lui couper toute communication avec Saverne, ou d'aller aſſieger Haguenau, dont la priſe auroit rendu celle de Philisbourg infaillible : ils demeuroient toutefois dans leur Camp ſans faire aucun mouvement, ſoit que tant de Généraux ne puſſent convenir de ce qu'ils devoient entreprendre, ſoit qu'en effet ils eſperaſſent que le Vicomte ſe trouvant trop foible, ſe retireroit de lui-même, & leur laiſſeroit la campagne libre. AN. 1674.

Cette incertitude dura juſqu'au dix-huit d'Octobre : alors les Conféderés ſe mirent en marche pour approcher du Camp des François ; Turenne en fut averti d'abord par le Marquis de Vaubrun & par le Comte de Roye ; il monta à cheval, & étant arrivé ſur l'extrémité de la hauteur à la gauche de ſon Camp, il vit toute l'armée des ennemis qui s'avançoit, & réſolut de ſe retirer la nuit à Dettweiler, d'où il pouvoit couvrir Saverne, & ſecourir Haguenau. Après le ſoleil couché il fit marcher le bagage & les caiſſons par le défilé de Vaſſelone, l'artillerie par un autre défilé ſur la gauche vers l'extrémité du côteau, & lorſque tous les équipages furent paſſés à minuit, il fit ſuivre toute l'armée ſur deux colonnes par les mêmes défilés. Le Comte de Lorge menoit l'avant-garde, & Foucault Lieutenant-Général, étoit à l'arriere-garde avec le Comte de Roye :

Les Impériaux au nombre de ſoixante mille hommes, marchent vers le Vicomte.

AN. 1674. de trois défilés qu'on trouve depuis Marlen jusqu'à Dettweiler, toute l'armée avoit passé le premier à la pointe du jour; à peine fut-elle entrée dans le second, que les ennemis parurent sur les onze heures du matin vis-à-vis de Cocherſberg, & pour inquiéter la marche, ils envoyerent deux mille chevaux, qui chargerent les dernieres troupes de l'arriere-garde du Vicomte, dans le moment qu'elles achevoient d'entrer dans le troiſième défilé. Les Dragons François mirent pied à terre dans les hayes, écarterent les ennemis par leur feu, & donnerent le tems à l'armée de paſſer ſans perte. Le nombre des Impériaux groſſiſſant toûjours, ils ſuivirent le Vicomte juſques ſur les hauteurs près de Dettweiler; mais ſix mille chevaux de l'arriere-ban parurent ſous les ordres du Maréchal de Créqui, ſur les hauteurs de Vaſſelone. & l'ancienne réputation de ce Corps impoſa aux ennemis; de ſorte qu'ils n'oſerent attaquer l'armée Françoiſe, qui continuant ſa marche avec ordre & fierté, arriva ſur les dix heures du ſoir dans le nouveau Camp. Tous ſentirent avec plaiſir qu'on venoit de faire ſans aucun déſavantage, une retraite de près de quatre lieuës, devant une armée preſque trois fois plus forte.

Le Vicomte ſe fortifie dans ſon Camp de Dettweiler.

Le Vicomte qui prévoyoit depuis long-tems les grandes forces que les Impériaux devoient aſſembler, avoit choiſi ce poſte comme un azile capable de mettre à couvert une armée auſſi inférieure à celle des ennemis que la ſienne. Il avoit devant lui la riviere de Soor, ſa droite à Dettweiler, & ſa gauche vers Hochfelt; l'une & l'autre couverte de deux

Digitized by Google

ruisseaux qui tombent dans le Soor. L'armée passa la nuit en bataille ; & le lendemain vingt du mois, dès qu'il fut jour, on reconnut toutes les avenuës, on posta les gardes, & l'on campa. Le Vicomte détacha un Corps à Steimbrouch à moitié chemin de Saverne, avec ordre de se jetter dans cette derniere Place à la moindre allarme, résolu lui-même d'y marcher avec toute l'armée, si l'ennemi s'avançoit jusques-là. Pour executer ce dessein avec plus de diligence & de sûreté, il fit faire des ponts sur le ruisseau qui couvroit sa droite, & rompre les gués du Soor jusqu'à Saverne. L'autre côté étoit plus important & plus difficile à garder ; il y avoit deux lieuës de l'aile gauche de l'armée Françoise à Brumpt ; l'aile droite des Impériaux n'en étoit qu'à une demie lieuë, & leur gauche s'étendoit vers les hauteurs de Cocherſberg : s'ils avoient gagné d'abord ce passage, ils se seroient mis en état de venir à l'armée Françoise, ou de se poster entre elle & Haguenau : soit qu'ils ne connussent point ces avantages, soit qu'ils manquassent de résolution, soit enfin qu'ils crussent que le Vicomte seroit obligé de se retirer faute de fourages, ils ne tenterent point le passage, & lui laisserent le tems de prendre toutes ses précautions. Il fit rompre de ce côté tous les ponts & tous les gués du Soor jusqu'au-delà de Brumpt ; il mit une garde de Dragons dans ce Bourg, d'où l'on découvroit du haut de l'Eglise les moindres mouvemens que les ennemis pouvoient faire vers la riviere : il jetta un autre détachement de Dragons dans le Château d'Hochfelt, & joignit ces deux postes par des gardes de Cavalerie qui

AN. 1674.

Digitized by Google

AN. 1674. devoient avertir de tout ce qui se passeroit. Il y en avoit de même depuis Hochfelt jusqu'au Camp ; & la nuit on battoit l'estrade dans toute cette étenduë avec grand soin. Si les Confédérez avoient passé le Soor, le dessein du Vicomte étoit de les combattre au passage, & de tout hazarder pour les empêcher d'aller vers Haguenau.

Générosité du Vicomte. Pendant que le Vicomte étoit dans son Camp de Dettweiler, il rencontra un pauvre Gentilhomme de l'arriere-ban qui étoit fort mal monté, mais qui paroissoit extrémement zelé pour le service. Il lui proposa de troquer de chevaux, & il lui en fit accepter un de grand prix en échange d'un médiocre, qu'il disoit lui plaire beaucoup parce qu'il étoit plus doux. Au milieu des travaux & des fatigues de la guerre, il ne laissoit échapper aucune occasion d'exercer ainsi sa générosité en la cachant. Ce fut au même Camp de Dettweiler, qu'il envoya son neveu le Duc d'Elbeuf faire des complimens à Charles IV. Duc de Lorraine, qui étoit dans le Camp des ennemis. Charles ne put s'empêcher de dire à ce jeune Prince, qui n'avoit alors que quatorze ans : » Mon petit » cousin, vous êtes trop heureux de voir & d'entendre tous » les jours le Vicomte de Turenne ; vous n'avez que lui de » pere, baisez les pas par où il passe, & faites vous tuer à » ses pieds (1). Les Impériaux & les François demeurerent de part & d'autre dans la même situation jusqu'au trente d'Octobre, sans que l'armée formidable des Allemands osât faire d'autre entreprise que de s'emparer de Vasselone où

(1) Lettres de Madame de Sevigné.

Digitized by Google

le Vicomte avoit mis un Capitaine avec cent cinquante hommes. L'Electeur de Brandebourg battit ce Château avec dix piéces de gros canon en deux batteries, & cependant les assiégés tinrent un jour & demi. L'Electeur voulut d'abord les faire prisonniers de guerre: mais le Chevalier de Ronsiere qui les commandoit, ayant refusé de se rendre, ils sortirent avec une capitulation honorable, & revinrent à l'armée, où tout le monde loüa fort leur défense. AN. 1674.

On envoye de Flandres des secours au Vicomte.

Le même jour le Marquis de Genlis arriva au Camp avec quinze escadrons, que le Vicomte posta à Vilsen sur le Soor, entre son Camp & Hochfelt. Le Marquis de (1) Montauban en amena vingt autres trois jours après avec huit bataillons. Le Comte de Saulx marchoit encore avec vingt-quatre escadrons & dix bataillons. La Feuillée, Sourdis & la Gendarmerie se mirent aussi à portée de le joindre, s'il en avoit besoin: mais le Vicomte les fit demeurer dans la Lorraine Allemande, jusqu'à ce qu'il jugeât à propos de s'en servir. Toutes ces troupes venoient de Flandres où la campagne finit de bonne heure, parceque les Confederez défaits au combat de Seneff, & poussés ensuite devant Oudenarde par le Prince de Condé, avoient été obligés, pour éviter la ruine entiere de leur armée, de chercher des quartiers d'hyver dès le milieu d'Octobre.

Les Impériaux se retirent: ils campent d'a-

Les Impériaux qui n'avoient osé passer le Soor avant que le Vicomte eût reçu du secours, le crurent trop fort pour oser rien entreprendre après l'arrivée de tant de troupes; &

(1) De la Maison de la Tour du Pin en Dauphiné.

AN. 1674. ne pouvant ſubſiſter qu'avec peine dans un Camp dont les environs avoient déja été ruinés, ils retournerent vers Straſbourg, & camperent à Achenem. Leur éloignement mettoit l'armée Françoiſe en repos : mais elle demeuroit dans un grand beſoin de fourages ; & quoiqu'elle fût un peu ſoulagée par les convois d'avoine, la Cavalerie diminuoit beaucoup ; les chevaux mouroient tous les jours au piquet, conſumés de faim & de froid : cependant on ne pouvoit prendre d'autre parti que d'y demeurer pour couvrir Saverne & Haguenau. Les convois de tout ce qui étoit néceſſaire à l'armée venoient de Lorraine par la petite Pierre, que les Allemands appellent Lutzelſteim, le partage & la réſidence d'un Prince cadet de la Maiſon Palatine. Le Vicomte appréhendant que la perſuaſion de l'Electeur Palatin n'engageât ce Prince à rompre la neutralité qu'il avoit obſervée juſqu'alors, lui envoya Sezan Major Géneral de l'armée. Seſan, après avoir employé la perſuaſion & les menaces, réüſſit dans ſa négotiation ; & le Prince convint de recevoir deux cens hommes dans la Ville, pourvû qu'on n'en mît point dans le Château. Le Vicomte en ſe rendant maître de ce poſte, s'aſſuroit toutes les commodités & les avantages qu'une armée peut tirer des Pays qui ſont derriere elle, lorſque les devants ſont ruinés ou occupés par les ennemis.

bord à Achenem, & enſuite aS. Blaiſe.

Le Vicomte ſe retire vers Ingweiler.

Les Impériaux ayant appris, que le Vicomte avoit encore reçû quelques bataillons des Gardes Françoiſes avec le Régiment de Rambure, & qu'il avoit fait faire des ponts ſur le ruiſ-

ſeau

seau, comme pour aller à eux ; repasserent la Brusch, se post- AN. 1674.
terent où ils étoient avant le combat d'Ensheim, & prirent leur quartier géneral à Geispitzen & à S. Blaise. Turenne répandit alors sa Cavalerie dans les villages à deux lieuës de son Camp, derriere la riviere de Moter, d'où il pouvoit la rassembler en peu d'heures. Voyant les ennemis éloignés, & Saverne en état de ne rien craindre par les travaux qu'on y avoit faits, & la garnison qu'il y laissoit, il fit décamper son Infanterie de Dettweiler, la répandit avec sa Cavalerie dans des quartiers derriere le Moter, depuis la montagne jusqu'à Haguenau, & prit son quartier géneral à Ingweiler. Avant que de marcher, il fit raser le Château d'Hochfelt, de peur que les ennemis ne s'y postassent pour empêcher la communication de Saverne & d'Haguenau. Le lendemain il reconnut la riviere de Moter jusqu'à l'Abbaye de Neubourg, rompit tous les ponts pour mettre ses quartiers en sûreté, & fit retirer en même tems dans Haguenau tous les fourages qu'on put ramasser, pour ôter aux ennemis les moyens d'y subsister, quand il s'en seroit éloigné.

10. Novembre.

11. Novembre.

Quoique les Confédérez fussent séparés de lui par plusieurs rivieres, ils jugerent néanmoins à propos de se retrancher ; ils avoient coupé la Plaine entre Ensheim & Geispitzen d'un grand nombre de redans qui couvroient la tête de leur camp : quand ils apprirent que le Vicomte avoit mis ses troupes dans des quartiers, ils s'étendirent dans la haute Alsace, esperererent y subsister dans l'abon-

Les Impériaux se répandent dans la haute Alsace, & y prennent leurs quartiers.

An. 1674. dance, se flatterent de pouvoir entrer au Printems dans la Lorraine & dans la Franche-Comté. Cette derniere Province les attendoit comme des liberateurs ; & l'on y préparoit en secret du pain & tout ce qui seroit necessaire pour leur subsistance : les Lorrains passionnés pour leur Duc, n'attendoient aussi que sa présence pour se déclarer. La saison étant déja fort avancée, les ennemis ne croyant pas que le Vicomte songeât à les venir inquiéter dans leurs quartiers, partagerent entre eux tout le beau pays entre le Rhin & les montagnes d'Alsace, depuis Strasbourg jusqu'à Béfort, & commencerent à traiter des contributions. L'Electeur de Brandebourg ayant établi sa Cour à Colmar, y fit venir l'Electrice, qui jusqu'alors étoit demeurée à Strasbourg.

Le Vicomte fait défiler ses troupes vers la Lorraine.

Le Vicomte résolu de tout sacrifier pour les faire déloger & repasser le Rhin, laissa dans Saverne & dans Haguenau les troupes necessaires pour la défense de ces deux Places, & commença le vingt-neuf de Novembre à faire défiler son armée : il marcha lui-même avec l'arriere-garde à la Petite Pierre, en augmenta la garnison, pour se conserver toujours le passage en Alsace ; & ayant achevé de traverser les montagnes, continua sa route jusqu'à Lixheim, où il trouva quelques quartiers des troupes commandées par le Comte de Saulx : il y demeura jusqu'au quatre de Décembre, qu'il alla vers Lorkheim pour y séjourner encore. Comme on ignoroit les desseins profonds de ce Géneral, à peine les nouvelles de sa marche en Lorraine furent-elles arrivées à la Cour de France, qu'on commença à critiquer sa conduite.

29. Novembre.

4. Décembre.

Quelques Officiers de ſon armée même, qui ne pouvoient pénetrer ſes intentions, manderent à Paris qu'ils étoient étonnés de ſa manœuvre. On ne pouvoit lui pardonner de s'être retiré en Lorraine, après avoir fait eſperer qu'il ſauveroit l'Alſace, ni concevoir ce qui l'avoit porté à refuſer les troupes du Comte de Saulx; le Miniſtre n'oublia rien pour faire ſentir au Roi les torts apparents de ce Géneral. Il faut avoüer pourtant que le Public rendit juſtice au Vicomte, quoique toutes les apparences fuſſent contre lui; on ſe perſuadoit qu'il avoit ſes raiſons; & ſi on murmuroit contre ſa retraite, c'étoit moins pour blâmer ſa conduite, que pour ſe plaindre de la fortune qui n'avoit pas ſecondé ſa prudence & ſa valeur. AN. 1674

Les Impériaux le voyant retiré, ſe répandirent en divers quartiers de l'Alſace, s'établirent à Scheleſtat, à Tuckeim, à Colmar, à Enſisheim, & dans pluſieurs autres villes. Perſuadés que le Vicomte ne ſongeoit plus à les inquiéter, ils bloquerent Briſac en-deçà & au-delà du Rhin, envoyerent ſommer le Prince de Montbeliard, cadet de la Maiſon de Wirtemberg, de ſe declarer pour eux: mais le Vicomte lui envoya le Duc de Duras Gouverneur de la Franche-Comté, qui engagea ce Prince à reſter neutre, plutôt par la perſuaſion que par les menaces. Le Vicomte engage le Prince de Montbéliard à garder la neutralité.

Au mois de Décembre, Turenne voyant que les ennemis avoient fait tout ce qu'il avoit prévû, & qu'il étoit tems de commencer l'exécution du grand projet qu'il méditoit depuis près de deux mois, prit les quatorze mille hommes Il raſſemble ſes troupes à Belfort.

AN. 1674. du Comte de Saulx, avec les troupes qu'il avoit ramenées d'Alsace, les partagea en plusieurs détachemens & petits pelotons, mit de vieux Officiers à la tête de chacun, les fit marcher le cinq de Décembre par des routes differentes le long des montagnes de Vauge, & leur donna à tous le même rendez-vous, sans que les uns sçûssent où les autres avoient ordre d'aller; ce rendez-vous étoit près de Béfort à l'autre bout de l'Alsace : il marqua leurs routes & leurs logemens de maniere qu'ils pouvoient se rassembler en moins de vingt-quatre heures. Il passe lui-même avec un Corps de troupes par Blamont, Baccarat, Dontail, Padoulx, les Loyes & Longuet, où il se repose pendant dix jours. Il gagne ensuite Remiremont, s'en empare, en chasse quatre cens Lorrains qui s'y étoient établis; & continuant sa route par Faucogney & Melizay, il arrive le vingt-sept à Béfort, où tous ses quartiers se rassemblerent, après trois semaines de marche par des montagnes couvertes de nege, au milieu des torrens débordés & à travers des chemins presqu'impraticables. Aussi-tôt que les ennemis eurent appris la conduite de Turenne, ils prirent l'allarme, abandonnerent leurs quartiers les plus avancés, & se retirerent aux environs d'Altkirck, vers la source de la riviere d'Ill. Le vingt-huit, le Vicomte poursuivit sa route deux lieuës au-delà de Béfort jusqu'à Grun, où il fit loger la Gendarmerie près de son quartier, avec les brigades de Lucinge, de Sourdis & de Cateux, & leur donna ordre de se tenir prêts le lendemain sur le chemin de Mulhausen, pour tâcher d'enlever quelques quartiers des ennemis.

5. Décembre.

Digitized by Google

A la pointe du jour du vingt-neuf, il apprit par quelques prisonniers que les troupes de Munster marchoient vers le rendez-vous géneral des Impériaux; il se hâta de les suivre, & les rencontra près de Mulhausen; il fit avancer le premier escadron d'Orleans & celui de Sourdis pour les pousser, sous les ordres du Marquis de Montauban, Maréchal de Camp du jour, qui les attaqua, & le combat s'engagea vivement de part & d'autre. Le Vicomte fit poster la Gendarmerie vers une hauteur qui s'étendoit le long d'un ruisseau voisin; ces gros escadrons descendant sur un grand front par le côteau, les ennemis crurent que c'étoit la tête d'une seconde colonne, & que toute l'armée étoit derriere. Le gué se trouva heureusement assez large, le Marquis de la Trousse le traversa en diligence à la tête de ses Gendarmes, pour soûtenir ceux qui étoient déja passés; la Trousse y arriva dans le tems que deux escadrons des Chevau-legers du Duc de Lorraine chargeoient avec avantage un escadron des Gendarmes de Bourgogne; il se mit à la tête des Gendarmes Dauphins, marcha aux Lorrains l'épée à la main, & les fit plier; mais comme il apperçut de nouveaux escadrons ennemis qui venoient par derriere des hayes pour le prendre en flanc, il s'arrêta, & avec les escadrons qu'il trouva les plus proches de lui, il fit face de ce côté-là. Le Comte de Lorges, qui jusqu'alors étoit demeuré auprès du Vicomte, passa le gué, & mena un escadron droit aux ennemis, en faisant battre les timballes & sonner les trompettes; mais les Impériaux se mirent en

AN. 1674. Combat de Mulhausen. 29. Décembre.

Digitized by Google

An. 1674. ſuite avec tant de déſordre, qu'au lieu de rejoindre leur gros, ils allerent à Bâle traverſer le Rhin. Le Comte de Lorge les ſuivit quelque-tems, monta ſur une colline pour reconnoître le terrain, & découvrit un autre Corps d'Impériaux dans un fond ſéparé de lui, ſeulement par le penchant de la colline, ſur laquelle il poſta deux eſcadrons, & vint en donner avis au Vicomte. Les troupes qu'on avoit ainſi attaquées étoient cinq ou ſix mille chevaux de l'Empereur, de Lorraine & de Munſter, avec de l'Infanterie, qui alloient à Enſisheim pour joindre le Duc de Bournonville & l'Electeur de Brandebourg, ſur la nouvelle de la marche du Vicomte : lorſque ces troupes découvrirent les premiers eſcadrons François, elles crurent que ce n'étoit qu'un parti ; mais ayant enſuite vû la Gendarmerie, & ſçû que le Vicomte y étoit en perſonne, elles n'avoient ſoûtenu le combat que pour donner le tems à leur Infanterie & à leurs bagages d'entrer dans les défilés qui continuent depuis la plaine juſqu'à Enſisheim. Turenne n'ayant point d'Infanterie, parceque le reſte de ſon armée étoit à plus de deux lieuës de lui, & voyant d'ailleurs que la nuit s'approchoit, ne crut pas devoir s'engager à les pouſſer : l'on avoit fait priſonniers le Commandant des troupes de Munſter, les Majors de Caprara & de Dennewald, avec dix-huit autres Officiers, & près de trois cens Cavaliers ; les François remporterent dix-huit étendarts & deux paires de timballes ; ils ne perdirent qu'un Capitaine & ſoixante maîtres ; mais le Comte de Broglio, le Marquis de Beau-

Digitized by Google

mont & plusieurs autres Officiers furent blessés. Le combat très-vif, tourna tout entier à l'avantage des François, donna de la confiance à leurs troupes, & diminua celle des ennemis, qui se virent poussés au milieu de leurs quartiers, & contraints à se rassembler avec précipitation à la fin de Décembre pour se tenir sur la défensive, au lieu de passer le reste de l'hiver en repos. Le Duc de Bournonville se retira pendant la nuit vers Sainte Croix près de Colmar, pour y joindre l'Electeur de Brandebourg. Le Vicomte étant revenu le soir à son quartier de Grun, pour y attendre le reste de son armée, envoya le lendemain un gros parti vers Bâle, qui amena beaucoup de prisonniers; il prit ensuite un détachement de Croates ennemis, qui marchoit sans défiance près de son quartier; il s'empara enfin du Château de Brumstat, où le Régiment Impérial de Portia de neuf cens hommes s'étoit jetté, en marchant pour aller joindre le Duc de Bournonville à Ensisheim; il les fit tous prisonniers, hors le Commandant & le Major du Régiment, qui eurent la liberté de s'en aller.

AN. 1674.

30. Décembre.

AN. 1675. Le Vicomte marche vers les ennemis pour leur livrer bataille. 3. Janvier.

Toute l'armée Françoise s'étant rassemblée, le Vicomte fit marcher les Dragons & la Brigade de Sourdis à Ensisheim, que l'on trouva abandonné. Le trois de Janvier, il prit son quartier, alla le lendemain vers le Château de Ruffac, où il y avoit quatre cens Dragons de Brandebourg & cent cinquante maîtres, & les fit bloquer par la Brigade de Lanson: il continua sa marche droit à Paffenheim, où sa Cavalerie demeura en bataille, en attendant que son Infan-

An. 1675. terie fut arrivée; & tout l'ayant joint ſur le ſoir, il y paſſa la nuit du quatre au cinq de Janvier. Depuis la rencontre de Mulhauſen, les ennemis avoient raſſemblé tous leurs quartiers à Colmar, où étoit celui de l'Electeur de Brandebourg; & comme ils virent le Vicomte venir droit à eux, ils choiſirent ce poſte pour l'attendre. Il auroit été difficile d'en trouver un plus avantageux; ils avoient à leur gauche Colmar & la riviere d'Ill, la montagne & la ville de Turkeim à leur droite, à leur tête un bras de la riviere de Fecht, qui coupe la plaine, & qui regne de l'une à l'autre de ces deux villes. Ce fut derriere cette riviere qu'ils mirent leur armée en bataille, firent des parapets le long de l'eau, y dreſſerent des batteries, & en placerent d'autres à Colmar, pour battre en flanc tout ce qui paroîtroit dans la plaine, perſuadés qu'on ne pouvoit venir à eux par un autre endroit. Le Vicomte avoit fait reconnoître toute cette diſpoſition; il avoit par lui-même une exacte connoiſſance des environs, & quoiqu'il parût preſque impoſſible d'attaquer une ſi puiſſante armée dans un poſte très-avantageux, il marcha néanmoins vers les ennemis le cinq de Janvier au matin.

Ordre de la marche du Vicomte vers Turkeim.

Toute l'armée s'avançoit ſur deux colonnes, avec une avant-garde de deux mille fantaſſins & de quatre cens Grenadiers: après deux heures de marche, elle n'étoit plus éloignée que d'une demie lieuë des ennemis; & il n'y avoit entr'eux & elle que la riviere dans une plaine fort unie d'une lieuë de large. La Cavalerie qui avoit ſervi toute la campagne

Digitized by Google

pagne ſous le Vicomte, étoit fort fatiguée & conſiderablement diminuée; mais ſon Infanterie étoit bonne: il lui étoit venu de l'armée de Flandre près de cent eſcadrons & vingt bataillons: le tout enſemble faiſoit plus de trente mille hommes, accoûtumés aux combats ſous des Généraux d'une expérience conſommée. Auſſi-tôt que les François furent entrés dans la plaine, le Vicomte fit former ſa droite ſous le commandement du Comte de Lorges, & mena ſon avant-garde ſur la gauche, en ſerrant le pied des montagnes dans un terrain plein de vignes & embarraſſé de hayes: comme ſes Officiers n'en voyoient que l'incommodité, ſans en pénétrer les avantages, ils avoient beſoin de toute la confiance que leur inſpiroit la capacité du Géneral, pour ne ſe pas décourager. L'aîle gauche marcha de cette maniere pour entrer par le Val S. Gregoire, dans une ouverture de la montagne, où eſt la petite ville de Turkeim, éloignée de Colmar d'environ une lieuë & demie, & ſituée au pied des montagnes d'Alſace, à la pointe d'une grande prairie, près de la riviere de Fecht, qui ſe ſépare en deux branches, pour former une iſle, où les ennemis étoient en bataille. AN. 1675.

Le Comte de Lorges qui commandoit l'aîle droite, s'étendit dans la plaine juſqu'à une Egliſe près de Colmar, comme s'il avoit eu deſſein d'attaquer la Place; ce qui détermina d'abord les ennemis à négliger Turkeim, & à faire ſerrer toutes leurs troupes ſur la gauche, pour s'oppoſer aux entrepriſes de la droite des François vers Colmar. Ils s'apperçurent bientôt de la ruſe du Vicomte; & voulant Combat de Turkeim. 5. Janvier.

An. 1675. réparer leur faute, ils détacherent sur leur droite, du côté de Turkeim, douze bataillons & six piéces de canon, soutenus d'un assez grand Corps de Cavalerie, pour empêcher les François de passer la riviere & de s'emparer de la ville. Le Vicomte fit avancer huit bataillons sous Foucault, Lieutenant Général, avec ordre d'attaquer le poste que les ennemis avoient occupé le long du ruisseau; mais de ne les point suivre quand il les en auroit chassés, & de ne pas prendre leur canon, pour éviter d'engager une bataille générale: il lui ordonna de plus, de ne commencer le combat qu'une heure avant le Soleil couché, afin que les ennemis pussent prendre conseil de la nuit, & se retirer pendant les ténebres, dans la crainte d'être attaqués le lendemain par le flanc & en front. Foucault marcha avec huit bataillons, jusqu'à ce qu'il fût vis-à-vis du détachement des Impériaux: il soûtint pendant quelque tems leur feu avec beaucoup de fermeté, & fut bientôt renforcé par les bataillons de Navarre, de la Reine, d'Anjou & des Vaisseaux, qui passerent l'eau avec intrépidité, & firent plusieurs décharges. Les ennemis ne pûrent soûtenir cet effort; on leur vit perdre le terrain peu à peu, & faire un mouvement de retraite, qui donna aux François la hardiesse de les pousser, & de s'emparer de leur poste: les Impériaux abandonnerent aussi-tôt Turkeim. La nuit survint, & obligea de suspendre le combat jusqu'au lendemain: les troupes du Vicomte demeurerent dans la situation où elles étoient; il envoya seulement occuper une hauteur au-dessus de Turkeim, pour s'en servir si les Impériaux demeu-

Digitized by Google

roient jusqu'au jour dans leur Camp ; mais l'épouvante les ayant saisis, ils se retirerent pendant la nuit, & au lever du soleil il n'en parut plus aucun dans la plaine. Ainsi finit le combat de Turkeim, où Foucault, Lieutenant-Général, & le Marquis de Mouchi Brigadier, furent tués. Jamais le Vicomte ne donna une plus grande marque de sa prévoyance, de la profondeur de son génie, & de sa capacité militaire, que dans cette occasion. AN. 1675.

Les Impériaux repassent le Rhin. 6 Janvier.

Le lendemain Turenne s'avança le long du ruisseau vers Colmar, où il apprit que dès le soir les ennemis avoient fait défiler leurs bagages & leur artillerie ; qu'à minuit toute l'armée ayant décampé en grand désordre, on avoit laissé quelques escadrons seulement sur la riviere durant la nuit, pour couvrir leur retraite ; qu'elle avoit pris le chemin de Schélestat, & laissé dans Colmar les blessés & les malades. En effet, on y en trouva au nombre de trois mille, avec plusieurs Officiers. Sur les neuf heures du matin, Montclar fut détaché avec les Brigades d'Humieres & de Lambert, pour les suivre & les observer, sans rien entreprendre. Les Impériaux étant arrivés à Schélestat, s'y posterent avantageusement, s'étendirent vers Châtenoi, & occuperent ainsi toute la largeur du pays, depuis les montagnes d'Alsace jusqu'à la riviere d'Ill : ils y demeurerent trois jours, attendant que leur bagage & leur artillerie fussent hors des défilés, & marcherent alors vers Benfeld pour passer le pont de Strasbourg. Le neuf, le Vicomte les suivit, prit son quartier à Gemer, répandit ses troupes aux environs de



Digitized by Google

An. 1675. Schéleſtat, & entra lui-même dans la ville pour raſſurer les Bourgue-Maîtres. Le onze, l'armée ennemie quitta Benfeld & repaſſa le Rhin: Turenne avoit envoyé dès le trois à Straſbourg, pour aſſurer les habitans qu'il vouloit entretenir la neutralité avec eux, ſans leur faire aucun tort, tout pardonner & tout oublier. Cette lettre avoit produit l'effet qu'il ſouhaittoit, & les Magiſtrats ſe fiant aux aſſurances qu'il leur avoit données, lui envoyerent le quatorze du mois Kinſer, Sécretaire de la ville, pour lui apprendre que les Confédérés avoient repaſſé le Rhin, & lui demander le renouvellement de la neutralité : le Vicomte l'accorda, à condition qu'ils ne donneroient point paſſage ſur leur pont aux ennemis.

Lettre du Vicomte à le Tellier, Sécretaire d'Etat.

Le ſuccès de cette Campagne étonna toute l'Europe: mais on en fut bien plus ſurpris, lorſqu'on ſçut que le Vicomte l'avoit préméditée deux mois auparavant. Le Roi fit lire en préſence de toute la Cour une lettre de ce Général, dattée du trente d'Octobre, du Camp de Dettweiler, & adreſſée à le Tellier Sécretaire d'Etat, dans laquelle Turenne marquoit, » que feignant de ne pouvoir plus réſiſter » aux ennemis, depuis la jonction de l'Electeur de Brande» bourg, il alloit toûjours reculer devant eux; que pour » leur donner même plus de confiance, il ſe retireroit tout» à-fait en Lorraine; après quoi ils ne manqueroient pas de » s'étendre dans toute l'Alſace; qu'alors il tomberoit ſur » leurs quartiers par un endroit où aſſurément ils ne ſoup» çonneroient pas qu'il dût les venir ſurprendre, & qu'il

Digitized by Google

» les obligeroit peut-être de repaſſer le Rhin, & d'aller hi- AN. 1675.
» verner chez eux.

Le Vicomte étoit encore dans ſon Camp près de Schéleſtat, lorſqu'il reçut une lettre dattée du treize Janvier à S. Germain en Laye, par laquelle le Roi lui marquoit une grande impatience de le revoir. Il partit auſſi-tôt pour Paris, après avoir donné les ordres néceſſaires pour la ſûreté de l'Alſace; & laiſſa le commandement de l'armée au Marquis de Vaubrun, qui ſe rendit bientôt maître de Molsheim, de Mozig & d'Achſteim, les ſeules Places qui reſtoient aux Confédérés en Alſace. Vaubrun s'empara de pluſieurs autres poſtes dans le Briſgaw, qui communiquoient aux deux cotés du Rhin, pourvut enſuite amplement à la ſubſiſtance des troupes dans leurs quartiers d'hyver, & termina ainſi une campagne ſi heureuſe pour la France.

Le Vicomte de Turenne en allant à Paris, rencontra ſur ſa route un concours de perſonnes de tous âges & de toutes conditions qui venoient au-devant de lui; ceux de Champagne accouroient en foule de dix lieuës à la ronde, verſoient des larmes en le voyant, & le regardoient comme un liberateur, qui avoit prévenu tous les malheurs d'une prochaine invaſion. Quand il fut arrivé à la Cour, le Roi le reçut avec des témoignages d'eſtime & de bonté dont il n'avoit jamais honoré perſonne: on ne parloit à Paris que de ſa derniere campagne, dont l'éclat ſembloit ſurpaſſer celui des précedentes; on diſoit par tout que *Fabius* étoit devenu *Alexandre*; on le regardoit comme le ſau- Le Vicomte va à la Cour.

Digitized by Google

An. 1675. veur de l'Etat ; on s'arrêtoit dans les ruës pour le voir paſſer ; il ne pouvoit plus ſe montrer en public, ſans être environné d'un peuple nombreux, qui pleuroit de joye & d'admiration.

Conduite du Vicomte avec Louvois. Louvois ne put s'empêcher de rendre juſtice à ce Général ; il rappelloit avec une ſorte de confuſion les jugemens déſavantageux qu'il avoit portés de la conduite du Vicomte, pendant cette longue & glorieuſe Campagne. Le Prince de Condé mécontent du Miniſtre, confia ſes chagrins à Turenne : & tous deux réſolurent de ſe plaindre au Roi ; moins pour ſatisfaire leur reſſentiment, que pour empêcher qu'on ne troublât les projets de la campagne ſuivante. Condé fut adouci par les ſoumiſſions du Chancelier le Tellier : mais le Vicomte de Turenne croyant ne pouvoir garder le ſilence ſans manquer à ſon devoir, parla au Roi avec fermeté, & lui fit ſentir que Louvois, quoique Miniſtre habile, n'étoit pas toûjours en état de juger des opérations de guerre dans des pays éloignés, avec la même éxactitude que les Généraux préſens ſur les lieux. Il garda un profond ſilence ſur ce qui le regardoit perſonnellement, & n'inſiſta que ſur les faits qui pouvoient intereſſer le bien public : il demanda au Roi la permiſſion de lui écrire directement, & de lui faire rendre ſes lettres par ſon neveu le Cardinal de Bouillon. Louis XIV. lui accorda ce qu'il ſouhaittoit, & admira la modération, la généroſité & la grandeur d'ame d'un homme qui ſçavoit rendre juſtice au mérite de ceux même qui avoient cherché à lui nuire. Il ordonna enſuite au Miniſtre d'aller chez le Vicomte, lui faire des excuſes de

Digitized by Google

ce qui s'étoit passé pendant la campagne précédente, & de lui demander son amitié. Louvois obéit, non seulement parce qu'il falloit se soumettre aux ordres d'un Monarque qui n'en donnoit jamais qu'on pût enfraindre impunément ; mais encore par un véritable désir de regagner l'estime d'un Héros, dont on ne pouvoit pas avec honneur être l'ennemi déclaré. Le Vicomte reçut Louvois avec cette dignité & cette bonté qui s'allient toûjours dans les grands hommes, pour inspirer en même tems le respect & l'amour. Il écouta le compliment du Ministre, & se contenta de lui répondre : » J'ai fait beaucoup pour gagner » votre amitié, parceque le service du Roi le demandoit ; » & cependant je n'ai pû jusqu'ici l'obtenir. Vous me de- » mandez maintenant la mienne, parceque Sa Majesté vous » l'ordonne ; je ne vous la refuse pas : mais vous trouve- » rez bon que je ne vous en assure qu'après que vous m'au- » rez fait connoître par votre conduite que vous la sou- » haittez de bon cœur. » AN. 1675.

La gloire & la réputation du Vicomte furent bien-tôt répanduës dans la Capitale & dans les Provinces les plus éloignées ; d'où elles volerent jusques dans les pays étrangers. La plûpart des Princes de l'Europe en parloient comme d'un homme extraordinaire ; personne n'avoit jamais joüi d'une réputation plus brillante ni plus étenduë. Loin de s'élever & de s'enorgüeillir au milieu de tout cet éclat, il en sentit la vanité par les principes de vertu dont son cœur étoit rempli. Il vouloit de nouveau se retirer de la

Le Vicomte veut se retirer, & le Roi l'en empêche.

AN. 1675. dissipation du monde ; & la Maison de l'Institution des Prêtres de l'Oratoire (1) étoit le lieu qu'il avoit choisi pour se livrer aux plaisirs purs d'une vie de réflexion : mais le Roi s'étant encore opposé à sa retraite, il obéit, & se prépara à faire la campagne contre un des plus grands Généraux du siecle.

Six grandes armées en Europe commandées par six grands Généraux.

Pendant l'année précedente, la France sans Alliés avoit combattu seule contre les Espagnols, les Impériaux & les Hollandois : elle avoit conquis la Franche-Comté, conservé par-tout ses frontieres, & obligé les Allemands d'aller chercher des quartiers au-delà du Rhin. On parla de la paix durant l'hyver ; on convint de la ville de Nimegue pour en traitter ; mais l'Empereur Leopold s'opiniâtrant de retenir prisonnier le Prince Guillaume de Furstemberg, depuis Cardinal & Evêque de Strasbourg, Louis XIV. demanda son élargissement, & ne voulut entendre à aucune proposition, sans ce préliminaire. Le Roi de Suede renonça à la qualité de Médiateur qu'il avoit portée depuis deux ans, & déclara la guerre à l'Electeur de Brandebourg : ce qui produisit en faveur de la France une diversion des forces de l'Empire, & obligea l'Electeur avec les Princes de Brunswic & de Lunebourg, à se retirer des bords du Rhin, pour entrer avec les troupes de l'Evêque de Munster dans le Pays de Brême. On vit paroître en Europe six grandes armées commandées par six

(1) Tradition de la Maison de Bouillon. La même tradition s'est conservée chez les PP. de l'Oratoire, sur le témoignage du P. du Castel & du P. de S. Denis leurs confreres, que M. de Turenne eut successivement auprès de lui, pendant les campagnes qui ont suivi sa conversion.

Généraux

Généraux d'une capacité & d'une valeur distinguées. Le Prince de Condé retourna en Flandre au mois de Mai pour combattre les Espagnols & les Hollandois conduits par le Prince d'Orange ; l'Electeur de Brandebourg se mit à la tête de ses troupes & de celles de ses Alliés, pour s'opposer aux Suédois, qui avoient pour Général le Connétable Wrangel ; l'Empereur envoya le Comte de Montécuculli dans la Suabe, pour rassurer les Impériaux, encore épouvantés des victoires de Turenne. AN. 1675.

Le Vicomte avoit coutume au commencement de chaque campagne de regler ses comptes, & de payer toutes ses dettes : il parut cette année plus empressé qu'à l'ordinaire à remplir ce devoir de justice. (1) Avant son départ pour l'Alsace, il alla voir le Cardinal de Retz, & lui dit que sans les circonstances des affaires, il prendroit comme lui le parti de la retraite. Il quitta Paris l'onziéme du mois de May, & s'avança vers Scheleſtadt, où les troupes qui étoient restées en Alsace sous les ordres du Marquis de Vaubrun, devoient s'assembler. Justice du Vicomte. 11. Mai.

Le Comte de Montécuculli avoit dessein de passer le Rhin à Strasbourg, & de venir chercher dans la haute Alsace les avantages que la multiplicité des conseils & la mauvaise conduite des Généraux confédérés leur avoit fait perdre jusqu'alors. Il avoit tiré de leurs quartiers d'hyver les vieilles troupes de l'Empereur, beaucoup plutôt qu'elles n'ont accoutumé d'en sortir, & les faisoit avancer vers Strasbourg. Il y étoit Le Comte de Montécuculli tâche de séduire les habitans de Strasbourg.

(1) Lettre 201. de Madame de Sévigné, vol. 2.



Digitized by Google

An. 1675 allé lui-même pour reconnoître les postes voisins, & pour représenter aux habitans qu'il étoit de leur interêt en particulier, & de celui de l'Empire en géneral, de lui donner passage ; que c'étoit l'unique moyen d'éloigner les François du Rhin, & de rendre la liberté à l'Alsace ; qu'ils n'avoient plus à craindre un revers semblable à celui de la derniere campagne ; qu'il ne commandoit point une armée ramassée à la hâte, partagée d'interêts, & conduite par des Chefs divisés ; qu'il étoit seul à la tête de l'élite des Troupes Impériales pour délivrer l'Alsace d'une domination étrangere. Turenne apprit en arrivant à Nancy les brigues de Montecuculli, & jugea que sa présence pouvoit seule rassurer les esprits : il se hâta d'entrer en Alsace, fit avancer ses troupes en diligence pour joindre les autres au rendez-vous sous Scheleſtadt, y arriva en même tems qu'elles, & marcha incontinent avec sa Cavalerie à Benfeld, éloigné de quatre lieuës & demie de Strasbourg ; les habitans effrayés par son approche, envoyerent l'assurer qu'ils garderoient la neutra-
27. May. lité. Le vingt-sept de May il alla camper au village d'Achenheim à une lieuë de Strasbourg, d'où l'on voyoit toute l'armée Françoise retranchée sur deux lignes : par cette diligence le Vicomte se mit en état de gagner tous les avantages de la campagne. S'il eût retardé sa marche de quelques jours, Montecuculli passoit le Rhin, entroit dans la haute Alsace, & jettoit les François dans des embarras encore plus grands que ceux de l'année précédente : mais la moitié de l'armée Impériale qui avoit hyverné dans le Pays de Liége, ne pou-

Digitized by Google

voit arriver assez tôt pour passer le Rhin avec les troupes que le Géneral Allemand avoit tirées des quartiers de Suabe : quoiqu'il vît ses mesures avortées, il n'abandonna pas néanmoins le dessein sur lequel rouloit tout le projet de sa campagne ; c'étoit de trouver une nouvelle occasion pour traverser le Rhin, & d'obliger le Géneral François à s'éloigner de Strasbourg ; il marcha droit à Philisbourg, répandit le bruit qu'il vouloit en faire le siége, occupa tous les postes des environs, fit remonter les ponts-volans à Manheim, & dresser un pont de batteaux à Loussen près de Spire. An. 1675.

Le Vicomte laissa toute son armée au Camp d'Achenheim, s'avança avec quatre cens chevaux & mille Dragons jusqu'à Haguenau, en tira cent fantassins qu'il jetta dans Philisbourg, & rejoignit ensuite son armée. Montécuculli fit passer le Rhin à une partie de ses troupes, envoya de la Cavalerie vers Landau & Neustadt, & fit avancer des Cravates jusqu'à Lauterbourg, pour engager le Vicomte à venir à lui ou à couvrir Haguenau ; toutes ces feintes n'ébranlerent point Turenne : comme il jugeoit parfaitement du dessein des ennemis par la connoissance qu'il avoit de leurs veritables interêts, rien ne fut capable de l'éloigner de la Capitale de l'Alsace. Au commencement de Juin, le Géneral François détacha le Marquis de Vaubrun avec son Régiment de Cavalerie, celui de Gournay, la Brigade d'Infanterie de Rambure & six piéces de canon pour aller camper à Erstein sur la riviere d'Ill, & pour faire travailler incessamment à un pont sur le Rhin, à quatre lieuës de Strasbourg près du vil-

Montécuculli passe le Rhin près de Spire, & le Vicomte dresse des ponts à Ottenheim.

An. 1675. lage d'Ottenheim, dans un endroit où le fleuve ſe diviſant en cinq bras, forme pluſieurs Iſles couvertes de bois : il fallut y faire autant de ponts, & couper des chemins au travers de ces bois : on avoit fait venir de Briſac des batteaux & tout ce qui étoit neceſſaire pour la conſtruction des ponts qui ſe trouverent faits en quatre jours par les ſoins du Marquis de Vaubrun, avec un retranchement à la tête du dernier.

6. Juin. Le Vicomte campe à Vilſtet dans l'Ortnau. 7. Juin.

Le ſix Juin, le Vicomte alla viſiter cet ouvrage, paſſa le Rhin, & reconnut les environs des ponts en deſcendant le long du fleuve, juſqu'au village d'Ottenheim. Le lendemain ayant fait prendre le pain pour quatre jours, il décampa à deux heures du matin, & fit marcher toute l'armée ſur la route du Marquis de Vaubrun qui faiſoit l'avant-garde. Il n'y avoit que cinq lieuës juſqu'à Ottenheim où l'on devoit aller camper de l'autre côté du Rhin ; mais la pluye avoit rendu les chemins ſi difficiles, que l'arriere-garde ne put arriver que le lendemain matin ; & le Vicomte reſta toute la nuit à la tête du dernier pont pour faire avancer lui-même les troupes. A peine l'arriere-garde fut-elle arrivée, qu'il fit marcher la tête ; & malgré l'incommodité de la pluye & l'embarras des défilés, il arriva à cinq heures du ſoir à Vilſtet : ce village des dépendances du Comté de Hanau, éloigné de Straſbourg de près de deux lieuës, eſt arroſé par la riviere de Quinche qui ſort des montagnes de la forêt-noire, & vient tomber dans le Rhin un peu au-deſſous du Fort de Kell. Le Vicomte fit camper l'armée depuis Vilſtet & la riviere de Quinche juſqu'au village d'Ekerſvir, où paſſe le

ruiſſeau de Schutteren, qui ſe joint à la Quinche un peu avant qu'elle tombe dans le Rhin ; & par cette ſituation il coupa le paſſage de Strasbourg aux ennemis, qui ne pouvoient venir à lui qu'en paſſant de longs défilés & une riviere. AN. 1675.

Le Comte de Montécuculli n'ayant pas pénetré le deſſein du Vicomte, lui avoit laiſſé occuper le poſte de Villſtet, dans le tems qu'il mandoit aux habitans de Strasbourg qu'il venoit s'en emparer lui-même ; il n'eut pas dans cette rencontre la même activité qu'avoit eu le Vicomte quinze jours auparavant. Montécuculli ſe trouva déconcerté de nouveau, & ne put prendre d'autre parti que de marcher droit à l'armée Françoiſe. Le Vicomte envoya reconnoître la ville d'Offembourg, qui étoit à deux lieuës de ſon Camp, il la trouva en trop bon état pour en entreprendre le ſiége ; Montécuculli y avoit fait marcher Spork, Lieutenant-Général, avec un grand Corps de Cavalerie, dont trois eſcadrons s'étoient jettés dans la Place. Le treize de Juin, les ennemis s'approcherent ; le Vicomte les alla reconnoître lui-même, & voyant où ils dirigeoient leur marche, il fit camper ſon armée en bataille, avec le front tourné vers l'endroit par où ils devoient paſſer. L'armée Impériale compoſée de vingt-cinq mille hommes, s'étendit enfin depuis Ortemberg où étoit ſa gauche, juſqu'au-delà d'Offembourg le long de la Quinche ; ſa droite n'étoit qu'à une lieuë & demie du quartier général de l'armée Françoiſe, qui ne montoit pas à vingt mille hommes ; mais dans la diſtance

Montécuculli campe entre Ortemberg & Offembourg.

13. Juin.

Digitized by Google

AN. 1675. qui séparoit les deux armées, les défilés & les bois les empêchoient de s'approcher l'une de l'autre, sans désavantage & sans danger.

Caracteres de ces deux Généraux.

Les yeux de toute l'Europe étoient fixés sur ces deux grands Capitaines, dont les succès alloient décider du sort des armes du Roi & de celles de l'Empereur en Allemagne. (1) Tous deux à peu près de même âge, avoient eu la même éducation; formés par des oncles rivaux, le Prince Maurice & le Comte Ernest, ils avoient porté le mousquet avant que de parvenir à aucun grade, & acquis par cinquante années de combats, une expérience consommée dans toutes les parties de l'art militaire; l'un & l'autre avoient reçû du Ciel un esprit supérieur, un jugement solide, une ame maîtresse d'elle-même, & un sang froid, qui dans un Général n'est pas moins nécessaire que la prévoyance & la valeur. Capitaines par étude, ils combattoient par principes, & ne donnoient presque rien à la fortune: adorés du Soldat, l'amour pour le Général, plutôt que l'obéissance dûë au Souverain, paroissoit animer l'une & l'autre armée: ces deux Généraux se connoissoient, s'estimoient & se craignoient mutuellement; ni l'un ni l'autre n'osoit attendre la victoire des fautes de son ennemi, il falloit l'emporter à force de génie & de science militaire. » Cette der» niere Campagne, selon l'opinion (2) d'un grand Juge

(1) Voyez le caractere de ces deux grands Capitaines par le P. de Tournemine, dans les Journaux de Trévoux, année 1707. au mois de May.

(2) Chevalier Follard, Polybe, t. 1. p. 255.

Digitized by Google

dans l'art de la guerre, » eſt le chef-d'œuvre du Vicomte de » Turenne & du Comte de Montécuculli : il n'y en a point » de ſi belle dans l'antiquité ; il n'y a que les experts dans » le métier qui puiſſent en bien juger. Combien d'obſtacles » réciproques à ſurmonter ! Combien de chicanes, de » marches & de contremarches, de manœuvres profondes » & ruſées ! C'eſt par là qu'on reconnoît les grands hom- » mes, & nullement par la facilité de vaincre, & par le pro- » digieux nombre de troupes. AN. 1675.

Le Vicomte avoit traverſé le Rhin ; c'étoit une démarche hardie, qui répandoit la terreur dans l'Empire, & qui obligeoit Montécuculli à tout tenter pour le lui faire repaſſer : il ne pouvoit y réuſſir qu'en battant les François, ou qu'en leur ôtant les moyens de ſubſiſter ; l'un étoit douteux, & l'autre pouvoit être long. Le Vicomte tiroit des vivres de la haute Alſace par le moyen du pont qu'il avoit conſtruit ſur les branches du Rhin, & avoit derriere lui des prairies, pour nourrir ſes chevaux lorſque les fourages ſeroient finis. Montécuculli n'avoit pas le même avantage ; ſon armée ſuivie d'un grand nombre de gens & de chevaux inutiles, devoit manquer de ſubſiſtance plutôt que celle de Turenne. La principale reſſource des Impériaux étoit de s'emparer des ponts des François : le projet n'étoit pas ſans apparence de réuſſite, & le ſuccès n'auroit pas procuré aux Impériaux moins d'avantages que de gloire. Le Vicomte avoit deux ponts à garder, l'un à lui près d'Ottenheim, & l'autre aux habitans de Strasbourg, qui ne ſou-

Deſſein des ennemis, & projet de la Campagne.

Digitized by Google

An. 1675. haitoient que de pouvoir lui manquer impunément : leur pont étoit gardé par les troupes du Cercle de Süabe postées dans le Fort de Kell, dont on ne pouvoit empêcher Montécuculli de s'emparer qu'en restant à Vilstet, éloigné de près de cinq lieuës d'Ottenheim, & de deux lieuës de Strasbourg : c'étoit une étenduë de sept lieuës à garder.

Le Vicomte occupe tous les postes avantageux. 14. Juin.

Le Vicomte ne doutant point que les ennemis ne s'attachassent à la prise des ponts, fit marcher huit bataillons, trois Brigades de Cavalerie & huit piéces de canon, sous le commandement du Comte de Lorges, qui eut ordre de s'aller poster au village d'Altenheim, à une lieuë & demie du pont d'Ottenheim, dont la tête étoit déja gardée par le bataillon de Bandeville, & par huit cens hommes détachés de Brisac, ausquels on joignit le bataillon de Bretagne & la Brigade de Renty. Turenne avoit eu la précaution de faire ouvrir tous les défilés depuis Vilstet jusqu'au pont, pour mener ses troupes avec plus de facilité & de vîtesse d'une tête à l'autre, selon la nécessité. Depuis que les ennemis campoient à Offembourg, il avoit posté ses Dragons dans un bois à la droite de sa premiere ligne, & trois cens hommes de pied avec deux cens chevaux à sa gauche, près de Giessen.

Montécuculli tâche de faire abandonner le poste de Vilstet au Vicomte.

Montécuculli ayant examiné pendant quelques jours la situation du Camp des François, & tous les postes occupés par le Vicomte, sentit qu'il ne pouvoit ni ne devoit l'attaquer ; il eut recours aux ruses, & feignit de vouloir tomber sur le pont d'Ottenheim, dans le dessein de faire abandonner

ner le poſte de Vilſtet. Bientôt on apprit que les ennemis avoient décampé, & que toute leur armée marchoit vers le Briſgau par le pied des montagnes de la forêt noire ; quelques partis néanmoins rapporterent que ce n'étoit qu'un gros détachement : on étoit encore incertain, lorſque le Marquis d'Harcourt, qui avoit accompagné le Comte de Lorges, vint dire au Vicomte que quarante eſcadrons ennemis ayant parû à la vûë des gardes avancées du détachement près d'Altenheim, il avoit fait marcher ſes troupes juſqu'à un poſte qu'il avoit reconnu, à deſſein de les combattre s'ils paſſoient, jugeant ce parti plus avantageux que celui d'aller au pont, qu'il ne pouvoit gagner ſans prêter le flanc aux Impériaux, & ſe ſéparer entierement du Corps du Comte de Lorges. *Jeune homme*, lui dit le Vicomte, *vous avez fait une action bien hardie ; nous verrons bientôt ſi vous avez fait une faute.* Peu de tems après, Turenne décampa, laiſſa quelque Infanterie, Cavalerie & Dragons à Vilſtet, marcha avec toute l'armée en grande diligence, & prit ſon quartier à Altenheim : en paſſant il reconnut le poſte dont le Marquis d'Harcourt s'étoit emparé, & loüa extrêmement ſa manœuvre : il fit avancer enſuite le Comte de Lorges juſqu'à Meiſſenheim, une lieuë plus près du pont, & par cette diſpoſition, il couvrit les poſtes d'Ottenheim & de Vilſtet, & ſe mit en état de ſecourir celui des deux qui ſeroit inſulté : il ſçavoit d'ailleurs par la connoiſſance qu'il avoit du pays, qu'on n'y pouvoit venir que difficilement, & en défilant. AN. 1675. 18. Juin.

AN. 1675. Les Impériaux après trois lieuës de marche, avoient pris leur quartier géneral à l'Abbaye de Schutteren, ſur le ruiſſeau de même nom, en étendant leur gauche juſqu'à Loor, le long du pied de la montagne qu'ils laiſſoient derriere eux; il n'y avoit de leur Camp à celui des François qu'une lieuë; ils n'étoient ſéparés que par le ruiſſeau de Dunditz, guéable par tout, mais dont les bords étoient fort eſcarpés.

Montécuculli fait diverſes marches & contremarches pour ſurprendre le Vicomte.

Le Vicomte alla lui-même reconnoître le ruiſſeau, & il y trouva un pont à mi-chemin entre les deux armées, où les ennemis n'avoient point mis de garde; il le fit rompre, & laiſſa au paſſage cinquante hommes, ſoûtenus par pluſieurs détachemens, placés en différens poſtes depuis cet endroit juſqu'à l'armée: il prit la même précaution aux autres lieux où le paſſage ſembloit le plus facile. Le Comte de Montécuculli ſe voyant encore prévenu, demeura campé à l'Abbaye de Schutteren, & fit divers mouvemens à droite & à gauche, tantôt vers le pont d'Altenheim, tantôt vers celui de Strasbourg; le Vicomte l'obſerva de ſi près, qu'il ſe trouva par tout, & défendit ſi bien les deux ponts, que les ennemis ne pûrent ſe rendre maîtres ni de l'un ni de l'autre. Pendant tout le tems qu'on demeura dans cette ſituation, il ne ſe paſſa preſque point de jour où il n'y eût quelques rencontres; les Impériaux & les François ſe harceloient ſans ceſſe; mais tout ſe paſſoit en légeres eſcarmouches.

Le Vicomte défait ſon pont d'Ot-

Les ennemis ne pouvoient comprendre comment le Vicomte avec vingt mille hommes, avoit tellement garni un

eſpace de trois grandes lieuës depuis Vilſtet juſqu'à Ottenheim, qu'il ſe trouvoit toûjours à portée de défendre ſon pont & celui de Strasbourg, dès qu'ils paroiſſoient vouloir aller vers l'un ou vers l'autre : il ſe donnoit des mouvemens continuels, & ſes troupes étoient ſans ceſſe en action. Pour leur épargner néanmoins ces fatigues exceſſives, il fit défaire le pont d'Ottenheim derriere lui, & donna ordre de le dreſſer près d'Altenheim, où il établit ſon quartier général : on commença à y travailler le vingt-deux de Juin, & le vingt-ſix il fut achevé, dans un endroit aſſez ſemblable à l'autre par le nombre des iſles, dont le terrain étoit meilleur pour le paſſage, & plus près de Straſbourg. En reſſerrant ainſi ſon armée, il n'avoit gueres plus que deux lieuës à garder depuis Altenheim juſqu'à Vilſtet.

AN. 1675. tenheim, & le dreſſe à Altenheim.

22 Juin.

26. Juin.

Les ennemis virent ainſi échoüer les deſſeins qu'ils avoient ſur le pont de l'armée Françoiſe, & ſe trouverent dans une ſituation fort embaraſſante ; ils avoient conſumé toutes les munitions des petites villes Impériales qui étoient autour d'eux ; ils ne pouvoient plus tirer des vivres que de la Suabe, par la vallée de Quinche, chemin très-long & très-difficile : tout venoit au contraire en abondance dans le Camp des François, de l'Alſace par Altenheim, & de Briſac par le Rhin. Les Impériaux ne pouvoient s'étendre ni à droite ni à gauche, parcequ'ils étoient ſerrés d'un côté par le fleuve, & de l'autre par les montagnes ; ils auroient bien voulu marcher du côté de Fribourg, où il y avoit de grands magazins ; mais en y allant, ils prêtoient le flanc au Vi-

Montécuculli regagne ſon ancien Camp d'Offembourg, & le quitte enſuite : le Vicomte le ſuit de poſte en poſte.



Digitized by Google

An. 1675. comte : le parti le plus sûr leur paroissoit de retourner en arriere ; ils s'y déterminerent malgré la honte de reculer. Le Comte de Montécuculli quitta l'Abbaye de Schutteren, regagna son ancien Camp d'Offembourg, & le Vicomte retourna à Vilstet : en examinant la démarche des ennemis, il jugea qu'après avoir abandonné le dessein de s'emparer de son pont, ils ne pouvoient avoir d'autre vûë que de s'approcher de Strasbourg, pour conserver quelque commerce avec cette grande ville par des bateaux sur le Rhin ; résolu de les côtoyer toûjours, & de leur défendre les approches du fleuve, sans s'éloigner trop de son pont, il passa la Quinche entre Vilstet & Strasbourg, mit sa droite à la riviere même près de Neumul, & laissant Strasbourg derriere lui, il étendit sa gauche jusqu'à Boderswir, sous le commandement du Comte de Lorges. Les Impériaux quitterent alors Offembourg, firent deux lieuës en avant, & se posterent
28. Juin. depuis Urlaff jusqu'à Brunhurst. Le lendemain le Vicomte laissa sa gauche à Boderswir, fit avancer sa droite de l'autre côté du village, dans lequel il prit son quartier géneral, & posta les Dragons à la tête.

Montécuculli décampe de nouveau, & le Vicomte marche sur ſes pas. 3. Juillet.

On demeura dans cette situation sans rien faire pendant six jours ; alors les Impériaux décamperent & gagnerent la petite plaine de Schertzen, où le Rhin à leur droite, & le Renchen à la tête de leur Camp, ils s'étendoient depuis Renchenloch jusqu'à Lichtenau, à cinq lieuës de Strasbourg. Le Vicomte avoit fait reconnoître ce poste peu auparavant par le Comte de Roye, & s'en seroit saisi avant les enne-

Digitized by Google

mis, s'il avoit pû y faire marcher ſon armée ſans expoſer Vilſtet, & par conſéquent le pont près d'Altenheim, auſſi-bien que celui de Strasbourg. Lorſqu'il eut appris que les ennemis y étoient, il décampa à la pointe du jour, marcha au travers de Biſchen juſqu'à l'entrée d'un bois, dont le défilé ſe termine à Renchenloch, fit mettre ſon armée en bataille dans une petite plaine entre le bois & le village de Freiſtet, & détacha cinquante hommes par bataillon de la Brigade de Champagne, ſoûtenus par huit ou dix eſcadrons ſous le Comte de Lorges, pour aller reconnoître le retranchement des ennemis. Le Vicomte ayant ſçû que toute l'armée Impériale étoit près de lui, fit retirer la ſienne un peu en arriere, & s'étendit depuis Biſchen juſqu'à Freiſtet, ſa gauche vers le Rhin ſur deux ou trois lignes: un bois de cinq ou ſix cens pas de largeur, & un petit ruiſſeau qui couloit dans un terrain marécageux ſéparoient les deux armées: il ſembloit qu'elles ne pouvoient être ſi proches ſans ſe donner des allarmes continuelles, & ſans en venir aux mains à tout moment; il n'y avoit qu'un quart de lieuë de la tête du Camp des François aux retranchemens des Impériaux; les ſentinelles des gardes avancées étoient à la portée du fuſil les unes des autres; cependant par la confiance que les troupes avoient en leurs Généraux, on dormoit paiſiblement dans l'un & dans l'autre Camp. Montécuculli par cette ſituation ſuivoit ſon deſſein de ne point combattre, & cherchoit à ſon tour à fatiguer les François par la diſette de fourages, perſuadé qu'ils ne pou- AN. 1675. 4. Juillet.

Digitized by Google

An. 1675. voient tenir long-tems dans un Pays étroit, fermé d'un côté par des marais & des montagnes, & de l'autre par le Rhin; ruiné l'année derniere par les quartiers d'hyver des Impériaux, & par les troupes nombreuſes qui y ſubſiſtoient depuis plus de deux mois. Le Vicomte trouva toûjours de nouvelles reſſources : quand les grains étoient conſommés, il faiſoit vivre ſa Cavalerie d'herbages, pendant qu'il incommodoit les ennemis, en leur ôtant le commerce de Straſbourg, où ils avoient fait de grands amas de farine.

Montécuculli fait conſtruire un pont de bateaux à Straſbourg, & le Vicomte l'empêche d'en profiter.

Montécuculli ne pouvant tranſporter ſes munitions par terre ſans danger, avoit fait conſtruire à Straſbourg un pont de bateaux, & faire deux moulins capables de moudre une grande quantité de bled. Lorſqu'il s'approcha du Rhin en venant camper dans la Plaine de Schertzen entre Renchenloch & Lichtenau, il crut faire deſcendre ſon pont & ſes farines, avec d'autant plus de facilité que le Rhin étoit fort enflé par les pluyes, & très-difficile à garder par le grand nombre d'Iſles qui le partagent; il eſperoit mettre l'abondance dans ſon Camp par ce grand convoy, & ſe ſervir en même tems de ce pont pour tenir les deux côtés du Rhin. Le Vicomte qui prévoyoit ſon deſſein, fit reconnoître la riviere depuis la hauteur de Biſchen juſqu'à Vantznau qui eſt vis-à-vis, de l'autre côté du fleuve : il trouva qu'elle étoit partagée en pluſieurs Iſles, mais qu'il n'y avoit que trois lits principaux; il fit fermer celui de Vantznau par une eſtacade, avec une redoute à chaque extrémité, gardée par cinq cens hommes de la garniſon de Haguenau; il fit boucher de mê-

Digitized by Google

me celui du côté de Biſchen, & fit garder le grand canal du milieu par des bateaux chargés de ſoldats, & couverts par des batteries placées dans les Iſles ; il manda en même tems aux habitans de Straſbourg que s'ils permettoient la deſcente du pont des ennemis, il prétendoit auſſi faire deſcendre le ſien d'Altenheim. Pendant deux mois, Turenne & Montécuculli mirent ainſi en pratique tout ce qu'un long uſage leur avoit appris ; ils épuiſerent dans leurs divers mouvemens vrais ou feints, toutes les fineſſes de l'art, pour s'affamer, ſe couper, ſe ſurprendre, & gagner quelque avantage l'un ſur l'autre ; ſans quoi ils étoient réſolus tous deux à ne point hazarder un combat. AN. 1675.

Extrémité fâcheuſe où eſt réduite l'armée Françoiſe.

L'activité du Vicomte déſoloit les Impériaux ; mais ſon armée commençoit à reſſentir de grandes incommodités : depuis ſix ſemaines qu'elle avoit paſſé le Rhin, il avoit toujours plu ; les ſoldats campés dans la bouë avoient beaucoup ſouffert dans un Pays ruiné ; les chevaux après avoir conſumé les fourages & les herbes, ne vivoient plus depuis quelque tems que de feüilles d'arbres ; les jeunes ſoldats s'impatientoient dans ces marais, où ils étoient ſouvent dans l'eau juſqu'au genouil, les vieux ſoldats leur diſoient : » (1) Quoi » vous vous plaignez ; vous ne connoiſſez pas notre Géné» ral ; il eſt plus fâché que nous quand nous ſommes mal : » il ne ſonge à l'heure qu'il eſt qu'à nous tirer d'ici ; il veille » quand nous dormons, c'eſt notre pere ; on voit bien » que vous êtes jeunes. » Cependant les François étoient

(1) Lettre 106. de Madame de Sévigné.

An. 1675. ſerrés d'un côté par le Rhin, & de l'autre par de vaſtes bois pleins de marais, & réduits dans une ſituation ſemblable à celle dont les Impériaux ne faiſoient que de ſortir. Turenne avoit prévû cet inconvenient; mais il aima mieux en courir les riſques, que de laiſſer ſon rival s'emparer du pont de Straſbourg. Les ennemis campoient dans un poſte fort avantageux, ils avoient des fourages derriere eux, & communication avec Offembourg, d'où l'on pouvoit tomber en même tems ſur le pont d'Altenheim, & couper tous les derrieres à l'armée Françoiſe. Pour garder ces derrieres & pour empêcher les ſurpriſes, il falloit répandre beaucoup de troupes dans divers poſtes éloignés du Camp; de ſorte qu'il n'étoit pas moins difficile de ſe ſoûtenir que de ſubſiſter. Au milieu de ces embarras, le Vicomte conſerva toute ſa préſence d'eſprit, & conçut un deſſein également grand & hardi : c'étoit d'occuper le haut du ruiſſeau de Renchen, de camper ſur la gauche des ennemis, de leur couper la communication d'Offembourg, & de les ſerrer de maniere qu'ils fuſſent obligés à combattre ou à ſe retirer. Le mauvais tems qui duroit depuis deux mois, empêcha l'éxécution de ce projet pendant quelques jours: en attendant le moment d'agir, le Vicomte fit reconnoître tout le terrain le long de Renchen en remontant le ruiſſeau: il avoit obſervé que les ennemis en gardoient trois quarts de lieuë, depuis la chute de ce torrent dans le Rhin, & qu'ils n'avoient point pris de poſtes plus haut. Un berger qui paſſoit ſa vie dans les bois, & qui en connoiſſoit parfaitement tous les détours, enſeigna au Vicomte

comte un gué du Renchen, cinq cens pas au-dessus du Camp de Montécuculli, dans un endroit sauvage où il n'y avoit point de route. AN. 1675.

Le mauvais tems ayant cessé vers le dix du mois de Juillet, & le soleil ayant un peu raffermi les chemins, Turenne marcha le quinze à l'entrée de la nuit au gué du Renchen avec la brigade de la Marine & quelques piéces de canon. On traversa un bois marécageux qu'il falloit couper pour faire le chemin. On passa plusieurs ruisseaux où l'on avoit l'eau jusqu'à la ceinture ; les soldats chargés d'instrumens & de matériaux pour faire des retranchemens & un pont, arriverent tous avant minuit, sans qu'aucun d'eux eut jetté le moindre outil : ils travaillerent d'abord à la construction du pont avec un redan à la tête, & retrancherent une petite Isle à la gauche. Les ouvrages étant achevés le troisiéme jour, le Comte d'Hamilton Brigadier mena trois bataillons pour garder le poste, & fit faire de grands abattis aux environs : deux bataillons Irlandois occuperent un terrain vuide dans le même bois, un peu plus haut pour soûtenir Hamilton. Après avoir ainsi pris toutes les précautions necessaires pour assurer le poste, Turenne marcha lui-même avec une brigade de Cavalerie & les Dragons une demie lieuë plus haut en traversant le bois jusqu'à Vaghurst où il passa le Renchen, reconnut les environs, fit pousser quelque Cavalerie ennemie qui parut, & envoya une partie de la sienne pour favoriser la marche du Comte du Plessis qu'il faisoit venir de Vilstet avec trois bataillons, pour le

Le Vicomte forme divers détachemens, & tâche de forcer Montécuculli à se retirer ou à combattre. 15 Juillet.

18. Juillet.

An. 1675. poſter en-deçà de la riviere, vis-à-vis de Vaghurſt, dans un lieu qu'il faiſoit retrancher exprès. Il mit en même tems le bataillon de Reveillon dans le Château de Renchen ſur le ruiſſeau du même nom, cinq cens pas plus haut que Vaghurſt; & comme le chemin juſques-là étoit un marais continuel dans le bois, il le fit combler de faſcines pour faciliter la marche de l'armée. Comme il devoit laiſſer peu de troupes dans ſon Camp de Freiſtedt, quand il marcheroit vers les ennemis, il fit tirer un retranchement qui en couvroit la tête, depuis le Rhin juſqu'aux bois: enfin tous les préparatifs étant faits, il communiqua ſon deſſein aux Officiers Généraux.

Montéculli tâche de ſon côté à ſurprendre le Vicomte.

Le Comte de Montécuculli fut bientôt informé de tous les divers détachemens de l'armée Françoiſe, & réſolut de les ſurprendre en différens endroits, les croyant trop éloignés les uns des autres pour ſe pouvoir ſoûtenir; il envoya ordre à Caprara de venir par le côté d'Offembourg pour les inſulter à Varghurſt avec deux mille hommes d'Infanterie & du canon; il fit partir le Prince de Lorraine du Camp de Schertzen avec quatre mille chevaux & mille Dragons pour les attaquer de l'autre côté, pendant qu'il tomberoit lui-même ſur leur Camp à Freiſtedt par le défilé de Renchenloch; il commanda en même tems à quatre mille hommes de marcher vers le retranchement du Comte d'Hamilton: les quatre premiers coups de canon qui ſe tireroient à cette derniere attaque devoient ſervir de ſignal pour commencer les autres; toute ſon armée étoit partagée, & preſque per-

Digitized by Google

sonne ne restoit dans son Camp. Ce dessein qui devoit s'exé- AN. 1675.
cuter la nuit du vingt-trois au vingt-quatre, échoüa par la vigilance continuelle du Vicomte : ayant laissé six bataillons & quatre brigades de Cavalerie sous les ordres du Comte de Lorges à Freistedt, il marcha droit à Vaghurst avec huit bataillons, quatre brigades de Cavalerie, quelques Dragons & une partie de son canon ; il y prit deux des bataillons du Comte du Plessis ; & ayant passé le Renchen, il alla camper à une Thuillerie qui n'en est pas fort éloignée. Comme son dessein étoit d'avancer le lendemain vers les ennemis, il détacha soixante Dragons pour en avoir des nouvelles : ils se trouverent assez près du village de Gamhurst un peu après minuit, & tomberent dans la marche du Corps que menoit le Prince de Lorraine pour enlever le Comte du Plessis ; ils se retirerent en escarmouchant du côté de l'armée ; on fit avancer des Dragons, & le Marquis de Vaubrun y mena de la Cavalerie. Le jour commençoit à paroître ; mais obscurci par un broüillard, lorsque les ennemis qui avoient poussé les Dragons détachés, mirent en desordre ceux qui étoient venus les soûtenir, & tomberent sur le Marquis de Vaubrun à l'improviste ; ses premiers escadrons furent poussés ; il fut enveloppé, blessé, & en danger d'être pris. Les ennemis avançoient toûjours, & alloient l'accabler tout-à-fait, lorsque le Vicomte fit marcher quatre bataillons qui borderent les hayes, arrêterent les Impériaux, & changerent la face du combat. Le Prince de Lorraine ayant appris que le Vicomte de Turenne y étoit en personne avec la plus

An. 1675. grande partie de ſon armée, ne balança point à ſe retirer : le broüillard lui fut favorable ; il laiſſa cent ou ſix vingt hommes ſur la place, & en eut preſque autant de bleſſés ; Turenne ne jugea point à propos de le pouſſer durant ce broüillard dans un Pays couvert & difficile. Le Comte Caprara qui s'étoit rendu près de Vaghurſt, ſuivant les ordres qu'il avoit reçus, n'ayant point entendu le ſignal, ramena ſes troupes à Offembourg. D'un autre côté les quatre mille hommes qui devoient inſulter le quartier d'Hamilton, égarés par leurs guides pendant la nuit, ne purent y arriver ; ils retournerent à leur Camp vers la pointe du jour ; & comme ils ne donnerent point le ſignal des quatre coups de canon, Montécuculli n'entreprit rien ſur le Camp des François à Freiſtedt. Ce Géneral n'avoit rien ſçu de la marche de Turenne, dont la diligence avoit déconcerté le deſſein pour lequel il avoit pris tant de meſures. A l'âge de ſoixante-quatre ans, le Vicomte avoit encore toute l'activité & toute la vigueur d'un jeune homme ; il étoit inceſſamment à cheval, reconnoiſſoit juſqu'aux moindres poſtes lui-même, & jugeoit de tout par ſes propres yeux ; au-lieu que Montécuculli âgé de ſoixante-ſix, étoit plus caſſé ; il étoit affligé de la goute, moins en état d'agir, & ſouvent obligé de former ſes projets ſur le rapport des autres.

Montécuculli ſe retire devant le Vicomte, qui le pourſuit.

Lorſque le broüillard fut tombé, le Vicomte continuant ſon deſſein, ſuivit le Prince de Lorraine par une chauſſée élevée au-travers des prez, & arriva ſur les neuf heures du matin au village de Gamhurſt. Il fit camper ſes troupes dans

la prairie, ayant à sa droite le ruisseau qui le séparoit du village, & à sa tête un bois, où il plaça deux bataillons d'Auvergne, pour communiquer avec le poste du Comte d'Hamilton qui n'en étoit qu'à un quart de lieuë. De cette maniere l'armée Françoise répanduë en six postes différens dans l'étenduë d'une lieuë & demie, enfermoit la tête & la gauche des ennemis, & se trouvoit en sûreté par la facilité de se pouvoir secourir ; pendant que les Impériaux serrés à leur droite par le Rhin, ne pouvoient plus s'étendre que par leurs derrieres, où les François étoient à portée de les couper. Le Vicomte employa le reste du vingt-quatriéme à reconnoître les environs de son Camp sans passer la riviere, de l'autre côté de laquelle étoit le village de Gamhurst, qui s'étend en long l'espace de six cens pas. Le vingt-cinq au matin, un Capitaine de Dragons étant allé reconnoître, vit derriere le village plusieurs escadrons dans une petite Plaine à main droite, & de l'Infanterie qui se coulant dans le village, commençoit à s'y retrancher. Le Vicomte la fit attaquer par les Dragons de la Reine, & s'y avança lui-même avec un détachement de la seconde ligne. Les ennemis, quoiqu'en grand nombre, ne disputerent point le village, se retirerent d'abord vers leur Camp, & laisserent seulement dans l'Eglise deux cens hommes commandés par un François nommé Chevreulles : l'Eglise étoit environnée d'un cimetiere élevé & fermé de murailles ; il s'y défendit avec valeur, & ne fut fait prisonnier qu'après avoir perdu presque tous ses soldats. On l'amena au Vicomte, qui apprit de lui

AN. 1675.

25. Juillet.

Digitized by Google

An. 1675. que le Duc de Lorraine avoit envoyé deux mille fantaſſins ſoûtenus de Cavalerie pour occuper ce poſte, dont la priſe donna le moyen de s'étendre de l'autre côté de la riviere, où l'on trouva quelques reſtes de fourages. Montécuculli voyant que les François avoient paſſé la barriere qu'il avoit prétendu leur oppoſer par ſes retranchemens du Renchen ; que par un enchaînement de poſtes depuis leur Camp de Freiſtedt juſqu'à Gamhurſt, ils enfermoient preſque tout le ſien, & qu'ils devenoient maîtres des fourages qu'il avoit épargnés, crut devoir quitter ſon poſte avant qu'il fût plus ſerré. La nuit du vingt-cinq au vingt-ſix il décampa de Schertzen, prit ſa marche par Lichtenau, & gagna Bihel, à deux lieuës de Bade. Le Vicomte averti dès la nuit que les ennemis ſe retiroient, fit reconnoître leur marche ; & après avoir raſſemblé toutes ſes troupes dans un même
16. Juillet. Camp à Gamhurſt, il les mena le lendemain à la pointe du jour droit à Acheren. A peine fut-il ſorti du village, qu'on lui rapporta que les ennemis paroiſſoient derriere le bourg de Saſpach, poſte avantageux par ſa ſituation à l'entrée d'une montagne. Montécuculli avoit envoyé de bonne heure de l'Infanterie pour occuper une Egliſe environnée d'un foſſé, qui fermoit entierement un défilé par où l'on pouvoit aller au bourg ; il manda en même tems à Caprara de l'y venir joindre avec le Corps qu'il avoit à Offembourg. Montécuculli ayant marché avec une extrême diligence, arriva à Saſpach d'un côté, pendant que Turenne s'en approchoit de l'autre ; Caprara y parut auſſi en même tems ;

Digitized by Google

& voyant l'arrivée de l'armée Françoiſe, il jetta ſon Infanterie dans l'entrée de la montagne à couvert des hayes & des bois, le long d'un ruiſſeau qui la ſéparoit des François par de profondes ravines. Un peu plus bas à la droite des Impériaux, étoit Saſpach dont ils avoient occupé l'Egliſe; & leur Cavalerie qui paroiſſoit déja dans la Plaine derriere le bourg ſur la gauche, ſe ſerra peu à peu vers le pied de la montagne. AN. 1675.

Près de l'endroit où étoit l'armée Françoiſe, quelques hayes au ſortir d'Acheren formoient un défilé, avec un bois qui regnoit le long du pied de la montagne : le terrain s'ouvroit enſuite par une petite Plaine terminée par le bourg de Saſpach, dont la vûë étoit cachée par une petite hauteur. Le Vicomte eut d'abord quelque eſperance de s'emparer du bourg; après avoir entendu la Meſſe où il communia, il alla reconnoître l'Egliſe ſituée à la tête du défilé; mais il ne jugea pas qu'on la pût attaquer : ayant examiné enſuite la ſituation de la droite des ennemis couverte par des ruiſſeaux, des ravins, des bois & des retranchemens, il alla enfin reconnoître leur gauche, où ils n'avoient pris aucunes précautions; là il apperçut un défilé par où il pouvoit ſe gliſſer & forma le deſſein de les attaquer par cet endroit. Après de profondes refléxions, tout lui parut ſi favorablement diſpoſé, qu'il ne put s'empêcher de dire à quelques Officiers Généraux : *C'en eſt fait, je les tiens, ils ne pourront plus m'échaper, & je vais recüeillir le fruit d'une ſi pénible campagne.* Dans de ſemblables occaſions, il n'avoit pas coutume, ni de ſe flatter ni de marquer ſes eſperances, encore moins de faire con-

Le Viſcomte prend la réſolution d'attaquer les ennemis: mais il eſt tué.

An. 1675. noître qu'il étoit assuré du succès. Il continua d'observer le Camp des ennemis ; & quoiqu'il ne pût pas bien découvrir toutes les troupes Impériales, il vit néanmoins dans le gros de leur armée beaucoup de mouvemens qui marquoient de l'inquiétude : en effet une grande partie de leurs bagages passoit déja la montagne, & toute leur armée se disposoit à une retraite. Le Vicomte alla se reposer ensuite sous un arbre, où il déjeûna & resta assez long-tems. Il y étoit encore, lorsqu'on vint lui dire que l'Infanterie des ennemis étoit en mouvement du côté de la montagne. Il se leva, monta à cheval ; & s'avançant vers une hauteur pour considerer ce que ce pouvoit être, il ordonna à tous ceux qui étoient avec lui de ne le point suivre, & dit au Duc d'Elbeuf : *Mon neveu, demeurez ici, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnoître.* Il trouva Mylord Hamilton près de l'endroit où il dirigeoit ses pas, qui lui dit : *Venez par ici, on tire ou vous allez* ; le Vicomte lui repliqua : *Je ne veux point être tué aujourd'hui* ; il continua son chemin, & rencontra S. Hilaire Lieutenant-Général de l'Artillerie, qui lui dit en tendant la main : *Jettez les yeux sur cette batterie que j'ai fait mettre là.* Il retourna deux pas en arriere, & un boulet des ennemis tiré au hazard ayant emporté le bras de S. Hilaire, donna au milieu de l'estomach du Vicomte ; le cheval le ramena d'où il étoit parti, le visage panché sur l'arçon : étant arrivé à l'endroit où il avoit laissé sa compagnie, le cheval s'arrêta, & LE GRAND TURENNE tomba mort entre les bras de ses gens, après avoir ouvert deux fois les yeux

yeux. (1) S. Hilaire dit alors à ſon fils, qui le croyoit bleſſé mortellement : *Ce n'eſt pas moi qu'il faut pleurer, c'eſt ce grand Homme*, en montrant le corps du Vicomte. AN. 1675.

Le ſaiſiſſement de ceux qui le virent tomber, fut inexprimable ; Hamilton qui ſçut mieux ſe poſſeder que les autres, jugeant de quelle conſequence il étoit de dérober à la connoiſſance des ſoldats un accident ſi funeſte, jetta promtement un manteau ſur le corps, & on tint d'abord ce malheur ſecret. Cette mort fit ceſſer les inquiétudes des Généraux ennemis & la terreur de leurs ſoldats ; ils ſentirent qu'ils avoient beaucoup gagné, puiſque la France avoit infiniment perdu. Le Comte de Montécuculli par une grandeur d'ame rare dans les rivaux, ne parut ſenſible qu'à la douleur, & répéta ſouvent ces paroles : *Il eſt mort un homme qui faiſoit honneur à l'homme.* Cependant toute l'armée vit qu'il ſe paſſoit quelque choſe de myſtérieux parmi les Généraux ; les ſoldats ne purent pénetrer ce ſecret : mais leurs Officiers l'ayant deviné, commencerent à le rendre public. Une ſi funeſte nouvelle vole de rang en rang, & répand par tout un profond ſilence, qui n'eſt interrompu que par des ſanglots. *Notre Pere eſt mort*, s'écrioient les ſoldats en s'arrachant les cheveux, *& nous ſommes perdus.* Tous voulurent voir le corps de leur Général ; & ce triſte ſpectacle ayant renouvellé leurs pleurs, ils crioient d'une commune voix : (2) *Qu'on nous mene au combat, nous voulons venger la mort de notre pere.*

Douleur & conſternation de l'armée.

(1) Voyez les preuves N°. XXI. Lettres de Madame de Sévigné.
(2) Lettre 201. de Madame de Sévigné. Tome 2.

AN. 1675. Il n'y avoit alors de Lieutenans-Généraux dans l'armée Françoiſe que le Comte de Lorges & le Marquis de Vaubrun, qui étant demeuré au Camp d'Acheren, peu en état d'agir, à cauſe d'une bleſſure qu'il avoit reçûë au pied, revint à l'armée auſſi-tôt qu'il apprit les nouvelles de la mort du Vicomte. Ils délibérerent long-tems avec les principaux Officiers ſur les meſures qu'il falloit prendre, mais ſans ſe fixer à aucune : ſur quoi les ſoldats s'écrioient à pluſieurs repriſes : *Lâchez la Pie, elle nous conduira* : c'étoit le cheval que le Vicomte montoit ordinairement. Enfin après pluſieurs déliberations, l'armée Françoiſe qui auroit attaqué ſi le Vicomte eût vêcu, prit le parti de ſe retirer ; & l'armée Impériale qui ne ſongeoit qu'à faire retraite, prit la réſolution d'attaquer. Le vingt-huit au ſoir, les Généraux François ſe mirent en marche pour gagner le pont d'Altenheim. A peine l'arriere-garde étoit-elle arrivée à Biſchen, que les Impériaux s'avancerent pour s'emparer de Vilſtet, où les François avoient laiſſé leurs magazins avec le Régiment de Bretagne pour les garder : l'armée du Roi décampa ſur le champ, & ſe hâta de les prévenir ; les ennemis l'ayant découverte, s'arrêterent tout court, & ſe contenterent d'envoyer un Corps de troupes vers le pont d'Altenheim pour couper la retraite. Le Comte de Lorges & le Marquis de Vaubrun eurent alors une conteſtation très-vive ; le premier vouloit aller couvrir le pont, & le dernier crut qu'il falloit ſoûtenir le poſte de Vilſtet : ils prirent enfin le parti de marcher droit à Altenheim, après avoir jetté les farines de Vilſtet

Les François, au lieu d'attaquer, ſe retirent devant les Impériaux.

Digitized by Google

dans la Quinche. Le Marquis de Vaubrun qui menoit l'avant-garde passa le Rhin avec deux brigades de Cavalerie & deux d'Infanterie; le reste de l'armée campa la nuit de l'autre côté du pont, près d'Altenheim sur la petite riviere de Schuteren. Le lendemain les Impériaux se hâterent d'attaquer les François, & l'on engagea un terrible combat : Le Comte de Lorges s'y conduisit avec toute l'habileté d'un grand Capitaine : le Marquis de Vaubrun, au premier bruit de l'attaque, se mit à la tête de ses Gendarmes, repassa le Rhin la jambe attachée à l'arçon de sa selle, & attaqua les ennemis avec tant de valeur & si peu de ménagement, qu'il fut tué au milieu d'eux. Les Impériaux perdirent dans le combat cinq mille hommes, & les François trois mille; les derniers se retirerent ensuite, & traverserent le Rhin. En passant sur le pont d'Altenheim, quelques soldats couverts de blessures se disoient les uns aux autres: *Helas, si notre Pere n'étoit pas mort, nous ne serions pas blessés.* AN. 1675.

Les François se remirent enfin en sûreté dans l'Alsace sous Schélestat : là, n'étant plus distraits par le soin de faire tête à l'ennemi, ils sentirent plus vivement que jamais la grandeur de leur perte. Les Officiers & les soldats recommencerent à déplorer leur malheur, à rappeller le souvenir de toutes les vertus & de tous les bienfaits de leur Général, à se les raconter les uns aux autres, quoiqu'aucun d'eux ne les ignorât. Les neveux du Vicomte qui se trouverent alors à l'armée, lui firent faire un Service, où les Officiers & les soldats assisterent, selon les cérémonies accoûtumées; les Officiers avec des écharpes de crêpe noir, & Honneurs funebres rendus au Vicomte.

AN. 1675. les caisses des tambours couvertes de même, les Soldats avec les piques traînantes & les mousquets renversés. Les gémissemens, accompagnés de larmes, se faisoient entendre au loin ; de sorte que Turenne fut pleuré dans toute l'armée, comme un pere tendre dans sa famille.

Les nouvelles de sa mort répandent l'allarme dans toutes les Provinces.

Quand la nouvelle de sa mort arriva à la Cour, la consternation & la douleur furent peintes sur tous les visages ; les artisans de Paris quittoient leur travail pour aller pleurer avec leurs voisins, & les habitans de cette grande ville s'attroupoient pour se demander les uns aux autres jusqu'aux moindres circonstances d'un si grand malheur. (1) L'épouvante & la tristesse se répandirent bien-tôt de la Capitale dans les Provinces les plus éloignées : les payſans de Champagne se crurent à la veille d'une invasion : l'un d'eux alla presser son Seigneur de rompre le bail de sa ferme, en lui disant pour toute raison, *le grand Turenne est mort, & les Allemans viendront nous mettre tous à contribution.*

Les honneurs publics qu'on rend au Vicomte.

Le Roi pleura la mort de ce grand homme : il ordonna que son corps fût apporté à l'Abbaye de S. Denis ; & pour distinguer le Vicomte de Turenne de ceux à qui le même honneur avoit été accordé, il voulut qu'on l'enterrât dans la Chapelle destinée à la sépulture des Rois & de la famille Royalle. (2) Lorsqu'on le transporta des bords du Rhin à Paris, les peuples accouroient en foule sur les chemins, & arrosoient son cercueil de leurs larmes : les habitans des

(1) Voyez les lettres de Madame de Sevigné, N°. XXI.
(2) Voyez les Preuves N°. XXII.

villages, des bourgs & des villes sortoient pour l'aller recevoir; ceux de Langres, entre les autres, prirent le deüil, & lui rendirent des honneurs extraordinaires. Son corps étant arrivé à Paris, le Roi fit célebrer un Service à Nôtre-Dame, où le Clergé de France qui étoit alors assemblé, le Parlement, l'Université & la Ville en Corps assisterent. Les plus célebres Prédicateurs firent à l'envi son panegyrique : il ne se prononça durant l'année dans toute l'étenduë du Royaume, aucun discours public, ni à l'ouverture des Parlemens, des Académies & des Universités, ni dans aucune autre occasion solemnelle, où l'on ne fit son éloge, & où l'on ne pleurât sa perte. Jamais aucun particulier ne fut si regretté; parce qu'aucun ne fut ni si respecté, ni si tendrement aimé des peuples.

Caractere du Vicomte de Turenne.

Après avoir écrit l'histoire de Henri de la Tour d'Auvergne, Vicomte de Turenne, on a crû devoir rassembler sous un même coup d'œil les principaux traits de son caractere. Il étoit d'une taille médiocre & bien proportionnée; il avoit la forme du visage réguliere, les cheveux châtains, les yeux grands, les sourcils épais & presque joints ensemble, le front large & la tête un peu panchée, l'air modeste & serain, mais souvent rêveur; ce qui formoit par le mélange du sévere & du gracieux, une physionomie difficile à rendre dans ses portraits.

Toutes les grandes vertus se trouvoient réunies dans le Vicomte de Turenne, & nous avons vû qu'il n'en est peut-être aucune dont il n'ait donné des exemples : son désinté-

Digitized by Google

reſſement méritoit d'autant plus de loüanges, que l'avidité étoit déja le vice dominant de ſon ſiécle. Il laiſſa en mourant beaucoup moins de bien qu'il n'en avoit reçû de ſa Maiſon ; quoiqu'il eût commandé les armées du Roi pendant plus de trente ans ſous une Régente liberale, & ſous le plus magnifique de tous les Monarques ; & qu'il eût vêcu dans un ſiécle fécond en grandes fortunes. Quelques-uns de ſes amis s'entretenant avec lui de ces fortunes rapides & immenſes, lui faiſoient à cette occaſion des railleries obligeantes & flatteuſes : (1) » Je n'ai jamais pû comprendre, » leur dit-il, le plaiſir qu'on peut trouver à garder des coffres remplis d'or & d'argent ; s'il me reſtoit à la fin de » l'année des ſommes conſidérables, j'en aurois mal au » cœur, comme ſi au ſortir de table l'on me ſervoit un » grand repas. Auſſi l'on ne trouva à ſa mort que cinq cens écus dans ſa caſſette. Non content d'être libéral, il étoit ingénieux à trouver les moyens d'épargner la honte de recevoir, & à cacher ſa généroſité ſous differens prétextes ; craignant ou qu'on ne divulguât ſes bienfaits, ou que l'amour propre ne dérobât quelque choſe à ſa vertu.

L'amour du bien public régloit uniquement ſes deſirs & ſes mouvemens : quoique ſon ambition parût dès ſes premieres années, la prudence d'abord, enſuite la pieté ſçurent toûjours la modérer : jamais l'amour de ſa propre gloire, ni le ſuccès aſſuré d'une entrepriſe éclatante ne l'ont ſéduit, lorſqu'un projet pacifique pouvoit être plus utile à la

(1) Mémoires de Langlade.

patrie ; il a toûjours préferé ſa maiſon à ſa fortune, & les interêts de l'Etat à ceux de ſa maiſon ; mais quelque chere que lui fut la patrie, jamais pour la ſervir il n'a violé ni le droit des gens, ni les loix immuables de la juſtice.

Il eut depuis ſa tendre jeuneſſe un amour dominant pour la verité ; il déteſtoit la politique, qui ne cherche à réuſſir que par la diſſimulation, par le menſonge & par la fourberie : il diſoit de lui le bien & le mal, ſelon qu'il étoit néceſſaire, ſans vanité comme ſans honte, & toûjours ſans affectation, en homme devenu étranger à lui-même. Ce caractere regne dans tous ſes écrits, ſoit lettres, ſoit inſtructions, ſoit mémoires. La réputation de ſa bonne foi étoit tellement établie, que la plupart des Princes d'Allemagne traittoient avec lui ſans exiger aucune garantie. Les Suiſſes, les Hollandois, les Anglois, les Suédois ſe croyoient en ſûreté dès qu'il leur avoit donné ſa parole ; il ne la donnoit jamais, ſans être aſſuré de pouvoir la tenir, & plutôt que de prendre un engagement qu'il auroit craint de ne pouvoir accomplir, il aimoit mieux s'expoſer à irriter les Miniſtres, à déplaire au Roi même, & à ſe voir abandonné des troupes.

Son humanité ſe répandoit géneralement ſur tous les hommes ; les Officiers, les Soldats, les domeſtiques, les ennemis même en reſſentirent les effets : il ne laiſſoit échapper aucune occaſion de faire connoître le mérite, & de cacher ou d'excuſer les fautes de ceux qui ſervoient ſous lui. Lorſqu'un Officier dont la capacité lui étoit con-

Digitized by Google

nuë, avoit été battu à la tête d'un détachement, lui-même en le consolant relevoit son courage; il le renvoyoit en parti avec un plus grand nombre de troupes pour avoir sa revanche, & continuoit à lui donner de nouveaux commandemens jusqu'à ce qu'il eût remporté quelque avantage. Il formoit ainsi les talens, les faisoit éclore, & conduisoit à la perfection le courage naissant qu'une autre maniere d'agir auroit pû faire avorter.

Jamais Capitaine n'a été si tendrement aimé des troupes; il paroissoit en même-tems Géneral d'armée & pere de famille: on eût crû que les Soldats étoient ses enfans; en descendant jusqu'à eux sans s'abaisser, en se familiarisant sans rien perdre de sa dignité, il s'attachoit, par les nœuds de l'amitié, des hommes qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des châtimens: un reproche de sa part étoit la plus grande punition, & son approbation la récompense la plus desirée. Il se trouve trop souvent dans les armées un assemblage confus de mercenaires & de libertins, de lâches & de témeraires, qu'il faut tour à tour élever ou assujettir, animer ou retenir: l'armée de Turenne, au contraire, étoit le modele d'une République parfaite; on ne s'y appercevoit presque point ni du commandement, ni de l'obéïssance; chacun connoissoit son devoir, & tous le suivoient par envie de plaire au Géneral, par honte de manquer au pere commun, & par un amour sincere de la gloire, qui se transmettoit depuis le Chef jusqu'aux derniers membres. Souvent il marchoit à pied à la tête de ses Soldats, usoit de mêmes alimens qu'eux, partageoit

geoit toutes leurs fatigues, & ne demandoit d'eux que ce qu'il faiſoit lui-même; il ne les laiſſoit jamais oiſifs, perſuadé que s'il ne les employoit pas bien, ils s'employeroient mal; mais obſervant toûjours un juſte milieu entre le mouvement exceſſif & la trop grande inaction, il pourvoyoit avec une extrême attention à tous leurs beſoins, ſe contentoit de peu, & ſe refuſoit ſouvent le néceſſaire, ſoit pour leur donner des marques de ſa liberalité, ſoit dans les tems fâcheux où ils ſouffroient de la diſette.

Auſſi humain pour ſes domeſtiques que pour le Soldat, il ne leur fit jamais ſentir la baſſeſſe de leur condition par les caprices d'une humeur inégale & hautaine. Sa douceur & ſa bonté que l'on a ſi ſouvent admirées ſur le grand théatre du monde, ne ſe démentoient point dans l'intérieur de ſa Famille : en le voyant de plus près, on le reſpectoit, on l'aimoit davantage. Malgré ſon extrême délicateſſe ſur les prérogatives de ſa Maiſon, il avoit horreur des maximes monſtrueuſes que les Grands ſe ſont faites, pour s'autoriſer à uſurper ſur les autres hommes une autorité tirannique, & à les mépriſer comme ſi la naiſſance, les dignités ou les richeſſes donnoient d'autres avantages ſolides que celui de pouvoir faire plus de bien : en faiſant reſpecter les diſtinctions établies pour conſerver *l'ordre civil*, il n'oublioit jamais que ſelon la *loi naturelle*, les hommes ne ſont réellement diſtingués que par la vertu & par le mérite.

(1) Accoutumé à vaincre ſans ambition, il triomphoit

(1) Voyez l'Oraiſon Funebre de l'Abbé Fléchier.

ſans orgueil; il défendoit le pillage, conſervoit les fruits de la terre, épargnoit autant qu'il pouvoit le pays ennemi, & s'étoit fait une eſpece de *morale militaire* qui lui étoit propre: auſſi les ennemis remplis pour lui de vénération & de tendreſſe, pleurerent ſa mort autant que les François mêmes. Les Allemans pendant pluſieurs années laiſſerent en friche l'endroit où il fut tué, & les payſans le montroient comme un lieu ſacré: ils reſpecterent le vieux arbre ſous lequel il ſe repoſa peu de tems avant ſa mort, & ne voulurent point le laiſſer couper; l'arbre n'a péri que parceque les Soldats de toutes les Nations en détacherent des morceaux par reſpect pour la mémoire de ce grand homme.

Les idées que le Vicomte s'étoit formées du véritable héroïſme le lui avoient fait placer dans une élevation d'ame, qui nous rend inacceſſibles aux paſſions des autres, & qui nous donne ſur les nôtres un empire abſolu. Il paſſa ſa vie ſans aucun démêlé perſonnel. Quand il commença à ſervir, ce ne fut pas toujours ſous des Chefs pour qui il eût une grande eſtime: dans la ſuite il eut ſous lui des Officiers qu'il n'eſtimoit pas davantage: il commanda avec des Généraux fort incompatibles par leur humeur, & par la jalouſie qu'ils avoient de ſa gloire: parmi tant de ſujets d'impatience, il n'a jamais offenſé perſonne, ni montré le moindre emportement; il ne lui eſt pas même échapé un ſeul mot indiſcret. Quoiqu'il fût né doux & patient, une modération ſi rare & pratiquée avec tant de conſtance, ne pouvoit être l'effet du ſeul temperament: s'il parût quelquefois s'en écarter, ce ne

Digitized by Google

fut jamais que dans les occaſions où il s'agiſſoit de ſoûtenir, contre les préventions ou les fauſſes vûës des Miniſtres, les interêts de l'Etat ; alors ſans ménager les ſiens, ni ceux de ſa Maiſon, il parla toûjours avec la fermeté d'un bon Citoyen, qui ne craint rien, ſinon de manquer à la juſtice & à la patrie.

La ſobrieté lui avoit conſervé toute ſa vigueur dans un âge avancé ; il la regardoit comme un moyen également propre à maintenir les forces du corps, & à augmenter celles de l'eſprit ; il mangeoit peu, & ſes repas étoient fort courts : par là il ſe procuroit la liberté de travailler en tout tems, & s'étoit rendu infatigable d'eſprit & de corps.

Sa modeſtie l'élevoit au-deſſus de toutes ſes autres vertus : on la reconnoît pleinement dans les mémoires qu'il nous a laiſſés écrits de ſa main ; il y raconte ſes plus grandes actions comme des évenemens communs ; il ſemble qu'il n'y ait eu preſque aucune part, & qu'il n'ait rien fait que ce que tout autre auroit pû faire. *Il étoit au niveau du Grand*, & n'avoit pas beſoin d'efforts pour y atteindre. Dans la converſation il ne parloit preſque jamais de lui ; s'il y étoit forcé, c'étoit avec tant de réſerve, qu'il paroiſſoit ignorer ſon mérite, & la haute idée que les autres en avoient. Lorſqu'il racontoit les batailles où il n'avoit pas réüſſi, il ſe ſervoit toûjours de cette expreſſion, *Je perdis* : quand il parloit de ſes victoires, il diſoit toûjours, *Nous gagnâmes*. La ſimplicité de ſes mœurs & celle de ſes habits, de ſa table & de ſes équipages annonçoient ſa modeſtie. Les ſoins qu'il prenoit de

ſa perſonne ſe bornoient à la propreté & à la bienſéance : il n'employoit ſes domeſtiques que pour les ſervices néceſſaires, & quelquefois même il les en diſpenſoit avec trop d'indulgence.

Il épura toutes ſes vertus par cette pieté noble & ſolide qui les rapporte à Dieu, comme à leur ſource & à leur fin. Au milieu du bruit & du tumulte des armes, les ſentimens du Chrétien accompagnoient, animoient & perfectionnoient en lui ceux du Héros. (1) S'il y a des ſituations où l'ame pleine d'elle-même ſoit en danger d'oublier ce qu'elle doit à l'Etre ſuprême, c'eſt dans ces poſtes éclatans où un Géneral par la ſageſſe de ſa conduite, par la grandeur de ſon courage & par la valeur de ſes troupes, devient comme le *Dieu des autres hommes*, & remplit le monde d'amour ou d'envie, d'admiration ou de frayeur. Turenne n'a jamais ſenti plus vivement ce qu'il devoit à Dieu que dans ces momens : c'étoit dans ce point de gloire & de grandeur que la religion & l'humilité retenoient ſon cœur dans la ſoumiſſion & la dépendance, où la créature doit être à l'égard du Créateur.

Les talens du Vicomte égaloient ſes vertus. (2) La nature lui avoit donné le grand ſens, la pénétration, la juſteſſe, la profondeur & toutes les qualités ſolides, en lui refuſant ce feu de génie, cette imagination vive & ces qualités brillantes qui ſont l'éclat & l'agrément de l'eſprit ; ce défaut de vivacité l'empêchoit de ſaiſir promptement les objets ; mais

(1) Voyez l'Oraiſon Funebre du P. Maſcaron.
(2) Voyez l'Eloge de S. Evremont.

Digitized by Google

par des réfléxions continuelles, il les découvroit avec plus de netteté, & les embraſſoit dans toute leur étenduë. Il voyoit clairement le but auquel il falloit tendre; il y alloit par les voyes les plus ſimples; & ſans être trop fécond en expédiens, il ne manquoit jamais de choiſir le meilleur. Dans les affaires preſſantes il ſe déterminoit ſans balancer; & lorſqu'il n'étoit pas obligé d'agir, il déliberoit long-tems. Il ne faiſoit & ne diſoit rien d'inutile; mais il n'oublioit rien de néceſſaire; tous ſes ordres étoient clairs & précis, parcequ'il concevoit nettement, & n'étoit jamais troublé dans les périls.

Nous avons vû dans le cours de cette Hiſtoire que par ſes réfléxions profondes il avoit acquis des connoiſſances ſi étenduës dans l'art de la guerre, qu'il en avoit calculé juſqu'aux hazards, & les avoit réduit en regles. Il ſçavoit remédier aux inconveniens, profiter des avantages, s'accommoder aux tems, aux lieux & aux circonſtances, trouver des reſſources quand on croyoit tout perdu, laiſſer mûrir une entrepriſe avec patience, ſouffrir la critique & le blâme plutôt que d'éventer ſon ſecret, aller au-devant des ennemis, prévenir leurs deſſeins, deviner ce qu'ils feroient par ce qu'ils devoient faire, & ſelon le caractere de ceux qu'il avoit à combattre, prévoir leur differente manœuvre. C'eſt ainſi qu'il ſe rendoit maître des évenemens, & qu'il ſembloit les aſſujettir à ſes projets. Peu de Généraux ont poſſedé auſſi parfaitement que lui toutes les differentes parties de la guerre. On a vu l'art & l'ordre de ſes retraites, le ſecret & la diligence

Digitized by Google

de ſes marches. Tous ſes mouvemens étoient ajuſtés au terrain, au tems & à la ſaiſon. La grande connoiſſance qu'il avoit des Pays où il faiſoit la guerre, la peine qu'il prenoit d'aller lui-même reconnoître les ennemis, & la juſteſſe du coup d'œil pour eſtimer leur ſituation, l'ont mis au-deſſus des plus habiles Généraux dans l'art de choiſir un Camp. C'eſt par cet art qu'avec un nombre de troupes fort inferieur, il a ſouvent réſiſté aux ennemis les plus formidables. Il préfera toujours les petites armées aux grandes, comme étant plus rapides dans leurs marches, plus faciles à nourrir, & plus maniables dans leurs mouvemens: mais lorſqu'il étoit à la tête de trente mille hommes, il les conduiſoit avec la même intelligence que lorſqu'il n'en avoit que dix mille. Au commencement d'une action, on ne remarquoit en lui rien d'extraordinaire; à proportion que l'affaire s'engageoit, il changeoit d'air & de contenance; on le voyoit s'élever & s'animer, en conſervant toujours cette entiere liberté d'eſprit qui le faiſoit juger de ſang-froid, pourvoir à tout, & profiter des moindres fautes de l'ennemi. Il choiſiſſoit ſi bien ſon terrain, qu'il n'a preſque jamais été forcé de combattre. Dans la diſpoſition de ſes troupes pour un combat, il rangeoit les ſoldats de differentes nations ſelon la connoiſſance qu'il avoit de leur génie, & regloit le poſte des Officiers par la capacité plutôt que par le grade. Il n'excelloit pas moins dans l'art de faire les ſiéges; il reconnoiſſoit tout par lui-même, dirigeoit les travaux, les viſitoit continuellement, & vouloit que les Officiers fuſſent inſtruits

Digitized by Google

comme lui des moindres détails. Il évitoit autant qu'il dépendoit de lui, de prendre aucune Place d'assaut, par la crainte que son humanité lui inspiroit, des excès où se livre le soldat en pareille occasion.

Ces vertus, ces sentimens & ces talens ont été la source de grandes actions qui rendront immortel le Vicomte de Turenne, & qui lui méritèrent avec raison, l'éloge d'avoir été UN HOMME QUI FAISOIT HONNEUR A L'HOMME.

Fin du sixiéme Livre.

Digitized by Google

Digitized by Google

# TABLE DES MATIERES.


A

*AIX la Chapelle*, (Paix de) Page 420.
*Alliance* Triple entre la Hollande, l'Angleterre & la Suede, 419.
*Altenheim* (Combat de) 584.
*Angleterre* déclare la guerre aux Hollandois, 407. Elle ſe détache de la triple Alliance, 431.
*Anne d'Autriche* Reine Régente, ſon caractere 182. Elle envoye ſonder les diſpoſitions du Vicomte dans les premieres guerres de Paris, 194. Sa mort 410.
*Arras* (la ville d') aſſiégée par les Eſpagnols 308. Le Vicomte y jette du ſecours 309. Deſcription des lignes des Eſpagnols autour de cette ville 314. Attaque des lignes 319.
*Auſbourg* aſſiegé par le Vicomte 150.

B

*Baviere* (Maximilien Duc de) empêche les Alliez de ſe joindre 145. Quitte ſa Capitale & ſe retire chez l'Archevêque de Salzbourg 172.
*Bergues* (Ville de) priſe par le Vicomte 379.
*Blenau* (Combat de) 245.
*Bois le duc* (ſiége de) en 1629. p. 13. Sa priſe 16.
*Bouillon* (Henry de la Tour d'Auvergne, 1. Duc de) 1. Son caractere 2.
*Bouillon* (Frederic Maurice, Duc de) quitte le ſervice d'Hollande & ſe fait Catholique 22. Reçoit le Comte de Soiſſons à Sedan 67. & le Duc de Guiſe 68. Fait un traité avec l'Eſpagne & l'Empire 69. ſe ſoumet au Roi 73. Eſt engagé dans l'affaire de Cinqmars 76. Va commander en Italie 77. Eſt pris à Casal & conduit à Pierre en Cize 81. Eſt élargie des priſons & livre Sedan au Roi 82. Revient à la Cour 87. Quitte enſuite la France & va à Rome 88. Le Pape le traitte en Prince Souverain 89. Se déclare pour les Princes 211. Sa mort & ſon caractere 273.
*Bourdeaux* (ſiége de) 216. Pardon & paix accordés aux Bourdelois 217. Second pardon accordé aux Bourdelois 305.
*Bournonville* (le Duc de) joint ſes troupes à celles du Duc de Lorraine & du Comte Caprara 510.
*Brandebourg* (l'Electeur de) ſe déclare pour les Hollandois 435. Joint ſes troupes avec celles de l'Empereur 470. Eſt obligé de ſe retirer dans la Weſtphalie 472. Se retire dans ſes Etats 480. Fait ſa paix avec la France 482. Rompt ſon traitté avec elle & joint ſes troupes à celles des Impériaux 534.
*Bréda* (Paix de) 411.
*Briſac* aſſiégé par le Duc de Weymar 47. Eſt pris 50.

C

*Cambray* ſecouru par le Prince de Condé 313.
*Casal* ſecouru par les François 58.
*Charles I V.* Duc de Lorraine, ſes diſpoſitions en 1635. p. 32. Va au ſecours de Briſac 48. Se déclare pour le Prince de Condé, entre en France & campe à Villeneuve S. Georges 259. Signe un Traitté avec le Vicomte 261. Rompt ſon Traitté avec le Roi & revient une ſeconde fois en France 280. Le Prince de Condé & lui tâchent d'enfermer le Vicomte dans ſon Camp 282. Eſt empriſonné par les Eſpagnols 307.
*Cinqmars* (Marquis de) entre en conſpiration avec les Eſpagnols contre l'Etat 74. Gagne le Préſident de Thou 71. Tâche de ſéduire le Duc de Bouillon 76. Eſt empriſonné 80. Eſt décolé 81.
*Condé* le Grand. Voyez Enguien & Louis de Bourbon.
*Condé* (la Princeſſe de) va à Bourdeaux 212.
*Conty* (le Prince de) rentre en grace avec le Roi 307.

D

*Dixmuyde* (Ville de) priſe par le Vicomte 379.
*Dom Juan d'Autriche* arrive en Flandre pour y commander 538.
*Dunes* (Bataille des) 172.
*Dunkerque* (ſiége de) 362. Priſe de la Ville 373. Rendue au Roi par les Anglois 401.




Digitized by Google

E

*Empire* (ſon état politique à la rupture entre les deux Couronnes) 25.
*Enguien* (Duc d') va rejoindre le Vicomte de Turenne près de Fribourg 95. Retourne en France & laiſſe le Vicomte pour commander en Allemagne 114 Retourne une ſeconde fois en Allemagne 126. Paſſe le Neckre & prend Winſeu 127. S'approche de Nortlingue 128. Retourne en France aprés la bataille de Nortlingue 136.
*Enſheim* (Bataille de) 526. & ſuivantes juſqu'à 532.
*Eſpagne* (ſon état politique à la rupture entre les deux Couronnes en 1631. p. 24.
*Eſpagnols* (les) viennent au ſecours du Prince de Condé avec une armée de vingt mille hommes 275. Tâchent de ſurprendre Calais 355. Aſſiégent Aidres 357.
*Eſtampes* (aſſiégé) 251.
*Europe* (Plan general de ſa ſituation par les guerres de Religion 8.

F

*Ferdinand II.* Empereur meurt 42.
*Ferdinand III.* eſt élu *Ibid.*
*France* (Etat de la) ſous Louis XIII 17. Son alliance avec les Princes d'Italie en 1631. p. 32. Son état aprés la paix de Weſtphalie 180. Origine des guerres civiles de la Fronde 186. Emportionnement des Chefs & premiere revolte du peuple 183 Enumeration des Chefs des Frondeurs 190.
*Franche Comté* conquiſe par le Roi 419.
*Fribourg*, dénombrement des troupes du Roi à ce ſiege 96 Premier Combat 98. Second Combat 102. Troiſiéme Combat 104.
*Fronde* (guerre de la) voyez France.

G

*Galas* (Comte de) leve le ſiége de Mayence 35. Pourſuit les Confederez 36. Entre en Bourgogne & inveſtit S. Jean de Lône 40.
*Gaſton* Duc d'Orleans traitte avec l'Eſpagne 77. Revele le traitté 80. Son caractére 183. Leve des troupes & le déclare contre la Cour 238. Se ſoumet au Roi 351.
*Gergeau* (Combat de) 219.
*Granſee* (Maréchal de Joyeuſe excuſé par le Vicomte d'une maniere trés-genereuſe 147.
*Guebriant* (Maréchal de) prend le commandement des troupes Weymariennes 52.
*Guillaume III.* Prince d'Orange eſt declaré Capitaine General & Grand Amiral de la République 419. Eſt declaré Stadhouder 459. Aſſiége & prend Bonn 490.

H

*Harcourt* (Comte de) va commander en Italie 55. Secourt Caſal 58. Prend Turin 64. Arrête les victoires du Prince de Condé 231.
*Hocquincourt* (Marechal d') ſa faute à Eſtampes 253. Sa trahiſon 333. Sa mort à la bataille des Dunes 367.
*Hollande* état de cette République lorſque le Vicomte y alla ſervir 9. Son alliance avec la France en 1631. p. 31. Sa ſituation avant les guerres avec le Roi en 1672. 427. Fait tous les prépatatifs de la guerre contre la France 442. Eſt evacuée par les troupes du Roi 492.

L

*Leopold* (l'Archiduc) joint les Bavarois à la tête des troupes Impériales 337. S'en ſepare enſuite 338. Revient au ſecours des Bavarois 352. Le Vicomte lui coupe les vivres *Ibid.*
*Lille* aſſiégée & priſe par le Roi 416.
*Lorraine* (invaſion de la) en 1630. p. 19. Seconde invaſion 432.
*Louis XIII.* fait la conquête du Rouſſillon 73. Il meurt 83.
*Louis XIV.* tombe malade à Mardick 379. Son mariage 396. Se prépare à faire la guerre aux Eſpagnols 412. Motifs de cette guerre 413. Prend pluſieurs villes 414. S'empare de nouveau de la Lorraine 422. Fait une alliance avec l'electeur de Cologne & l'Evêque de Munſter 52. Traite avec l'Empereur & la Suede *Ibid* Déclare la guerre aux Hollandois 440. Prend Weſel, Burte, Orſoy, & Rhimberg 445. Retourne à Paris avec le Duc d'Orleans 465. S'empare de nouveau de la Franche Comté 498.
*Louis de Bourbon* Prince de Condé, ſon caractére 183. Il ſe déclare pour la Cour contre les Frondeurs 191. Origine de ſes meſintelligences avec Mazarin 200. Son empriſonnement 201. Son élargiſſement 227. Motifs qui l'engagent à rompre de nouveau avec la Cour 233. Part pour Bourdeaux & recommence les guerres civiles 235. Quitte la Guienne & arrive au camp des rebelles prés Montargis 241. Enleve le quartier du Maréchal d'Hocquincourt à Bleneau 242. Se retranche vers le fauxbourg S. Antoine 265. Entre en France à la tête de trente mille Eſpagnols 297. Aſſiége Rocroy 303. Traite

Digitized by Google

avec les Eſpagnols 306. Et ſecourt Cambray 313.
*Louis* Electeur Palatin, ſa lettre au Vicomte 513. & 14.
*Louvois* ſe reconcilie avec le Vicomte 557.

M

*Maſtricht* aſſiégé & pris par le Roi 483. & 84.
*Mariendal* (Bataille de) 121. & 122.
*Marſden* (Bataille de) 70.
*Maubeuge* aſſiégé par le Cardinal Infant 44. Secouru par le Vicomte de Turenne 45.
*Mayence* (la ville de) ravitaillée par les François & les Suedois 35.
*Mazarin* (le Cardinal) ſon caractere 384. Sa lettre au Vicomte 195. La reponſe du Vicomte 196. Quitte la France & ſe retire à Bruſſe 228. Revient en France 238. Sort du Royaume une ſeconde fois & ſe retire à Bouillon 279 Revient à la Cour 294. Sa mort 402.
*Merci* (le General) ſurprend le Vicomte à Mariendal 120. Eſt tué à la bataille de Nortlinque 132.
*Montecuculli* ſe retire devant le Vicomte 486. Gagne l'Evêque de Wurtzbourg 488. Décampe de nouveau devant le Vicomte 489. Son caractere & celui du Vicomte comparez 564. Ses differens campemens, marches & contremarches en 1675. p. 568. & ſuivantes.
*Motte* (Château de la) eſt aſſiégé 20.
*Mouſon* aſſiégé par le Vicomte 304.
*Mullhauſen* (Combat de) 547.
*Munſter*. Préparatifs pour ce Congrés 92. Négociation & embarras à ce Congrés 141. Pretentions des Electeurs de Brandebourg & de Bavière 142. Prétentions de France & d'Eſpagne 144. Plan general du Congrés 145. Motifs qui engagerent les differentes puiſſances à faire la paix 175. Articles principaux de la paix 176.

N

*Nerden* repriſe par le Prince d'Orange 485.
*Nimegue* aſſiégée & priſe 417.
*Norlingue* (Bataille de) 130.

O

*Orange* (Prince d') Voyez Guillaume III.
*Oudenarde* priſe par le Vicomte 381.
*Oxenſtiern*, Chancelier. Son caractere 30. Vient en France *Ibid.*

P

*Paris* (blocus de cette ville) 194. Elle ouvre les portes au Prince de Condé 272. Maſſacre commis à l'Hôtel de Ville 274.
*Perpignan* (Ville de) eſt aſſiégée par les François & priſe 74.
*Philipe* Roi d'Eſpagne (mort de) 408.
*Philisbourg* (ſiege de) 106.
*Portugal*, ſes guerres avec l'Eſpagne après la paix des Pyrennées 397.
*Pyrenées* (Paix des) 388. & ſuivantes.

R

*Rer* (le Cardinal de) ſon caractere 185. Aſſemble & anime les Chefs des Frondeurs 189. Eſt empriſonné à Vincennes 294. S'échape de priſon & paſſe en Italie 325.
*Richelieu* (Cardinal de) Plan general de ſes vuës politiques 23. Sa liaiſon avec Weymar & le Chancelier Oxenſtiern 29. Rupture entre les deux Couronnes 33. Sa jalouſie contre le Duc de Weymar 51. Il decouvre le Traitté d'Eſpagne 78. Sa mort & ſon caractere 83.
*Rhetel* (ſiége de) 219 Bataille de 223.
*Rhin* (Paſſage du) 449.
*Rochefoucaults* (le Duc de la) ſe declare pour les Princes 211. Son pardon eſt accordé 238.
*Roſen* (le General Major) Sa faute à la bataille de Mariendal 121 Empêche les troupes Weymariennes d'aller en Flandre 156. Eſt fait priſonnier par le Vicomte & envoyé à Philisbourg 162.

S

*Saverne* aſſiégée par le Duc de Weymar & le Cardinal de la Valette en 1636 p. 38.
*Savoye*. Origine des guerres dans ce pays 53.
*Schomberg* (Comte de) va commander en Portugal 399.
*Sintzheim* (Bataille de) 502. & ſuivantes.
*Soſſons* (Comte de) ſe retire à Sedan 66. Sa mort 70.
*Stenay* aſſiégé par les François 308.
*Saint Antoine* (Bataille de) 267. Acharnement des ſoldats à cette bataille 268. Les Pariſiens ouvrent la porte aux troupes du Prince de Condé 273.
*Suedois* (l'armée des) ſe ſepare d'avec celle du Roi 327.



Digitized by Google

T

*Turenne* (Henry Vicomte de) Sa naiſſance page 1. Son éducation 3. Premiere marque de ſes déſpoſitions militaires 4. Ses études *ib.* Ses exercices 6. Son voyage en Hollande 7. Sert comme volontaire 10. Eſt fait Capitaine d'infanterie 11. Entre au ſervice de France & eſt fait Colonel 37. Eſt fait Maréchal de Camp 29. Sa conduite pendant la fameuſe retraite de Mayence 37. Prend le Château de Solre & donne une grande preuve de ſa continence 44. Eſt fait Lieutenant General, & va au ſiége de Briſac 46. Eſt fait Maréchal de France 84. Ses ſentimens ſur les quatre maîtres dans l'Art Militaire 85. Va commander en Allemagne 89. Sa generoſité envers d'Erlac 91. Marche au ſecours de Fribourg 94. Attaque Wormes, Oppenheim & Mayence 111. Prend Landau 114. Sauve Spire 115. Et s'empare du Château de Creutznac 116. Paſſe le Rhin & le Neckre, pourſuit le General Merci 117. S'avance en Franconie & prend ſes quartiers à Mariendal 118. Sa belle retraite après la défaite de Mariendal 123. Sa critique & ſa juſtification 124. Gagne la bataille de Northlingue 134. Retablit l'Electeur de Treves dans ſes Etats 139. Retourne à la Cour 140. Mazarin lui offre le Duché de Château Thiery, mais il le refuſe 141. Fait la jonction des troupes Suedoiſes par une marche longue & penible 146. Aſſiege Aulbourg 150 Reçoit l'ordre de quitter l'Allemagne & de marcher en Flandre 154. Pourſuit les Weymariens juſqu'au bord du Rhin 158. Les ramene à leur devoir 161. & ſuivantes. Se rend dans le Luxembourg 164. Ramene ſes troupes en Allemagne *Ibid* Sa lettre au Duc de Baviere 165. Réponſe de ce Duc 167. Va joindre les troupes Suedoiſes 169. Marche vers la Baviere 171. Y fait une irruption 173. Sa conduite pendant les Negociations de Weſtphalie & les guerres en Allemagne 178. Déclare ſes intentions à l'armée pendant les guerres de la Fronde 197. Se retire en Hollande 198. Revient à Paris 199. Se retire à Stenay avec la Ducheſſe de Longueville 203. Ramaſſe des troupes pour delivrer les Princes 204. Traitte avec les Eſpagnols 207. Ecrit à la Reine 206. Se met à la tête des Eſpagnols & aſſiége le Châtelet & Guiſe 208. Aſſiege & prend Moulon 210. Sa retraite & ſon déſintereſſement après la perte de la bataille de Rhetel 216. Travaille à la paix entre les deux Couronnes 229. Revient à la Cour & obtient ſon pardon 232. Refuſe d'entrer dans les nouveaux projets du Prince de Condé 235. Se met à la tête des troupes Royalles 239. Mene l'armée du Roi à Châtres 248. Marche vers Etampes 250. En attaque & emporte le fauxbourg 251. Empêche la Cour de ſe retirer à Lyon 276. Chaſſe les Eſpagnols de la France 277. Ruïne les eſpérances du Prince de Condé & du Duc de Lorraine pendant ſix ſemaines 284. Ramene le Roi à Paris 287. Pourſuit le Prince de Condé & l'oblige de ſortir du Royaume 290. Aſſiege & prend Bar-le-Duc 292. Prend Château Porcien & Vervins 293. Son Camp fameux près de Peronne 300. Comparaiſon de lui & de Fabius 302. Sa conduite aux ſiéges 306 Marche au ſecours d'Arras & campe à Mouchy le Preux 312. Va viſiter les lignes des Eſpagnols 313. Prend le Quenoy & Binches 324 Empêche une nouvelle rupture entre la Cour & le Parlement 326. Demêle entre lui & le Prince de Condé 331. Sa belle retraite après la déroute de Valenciennes 344. Prend la Capelle & ſecourt ſaint Guiſlain 349. Eſt fait Colonel General de la Cavalerie 352. Prend ſainte Venane ſecourt Ardres & aſſiége Mardick 358. Surprend & deffait le Prince de Lignes près d'Ypres 384. Contribue au retabliſſement du Roi d'Angleterre 391. & ſuivantes. Eſt fait Maréchal General des Camps & Armées du Roi 395. Le Roi lui abandonne la conduite de l'affaire de Portugal 403. Entre en liaiſon avec le Penſionnaire de Witz *Ibid.* Propoſe le mariage de la Princeſſe de Monpenſier avec le Roi de Portugal 404. Continuë de faire ſecourir les Portugais 425. Embraſſe la Religion Catholique Apoſtolique & Romaine 432 Sa vie privée 433 & ſuivantes. Entre en liaiſon avec Henriette d'Angleterre Ducheſſe d'Orleans 439. Prend Maſſeick 443. Prend la ville & le fort de Rées 447. Prend pluſieurs villes & forts en Hollande 452 & ſuivantes. Va au devant de l'Electeur de Brandebourg 468. Prend pluſieurs villes dans la Weſtphalie & en chaſſe les ennemis 477. & ſuivantes. Marche à Sintzheim 500. Marche à Ensheim 523. Fait défiler ſes troupes par les montagnes de Vauges 545. Marche à Turkeim 549. Va à la Cour 555. Veut ſe retirer du monde 558. Marche contre Montécuculli 559. & ſuivantes. Son caractere comparé avec celui de Montécuculli 564. Ses differens camps, marches & contremarches contre Montécuculli 566. & ſuivantes. Sa mort 581. Douleur & conſternation de l'armée ſur ſa mort 583. Honneurs funebres qui lui ſont

Digitized by Google

*rendus* 585. Lamentations publiques 586. Caractere du Vicomte 587.
*Turenne* ( Vicomteſſe de ) ſa mort 410.
*Turin* aſſiégé par les François 60. Sa priſe 64.
*Turkeim* ( Combat de ) 551.

V

*Valette* (le Cardinal de la ) va au ſecours des Suedois en Allemagne 34. Aſſiége Saverne 38. Va commander en Piémont 53.
*Valenciennes* inveſtie 339. Levée du ſiége par les Eſpagnols 342.
*Vert* ( Jean de ) entre en Picardie pour la ravager & marche vers Paris 40.

W

*Weſphalie*. Voyez Munſter.
*Weymariens* ( les ) refuſent d'aller en Flandre, & ſe revoltent contre le Vicomte 557.
*Weymar* ( Bernard Duc de ) Son caractere 29. Son premier traitté avec la France *ibid.* Nouveau traitté avec la France 38. Aſſiége les villes foreſtieres, & bloque Briſac 46. Sa mort & ſon caractere 51.
*Wittemer* ( Combat de ) 47.
*Witz* ( freres de ) maſſacrés 466.

Y

*Yorck* ( le Duc d' ) arrive dans le Camp de Vicomte 253. Quitte la France 336.
*Ypre* priſe par le Vicomte 386.
*Yvrée* aſſiégé 65.

Z

*Zuſmarhauſen* ( Combat de ) 169 & 170.

Fin de la Table des Matieres.

## *APPROBATION.*

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *l'Hiſtoire de la Vie de Monſieur de Turenne* ; & je l'ai trouvée digne du Héros. Fait à Paris, ce 25. Mai 1734. FONTENELLE.

J'ai lû auſſi les Preuves contenuës en trois parties ; FONTENELLE.

## *PRIVILEGE DU ROY.*

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amez & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevoſt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre cher & bien amé le Sieur ANDRE'-MICHEL DE RAMSAY, Chevalier de notre Ordre Militaire de ſaint Lazare : Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public *l'Hiſtoire de la vie de Henry de la Tour d'Auvergne Vicomte de Turenne avec des Preuves par le ſieur de Ramſay*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de privilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de la faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contreſcel des Préſentes. A ces cauſes voulant traitter favorablement ledit ſieur Expoſant, reconnoître ſon zele en lui donnant les moyens de nous le continuer : Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ladite Hiſtoire cy-deſſus ſpeci-

Digitized by Google

fiée en un ou pluſieurs volumes conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit contreſcel, & de la faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *quinze années* conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : Comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ladite Hiſtoire de la vie de Henry de la Tour d'Auvergne Vicomte de Turenne en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit ſieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit ſieur Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion de ladite Hiſtoire ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725 ; & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé, qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion de ladite Hiſtoire, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sr CHAUVELIN ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit ſieur Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : VOULONS que la copie deſdites préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin de ladite Hiſtoire, ſoit tenuë pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original : COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'éxécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le dixneuviéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cens trente-cinq, & de notre Regne le vingtiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. SAINSON.

*Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royalle & Syndicalle des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 80. fol. 67. conformement au Reglement de 1723. Qui fait défenſe art. IV. à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucun Livre pour le vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'art. CVIII. du même Reglement. A Paris le 13. Mars 1735.* G. MARTIN, Syndic.

Digitized by Google

# PREUVES
## DE L'HISTOIRE
## DU VICOMTE
## DE TURENNE.

*PREMIERE PARTIE,*

CONTENANT LES MEMOIRES DU VICOMTE
Ecrits de ſa propre main.

Digitized by Google

# AVERTISSEMENT.

*CEs Mémoires écrits de la propre main du Vicomte de Turenne, furent composés après la paix des Pirennées. L'extrême simplicité du stile marque que celui qui les a faits, conservoit son caractere en tout. On trouvera dans cet Ouvrage non-seulement des projets de Campagne bien concertés, les vûës profondes d'un Général éclairé, les motifs de sa conduite, les obstacles qu'il rencontre, & les moyens par lesquels il les surmonte : mais on y reconnoîtra encore une* CANDEUR *qui avoue ses fautes sans aucun égard à l'amour propre ; une* BONTE' *généreuse qui cache avec soin les défauts de ses concurrens & même de ses ennemis ; une* MODESTIE *rare qui tait ses plus belles actions, ou qui en parle légérement : en un mot, tous les caracteres d'une* AME ELEVE'E *à le* GRAND *& le* BEAU *sont devenus si naturels, qu'elle ignore sa propre vertu & croit n'avoir rien fait que de commun, dans le tems même qu'elle éxecute ce qu'il y a de plus admirable. C'eſt ainſi que le Vicomte ſe dépeint lui-même dans les Piéces originales qu'on donne ici au Public pour prouver la vérité de ſon Hiſtoire.*

Digitized by Google

# MEMOIRES
## DU VICOMTE DE TURENNE.

### LIVRE PREMIER.
### *DES GUERRES EN ALLEMAGNE.*

AN. 1643.

APRE'S le ſiége de Thionville (1) que M. le Duc d'Enguien fit avec ſuccès, il conduiſit lui-même ſur les bords du Rhin cinq ou ſix mille hommes qui joignirent l'armée d'Allemagne commandée par le Maréchal de Guébriant. Quelque tems après M. le Duc d'Enguien revint à Paris, & M. de Guébriant aſſiégea Rotewil (2) où il fut griévement bleſſé, & mourut peu de jours après.

M. de Rantzau qui commandoit le Corps de M. le Prince ayant pris le commandement de l'armée, marcha après la priſe de Rotewil à Dutlingue (3) où il fut mis en déroute par l'armée de Baviere, & fait priſonnier. Toute la Cavalerie Allemande ſe retira avec peu de perte juſqu'au Rhin ; mais l'Infanterie qu'on avoit laiſſé dans Rotewil ſe rendit à diſcrétion, & celle qui étoit dans le Corps de l'armée fut preſque entiérement diſſipée.

M. de Turenne étant revenu du ſiége de Trin à Paris, M. le Cardinal Mazarin qui commençoit à gouverner, l'envoya querir & lui dit que le Roi le deſtinoit pour commander en Allemagne ; de ſorte qu'il ſe tînt prêt à partir trois ou quatre jours après, quoiqu'il fût fort incommodé d'un reſte de maladie qui avoit duré depuis la fin du ſiége de Briſac, ſans l'empêcher pourtant d'aller tous les Etés en Campagne. Comme cette défaite de l'armée du Roi & la priſe de Rotewil arriverent au mois de Decembre, les ennemis

(1) 10. Août.
(2) 19. Novembre.
(3) 24. Décembre.



Digitized by Google

n'entreprirent plus rien cette Campagne, & M. de Turenne étant arrivé le même mois à Colmar, y fit venir les Officiers & ſongea aux moyens de remettre l'armée. (1)

AN. 1644. L'Alſace étant trop ruinée, il entra au mois de Janvier dans les montagnes de Lorraine où il mit l'armée en quartiers : il les élargit enſuite par la priſe de deux petites Places nommées Luxeul & Veſoul dans la Franche-Comté, où il laiſſa trois ou quatre Régimens. On reçut dans l'hiver de l'argent de la Cour, avec quoi & l'aide des quartiers, l'armée ſe mit en bon état, c'eſt-à-dire la Cavalerie ; car pour l'Infanterie il fut fort difficile de la remettre dans l'hiver.

M. de Turenne étant allé à Briſac, trouva que M. d'Erlac qui en étoit Gouverneur, s'étoit retiré dans une maiſon de campagne qu'il avoit en Suiſſe, & avoit laiſſé une lettre que l'on donna à M. de Turenne quand il arriva dans le Château, par laquelle il lui mandoit que croyant que le Miniſtre avoit quelque ſoupçon de lui, il étoit ſorti de la Place, & qu'il la lui remettoit entre les mains, le priant de lui envoyer ſa femme. M. de Turenne fut un peu ſurpris de la conduite de M. d'Erlac, qui quittoit un ſi bel établiſſement par un ſoupçon fort mal fondé ; mais croyant qu'il ſeroit indigne de lui de profiter de l'action de M. d'Erlac, pour ſe rendre maître de ſon Gouvernement, il lui envoya M. de Traci pour le prier de revenir, & trois ou quatre jours après M. d'Erlac revint dans ſa Place que M. de Turenne lui remit entre les mains, & en partit quelques jours après (2) J'ai raconté ceci pour montrer combien il eſt étrange qu'un homme ſage comme M. d'Erlac ( qui avoit été établi à Briſac par M. le Duc de Weymar, & que l'on croyoit maître dans une Place que la Cour regardoit avec grande jalouſie ) la quittoit, & en rendoit un autre maître en un inſtant, ſans aucun ſujet.

M. de Turenne paſſa l'hiver dans les montagnes de Lorraine, & au Printems ayant ſçu qu'il y avoit deux mille chevaux ſous le Général Major Baron de Merci, au-delà de la forêt noire, dans deux bourgs à la ſource du Danube, il paſſa le Rhin à Briſac, & ayant envoyé M. Roſen devant avec quatre ou cinq Régimens, il défit cette Cavalerie, prit trois ou quatre cens priſonniers & beaucoup d'Officiers : le reſte ſe ſauva auprès de

(1) M. de Turenne paſſe ici ſous ſilence les généreux efforts qu'il fit pour remettre l'armée ; mais l'Abbé Raguenet qui le ſçavoit du Cardinal de Bouillon, & Frémont d'Ablancourt le racontent, & c'eſt là le premier trait par où le Vicomte ſe fit connoître aux Weymariens.

(2) L'action eſt d'autant plus belle, que le Vicomte avoit fort déſiré d'être Gouverneur de cette Place.

Digitized by Google

l'armée des Bavarois qui étoit devant un Château nommé Hohenwiel, qu'ils vouloient affamer ou traitter avec le Gouverneur ; la Place étant preſque imprenable par force, à cauſe de ſa ſituation. AN. 1644.

Au mois de Mai, les Bavarois ſe trouvant en trés bon état, à cauſe des bons quartiers qu'ils avoient eus, & de la quantité de ſoldats à qui ils avoient fait prendre parti après la défaite de l'hiver paſſé, ils vinrent aſſiéger Fribourg qui eſt une Place à cinq heures de Briſac au bord des montagnes de la forêt noire. M. de Turenne, outre la garniſon qui étoit de trois ou quatre cens hommes, y en avoit mis autant, tirés des Régimens d'Infanterie Françoiſe. Ayant ſçu que l'ennemi étoit devant cette Place, il donna promptement rendez-vous à l'armée auprès de Briſac, où il paſſa le Rhin, eſpérant qu'il trouveroit les ennemis ſéparés.

Il pouvoit y avoir dans l'armée du Roi cinq mille chevaux & quatre ou cinq mille hommes de pied, avec quinze ou vingt piéces de canon, dont on n'eût pas pû mener un ſi grand nombre s'il eût fallu faire une longue marche ; mais comme on n'avoit que cinq ou ſix lieuës à faire pour approcher de l'ennemi, on les tranſporta tous. L'armée ayant paſſé la nuit à Briſac & marché enſuite en diligence, s'approcha à deux heures de l'ennemi qui fit promptement revenir les fourageurs. M. de Merci ne fut pas ſitôt inſtruit du paſſage de l'armée à Briſac qu'il auroit pû l'être. Comme il n'y avoit que ce ſeul lieu où on pouvoit traverſer le Rhin, il auroit été aiſé d'en être averti par les partis que l'on doit toujours tenir ſur un paſſage : mais à la guerre il arrive ſouvent des accidens aux Capitaines les plus expérimentés, contre leſquels on auroit raiſon de diſcourir beaucoup, ſi l'expérience ne faiſoit voir que les plus habiles ſont ceux qui font ſeulement le moins de fautes. L'armée du Roi s'approcha de celle des Bavarois, & les trouva en bataille dans une plaine près de Fribourg : ils n'avoient eu le tems que de s'appliquer au ſiége de la Place où ils étoient depuis huit jours, mais point encore de ſe ſaiſir des poſtes avantageux qu'ils avoient négligés, ne croyant point que l'armée du Roi pût être en état de venir ſi-tôt à eux. M. de Turenne voyant qu'une montagne qui commandoit la plaine où étoit leur armée, & qui pouvoit donner communication à Fribourg n'étoit point occupée par l'ennemi, ordonna aux Régimens de Montauſier & de Mezieres qui faiſoient un bataillon de mille hommes, d'y marcher, & fit avancer le reſte de l'Infanterie pour les ſoutenir.

L'ennemi s'étant apperçu qu'on marchoit vers cette montagne, envoya commander à quinze ou vingt mouſquetaires qui étoient en garde à demi-

Digitized by Google

An. 1644. côte, de monter sur le sommet de la montagne : ils y arriverent avant les deux Régimens François, & firent une décharge sur eux comme ils montoient. Les François qui ne voyoient pas le derriere, croyant que toute l'Infanterie de l'ennemi arrivoit sur cette montagne, prirent l'épouvante, & marchant en désordre par des lieux fort rudes, deux Enseignes commencerent à descendre avec leurs drapeaux, & aussi-tôt tout le bataillon au lieu de monter cotoya la montagne, & les ennemis eurent le tems de faire une seconde décharge à laquelle tout le bataillon plia & descendit la montagne. M. de Turenne qui étoit au bas, & qui commençoit à faire monter d'autres Régimens, voyant le bataillon qu'il avoit envoyé revenir en confusion, & que cela avoit donné le tems à d'autre Infanterie de l'ennemi de monter à cette montagne, ne songea plus à ce dessein, & commença à se retirer à une petite hauteur à trois ou quatre cens pas de là, afin de s'y mettre en bataille. Il y eut pendant quelque tems un peu de confusion, dont l'ennemi eût pû profiter, s'il n'eût pas été appliqué à s'emparer de ce poste.

M. de Turenne se campa sur la hauteur, fit casser les deux Enseignes qui avoient donné l'épouvante, & demeura quelque tems dans ce poste à la vûë des ennemis qui continuerent le siége. Il y eut encore quelques escarmouches & un combat de Cavalerie assez considérable, où sept ou huit cens chevaux de l'ennemi furent défaits : mais l'armée de l'ennemi étant beaucoup plus forte que celle du Roi, (1) M. de Merci qui en étoit General continua le siége, & M. de Turenne ayant manqué cette premiere occasion, ne crut pas qu'il eût raison de rien hazarder pour la secourir, & se retira à une heure & demie de là dans le tems que la ville capituloit. Il pouvoit y avoir cinq ou six cens hommes commandés par M. de Kanofski, qui se retira à Brisac, après la capitulation.

M. de Turenne eut nouvelle en ce tems là que M. le Duc d'Enguien avoit ordre de marcher à Brisac avec son armée qui étoit composée de six mille hommes de pied & de trois mille chevaux (2). Ce Prince ayant passé le Rhin vint au Camp de M. de Turenne qui pouvoit être à quatre ou cinq heures de Brisac.

L'armée de l'ennemi après la prise de Fribourg étoit demeurée dans son Camp : on l'envoya reconnoître aussi-bien que tous les chemins dans les montagnes & dans les bois, pour tâcher de se mettre entre Fribourg & les Bavarois & descendre par-là dans la plaine. M. le Duc d'Enguien résolut

(1) Le Comte de Merci frere du Baron.

(2) Le Marquis de la Moussaie dit qu'il y avoit quatre mille chevaux dans l'armée du Duc d'Enguien.

Digitized by Google

d'attaquer avec ſon armée des poſtes où M. de Merci avoit trois ou quatre Regimens d'Infanterie ſur une hauteur à la tête de ſon Camp, & ordonna à M. de Turenne d'aller avec l'armée qu'il commandoit par les bois & les montagnes, pour tâcher d'entrer dans la plaine où l'ennemi étoit, & le prendre par le flanc. On convint d'attaquer trois heures devant la nuit. AN. 1644.

M. le Prince ayant fait attaquer la hauteur avec ſon Infanterie fut repouſſé au commencement: mais après, y étant allé lui-même avec beaucoup de vigueur & avec des Corps qui ſoutenoient ceux qui avoient été repouſſés, il emporta ces poſtes & défit ces trois ou quatre Regimens où il y avoit plus de deux mille hommes (1) & y perdit beaucoup de gens, & la nuit étant ſurvenüe il s'arrêta au même endroit.

M. de Turenne à la tête de ſon armée entra dans le défilé, & s'approcha de la plaine où les ennemis étoient en bataille: il les chaſſa d'abord d'un bois & puis d'une haie, & les repouſſa de poſte en poſte juſqu'à l'entrée de la plaine. Les Bavarois perdirent beaucoup de gens & ſe retirerent à quarante ou cinquante pas au plus de notre Infanterie, ayant toute leur Cavalerie & leur Corps d'Infanterie de la ſeconde ligne pour les ſoutenir. Les deux armées demeurerent ainſi l'une devant l'autre, les Bavarois n'oſant plus venir aux mains contre ces Regimens qui les attendoient avec leurs piques, & les François n'oſant entrer plus avant dans la plaine, n'ayant point de Cavalerie pour les ſoutenir.

On combattit de cette façon plus de deux heures avant la nuit avec grande perte de côté & d'autre. L'Infanterie du Roi avoit derriere elle le bois qui donnoit un grand prétexte pour ſe retirer; mais elle ne s'affoiblit point, quoiqu'on ne pût jamais faire entrer qu'un eſcadron de Cavalerie pour la ſoutenir, n'y ayant pas d'eſpace pour ſe mettre en bataille.

La nuit ne fit point ceſſer le combat, & les troupes de part & d'autre demeurerent avec un feu continuel à la diſtance de quarante pas juſqu'au jour, pendant plus de ſept heures. Dans cet endroit il y eut de l'armée du Roi plus de quinze cens hommes hors de combat, & de celle de l'ennemi plus de deux mille cinq cens. M. de Roqueſerviere Sergent de bataille y fut bleſſé à mort: M. d'Aumont Lieutenant General y agit très bien.

Un peu devant le jour on vit que leur mouſqueterie ſe rallentiſſoit:

(1) M. de la Mouſſaie & Puffendorf font monter l'armée de Merci à quinze mille hommes dont il y avoit, ſelon le dernier, neuf mille fantaſſins: il falloit donc qu'il y eût plus de trois mille tués à cette action, puiſqu'il n'y avoit que deux mille cinq cens tués à l'attaque du Vicomte, douze cens dans la ſeconde journée & très peu à la troiſième, & cependant il ne s'en étoit retiré que ſix mille de toute l'armée de Merci, ſelon le Vicomte.

AN. 1644. c'eſt qu'ils avoient laiſſé quelques gens pour tirer, afin qu'on ne s'apperçût pas de leur retraite ; toute leur armée marchant vers une montagne qui eſt proche de Fribourg. Ils avoient appréhendé avec raiſon que M. le Prince ayant été empêché de marcher plus avant par la nuit, le jour venant ne les attaquât dans la plaine de ſon côté. Comme il fit aſſez clair pour voir d'une diſtance de cent pas, on fit avancer quelques ſoldats dans la plaine qui dirent que l'ennemi s'étoit retiré ; & le jour devenant plus grand, M. de Turenne debouscha dans la plaine, & vit auſſi M. le Prince qui y entroit de ſon côté. Les armées s'étant jointes, M. le Prince ne jugea pas à propos que l'on marchât ce jour là à la montagne, où les Bavarois s'étoient campés de nouveau, qui n'etoit pas à plus d'une heure de leur premier Camp. Il alla ſeulement ſe promener aſſez proche de la montagne, où les ennemis ayant déja logé leur canon, tirerent pluſieurs coups ſur ceux qui s'avançoient.

Il eſt certain que ſi on eût marché à eux, qu'on les eût trouvé en grande confuſion : mais l'Infanterie de l'armée du Roi étoit ſi abbatuë par le combat de toute la nuit, & par la quantité d'Officiers & de ſoldats tués ou bleſſés, qu'elle n'étoit pas en état d'entreprendre aucune action conſidérable. On demeura ce jour-là dans le Camp, & on dit que la plûpart des Officiers Géneraux de l'ennemi étoient d'avis de prendre ce tems pour ſe retirer par les montagnes derriere Fribourg, & y laiſſer une garniſon ; néanmoins M. de Merci l'emporta : il y demeura, y fit abbattre quelques bois pour empêcher l'accès, & fit faire de petits travaux aux lieux les plus avantageux.

Le lendemain de très grand matin, l'armée que M. de Turenne commandoit ayant l'avant-garde, il détacha ſept ou huit cens mouſquetaires commandés par M. de l'Echelle Sergent de bataille de l'armée de M. le Prince, ( qui tenoit la place de M. de Roqueſerviere bleſſé le jour auparavant) & huit ou dix eſcadrons de Cavalerie conduits par M. Deubatel ( 1 ) Lieutenant Géneral avec quatre petites piéces de campagne qui marcherent à la tête du Corps de l'armée. Comme on approcha de la montagne où étoit l'ennemi, on y trouva quelques mouſquetaires qui gardoient de petits poſtes avantageux, & qui ſe retiroient vers leurs Corps quand ils étoient preſſés, pendant que l'ennemi tiroit beaucoup de canon.

La marche ayant été fort courte, quand on ſe trouva dans cet état, il n'étoit au plus que huit heures du matin, de ſorte qu'on avoit beaucoup de tems, étant dans les grands jours de l'été. On réſolut qu'en s'ouvrant

(1) Peut-être eſt-ce le même que le Marquis de la Mouſſaie nommé du Tubal.

fort

fort à la main droite, on feroit place à l'armée de M. le Prince (que commandoit ſous lui M. le Maréchal de Gramont) pour doubler à la gauche, & on ſe mettroit en telle diſpoſition que la montagne pourroit être attaquée en même tems par divers endroits. Toutes les troupes de l'ennemi, tant Cavalerie qu'Infanterie, s'étant retirées & reſſerrées vers la montagne après une aſſez grande eſcarmouche, on fit alte. Le canon de la montagne ne faiſoit pas beaucoup de mal, parceque les troupes Françoiſes n'étoient pas dans un défilé. AN. 1644.

Dans ces entrefaites, un Officier de Flextein qui étoit commandé avec cinquante chevaux pour aller voir la contenance de l'ennemi, ſur une hauteur à côté de l'armée du Roi, vint avertir M. de Turenne qu'il voyoit une grande confuſion parmi les Bavarois, & que leur bagage marchoit. M. de Turenne le dit à M. le Prince, lequel croyant que l'on ne s'éloigneroit pas trop pour voir cela, & que l'on pourroit s'en ſervir pour la diſpoſition de l'attaque, il s'y en alla & M. de Turenne avec lui, ayant dit aux troupes en paſſant devant elles, que l'on reviendroit incontinent, & qu'il falloit attendre celles de M. le Prince avant que d'attaquer.

Il y avoit environ deux mille pas du lieu où étoient les troupes de la droite, juſqu'à la hauteur où étoit cet Officier de Flextein. Comme l'on étoit à regarder la contenance de l'armée des ennemis qui paroiſſoient en grande confuſion, on entendit une grande ſalve qu'ils faiſoient, & en même tems un bruit de trompettes & de timballes. M. d'Eſpenan qui commandoit l'Infanterie de M. le Prince arrivant au bas de la montagne, & voyant un petit travail aſſez avancé dans lequel l'ennemi avoit quelques mouſquetaires, & par lequel on n'avoit pas jugé néceſſaire de commencer une attaque, envoya quelque Infanterie pour s'en ſaiſir, ſans attendre les ordres de M. le Prince, ni de M. le Maréchal de Gramont; penſant, à ce que je crois, que la choſe n'auroit pas une ſi grande ſuite, ou peut-être auſſi pour ſe faire valoir par quelque petite action. C'eſt ce qui obligea l'ennemi à faire une ſi grande décharge de la montagne ſur ces troupes qui s'avançoient en même tems.

Le Corps de l'avant-garde de M. Doubatel où étoit M. de l'Echelle (aux quels M. de Turenne avoit parlé en allant avec M. le Prince, & dit expreſſément qu'il ne falloit bouger de ſon poſte, & qu'il reviendroit incontinent) commença à marcher vers la montagne, & ayant paſſé quelque abatis de bois que l'ennemi avoit fait, s'avança vers un travail où étoit M. de Merci avec tout le Corps de ſon Infanterie, qui n'étant attaqué que par ce côté-là



Digitized by Google

AN. 1644. à cauſe que la choſe étoit faite ſans ordre, s'y oppoſa avec tout ce qu'il avoit. C'eſt en cet état-là que M. le Prince & M. de Turenne revenant avec lui trouverent les choſes, y ayant couru à toute bride ſur le bruit que l'on avoit entendu.

Il n'y avoit perſonne de l'armée de M. le Prince arrivé, que ce peu de mouſquetaires dont M. d'Eſpenan s'étoit ſervi pour prendre ce petit travail, & toute l'Infanterie de M. de Turenne qui ne montoit pas à trois mille hommes, n'étoit pas engagée contre ce Fort, mais étoit aſſez loin de-là ſans ordre de ce qu'ils avoient à faire. M. le Prince demeura avec ce premier Corps qui étoit déja repouſſé, tout proche de cette redoute de l'ennemi, & ainſi, comme on peut juger, très expoſé, n'y ayant qu'un Régiment de Cavalerie qui étoit celui de Flexteïn pour ſoutenir cette Infanterie, & qui étoit ſous le feu de toute l'Infanterie de l'ennemi avec une conſtance admirable, & auſſi il y perdit la moitié de ſes gens.

M. de Turenne alla à ſon Infanterie qui n'étoit pas engagée, pour aider à la retraitte de ceux qui avoient attaqué; ou pour attaquer, s'il en étoit encore tems, & que ceux-ci ne fuſſent pas entiérement repouſſés. Comme il avançoit, l'état de la choſe fit connoître que tout ce qu'il y avoit à faire étoit de demeurer ferme un peu hors la portée du mouſquet, & attendre l'Infanterie de M. le Prince.

On demeura en cette poſture aſſez long-tems, parcequ'il en faut beaucoup pour donner ordre à une attaque dans des lieux difficiles & qui ne ſe voient pas bien les uns les autres. Enſuite M. le Prince trouva bon que M. de Turenne allât avec ſon Infanterie: M. le M. de Gramont devoit donner par le flanc, ou ſoutenir avec la Cavalerie, ſi l'attaque eût réüſſi. On marcha droit à l'abatis de bois qui étoit dans le milieu de la montagne, & vis-à-vis de la gauche où étoit l'armée de M. le Prince. Les Régimens de Cavalerie de Turenne & de Traci ſoutenoient l'Infanterie de M. le Prince, qui fut repouſſée après un combat très opiniâtre où cette Cavalerie fit des merveilles en endurant le feu ſans s'ébranler.

M. de Turenne qui avoit M. de Tournon auprés de lui, manda diverſes fois à M. le Prince que quelque choſe que l'on ſouffrît il tâcheroit de ne pas ſe retirer entiérement qu'il ne fût nuit. Il eſt certain que ſi l'ennemi eût pû juger bien ſainement de la confuſion des troupes du Roi, toute l'armée étoit perduë, au moins toute l'Infanterie. Celle de M. de Turenne fut menée auſſi à cette montagne dans le tems que celle de M. le Prince attaquoit; mais les ſoldats étoient ſi rebutés, qu'ils s'approcherent fort peu de l'ennemi.

Digitized by Google

Ce dernier combat dura bien deux heures, & finit à la nuit, l'ennemi ne bougeant point de ſon poſte. Les Bavarois y perdirent beaucoup de monde, & entre autres, Gaſpard de Merci Géneral Major, frere du Comte : mais leur perte ne fut pas ſi grande que celle des armées du Roi dont l'Infanterie fut preſque toute ruinée. Cependant comme l'ennemi avoit preſque perdu la moitié de ſon Infanterie deux jours auparavant, & qu'il n'avoit pas paſſé celui-là ſans grand échec, il ne lui reſtoit gueres d'Infanterie. Sans cet accident qui arriva par l'attaque de M. d'Eſpenan contre l'ordre, & qui mit tout en confuſion, l'Infanterie des deux armées du Roi donnant de front à la montagne, ſelon la diſpoſition que l'on y alloit mettre, l'armée de l'ennemi étoit perduë & ne pouvoit pas réſiſter. Dans l'armée Françoiſe il y eut un très grand nombre d'Officiers de tués ; M. de l'Echelle & M. de Mauvilli Sergens de bataille, & preſque tous les Commandans des Corps & une partie des Officiers de l'Infanterie. AN. 1644.

La nuit ayant ſéparé les deux armées qui n'étoient qu'à cinquante pas l'une de l'autre, au moins les Corps plus avancés, celle du Roi retourna au Camp dont elle étoit partie. On envoya à Briſac un nombre infini de bleſſés, & on en fit venir des vivres ; & le lendemain ou deux jours après on apprit que l'armée de l'ennemi ayant délogé de cette montagne, & laiſſé garniſon à Fribourg, marchoit dans le *Schwartz-Walt* qui eſt la forêt noire, pour aller au pays de Wirtemberg. Comme le pays par où il falloit paſſer eſt plein de grands défilés où on a de la peine à faire marcher du bagage, on réſolut de partir avec l'armée pour ſurprendre les ennemis, & pour cet effet M. Roſen fut commandé avec huit eſcadrons, & partit trois ou quatre heures avant l'armée. Comme il étoit très bon Officier & fort expérimenté, il eut ordre ou d'attaquer quelques troupes que l'ennemi avoit ſéparées pour la facilité de ſa marche, ou d'arrêter le Corps de l'armée en le harcellant, & par-là, donner le tems à l'armée du Roi de s'avancer.

L'armée du Roi partit à la pointe du jour, laiſſant ſon bagage avec quelques troupes pour le garder, en ſuivant la route de M. Roſen qui étoit parti vers le minuit. Après qu'on eut marché cinq ou ſix heures dans des pays très difficiles & où ſouvent il falloit que les cavaliers miſſent pied à terre pour paſſer à la file, on arriva ſur une petite hauteur. M. le Prince y étoit & l'armée de M. de Turenne avoit l'avant-garde. On vit à un quart de lieuë de-là les troupes de M. Roſen dans un vallon, & ſur le haut d'une montagne ( que M. Roſen, à cauſe qu'il étoit dans le fond, ne pouvoit pas voir ) cinq ou ſix mille hommes au plus, qui étoit toute l'armée de l'enne-



Digitized by Google

AN. 1644 mi qui ſe retiroit. On vit un peu après M. Roſen avec ſes huit eſcadrons qui faiſoient bien ſix cens chevaux, qui commença à ſuivre l'ennemi, & monter cette montagne qui étoit aſſez étenduë. M. de Turenne par l'ordre de M. le Prince envoya en diligence la Berge qui étoit un Gentil-homme à lui, pour dire à M. Roſen que c'étoit toute l'armée de l'ennemi qui marchoit ſur la montagne. Avant qu'il arrivât auprès de M. Roſen, lui qui ne voyoit que quelques troupes de l'arriere-garde, s'en étoit ſi fort approché, que M. de Merci voyant qu'il n'étoit pas ſoutenu, & que la premiere troupe de l'armée du Roi étoit à un quart de lieuë de là, & que l'on défiloit un à un pour former le premier eſcadron (ce qui, comme on ſçait, conſomme un très grand tems) tourna avec tout le Corps de ſes troupes contre M. Roſen: mais quelques eſcadrons de l'ennemi ayant voulu s'avancer devant leur Infanterie, la Cavalerie de M. Roſen les repouſſa, & les ſuivant en ordre, trois ou quatre bataillons firent une décharge ſur lui, ce qui arrêta ſa Cavalerie ſans néanmoins la mettre en confuſion: ſe voyant très proche du Corps des ennemis, & leur front incomparablement plus grand que le ſien, il commença à ſe retirer. Deux ou trois eſcadrons de la ſeconde ligne ſoutinrent les premiers qui furent fort peu ébranlés par un ſi grand feu, & après avoir perdu quatre ou cinq étendarts, ils ſe retirerent aſſez doucement en ordre.

La Cavalerie des ennemis n'oſa pas les pouſſer vigoureuſement de peur de s'éloigner trop de leur Infanterie; ou bien parce qu'étant encore étonnés des combats des jours précédens, leur principal deſſein fut de ſe retirer ſans combattre. Ces premiers eſcadrons de Roſen ayant été ſoutenus par ceux de la ſeconde ligne, & tout le Corps de l'ennemi Cavalerie & Infanterie continuant à marcher contre eux & étant à quarante ou cinquante pas les uns des autres, ils ſe retirerent environ cinq ou ſix cens pas mêlés avec l'ennemi qui ſe ſervoit plus du feu de ſon Infanterie que de ſa Cavalerie. C'eſt une des actions que j'aie jamais vûës où les troupes ont témoigné le moindre étonnement pour en avoir tant de ſujet; ce qui ſeroit impoſſible à d'autres troupes qu'à celles qui ont vû beaucoup de batailles, & qui ont eu ſouvent du bonheur & du malheur. L'ennemi qui vit qu'il y avoit déja deux eſcadrons de l'avant-garde de l'armée du Roi formés ſur la hauteur où j'ai dit qu'ils défiloient, commença à s'arrêter, & un peu après à prendre ſa marche pour ſe retirer.

La Cavalerie de Roſen qui avoit été repouſſée n'étant point en état de ſuivre l'ennemi, parcequ'il n'y avoit point de Corps aſſez conſidérable

Digitized by Google

de l'armée du Roi qui eût passé le défilé pour la soutenir, fit alte ; & M. de Merci se retira vers un bois qui étoit à douze ou quinze cens pas du lieu du combat ; d'où il prit sa marche par les montagnes vers le pays de Wirtemberg. AN. 1644.

On eut avis de quelques bagages de l'ennemi, qui étoit avec trois ou quatre cens chevaux à une heure de là, qui prenoit une autre marche que ce Corps de M. de Merci : M. Doubaret, qui étoit Lieutenant Général de la Cavalerie Allemande, s'y en alla avec quatre ou cinq Régimens de Cavalerie ; & comme les troupes de l'ennemi qui étoient avec ce bagage les virent, ils se retirerent vers le Corps de l'armée, & perdirent peu de leurs gens : tous ces bagages furent pillés ; mais une partie des chevaux qui les menoient se sauva. On logea cette nuit là dans les montagnes sans avancer. Comme tout ce qui restoit d'Infanterie étoit accoutumé à avoir son pain, & non pas à le faire, comme les vieilles troupes qui ont servi long-tems en Allemagne, on ne pouvoit pas suivre l'ennemi dans le pays de Wirtemberg, où on n'avoit pas de magazins, & on ne s'éloigna pas du Rhin. Après avoir envoié M. de Palluau Maréchal de Camp dans l'armée de M. le Prince, prendre un petit Château qui incommodoit Fribourg, on retourna avec l'armée par le même chemin par lequel on étoit venu, & on se logea aux environs du même Camp dont on étoit parti pour suivre l'ennemi dans la montagne. Beaucoup d'Officiers furent d'avis d'attaquer Fribourg, où l'ennemi avoit laissé cinq ou six cens hommes de garnison, & d'achever la Campagne par cette action. Les affaires étant dans une telle situation, que si on eût demeuré encore quelques jours auprès de Fribourg, le manque de fourages auroit obligé la Cavalerie à repasser le Rhin ; on crut que l'esprit où étoit l'ennemi & son éloignement du bord du Rhin, devoient faire songer à des choses plus considérables que de reprendre Fribourg : ainsi M. le Prince trouva à propos que M. de Turenne allât à Brisac, pour concerter avec M. d'Erlac, qui en étoit Gouverneur, des moyens de faire descendre sur le Rhin de l'artillerie, des munitions de guerre & de vivres pour attaquer Philisbourg, pendant que l'armée iroit par le Marquisat de Bade, laissant le Rhin à gauche pour investir la Place, ce qui fut mis en exécution ; & les batteaux ayant été chargés avec deux ou trois cens mousquetaires pour escorter ce convoi, descendirent le Rhin, ceux de Strasbourg leur ayant donné passage sous leur pont. L'armée laissa tous ses blessés qui étoient en très-grand nombre à Brisac, commença à marcher vers Philisbourg ; & n'ayant aucune nouvelle de l'ennemi, qui étoit

Digitized by Google

AN. 1644. à plus de vingt heures de-là dans des quartiers pour ſe racommoder, on envoia des ſauvegardes dans beaucoup de petites Villes, & dans quelques-unes les bagages de quelques Régimens de Cavalerie, avec les Cavaliers à pied, & l'on alla inveſtir Philisbourg avec l'Infanterie, qui n'étoit pas compoſée en tout de plus de cinq mille hommes de pied, & de la Cavalerie qui ſe trouva en bon état, le reſte ayant été envoyé, comme j'ai déja dit, dans des quartiers.

Il y avoit dans la Place ſix ou ſept cens hommes de pied, & environ quatre-vingt chevaux : on employa les premiers jours à faire un chemin pour aller aux batteaux qui venoient de Briſac ; les bords du Rhin étant fort remplis de bois & de petites isles. Auſſi-tôt qu'on eut fait débarquer le canon & les munitions de guerre & de bouche, on ouvrit deux tranchées ; une de l'armée de M. le Prince, & l'autre de M. de Turenne.

Les aſſiegés firent le ſecond ou le troiſième jour une ſortie ſur la tranchée de M. le Prince, dont ils étonnerent au commencement la tête ; mais on ſe remit peu de tems après : l'Infanterie étoit tellement rebutée de tous les combats donnés à Fribourg, qu'aſſurément on n'auroit pas réüſſi à prendre une Place qui auroit fait une grande réſiſtance. Les deux tranchées ſe continuerent juſques ſur le foſſé, avec aſſez peu de perte : M. de Tournon, qui étoit Maréchal de Camp dans l'armée de M. le Prince, y fut tué : c'étoit une perſonne de grande qualité, & il n'y avoit pas de jeune homme qui eût plus d'ambition & de mérite.

Les ennemis ne firent point de réſiſtance à leur contreſcarpe, qui n'étoit pas paliſſadée, ni en état de ſe bien défendre : mais comme ils avoient une petite fauſſe-braie, un foſſé plein d'eau, aſſez large & profond, & beaucoup de canon ; ils crûrent qu'ils empêcheroient long-tems les aſſiegeans à paſſer le foſſé : mais comme on avoit quantité de faſcines, & que le canon avoit été logé des deux côtés ſur la contreſcarpe, pour tirer aux flancs, on avança la galerie, c'eſt-à-dire, la digue de faſcines, ( qui n'étoit pas couverte comme en Hollande ) bien près de leur fauſſe-braie : ce que l'ennemi voyant, & que l'on ſeroit attaché le lendemain au corps de la Place qui n'étoit pas revêtu, ils battirent la chamade.

Durant le ſiége, dès qu'on eût fait un pont ſur le Rhin, avec les batteaux qui étoient venus de Briſac ; on fit paſſer douze ou quinze cens hommes au delà du Rhin, qui prirent Germesheim, où il y avoit une petite garniſon. On s'approcha enſuite de Spire, qui en eſt à deux ou trois lieuës ; la Ville qui eſt fort grande, ſe trouvant ſans garniſon, ſe rendit, n'y ayant de ce côté du Rhin aucun Corps des ennemis.

Digitized by Google

Le Gouverneur de Philisbourg ayant capitulé ſous les conditions ordinaires, que la garniſon ſortiroit armée, & ſeroit menée à Hailbron, Ville Impériale à douze heures de-là, M. le Prince entra dans Philisbourg avec M. le Maréchal de Gramont. Le lendemain de la priſe de la Place, M. de Turenne paſſa le Rhin avec toute la Cavalerie Allemande, & cinq cens mouſquetaires commandés; & ayant appris que les Eſpagnols qui tenoient Frankendal, Place de l'Electeur Palatin à trois heures de Spire, attendoient quelque Cavalerie du côté de Luxembourg, il y envoya M. de Flexſteim avec trois Régimens, qui rencontra le Colonel Savari avec cinq cens chevaux, qui vouloit entrer dans la Place: il le prit priſonnier, & défit une partie de ſes gens. M. de Turenne continua ſa marche vers Wormes, qui ſe rendit, n'y ayant perſonne dans la Place; & ayant paſſé outre, Oppenheim ſe rendit auſſi. Craignant que l'ennemi ne fit entrer quelqu'un dans Mayence, qui eſt le poſte de deſſus le Rhin le plus conſidérable, à cauſe du voiſinage de Francfort, & de la communication que cette Place donne avec les Heſſiens; il marcha jour & nuit ſans bagages, & arriva le matin aſſez proche de la Place, dans laquelle il ſçavoit qu'il n'y avoit point de garniſon de l'Empereur ni de Baviere; mais ſeulement quelques gens que le Chapitre entretenoit. Il envoya promptement un Trompette avec un Gentilhomme, pour parler à Meſſieurs du Chapitre. AN. 1644.

Dans le même tems M. de Turenne apprit qu'il y avoit mille Dragons de l'armée de Baviére, ſous le Colonel Wolfs qui étoit de l'autre côté du Rhin, & demandoient à Meſſieurs de Mayence des bâteaux pour y entrer: ce qui l'obligea à approcher plus près de la Ville avec ſes troupes, & à envoyer d'autres perſonnes à Meſſieurs du Chapitre, pour les preſſer de députer quelqu'un pour venir traitter; ce qui fut fait. M. de Turenne leur dit que s'ils ne mandoient promptement à ces troupes de Baviére de ſe retirer, qu'il ne continueroit plus le traitté; & que s'il voyoit le moindre bateau paſſer en deça de l'eau, qu'il feroit attaquer la Place de tous les côtés. Ils réſolurent de capituler, n'y ayant point de Chef pour leur faire prendre aucune réſolution vigoureuſe. Auſſi-tôt les Dragons de l'armée de Baviére ſe retirerent; & M. de Turenne manda à M. le Prince qui étoit demeuré à Philisbourg, l'état auquel étoient les choſes, lequel s'y en vint en diligence, accompagné de beaucoup d'Officiers: il ſigna la capitulation, qui étoit auſſi avantageuſe pour le Chapitre & les Bourgeois qu'ils le pouvoient ſouhaiter. L'Electeur qui étoit dans le parti de l'Empereur, s'étoit retiré à Francfort, ſçachant le ſiége de Philisbourg. Il y avoit

Digitized by Google

AN. 1644. une petite Place nommée Binghen, à quatre heures de Mayence, dans le bas du Rhin, qui se rendit en même tems ; & à douze ou quinze lieuës de là on reçut des sauvegardes, hors au Château de Creutznac, où il y avoit deux cens hommes.

M. le Prince demeura quatre ou cinq jours à Mayence, & y reçut un Envoyé de Madame la Landgrave de Hesse, & beaucoup de Députés des lieux qui sont aux environs ; & y ayant laissé trois ou quatre cens hommes sous le Vicomte de Courval, qui se mirent dans la Citadelle qui ne valoit rien, & où on a beaucoup fait travailler depuis ; il s'en retourna à l'armée qui étoit à Philisbourg, où on ramena toutes les troupes que M. de Turenne avoit emmenées à Mayence. On laissa aussi peu de gens à Oppenheim dans le Château, & deux ou trois cens hommes dans Wormes

On ne mit point de plus fortes garnisons dans ces Places ; parcequ'il n'y avoit point d'ennemis de ce côté du Rhin, hors dans la Ville de Frankendal, où il y avoit sept ou huit cens hommes. M. de Lorraine avoit seulement laissé deux ou trois cens hommes dans Landau, qui est une Ville Impériale à quatre heures de Philisbourg : M. le Prince trouva à propos d'envoyer M. d'Aumont Lieutenant Général dans l'armée de M. de Turenne, pour la prendre avec trois ou quatre mille hommes commandés, & quatre piéces de canon. Le lendemain de la tranchée ouverte, M. d'Aumont y reçut une grande blessure dont il mourut, après s'être fait porter à Spire. Il avoit servi cinq ou six ans en France de Maréchal de Camp, & n'avoit été fait Lieutenant Général que cette Campagne là en Allemagne. C'étoit une personne de grande qualité, nourri dans la Cour, & qui étoit assez capable & dans la guerre, & dans ce qui regardoit le progrès de sa fortune : il vivoit fort bien avec M. de Turenne, & mourut avec beaucoup de fermeté.

Comme on apprit sa mort à Philisbourg, M. le Prince trouva bon que M. de Turenne s'en allât au siége, où il y avoit eu peu de gens tués, & la Place se rendit deux ou trois jours après : M. le Prince y vint faire un tour durant le siége. On envoya la garnison dans des Châteaux que M. de Lorraine tenoit dans les montagnes ; & y ayant laissé deux ou trois cens hommes, tout se rejoignit au Corps à Philisbourg, dont M. le Prince obtint à la Cour le Gouvernement pour M. d'Espenan. Le mois d'Octobre étant assez avancé, M. le Prince se retira en France avec son armée, passant par Keyserslouter & Deux-Ponts, & marchant droit à Metz, & ne laissa que quelques Régimens d'Infanterie nouveaux, dont les Officiers de l'armée

Digitized by Google

mée d'Allemagne retinrent avec beaucoup de peine les ſoldats, les Officiers François ayant eu leur congé. Toute la Cavalerie Françoiſe, qui n'étoit plus en état il y avoit déja quelque tems, s'en retourna, & cinq ou ſix des plus vieux Régimens. M. de Turenne demeura à Philisbourg avec l'armée, & fit prendre garde autant qu'il le pût ſur le pont, qu'il ne paſſât plus perſonne dès que M. le Prince eût fait paſſer ceux qu'il vouloit amener avec lui. AN. 1644.

Quelques jours après, M. de Merci qui commandoit l'armée de Baviére, & qui s'étoit rafraichi, & l'avoit racommodée dans le pays de Wirtemberg, ſçachant que M. le Prince avec une bonne partie de l'armée s'en étoit retourné en France, raſſembla ſes troupes, marcha vers Heidelberg, & envoya prendre quelques Dragons que M. de Turenne avoit mis dans Manheim, qui eſt une grande Place ſur le Rhin preſque toute démolie: enſuite il fit paſſer le Rhin à quelques troupes, & fit ſemblant d'y faire un pont de batteaux, dans le deſſein d'attirer l'armée du Roi pour couvrir toutes ces Places de nouvelle conquête, où il y avoit peu de garniſon, comme Spire, Wormes & Mayence, & ainſi dégarniſſant Philisbourg, de l'attaquer, en ſe logeant entre le Rhin & la Place; ce qui eſt aiſé à faire, y ayant un eſpace de plus d'une portée de mouſquet.

M. de Turenne voyant qu'il étoit néceſſaire de repaſſer le Rhin pour couvrir ces Places, laiſſa deux mille hommes de pied dans un Camp ſous Philisbourg, pour en empêcher le ſiége; & ayant pris quelques mouſquetaires commandés avec toute ſa Cavalerie, il repaſſa le Rhin, marcha à Spire, & envoya promptement mille chevaux dans Wormes & Mayence pour renforcer ces garniſons.

La Place de Frankendal qui eſt entre Spire & Wormes, incommodoit beaucoup la communication de ces deux Places: M. de Turenne craignit que M. de Merci en repaſſant le Rhin à Manheim, ne s'en ſervît comme d'un magazin, & n'en tirât du canon & des munitions pour reprendre Wormes & Mayence, ce qui aſſurément eût été fort aiſé; mais M. de Mercî n'en fit rien, par des raiſons que l'on ne peut pas bien pénétrer, dont je crois que la meilleure eſt que l'armée de Baviére a toûjours craint de paſſer le Rhin, & de ſe ruiner par le manque de fourages & de vivres, qui étoit ſi grand, que de Philisbourg à Mayence en deçà du Rhin, il n'y avoit rien de ſemé, & rien à manger pour les chevaux que dans les Villes. Il eſt certain d'ailleurs que Wormes & Mayence étoient ſi foibles de garniſon qu'elles n'euſſent pas tenu deux jours; mais il arrive ſouvent qu'on ne

An. 1644. ſçait pas l'état des choſes : c'eſt ce qui empêcha auſſi M. de Merci de faire paſſer le Rhin à tout ſon Corps : il n'y eut que peu de troupes qui vinrent en deçà, & tout le Corps demeura entre Heidelberg & Manheim.

Les choſes demeurerent quelques jours en cet état ; & M. de Turenne voyant qu'il n'y avoit plus à craindre que l'armée de Baviére paſſât le Rhin, & que toute la Cavalerie ſe ruinoit faute de fourages, garda ſeulement trois ou quatre Régimens de Cavalerie ſans bagage, qu'il mit dans les Villes à qui il faiſoit fournir quelque paillée, & fort rarement de l'avoine, & envoya tout le reſte de ſa Cavalerie dans les montagnes de Lorraine, ayant écrit à la Cour pour leur faire donner des quartiers d'hiver dans ce pays, & dans les Evêchés de Metz, Toul & Verdun, gardant toute l'Infanterie avec lui en Allemagne, & laiſſant un Corps de deux mille hommes ſous Philisbourg, juſqu'à ce qu'il ſçût que l'armée de Baviére fût ſéparée ; ce qui ne fut que dans le mois de Décembre.

Peu de tems après que M. de Turenne eut renvoyé cette Cavalerie, il apprit que M. de Lorraine paſſoit la Moſelle avec cinq ou ſix mille hommes, & avoit inveſti un eſcadron de Cavalerie dans Caſtelaun, & un autre dans Simeren, deux petites Places dans le Hundſtruck, à quatre ou cinq heures de la Moſelle, où M. de Turenne avoit envoyé ces deux eſcadrons pour trouver du fourage. Celui de Caſtelaun demeura dans cette petite Place, qui ne fut point attaquée : celui de Simeren ſe retira à Mayence avec peu de perte. M. de Turenne qui ne pouvoit plus faire revenir ſa Cavalerie, & auſſi qui ne pouvoit pas prendre celle qu'il avoit poſtée dans les Villes du Rhin, M. de Merci étant encore enſemble au delà, s'en alla vers Mayence avec quatre ou cinq cens chevaux, & apprit en chemin que M. de Lorraine avoit attaqué Bacharach, qui eſt une petite Place ſur le Rhin où il y avoit cent hommes de garniſon : il n'étoit pas en état de la ſecourir ; néanmoins il étoit bien aiſe de faire croire à M. de Lorraine qu'il y marchoit avec beaucoup de gens. Etant arrivé près de Binghen, qui n'en eſt qu'à trois heures, il envoya des partis & des ſauvegardes en divers lieux pour préparer des vivres pour l'armée, & fit même entrer quelques uns de ſes Gardes dans le Château, qui criérent aux Lorrains que l'armée venoit : M. de Lorraine leva le ſiége, & ſe retira au delà de la Moſelle. Il étoit demeuré deux cens hommes dans le Château de Creutznac, qui a au deſſous une aſſez jolie Ville ; & ce Château étant un poſte très conſidérable entre le Rhin & la Moſelle, M. de Turenne crut qu'en logeant ſon Infanterie dans la Ville, & ayant le couvert & des vivres, il feroit le ſiége durant l'hiver aſſez

Digitized by Google

commodément. Il y demeura en effet avec mille hommes de pied & deux cens chevaux ; & en quinze ou seize jours, le Château se rendit après une assez grande résistance. AN. 1644.

Ce fut environ vers le milieu du mois de Décembre que les quartiers furent donnés en Lorraine, en Alsace & le long du Rhin, où le pays étoit si ruiné, qu'en vingt lieuës on ne pouvoit pas trouver à nourrir un cheval, hors dans les grandes Villes qui étoient fort misérables par les quartiers d'hiver des Lorrains, & en quelque petit Château, où il demeuroit quelque homme de qualité, qu'on ne vouloit pas entiérement achever de ruiner.

M. de Turenne crut qu'il étoit bon qu'il n'allât pas à la Cour pendant l'hiver, afin d'être en état de se mettre en campagne plutôt ; & M. le Cardinal l'ayant trouvé bon, il demeura à Spire : de là il envoya prier M. de la Ferté Gouverneur de Lorraine, de hâter le payement des quartiers d'hiver aux troupes ; M. de la Ferté le fit très ponctuellement dans tous les lieux de son Gouvernement, & leur fit donner trois mois de paye. De cette manière, la Cavalerie qui montoit à cinq mille chevaux, & l'Infanterie à cinq ou six mille hommes de pied, avec douze ou quinze piéces de canon, furent prêts vers la fin du mois de Mars, de repasser le Rhin sur un pont de batteaux que l'on fit faire à Spire. AN. 1645.

M. de Turenne avoit pressé le tems de se mettre en campagne, à cause que l'armée de Baviére avoit détaché un Corps de trois ou quatre mille hommes pour fortifier l'armée de l'Empereur, sous le commandement de M. de Bauschemberg Géneral de l'artillerie, & de Jean de Wert dans la bataille de Tabor, où M. Torstenson défit & prit prisonnier le Géneral Hatzfelt, après avoir dans le commencement de la même année ruiné l'armée de l'Empereur (1) dans divers combats, par une suite de conduite fondée sur une grande expérience, & accompagnée d'un grand courage & d'un grand jugement ; ce qui est fort supérieur au gain d'une bataille. L'armée du Roi ayant donc passé le Rhin, on fut trois ou quatre jours à se mettre ensemble vers Phortzheim, petite ville du pays de Wirtemberg, à trois ou quatre heures de la riviere de Nekre, derriere laquelle étoit M. de Merci, avec un Corps, à ce que je crois, de six ou sept mille hommes, n'ayant point hâté ses recruës, & ayant laissé rafraichir ses troupes dans des lieux un peu éloignés, en attendant que la saison fût avancée, & que les herbes donnassent plus de commodité à son armée de se rassembler. M. de Tu-

(1) Cette armée étoit commandée par le Géneral Galas.

AN. 1645. renne ayant appris qu'il y avoit des gués à la riviere, partit de bon matin, & y étant arrivé, se campa de bonne heure non pas vis à vis du lieu où les ennemis étoient logés, mais à deux heures plus bas, & la passa sans nulle difficulté.

M. de Merci qui ne crut pas que son armée étoit en état, se retira vers la Suabe; & M. de Turenne ayant suivi sa marche, passa auprès d'Haillbron, où les ennemis avoient garnison, & arriva à Suabeschal avant M. de Merci, qui avoit fes Maréchaux des logis à la porte de la Ville: mais comme M. de Turenne fit promptement avancer ses Dragons, les bourgeois ouvrirent les portes, comme ils le font toûjours au plus fort, & à celui qui arrive le premier. Comme il n'avoit avancé aux portes de la ville qu'avec la Cavalerie, & qu'il avoit laissé son Infanterie à trois heures de là, avec le bagage qui n'avoit pas pû suivre, à cause de la longue marche; il craignit que M. de Merci ayant nouvelle de sa séparation, n'envoyât attaquer cette Infanterie, avec laquelle il n'étoit demeuré que deux Régimens de Cavalerie: ainsi après avoir laissé ses Dragons pour garder la porte, il retourna promptement la nuit au lieu où il croyoit que l'Infanterie seroit demeurée. M. de Merci ne doutant point que ce ne fût toute l'armée qui étoit arrivée à Suabeschal, avoit continué à marcher plus avant vers Dinkespuhel & Feuchtwang. On ne laissa pas néanmoins quand l'Infanterie fut arrivée de continuer à suivre les ennemis, laissant le bagage dans la Ville: mais sans l'appréhension que l'on eut pour l'Infanterie, je suis persuadé que si la Cavalerie eût marché d'abord après M. de Merci, qu'elle l'eût arrêté dans sa marche, qu'elle eût donné tems à l'Infanterie de venir, & que l'on eût combattu avec grand avantage: on se contenta de suivre l'ennemi cinq ou six lieuës sans aucune rencontre considérable que de quelques petits partis. M. de Turenne étant revenu à Suabeschal, y demeura deux ou trois jours; d'où il marcha vers la riviere du Tauber à Mariendal, autour duquel il y a plusieurs petites villes d'où l'on peut tirer beaucoup de subsistance: il s'y arrêta, afin d'avoir derriere lui la Hesse, dont il esperoit dans l'été tirer des troupes pour avancer dans l'Allemagne. Il paroissoit aussi que l'on s'éloignoit plus de l'ennemi qui étoit vers Feuchtwang, & l'on croyoit qu'il se sépareroit pour se rafraîchir, ayant tout le derriere libre du haut Palatinat & de la Baviére.

Dès que l'armée fut arrivée à Mariendal, comme c'étoit dans la fin du mois d'Avril & qu'il n'y avoit point encore d'herbes, on pressa fort M. de Turenne de permettre que la Cavalerie se séparât dans les petites villes, où

Digitized by Google

on laisseroit son bagage au premier ordre, & qu'on viendroit promptement au rendez-vous. Pour dire vrai, le trop de facilité à ne point faire pâtir la Cavalerie, faute de fourage; la grande envie qu'ils se missent promptement en bon état, plusieurs Officiers assûrant que chacun dans son lieu acheteroit des chevaux pour les démontés, & aussi l'éloignement de l'ennemi qui étoit à près de dix heures de là, les partis rapportant qu'ils étoient séparés, FIRENT RE'SOUDRE M. DE TURENNE MAL A PROPOS (1) à les envoyer dans de petits lieux fermés. Il retint néanmoins l'Infanterie & le canon à une demi-lieuë de Mariendal, & envoya M. Rosen avec quatre ou cinq Régimens à Rotembourg sur le Tauber, qui est à plus de quatre heures de Mariendal; mais les autres Régimens étoient à deux & trois heures plus loin. AN. 1645.

Le lendemain que l'ordre fut donné pour se séparer, M. de Turenne voyant bien qu'il n'y avoit point assez de certitude de la séparation de l'ennemi, pour avoir donné lieu à la résolution prise, envoya ordre à M. Rosen de se rapprocher avec les Régimens; & hors ce qui étoit à deux heures plus loin, il fit revenir les autres Régimens, excepté nouveau Rosen & Vousvors qui étoient extrémement loin, l'un pour observer l'armée de Baviere, & l'autre vers la Franconie à cause de la garnison de Schweinfurt. Le premier ne fut pas assez diligent pour rejoindre, & l'autre n'eut presque pas de nouvelles du combat.

M. de Turenne étant presque dans la certitude que l'ennemi feroit la marche que l'on apprit qu'il fit, alla se promener le jour avant le combat avec la grande garde à trois lieuës sur le chemin par lequel l'ennemi pouvoit l'attaquer: étant revenu fort tard, & M. Rosen s'étant rapproché avec plus de la moitié de la Cavalerie, il apprit à deux heures après minuit par un parti, que l'ennemi avec tout le Corps de l'armée avoit quitté Feuchtwang & marchoit droit à lui; c'étoit le deuxième de Mai. En même tems il envoye ordre aux Régimens de Cavalerie qui étoient à deux ou trois heures de là, de marcher; & il dit à M. Rosen de monter à cheval & de s'en aller à la grande garde, & faire assembler promptement en-deçà du bois toutes les troupes qui en étoient proche: malgré cet ordre M. Rosen passe le bois qui pouvoit avoir cinq ou six cens pas, & mande à la Cavalerie de le venir joindre au-delà du bois; ce qu'il n'eût pas fait assûrément s'il eût crû l'armée de l'ennemi si proche; car il est certain que si elle se fût mise ensemble en-deçà du bois, on se seroit retiré sans combattre.

M. de Turenne qui n'avoit pas demeuré plus d'un quart d'heure dans le

(1) Voilà le stile des grands hommes: ils avoüent ingénument leurs fautes, & ne les dissimulent point quand la vérité le demande.

An. 1645. quartier pour donner ſes ordres à toutes les troupes, monte à cheval, & ne trouvant plus la grande garde, la ſuit au travers du bois, & étant au-delà, il vit ſept ou huit Régimens de ſa Cavalerie, qui compoſoient ce qu'il y avoit d'arrivé, que M. Roſen mettoit en bataille, & jettant la vûë plus loin il vit l'avant-garde de l'ennemi qui ſortoit d'un autre bois ſur un aſſez grand front à un petit quart-d'heure de lui. Quoique la choſe fût aſſez ſurprenante, & qu'elle ne préſageoit rien de bon dans la ſuite, il ne crut pas qu'il y eût rien à faire qu'à ſe mettre en bataille avec une partie de l'armée, comme ſi elle y avoit été toute, n'ayant pas encore aſſez de gens enſemble pour marcher à l'ennemi, ſon Infanterie ne commençant qu'à arriver. L'ennemi étoit trop proche pour changer de poſture & ſe mettre derriere le bois: ainſi il ne ſongea qu'à ſe ſervir de l'avantage du lieu, & y ayant un petit bois à main droite de la plaine où étoit la Cavalerie, il y mit ſon Infanterie qui n'étoit pas compoſée de plus de trois mille hommes. M. de Smitberg & M. du Paſſage la commandoient, & comme ce lieu-là ſervoit comme d'aile droite, il ſe contenta de laiſſer deux eſcadrons derriere ce bois, & mit toute ſa Cavalerie ſur une ligne avec deux eſcadrons de ſeconde ligne à la main gauche du grand bois. M. Roſen ſe mit tout à fait à l'aile droite de cette ligne, & M. de Turenne à la gauche.

On attendit l'ennemi en cette poſture, lequel en peu de tems deſcendit dans la plaine, & mettant ſon Infanterie au milieu des deux ailes de ſa Cavalerie, M. de Merci qui étoit Général de l'armée, ſe met à la tête & marche droit au bois, ayant par ce moyen ſon aile gauche qui ne pouvoit pas bien agir qu'il ne fut maître du bois: mais comme il ne pouvoit pas d'abord voir la ſituation du lieu, il mettoit ſon armée en bataille comme on fait d'ordinaire. Comme il fut à cent pas du bois, & que l'Infanterie n'avoit point encore fait de décharge, M. de Turenne marcha avec ſa Cavalerie au-devant de l'aile droite de l'ennemi dont tous les eſcadrons furent rompus, & la ſeconde ligne fut ébranlée. Dans ce même tems, l'Infanterie de l'ennemi avançant vers le petit bois, celle de l'armée du Roi ne fit qu'une décharge & ſe jette en confuſion dans le bois: ainſi l'aile gauche de l'ennemi trouva le moyen d'avancer à la faveur du bois que ſon Infanterie avoit gagnée. La Cavalerie de l'armée du Roi qui ne voyoit plus devant elle que trois eſcadrons de réſerve de l'ennemi, la premiere & ſeconde ligne étant en confuſion, apperçut tous ſes fantaſſins qui avoient jetté les armes, & les eſcadrons de l'ennemi qui ſe formoient derriere elle. En même tems la confuſion commença à s'y mettre & bientôt après la déroute entiére: M. Roſen y fut pris, ayant très bien fait ſon devoir & toute la Cavalerie auſſi. M. de

Digitized by Google

Turenne ſe retira dans le grand bois, ayant été fort preſſé par deux cavaliers de demander quartier, & ayant percé tout au travers avec deux ou trois perſonnes avec lui, il trouva au-delà du bois trois Régimens de Cavalerie, Duras, Beauveau & Traci arrivés ; & par malheur quantité de cavaliers ayant fait ſaigner leurs chevaux à cauſe de la ſaiſon, les Régimens ne purent monter aſſez-tôt à cheval pour venir au combat. AN. 1645.

A ces Régimens il s'y joignit bien douze ou quinze cens chevaux des Régimens qui avoient été rompus, & M. de Turenne les ayant mis en bataille vouloit aller contre les ennemis, s'ils euſſent promptement paſſé le bois : mais voyant qu'ils ſe donnoient aſſez de tems pour ſe remettre en poſture après le combat, & que toute ſon Infanterie étoit perduë, & qu'il ne reſtoit que trois Régimens qui n'euſſent pas combattu, il aima mieux ſauver ce qui reſtoit, quoiqu'il le fit avec aſſez de peine. Ainſi il commanda à M. de Beauvau de marcher avec ſon Régiment & toute la Cavalerie Allemande qui reſtoit du combat droit au Mein, & lui donna ordre de s'arrêter à l'entrée du pays de Heſſe ; ce qui pourroit être à quinze ou ſeize heures de-là : il demeura lui-même avec ſes deux Régimens de Duras & Traci, pour la retraitte & pour donner aux autres le tems de paſſer le Tauber, où il y avoit divers gués, ce qui ſe fit comme il l'avoit penſé. Auſſi-tôt qu'il vit toute cette Cavalerie aſſez loin pour n'être plus en danger, il ſongea à ſe retirer auſſi. Les ennemis ayant apperçu ces deux Régimens qui ſe retiroient ſeuls, vinrent de tous côtés pour leur couper le chemin : mais M. de Turenne ſe retira avec aſſez d'ordre juſques ſur le Tauber qui étoit dans la même campagne, & l'on repouſſa deux ou trois fois les ennemis qui vouloient ſuivre par le même gué par lequel on avoit paſſé. A la fin en ayant trouvé divers autres, on fut obligé de prendre ſon chemin avec de petites troupes après avoir perdu une partie des étendarts. Ces deux Régimens, particuliérement celui de Duras qui avoit l'arriere-garde, fit dans cette occaſion tout ce qui ſe peut de hardi & de vigoureux. M. de Turenne ſe retira d'abord avec quinze ou vingt Officiers ou Cavaliers, & peu de tems après avec une troupe de cent ou cent cinquante chevaux, avec laquelle ayant marché toute la nuit & paſſé le Mein à gué, il alla le lendemain vers le ſoir rejoindre ſa Cavalerie vers la Heſſe. L'ennemi prit une grande partie de l'Infanterie, tout le bagage, dix piéces de canon & douze ou quinze cens cavaliers ou Officiers de Cavalerie. M. de Montaufier, M. de Smitberg & M. du Paſſage furent pris, & l'ennemi demeura quelques jours ſans bouger.

M. de Turenne croyant que quelque Corps de Cavalerie pourroit ſe

Digitized by Google

AN. 1645. ſuivre, demeura un jour ou deux dans le bois avec douze ou quinze cens chevaux : mais n'ayant rien vû paroître, il avança juſques ſur les frontiéres de la Heſſe, où Madame la Landgrave lui envoya promptement M. Geis qui commandoit ſes troupes, avec deux de ſes Conſeillers, pour tâcher à lui perſuader de ſe retirer vers le Rhin, lui alléguant qu'il aſſureroit par-là les Places qu'il avoit laiſſées dégarnies, & qu'il joindroit plutôt les troupes que l'on devoit envoyer de France pour le renforcer. Mais ces Conſeillers taiſoient la principale raiſon qui pouſſoit la Landgrave à ſouhaitter que l'armée marchât vers le Rhin : c'étoit qu'elle craignoit d'attirer la guerre dans ſon pays, & ne vouloit pas mettre ſi-tôt ſon armée en campagne : mais M. de Turenne qui ſçavoit que ce qu'il faiſoit étoit le ſeul moyen de faire que toutes les troupes Heſſiennes le joigniſſent, & de faire ſortir M. Konigſmarc de ſes quartiers, s'opiniâtra à ne pas changer de réſolution, & lui manda que ſi l'ennemi marchoit à lui qu'il ſe retireroit tout au travers de la Heſſe, & qu'à quelque prix que ce fût, il n'iroit point vers le Rhin & entreroit plutôt vers le pays de Brunſwic. Il fit auſſi ſçavoir la même choſe à M. Konigſmarc qui étoit dans ſes quartiers à dix ou douze lieuës derriere Caſſel ſur le Weſer. Ce Général avoit les mêmes intentions que les Heſſiens, de ne point ſe mettre ſitôt en campagne, & ne ſouhaittoit point que la guerre fût attirée vers ces quartiers-là ; mais la fermeté de M. de Turenne le fit réſoudre à ſe remettre enſemble.

M. de Turenne ayant fait retirer ſes troupes dans la Comté de Waldec, alla juſques à Caſſel, où il reçut beaucoup de civilités de Madame la Landgrave, & connut que tout ce qu'il avoit oüi dire d'elle étoit véritable, qu'elle avoit beaucoup de jugement, de courage & de conduite en toutes ſes actions. Elle fit raſſembler ſes troupes qui montoient à ſix mille hommes, laiſſant ſes Places remplies, & M. Konigſmarc qui avoit plus de quatre mille hommes s'avança auſſi ſans perdre de tems.

M. de Turenne ayant eu nouvelle que M. de Merci s'étant approché avoit attaqué Kinchaim (1) petite Place à l'entrée de la Heſſe, manda au Gouverneur que s'il pouvoit tenir cinq ou ſix jours, qu'il ſeroit ſecouru ; ce qui lui fit prendre la réſolution de ne ſe pas rendre, quoiqu'il y eût une aſſez grande bréche faite. Les François ayant joint M. Konigſmarc & les Heſſiens, marcherent droit à l'ennemi qui leva le ſiége environ le dix ou douziéme jour après que la bataille de Mariendal avoit été donnée. M. de

(1) On n'a pû lire dans l'original le nom de la ville aſſiégée, mais Puffendorf l'appelle Kirchaim.

Turenne

Turenne pouvoit avoir de reſte trois ou quatre mille chevaux & ſeulement douze ou quinze cens hommes de pied qu'il avoit ramaſſés ; l'ennemi s'étant retiré vers la Franconie, les trois armées demeurerent quelques jours dans le pays de M. le Landgrave de Darmſtadt. Dans ce tems-là on eût nouvelles que M. le Duc d'Enguien avec ſept ou huit mille hommes marchoit vers le Rhin, ce qui obligea M. de Turenne joint avec M. Konigſmarc & les Heſſiens d'aller dans le pays de Darmſtadt & de-là dans le Bergſtras pour le joindre. AN. 1645.

M. d'Enguien paſſa le Rhin vers Spire, & il fut réſolu que les armées jointes marcheroient vers le Nekcre & que l'on tâcheroit d'arriver à Heilbron avant l'ennemi. On marcha en grande diligence avec un gros Corps de Cavalerie d'avant-garde à une heure d'Heilbron, où l'on vit l'armée ennemie qui arrivoit de l'autre côté du Nekcre, & qui ſe mettoit en bataille ſur un côteau de vignes auprès de la ville : ce qui fit faire alte à l'avant-garde. On attendit l'Infanterie qui étoit aſſez éloignée, & l'on campa ce ſoir en ce lieu. Voyant qu'on ne pouvoit pas attaquer Hailbron ni paſſer le Nekcre en cet endroit-là, toute l'armée des ennemis y étant oppoſé ; on marcha à Vimpfen, petite ville ſur le Nekcre à deux heures au-deſſous d'Hailbron ; on mit promptement le canon en batterie, & la ville ſe rendit. Il me ſemble qu'il n'y avoit pas plus de trois cens hommes dans la Place.

L'ennemi voyant que l'on avoit par ce moyen un paſſage ſur le Nekcre, laiſſa une bonne garniſon à Hailbron, ſe retira & alla camper à Feuchtwang, où il fit quelques retranchemens. L'armée du Roi laiſſant peu de gens dans Vimpfen paſſa le Nekcre : M. Konigſmarc voyant les ennemis éloignés & bien aiſes d'être à part en Franconie, feignit d'être mécontent de M. le Prince ſans aucun ſujet légitime, (1) s'en ſépara ſans prendre congé de lui, marcha deux jours vers le Mein ſans s'arrêter, & on n'eut plus aucune nouvelle de lui. C'eſt un homme nourri dans la guerre, accoutumé aux grands commandemens, aſſez glorieux & intéreſſé, & qui veut que toutes choſes dépendent ſi fort de lui, qu'il s'accomode difficilement avec ſes ſupérieurs, & tend toujours à ſe ſéparer. Au reſte c'eſt une perſonne qui a de grands talens pour la guerre & qui a ſervi très dignement la Couronne de Suéde. M. de Turenne ne peut que ſe louer de la façon dont il en uſa avec lui, en recevant ſes ordres avant que M. le Prince fut arrivé.

Après ſon départ les Heſſiens demeurans avec nous, on marcha à Rot-

(1) Le Vicomte cache toujours les fautes des autres, en relevant les ſiennes.

An. 1645. tembourg ſur le Tauber, où l'on ſéjourna quelques jours. M. de Merci ſe retira plus avant dans le pays vers Dinkeſpuhel, où il laiſſa trois ou quatre cens hommes & ſe campa à trois ou quatre lieuës de-là derriere des bois. Peu de jours après, l'armée du Roi arriva auprès de Dinkeſpuhel & forma le deſſein de l'attaquer; on fit avancer des mouſquetaires dans des maiſons ruinées & l'on y ouvrit quelque tranchée : mais avant minuit un Officier priſonnier qui s'étoit ſauvé de l'armée de Baviere, vint avertir M. de Turenne que M. de Merci croyant que l'armée du Roi s'attacheroit au ſiége de Dinkeſpuhel, marchoit toute la nuit, & étoit à deux heures de-là, derriere les bois. M. de Turenne alla promptement en avertir M. d'Enguien qui réſolut de laiſſer tout le bagage avec deux ou trois Régimens de Cavalerie, & de partir incontinent avec toute l'armée, pour ſuivre M. de Merci.

On partit à une heure après minuit : M. de Turenne avoit l'avant-garde & on traverſa un bois : M. d'Enguien y étoit & avoit laiſſé M. le Maréchal de Gramont avec ſon armée à l'arriere-garde. En ſortant du bois le jour étoit déja aſſez grand pour voir une petite troupe des Bavarois; & peu de tems après en la pouſſant, on découvrit quelques eſcadrons ennemis, leſquels ayant vû la tête de notre avant-garde, ſe retirerent en diligence vers le Corps de leur armée, dont ces troupes étoient l'avant-garde : de-ſorte que ſi l'on ne fût pas parti de trop bonne heure, on les eût trouvé dans la marche, & par conſéquent en fort mauvaiſe poſture. Ils s'arrêterent derriere pluſieurs étangs, ſe mirent auſſi-tôt en bataille, & ayant placé leur canon commencerent à faire des travaux à leur tête & à ſe retrancher.

L'armée du Roi ſe mit auſſi en bataille au ſortir du bois; mais elle ne put aller à eux que par des défilés. On fit avancer le canon qui les incommoda aſſez; mais le leur qui étoit déja placé nous fit beaucoup plus de mal. La journée ſe paſſa toute entiére à ſe canonner de part & d'autre avec aſſez de perte. Le lendemain deux heures devant le jour nous nous retirâmes par le même chemin par lequel nous étions venus : c'étoit par un défilé dans le bois. L'ennemi ne ſuivit qu'avec quelque Cavalerie, & il n'y eut qu'une eſcarmouche, quoiqu'il y eut un tems auquel il eût pû défaire une partie de notre arriere-garde. On repaſſa donc le bois & on alla joindre le bagage auprès de Dinxeſpuhel où l'on campa : mais ne jugeant pas à propos de s'arrêter à une ſi petite Place, on réſolut de marcher à Nordlingen & d'y arriver avant l'ennemi; ce qui étoit fort aiſé. Le lendemain l'armée partit de bonne heure, & ayant marché deux ou trois heures, arriva vers les neuf heures du matin dans la plaine aſſez proche

Digitized by Google

de Nordlingen : n'y voyant rien paroître, on réſolut de faire alte avec quelque intention d'y camper, mais pas encore avec ordre de décharger ſe bagage ni de tendre les tentes. Comme M. de Turenne s'avança dans la plaine avec une petite garde, & que M. le Prince alla auſſi ſe promener fort près de-là avec un autre, il tomba ſur un parti Allemand qui rodoit & emmena deux ou trois priſonniers qui dirent, que l'armée de l'ennemi paſſoit un ruiſſeau à une heure de-là pour s'approcher de Nordlingen. M. de Turenne joignit promptement M. le Prince, & ayant appris qu'il n'y avoit point de ruiſſeau entre le lieu où l'ennemi paſſoit & celui où l'on étoit, on envoya à l'armée pour ordonner que perſonne ne s'écartât. M. le Prince & M. de Turenne s'avancerent encore avec peu de gens pour reconnoître & apprendre plus certainement ce que faiſoit l'ennemi, & s'il continuoit ſa marche. La plaine eſt ſi raze & s'étend ſi loin, que l'on ne craignoit pas de s'avancer avec peu de gens. AN. 1645.

M. de Merci qui commandoit l'armée de Baviere à laquelle s'étoit joint un Corps de ſix ou ſept mille hommes de l'Empereur, commandé par le Général Gléen, étant arrivé ſur le bord d'un ruiſſeau à neuf heures du matin ; & jugeant, comme il étoit vrai, que l'armée du Roi étoit campée auprès de Nordlinghen que nous voulions aſſiéger, crut qu'en paſſant ce ruiſſeau ſans bagage il pourroit avec ſûreté s'approcher de Nordlinghen, à cauſe des montagnes & des avantages qu'il pouvoit prendre avec ſon armée : il ſe perſuada auſſi qu'on ne l'attaqueroit point ce jour-là, & qu'ainſi il auroit le tems de ſe retrancher, ce qu'il étoit accoutumé de faire en grande diligence, n'ayant ordinairement à la ſuite de ſon armée d'autres chariots que ceux de munition de guerre & ceux dans leſquels étoient les outils. Il continua donc ſa route & ſe poſta à trois ou quatre cens pas du ruiſſeau ſur une montagne (1), qui, à l'endroit où il l'abordoit étoit aſſez haute, mais qui deſcendoit inſenſiblement vers un village (2). Pour ſe ſervir du lieu ſelon la force de ſon armée & la ſituation du terrain, il commença à ranger ſon aile droite compoſée d'un Corps de l'Empereur & de quelques unes de ſes troupes, depuis l'endroit de la montagne qui approche le plus du ruiſſeau juſqu'au village, ayant deux Régimens d'Infanterie & ſon canon au lieu où commençoit ſon aile droite. Dans l'endroit où l'aile droite finiſſoit, l'Infanterie s'étendoit en bataille derriere le village, & dans l'action combattit preſque toute pour le défendre ; mais au commencement il ne fut occupé que par quelques mouſquetaires commandés

(1) Montagne de Vineberg.
(2) Le village ſe nomme Allerheim.



Digitized by Google

AN. 1645. dans l'Egliſe & au clocher. Enſuite de l'Infanterie qui étoit ſur deux lignes de même que la Cavalerie, l'aile gauche compoſée de la Cavalerie de Baviere, & commandée par M. Jean de Wert finiſſoit vers un petit château un peu élevé (1) autour duquel il y avoit de l'Infanterie qui fermoit la gauche de l'armée, de même que ces deux Régimens d'Infanterie fermoient la droite. L'eſpace entre le village & le château étoit une plaine où ſe pouvoient bien tenir douze ou treize eſcadrons. C'eſt en cet ordre que ſe mit M. de Merci, tant pour combattre que pour camper ſi on n'étoit pas venu à lui.

M. le Prince ayant vû que l'armée de l'ennemi paſſoit le ruiſſeau, manda aux troupes de ſe tenir prêtes à marcher, & étant confirmé par les partis & par ſa vûë même que l'ennemi ne s'éloigneroit pas trop de vouloir combattre, il paſſa l'endroit derriere lequel il avoit un grand avantage & manda à toute l'armée de marcher. Sur le midi, l'armée s'avança dans cette grande plaine; & vers les quatre heures du ſoir on vint en préſence: il falluſt aſſez de tems pour s'étendre & ſe mettre en état de combattre. Ce village qui étoit devant l'armée ennemie donnoit avec raiſon différentes penſées ou de l'attaquer ou de marcher vers les deux ailes avec la Cavalerie ſeulement: mais comme la choſe n'eſt pas aſſez ſûre d'attaquer des ailes ſans pouſſer en même tems l'Infanterie qui eſt au milieu, on ne jugea pas à propos, quelque difficulté qu'il y eût à attaquer le village, d'aller au combat avec la Cavalerie, ſans que l'Infanterie marchât de même front: & comme le village étoit plus de quatre cens pas plus avancé que le lieu où étoit leur armée, on crut qu'il falloit faire alte avec les deux ailes pendant que l'Infanterie combattroit pour emporter les premieres maiſons de ce village, & s'en rendre maître, ou du moins d'une partie. Pour cet effet, on fit avancer le canon afin qu'on ne fût pas endommagé de celui de l'ennemi, ſans l'incommoder avec le nôtre: mais comme celui qui eſt placé a beaucoup d'avantage ſur ceux qui marchent, à cauſe qu'il faut toujours atteler les chevaux pour avancer, ce qui fait perdre beaucoup de tems, celui de l'ennemi incommodoit plus qu'il ne recevoit de dommage.

En cette diſpoſition l'Infanterie de l'armée du Roi marcha droit au village; l'aile droite étant oppoſée à l'aile gauche de l'ennemi dans la plaine, & l'aile gauche à la droite de l'ennemi qui étoit ſur cette montagne, laquelle deſcendoit inſenſiblement au village. L'Infanterie

(1) Puffendorf & tous les autres diſent que le château étoit ſur une hauteur ou colline nommée la colline d'Allerheim.

Digitized by Google

trouva assez peu de résistance aux premieres maisons ; mais quand elle entra plus avant, trois ou quatre Régimens de l'ennemi (dont une partie occupoit le cimetiere & l'Eglise, & l'autre avoit percé les maisons) firent un si grand feu, qu'elle s'arrêta tout court, & commença à plier : on la seconda d'autres Régimens ; & M. de Merci qui étoit derriere le village, fit soûtenir la sienne par d'autres Corps : ainsi le combat devint fort opiniâtre, avec beaucoup de perte de part & d'autre ; mais moins de celle de l'ennemi, à cause qu'il étoit logé dans les maisons percées : & même pendant que sa premiere ligne combattoit dans le village, la seconde travailloit sur la hauteur. Ces expédiens ne réüssirent point ; mais ils montrent beaucoup d'habileté & de sang froid dans le Géneral. M. le Prince vint souvent dans le village, y eut deux chevaux blessés sous lui, & plusieurs coups dans ses habits. Il laissa M. le Maréchal de Grammont à l'aile droite de sa Cavalerie. M. de Turenne faisoit aussi ce qu'il pouvoit pour faire avancer l'Infanterie qui étoit dans le village proche de son aile. M. de Bellenave, Maréchal de Camp de son armée, y fut tué : M. de Castelaun Maréchal de bataille dans celle de M. le Prince, fut très dangereusement blessé, aussi bien qu'un très grand nombre d'Officiers. Dans le fort, & sur la fin de ce combat, M. de Merci, Géneral de l'armée de Baviere, reçut un coup de mousquet, dont il mourut sur le champ ; & je crois que quand l'aile gauche de l'ennemi que commandoit Jean de Wert avança contre la Cavalerie de M. le Prince, qu'on ne sçavoit pas sa mort : le combat ayant duré plus d'une heure dans le village, où quelques escadrons étoient employés pour seconder l'Infanterie, l'aile gauche de l'ennemi commença à marcher. AN. 1645.

On a souvent dit qu'il y avoit eu quelques fautes en passant quelques fossés qu'il y avoit entre les ailes, mais je ne trouve pas cela considérable ; car toute l'aile droite de l'armée du Roi étoit en bataille, & voyoit devant elle celle de l'ennemi, laquelle en venant au petit pas au combat, ne trouva pas grande résistance. Quoique M. le Maréchal de Grammont y fit tout ce qui se pouvoit, il fut fait prisonnier, n'ayant pû faire le devoir à la seconde ligne, non plus qu'à la premiere. (1)

M. le Prince qui étoit fort proche du village, passa à l'aile de M. de Turenne, lequel voyant que l'attaque du village ne réüssissoit point, & que la Cavalerie de l'aile gauche de l'ennemi marchoit à la Cavalerie Françoise, s'avança avec son aile vers la montagne, & ayant parlé un instant avec M.

(1) L'Historien du Vicomte a ajoûté ici quelques circonstances, qu'il a trouvées dans les Mémoires du Maréchal de Grammont.

AN. 1645. le Prince, il lui dit, que s'il lui plaiſoit de le ſoûtenir avec quelques eſcadrons de la ſeconde ligne & les Heſſiens, qu'il marchoit pour aller à la charge : M. le Prince y ayant conſenti, M. de Turenne continua de monter la montagne à la tête du Régiment de Flextein. Etant à cent pas de l'ennemi, il vit en ſe tournant que toute la Cavalerie Françoiſe & l'Infanterie qui avoit été pouſſée du village, étoit entiérement miſe en déroute dans la plaine.

Comme M. de Turenne continuoit à monter la montagne avec huit ou neuf eſcadrons de front, l'Infanterie que l'ennemi avoit aux deux extrémités de l'aile fit une décharge, & le canon eut loiſir de faire trois ou quatre décharges, les premieres à balle, & la derniere avec des cartouches, dont le cheval de M. de Turenne fut bleſſé, & il en eut un coup dans ſa cuiraſſe, & une partie des Officiers du Régiment de Flextein, & le Colonel même, furent bleſſés avant que de venir à la charge contre un Régiment de Cavalerie qui étoit devant lui. Cela n'empécha pas que toute l'aile étant marchée d'un front, ne renversât toute la premiere ligne de l'ennemi avec plus ou moins de réſiſtance de quelques eſcadrons ; & la ſeconde ligne de l'ennemi ſoûtenant la premiere qui étoit renverſée, le combat fut fort opiniâtre : on n'avoit qu'un eſcadron ou deux dans la ſeconde ligne ; & les Heſſiens qui étoient à la réſerve, étoient un peu loin : cela fut cauſe que l'on fût un peu pouſſé, mais ſans déroute ; car les eſcadrons étoient toûjours en ordre, & même quelques-uns avoient de l'avantage ſur ceux de l'ennemi ; mais leur grand nombre l'emportoit.

Les Heſſiens arriverent, & M. le Prince à leur tête agiſſoit avec autant de courage que de prudence. La Cavalerie Weymarienne voyant les Heſſiens approcher, ſe rallia, & on chargea tout d'un tems tout le Corps de la Cavalerie ennemie, qui s'étoit mis ſur une ſeule ligne ; on la rompit ; tout le canon qui étoit ſur cette montagne fut pris, & les Régimens d'Infanterie qui étoient avec l'aile droite furent défaits, & le Général de l'armée de l'Empereur, nommé Gleen, pris.

D'un autre côté, toute la Cavalerie de M. le Prince, premiere & ſeconde ligne, & même ſa réſerve commandée par le Chevalier de Chabot, & toute l'Infanterie qui s'en étoit fuie dans la plaine, étant chaſſée du village, fut entiérement défaite : Jean de Wert laiſſa ſuivre la victoire de ce côté là par deux Régimens, qui pouſſerent nos troupes deux lieuës juſqu'au bagage, & revint pour ſeconder ſon aile droite, ou pour arrêter la déroute. Si au lieu de retourner par le même endroit, en laiſſant le village à main

gauche, ils eussent marché dans la plaine droit à la Cavalerie Weymarienne & Hessienne, l'on n'auroit pas été en état de faire aucune résistance, & le désordre se seroit mis très facilement dans notre aile gauche ainsi enveloppée. AN. 1645.

Comme la Cavalerie de M. de Wert commença à revenir derriere le village, le soleil étoit déja couché, & la nuit venant incontinent après, les deux ailes qui avoient battu ce qui étoit devant eux, demeurerent en bataille l'une devant l'autre; & comme la Cavalerie de l'armée du Roi étoit un peu plus avancée que le village, quelques Régimens de l'ennemi qui étoient dans le Cimetiere & dans l'Eglise se rendirent à M. de Turenne, & sortirent de-là sans armes à l'entrée de la nuit, sans sçavoir que leurs troupes n'étoient pas à cinq cens pas de-là.

La Cavalerie demeura une partie de la nuit fort proche l'une de l'autre dans la plaine, les gardes avancées de part & d'autre n'étant pas à cinquante pas l'une de l'autre. A une heure après minuit l'armée des ennemis commença à se retirer, n'en ayant pas plus de raison que celle du Roi, si ce n'est qu'ils avoient perdu leur Général: on n'entendit pas beaucoup de bruit, car ils n'avoient pas de bagage: je crois qu'ils n'emmenerent que quatre petites piéces de canon; tout le reste qui étoit douze ou quinze, demeura sur le champ de bataille. A la pointe du jour on ne vit plus personne, & on sçût que les ennemis s'étoient retirés vers Donawert, petite ville où il y a un pont sur le Danube à quatre heures de-là. M. de Turenne les poursuivit jusqu'à la vûë de Donawert, avec deux ou trois mille chevaux.

L'armée du Roi y eut toute son aile droite battuë, & toute son Infanterie entierement mise en confusion, hors trois bataillons Hessiens qui étoient à la réserve, & je crois qu'il y eut bien trois à quatre mille hommes de pied tués sur la place. De l'armée de l'ennemi toute l'aile droite fut battuë, trois ou quatre Régimens d'Infanterie qui étoient mêlés avec elle, défaits, deux qui se rendirent dans l'Eglise; beaucoup de gens tués dans le village, & presque tout son canon pris. Pour parler de la perte des hommes, je crois que celle fit l'armée du Roi fut plus grande que celle de l'ennemi. M. le Maréchal de Grammont fut pris d'un côté, & le Général Gleen de l'autre, & un très grand nombre d'Officiers & beaucoup d'étendarts: notre Cavalerie Allemande des vieux Corps, fit très bien, comme aussi les Régimens de Duras & de Traci.

On fut quelques jours sans pouvoir mettre ensemble plus de douze ou

Digitized by Google

An. 1645. quinze cens hommes de pied de toute l'Infanterie Françoiſe. Après avoir demeuré un jour ou deux auprès de Nortlinghen, M. le Prince ſçachant que les Bourgeois y étoient les plus forts, & que l'ennemi n'y avoit que quatre cens hommes, réſolut de l'attaquer : les habitans de la Ville demanderent à capituler dès la première nuit, & on renvoya la garniſon à l'armée de l'ennemi ; mais je crois qu'on retint leurs armes. On demeura ſept ou huit jours à Nortlinghen, qui eſt une aſſez grande & bonne ville, où l'on ſe racommoda beaucoup : on y trouva des armes, aſſez de chevaux pour les équipages, des harnois, & beaucoup de médicamens pour les bleſſés. Après y avoir laiſſé une fort petite garniſon, on alla attaquer Dinkeſpuhel, qui ne ſe défendit que trois jours. Quand on vouloit ſe rapprocher du Neckre & du Rhin à cauſe de l'état de l'armée, & pour pouvoir toucher quelque argent, M. le Prince tomba malade auprès de Dinkeſpuhel, & ſuivit la marche de l'armée juſqu'auprès de Hailbron, d'où on lui donna de la Cavalerie pour l'emmener à Philisbourg, où il fut fort malade : il s'en retourna de-là en France, laiſſant M. le Maréchal de Grammont pour commander ſon armée, laquelle demeura jointe avec celle d'Allemagne que commandoit M. de Turenne. Ils ſe camperent auprès d'Hailbron : comme l'ennemi y avoit mille hommes de garniſon, & qu'il y avoit jetté encore quelque Infanterie, l'on ne ſe crût pas en état de l'aſſieger, & on demeura autour de la Place huit ou dix jours pour attendre quelques convois de Philisbourg & de l'argent. Quand ces convois furent arrivés, on avança avec l'armée par la Comté de Hohenloe juſqu'à Suabeſchal, à deſſein d'y attendre l'hyver, & de prendre des quartiers dans la Suabe, en pouſſant l'armée de Baviére au delà du Danube. L'armée de l'ennemi ſe tenoit aſſez près du Danube au commencement ; mais un peu après elle vint camper à cinq ou ſix heures de l'armée du Roi, pour empêcher les fourages. On demeura douze ou quinze jours en cette diſpoſition, juſques aſſez avant dans le mois d'Octobre.

Les Suédois avoient gagné au commencement de la Campagne la bataille de Tabor, & avoient enſuite aſſiegé Brin. Ils y trouverent une ſi grande réſiſtance, qu'ils y rainerent leur armée, & furent contraints de ſe ſéparer de Ragotski (1) Prince de Tranſilvanie, qui étoit venu à leur ſecours, & avec l'aſſiſtance duquel ils n'avoient pû réüſſir à la priſe de la Place. Le ſiége de Brin aſſez proche de Vienne, avoit obligé l'armée de l'Em-

(1) Il ſe ſépara des Suédois, fit la paix avec l'Empereur, & ſe retira dans la Hongrie, ſelon Puffendorf, *de rebus Suecicis*,

pereur

pereur de couvrir ſes pays héréditaires ; mais quand le ſiége fut levé, l'armée des Suédois ſe retira vers la Siléſie pour ſe rafraîchir. Ce fut en ce tems que M. de Baviére voyant que l'armée du Roi avançoit vers le commencement de l'hiver en Allemagne, & craignant qu'elle n'y prit ſes quartiers, envoya demander du ſecours à l'Empereur, le menaçant de s'accorder avec le Roi, s'il ne lui envoyoit promptement un renfort conſidérable. M. l'Archiduc partit avec ſix ou ſept mille chevaux & quelques dragons, ne menant point d'Infanterie à cauſe de la longueur du chemin, & de la diligence qu'il vouloit faire ; & ſe couvrant du Danube qu'il laiſſoit à ſa main droite, il vint à grandes journées à Donavert. AN. 1645.

L'armée du Roi étoit toûjours campée auprès de Suabeſchal ; & on apprit par un Officier qui ſortoit de priſon, qu'il venoit un Corps conſidérable de l'armée de l'Empereur joindre celle de Baviére ; ce qui obligea M. de Turenne de convenir avec M. le Maréchal de Gramont qu'il falloit ſe retirer vers le Neckre, & de-là vers le Rhin. Quelques heures après, le même bruit fut confirmé par quelque Cavalerie qui étoit à Dinkeſpuhel ; ce qui hâta encore davantage la marche. On décampa quatre heures avant la nuit, cinq ou ſix heures après avoir fait partir le bagage ; on marcha par la Comté de Hohenloe vers le Neckre, vis-à-vis de Vimpfen, où l'on avoit laiſſé garniſon depuis ſa priſe ; & quoique la riviere ne fut preſque pas guéable, en une nuit & un jour on paſſa avec toute l'armée à la nage, la Cavalerie portant l'Infanterie en croupe : le grand front rompant l'eau, la rendoit moins rapide, quoique profonde. On perdit quelque bagage, mais peu de ſoldats, & on ſe trouva auprès de Vimpfen. Comme on craignit que l'ennemi ne paſſât à Heilbron, & ne rencontrât l'armée du Roi dans ſa marche, on ſe hâta de gagner Philisbourg.

Jean de Wert qui avoit paſſé à Heilbron avec un Corps de Cavalerie, n'oſant pas attaquer l'armée, quoiqu'elle marchât avec une aſſez longue file, elle arriva ſous Philisbourg, où elle ſéjourna deux jours : comme il n'y avoit point encore de batteaux pour faire un pont ſur le Rhin, M. de Turenne croyant qu'il n'y avoit que le Corps de Cavalerie de M. de Wert qui eût paſſé le Neckre, & que le reſte de l'armée de l'Empereur & de Baviére ne s'avanceroit point quand ils ſçauroient l'armée du Roi ſous Philisbourg, dit à M. le Maréchal de Gramont que l'on pouvoit aller vers Graben, à deux heures de-là, & qu'il eſperoit prendre encore ſes quartiers ſans repaſſer le Rhin : M. le Maréchal de Gramont y conſentit, ne voulant point faire aucune difficulté ſur ce qui faciliteroit les moyens d'hiverner en

An. 1645. Allemagne, & même voulant toûjours laiſſer à M. de Turenne en s'en retournant, les troupes du Corps de M. le Prince qu'il lui demanderoit : ainſi on marcha ſans repaſſer le Rhin vers Graben, à deux heures de Philisbourg ; & ayant ſéjourné un jour entier, on apprit vers le ſoir que toute l'armée de l'ennemi marchoit vers Philisbourg. Comme il n'y avoit que ce paſſage là pour aller repaſſer le Rhin, on partit à l'entrée de la nuit ; & comme à la pointe du jour l'arriere-garde de l'armée du Roi approchoit de Philisbourg, on vit l'avant-garde de l'ennemi arriver dans la plaine, à une demie heure de la Place. On reſſerra en même tems toute l'armée entre la Place & le Rhin, & on commença à s'y retrancher.

M. l'Archiduc avec ce Corps de l'Empereur & toute l'armée de Baviére, ſe campa à une demie heure de la Place, où il demeura deux jours, pendant leſquels on vit venir des batteaux de Spire ; mais n'en ayant pas la quantité qu'il falloit pour faire un pont, on ne fit paſſer que la Cavalerie & le bagage à la faveur du retranchement & du canon de la Place ; ce que voyant l'armée de l'ennemi, il marcha vers Vimpfen, où on avoit laiſſé M. de Rochepaire avec ſix cens hommes, & le gros canon de l'armée. M. de Turenne qui étoit demeuré ſous Philisbourg avec toute ſon Infanterie & un peu de Cavalerie, fit faire un pont, ſi tôt que la quantité de batteaux néceſſaire fut venuë, manda promptement à ſa Cavalerie de revenir à Philisbourg, & ſupplia M. le Maréchal de Gramont, qui étoit allé à Landau, de lui envoyer ce qu'il y avoit de François de Cavalerie ; ce qu'il fit : mais il ne vint pas plus de cinq cens chevaux de la Cavalerie Allemande, une partie ayant refuſé à leurs Officiers de marcher. Ainſi le deſſein ne pût pas réüſſir : ſans cet accident on eût défait toute l'Infanterie de l'ennemi, qui prit Vimpfen en ſept ou huit jours par compoſition, & ſe retira enſuite dans ſes quartiers.

Les deux armées de l'Empereur & de Baviére s'étant ſéparées, M. de Turenne repaſſa le Rhin ; il ne crût pas à propos de châtier les Régimens Allemans, tous les corps étant coupables ; & auſſi il eſt certain que quand il leur envoya l'ordre de revenir ſur le Rhin, il ne les en croyoit pas ſi éloignés qu'étoit le lieu où ſes ordres les trouverent. M. le Maréchal de Gramont s'en retourna en France avec toute l'armée de M. le Prince ; & M. de Turenne ſçachant que l'armée de Flandre étoit fort occupée, & qu'il n'y avoit point de troupes dans le Luxembourg, réſolut dans le mois de Novembre d'aller à Treves, ſçachant qu'il y avoit fort peu de garniſon : n'ayant pas pû mener plus de quinze cens hommes de pied & toute la Ca-

Digitized by Google

valerie, il écrivit à M. le Cardinal, pour le ſupplier de lui envoyer quelques Regimens de l'armée de M. le Prince, qui étoit auprès de Metz ; ce qu'il fit ; mais il ne ſe trouva pas plus de ſept ou huit cens fantaſins qui pouvoient marcher. On fit auſſi tranſporter par le Hundſtruck deux ou trois piéces de canon avec beaucoup de peine. M. de Turenne après avoir fait avertir M. l'Electeur de Tréves qui étoit à Coblentz de ſe rendre à Tréves, s'approcha de la Place, & l'ayant inveſtie du côté de Luxembourg par un Corps de Cavalerie, elle ſe rendit la ſeconde nuit de l'ouverture de la tranchée. AN. 1645.

M. de Turenne y remit M. l'Electeur, & y ſéjourna ſept ou huit jours ; il fit faire un réduit auprès du pont où il laiſſa cinq cens hommes ; donna des quartiers le long de la Moſelle, & retourna ſur le Rhin au Château d'Oberveſel, devant lequel il avoit laiſſé M. du Tot Maréchal de Camp, après un aſſez long blocus, ce Château ſe rendit ; toute l'armée ayant été diſtribuée le long du Rhin & de la Moſelle, & quelque Cavalerie envoyée en Lorraine, M. de Turenne retourna au commencement de Février à la Cour. AN. 1646.

M. le Cardinal Mazarin étoit alors maître des affaires : le Roi étoit fort jeune, & la Reine mere avoit une entiere confiance en M. le Cardinal. Comme M. de Turenne étoit fort bien avec lui, il approuvoit preſque tous ſes projets de Campagne, & principalement dans une guerre éloignée de la Cour comme celle d'Allemagne. Ainſi il avoit trouvé bon que M. de Turenne concertât avec M. Torſtenſon Général des Suédois, que les armées de France & de Suéde ſe joigniſſent au commencement de la prochaine Campagne, pour remédier aux inconvéniens que l'expérience avoit appris être preſque infaillibles pendant leur ſéparation. Les deux armées agiſſant toûjours ſéparément, l'une vers les pays héréditaires, & l'autre le long du Rhin, ou dans le Cercle de Suabe ; l'armée de l'Empereur & celle de Baviére étant au milieu, envoyoient des ſecours contre celle qui les preſſoit le plus, & rendoient preſque infructueux tous les avantages que l'on avoit par des combats : comme le fruit principal que l'on peut tirer des victoires eſt de gagner un pays pour avoir des quartiers, & d'augmenter ſon armée en diminuant celle de l'ennemi, qui avec un peu de patience ſe ruine peu à peu ; on ne pouvoit pas tirer ce fruit, parce que le renfort que les armées ennemies ſe renvoyoient mutuellement, faiſoit perdre tous ces avantages ; au lieu que l'armée de France & de



Digitized by Google

Suéde ſe joignant, pouvoient ſe concerter de maniere à ne ſe ſéparer plus,
AN. 1646. que ſuivant les mouvemens des armées oppoſées, & dans une diſtance à pouvoir ſe réjoindre quand celles des ennemis ſe mettroient enſemble. Ainſi M. de Turenne concerta avec M. Torſtenſon, que vers le mois de Mai il viendroit avec l'armée Suédoiſe dans la Heſſe, & que l'armée du Roi paſſant le Rhin au-deſſous de Mayence, ſe joindroit vers la Comté de Naſſau.

L'incommodité de la goutte & une longue indiſpoſition, obligerent M. Torſtenſon à ſe retirer en Suéde, après avoir acquis, depuis la mort de M. Banier, toute la réputation qu'un grand homme peut avoir par le gain de diverſes batailles, par la ruine d'une grande armée ennemie qu'il réduiſit à rien, & par une eſtime générale de prudence, de cœur & d'habileté : il laiſſa le commandement de l'armée à M. Wrangel, qui ayant paſſé une partie de l'hiver à prendre quelques petites Places vers la Weſtphalie, ſe trouva en Heſſe au commencement du Printems.

M. de Turenne demeura ſix ſemaines à ſa Cour : M. de Bouillon ſon frere étoit à Rome, & ſes affaires n'étant pas encore ajuſtées, M. le Cardinal offrit à M. de Turenne le Duché de Château-Thierri qui devoit entrer dans l'échange de Sedan, en l'aſſurant que ſon acceptation ne nuiroit pas aux affaires de Monſieur ſon frere, & que l'on donneroit une autre Terre à ſa place ; mais M. de Turenne, perſuadé que cet avantage rallentiroit, s'il n'empêchoit pas la concluſion de l'échange de Sedan, convint avec M. le Cardinal qu'il ne prendroit rien, juſqu'à ce que les affaires de Monſieur ſon frere fuſſent achevées. Il retourna donc au mois d'Avril ſur le Rhin, fit aſſembler toute l'armée dans le commencement de Mai, & fit deſcendre un pont de bateaux auprès de Bacharach, pour aller joindre les Suédois dans la Heſſe. Après avoir tout concerté pour cette jonction, M. le Cardinal Mazarin lui envoya un Gentilhomme nommé Saint-Aignan, pour lui dire que M. de Baviére ayant donné aſſurance à Meſſieurs les Plénipotentiaires à Munſter, que ſon armée ne joindroit pas celle de l'Empereur, ſi celle du Roi ne paſſoit pas le Rhin ; le Roi lui commandoit de ne pas traverſer ce fleuve : le même Gentilhomme lui fit entendre que la penſée de la Cour étoit d'aſſiéger Luxembourg. M. de Turenne croyant que ce ſeroit la perte entiere des affaires d'Allemagne, ſe contenta de ne pas paſſer le Rhin, pour ne point contrevenir ſi promptement à un ordre exprès, & deux jours après que ce Gentilhomme fut retourné, le pont de bateaux rompit par une grande crue d'eaux.

Digitized by Google

Pendant qu'on le racommodoit, M. de Turenne apprit que l'armée de l'Empereur & de Baviére s'étant jointes en Franconie, marchoient droit aux Suédois dans la Heſſe, & jugea que ſa jonction avec eux étoit impoſſible en paſſant par le pont de Bacharach. Connoiſſant qu'il n'avoit point d'autre paſſage ſur le Rhin que dans les villes que Meſſieurs les Etats de Hollande tenoient, il envoya quelques Régimens d'Infanterie à Mayence où il laiſſa M. du Paſſage, partit deux jours après qu'il ſçut la marche de l'ennemi, manda à M. le Cardinal par un Sécrétaire la réſolution qu'il prenoit, & alla paſſer la Moſelle cinq ou ſix heures au-deſſus de Coblents à gué, & de-là par le pays de Cologne & de Meurs à Rhimberg & enſuite à Weſel, ayant envoyé un Gentil-homme à M. le Prince d'Orange & à Meſſieurs les Etats pour leur demander le paſſage. AN. 1646.

Il y avoit douze ou quatorze jours de marche d'où il étoit parti juſqu'à Weſel, où il trouva Madame de Longueville qui alloit à Munſter; il marcha deux jours avec l'armée ſur la route de cette Princeſſe, & de-là paſſant par Lipſtadt que les Heſſiens tenoient, il envoya avertir M. Wrangel (qui étoient aux frontiéres de la Heſſe) du tems qu'il pourroit le joindre. L'armée avoit marché plus d'un mois à fort grandes journées, durant lequel tems celle de l'Empereur & de Baviere ayant approché des Suédois, n'oſa pas les attaquer à cauſe des poſtes avantageux qu'ils prirent. Il y eût quelques petits combats, mais pas un de conſidérable; & M. Wrangel ſe gouverna avec beaucoup de prudence & de réſolution. Comme les armées ennemies ſçurent que l'armée de France approchoit, ils ſe retirerent à cinq ou ſix heures des Suédois & ſe camperent auprès de Fridberg, petite ville, dans laquelle ils mirent deux ou trois cens hommes. L'armée du Roi joignit celle des Suédois qui ſe mirent en bataille à ſon arrivée. Il y avoit plus de dix mille chevaux & ſix ou ſept mille hommes de pied, & bien ſoixante piéces de canon. M. de Turenne ſoupa chez M. Wrangel avec beaucoup de réjoüiſſance, & ayant ſeulement ſéjourné un jour à cauſe du manque de fourage, l'armée du Roi prit l'avant-garde le premier jour, & M. de Turenne donna le mot; enſuite il le donnoit par écrit pour une ſemaine & M. Wrangel pour l'autre, ſe l'envoyant ainſi l'un chez l'autre par quelque ajudant, ſans qu'il y eût jamais aucune diviſion: on marcha en deux jours près des ennemis qui étoient campés au lieu que j'ai dit. Ils faiſoient alors trois ſalves, pour le jour, à ce que je crois, de la naiſſance de l'Empereur, & on voyoit par-là que leur Corps étoit conſidérable. Ils avoient bien quatorze mille chevaux, dix mille hommes de pied

Digitized by Google

An. 1646. & plus de cinquante piéces de canon. On s'approcha à un quart de lieuë d'eux, & on ne jugea pas à propos de les attaquer dans un Camp où ils étoient peu retranchés, mais fort avatageuſement poſtés.

Après quelque eſcarmouche, le jour que l'armée arriva près d'eux, on vint camper fort proche des murailles de Fridberg, où ils avoient trois ou quatre cens hommes de garniſon : comme ceux de la ville tiroient à l'entrée de la nuit ſur des ſoldats qui dans le tems du campement vont querir du bois, je ne doute pas que l'ennemi ne crut que l'on faiſoit des approches avec intention d'aſſiéger la Place dont la priſe n'eût été gueres difficile : mais à l'entrée de la nuit M. de Turenne & M. Wrangel ayant conféré enſemble ſur ce qu'il ſeroit plus avantageux de faire, ils ſe débattirent quelque tems ſi l'on n'iroit pas par le Bergſtras en laiſſant Francfort à main gauche, pour tâcher d'arriver à Heilbron devant l'ennemi, & avoir enſuite une entrée dans le pays de Wirtemberg. On jugea enfin que l'ennemi ayant un chemin plus court à faire, y arriveroit avant nous ; & qu'ayant toujours le Danube & le bon pays derriere lui, il n'abandonneroit jamais que ce qu'il auroit ruiné. Au contraire l'armée Françoiſe & Suédoiſe n'ayant derriere elle que les bords du Rhin qui eſt un pays entiérement épuiſé, ſeroient au commencement de l'hiver contraintes de reprendre chacune ſes anciens quartiers, & de laiſſer à l'armée de l'Empereur & de Baviere les leurs qui étoient outre les pays héréditaires, les Cercles de Suabe, de Franconie & la Baviere qui ſont des pays ſans comparaiſon meilleurs que les bords du Rhin, le pays de Turinge & de Brunſwic, où les armées Françoiſe & Suédoiſe avoient accoutumé de ſe retirer. Cette différence donne des avantages pour la prochaine Campagne, parceque les ſoldats viennent chercher les armées qui ſont dans les bons pays, & que l'on y rétablit facilement ceux que l'on a. Après avoir été quelque tems en ſuſpens, il fut réſolu que l'on envoiroit mille chevaux avec cinq cens dragons pour ſe ſaiſir du poſte de Bonnameis qui eſt un petit bourg à deux heures de Francfort ſur la petite riviere de Nid, laquelle étant paſſée ſans que l'ennemi s'y oppoſât, on pourroit enſuite arriver auſſi-tôt qu'eux à la riviere du Mein, ou les combattre en chemin s'ils prenoient cette marche.

Les troupes étant arrivées à Bonnameis, & n'y trouvant que quelques dragons qui défendoient le paſſage, s'en ſaiſirent & du bourg. Un Corps de Cavalerie de l'ennemi que commandoit M. de Wert étant arrivé un peu tard, & voyant le poſte pris, fit alte aſſez proche de-là. Les armées jointes marcherent le lendemain trois heures devant le jour : celle du Roi avoit

Digitized by Google

l'avant-garde, & ayant cotoyé dans la nuit & dans le commencement du jour celle de l'ennemi, on ne leur vit prendre d'autre réſolution que de ſe mettre ſous les armes. On a un peu blâmé M. l'Archiduc d'avoir été trop long à prendre parti, ce qui lui coûta bien cher : car pendant qu'il faiſoit alte dans ſon camp, l'armée marchoit toujours ; & ayant trouvé le poſte de Bonnameis occupé par ceux que l'on avoit envoyé devant, on fit promptement raccomoder le paſſage, & M. de Wert qui s'étoit avancé pour s'en ſaiſir, commença à ſe retirer vers le gros de l'armée ennemie. AN. 1646.

Cependant on paſſa quoiqu'avec beaucoup de difficulté en divers endroits, & M. Konigſmarc ayant trouvé un paſſage à main gauche que l'armée Françoiſe avoit laiſſé, pour pouvoir paſſer par un plus grand front, renverſa pluſieurs troupes de M. de Wert qui ſe retiroient. Comme il n'étoit que deux heures après midi, quoique l'on eût bien fait ſix heures de chemin avec une grande armée & un très grand bagage, on marcha encore trois heures ce jour-là, toujours en intention de couper à l'ennemi le chemin du Mein ; ce qui réüſſit par la lenteur à ſe réſoudre : de ſorte que le ſoir on arriva entre Francfort & Hanau en un lieu qui ôtoit le moyen à l'ennemi de pouvoir ſe retirer vers le Mein ſans combattre.

L'armée étant partie deux heures devant le jour au mois d'Août, avoit fait neuf heures de chemin. Comme on avoit commandé au bagage de prendre tout à fait la main droite, & qu'il étoit couvert, on ne s'en mit pas beaucoup en peine & il arriva le lendemain. Ainſi les ennemis avec toutes les forces de l'Empire ſe virent en un jour hors d'état de pouvoir plus aller ni en Franconie, ni en Suabe, ni en Baviere, ayant toute l'armée confédérée entre eux & ces Pays-là. Mais comme on craignoit qu'à la faveur d'une petite riviere qui coule vers Hanau, ils ne puſſent encore marcher vers Aſchaffembourg qui eſt ſur le Mein ; on partit le lendemain avant le jour avec une partie de l'armée, commandant au reſte de ſuivre, quoique fort affoiblie par la marche du jour précédent, & l'on arriva à une petite ville ſur ce ruiſſeau. Les ennemis y avoient mis quelques gens & le lieu étant aſſez proche du derriere de leur Camp, il y avoit apparence qu'ils alloient marcher pour gagner Aſchaffembourg : mais comme ils virent l'armée ennemie paſſer de grand matin, ils firent alte dans leur Camp leur bagage attelé, retirerent leurs troupes de cette petite ville & défendirent le ruiſſeau ſur lequel elle eſt ſituée avec quelques gens commandés.

L'armée Françoiſe & Suédoiſe arriva toute ſur le midi auprès de ce ruiſſeau, & ayant fait venir du canon & fait retirer un eſcadron Impérial qui

AN. 1646. le ſouffrit avec un patience incroyable, l'ennemi demeura de nouveau dans ſon Camp. Les choſes avoient ainſi entiérement changé de face dans une ſeule journée. Comme il y avoit un petit bois qui couvroit une partie du Camp des Impériaux, on ne voyoit pas bien leurs mouvemens: auſſitôt qu'ils virent qu'on leur avoit pris le devant, ils firent marcher leur bagage vers Fridberg & ſuivirent à l'entrée de la nuit le même chemin tirant vers la Heſſe, dans le deſſein apparemment, s'ils avoient été pourſuivis, d'aller vers la Weſtphalie ou vers Cologne. On balança quelque tems quel parti on prendroit de les ſuivre ou de profiter de l'occaſion de prendre des poſtes conſidérables dans les Cercles de Franconie, de Suabe & de Baviere. Il eſt certain que ſuivant le premier parti on les auroit ramené auprès de Cologne avec quelque perte dans leur retraitte: mais comme l'Empereur & M. de Baviere avoient le tems d'envoyer des ordres dans les Pays que je viens de dire, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, les affaires étant changées en un quart-d'heure, on réſolut de marcher vers le Mein.

M. de Turenne fit joindre M. du Paſſage qu'il avoit laiſſé vers Mayence, quand il prit ce grand tour par Weſel avec deux mille hommes & marcha à Aſchaffembourg, qui eſt un beau paſſage ſur le Mein, dans lequel il y avoit deux cens hommes qui ſe rendirent incontinent. Après avoir paſſé le Mein, l'armée Françoiſe prit la droite, & la Suédoiſe la gauche marchant à huit ou dix lieuës l'une de l'autre. La premiere aſſiégea Schorendorf qu'elle prit en trois jours & alla à Lawingen ſur le Danube, que perſonne ne gardoit: l'autre prit Nordlinghen, marcha à Donawert où elle paſſa le Danube comme la Françoiſe à Lawinghen, y ayant des ponts dans ces deux lieux, & trouvant des vivres abondamment par tout. Les Suédois laiſſerent garniſon dans Nordlinghen & les François dans Schorendorf & dans Lawinghen, en paſſant & ſans ſéjourner. Les Suédois traverſerent le Lech ſur le pont de Rain qui n'eſt qu'à trois ou quatre lieuës de Donawert & inveſtirent la Place dans laquelle M. de Baviere avoit mis douze ou quinze cens hommes de milice, qu'on appelle chaſſeurs parcequ'ils ont une caſaque verte.

M. de Turenne ſçachant qu'il n'y avoit perſonne dans Ausbourg, envoya M. de Beauveau avec cinq cens chevaux pour parler à ceux de la ville, ayant paſſé lui-même à Lawinghen avec l'armée. Ceux d'Ausbourg firent entrer M. de Beauvau, laiſſant les Cavaliers à la porte & commencerent à parler de la compoſition pour ſe mettre entre les mains des François

Digitized by Google

François & des Suédois. Dans ce tems M. Wrangel, qui avoit commencé les approches de Rain & avoit trouvé de la réſiſtance, comme il arrive ordinairement les premiers jours quand on a affaire à des milices, envoya prier M. de Turenne d'y marcher promptement, lequel croyant que ceux d'Ausbourg tireroient peut-être la négociation en longueur, tandis qu'une des deux armées étoit engagée au ſiége de Rain, s'y en alla en diligence, & fit revenir M. de Beauvau: comme la tranchée des Suédois étoit ouverte depuis trois ou quatre jours, il en ouvrit une le ſoir qu'il arriva: la ſeconde ou troiſième nuit, ſe trouvant tout proche d'un baſtion, ceux de dedans ayant battu la chamade de ſon côté qui étoit le plus avancé, la garniſon ſortit au nombre de près de deux mille hommes qui avoient beaucoup tiré & s'étoient fort mal défendus. AN. 1646.

M. Wrangel parla ſouvent dans le tems du ſiége de Rain avec M. de Turenne ſur celui qui mettroit un Gouverneur dans Ausbourg: il étoit d'accord de partager la garniſon; mais il ajouta que le feu Roi de Suéde ayant tenu cette Place, il reſtoit quelques droits aux Suédois pour y commander plus qu'au Roi. Je crois que la penſée que les François s'en rendant les maîtres voudroient y mettre quelqu'un pour y commander, fut une des principales raiſons qui obligea M. Wrangel à preſſer tant M. de Turenne de venir à Rain: néanmoins il n'y eût jamais de conteſtation aigre entre M. de Turenne & M. Wrangel; & je penſe que l'affaire eût été réglée de cette façon, que l'on eût tiré au ſort à qui mettroit un Gouverneur dans la Place: Mais comme la ville de Rain fût renduë, où les Suédois mirent garniſon, on apprit que Royer étant parti de Memmingen étoit entré avec douze ou quinze cens hommes dans Ausbourg: on ne laiſſa pas d'y marcher pour voir ſi l'on ne pût l'inveſtir dans les ſept ou huit jours de tems qu'il falloit, avant que les armées Impériale & Bavaroiſe pûſſent entrer dans la Baviere, ayant pris le tour par la Turinge (1) & par le haut Palatinat. On repaſſa le Lech, on prit ſes quartiers auprès d'Ausbourg, & l'on ouvrit deux tranchées du côté des François & une des Suédois: on trouva que le foſſé étoit fort large & fort profond, & les difficultés à paſſer étoient d'autant plus grandes qu'on manquoit de toutes les choſes néceſſaires, comme il arrive dans une armée de campagne. On n'avoit pas perdu plus de cinq ou ſix cens hommes, & l'on étoit déja ſur le bord du foſſé, quand on apprit que les armées Impériale & Bavaroiſe étoient à deux

(1) Puffendorf dit par la Franconie, la Turinge paroit un grand détour pour une armée qui étoit preſſée.

AN. 1646. heures de-là : on avoit ſçu tous les jours les journées qu'elles faiſoient, & leur marche avoit été moins rapide qu'elle ne dût l'être : on réſolut de ne quitter le ſiége qu'à la derniere extrémité. On voyoit bien que ſi l'armée ennemie s'approchoit de la riviere, qu'on ne pourroit pas garder les poſtes entre la riviere & la ville, & qu'ainſi la Place ſeroit ſecouruë : mais comme on eſpere toujours qu'un ennemi ne fera pas tout ce qu'il peut, on vouloit attendre qu'il prit la reſolution de marcher juſques-là avant que de lever le ſiége. On fit brûler beaucoup de villages pour l'empêcher d'approcher, de peur de manquer de fourage. Le même jour que les armées Impériale & Bavaroiſe arriverent, M. de Turenne & M. Wrangel paſſerent l'eau de leur côté avec deux mille chevaux & de l'Infanterie derriere pour eſcarmoucher les Impériaux dans la plaine & les empêcher d'approcher de la riviere : dans l'eſpérance que cet expédient réüſſiroit, on fit retrancher le Régiment de Turenne au-delà de l'eau, qui en dix heures fit un fort ſur lequel on mit du canon. Les ennemis ayant repouſſé quelques unes de nos troupes qui étoient dans le bois à la tête du fort, n'oſerent l'attaquer : mais la nuit s'approchant, ils s'étendirent pour ſe camper tout le long de la riviere où l'eſpace étoit ſi étroit que l'on n'y pouvoit demeurer de l'autre côté entre ladite riviere & la ville, que dans une tranchée ; c'eſt ce que l'on avoit fait quand il n'y avoit point d'armée ennemie : mais lorſqu'elle fut arrivée ſur les bords du Lech, on ne pouvoit plus y reſter à cauſe des deux feux de l'ennemi & de la Place, ni même défendre le paſſage de la riviere ni la tranchée.

Au commencement de la nuit, on retira ce qui étoit dans cette tranchée, & on mit toute l'armée enſemble entre le quartier des Suédois & des François. On retira le canon des batteries, & ayant envoyé le bagage avec les bleſſés & le gros canon à la pointe du jour dans une plaine à une heure d'Ausbourg, on lui commanda d'y faire alte ; on commença à marcher à deux heures de ſoleil ; les ennemis entrant en même tems dans la ville par le côté de la riviere qui étoit guéable & que l'on avoit abandonné : il ne s'y paſſa rien de conſidérable. Quand on ſe fut retiré à une heure de la ville, on ſe mit en bataille & on tira deux coups de canon pour montrer que l'on étoit réſolu à combattre, ſi l'ennemi vouloit s'avancer. Ce ſtratagéme eſt plus utile pour encourager le commun des ſoldats, que pour les gens plus éclairés, qui ſçavent bien que quand une armée déloge avec beaucoup de canon & de bagage de devant une Place, & qu'elle paſſe de grandes campagnes, l'on peut la combattre avantageuſement. Après

Digitized by Google

avoir demeuré tout le jour en ce lieu-là, on alla camper à deux heures d'Ausbourg, & le lendemain après avoir fait marcher le bagage, on alla à une heure & demie de Lawingen, où on résolut de camper pour faire fortifier la Place : en effet, les François & les Suédois entreprirent de faire chacun quatre Ravelins autour de la ville, qui est dans une très belle assiéte, & qui n'a que des murailles sans rampart, mais un pont sur le Danube : on y envoya deux ou trois mille hommes y travailler tous les jours, qui mirent en douze ou quinze jours tous ces ravelins en défense ; & M. de Turenne mit dans la Place le sieur de Grotius avec huit cens hommes de son armée. AN. 1646.

Dans ce tems-là l'armée de l'Empereur & de Baviere commandée par M. l'Archiduc étoit entre Ausbourg & Landsberg, où M. de Baviere envoya beaucoup de chevaux pour remonter les cavaliers ; des armes, des souliers & des habits à l'Infanterie. Les deux armées s'avancerent au commencement de Novembre vers Memminghen avec intention de s'approcher d'Ulm, & d'en tirer des vivres à la faveur des Places d'Heilbron, de Tubingen & d'Ausbourg qu'ils tenoient dans la Suabe & dans le pays de Wirtemberg ; & ayant une armée plus forte que celle des François & Suédois, ils espéroient de s'approcher de nous qui avions consommé tous nos fourages auprès de Lawinghen, & de nous faire retirer jusques dans la Franconie, leur laissant tous les quartiers de la Suabe, Lawinghen, Rain, Schorendorf & Nordlingen tellement abandonnés, que dans l'hiver ils s'en feroient rendus maîtres sans faire de siéges : de cette maniere toute la Campagne auroit été renduë inutile, au commencement de l'hiver qui est le tems qui décide en Allemagne, parcequ'il rend maître d'un pays à la faveur duquel l'on peut raccommoder & refaire une armée.

M. de Turenne & M. Wrangel prévoyant bien que de la résolution qu'ils prendroient, dépendoit le bon ou mauvais succès des affaires d'Allemagne, résolurent, quoique l'armée fut fort diminuée par les fatigues & la perte des chevaux, le manque d'armes & d'habits dans l'Infanterie, & malgré les neiges & les mauvais chemins, de marcher à l'ennemi auprès de Memmingen pour le combattre, ou pour voir en présence quel parti ils devoient prendre. Dans cette vûë on délogea d'auprès de Lawingen & contre l'opinion de la plûpart des Officiers & la croyance de toute l'armée qui s'imaginoit qu'on retourneroit dans la Suabe & de-là en Franconie : on fit une petite journée en avant, & le lendemain on s'approcha à une heure de l'ennemi qui demeura dans son poste. Comme il avoit de grands défilés & des marais devant lui, on ne crut pas devoir l'attaquer & l'on marcha vers

AN. 1646. Landsberg & la Baviere. M. de Turenne & M. Wrangel laiſſerent tout un jour deux mille chevaux devant l'ennemi pour couvrir leur marche & pour leur perſuader qu'on alloit l'attaquer, & par-là l'empêcher de troubler notre paſſage. On aſſûre que rien n'a jamais tant aigri ni tant excité M. de Baviere à faire la paix, que de voir l'armée des Confédérés au commencement de l'hiver envoyer des partis aux portes de Munick, & de n'avoir point de nouvelles des armées de l'Empereur & de la ſienne, pour qui il avoit fait de ſi grandes dépenſes, & qu'il croyoit, comme il étoit vrai, beaucoup ſupérieure à la nôtre.

On cotoya une partie du jour l'armée de l'ennemi, & ayant envoyé le bagage vers le Lech, on marcha enſuite en grande diligence juſques auprès de Landsberg, où l'on trouva le pont des ennemis qui n'étoit pas rompu. On fit paſſer deſſus quelques troupes à la hâte, & ayant ſçu qu'il n'y avoit que cent chevaux dans Landsberg, qui eſt une fort mauvaiſe Place, & que l'ennemi y avoit tous ſes vivres, on la fit ſommer & on l'obligea à ſe rendre : ſans perdre de tems on fit paſſer pendant la nuit & le jour ſuivant toute l'armée ſur le pont que les ennemis avoient laiſſé, & on envoya trois mille chevaux aux portes de Munich, où étoit M. de Baviere qui n'avoit plus aucune communication avec ſon armée.

Les ennemis s'étant apperçu aſſez tard que l'on marchoit vers le Lech, voulurent ſuivre ; mais ils apprirent que l'on avoit paſſé la riviere & que Landsberg étoit pris. Ils furent bien embaraſſés à prendre une réſolution : à la fin ils s'approcherent d'Ausbourg, & enſuite faute de vivres & de fourages ils ſe retirerent dans la Baviere, & les armées Françoiſe & Suédoiſe ſéjournerent auprès de Landsberg près de cinq ſemaines.

M. de Baviere ne voulut pas voir M. l'Archiduc qui marcha vers Ratisbonne avec l'armée de l'Empereur, & laiſſa l'armée de Baviere dans ſon pays. L'Electeur irrité prit alors la réſolution de faire la paix, & de laiſſer aux Confédérés tout l'Empire, pourvû qu'il conſervât ſes Etats. Cette réſolution à laquelle la néceſſité l'avoit réduit, eût eû un grand ſuccès ſans les meſures que les affaires de Flandre obligerent M. le Cardinal Mazarin de prendre, à quoi ſe mêlerent auſſi beaucoup de cabales de Religieux du côté de Rome, ſous prétexte que la ruine de la Maiſon d'Autriche étoit celle de la Religion Catholique en Allemagne ; ce qui n'étoit pourtant qu'une fauſſe couleur : car le Roi eût maintenu les Catholiques en Allemagne de même que la Maiſon d'Autriche, eût empêché les Suédois de faire aucun changement dans les conſtitutions de l'Empire, & auroit accordé aux Proteſtans les mêmes libertés dont la Maiſon d'Autriche les laiſſoit joüir.

Digitized by Google

L'armée quitta enfin Landsberg, & se rapprocha de Memmingen, avec intention de vivre de ce côté du Danube autant que l'on pourroit, afin qu'il restât assez de pays au delà pour y demeurer jusqu'au Printems. Cependant M. de Turenne fit prendre par M. d'Hocquincourt le Château de Tubingen; & ayant appris que les ennemis avoient quelque Corps près de Rain, M. Wrangel & lui y allerent avec cinq ou six mille chevaux, & défirent sept ou huit cens de l'ennemi. M Wrangel s'avança aussi près de Lindau qu'il ne trouva pas à propos d'assieger. AN. 1646.

Dans ce tems-là M. de Baviére ayant fait proposer à Munster le dessein qu'il avoit de s'acommoder avec les Couronnes confédérées, M. de Croissi vint trouver M. de Turenne; & le lieu d'Ulm ayant été choisi pour le traitté, M. de Bauschemberg Géneral de l'artillerie, y vint de la part de M. de Baviére, & M. de Traci & M. de Croissi de la part du Roi. Les armées demeurerent quelque tems assez proche du lieu des conférences; à la fin il fut conclu que M. de Baviére mettroit (1) Heilbron entre les mains du Roi, & Memmingen entre les mains des Suédois, & promettoit de se séparer entiérement des interêts de l'Empereur, de ne le point assister de ses troupes, de donner passages & vivres à celles du Roi pour aller dans les pays héréditaires.

En ce tems-là, l'Empereur se trouvoit avec quatre ou cinq mille hommes de pied & cinq ou six mille chevaux: les armées Françoise & Suédoise au contraire, montoient à treize ou quatorze mille hommes de pied, & à vingt mille chevaux, après avoir été racommodées. Le cœur de l'hiver & la grande distance qu'il y a de la Suabe dans les pays héréditaires empêcherent qu'on ne pût se servir qu'au printems de cet avantage.

Après que la paix fut faite avec M. de Baviére, l'armée du Roi se mit en quartier, dans les pays qui lui tomberent en partage des conquêtes qu'elle avoit faites la Campagne précédente avec les Suédois. Comme l'armée de l'Empereur se trouva fort affoiblie par la séparation de celle de Baviére, elle se retira dans les pays héréditaires, non pas tant pour se rafraîchir que pour s'éloigner des Confédérés. AN. 1647.

Cette foiblesse des ennemis engagea la Cour à retirer l'armée d'Allemagne, ayant été sollicitée par les partisans de Baviére, qui suggeroient que la continuation de la guerre contre l'Empereur alloit entiérement à la ruine de la Religion Catholique; que les Suédois seuls profiteroient de cette

(1) L'Historien du Vicomte a crû devoir suivre ici les articles du traitté d'Ulm, cités dans le Recueil des traittés & négociations.

AN. 1647. décadence de l'Empire ; que le Roi retirant ſon armée, on laiſſeroit les choſes dans un équilibre que la France devoit ſouhaiter ; de ſorte que ni la Maiſon d'Autriche ni les Suédois ne ſeroient les maîtres ; & que M. de Baviére les voyant affoiblir tous deux, & conſervant ſon armée, feroit toûjours pancher la balance du côté que la France ſouhaiteroit. Le beſoin que le Roi avoit de troupes en Flandre, à cauſe du grand Corps qu'on avoit envoyé ſous M. le Prince en Catalogne, obligeoit auſſi à prendre ce parti. M. de Turenne avoit remontré au contraire par divers Envoyés, que la perte de la Maiſon d'Autriche étoit preſque ſûre par la réünion des armées de France & de Suéde, & par la ſéparation de celle de Baviére, qui avoit laiſſé l'armée de l'Empereur preſque réduite à rien : qu'on remédieroit bien à la crainte que la France avoit de rendre les Suédois trop puiſſans, par le partage qu'on feroit des conquêtes ; que la France tenant une partie de l'Allemagne, & conſervant l'amitié de M. de Baviére, ſe rendroit arbitre des affaires en Allemagne ; que ſi on en ſortoit avec l'armée, on laiſſeroit M. de Baviére maître des affaires, & en état de ſe tourner contre les Suédois quand il voudroit.

Malgré toutes ces raiſons, M. de Turenne eut ordre de marcher en Flandre ; il avoit bien prévû que la Cavalerie Allemande feroit difficulté de le ſuivre, à cauſe de cinq ou ſix montres (1) qui étoient dûës. Ce qu'il avoit repréſenté à la Cour, qui ne ſe trouvant point en état de donner aucune ſomme conſidérable, promit ſeulement une montre, laquelle même à cauſe de la difficulté que firent les Marchands d'accepter les lettres de change, ne fut pas prête au tems que l'armée devoit marcher : M. de Turenne pour y remédier, envoya la Cavalerie dans des bons quartiers, leur diſtribua tout le pays, les traitta le mieux qu'il lui fut poſſible, & s'en alla avec l'Infanterie Françoiſe prendre Hocſt & Stenheim & d'autres petites Places qui aſſuroient ſes conquêtes le long du Rhin : après quoi il reçut un ordre exprès de ne point perdre de tems pour marcher en Flandre. M. de Turenne avoit crû que les principaux Officiers de la Cavalerie Allemande devoient être contens, ayant fait M. de Flextein Géneral Major, donné le Gouvernement de Schorendof à M. de Rouſmaorns, & obtenu à la Cour pour M. Roſen, qui étoit ſorti depuis peu de priſon, la charge de Lieutenant Géneral de la Cavalerie qu'avoit M. Doubatel. L'armée eut rendez-vous à Philisbourg, où elle paſſa le Rhin ſans faire aucune difficulté ; & on marcha entre Strasbourg & Saverne, où M. Roſen qui n'avoit

(1) Montre ſignifie un mois de paye.

Digitized by Google

bougé de chez lui depuis sa sortie de prison, vint trouver M. de Turenne. AN. 1647.

Le repos que la Cavalerie avoit eu dans ses quartiers, le voisinage de la maison de M. Rosen où les Officiers alloient de tems en tems, & l'éloignement de M. de Turenne qui ne pouvoit pas y avoir l'œil, firent faire à beaucoup d'Officiers force raisonnemens contre le voyage de France : M. Rosen y portoit aussi les esprits, non pas peut-être qu'il souhaitât une entiére mutinerie, mais afin que la grande difficulté que les Allemans feroient de marcher en Flandre, obligeât la Cour ou à leur payer les montres dûës, ou à les laisser en Allemagne. Le lendemain que M. Rosen fut arrivé, on donna ordre à tous les Régimens de passer la montagne de Saverne ; & M. de Turenne ayant M. Rosen avec lui, apprit en approchant de Saverne que le vieux Régiment de Rosen ne vouloit pas marcher : il y envoya M. Rosen, dont il n'avoit aucun soupçon, & ensuite il y alla lui-même ; & n'ayant rien pû obtenir d'eux, il passa la montagne avec l'Infanterie, & envoya ordre à toute la Cavalerie de marcher, persuadé que s'il s'arrêtoit pour la mutinerie de ce Régiment, ce retardement donneroit lieu aux autres d'en faire de même. Il ne passa de la Cavalerie Allemande que le Régiment de Turenne : le vieux Régiment de Rosen ayant envoyé aussi-tôt aux autres Régimens Allemans, ils se joignirent tous à lui en deux heures. Le lendemain, les principaux Officiers de l'armée vinrent trouver M. de Turenne, & demanderent toutes les montres dûës : il leur fit connoître qu'il étoit impossible qu'ils pussent toucher de l'argent avant que d'entrer en Campagne ; mais s'ils marchoient, il leur promettoit de tirer toutes les assurances de la Cour pour leur entier payement. Ils s'en retournerent avec cette réponse. Le lendemain, il envoya M. Rosen & M. de Traci pour leur représenter le préjudice que leur résistance apporteroit aux affaires du Roi, & même au payement de leurs montres, s'ils laissoient passer la Campagne sans rendre aucun service à la France.

Quand Messieurs Rosen & Traci furent arrivés auprès de la Cavalerie, les Officiers d'entr'eux qui avoient été les plus liés avec M. Rosen, lui remontrerent que l'affaire étoit à un point, qu'il n'y avoit plus d'accommodement à esperer ; & que s'il ne prenoit le parti de se mettre à leur tête qu'ils en choisiroient quelqu'autre, & qu'ainsi il demeureroit parmi les François sans aucune considération : M. Rosen prit le parti de demeurer avec eux, disant que les troupes le retenoient par force ; mais M. de Traci vint retrouver M. de Turenne, qui ayant vû partir la même nuit le bagage de M. Rosen pour aller joindre la Cavalerie révoltée, ne douta

AN. 1647. plus qu'il ne fut de concert avec les Allemans. Le lendemain ſa maniere d'agir en envoyant des ordres par tout le pays, & en ſe faiſant reconnoître des troupes comme Général, fit voir bien clairement ſon deſſein. Il envoya querir des batteaux à Strasbourg que les habitans lui accorderent, à cauſe des menaces qu'il leur fit de brûler tous leurs villages s'ils les lui refuſoient; il marcha enſuite pour repaſſer le Rhin. M. de Turenne ayant appris ſes démarches, fit neuf lieuës d'Allemagne en un jour, avec trois mille hommes de pied & les quatre Régimens de Cavalerie Françoiſe, & le ſien Allemand, & arriva tout auprès de cette Cavalerie qui commençoit à paſſer le Rhin. Fort étonnés de la promptitude de ſa marche, & de le voir ſi près d'eux, ils envoyerent des Officiers députés, qui dirent que ſi on laiſſoit la Cavalerie repaſſer le Rhin comme ils l'avoient promis, qu'enſuite ils feroient tout ce que M. de Turenne leur commanderoit: il fut quelque tems en doute s'il les chargeroit ou leur permettroit de repaſſer le Rhin; ils étoient en telle confuſion qu'il n'y avoit rien à craindre à prendre le premier parti: le procédé même de M. Roſen, que M. de Turenne avoit toûjours traitté ſi favorablement, méritoit un juſte reſſentiment; mais la promeſſe que la Cavalerie faiſoit de retourner au ſervice du Roi, & l'éloignement qu'avoit M. de Turenne de vouloir prendre une vengeance particuliére, lui firent conſentir à permettre que les mutins repaſſaſſent le Rhin; après quoi ils ſe ſéparerent en diverſes caballes. M. Roſen n'étant plus leur maître, une partie des Officiers voulut revenir ſervir le Roi; mais les cavaliers ne voulant plus les ſuivre, & craignant le châtiment, élûrent des cavaliers pour les commander, & ne reconnurent plus leurs Officiers.

Pendant ce tems là, la Campagne s'avançant en Flandre, M. de Turenne y envoya les quatre Régimens François de Cavalerie qui lui reſtoient, & s'en alla avec douze ou quinze perſonnes avec lui, au lieu où étoient les Allemans, jugeant bien que dans la confuſion où ils étoient, perſonne n'auroit aſſez de crédit pour lui faire un déplaiſir. Il paſſa le pont de Straſbourg, & s'en alla au quartier de M. Roſen, où étoient logés quatre Régimens de Cavalerie; M. Roſen vint au devant de lui avec beaucoup d'Officiers, fort embaraſſés au commencement. M. de Turenne alla dîner avec lui dans une hôtellerie au bout du pont de Strasbourg, dans le deſſein de le mener promptement en deça du pont, & ainſi ſe ſaiſir de lui; mais le nombre d'Officiers qui étoient avec M. Roſen ayant empêché M. de Turenne d'exécuter ce deſſein, il réſolut d'aller coucher au quartier de

de M. Roſen, & d'attendre un tems plus propre. Les Régimens qui étoient au quartier de M. Roſen ſçachant la venuë de M. de Turenne, monterent à cheval, & ſe retirerent avec une grande confuſion ; mais ayant été aſſurés que M. de Turenne venoit coucher dans leurs quartiers ſans aucunes troupes avec lui, ils revinrent vers le ſoir. M. de Turenne ſoupa chez M. Roſen, avec quantité d'Officiers ; & dans la bonne chere & le vin toutes choſes furent oubliées en apparence. Quoique les cavaliers fuſſent dans les quartiers avec les Officiers, ils ne laiſſoient pas néanmoins d'avoir des Députés ( c'eſt ainſi qu'ils les appelloient ) choiſis d'entr'eux pour les commander ; & les Officiers n'avoient plus de part aux réſolutions qu'ils prenoient. On avertit M. de Turenne à minuit que les Cavaliers vouloient marcher vers le Marquiſat de Baden, pour s'éloigner davantage du pont de Strasbourg. Reſolu de s'en aller avec eux, il marcha avec tous les Officiers à la tête des eſcadrons, & envoya les quartiers maîtres au logement avec la garde, n'y ayant aucun Officier qui eut du crédit ; ce qui eût parû aux perſonnes qui n'en ſçavoient pas le fond, une choſe contrefaite à plaiſir, pour diſſimuler quelque intention contraire à ce qui paroiſſoit. AN. 1647.

On marcha deux jours de cette façon ; & le troiſième comme on penſoit ſéjourner, toute la Cavalerie ſe trouva à neuf heures du matin au quartier général : ils envoyerent des Députés à M. de Turenne, pour lui demander les montres dûës : il monta à cheval, s'en alla les trouver, & leur dit à la tête des eſcadrons, que de demander un argent comptant, c'étoit demander l'impoſſible, & qu'en repaſſant le Rhin ils iroient au devant de leur payement : ils demanderent à M. de Turenne s'il leur en répondoit ; lui ne voulant s'engager à rien qu'à ce qui pouvoit être exécuté, ne leur donna d'autre parole que de payer la montre qui étoit prête, & de faire ce qu'il pourroit afin qu'ils fuſſent payés du reſte. Après cette réponſe ils firent ſemblant de vouloir ſe ſaiſir de la perſonne de M. de Turenne, lequel voyant bien la choſe être hors d'apparence, demeura avec eux, & leur commanda de ſe retirer dans leurs quartiers d'où ils étoient partis le matin. M. Roſen qui étoit toûjours avec M. de Turenne, perdoit tous les jours ſon crédit auprès de tous les Officiers principaux de ce Corps : comme on ne s'adreſſoit plus à lui pour aucun commandement, il en fut beaucoup choqué, & tâcha de perſuader à M. de Turenne de ſe retirer à Stolhoffen, lui repréſentant le peu de ſûreté qu'il y avoit pour lui, & qu'il envoyeroit de-là ſes ordres avec la même autorité qu'étant préſent. M. de Turenne ne voulut point s'éloigner des troupes, & logeoit toûjours chez

AN. 1647. M. Roſen n'ayant aucun équipage, mais ſeulement quatre perſonnes avec lui, afin d'ôter tout ſoupçon : mais auſſi M. Roſen n'avoit pas un ſi grand crédit qu'il ne fut aiſé de voir que les troupes ne prendroient pas ſon parti quand il ſeroit arrêté.

On arriva à huit lieuës de Philisbourg, dans une petite ville nommée Etlingen, où un Régiment d'Infanterie des mutins faiſoit la garde : M. de Turenne fit venir la nuit cent mouſquetaires de Philisbourg, leur commanda de ſe trouver à la pointe du jour à l'ouverture de la porte, s'y en alla lui-même, perſonne n'étant levé dans le quartier, en laiſſa cinquante à la porte, ordonna à la garde de poſer les armes, & envoya les cinquante autres chez M. Roſen ; après l'avoir fait lever, il le fit marcher à l'inſtant à Philisbourg, le faiſant embarquer ſur le Rhin à deux lieuës du quartier. Il envoya querir en même tems tous les Officiers qui commandoient les Régimens de Cavalerie, à qui il dit qu'il avoit fait arrêter M. Roſen, & leur commanda de ne le plus reconnoître. Il trouva une parfaite obéiſſance dans tous les Officiers, qui promirent qu'ils feroient ce que M. de Turenne leur commanderoit. La même mutinerie demeura cependant parmi les Cavaliers ; mais depuis la priſe de M. Roſen, il ne leur reſta perſonne pour les commander : tous les Officiers juſqu'aux Caporaux demeurerent auprès de M. de Turenne ; deux Régimens même rentrerent dans le devoir, & ne voulurent point ſuivre les autres, qui marcherent vers la Franconie, ayant élû des Chefs parmi les mutinés.

M. de Turenne les ſuivit avec tous les Officiers, & avec quelques eſcadrons ; & au bout de deux jours il les atteignit dans la vallée du Tauber : comme c'étoit un pays ſerré, il ne craignit point de les approcher, quoiqu'ils fuſſent en beaucoup plus grand nombre ; eux qui croyoient qu'il n'osât les attaquer, commencerent à défiler pour gagner une montagne. M. de Turenne les ayant vû, fit charger leur arriere-garde : les autres qui étoient engagés dans le paſſage voulurent rebrouſſer en diligence ; mais on les mit en telle confuſion qu'on les rompit entiérement : M. de Turenne penſa être pris à une premiere charge qu'il avoit faite avec quinze ou vingt chevaux : on tua deux ou trois cens hommes, & on en prit autant de priſonniers : ce qui étoit engagé par delà le paſſage s'en alla en diligence à la riviére du Mein, & une partie de ce débris, hors quatre Régimens, joignit quelque tems après les Suédois.

Comme la campagne n'étoit pas achevée en Flandre, où M. de Turenne avoit envoyé la Cavalerie qui lui reſtoit après la mutinerie des Allemans,

Digitized by Google

il racommoda avec ce débris tous les Régimens, hors deux, mit des Officiers dans toutes les Compagnies, & leur donna des Cavaliers qui avoient été pris, ou qui s'étoient venu rendre après le combat des mutinés. Il marcha enſuite dans le Luxembourg avec ſon Infanterie & ces Régimens racommodés; mais il reçut ordre de la Cour de ne pas paſſer outre, & d'y faire ſeulement une diverſion, en prenant quelques méchans Châteaux; ce qu'il fit, & obligea M. Bec de ſe ſéparer de l'armée de Flandre, avec un Corps de quatre ou cinq mille hommes. AN. 1647.

L'hiver approchant, & ôtant tout moyen aux uns & aux autres de rien faire dans ce canton, M de Turenne apprit que les choſes étoient bien changées en Allemagne, & que M. de Baviére voyant l'Empereur preſſé par les Suédois, avoit rompu le traitté fait avec les deux Couronnes, & avoit envoyé ſon armée joindre celle de l'Empereur, pouſſé les Suédois juſques dans le pays de Brunſwick, regagné beaucoup de pays que l'on avoit conquis quand les armées de France & de Suéde ſe joignirent l'année d'auparavant. Cette nouvelle obligea la Cour de lui envoyer des ordres de retourner en Allemagne. Ayant appris ſur ſa route que la garniſon de Frankendal aſſiegeoit Wormes, il envoya un Corps de Cavalerie qui en fit lever le ſiége, & marcha vers Mayence, & prit dans ſa marche le Château de Falkſteim: il fit faire un pont ſur le Rhin auprès d'Oppenheim, & demeura dans le pays de Darmſtat bien avant dans le mois de Janvier, en attendant que les Suédois fuſſent en état de marcher; mais l'état de leur armée ne le permettant pas, & ayant beſoin de quelque tems pour remettre & remonter leur Cavalerie, M. de Turenne fut obligé de ſe retirer vers Strasbourg.

Ayant eu permiſſion d'aller à la Cour, & ayant diſtribué des quartiers en Lorraine pour l'armée, il étoit prêt à partir pour la France, lorſque Madame la Landgrave de Heſſe lui envoya un Gentilhomme, qui avoit ordre de lui dire que l'armée des Suédois étoit en état de marcher, pourvû que celle du Roi repaſſat le Rhin pour la joindre. C'étoit un grand contre-tems d'être obligé de marcher huit jours par le pays dont il étoit venu, & qui étoit entierement ruiné, avec une armée bien délabrée, qui s'attendoit d'avoir des quartiers pour ſe remettre: néanmoins M. de Turenne crut l'affaire ſi importante qu'il ſe contenta d'envoyer M. de Vautorte à la Cour, pour lui apprendre qu'il alloit repaſſer le Rhin, & la prier de l'aſſiſter. Il donna dix jours pour remettre l'artillerie, envoya en Suiſſe chercher des chevaux, retourna à Mayence dans le mois de Février, y repaſſa AN. 1648.



Digitized by Google

AN. 1648. le Rhin & alla dans la Franconie joindre les Suédois, quoiqu'il fut huit jours pendant cette marche sans trouver presque de paille pour les chevaux. Pour l'Infanterie il commanda que l'on fit des manteaux à cause que la saison étoit fort rude; de sorte qu'il se trouva au-delà du Rhin avec quatre mille hommes de pied, quatre mille chevaux & vingt piéces de canon avec douze ou quinze Places conquises en fort bon état.

Quelque tems avant que de passer le Rhin, M. de Turenne écrivit à M. le Duc de Baviere & lui manda que dès qu'il s'étoit déclaré contre les Suédois, le Roi avoit résolu de rompre de sa part le traitté qui s'étoit fait avec lui. M. de Turenne sçavoit bien que l'intention de la Cour étoit qu'il fit ce qu'il pourroit contre l'Empereur; mais il n'avoit point d'ordre exprès de déclarer la guerre à M. de Baviere. Comme le bruit se répandit dans toute l'Allemagne que l'on s'entendoit toujours en France avec M. de Baviere, il crut qu'une déclaration ouverte rassureroit les Suédois & tous les Princes Allemans alliés de la France, & l'on approuva cette démarche à la Cour.

L'armée du Roi se trouvant au-delà du Rhin, marcha en laissant la riviere du Mein à la droite, & joignit les Suédois entre la Hesse & la Franconie. Après cette jonction, un Corps de Hessiens qui étoit venu avec les Suédois s'en retourna au pays de Hesse & les deux armées passerent le Mein. Celles de l'Empereur & de Baviere qui s'étoient affoiblies par de petits siéges dans la Hesse, après avoir poussé les Suédois, s'en retirerent en diligence vers le Danube, repasserent ce fleuve & se mirent à couvert d'Ingolstat, Place qui appartenoit à M. de Baviere. Les armées de France & de Suéde s'arrêterent sur le bord du Danube où l'on séjourna quelques jours dans l'incertitude où l'on iroit. M. Wrangel qui commandoit l'armée de Suéde avoit dessein d'aller dans le haut Palatinat: mais comme M. de Turenne craignoit qu'insensiblement le progrès de la guerre ne le meneroit vers la Bohême, & que par-là on s'éloigneroit trop de la Suabe qui étoit le seul lieu dont il pouvoit tirer les choses nécessaires pour l'armée, ne voulut point y aller. On fut quelques jours en négociation sans qu'il parût néanmoins rien d'altéré dans les esprits: on se sépara ensuite n'étant point d'accord. Les Suédois marcherent à l'entrée du haut Palatinat, & M. de Turenne avec l'armée du Roi s'en alla entre la Franconie & l'Evêché de Bamberg, sçachant bien que les Suédois n'iroient pas seuls en Bohême, & se tenant assez près d'eux pour pouvoir les rejoindre quand ils auroient changé de pensée. Les Cavaliers mutinés dont j'ai parlé que l'on

Digitized by Google

avoit chargés ſur le Tauber, qui étoient avec les Suédois, obligeoient auſſi M. de Turenne à ne pas s'éloigner de la Suabe. Il y en avoit bien quatre cens qui s'étoient remis dans l'armée du Roi, & les Suédois craignant de perdre le reſte, vouloient attirer l'armée Françoiſe dans une guerre éloignée du Rhin & du Danube, afin par-là de dégoûter le reſte des Allemans qui n'eſpéroient plus l'argent qui leur pourroit venir de France, & les quartiers que M. de Turenne leur avoit promis dans la Suabe. Les Régimens même de mutinés qui étoient dans l'armée des Suédois cauſoient tous les jours de petits déſordres entre les Officiers des armées ; mais il n'y parut rien au procédé des Généraux qui ſe voyoient tous les jours. Il s'y paſſa là-dedans force petites choſes qui ſeroient trop longues à écrire. AN. 1648.

Les Suédois ayant vû que l'armée du Roi demeuroit aux frontiéres de l'Evêché de Bamberg, & ne jugeant pas devoir s'éloigner davantage des François, ſe donnerent rendez-vous vers Rottembourg ſur le Tauber, & marcherent enſemble pour ſe rafraîchir aux frontiéres de Wirtemberg. Après y avoir ſéjourné environ trois ſemaines, ſçachant que les armées de l'Empereur & de Baviere étoient vers Ulm, ils y marcherent. Comme on arriva auprès du Danube, les armées ennemies qui étoient au-delà paſſerent un pont auprès d'Ulm, où il y eut quelque eſcarmouche ; & le lendemain continuerent leur route entre Lawingen & Ausbourg, & ſe camperent à trois lieuës de Lawingen, Place que le Roi tenoit ſur le Danube.

Les armées du Roi & de Suéde marcherent droit à Lawingen où M. de Turenne, M. Wrangel & M. Konigſmarc laiſſerent l'armée qui ſe campa à une lieuë de Lawingen, prirent trois mille chevaux avec eux, & paſſerent le pont pour aller reconnoître. Comme ils eurent traverſé le marais qui eſt au-delà de Lawinghen, qui dure bien une lieuë, & où il faut toujours défiler, ils firent alte & envoyerent un parti pour ſçavoir ce que faiſoient les ennemis : au bout de deux heures il rapporta que leur armée étoit campée à une heure & demie de-là, qu'ils n'avoient point d'alarme, que tous leurs chevaux étoient à la pâture & qu'il n'avoit rencontré aucun parti qui eût découvert les trois mille chevaux, ni qui pût voir ſi les armées confédérées étoient arrivées près de Lawinghen. On délibéra quelque tems ſi avec ces trois mille chevaux on pouſſeroit la grande garde, ou ſi on tomberoit ſur leurs chevaux qui étoient à la pâture ; mais on réſolut de demeurer la nuit en un lieu couvert avec les trois mille chevaux, & d'envoyer des Ajudans avec l'ordre aux armées de marcher toute la nuit, de laiſſer leur

Digitized by Google

AN. 1648. bagage dans le quartier & de ſe rendre au point du jour au lieu où on les attendoit. Cela réüſſit comme on l'avoit propoſé, & à deux heures du jour les armées étant arrivées, celle du Roi ayant l'avant-garde, on marcha droit au Camp des ennemis, en détachant mille chevaux commandés pour les engager au combat. Comme on arriva près de leur Camp, on vit qu'il brûloit & qu'il y avoit environ trente eſcadrons en alte, & quelques bagages qui filoient par un bois. Dans le tems qu'on avançoit en diligence, quelques uns de ces eſcadrons s'approchoient du bois, & les mille chevaux commandés commencerent à eſcarmoucher; mais comme il y avoit de l'Infanterie dans le bois & que les eſcadrons ennemis ſe revirerent fort à propos, ils ne s'embarraſſerent guères de ces commandés qui furent fort ſouvent repouſſés. Le Régiment de Cavalerie de M. de Turenne s'étant avancé pour ſoutenir les commandés, chargea l'Infanterie de l'ennemi dans le bord du bois, & en ayant tué quelques uns, leur Cavalerie ſe mit en confuſion. C'étoit l'arriere-garde de Montecuculli qui commandoit une aile de l'armée de l'Empereur: on ne peut pas ſe mieux comporter qu'il faiſoit en cette retraite: mais comme la Cavalerie de l'armée du Roi & des Suédois arrivoient de tous côtés, il fut impoſſible que la confuſion ne vint à la fin à cette arriere-garde, laquelle fut pouſſée à travers ce bois. Dans une plaine au-delà, Melander Général de l'armée de l'Empereur emmena deux mille mouſquetaires, quelque Cavalerie & du canon pour ſoutenir cette arriere-garde & arrêta quelque tems notre Cavalerie; à la fin Melander fut tué, & ſa Cavalerie repouſſée dans un autre bois par-delà la plaine. Son Infanterie étoit au bord du bois; mais les Suédois ayant pris avec leur Cavalerie un chemin à gauche, la couperent au milieu du bois: la Cavalerie de l'armée du Roi paſſa par la plaine par où elle vouloit ſe retirer; deſorte que dans la plaine & dans le bois les ennemis perdirent cette Infanterie avec huit piéces de canon, beaucoup d'étendarts & une partie de leur bagage. On les ſuivit bien une heure & demie depuis la mort de Melander, & après que leur Cavalerie ſe fut un peu remis enſemble; car leur Infanterie étoit à plus de quatre heures derriere; on vit au-delà d'un ruiſſeau fort creux ſix ou ſept eſcadrons de l'ennemi qui faiſoient alte; on n'y trouva point de paſſage que celui qu'ils gardoient qui étoit fort étroit. Comme on eût fait alte on vit venir trois bataillons d'Infanterie qui vinrent s'y fortifier; & ſur les hauteurs loin de-là on voyoit quelques troupes & du bagage tout en déſordre. On attendit le canon pour faire déloger la Cavalerie & l'Infanterie ennemie qui ſe retranchoit: mais on tira avec

Digitized by Google

quinze ou vingt piéces contre cette Infanterie & cette Cavalerie, dont il y en eût plus de la moitié tués sur la place, sans que les ennemis quittassent le passage. Les escadrons ne faisoient que changer de place, & l'on voyoit un escadron de six vingt ou cent cinquante chevaux réduit à cinquante ou soixante, sans s'ébranler. AN. 1648.

Le Régiment d'Infanterie de Turenne voulut gagner le passage, mais il y perdit cent cinquante hommes & fut obligé de se retirer sans l'emporter. C'étoit M. le Duc Ulric de Wirtemberg qui commandoit cette Cavalerie comme Général Major, & qui certainement sauva le reste des armées de l'Empereur & de Baviere. On se lassa de tirer contre lui avec ce nombre de piéces qui n'étoient éloignées que d'une petite portée de mousquet. Les troupes de l'ennemi qui avoient été un peu ébranlées d'abord se rassurerent ensuite & perdirent plus de la moitié de leurs gens à coup de canon, sans témoigner d'épouvante. On voyoit cependant l'armée de l'ennemi qui tâchoit de se rassembler sur une hauteur à une demi lieuë du passage & qui envoya des gens pour relever les troupes qui avoient été si ruinées du canon : mais il n'y en vint qu'une partie, l'autre ayant été dissipée & ayant pris la fuite par les coups d'artillerie qu'on leur tiroit quand on les voyoit venir en Corps. Comme on avoit suivi l'ennemi plus de quatre heures & avec grande diligence, le Corps d'Infanterie ne put arriver qu'un peu devant la nuit, & ainsi on ne la put pas employer à forcer ce passage. L'ennemi, dès qu'il commença à faire obscur, se retira avec le reste de son armée sous Ausbourg, qui n'étoit qu'à deux heures de-là, & y passa la riviere du Lech.

On séjourna le lendemain & on marcha le jour d'après au pont de Rain, qui est une Place que M. de Baviere tenoit sur le Lech à cinq heures au-dessous d'Ausbourg. Les ennemis mirent le feu au pont & demeurerent avec leur armée de l'autre côté de l'eau, au même lieu où Tilli avoit tâché de défendre le passage au Roi de Suéde ; & nous avançâmes le canon & mîmes des mousquetaires au même lieu où Gustave avoit logé les siens. Après un escarmouche qui dura depuis midi jusqu'à la nuit : les ennemis se retirerent de leurs postes sans bruit & marcherent avec toute leur armée vers Munich. Le lendemain matin on fit passer un gué à la Cavalerie Suédoise & à celle de l'armée du Roi commandée par M. de Duras, au nombre de mille chevaux ; mais avec grande difficulté, parceque ce gué ne valoit rien : ce détachement suivit les ennemis pendant deux ou trois lieuës, & fit quelques prisonniers à leur ariere-garde. Toute l'armée passa au pont de Rain que l'on fit racommoder & que les ennemis aban-

Digitized by Google

AN. 1648. donnerent, & on marcha vers Neubourg. On laiſſa pour garder le pont de Rain deux mille hommes commandés par M. de Laval, Général Major dans l'armée du Roi : on campa la nuit à Neubourg & l'on marcha le lendemain vers Friſingen qui eſt ſur la riviere d'Iſer. Les ennemis ſe trouverent encore de l'autre côté, ayant abandonné la ville de Friſingen qui eſt en-deçà : on s'y logea & l'on tenta divers paſſages ſur l'Iſer. Alors les ennemis ſe retirerent derriere la riviere d'Inn, après avoir mis un bon nombre de leur Infanterie dans Munich, dans Waſſembourg & dans Ingolſtat.

M. de Baviere en ce tems-là quitta Munich où il étoit, ſe retira derriere la riviere d'Inn & s'en alla avec fort peu de ſuite dans un âge fort avancé dans l'Archevêché de Saltzbourg, où il fut à peine reçu qu'il ſongea à paſſer dans le Tirol. Les armées traverſerent l'Iſer & marcherent ſur l'Inn où l'on ne pût attaquer Waſſembourg, à cauſe du nombre d'Infanterie qui étoit dedans. Alors on marcha plus bas le long de la même riviere pour ſe loger à Muldorf, où on fit toutes choſes poſſibles pour la paſſer : mais comme elle étoit beaucoup plus large & plus profonde que le Lech & l'Iſer, & que l'on n'avoit point de batteaux, on ne put jamais planter des pilotis dans l'eau, quoiqu'il y eût une fort petite réſiſtance de l'autre côté, de la part des ennemis, qui ne parurent qu'au nombre de quinze cens ou deux mille tout au plus.

Les armées de France & de Suéde n'avoient jamais pénétré ſi avant, & il étoit d'une extrême conſéquence de paſſer la riviere d'Inn, à cauſe du pays d'Obernperg qui en eſt fort proche, & qui eſt des terres héréditaires de l'Empereur que l'on eût certainement fait ſoulever : on ſéjourna quinze jours à Muldorf, durant lequel tems & celui qui s'étoit paſſé depuis la mort de Mélander, l'Empereur avoit fait de grandes levées & M. de Baviere avoit envoyé beaucoup de chevaux à Paſſaw pour remonter la Cavalerie, où M. de Picolomini qui fut envoyé pour commander les armées, les mit enſemble ; & après avoir amaſſé un Corps très conſidérable qui pouvoit bien être de neuf ou dix mille hommes de pied & de quinze mille chevaux avec beaucoup de canon, il paſſa le Danube à Paſſaw, & les armées oppoſées ſe trouverent à cinq ou ſix heures les unes des autres.

On ne jugea pas à propos d'attendre l'ennemi ſur l'Inn, mais plutôt ſur l'Iſer, où on avoit la commodité de moulins ; ainſi on marcha à Dingelſing, qui eſt ſur l'Iſer, où l'on campa. Les ennemis vinrent à Lindaw qui en eſt à une heure & demie ſur la même riviere. Les armées du Roi & des Suédois commencerent à ſe retrancher & les Suédois à faire deux ponts

ſur

ſur l'Iſer avec des pilotis qui furent achevés en quatre ou cinq jours. Les Officiers de l'artillerie de l'armée du Roi apprirent d'eux à en faire de même ; de ſorte qu'il y eût trois ponts faits ſans avoir de batteaux, & ſur une riviere fort creuſe & aſſez large. Les bleds étant murs, l'Infanterie alloit battre le grain quand la Cavalerie alloit au fourage, de ſorte qu'il n'y avoit point de néceſſité. On demeura quatre ſemaines dans le Camp, les ennemis étant fort près & les gardes à la vûë les unes des autres : il s'y paſſa fort ſouvent des actions dans les convois de fourages & dans les partis. (1) AN. 1648.

Durant ce tems-là, l'armée de l'ennemi diminuoit beaucoup plus que la nôtre : quand on arriva dans ce Camp, elle étoit beaucoup ſupérieure ; mais au bout des quatre ſemaines, elle avoit perdu beaucoup de gens. M. Konigſmarc qui s'étoit ſéparé avec quelques troupes deux jours après la défaite de Mélander, s'étant emparé de Pragues, les Impériaux y envoyerent peu de troupes ; mais la priſe de cette ville leur abattit beaucoup le cœur. On demeura en Baviere juſqu'à ce que les mauvais tems de l'arriere-ſaiſon obligerent l'armée de ſe retirer. Il y arriva durant ce tems là un accident aux Suédois par une chaſſe que M. Wrangel voulut faire auprès de Munich, où il perdit quelques étendarts, ſept ou huit cens chevaux & quantité d'Officiers.

Après que les armées furent ſorties de la Baviere, on repaſſa le Lech auprès de Landsberg ; on traverſa le Danube à Donawert, &, l'on alla vers Aiſchtet en tirant vers le haut Palatinat. Pendant cette irruption en Baviere, où il y eut beaucoup de pays conquis & beaucoup d'interêts différens, il n'y eut jamais rien qui causât la moindre aigreur. L'Infanterie demeuroit toujours au centre & la Cavalerie de chaque armée rouloit d'une aile à l'autre. Les Officiers Généraux des deux armées commandoient à leur tour aux détachemens, & par-là il n'y avoit aucune difficulté. Comme cette Campagne avoit fort gêné l'Empereur & M. de Baviere, ils preſſerent fort la paix qui ſe conclut bientôt à Munſter. Alors M. de Turenne ſe retira avec l'armée vers la Suabe, & les Suédois marcherent dans le pays de Nuremberg.

(1) Le détail de cette irruption en Baviere qu'on a mis dans l'hiſtoire du Vicomte, fut pris dans une Relation manuſcrite faite par un Officier qui ſervit pendant toute cette Campagne ; elle ſe trouve parmi les papiers du Vicomte.

*Fin du premier Livre.*

# MEMOIRES DU VICOMTE DE TURENNE.

## LIVRE SECOND.

### *DES GUERRES EN FRANCE.*

AN. 1649. APRE'S la concluſion de la paix de Weſtphalie, l'armée du Roi ſe retira dans ſes quartiers de Suabe & de Wirtemberg, & M. de Turenne y demeura pendant l'hiver. Dans cet intervalle les brouilleries de France s'échauffèrent & parvinrent à un tel point, que la Reine fit ſortir le Roi hors de Paris, & l'armée Royale prit ſes quartiers tout autour de la ville, avec deſſein de l'affamer. M. le Prince de Conti, M. de Longueville, M. d'Elbeuf, M. de Bouillon & quantité de perſonnes de qualité demeurerent dans la Capitale, perſuadées que dans une minorité on ne pouvoit pas entreprendre une choſe de ſi grande conſéquence, ſans la participation des Princes du Sang & des Grands du Royaume. Auſſitôt on envoya quelqu'un de la Cour à M. de Turenne pour ſçavoir ſes ſentimens, qui ne les déguiſa point : il manda même à M. le Cardinal Mazarin de ne plus faire aucun fondement ſur ſon amitié, s'il continuoit d'agir ainſi ; que quand il paſſeroit le Rhin avec l'armée pour retourner en France, ce ne ſeroit qu'avec le deſſein de procurer la paix, & nullement pour aider à ſoutenir une action qu'il ne croyoit point que l'on dût entreprendre ſi légérement.

Il ſe paſſa quinze jours ou trois ſemaines dans les voyages de la Cour à l'armée, & de l'armée à la Cour. M. de Turenne ne voulant rien donner à entendre à la Cour que ce qui étoit ſa véritable intention, ni faire croire aux Miniſtres qu'il vouloit dépendre entiérement d'eux, quand il ſeroit arrivé en

Digitized by Google

France, pour autoriſer une entrepriſe qu'il ne croyoit pas légitime en aucun tems, & principalement dans une minorité ; d'autant plus que perſonne encore n'avoit pris les armes contre le Roi, ni témoigné aucune déſobéiſſance ouverte. Il y avoit, à la vérité, des Compagnies qui avoient marqué trop de chaleur ; mais c'étoit plutôt par des interêts particuliers que par un deſſein formé de ſe révolter contre la Cour. AN. 1649.

M. de Turenne ayant fait connoître ſes ſentimens à la Cour, parla aux Officiers ; & hors deux ou trois Régimens, tous promirent de marcher où il vouloit. Auſſi-tôt que la Cour ſçut qu'il alloit paſſer le Rhin, elle ſe découvrit tout-à-fait ; ce qu'elle n'avoit pas fait juſqu'alors, n'ayant envoyé d'autre ordre que celui de ramener l'armée en France quand la paix ſeroit faite en Allemagne. La Cour envoya donc des ordres exprès à tous les Officiers de ne plus reconnoître M. de Turenne, fit tenir trois cens mille écus ſur le Rhin, & promit de payer les quatre ou cinq montres dûës ; ce qui avec la ſollicitation de M. d'Erlac, ébranla ſix Régimens Allemands qui allerent pendant toute la nuit le joindre à Briſac : trois Régimens d'Infanterie ſe mirent ſous Philisbourg. Il ne reſta avec M. de Turenne que la moitié de l'armée & encore fort ébranlée, excepté cinq ou ſix Régimens. Lui voyant qu'il ne pouvoit plus marcher pour éxécuter les deſſeins qu'il s'étoit propoſés, & ne voulant pas auſſi aller à la Cour pour les raiſons dites ci-deſſus, donna ordre à quelques Officiers Généraux demeurés auprès de lui, d'emmener le reſte des troupes joindre M. d'Erlac. Il ſe retira avec quinze ou vingt de ſes amis en Hollande, où il demeura un mois juſqu'à ce qu'il eût appris que le traité de Ruel étoit fait : alors il s'embarqua en Zélande, alla deſcendre à Dieppe, & de-là vint en poſte à Paris.

Quoique l'accommodement fut fait, les partis étoient demeurés dans de grandes défiances l'un de l'autre. La Cour ſongeoit à la Campagne qui commençoit en Flandre, & laiſſoit les affaires au-dedans du Royaume dans une ſituation fort mal aſſurée. M. de Turenne s'y en alla deux jours après être arrivé à Paris ; & comme le deſſein de M. le Cardinal étoit de tout diſſimuler tant que la Campagne dureroit, & que le refroidiſſement qui commençoit entre M. le Prince & lui, faiſoit agir la Cour avec moins de hauteur, M. de Turenne y fut aſſez bien reçû, y vécut à ſon ordinaire, & commença d'entrer en quelque liaiſon avec M. le Prince, qui n'alla point commander l'armée cette Campagne ; mais qui fit un voyage en Bourgogne. M. de Turenne paſſa l'Eté quelquefois à Paris & d'autres fois



Digitized by Google

AN. 1649. à Compiégne où étoit la Cour. Il recevoit beaucoup de civilités de M. le Cardinal, & s'étoit souvent éclairci avec lui sur tout le passé ; mais sans entrer dans aucun engagement d'amitié avec lui. Le Ministre ne voulant point donner de soupçon à M. le Prince, n'avoit point parlé clairement à M. de Turenne ; & M. de Turenne n'ayant point pris ses sûretés avec M. le Cardinal, & voyant qu'il avoit toujours quelque réserve avec lui, panchoit plus du côté de M. le Prince.

Au commencement de la Campagne, l'armée d'Allemagne refusa d'obéir à M. d'Erlac ; de sorte qu'il fut obligé de la quitter. Les Officiers envoyerent des deputés à la Cour pour la supplier de deux choses ; l'une de leur payer ce qui étoit dû, & l'autre de renvoyer M. de Turenne pour les commander ; mais elle éluda la derniere demande. Après la levée du siége de Cambrai il ne se passa rien de considérable pendant tout le reste de la Campagne. Le Roi revint à Paris, & la Cour étoit si pleine de factions que son autorité diminua beaucoup : M. le Prince revint de Bourgogne, & quelque tems après il se brouilla ouvertement avec M. le Cardinal. Toute la Cour prenant parti, M. de Turenne alla chez M. le Prince, & par-là fit une déclaration ouverte d'être de ses amis, ce qui l'engagea dans la suite à prendre part avec lui dans sa bonne ou mauvaise fortune. Il y eut en ce tems-là divers raccomodemens de M. le Prince avec la Cour dont il prit le parti, pour pousser à bout M. le Coadjuteur. Durant un mois ou six semaines, il n'y eut presque pas de jour que les affaires ne prissent une différente face, tantôt à l'avantage, tantôt au désavantage de M. le Prince : mais comme je ne peux pas entrer dans le détail de ces matiéres, je me contenterai de dire que la Cour n'étant pas satisfaite du procédé de M. le Prince, se lia avec tous ceux qui lui vouloient du mal, qui étoient en très grand nombre.

AN. 1650. Ces raccomodemens avec la Cour ayant attiré toute la cabale, M. le Cardinal s'en servit adroitement pour la regagner, & concerta avec ceux qui en étoient les principaux chefs, & qui avoient grand crédit sur l'esprit de M. le Duc d'Orleans, les moyens de faire arrêter M. le Prince. Il y trouvoit d'ailleurs un très grand obstacle par la liaison qui étoit entre M. le Prince & M. de la Riviere qui avoit un grand pouvoir sur l'esprit de M. le Duc d'Orleans. M. le Cardinal surmonta enfin ces difficultés, & ayant gagné M. le Duc d'Orleans, on fit arrêter un jour de Conseil M. le Prince, M. le Prince de Conti & M. de Longueville, qu'on fit mener par les Gendarmes du Roi au bois de Vincennes.

Digitized by Google

M. de Turenne avoit bien vû dans ces derniers tems que M. le Prince se brouilloit avec tout le monde, & qu'il donnoit grand sujet de mécontentement à la Cour, par le mariage de Madame de Richelieu, & en soutenant Jersei contre la Reine. M. le Cardinal faisoit faire de tems en tems de grands complimens à M. de Turenne, lui promettant qu'il iroit commander, s'il le vouloit, la Campagne prochaine l'armée de Flandre; & sçachant que depuis quelques jours il n'alloit plus gueres chez M. le Prince (qui en effet ne lui faisoit plus de part de sa conduite) M. le Cardinal espéroit, comme il lui a dit depuis, qu'il ne se mettroit pas si promptement dans les interêts de M. le Prince. A l'instant même que le Prince fut arrêté, M. le Cardinal envoya M. de Ruvigni trouver M. de Turenne pour l'assûrer qu'il y avoit sûreté entiere pour lui, & lui promit beaucoup de bons traitemens en tout ce qui le concerneroit. M. de Turenne, quoiqu'il fut persuadé qu'il y avoit sûreté pour lui à la Cour, & qu'il fut bien vrai que M. le Prince ne vivoit pas trop bien avec lui depuis quelque tems, ne voulant pas abandonner le Prince dans son malheur, partit la nuit qu'il fut arrêté avec quatre Gentils-hommes, & n'ayant point d'argent s'en alla chez M. de Varennes qui lui prêta six cens pistoles & l'accompagna à Stenai. M. de Chamilli qui y commandoit pour M. le Prince, reçut M. de Turenne dans la ville avec beaucoup de joie: trois ou quatre jours après la Cour lui envoya Paris, pour le convier à retourner avec toutes les promesses que l'on peut faire: mais ne pouvant se contenter l'esprit s'il entendoit à aucune négociation durant le malheur de M. le Prince, il renvoya Paris sans vouloir rien écouter, & résolut de prendre toutes les voies pour obliger la Cour à relâcher M. le Prince, & de n'oublier rien pour faire appréhender les malheurs que pouvoit causer son long empriſonnement. AN. 1650.

Il envoya suivant cette résolution à toutes les troupes qui étoient à M. le Prince & à tous les Gouverneurs qu'il croyoit mécontens de la Cour, ou qui étoient de ses amis. De tous il ne put attirer que vingt ou trente Officiers; & des personnes de qualité il y eut M. de Duras & M. de Boutteville qui étoient dans les interêts de M. le Prince: M. de Turenne envoya aussi aux troupes qui avoient servi sous lui en Allemagne & qui étoient dispersées en divers endroits; mais il ne put gagner que trois Regimens d'Infanterie, celui de la Couronne, celui de Turenne & celui du Passage qui quitterent la Lorraine, marcherent en Corps avec leur bagage & le vinrent joindre à Stenai. Le Régiment de Beauvau Cavalerie vouloit venir joindre

Digitized by Google

AN. 1650. ſon Colonel qui vint trouver M. de Turenne, dans les interêts de qui il a toujours été ; mais on enferma ce Régiment dans une ville, & ce qui s'en put ſauver, le vint trouver. On logea ces troupes auprès de Stenai dans des quartiers ; M. de Turenne n'ayant pas voulu preſſer les Commandans de Stenai, de Clermont & de Damvillers d'en recevoir, de peur qu'il ne ſemblât vouloir mettre de ſes gens dans les Places de M. le Prince, & auſſi parceque les Commandans n'euſſent pas voulu les recevoir à cauſe de la diſpoſition de leurs garniſons. Celle de Damvillers commença à ſe déclarer contre M. le Prince, & les ſoldats prirent M. le Chevalier de la Rochefoucault leur Commandant, en criant, Vive le Roi. Quelques jours après M. de la Ferté s'étant approché de Clermont, les ſoldats de la garniſon firent priſonniers leurs Officiers & ſe rendirent maîtres de la Place qu'ils livrerent à M. de la Ferté. Ceux de Stenai voulant en faire de même, M. de Turenne remontra à M. de la Mouſſaye l'importance qu'il y avoit de s'aſſurer de la Citadelle. On y laiſſa entrer huit Compagnies du Régiment de Turenne qui l'ont toujours gardée, & en ont été les maîtres juſqu'à la ſortie de priſon de M. le Prince, entre les mains de qui ils la remirent.

Il ne reſta que cette Place pour ſoutien de tout le parti ; M. de Turenne en donna le commandement à M. de Varennes en qui il s'eſt toujours fié ſans aucune réſerve. On fut obligé d'avoir recours aux Eſpagnols après avoir reçu une diſgrace. Le Régiment du Paſſage fut défait en voulant entrer à Stenai ; mais la compagnie des Gardes de M. de Turenne que le Lieutenant nommé la Berge commandoit, paſſa en plein jour, força cinq cens chevaux, & perdant la moitié de ſes gens, entra dans Stenai après avoir fait l'action la plus vigoureuſe qui ſe ſoit vûë. M. de Turenne demanda à entretenir le Gouverneur de Montmédi, ce qui ſe fit le lendemain. Ayant parlé franchement de la façon dont il s'étoit engagé dans cette affaire & du chemin qu'il y vouloit tenir, il a toujours trouvé dans ce Gouverneur & en M. le Comte de Fuenſaldagne ( qui gouvernoit toutes choſes en Flandres quoique l'Archiduc y fut ) une parfaite ſincérité, en cachant néanmoins leur impuiſſance à avoir de l'argent. Cette conférence avec le Gouverneur de Montmédi fut ſuivie premiérement d'un ſecours de quinze cens chevaux & de quelque Infanterie que l'on jetta dans Dun, & enſuite du traitté que Madame de Longueville & M. de Turenne firent avec M. l'Archiduc, ratifié par le Roi d'Eſpagne. Cette Princeſſe après la priſon de M. le Prince, s'étant retirée en Normandie, & de-là ayant paſſé en Hollande, s'en vint par le pays de Liége à Stenai, & ſe logea à la Citadelle

Digitized by Google

qui fut toujours gardée par quelques ſoldats de la vieille garniſon & par les huit Compagnies du Régiment de Turenne, ſans néanmoins que cela l'ait jamais choquée. M. de Turenne demeura toujours dans une parfaite intelligence avec elle depuis le commencement juſqu'à la ſortie de priſon de M. le Prince. AN. 1650.

Pour commencer la négociation, M. de Turenne & M. le Comte de Fuenſaldagne ſe virent dans la ville de Marche, & la perte de Clermont & de Damvillers l'ayant un peu refroidi, l'obligea à preſſer fort pour avoir la Citadelle de Stenai, qui étoit le ſeul lieu qui reſtoit au Parti. Quoique M. de Turenne n'eût d'autre reſſource que dans les Eſpagnols, il riſqua plutôt de rompre la négociation que de livrer un lieu dans lequel il pût être hors de leur pouvoir quand il le vouloit : & comme ſon deſſein avoit toujours été de ne demeurer avec eux, qu'autant que la parole qu'il avoit donnée de travailler à la liberté de M. le Prince l'y obligeoit, il étoit bien aiſe de demeurer en lieu où il pût diſpoſer de lui. Ainſi après une conteſtation de ſix ſemaines il ne conclut rien à Marche, durant les trois jours qu'il y demeura avec M. de Fuenſaldagne : mais la négociation continua par le moyen de Dom Gabriel de Tolede, envoyé à Stenai pour traitter avec Madame de Longueville & M. de Turenne. Le traité fut conclu, dans lequel M. de Fuenſaldagne promettoit au nom du Roi Catholique, & Madame de Longueville & M. de Turenne promettoient en leur nom de ne ſe point accommoder que M. le Prince ne fût hors de priſon, & que l'on n'eût offert une paix juſte, égale & raiſonnable à l'Eſpagne.

Les choſes étant achevées de cette façon, on ſe prépara pour la Campagne. Les Eſpagnols eſſayerent d'obliger M. de Turenne à demeurer avec une armée dans la Champagne pendant qu'ils agiroient en Picardie : mais lui ſçachant bien que leur penſée étoit de profiter des diviſions de France pour reprendre les Places que le Roi tenoit ſur eux, & que s'il demeuroit avec un Corps ſéparé, l'armée du Roi tomberoit toute entiére ſur lui, il aima mieux prendre le parti de ſe joindre au Corps de l'armée d'Eſpagne, afin de les obliger d'attaquer les villes de France, ou d'entrer dans le Royaume pour faire diverſion à la guerre de Bourdeaux, ou pour animer les amis de M. le Prince qui étoient dans le Royaume. Après qu'il eût joint l'armée d'Eſpagne, on alla aſſiéger le Catelet qui ne dura que trois jours : enſuite ayant appris qu'une partie de la Cavalerie qui étoit dans Guiſe en étoit ſortie, on l'alla aſſiéger ſept ou huit jours après en préſence de l'armée du Roi, qui s'étant aſſemblée s'approcha de l'armée d'Eſpagne.

Digitized by Google

AN. 1650. Les deux armées étoient preſque de même nombre, à ſçavoir de dix ou douze mille hommes & de ſix ou ſept mille chevaux. Les pluyes qui ſurvinrent gâterent tous les chemins, & le peu de chariots de vivres qu'avoient les Eſpagnols, mit l'armée en une telle néceſſité de pain, que l'on ne pût travailler que fort lentement au ſiége : dès le commencement les ſoldats n'avoient qu'une ſeule ration de pain en trois jours ; mais ſur la fin la néceſſité devint ſi grande, qu'elle les obligea de lever le ſiége, & de ſe retirer à deux lieuës de-là, où les ſoldats de l'Infanterie eurent beaucoup de peine à ſe traîner, à cauſe de la foibleſſe, où le manque de pain les avoit réduits.

Après que l'on eut eû des vivres, & que l'on eut ſéjourné ſept ou huit jours dans ce camp, on alla attaquer *la Capelle*, que l'on prit en dix jours ; & enſuite le tems de la moiſſon étant venu, l'armée marcha vers Vervins ; & M. de Turenne s'étant avancé avec deux mille chevaux pour voir la contenance de l'armée du Roi, qui étoit à Marle, il apprit qu'elle en étoit délogée, & qu'elle marchoit derriere les marais de Lieſſe : il fit connoître à M. l'Archiduc qui arriva au camp, que ſi on avançoit encore à deux lieuës de Vervins, qu'aſſurément l'armée de France ſe mettroit en quelque mauvaiſe poſture, & qu'elle donneroit lieu d'entreprendre quelque choſe ſur elle. M. l'Archiduc marcha deux lieuës par delà Vervins, où l'on apprit que l'armée du Roi continuoit à ſe retirer. M. de Turenne prit trois mille chevaux, & marcha à Château-Porcien & Rhetel, qui ſe rendirent ; d'où il manda à l'armée d'Eſpagne que l'on trouveroit à vivre ſur la riviere d'Aiſne, où elle s'avança, & mit une garniſon dans Rhetel de huit cens hommes, & Delliponti qui étoit fort eſtimé en Flandre, pour y commander. Comme le ſéjour de l'armée autour de la Ville ruinoit entiérement tous les bleds, & ôtoit le moyen à la garniſon de ſubſiſter, M. de Turenne fut d'avis de s'en éloigner, & de remonter le long de la riviere d'Aiſne, en s'approchant de Paris & de l'armée du Roi qui s'étoit retirée vers Rheims : ſon intention étoit toûjours que l'armée d'Eſpagne entrât le plus avant qu'il ſe pourroit dans le Royaume, croyant que M. le Prince qui étoit dans le bois de Vincennes, ſeroit mené à Paris, & qu'ainſi il ne ſeroit plus à la diſpoſition de la Cour ; & eſperant auſſi que ſi on le laiſſoit au bois de Vincennes, peut-être après quelque bon ſuccès, il pourroit obliger l'armée d'Eſpagne de marcher juſques là. M. de Turenne ne donnoit conſeil aux Eſpagnols pour les mouvemens de leur armée, que ſuivant les marches que faiſoit l'armée du Roi, & ſelon que la guerre le permettoit ;

Digitized by Google

permettoit : car les armées étant égales, conſeiller en partant de la Capelle de marcher juſqu'à Paris, ayant tout contraire en France, & perſonne ne ſe déclarant pour M. le Prince, auroit parû ſi emporté, qu'il eût perdu tout crédit auprès d'eux. AN. 1650.

Après avoir donc marché juſqu'à Neufchâtel ſur la riviere d'Aiſne, les Eſpagnols firent avec raiſon difficulté de la paſſer avec toute leur armée ; parceque celle du Roi étant entre Rheims & Soiſſons, derriere la riviere de Veſle, ils ne voyoient aucune apparence de rien exécuter ; & que leur Infanterie pâtiſſoit beaucoup, n'ayant plus le moyen de faire venir des convois : M. de Turenne laiſſant à Neufchâtel le Corps de l'armée, prit trois mille chevaux & cinq cens mouſquetaires, pour voir en quelle poſture ſeroit l'armée du Roi : il apprit après avoir marché quelque tems, qu'elle étoit à Rheims, & que M. d'Hocquincourt étoit à Fiſmes, derriere la riviere de Veſle, avec dix Régimens de Cavalerie, & qu'il y avoit cent mouſquetaires dans la Ville : il s'y en alla en diligence ; & après une grande réſiſtance à un pont où il trouva à droite & à gauche des gués pour la Cavalerie, il rompit entiérement tous les Régimens qui s'oppoſoient à ſon paſſage, fit quatre ou cinq cens priſonniers, & obligea M. d'Hocquincourt, après avoir très-bien fait, de ſe retirer à Soiſſons avec beaucoup de peine. L'Infanterie qui étoit dans Fiſmes ſe rendit, & M. de Turenne manda à M. l'Archiduc ce qui s'étoit paſſé ; & que s'il lui plaiſoit de s'avancer à Fiſmes avec l'armée, qu'aſſurément elle y ſubſiſteroit très bien, y ayant beaucoup de moulins ſur la riviere, & une très-grande quantité de grains & de beſtiaux.

L'armée d'Eſpagne y marcha, & on fit avancer M. de Bouteville juſqu'à la Ferté Milon, qui mit des ſauvegardes dans ce village. Voyant l'armée de France renfermée dans Rheims, un Corps derriere la Marne, & le chemin de Paris libre, M. l'Archiduc & M. de Fuenſaldagne ſe fuſſent aſſurément réſolus d'y marcher, ſi M. le Prince fut demeuré à Vincennes ; mais on apprit qu'après de grandes conteſtations entre M. le Tellier & M. le Duc d'Orleans, qui vouloit faire mener M. le Prince à la Baſtille, que M. le Tellier l'avoit emporté, & que M. le Prince avoit été conduit avec une très-petite eſcorte à Marcouſſi, à huit lieuës de Paris ſur le chemin d'Orleans. Alors il n'y avoit plus de raiſon de marcher à Paris avec le Corps de l'armée, & il auroit été inutile & dangereux d'y aller avec des gens détachés, à cauſe de l'armée du Roi, qui eût pû en détacher un plus grand nombre, & laiſſer tout ſon bagage dans les Villes ; ce que l'armée d'Eſpagne ne pouvoit pas faire.

AN. 1650. On envoya de Fismes faire des propositions de paix : Dom Gabriël de Tolede fut à Paris, & M. de Verderonne vint à Fismes de la part de M. le Duc d'Orleans ; mais tout cela ne produisit aucun effet. Pendant ce tems on eut avis que le traitté étoit conclu à Bourdeaux, où le Roi étoit allé lui-même avec M. le Cardinal Mazarin : M. de Bouillon qui y avoit la principale autorité, y gouverna les affaires du parti avec l'approbation d'un chacun, & s'y conduisit avec toute la vigueur, prudence & fermeté qui se peut dans une conjoncture si difficile.

L'armée d'Espagne séjourna un mois à Fismes, afin de voir si ces propositions de paix ne produiroient aucun effet à Paris. Après ce tems là, on tint conseil, pour sçavoir quelle Ville de la frontiére on devoit assieger en se retirant : les Espagnols avoient dessein d'aller à Rocroi ; mais M. de Turenne fut d'avis d'aller plutôt à Mouson, Ville sur la Meuse à deux lieuës de Stenai, qui servoit beaucoup à sa conservation, & qui étendoit un peu plus les quartiers d'hiver sur cette frontiére. Ainsi on détacha le Marquis de Masingen, Mestre de Camp Général de l'armée d'Espagne, avec trois mille hommes de pied & deux mille chevaux, pour aller assieger Mouson. Le reste de l'armée demeura sur la riviere d'Aisne pour couvrir le siége, & observer l'armée du Roi, qui s'étoit assemblée vers Châlons. Comme le siége tira fort en longueur à cause des grandes pluyes & du peu d'artillerie qu'avoient les Espagnols, M. le Maréchal du Plessis qui commandoit l'armée du Roi, marcha diligemment par Verdun dans le dessein de secourir Mouson ; ce qui obligea l'armée d'Espagne d'aller au siége : M. de Turenne demeura avec trois mille chevaux pour le couvrir, n'y ayant point de circonvallation, & étant nécessaire de tenir l'ennemi loin, de peur qu'il n'entreprit quelque secours. A la fin, après sept semaines de siége, durant une très mauvaise saison, la Ville de Mouson se rendit.

Après la prise de Mouson, l'armée d'Espagne demeura fort affoiblie par la longueur du siége, qui ne finit que fort avant dans le mois de Novembre : M. de Turenne voyoit bien que dans le dessein que les Généraux Espagnols avoient de se retirer dans leurs quartiers d'hiver, il perdroit Rhetel & Château Porcien pendant l'hiver ; & que les troupes Allemandes, que les Espagnols avoient levées depuis peu, périroient par les mauvais quartiers que l'on a accoutumé de donner en Flandre : il conseilla à M. le Comte de Fuensaldagne de laisser toute l'armée entre la riviere de Meuse & celle d'Aisne ; mais n'ayant pû l'y déterminer, il demeura lui-même sur la frontiére, avec cinq Régimens Allemans de Cavalerie nouvellement le-

Digitized by Google

vès, qui faiſoient environ deux mille chevaux, & avec deux brigades des Lorrains, dont l'une étoit commandée par M. de Fauge, & l'autre par le Comte de Ligneville, qui avoit été défait par M. le Maréchal de la Ferté. Ces deux brigades faiſoient deux mille cinq cens chevaux, & mille chevaux du Corps que M. de Turenne avoit levé en Allemagne. Pour l'Infanterie, elle étoit compoſée de deux mille cinq cens hommes; une partie Walons, & l'autre Lorrains, n'y ayant point d'Infanterie Françoiſe que le Régiment de Turenne commandé par Betbeſé, celui de la Couronne par Rochepare, & celui de Stenai commandé par le Comte de Quintin: avec ces troupes & ſix piéces de Campagne, M. de Turenne demeura entre la Meuſe & l'Aiſne. Outre celles là, M. l'Archiduc laiſſa douze cens hommes de pied dans Rhetel, & deux cens chevaux ſous le commandement de Delliponti, qui étoit Sergent Major Géneral de bataille, & homme de grande réputation en Flandre. AN. 1650.

L'armée du Roi durant le ſiége de Mouſon, & quelque tems après, demeura dans la Champagne à ſe rafraîchir, & y attendit toutes les troupes qui avoient été à Bourdeaux: quand on les eut raſſemblées, elle ſe trouva forte de ſix à ſept mille chevaux & de huit mille hommes de pied, & l'on réſolut de venir attaquer Rhetel. C'étoit aſſez avant dans le mois de Décembre: l'armée arriva devant la Place le Vendredi, & le Samedi on commença à faire les approches; on prit d'abord un fauxbourg; on s'approcha le long des maiſons près de la muraille, & l'on battit une tour de la porte avec une piéce de douze: enſuite ayant trouvé les poutres du pont, auſquelles il ne manquoit pour s'en pouvoir ſervir qu'à mettre des planches deſſus; les aſſiegeans le firent, & s'attacherent à la porte: ils en furent repouſſés la premiere fois; mais y étant retournés, les aſſiegés battirent la chamade, & demanderent à parlementer le mardi au matin: tout le Corps de l'armée étoit de l'autre côté de la riviere, & avoit laiſſé deux Régimens pour faire une fauſſe attaque qui réüſſit.

M. de Turenne ſçachant que l'armée du Roi marchoit au ſiége de Rhetel, voulut y arriver deux ou trois jours après, afin de trouver l'armée ſéparée dans ſes quartiers autour de la Ville, les tranchées ouvertes & le canon en batterie; ce qui affoiblit toujours beaucoup. Après avoir marché quatre journées, le mardi il fit ſept grandes lieuës pour arriver à la vûë de Rhetel, ayant oüi le canon le matin, & n'y ayant nulle apparence que la Ville fut en état d'être forcée ſi tôt: il arriva à une heure de nuit à une lieuë de la Ville; après avoir pouſſé quelque Cavalerie, il fit quelque

AN. 1650. prisonniers, qui lui dirent que la Ville étoit renduë : il demeura toute la nuit en bataille, & fit tirer deux coups de canon, pour voir si les assiegés ne répondroient point. Comme on fut sept ou huit heures sans entendre de bruit, & que les prisonniers s'accordoient tous à dire que la Ville étoit renduë, on n'en douta plus, & l'armée reprit le chemin par lequel elle étoit venuë, & alla loger à quatre lieuës de-là dans une vallée, n'ayant pas le moyen de demeurer dans la Champagne faute d'eau & de couvert.

Le mardi que la Ville se rendit & le lendemain, l'armée du Roi se mit ensemble, & marcha une partie de la nuit du mercredi au jeudi : le matin elle arriva à la vûë des Cravates que M. de Turenne avoit laissés une demie lieuë derriere lui. Sur cette nouvelle il fit incontinent remonter ses troupes sur les hauts de Champagne ; & comme l'armée du Roi marchoit dans la plaine, il la côtoya près d'une heure à une demie portée de canon, les Lorrains n'étant pas encore arrivés, qui avoient été un peu longs à sortir du quartier. Quoique ses forces ne fussent pas égales, on ne pouvoit prendre d'autre parti que celui de combattre : les Régimens Allemans avoient l'aile droite, & la Cavalerie de M. de Turenne avoit l'aile gauche, les Lorrains n'étant pas encore arrivés. Les armées marcherent bien une heure de cette façon, M. de Turenne ne craignant rien, parceque l'Infanterie du Roi n'étoit pas encore assez près pour faire prendre la résolution au Géneral de marcher à lui. Bientôt les Lorrains arriverent, & M. de Turenne voulant éviter que l'armée du Roi n'eut le tems de mettre son Infanterie dans l'intervalle de ses deux ailes, fit promptement mettre la Cavalerie Lorraine à sa main gauche sur deux lignes, dont il y avoit douze escadrons à la premiere, & huit à la seconde : il marcha droit à l'aile droite de l'armée du Roi. M. de Beauveau, M. de Duras, M. de Bouteville & M. de Mantaufier commandoient les escadrons de la premiere ligne du Corps de M. de Turenne. Les Lorrains qui étoient commandés par leurs Officiers, vinrent doubler si promptement à la gauche, qu'ils ne donnerent pas le tems à la Cavalerie de l'armée du Roi de leur opposer que trois escadrons ; parcequ'ils avoient toûjours reglé le premier escadron de leur aile droite au Corps de M. de Turenne seul ; cela étoit cause aussi qu'ils avoient beaucoup d'escadrons auprès de leur Infanterie, & par là le même avantage contre la Cavalerie de M. de Turenne, que les Lorrains avoient contre eux.

En cette disposition on marcha à la charge, & toute la premiere ligne approcha la tête des chevaux les uns contre les autres, sans tirer : il y

Digitized by Google

eut quantité d'Officiers tués de cette premiere charge, & preſque tous les AN. 1650.
eſcadrons de l'armée du Roi de la premiere ligne furent rompus ; mais avec une ſi grande réſiſtance que ceux des Lorrains étoient preſque auſſi rompus qu'eux. Les eſcadrons de l'armée du Roi qui étoient près de l'Infanterie, demeurerent entiers, n'ayant pas combattu ; mais toute la premiere ligne des Lorrains compoſée de ſept eſcadrons, ſe mit en déſordre contre les trois François qui lui étoient oppoſés : il y eut auſſi quelque eſcadron qui paſſa dans l'intervalle l'un de l'autre.

M. de Turenne n'avoit de ſes troupes que deux eſcadrons de la ſeconde ligne, dont la premiere fut rompuë par un eſcadron paſſé dans l'intervalle, ſon Colonel ayant été tué : l'autre commandé par le Major paſſa en avant, & en rompit deux de l'ennemi : toute la ſeconde ligne des Lorrains ſe méla avec la premiere ; de ſorte que quand la ſeconde ligne de l'armée du Roi, qui étoit compoſée de tous les Régimens de la vieille armée d'Allemagne, vint en bon ordre, elle les trouva en grande confuſion. M. de Turenne qui avoit voulu mener les eſcadrons de la premiere ligne à la charge, & puis retourner à la ſeconde ligne, fut obligé par la grande réſiſtance à ſe mêler ; de ſorte que ſon cheval fut bleſſé de deux coups, & ainſi il n'étoit plus en état de ſe porter en aucun lieu qu'au petit pas. Meſſieurs de Beauveau, de Bouteville, de Duras, de Montauſier ayant rompu les eſcadrons qui leur étoient oppoſés, marcherent juſques auprès du canon, & rompirent quelques eſcadrons de la ſeconde ligne. Cependant à l'aile droite de M. de Turenne commandée par la Fauge, cinq Régimens Allemans eurent quelque avantage à la premiere charge ; mais enſuite toutes les troupes ſe mirent en confuſion, & commencerent à prendre la fuite ; ce qui donna moyen à quelques eſcadrons de l'aile gauche de l'armée du Roi de revenir à l'aile droite ; & la ſeconde ligne ayant marché aux Lorrains qui étoient déja en grande confuſion, ils prirent la fuite : M. de Fauge après avoir très-bien fait ſon devoir, fut fait priſonnier ; le Comte de Ligneville bleſſé de deux coups au travers du corps ; le Prince Palatin tué, & deux autres Colonels. M. de Turenne qui avoit marché entre les Lorrains & ſes troupes, ſe trouva dans ce déſordre au commencement ſeul, tous les Gentilshommes qui étoient avec lui s'étant mêlés à cauſe de la grande réſiſtance ; il fut reconnu ſouvent, & ſon cheval bleſſé encore de deux autres coups, des Cavaliers lui demandant s'il vouloit avoir quartier : la Berge ſon Lieutenant des Gardes, le joignit ; ils furent ſuivis de ſept ou huit Cavaliers, dont trois prirent M. de Turenne & quelques au-

Digitized by Google

AN. 1650. tres ſon Lieutenant, mais ils s'en démêlerent heureuſement ; & ayant mis hors de combat quelques-uns de ceux qui les attaquoient, ils commencerent à ſe retirer un peu de la preſſe : il n'y avoit plus de troupes de M. de Turenne en ce lieu là, & il étoit au milieu des eſcadrons de l'armée du Roi. La Berge pour l'empêcher d'être pris, avoit été obligé quelquefois de dire qu'ils étoient eux deux de l'armée du Roi, & que c'étoient des Allemans qui ne les connoiſſoient pas qui les avoient voulu tuer. Enfin par un bonheur extraordinaire on les laiſſa aller ; le cheval de M. de Turenne étoit bleſſé de cinq coups. Bientôt après il trouva Lavau Major du Régiment de Beauveau, qui lui prêta un cheval, & il ſe ſauva au milieu des plaines de Champagne, ſans que perſonne le ſuivit. Les deux aîles de ſon armée avoient été rompuës, & toute l'Infanterie avoit jetté les armes, excepté le Régiment de M. de Turenne, qui ſans vouloir avoir de quartier ſe mêla avec l'Infanterie de l'armée du Roi, & tous les Officiers & Soldats furent tués ou faits priſonniers, après avoir tenu ferme une heure entiere, ſans aucune Cavalerie pour la ſoûtenir. Dom Eſtevan de Gamare Général d'artillerie d'Eſpagne, ſe trouva auprès de l'Infanterie, où il fut pris, auſſi bien que M. de Bouteville, & M. de Quintin qui commandoit le Régiment de Bourgogne.

Les choſes étant entiérement deſeſperées, M. de Turenne ne put pas ſe retirer par le plus court chemin vers la riviere d'Aiſne, à cauſe des troupes du Roi, qui en ſuivant les fuyards de l'aîle droite, lui avoient coupé le chemin ; il fut obligé de s'en aller par les plaines de Champagne, & arriva à Barleduc avec cinq cens chevaux qu'il avoit rencontrés ſur ſa route : après avoir demeuré ſix heures à Bar, & donné ordre à la Cavalerie qui étoit venuë avec lui, & à M. de Duras, qui y arriva un peu après avec cent chevaux, de ſe retirer dans le Luxembourg ; il s'en alla avec douze ou quinze des mieux montés droit à Montmedi, où il trouva une partie de la Cavalerie ſauvée de la bataille, leur donna quelques quartiers aux environs, & envoya rendre compte de toutes choſes à Bruxelles. Il manda en même-tems à Madame de Longueville à Stenai, qu'il étoit à Montmedi, & l'aſſura que ſi l'armée du Roi, après le gain de la bataille, marchoit vers Stenai, qu'il s'y en iroit auſſi-tôt avec les troupes qu'il retenoit autour de Montmedi, qui n'eſt qu'à deux lieuës de Stenai. M. de Turenne ne voulut pas aller ſi-tôt à Stenai, de peur que les Eſpagnols ne creuſſent, qu'il ne ſe fioit pas entiérement à eux après la perte du combat, ou bien qu'il avoit ſi mauvaiſe opinion des affaires, qu'il étoit bien aiſe de chercher à ſe mettre

Digitized by Google

promptement en un lieu, d'où on pourroit plus aiſément ſonger à un accommodement : la connoiſſance auſſi des affaires de Flandre lui faiſoit voir qu'il valoit bien mieux demeurer dans un lieu où les Eſpagnols étoient les maîtres, que d'aller à Stenai ; parceque, quoique M. de Fuenſaldagne de qui tout dépendoit en Flandre, appuyât tout le parti, néanmoins tous les gens du pays qui vouloient toûjours que l'on employât les forces d'Eſpagne à reprendre les Places que le Roi tenoit en Flandre, & non point à favoriſer le parti, ſe ſervoient de ce mauvais évenement pour appuyer leur opinion, & décourageoient M. de Fuenſaldagne. Si M. de Turenne après ce malheur, y eût encore ajouté la méfiance en s'en allant à Stenai, il eſt, ſans doute, que M. de Fuenſaldagne eût changé de meſures, & qu'il eût fallu ſonger à un accommodement honteux. Mais la choſe prit toute une autre face ; & ſçachant que M. de Turenne étoit à Montmedi, & tous les Officiers de l'armée témoignant être fort contens de lui, on lui envoya de la part de M. l'Archiduc un pouvoir pour diſpoſer de toutes les Charges de ceux qui avoient été tués à la bataille, & les quartiers tels qu'il les demanda pour ſes troupes. AN. 1650.

Peu de tems après, M. de Turenne s'en alla voir Madame de Longueville à Stenai, où ils réſolurent enſemble de demeurer dans la même penſée juſqu'à la liberté de M. le Prince. M. de Lorraine & M. de Fuenſaldagne vinrent enſuite à Namur, pour conferer avec M. de Turenne : ils y demeurerent quatre jours enſemble pour donner ordre aux quartiers des troupes ; & s'en étant retournés à Bruxelles, M. de Turenne voulut traiter avec M. l'Electeur de Cologne pour des quartiers dans le pays de Liége ; mais n'ayant pû s'accommoder, il y mena ſes troupes. AN. 1651.

Durant ce tems là, les déſordres recommencerent à Paris, & il y eut grande apparence de la liberté de M. le Prince. Comme il y a beaucoup de gens qui ont écrit particulierement toutes les cabales qui ſe formerent alors, je n'en dirai rien ; mais ſeulement que M. de Turenne étant bien averti qu'il y auroit bientôt un changement, demeura auprès de ſes troupes, ou dans les lieux un peu loin de Bruxelles. Comme il étoit dû par les Eſpagnols plus de trois cens mille écus pour accomplir le traitté fait avec eux, M. de Fuenſaldagne en offrit cent mille à M. de Turenne ; mais il ne jugea pas à propos de les recevoir, dans un tems où les affaires l'obligeroient peut-être à chercher les moyens de ſe dégager d'avec les Eſpagnols. Peu après il apprit par le ſieur de la Berge, que Madame de Longueville lui envoya, que M. le Prince étoit ſorti du Havre, & étoit

AN. 1651. allé à Paris : il ſçut auſſi en même-tems que M. le Cardinal Mazarin étant parti de la Cour étoit allé au Havre, croyant engager M. le Prince dans ſes interêts, & voulant perſuader qu'il lui donnoit ſa liberté, quoiqu'il y fut obligé par les remontrances du Parlement, & la liaiſon de M. d'Orleans & du Cardinal de Retz. M. le Cardinal n'ayant pû réüſſir dans ce projet, eſpera que la Reine ſortiroit avec le Roi hors de Paris pour l'aller trouver vers la Champagne ; mais elle en fut empêchée par les Gardes que M. d'Orleans & le peuple firent faire devant le Palais Royal ; ce qui obligea M. le Cardinal d'aller à Sedan, enſuite au pays de Liége, & delà à Cologne, dont il revint, comme il ſera dit ci-après.

M. de Turenne qui étoit à la Roche en Ardenne, s'en alla incontinent à Stenai, pour chercher les moyens de ſatisfaire à l'autre clauſe du traſté d'Eſpagne, qui étoit, après la liberté de M. le Prince, de travailler à une paix juſte, égale & raiſonnable. Il envoya avertir M. le Comte de Fuenſal lagne, qu'encore que M. le Prince fût en liberté, qui étoit le premier article du traitté, & que l'on pût, ſur ce qu'on y avoit manqué en tous les tems à l'égard des ſommes promiſes, prendre un prétexte bien raiſonnable de ſe dégager du ſecond, que néanmoins la maniere obligeante dont il en avoit toûjours uſé, & la connoiſſance certaine que ce n'étoit que la néceſſité, & non la mauvaiſe volonté qui l'avoit obligé à manquer, feroient qu'il ne partiroit point de Stenai qu'après avoir donné tout le tems raiſonnable pour travailler à ce ſecond article. Etant arrivé à Stenai, il trouva des lettres que M. le Prince écrivoit à Madame de Longueville, par leſquelles il témoignoit ſouhaiter fort de la voir, & faiſoit de grands complimens à M. de Turenne ſur tout ce qui s'étoit paſſé.

Peu de jours après, Madame de Longueville partit pour s'en aller à Paris, ayant envoyé à Bruxelles pour faire ſçavoir aux Eſpagnols qu'elle travailleroit de bon cœur à la paix, & les remercioit de l'aſſiſtance qu'ils avoient donnée pour la liberté de M. le Prince. M. de Turenne demeura à Stenai, & ne fut point embaraſſé de ce que Madame de Longueville en partoit : ce n'eſt pas qu'ils ne fuſſent en bonne intelligence ; mais n'étant point fort preſſé pour ſes interêts particuliers, il ne vouloit ſortir de l'affaire qu'avec honneur. Il écrivit à M. le Prince qu'il trouvoit fort à propos que l'on envoyât promptement quelque perſonne de conſidération, avec ordre de travailler à la paix, & qu'il ne jugeoit point qu'on pût ſe retirer de bonne grace d'avec les Eſpagnols, avant que d'avoir fait voir par des effets réels, que l'on y ſongeoit tout de bon, & que l'on faiſoit des ouvertures raiſonnables.

Digitized by Google

nables. On envoya de la Cour M. de Croiſſi à Stenai, & par les inſtances que M. de Turenne fit à Bruxelles, M. l'Archiduc envoya M. Friquet. On preſſa fort cette négociation, & l'on propoſa du côté de la France que M. le Duc d'Orleans iroit avec un plein pouvoir ſur la frontiére avec des perſonnes nommées, ſi M. l'Archiduc y vouloit venir avec le même pouvoir de la part du Roi d'Eſpagne, que les Eſpagnols avoient toujours dit qu'il avoit. D'ailleurs M. de Turenne fit ſçavoir à M. le Comte de Fuenſaldagne que l'on ſatisferoit l'Eſpagne par raport au Portugal & à la Catalogne, pourvû que les autres conditions de la paix fuſſent raiſonnables: mais on connut bien qu'il n'y avoit point de *plein pouvoir* en Flandre, & qu'apparemment les grandes eſpérances que l'on avoit conçûës en Eſpagne des guerres civiles de France, avoient ôté toute penſée de ſonger promptement à la paix. AN. 1651.

Après deux mois de négociation, M. de Turenne manda à M. de Fuenſaldagne, qu'ayant fait de ſon côté tout ce à quoi il s'étoit obligé pour la paix, qu'il s'en alloit à Paris: il le remercia en même tems de l'aſſiſtance qu'il avoit reçûë du Roi d'Eſpagne & de la civilité avec laquelle il en avoit uſé envers lui en toutes rencontres, & lui fit dire auſſi qu'il donneroit ordre à trois ou quatre cens chevaux qui lui étoient reſtés de la bataille de Rhétel & qu'il avoit fait lever en Allemagne, de le venir trouver en France.

Pendant le ſéjour de M. de Turenne à Stenai, après le départ de Madame de Longueville, il ſentit par les différentes lettres de M. le Prince, & par les avis qu'il avoit de Paris, qu'il changeoit ſouvent de penſée depuis ſa ſortie de priſon, ſouhaittant quelquefois que M. de Turenne vint bientôt à Paris, & d'autres fois défirant qu'il demeurât à Stenai, ſuivant l'envie qu'il avoit ou de ravoir promptement la Place, que M. de Turenne par ſon retour lui eût remis entre les mains, ou de continuer en liaiſon avec les Eſpagnols. Quand Madame de Longueville partit de Stenai, elle voulut engager M. de Turenne à lui donner ſa parole, de demeurer toujours dans les interêts de M. le Prince: mais lui qui croyoit, après avoir montré durant la priſon de M. le Prince un ſi grand déſintéreſſement, pouvoir agir ſuivant qu'il le trouveroit plus à propos, dit à Madame de Longueville qu'il ne pouvoit pas en donner; mais qu'après avoir fait ſortir ſes gens de Stenai, remis la Place entre les mains de M. le Prince, & ſatisfait aux Eſpagnols touchant l'article de la paix, qu'il s'en iroit à Paris où il verroit le Prince & prendroit là ſes meſures. En effet M. de Turenne, depuis que Madame de



Digitized by Google

AN. 1651. Longueville fût partie, jusqu'à ce qu'il s'en allât à Paris, n'a point voulu avoir d'autre conduite que de donner tout le tems nécessaire pour bien sortir d'avec les Espagnols touchant l'article de la paix ; n'ayant eu nulle impatience d'aller à Paris, où néanmoins il sçavoit bien que tous ceux du parti de M. le Prince prenoient des mesures pour leurs interêts particuliers : mais il ne croyoit pas que de songer aux siens, en se hâtant d'y aller, pût bien s'accorder avec le tems qu'il vouloit donner pour convaincre les Espagnols, que l'empêchement à la paix venoit de ce que M. l'Archiduc n'avoit pas un plein pouvoir de traitter. M. de Turenne en ayant été pleinement instruit & convaincu qu'il étoit inutile de demeurer davantage à Stenai, en partit & retourna à Paris. Sçachant que M. le Prince & beaucoup de personnes de qualité vouloient venir au-devant de lui, sans affecter qu'il ne le désirât pas, il arriva à Paris un jour plutôt qu'il ne l'avoit dit, n'aimant point ces sortes d'honneurs qui assurément sont de mauvaise grace, quand on vient d'avec les Espagnols, & que l'on entre en un lieu où le Roi & la Reine demeurent.

En ce tems là, la Reine ne se gouvernoit en secret que par les conseils de M. le Cardinal, quoique au dehors tout paroissît s'opposer à son retour en France. Le Parlement même faisoit souvent des remontrances là-dessus ; & quoique le Roi & la Reine y répondoient qu'on pouvoit s'assûrer que le Cardinal ne seroit plus rappellé à la Cour, tous ceux cependant qui vouloient obtenir des graces de la Reine s'adressoient à M. le Cardinal à Cologne. M. le Prince tenoit souvent des conseils à l'Hôtel de Longueville, étoit assez bien avec M. le Duc d'Orleans, & alloit fort rarement au Palais Royal. M. le Cardinal quand il le fit sortir du Havre, crut qu'il s'ajusteroit avec lui. Depuis qu'il fut arrivé à Paris, il témoigna vouloir achever le mariage de M. le Prince de Conti avec Mademoiselle de Chevreuse, qui étoit une des conditions sur laquelle M. le Coadjuteur avoit travaillé à sa liberté. Quand M. de Turenne arriva à Paris, le mariage étoit rompu, M. le Coadjuteur étoit fort mal avec M. le Prince, qui désirant le Gouvernement de Guyenne pour lui, & de Provence pour M. le Prince de Conti, se rapprochoit un peu de la Cour, sans avoir pourtant, à ce qu'il disoit, aucune communication avec M. le Cardinal : mais il est bien vrai que Madame de Longueville & M. le Prince de Conti négocioient avec le Ministre par le moyen de Madame la Princesse Palatine, & promettoient que M. le Prince se radouciroit pour le retour de M. le Cardinal, s'il avoit ce qu'il demandoit.

Digitized by Google

M. le Prince vint voir M. de Turenne dès qu'il le sçut arrivé, le mena au Louvre & de-là dîner avec lui, & après on s'assembla à l'ordinaire à l'Hôtel de Longueville; mais M. de Turenne après ce jour-là ne voulut plus y retourner; ayant aisément reconnu, & par les avis qu'il avoit eus à Stenai, & par ce qu'il vit à Paris, qu'il ne s'agissoit que des interêts particuliers & de belles apparences au dehors qui pourroient tromper ceux qui ne voyoient pas clair. M. le Prince assûroit M. de Turenne qu'il seroit toujours prêt à lui rendre le même service qu'il venoit de recevoir de lui, & le vouloit fort engager à avoir des prétentions à la Cour, qu'il promettoit de solliciter avec soin. Cependant les troupes du Roi ayant reçu des bons quartiers d'hiver & étant rétablies, celles de M. de Turenne qui seules avoient travaillé pour la liberté de M. le Prince, demeuroient sans nul établissement, ni quartiers : M. le Prince s'offrit bien d'en parler, mais il ne s'y interessa pas comme une chose qui le touchoit de près. AN. 1651.

Il faudroit parler fort au long si l'on vouloit dire tous les changemens d'interêts, qui se firent dans les principaux personnages de la Cour. Elle étoit en un état bien bas, se méfiant de presque tous les gens de qualité qui y alloient, & n'osant faire aucune action de vigueur en arrêtant ni même en témoignant aucune mauvaise volonté à personne. M. de Turenne ayant agi en toute rencontre contre les interêts de M. le Cardinal de Mazarin, n'avoit nulle pensée de se raccommoder avec lui & ne faisoit aucune diligence à se mettre bien avec la Reine; mais il voyoit si peu de régle dans les pensées de M. le Prince, qu'il ne vouloit prendre aucun nouvel engagement avec lui Long-tems même après son retour à Paris, Madame de Longueville ayant voulu sçavoir de lui s'il demeureroit dans les interêts de M. le Prince, il lui dit que ce qu'il avoit fait par le passé lui donnoit lieu, le voyant en liberté, de bien méditer avant que de s'engager de nouveau. Il demeura toujours dans cette disposition, voyant assez souvent M. le Prince qui vivoit fort bien avec lui; mais qui étoit si combattu de diverses pensées que M. de Turenne ne crut point, quoiqu'il s'accommodât ou qu'il rompit avec la Cour, pouvoir prendre de liaison sûre avec lui. Ce n'est pas que M. le Prince ne lui témoignât beaucoup de reconnoissance, & qu'en effet il n'ait toujours eu beaucoup d'estime pour lui & autant d'amitié que pour personne : mais M. de Turenne songeoit qu'il n'étoit pas raisonnable de s'engager contre la Cour à une suite d'affaires, dont il sçavoit que le but n'étoit que de procurer les interêts d'un petit nombre de personnes, sans aucune vûë du bien public.

AN. 1651. Ces considérations l'ont toujours fait demeurer ferme à ne se point mettre dans le parti de M. le Prince, depuis sa sortie de prison : elles ne l'ont pas obligé non plus à faire des recherches basses du côté de la Cour. Il souhaittoit que les affaires vinssent en état que M. de Bouillon & lui pûssent s'y raccommoder ; mais il ne faisoit pour cela aucun pas contre la bienséance. Pendant l'absence de M. le Cardinal, ceux qui avoient le plus de pouvoir, ne souhaittoient pas que M. de Bouillon & M. de Turenne s'attachassent fort à la Cour ; & quoique M. le Prince fit de grandes avances aux deux freres, M. de Turenne avoit dans l'esprit que toutes choses lui étoient meilleures que d'entrer dans son parti, après les choses passées, & vouloit vivre à l'avenir éloigné de toute caballe.

Quelque tems avant que M. le Prince eut le gouvernement de Guyenne ; & sur la difficulté que l'on fit à la Cour de donner celui de Provence à M. le Prince de Conti, les soupçons commencerent à augmenter de part & d'autre, & la caballe qui soutenoit M. le Prince dans ses prétentions, commença à s'affoiblir. M. le Prince voyant qu'elle ne pouvoit pas lui procurer ce qu'il désiroit, se tourna contre elle & se lia plus qu'auparavant avec M. le Duc d'Orleans, avec les mécontens & avec Madame de Longueville, qui n'étoit pas satisfaite de ce que l'on différoit de donner le Gouvernement de Provence à M. le Prince de Conti, & qui n'avoit pas beaucoup d'envie de retourner en Normandie. Toutes ces choses ayant obligé M. le Prince à n'aller plus chez la Reine, il eut avis que dans ce dernier réfroidissement il y avoit eu quelques murmures sourds qu'on vouloit l'arrêter : ces bruits joints à une allarme qu'il eût une nuit, que l'on avoit vû quelques soldats marcher vers l'Hôtel de Condé, l'obligerent de s'en aller de grand matin à S. Maur, à deux lieuës de Paris.

Cette journée-là, tous ceux qui étoient entiérement attachés à ses interêts s'en allerent le trouver, & M. de Turenne alla chez la Reine. Comme durant le peu de jours qu'il demeura à S. Maur, on parla de négociations, & que beaucoup de gens l'alloient voir qui ne lui avoient donné aucune parole, M. de Turenne s'y en alla aussi : il eut un entretien de deux heures avec lui dans le parc où ils se promenerent tous deux, & il n'y eut point de complimens que M. le Prince ne lui fit, en témoignant le grand désir qu'il avoit qu'il voulut entrer avec lui dans le parti dont il lui montroit la grandeur par la quantité de Provinces qui se déclareroient pour lui, & par l'état où étoit la Cour. M. de Turenne demeura dans sa premiere pensée, de ne prendre aucun engagement, & ne voulut pas s'éclaircir avec lui sur

Digitized by Google

les raiſons qui l'empêchoient d'entrer en cette affaire ; leſquelles en effet étoient de telle nature, qu'on les garde en ſoi pour y conformer ſa conduite, & non point pour les divulguer, ſçachant bien qu'elles ne feroient aucun effet, & ayant une entiere connoiſſance du naturel des perſonnes qui devoient entrer dans la caballe. AN. 1651.

Quelque tems après, M. le Prince revint à Paris toujours fort mal avec la Cour ; enſuite les négociations n'ayant rien produit, il s'en alla à Montrond avec M. le Prince de Conti & Madame de Longueville ; enfin en Guyenne où il commença à ſe déclarer ouvertement contre la Cour. Les principaux Miniſtres qui s'étoient oppoſés aux établiſſemens de M. le Prince, l'avoient pouſſé autant qu'ils avoient pû à ſortir de Paris ; & quand il faiſoit quelques ouvertures d'accommodement, il les tournoient du mauvais côté : toute cette caballe ſouhaittant ſon éloignement, & que les choſes ſe portaſſent à l'extrémité contre lui. Ces Meſſieurs ne trouvoient pas auſſi leur compte que M. de Bouillon & M. de Turenne demeuraſſent à la Cour. Dans ce tems-là elle alla à Bourges & de-là à Poitiers en ſe cachant aux deux freres, perſuadée que ce traittement les mettroit dans le parti de M. le Prince ou dans celui de M. d'Orleans qui ſe formoit à Paris. M. de Turenne fut toujours d'avis de demeurer plutôt quelque tems inutile, que d'entrer dans toutes ces intrigues.

Cependant M. le Duc d'Orleans & le Parlement de Paris étoient allarmés du retour de M. le Cardinal Mazarin, qui ayant demeuré en Allemagne depuis la ſortie de priſon de M. le Prince, s'en revint joindre la Cour à Poitiers avec quatre ou cinq mille hommes, qu'il avoit levés & de quelques troupes qu'il avoit priſes ſur la frontiére. M. de Bouillon étoit au plus fort de ſes affaires qu'il ſollicitoit au Parlement ; ce qui retint M. de Turenne à Paris un mois plus qu'il n'eût déſiré ; car il vouloit arriver à la Cour en même tems que M. le Cardinal Mazarin. Auſſi-tôt que les affaires de M. de Bouillon furent concluës, M. de Turenne s'en allant à Poitiers, ſçavoit que la Cour ſeroit ſi changée par le retour du Cardinal, que M. de Bouillon & lui y ſeroient bien reçûs ; M. le Cardinal ayant toujours écrit des choſes fort avantageuſes pour eux, dès qu'il ſçut qu'ils n'étoient point embarqués avec M. le Prince ; au lieu que ceux qui environnoient le Roi dans l'abſence du Cardinal, n'avoient cherché qu'à nuire aux deux freres. AN. 1652.

M. de Turenne trouva la Cour entiérement gouvernée par M. le Cardinal ; mais les affaires étoient dans un grand trouble, tant par la guerre que M. le Prince faiſoit en Guyenne, que par les troupes de M. le Duc d'Or-

An. 1652. leans qu'il avoit fait raſſembler ſur la riviere de Loire. D'ailleurs le Parlement de Paris avoit mis à prix la tête de M. le Cardinal Mazarin, & s'étoit entiérement lié aux interêts de M. le Duc d'Orleans. La Cour quitta Poitiers pour aller à Saumur, eſcortée des troupes que M. le Cardinal avoit emmenées. M. le Maréchal d'Hocquincourt les mena enſuite devant Angers qui ſe rendit après quelques jours de ſiége, & on prit auſſi le pont de Cé. La Cour s'en alla de-là à Tours & enſuite à Blois. Dans le tems même M. de Nemours emmena ſix mille hommes de Flandre, compoſés des troupes de M. le Prince, & de Régimens Allemans que les Eſpagnols lui avoient donnés. Ils ne trouverent aucune difficulté à traverſer la France, n'y ayant point de troupes à leur oppoſer, & vinrent joindre les troupes de Gaſton près d'Orleans, laquelle ville, par l'arrivée de Mademoiſelle, demeura dans le parti des Princes.

Dans ces circonſtances, la Cour aſſembla des troupes qui étoient vers Montrond & en fit venir de Champagne; & M. de Turenne en accepta le commandement. On crut à la Cour qu'il feroit difficulté que M. le Maréchal d'Hocquincourt le put joindre avec le Corps qui avoit remené M. le Cardinal Mazarin: mais voyant qu'il falloit aller au bien des affaires, dans un tems où elles étoient en ſi mauvais état, il n'en fit point de ſcrupule, & deux jours après craignant que l'ennemi ne ſe ſaiſit du pont de Gergeau, il s'y en alla. M. de Palluau y étoit arrivé un jour auparavant par ſon ordre & avoit fait rompre une partie du pont. Comme M. de Turenne y arriva avec fort peu de gens, l'armée du Roi étant à ſix ou ſept lieuës de-là, il fit raccommoder le pont pour donner jalouſie aux ennemis, & faire croire qu'il vouloit les attaquer, ne croyant pas que de leur côté ils ſongeaſſent à forcer ce Pont. Cela ne l'empêcha pas d'y marcher; il ne s'y trouva au commencement que deux cens mouſquetaires du Régiment d'Uxelles, ſans munitions. On ſe hâta d'y faire marcher trois ou quatre Régimens d'Infanterie qui étoient à deux heures de-là: mais durant le tems qu'ils furent à y arriver, les ennemis firent leur plus grand effort & emporterent plus de la moitié du pont. M. de Turenne, M. le Maréchal d'Hocquincourt & beaucoup d'Officiers firent une barricade dans ce qui leur reſta du pont, n'ayant plus de ſoldats qui puſſent tirer, faute de munitions; & le canon des ennemis les incommodant beaucoup. M. de Longpré y fut bleſſé d'un éclat, & beaucoup d'Officiers. Enfin après avoir ſoutenu ce poſte long-tems contre toutes les troupes de l'ennemi, les Régimens arriverent; ce qui obligea les ennemis à demeurer de l'autre côté de l'eau.

Digitized by Google

La Cour paſſoit aſſez proche de-là pour aller à Sulli, & on fut plus de trois heures avant que cette Infanterie arrivât : ſi l'ennemi eût fait un effort à cette barricade, il auroit certainement emporté le pont & eût fait courir grand hazard au Roi & à la Reine, qui eûſſent été obligés de ſe ſauver avec peine, l'armée n'étant pas enſemble. On rompit le pont de Gergeau ; & comme celui de Gien étoit de grande conſéquence, on y marcha avec toute l'armée qui y paſſa deux jours après la riviere de Loire, & la Cour vint s'y établir. AN. 1652.

On eût nouvelle en même tems que M. le Prince étoit venu de Guiene joindre ſon armée avec ſix ou ſept perſonnes avec lui ; & après que les rebelles eurent fait grandes réjouiſſances de ſa venuë, il marcha à Montargis qui ſe rendit auſſi-tôt, n'y ayant perſonne dedans. Son armée étoit forte de ſix à ſept mille hommes de pied & cinq mille chevaux, compoſée de troupes de M. d'Orleans, des Eſpagnes & de ce renfort de Flandre. Celle du Roi avoit quatre à cinq mille hommes de pied & quatre mille chevaux. C'étoit au mois d'Avril & il n'y avoit pas moyen de ſubſiſter enſemble à cauſe du fourage ; de ſorte que l'armée du Roi, après avoir paſſé la riviere de Loire à Gien, marcha derriere le canal de Briare pour pouvoir un peu s'élargir. M. le Maréchal d'Hocquincourt ſe logea à Bleneau avec toutes ſes troupes, & M. de Turenne avec les Eſpagnes à Briare : le lendemain il s'en alla dîner à Bleneau avec M. le Maréchal d'Hocquincourt qui lui dit, qu'ayant envoyé des partis vers Château-renard, on lui avoit rapporté que M. le Prince marchoit vers la Bourgogne. Comme M. de Turenne l'eût quitté & fut revenu à ſon quartier, il ſçut à ſept heures du ſoir par un homme que M. le Maréchal d'Hocquincourt lui envoya, que M. le Prince marchoit droit à Bleneau, & en effet M. le Prince ayant appris que les quartiers du Maréchal étoient un peu ſéparés, marcha droit à Chatillon, & de-là au canal ſur lequel M. le Maréchal d'Hocquincourt avoit logé ſes Dragons : le Prince les ayant emporté ſans nulle réſiſtance, paſſe le canal avec toute ſon armée à l'entrée de la nuit. M. le Maréchal d'Hocquincourt ne croyant pas que ſa marche put être ſi diligente, & ſe fiant ſur ce que ſes Dragons tiendroient plus de tems au paſſage du canal, avoit un peu attendu avant que de raſſembler ſes troupes ; mais étant averti que les Dragons étoient attaqués ſur le canal, il manda promptement ſa Cavalerie qui étoit fort proche de lui, & marcha où étoit l'alarme. Il trouva M. le Prince paſſé ; & voulant s'oppoſer à lui derriere un village qui étoit déja aſſez loin du paſſage, il chargea deux ou trois fois avec ſa Cavalerie qui

Digitized by Google

AN. 1652. fut rompuë ; ſon Infanterie n'ayant pas eu le tems de venir au rendez-vous, ſe retira dans Bleneau Le peu qui ſe trouva en Campagne fut diſſipé ; mais comme c'étoit la nuit, la Cavalerie ne perdit pas beaucoup de gens : ſon bagage fut tout pillé ; & les ennemis n'oſant les ſuivre que lentement, M. le Maréchal d'Hocquincourt, après avoir fait tout ce qui ſe peut dans l'action, ſe retirant avec une bonne partie auprès de Bleneau, marchoit ſur le chemin de S. Fargeau.

M. de Turenne, dès qu'il fut averti que l'ennemi marchoit, envoya promptement à ſa Cavalerie qui étoit dans trois ou quatre villages à une lieuë de lui, & leur manda de ſe rendre entre Bleneau & Ozoüer où étoit M. de Navailles avec quatre Régimens. Pour lui il s'y en alla en diligence avec l'Infanterie qu'il avoit dans ſon quartier. Comme il arriva ſur les hauteurs auprès d'Ozoüer, il apprit par des gens qu'il envoya à M. le Maréchal d'Hocquincourt pour lui dire qu'il marchoit, que l'ennemi étoit en pleine marche entre Ozoüer & Bleneau. Il vit deux ou trois des quartiers de M. le Maréchal d'Hocquincourt en feu ; & comme c'étoit la nuit, on entendoit en s'éloignant un peu des troupes, les timballes & les tambours de l'ennemi. Quelques gens s'étoient voulu flatter que ce n'étoit qu'un fort parti ; mais on connut bien en ce tems-là que toute l'armée de M. le Prince y étoit. M. de Turenne n'avoit auprès de lui que deux Régimens de Cavalerie & deux mille hommes de pied ; toute ſa Cavalerie n'étant pas encore au rendez-vous qui étoit, comme j'ai dit, entre Ozoüer & Bleneau : neanmoins M. de Turenne voyant que s'il n'alloit au-devant de ſa Cavalerie, elle ſeroit coupée par l'ennemi, & par-là ſon armée miſe en déroute & toutes les affaires perduës, jugea qu'à la faveur de la nuit il pouvoit hazarder cette marche quoique fort proche de l'ennemi, & s'en alla vers Bleneau, eſpérant trouver ſa Cavalerie en chemin. On n'avoit point de guides, & on écoutoit de tems en tems pour ſçavoir ſi on ne s'approchoit pas trop de l'armée ennemie. A la pointe du jour il ſe trouva dans une grande campagne & réſolut d'y attendre ſa Cavalerie qu'il vit paroître comme le ſoleil ſe leva. Dès qu'il l'eût joint, il aima bien mieux marcher droit à M. le Prince, quoiqu'inférieur à lui de deux tiers en troupes, que de l'attendre & lui donner le tems de défaire entiérement M. le Maréchal d'Hocquincourt. Comme il eût marché un quart de lieuë dans la plaine, il trouva un petit bois & commanda à ſa Cavalerie & à ſon Infanterie de faire alte en-deçà, & avec ſix eſcadrons il paſſa au-delà & vit toute l'armée de M. le Prince qui s'avançoit, ayant ceſſé de

pourſuivre

pourſuivre M. le Maréchal d'Hocquincourt, ſur l'avis qu'il eut que M. de Turenne marchoit à lui. Il commença à faire repaſſer ces ſix eſcadrons, ſçachant bien que s'il vouloit opiniâtrer à ce petit bois M. le Prince, il n'avoit pas de l'Infanterie capable de ſoûtenir contre la ſienne ; & que M. le Prince après avoir chaſſé par le feu ſon Infanterie hors du bois, la Cavalerie ſeule feroit peu de réſiſtance, & ſur tout après avoir été endommagée par le feu qu'il eût fallu eſſuyer en ſoûtenant l'Infanterie. AN. 1652.

Avant que M. le Prince arrivât dans le bois, M. de Turenne fit retirer toute ſon Infanterie, & ſe mit en bataille dans une telle diſtance que l'Infanterie de M. le Prince qui étoit dans le bois ne pouvoit pas l'endommager, & de maniere auſſi qu'il ne pouvoit pas ſe mettre en bataille, ne lui ayant pas laiſſé aſſez de terrain. On demeura quelque tems en préſence ; M. le Prince ayant étendu ſes deux ailes, & faiſant contenance de vouloir paſſer en bataille ce petit bois où il n'y avoit pour venir à M. de Turenne qu'une petite chauſſée qu'on releve pour diſcerner les héritages.

Comme on eut demeuré quelque tems en cette poſture, & que l'armée de M. le Prince ne paroiſſoit plus dans le bois, M. de Turenne croyant qu'elle marchoit à couvert, & qu'elle vouloit gagner un lieu plus éloigné de lui, où elle pourroit ſe mettre en bataille, marcha dans la plaine vers le lieu où les ennemis filoient ; mais M. le Prince croyant qu'il ſe retiroit, commença à faire paſſer ſon armée ; ce que M. de Turenne ayant vû, fait en diligence tourner tête, & revient en bataille au même lieu qu'il avoit quitté ; mais il empêcha de charger les ennemis. M. le Prince repaſſa en même-tems la chauſſée ; & M. de Turenne ayant fait avancer ſon canon, fit un grand effet ſur les troupes des ennemis, dont il y eut quantité d'Officiers & de Soldats tués.

En ce tems là, M. le Maréchal d'Hocquincourt s'étant bien douté que M. de Turenne ne ſe ſeroit pas retiré, arriva avec ſa Cavalerie, au lieu de repaſſer la riviere de Loire, comme beaucoup de perſonnes lui conſeilloient. M. de Boüillon vint auſſi avec beaucoup de perſonnes de qualité de la Cour qui étoit à Gien, où quelques gens s'étoient ſauvés, aſſurant que l'armée étoit entierement défaite. On attendit en préſence les uns des autres juſqu'à la nuit, & on ſe retira de part & d'autre, l'armée du Roi à Briare, & celle de M. le Prince à Châtillon, qui n'ayant point attaqué l'Infanterie demeurée dans Bleneau, vint la nuit d'après rejoindre l'armée. M. le Prince partit quelques jours après de Chatillon ; ſon armée gagna Montargis, & il s'en alla à Paris, où il crut ſa préſence néceſſaire. L'ar-

AN. 1652. mée du Roi ayant marché à Saint Fargeau, M. de Turenne crut qu'en faiſant une grande diligence, celle du Prince ne prendroit pas en ſon abſence ſi promptement une réſolution de marcher, & qu'on pourroit gagner le devant, ſe mettre entre Paris & les ennemis, pour aſſurer au Roi Corbeil & Melun, empêcher les recruës qu'on faiſoit à Paris de venir à l'armée des Princes, leur ôter la communication de cette Capitale, & par là cauſer la perte totale du parti.

La Cour alloit par Auxerre & par Sens pour gagner Melun, pendant que l'armée laiſſant Montargis à gauche, approchoit aſſez près pour donner jalouſie à l'armée des Princes; & marchant jour & nuit, arriva à Moret, où l'on apprit que les ennemis partant de Montargis vouloient gagner par la Ferté, un ruiſſeau qui paſſe à Villeroi; mais ayant délogé trop tard, comme M. de Turenne l'avoit prévû, faute de Chefs & de ne pouvoir ſe réſoudre aſſez tôt, l'armée du Roi paſſa la riviere à Moret; & de-là marchant par Fontainebleau, arriva à la Ferté une heure avant celle des Princes, qui n'oſant plus continuer ſon chemin vers Villeroi, tourna à gauche vers Eſtampes, où elle ſe mit à couvert, après avoir laiſſé exécuter ſon deſſein à l'armée du Roi, qui ſe logea à Châtres, où l'on prit quantité de priſonniers qui alloient de Paris à l'armée des rebelles.

La Cour vint à Melun, & M. de Turenne étoit fort d'avis qu'elle s'en allât droit à Paris, où Monſieur & M. le Prince étoient ſans troupes, & ne pouvoient plus faire aucun fondement ſur leur armée: d'ailleurs il y avoit dans la Ville de ſi grandes caballes contr'eux, que le peuple n'eût pas pris les armes contre le Roi appuyé de ſon armée. Il y eut des raiſons qui l'en empêcherent, qui n'étoient pas ſans apparence: ainſi le Roi s'en alla à S. Germain, où avec des Compagnies des Gardes & des gens commandés de l'armée, on prit preſque tous les paſſages auprès de Paris, après avoir défait quelques partis qui en étoient ſortis, & les avoir repouſſés juſqu'aux portes des Fauxbourgs.

L'armée des Princes demeura quelque tems à Eſtampes, & celle du Roi à Châtres: comme Mademoiſelle à ſon retour d'Orleans reſta à Eſtampes deux jours, & que l'on eut avis que l'armée des Princes n'avoit pas été au fourage, voulant faire revûë devant elle; & que le même jour qu'elle viendroit à Châtres pour paſſer à Paris avec un paſſeport, l'armée iroit au fourage; M. de Turenne propoſa à M. le Maréchal d'Hocquincourt qui le trouva fort à propos, de laiſſer tout le bagage à Châtres, de marcher toute la nuit, & de ſe trouver à deux ou trois heures de jour auprès d'Eſtam-

Digitized by Google

pes, pour voir ce qu'il y auroit à entreprendre. M. de Turenne eſpera toûjours que M. le Prince n'étant point à l'armée, les Officiers Généraux ne prendroient pas une fort bonne poſture devant un ennemi ; ce qui arriva : l'armée des Princes n'alla point au fourage, & Mademoiſelle ne la vit en revûe que le matin que les troupes du Roi approcherent d'Eſtampes. L'armée des Princes étoit aſſurément beaucoup plus forte que celle du Roi : on marcha en diligence, eſperant la trouver en Campagne, & M. le Maréchal d'Hocquincourt avoit l'avant-garde. En arrivant ſur le haut d'Eſtampes, on vit que les ennemis ſe retiroient dans la Ville : on continua à marcher juſques ſur la hauteur du fauxbourg, où l'on vit beaucoup d'Infanterie & quelques eſcadrons : on apperçut en même-tems ſur une hauteur derriere le fauxbourg, beaucoup de Cavalerie en bataille ; mais comme il y a deux ou trois fauxbourgs, une Ville aſſez grande, un pays coupé de deux ruiſſeaux, & beaucoup de hauteurs, on pouvoit mal aiſément diſcerner la poſture de l'ennemi. On réſolut d'attaquer ce fauxbourg, où étoit ce Corps d'Infanterie qui avoit fait un retranchement tout autour, & il y avoit un ruiſſeau devant. Le combat fut fort opiniâtre : M. le Comte Broglio, M. de Navailles & M. de Vaubecourt y firent très bien, & l'Infanterie combattit long-tems à coups de main ; quoique celle du Roi y fit parfaitement ſon devoir, ce ne fut que le Régiment de Turenne qui emporta à la gauche l'Infanterie des ennemis : beaucoup d'Officiers & de Soldats des autres Régimens s'étant joints à leurs drapeaux, quatre ou cinq Régimens de Cavalerie entrerent dans le fauxbourg, & rompirent la Cavalerie de l'ennemi qui ſoûtenoit ſon Infanterie : on fit prendre au Régiment d'Uxelles le poſte du fauxbourg qui regardoit la Ville, où le Régiment de Son Alteſſe & de Languedoc étant enfermés, faiſoient de grands efforts pour reprendre le poſte, afin de pouvoir enſuite ſeconder leurs gens dans le fauxbourg : une fois même le Régiment d'Uxelles avoit été ſi ébranlé qu'il commençoit à quitter ſon poſte. M. de Turenne ayant rencontré le Régiment de Cavalerie du Meſtre de Camp, marcha en diligence avec lui pour ſoûtenir ce Régiment, & lui fit reprendre ſon poſte qu'il garda toûjours depuis. M. le Maréchal d'Hocquincourt fit très bien dans le fauxbourg ; & après trois heures de combat, on défit entiérement neuf Régimens d'Infanterie & quatre ou cinq eſcadrons de Cavalerie, on prit deux mille priſonniers & quantité d'Officiers. AN. 1652.

Dès que l'action du fauxbourg fut paſſée, la Cavalerie de l'ennemi qui étoit ſur une hauteur, rentra dans la Ville ; l'armée du Roi s'en alla à une

AN. 1652. lieuë de-là, & le lendemain à Châtres : deux jours après on ſe logea à Palaiſeau, afin d'ôter mieux la communication de Paris au Corps d'armée qui étoit à Eſtampes ; & on commanda quelque Cavalerie de l'armée pour aller trouver la Cour qui étoit à S. Germain, avec lequel Corps & quelques Compagnies des Gardes, M. de Turenne reprit l'Iſle-Adam, enſuite S. Denis, où on laiſſa garniſon, & l'on pouſſa tout ce qui étoit ſorti de Paris juſques dans les portes, après avoir fait beaucoup de priſonniers. M. le Duc d'Orleans & M. le Prince étant à Paris ne pouvoient avoir aucun ſecours de leur armée, & n'avoient auprès d'eux que quelques recruës.

Comme il n'y avoit plus que les troupes demeurées à Eſtampes qui donnoient vigueur à Paris, & à toutes les Villes du parti en deçà de la Loire ; M. de Turenne crût qu'il falloit s'y attacher principalement, & les obliger ou à ſortir d'Eſtampes, afin qu'il pût leur livrer bataille, ou les y ruiner par la famine : il demanda les choſes néceſſaires à la Cour ; mais elle ne pût fournir à beaucoup près ce qu'il falloit pour avoir les outils & les munitions de guerre. Malgré ce manquement, M. de Turenne crut qu'il ne devoit pas rompre ſon entrepriſe, & qu'il n'y avoit point de tems mieux employé qu'à tâcher de diſſiper ce Corps d'armée, qui étoit le fondement de la guerre civile. Il marcha donc avec l'armée du Roi, & alla ſe loger ſur une montagne tout près d'Eſtampes : en y arrivant de bonne heure, il prit avant qu'il fût nuit toutes les maiſons qui ſont hors la Ville, après beaucoup d'eſcarmouches.

Il y avoit dans la Ville trois à quatre mille hommes de pied & trois mille chevaux : M. de Turenne avoit ſix mille hommes de pied & quatre mille chevaux. Il logea les troupes que M. le Maréchal d'Hocquincourt avoit commandées, & qui s'en étoit allé à ſon Gouvernement, à main droite, ſous les ordres de M. de Navailles, & ſe poſta lui-même à main gauche, tenant toutes les hauteurs du côté d'Eſtampes : il ne voulut pas s'éloigner d'un ruiſſeau de l'autre côté que l'on n'y fut bien retranché. On commença à faire une ligne contre la Ville, qui n'en étoit éloignée que d'une bonne portée de mouſquet : on n'avoit pas beſoin d'en faire par le dehors, n'y ayant point d'ennemi en Campagne à craindre. Ceux de la Ville faiſoient ſouvent des ſorties ; & comme le travail alloit fort lentement, à cauſe du défaut des outils, à peine le pouvoit-on mettre en état d'empêcher les chevaux de la ſauter preſque par tout. En un jour que les Soldats étoient au travail avec ſept ou huit eſcadrons pour les ſoutenir, les aſſiegés ſortirent de la Ville, en tuerent quatre-vingt ou cent, pouſſerent la garde de

Digitized by Google

ées ſept ou huit eſcadrons, & vinrent fort avant : preſque toute la Cavalerie étoit au fourage ; mais tous les Officiers y coururent, & on les repouſſa aſſez vigoureuſement : il y eut beaucoup de gens tués de part & d'autre. AN. 1652.

Les lignes ayant été achevées, on s'appliqua à empêcher la Cavalerie de l'ennemi de ſortir de l'autre côté de la Ville pour aller au fourage ; on prit les poſtes pour les reſſerrer en cet endroit, & il s'y paſſa tous les jours quelques actions. Les bleds de la Beauſſe qu'on avoit ramaſſés dans Eſtampes, faiſoient ſubſiſter les aſſiegés quelque tems ; mais à la fin ils commençoient à être fort incommodés pour les fourages, lorſque M. de Turenne apprit que M. de Lorraine, qui avoit raſſemblé ſes troupes en Alſace & en Flandre, s'étoit engagé dans le parti des Princes, & qu'il marchoit vers Paris. Comme il avoit aſſuré d'abord qu'il venoit pour ſervir la Cour, on lui donna des vivres par toute la France pour ſon paſſage. Cette nouvelle fit changer à M. de Turenne toutes ſes meſures ; & eſtimant qu'il ne pût mieux employer la Campagne qu'à diſſiper l'armée des Princes, qui s'étoit trouvée un mois auparavant plus forte que celle du Roi, & compoſée de vieux Régimens, il ſongea à faire quelque effort contre Eſtampes, pour voir s'il pourroit l'emporter avant le tems que M. de Lorraine approcheroit, ſçachant bien que dès qu'il ſeroit à ſept ou huit lieuës, il falloit ſe retirer. N'ayant point d'équipage d'artillerie, on lui envoya les chevaux du Roi, de la Reine & des perſonnes de qualité, & on commença à faire une batterie : les ennemis avoient devant la muraille qu'on vouloit battre une grande demi-lune, qu'on emporta la nuit après un très-grand combat ; on en demeura maîtres juſqu'au jour ; & à ſoleil levé, les ennemis reſſortirent de la Ville, & ceux qui gardoient la demi-lune ayant pris l'épouvante, l'ennemi la regagna : il n'y avoit point de tranchée pour y aller, ni rien de couvert qu'un vallon, qui en étoit à deux cens pas. Toute l'Infanterie étoit rebutée, & par le combat de la nuit, & par la perte de la demi-lune. M. de Turenne voyant à la pointe du jour que l'ennemi laiſſoit le logement de la demi-lune en repos, s'en alla chez lui ; mais ayant entendu l'allarme, il revint en grande diligence : il commanda à ſon Régiment d'Infanterie d'aller reprendre la demi-lune, lequel mettant ſes drapeaux à la tête, ſans aucunes troupes qui le ſecondaſſent, marcha par la campagne ; & ſouffrant tout le feu de la courtine, entra dans le foſſé de la demi-lune éboulée par le travail de la nuit, monta en haut, planta ſes drapeaux ſur le parapet, y entra, en chaſſa les ennemis, & y établit un logement. Cette action ſe fit à la vûë de toute l'armée, & fut eſtimée une des plus belles.

Digitized by Google

AN. 1652. qui ſe ſoit faite depuis la guerre. Les aſſiegés laiſſerent les choſes en cet état juſqu'à deux heures après midi : alors ils ſortirent de nouveau avec quatre bataillons & vingt eſcadrons de Cavalerie, dans le deſſein d'aller à la batterie, & de reprendre la demi-lune ; mais après un combat qui dura fort long-tems, & où il y eut beaucoup d'Officiers & de Soldats tués ou bleſſés de part & d'autre, ils ſe retirerent dans la Ville ſans avoir eu aucun avantage : on demeura ainſi maîtres de la demi-lune, dont on continua d'abattre les défenſes.

Vers le fauxbourg où le Régiment des Gardes faiſoit ſon attaque, on pratiquoit un logement pour attacher le mineur aux murailles de la Ville, quand on apprit que M. de Lorraine ( ayant conclu ſon traitté avec les Princes qui le preſſoient de hâter le ſecours d'Eſtampes ) marchoit en diligence à Paris ; il vint ſe loger avec ſon armée ſur la riviere de Seine un peu plus haut que Charenton : on lui fit promptement emmener un pont de batteaux de Paris. M. de Turenne ne pouvant plus demeurer devant Eſtampes, ayant un ennemi derriere ſoi, ſans lignes de circonvallation, ni moyen d'aller au fourage, manda à la Cour qu'il étoit obligé de lever le ſiége : comme il n'avoit point d'équipage d'artillerie, on lui renvoya de la Cour des chevaux. En deux ou trois voyages il retira ſon canon des batteries, & fit emmener toutes les munitions à deux lieuës d'Eſtampes, dans un petit bourg fermé, & après il s'y retira avec l'armée.

Comme M. de Lorraine ſçut que l'on avoit levé le ſiége d'Eſtampes, il demeura dans ſon poſte ; & faiſant valoir aux Princes qu'il avoit fait lever le ſiége, il recommença à négocier avec la Cour : mais comme il a continué cette maniere d'agir depuis qu'il eſt ſorti de ſon pays, on ne faiſoit aucun fondement là-deſſus. M. de Turenne ayant avis qu'il n'étoit point retranché, & qu'il étoit logé dans une plaine, après avoir ſéjourné quatre jours depuis la levée du ſiége d'Eſtampes, commanda à ſon bagage de le ſuivre juſqu'à Corbeil, où il le laiſſa. Ayant eu avis que M. de Lorraine avoit marché à Villeneuve Saint Georges, qui étoit un bien meilleur poſte, il continua ſa marche, traverſa un bois, & ſçut que toute l'armée de M. de Lorraine ayant pris l'allarme étoit logée ſur une hauteur, & avoit un ruiſſeau devant elle qui n'étoit point guéable. M. de Turenne malgré cet avantage, marcha à lui plutôt. En arrivant ſur une hauteur, vis-à-vis du Camp de M. de Lorraine, le ruiſſeau entre deux, il envoya des partis le long de l'eau, pour voir s'il n'y avoit point de pont ou de gué : ayant appris qu'à une demie lieuë du Camp des ennemis, il y avoit un

Digitized by Google

pont que l'on pouvoit raccommoder, il y marcha en diligence, y fit remettre quelques planches ; & s'étant emparé d'une maiſon au-delà, commença à faire défiler ſes ſoldats un à un ſur ce pont. AN. 1652.

M. de Lorraine ne vouloit pas bouger de ſon Camp, ayant fait faire en diligence ſix redoutes du côté de la plaine, & étant couvert par les flancs de la riviere, d'un bois & du ruiſſeau. Les troupes du Roi étoient déja paſſées à l'entrée de la nuit ; & M. de Turenne voyant que s'il ne gagnoit le pont ſur la Seine que M. de Lorraine avoit fait monter avec lui, l'armée d'Eſtampes viendroit joindre ce Prince, avoit hâté ſa marche pendant toute la nuit par des défilés, & ſe trouva au point du jour avec toute l'armée dans la plaine, où il n'y avoit plus rien qui pût l'empêcher d'aller au Camp des ennemis. Si l'armée des Princes eût joint celle des Lorrains, il ne falloit pas que l'armée du Roi ſe retirât ; mais que la Cour s'en ſervît pour l'eſcorter à Lyon. Les choſes étoient dans une ſituation ſi critique, que deux ou trois heures auroient pû changer la face des affaires. Quand le point du jour fut venu, on ſe remit un peu de l'embarras cauſé par une marche pendant la nuit, & l'on s'avança en ordre droit au Camp de M. de Lorraine. Ce Prince ayant négocié à ſon ordinaire tous les jours précédens, envoya ſon Capitaine des Gardes trouver M. de Turenne, dès qu'il ſçut qu'il marchoit à lui : cependant il faiſoit travailler à faire les lignes entre ſes redoutes du côté de la plaine. M. de Beaufort étoit dans ſon Camp avec mille ou douze cens hommes des troupes des Princes. M. de Turenne ſentit d'abord que ce Capitaine des Gardes ne venoit que pour retarder ſa marche ; & comme il n'y avoit rien ſi fort à craindre qu'une négociation, ſans s'approcher du Camp des Lorrains, il ne perdit pas un moment, & s'avança vers le Camp, voulant s'aſſurer avant toutes choſes ſi les troupes d'Eſtampes ne paſſoient pas ſur le pont, & à quelque prix que ce fût, attaquer M. de Lorraine avant qu'elles l'euſſent joint, toutes les affaires de France dépendant de-là.

On étoit bien à une lieuë & demie du Camp, quand le Capitaine des Gardes arriva à l'armée du Roi ; & l'on demeura près de trois heures avant que l'armée, qui marchoit en bataille, fût tout proche du Camp de M. de Lorraine. Alors le Capitaine des Gardes s'en retourna, & revint ſouvent après trouver M. de Turenne, qui ne vouloit entendre à aucune négociation, à moins que M. de Lorraine ne ſortît de France avec ſon armée. Le Roi d'Angleterre qui étoit arrivé le ſoir dans le Camp de M. de Lorraine, envoya auſſi de ſes gens trouver M. le Duc d'York, qui étoit avec M. de

Digitized by Google

AN. 1652. Turenne, lequel auroit mieux aimé combattre que de ſouffrir que l'armée d'Eſtampes joignît M. de Lorraine ; mais il déſiroit bien plus encore le faire ſortir de France avec ſon armée, & le ſéparer entierement de celle des Princes, que de hazarder un combat douteux. Par le côté de la plaine qui étoit le ſeul lieu acceſſible pour venir au Camp, il y avoit un bois à la main droite, la riviere à gauche, & au front ſix redoutes achevées, lequel front étoit ſi étroit que M. de Lorraine outre trois lignes de Cavalerie avoit encore mille chevaux de réſerve : ſon Infanterie étoit dans les redoutes, & cinq cens mouſquetaires dans le bois. Il étoit de quinze eſcadrons plus fort que l'armée du Roi, qui avoit auſſi quinze cens hommes de pied plus que lui. C'étoit une ſituation, comme il parut peu de tems après, où une petite armée pouvoit en combattre une bien forte avec avantage : néanmoins M. de Lorraine voyant l'armée du Roi à une demie portée de canon de lui, & tous les gens détachés pour l'attaque du bois & des redoutes, & d'autres qui marchoient droit à ſon pont, qu'il avoit ſous lui à Villeneuve S. Georges, manda à M. de Turenne qu'il ſigneroit tout préſentement de ſortir de France. Auſſi-tôt M. de Turenne envoya de l'Infanterie ſe ſaiſir du pont ſur la Seine, ayant fait dire par M. de Varennes qu'avant toutes choſes il vouloit en être aſſuré. Enſuite on fit faire alte à l'armée ; & les deux Généraux ſignerent le traitté, par lequel il fut dit, que M. de Lorraine marcheroit tout préſentement avec ſon armée, & ſortiroit de France en douze jours, ſuivant la route dont on étoit convenu. M. de Lorraine laiſſa M. le Comte de Ligneville & ſon Capitaine des Gardes en ôtage pour la ſûreté de ſa parole ; & ce qu'il y avoit de plus ſûr, ſon armée prit une marche dans laquelle elle laiſſoit celle du Roi en état d'empêcher ſa jonction avec l'armée des Princes, quand il eût voulu rompre ſon traitté. Une heure après le traitté ſigné, l'armée de M. de Lorraine commença à défiler hors de ſes retranchemens, & à marcher devant l'armée du Roi, qui demeuroit en bataille : elle ſuivit ſa route ſuivant le traitté. On permit à M. de Beaufort de s'en aller à Paris avec ce qu'il avoit de troupes des Princes, dont la plupart ſe mirent dans l'armée du Roi pendant que le traitté ſe ſignoit. L'armée d'Eſtampes commençoit à paroître de l'autre côté de l'eau ; & voyant l'armée du Roi entrer dans le Camp de M. de Lorraine, qui prit la route de Brie, elle marcha vers Paris pour ſe mettre en ſûreté, & ſe logea vers S. Cloud.

Après que l'armée du Roi eut ſéjourné deux jours à Villeneuve, elle marcha vers Lagni, où elle paſſa la riviere, & ſe logea près de Dammartin,

Digitized by Google

tin, afin d'empêcher le paſſage d'un Corps de troupes, qu'on diſoit devoir arriver de Flandre en coulant le long de la riviere d'Oiſe : M. le Prince même s'étoit ſaiſi de Poiſſi, afin de lui donner moyen de le joindre. AN. 1652.

La Cour après avoir demeuré quelque tems à Melun, s'en vint à Lagni, où M. le Maréchal de la Ferté vint joindre avec trois mille hommes. On s'en alla à S. Denis, où la Cour demeura, & on fit promptement venir des batteaux de Pontoiſe pour faire un pont à Epinai, afin de pouvoir marcher à l'armée de M. le Prince, qui étoit campée auprès de S. Cloud. On trouva une iſle dans laquelle on fit paſſer des mouſquetaires ſur un pont de batteaux, & enſuite on paſſa l'autre bras. M. le Prince vint avec quelques eſcadrons & deux ou trois cens mouſquetaires pour empêcher le paſſage ; mais voyant qu'il y avoit beaucoup de canon déja logé, & des mouſquetaires que M. le Maréchal de la Ferté avoit fait retrancher en diligence de l'autre côté de l'eau, il ſe retira en ſon Camp, & à l'entrée de la nuit fit paſſer ſon armée ſur deux ponts qu'il avoit à S. Cloud, & marcha dans l'intention d'aller à Charenton, croyant que le pont étant achevé, l'armée du Roi y paſſeroit toute la nuit, & qu'ainſi la riviere ſeroit toujours entre les armées : mais le plus grand Corps de l'armée étoit encore en-deçà de l'eau.

La Cour eut un faux avis de Paris que l'armée des Princes marchoit déja par derriere Montmartre & cotoyoit les fauxbourgs de S. Martin : M. le Cardinal en fit promptement avertir M. de Turenne qui s'en vint en diligence à S. Denis toute la nuit, & commanda que l'armée le ſuivit ; il manda auſſi à ce qui étoit dans l'iſle de repaſſer en diligence. M. le Maréchal de la Ferté, à cauſe que toutes ſes troupes avoient paſſé l'eau, ne put ſuivre que cinq ou ſix heures après. Ainſi, à la pointe du jour, toute l'armée du Roi, hors le Corps de M. le Maréchal de la Ferté, ſe mit en bataille dans la plaine entre S. Denis & Paris. M. de Turenne s'étant avancé avec dix ou douze chevaux paſſa au travers de la Chapelle, & vit l'Infanterie de l'arriere-garde du Prince & quelques eſcadrons qui marchoient près du fauxbourg. On croyoit le Corps de l'armée ennemie beaucoup plus avancé vers S. Antoine & Charenton ; mais la nuit l'ayant arrêté au cours de la Reine mere, elle ne put commencer ſa marche qu'à la pointe du jour. Comme donc M. de Turenne eût vû l'arriere-garde, il fit promptement avancer quelques eſcadrons de Cavalerie, & commanda au reſte de l'armée de ſuivre. On les joignit vers le fauxbourg S. Martin ; & comme leur Infanterie filoit toujours, on chargea quatre ou cinq eſcadrons de l'arriere-



Digitized by Google

AN. 1652. garde que l'on rompit, & on prit beaucoup d'Officiers & de cavaliers prisonniers : on continua à les suivre tout le long des fauxbourgs, jusqu'auprès celui de S. Antoine. Il y avoit une partie de leur avant-garde qui étoit déjà vers Charenton ; mais ayant eu l'allarme, elle vint se mettre en bataille auprès du fauxbourg S. Antoine où l'arriere-garde la joignit. M. le Prince fit aussi tourner son canon ; & comme la Cavalerie de l'armée du Roi avançoit, il en fit tirer quelques volées contre elle qui attendoit que l'Infanterie arrivât, laquelle à cause des grands défilés qu'il y a autour de Paris, demeura un peu long-tems à venir, & donna le loisir à M. le Prince de faire retirer toutes ses troupes dans le fauxbourg, où il trouva toutes les ruës qui avoient des barricades faites ; ce qui lui fut d'un grand avantage. Ces barricades s'étoient faites à dessein par les Parisiens, pour se garantir des coureurs de l'armée de M. de Lorraine, pendant qu'il étoit à Ville-neuve S. Georges. M. le Prince fit mettre son Infanterie derriere les murailles les plus avancées, & les fit percer afin que les mousquetaires pûssent tirer, & il se mit en très bonne posture.

Comme l'Infanterie de l'armée du Roi arriva, on avoit cru qu'il seroit meilleur d'attendre le canon ; mais la quantité de personnes de la Cour qui pressoient, comme s'il n'y avoit qu'à avancer pour défaire entierement les ennemis, obligea M. de Turenne de commander un bon nombre d'Infanterie des Gardes & d'autres Régimens avec les Gendarmes & Chevaux-legers du Roi, & d'autres Régimens de Cavalerie, pour donner par deux ruës différentes. On emporta les premiers retranchemens ; mais comme il falloit passer un à un, & que l'on se mettoit en confusion pour suivre l'ennemi, on trouva dans les ruës plus larges un Corps de Cavalerie où M. le Prince se trouva, & beaucoup de personnes de qualité, qui chargeant cette Cavalerie & Infanterie qui entra en désordre, les repoussa sans résistance jusqu'à l'entrée du fauxbourg. M. de S. Maigrin Lieutenant des Chevaux-legers de la garde y fut tué. On attaquoit aussi en même tems cette Infanterie de M. le Prince, passée derriere les murailles & dans les maisons : le combat fut fort opiniâtre, & on les emporta en beaucoup de lieux ; mais ce fut après que le canon fut arrivé : on y prit même deux cens hommes dans une maison ; mais les Corps des Régimens de l'ennemi demeurerent toujours derriere les grandes traverses du fauxbourg d'où ils avoient rechassé les nôtres. On leur prit à la main gauche une barricade que l'on garda, où il y eut beaucoup de leurs soldats tués ; mais on ne put pas passer outre en aucun endroit, toute l'Infanterie ayant été fort rebutée dans ces attaques. En effet, M. le

Digitized by Google

Prince étant preſſé, trouva par hazard un fauxbourg bien barricadé, ſon deſſein ayant été d'aller paſſer au pont de Charenton. AN. 1652.

Comme on étoit l'un devant l'autre, le Corps de M. le Maréchal de la Ferté arriva : on réſolut de faire encore une attaque générale, étant renforcé de ces troupes-là. Mais en ce tems la ville de Paris ayant par la ſollicitation de Mademoiſelle, ouvert les portes à l'armée de M. le Prince, elle marcha par le milieu de la ville & s'en alla vers le fauxbourg S. Jacques. Le Roi étoit venu de S. Denis, & demeura ſur une hauteur juſqu'à la nuit ; & comme on eut marché pour cette ſeconde attaque, on ne trouva plus de troupes dans ce fauxbourg : ce qui obligea l'armée à ſe retirer avec le Roi à S. Denis.

Pendant que l'armée des Princes logeoit autour du fauxbourg S. Jacques, il arriva un grand déſordre dans la Maiſon de Ville de Paris. Le mauvais état des affaires des Princes leur fit preſſer l'armée d'Eſpagne de partir de Flandre pour venir à leur ſecours : elle partit d'auprès de Cambrai, & paſſant entre S. Quentin & Ham, s'en vint à Chauni, où M. d'Elbeuf s'étant enfermé avec huit cens chevaux, ils le prirent priſonnier de guerre, & en gardant des ôtages laiſſerent venir les cavaliers à pied, & prirent tous leurs équipages & chevaux. M. de Lorraine qui étoit demeuré ſur la frontiére de France depuis ce qui s'étoit paſſé à Ville-neuve S. Georges, marcha auſſi-tôt par la Champagne pour joindre l'armée d'Eſpagne, laquelle après la priſe de Chauni s'en vint à Fiſmes joindre M. de Lorraine.

La Cour étoit à S. Denis quand on apprit la marche de l'armée d'Eſpagne, & on envoya en Normandie pour ſçavoir ſi le Roi ſeroit reçu à Rouen : mais le mauvais état de ſes affaires cauſé par la marche de l'armée d'Eſpagne, fit croire qu'il n'y auroit point de ſûreté pour le Roi à Rouen. On avoit peu de jours auparavant parlé de traitter avec M. le Prince. M. de Turenne étoit d'avis que l'on ſe relâchât dans beaucoup de choſes, & que pourvu que l'autorité du Roi demeurât entiere après l'accommodement, que l'on ne pourroit pas lui donner trop de choſes pour ſortir de cette affaire : mais quoiqu'on ſe relâchât, la marche des Eſpagnols lui avoit ôté toute pente à s'accommoder. La Cour ſe trouvoit dans une extrême peine ; l'armée du Roi ne montoit pas à plus de huit mille hommes ; celle des Princes étoit de cinq mille à Paris, & celle des Eſpagnols jointe aux Lorrains étoit de vingt mille. La Normandie ne vouloit point recevoir le Roi. Le ſoir qu'on eut cette nouvelle M. de Turenne étoit au Camp, & étant venu le lendemain à S. Denis, il apprit que la réſolution avoit été

AN. 1652. priſe de s'en aller avec la Cour vers la Bourgogne & vers Lyon, menant ſeulement deux mille hommes pour l'eſcorter. Il ſçut cette nouvelle par M. de Ruvigni, & lui dit auſſi-tôt que tout étoit perdu ſi on prenoit cette réſolution : il avoit aſſez de connoiſſance des affaires de Flandre, pour ſçavoir très-bien que le Roi en ſe retirant par-delà Paris, donneroit occaſion aux Eſpagnols de s'avancer vers Soiſſons & Compiégne, qui n'euſſent pas réſiſté après le départ de la Cour pour Lyon. Il croyoit au contraire que ſi le Roi ſe réſolvoit à demeurer ſur la riviere d'Oiſe, & que ſon armée marchât vers Compiégne, toute l'armée d'Eſpagne n'oſeroit marcher à Paris, de peur de laiſſer toute la Flandre dégarnie, & l'armée du Roi entre elle & eux ; que s'ils envoyoient un ſecours conſidérable à M. le Prince, leur armée en même tems ſe retireroit en Flandre, & ne demeureroit pas au milieu de la France qu'avec un Corps beaucoup plus fort que l'armée du Roi. M. de Turenne croyoit donc qu'il n'y avoit point d'autre ſalut pour l'Etat que de demeurer avec le Roi entre Paris & l'armée d'Eſpagne. Il avoit encore la penſée qu'à toute extrêmité, le Roi avec un Corps d'armée étoit bien mieux dans une de ſes Places de la riviere de Somme, qu'en s'en allant vers Lyon, pour laiſſer une conquête ſûre aux Eſpagnols depuis la Flandre juſqu'à Paris. On ſçavoit auſſi la mauvaiſe volonté de la Normandie, & que l'étonnement étoit ſi grand par tout, qu'il y avoit peu de villes où on n'eût ouvert les portes aux ennemis : ce qui obligea M. de Turenne d'aller trouver M. le Cardinal qui donna tout auſſi-tôt dans ſon ſens ; & allant voir la Reine qui n'a jamais trouvé de conſeils trop hazardeux, on réſolut que la Cour iroit à Pontoiſe & que l'armée marcheroit en diligence à Compiégne. Auſſi-tôt qu'elle y arriva, on apprit par les partis que l'ennemi ayant pris Chauni, marchoit à Fiſmes, étant joint à M. de Lorraine. M. le Maréchal de la Ferté prit quelque Cavalerie, & s'en alla vers Chauni que les ennemis abandonnerent, n'étant pas un lieu à garder. Il s'en revint par Soiſſons que l'on aſſûra par des troupes que l'on y mit. Les Eſpagnols étant à Fiſmes, & la communication n'étant pas libre entre Paris & eux, ils virent que s'ils vouloient y aller, comme M. le Prince les en preſſoit fort, ils ne le pourroient faire qu'avec toute l'armée, à quoi ils ne pouvoient pas conſentir : d'ailleurs ils ne pouvoient en envoyer un détachement conſidérable vers Paris, ſans être rencontré par l'armée du Roi. Toutes ces conſidérations unies leur firent réſoudre à retourner en Flandre, & à laiſſer un Corps de troupes à M. de Lorraine qui demeura ſur la frontiére.

En ce tems-là M. de Turenne ayant eu avis comme M. de Bouillon, qui

Digitized by Google

étoit à Pontoiſe avec la Cour, étoit fort malade, s'y en alla en diligence : il y arriva le huitième jour de ſa maladie, laquelle alla toujours en empirant : un tranſport au cerveau l'empêcha de parler pendant les derniers jours ; mais il conſerva toujours beaucoup de connoiſſance. Il fut fort aiſe de voir M. de Turenne, qui, outre l'étroite amitié qui étoit entre eux, faiſoit une double perte, vû la poſture en laquelle M. de Bouillon étoit à la Cour. En ces derniers tems il s'étoit fait encore plus particulierement connoître pour être très-capable des grandes affaires ; & ſi on peut le dire, avoit pris une maniere d'agir bien au-deſſus de tous les autres ; M. le Cardinal Mazarin ayant une particuliere confiance en lui ; & comme le Miniſtre avoit un grand crédit ſur l'eſprit du Roi & de la Reine, ce n'étoit que par ſon moyen que l'on pouvoit ſe rendre conſidérable à la Cour. M. de Bouillon vêcut juſqu'au quatorzième de ſa maladie, & mourut laiſſant un extrême déplaiſir à tous ceux qui aimoient le bien de l'Etat. M. de Turenne en fut touché très-ſenſiblement, l'ayant toujours aimé, & ayant été aimé de lui très-parfaitement. AN. 1652.

Dans le tems que M. de Turenne étoit à Pontoiſe, on apprit que l'armée d'Eſpagne s'étoit retirée, & que M. de Lorraine étoit demeuré avec le renfort que les Eſpagnols lui avoient laiſſé. Comme il y avoit toujours quelque négociation de la Cour avec les Princes & avec le Parlement, on fit connoître que ſi M. le Cardinal Mazarin s'éloignoit, que toutes choſes ſe raccommoderoient. En faiſant propoſer cela de la part des Princes, on laiſſoit entendre qu'il pourroit revenir un jour, & que ce n'étoit ſeulement que pour montrer au public que l'on n'avoit jamais voulu s'accommoder ſans que le Miniſtre ſortit de France ; puiſque ſon retour à la Cour étoit le prétexte de la guerre. M. de Turenne à qui il en parla fort confidemment, ne le diſſuada point de la penſée qu'il avoit d'aller à Sedan ; mais il lui conſeilla toujours de dire que c'étoit pour en revenir. M. de Turenne ne vouloit point être dans un interêt que l'on auroit affoibli en le déſavouant. Il ſçavoit bien d'ailleurs que beaucoup de gens ſe ſerviroient de la diſſimulation dont la Cour & M. le Cardinal voudroient qu'on usât, en diſant qu'il ne reviendroit point, pour travailler plus ouvertement à empêcher tout de bon qu'il ne revint : & hors le Roi & la Reine qui déſiroient ſon retour, il y en avoit fort peu dans la Cour qui ne travaillaſſent de bon cœur à l'empêcher.

M. le Cardinal partit de Pontoiſe, les choſes étant diſpoſées de la façon que j'ai dit, M. de Turenne & M. le Tellier s'en allerent avec lui juſqu'où

Digitized by Google

étoit l'armée, où il prit quelque escorte pour s'en aller vers Sedan. M. le
An. 1652. Tellier retourna à la Cour, & M. de Turenne demeura à l'armée qui s'avança ensuite vers Dammartin, pour se mettre entre Paris & l'armée de M. de Lorraine ; lequel en l'absence de M. le Cardinal, commença à négocier à la Cour. Quoiqu'elle ne s'y fiât pas entiérement, elle ne laissa pas d'écouter ses propositions ; & comme il falloit que l'armée ne s'éloignât pas trop de Pontoise, où étoit la Cour, à cause de l'armée des Princes qui étoit à Paris, elle ne marcha pas vers la Champagne, pour pousser M. de Lorraine hors du Royaume, à la faveur des villes que l'on avoit pour soi : mais M. le Prince ayant envoyé de la Cavalerie pour faire lever le siége de Monrond, on fit partir huit escadrons de l'armée du Roi pour aller trouver M. de Palluau qui étoit devant Monrond.

Cependant M. de Lorraine qui avoit promis aux Espagnols de se joindre à l'armée des Princes qui étoit à Paris, faisoit traiter avec la Cour, afin qu'on ne fit point attention aux mouvemens de son armée. Quoique celle du Roi l'observât, néanmoins les assurances qu'il donnoit d'un accommodement prompt, faisoient qu'on n'agissoit pas avec tant de méfiance ; de sorte qu'il partit des environs de Châlons, & marcha en diligence par la Brie, pour gagner la riviere de Seine entre Corbeil & Paris. L'armée du Roi passa la Marne à Lagni ; & quoique beaucoup inférieure à celle de M. de Lorraine, on vouloit s'opposer à son passage vers Paris. M. de Turenne voulut marcher le lendemain du passage de la Marne, dans la pensée que M. de Lorraine s'avançoit sans en avoir de certitude : mais comme on se relâche quelquefois, on séjourna ce jour-là, & le lendemain de bon matin on trouva M. de Lorraine tout proche de Brie-Comte-Robert. Si on eût marché le jour précédent, on l'auroit devancé ; mais les avant-gardes s'étant trouvées les unes près des autres vers Brie-Comte-Robert, il se hâta de gagner le poste de Ville-neuve, où il avoit dessein de se mettre afin d'avoir communication avec Paris.

M. de Turenne qui étoit à l'avant-garde, après avoir un peu attendu M. le Maréchal de la Ferté, fut d'avis de marcher promptement pour arriver au poste de Ville-neuve-Saint-Georges avant M. de Lorraine. En effet on y marcha avec tant de diligence, que l'on arriva en même tems que son armée : mais comme il avoit un ruisseau à passer, & qu'il vit quelques escadrons de l'armée du Roi sur la hauteur de Ville-neuve, il demeura de l'autre côté, & toute l'armée du Roi arriva le soir au Camp de Ville-neuve-Saint-Georges. On sçut dans le village qu'il y avoit des bateaux qui

Digitized by Google

deſcendoient vers Paris ; & comme il étoit d'une conſéquence extrême d'en avoir ou pour faire un pont, ou pour paſſer avec des troupes au-delà de l'eau, M. de Turenne envoya le long de l'eau & les fit remonter avec une peine extrême vis-à-vis de Ville-neuve S. Georges. M. le Prince s'avança à Charenton, croyant que M. de Lorraine étoit arrivé à Ville-neuve S. Georges, ſuivant qu'il lui avoit mandé le matin en partant de ſon Camp ; ayant envoyé trois ou quatre de ſes gens qui vinrent ſe jetter dans l'armée du Roi, croyant que c'étoit celle de M. de Lorraine, il reprit toute la nuit un autre chemin, & joignit avec ſes troupes M. de Lorraine vis-à-vis d'Ablon. M. de Turenne & M. le Maréchal de la Ferté n'ayant pû empêcher cette jonction, réſolurent d'attendre dans le Camp de Ville-neuve, le parti que les ennemis prendroient, s'étant aſſurés des batteaux, & eſpérant qu'en quelque lieu que l'ennemi ſe mît, ayant un Pont ſur la riviere, ils trouveroient toujours quelque expédient de ſe mettre en bonne poſture. La choſe n'étoit pas ſans grande difficulté : mais comme on étoit ſi près de l'ennemi, il n'y avoit rien de moins ſûr que de ſonger à une retraite. Comme M. le Prince & M. de Lorraine ſe furent joints, ils marcherent pour prendre le même chemin qu'avoit fait M. de Turenne, quand il avoit obligé M. de Lorraine à traitter. On croyoit ce jour-là qu'ils attaqueroient le Camp comme on l'avoit cru le jour de leur jonction. L'armée du Roi n'avoit que vingt huit eſcadrons & cinq mille hommes de pied : les ennemis avoient quatre-vingt Eſcadrons & huit mille fantaſſins. Au lieu d'attaquer, ils vinrent ſe retrancher à une portée de canon du côté de la plaine, & ſongerent à affamer l'armée du Roi & à empêcher les fourages, ayant laiſſé dans Ablon cent cinquante mouſquetaires pour empêcher la communication de la riviere. Ils croyoient qu'en venant ſe loger ſi près avec l'armée, on n'entreprendroit pas de ſortir du Camp ni de les attaquer. Comme on ne pouvoit pas demeurer dans le Camp ſans avoir la riviere libre, on réſolut d'aller prendre ces cent cinquante mouſquetaires. L'on partit la nuit, & à la pointe du jour le Château ſe trouva pris avant que l'armée des Princes pût être en bataille. Si elle étoit demeurée à ſon premier poſte entre Ville-neuve & Corbeil, il eſt certain qu'au bout de quatre jours il auroit fallu que l'armée du Roi ſe retirât en grande confuſion vers Lagni, ne pouvant avoir de pain de munition que par la commodité de la riviere. AN. 1652.

Après que le pont de batteaux fut fait, on travailla encore à un autre, étant impoſſible que les fourageurs ſe ſerviſſent d'un ſeul pont : & comme

AN. 1652. ce lieu avoit été fort ruiné par l'armée de M. de Lorraine quelque tems auparavant, les trois ou quatre premiers jours que les armées étoient en préſence, tous les chevaux de celle du Roi ne mangeoient que des feuilles de vigne ; de ſorte que M. le Prince crut qu'en la ferrant de près avec le nombre de Cavalerie qu'il avoit, il ſeroit impoſſible que l'on pût ſubſiſter que fort peu de jours dans ce poſte. Il fit auſſi deux ponts entre Ville-neuve & Charenton, pour empêcher les fourageurs qui alloient dans le Long boyau : mais après avoir bien fait paliſſader tous nos retranchemens, on envoyoit une bonne partie de la Cavalerie au fourage qui alloit des deux côtés de la riviere, & ainſi les ennemis ne pouvoient leur dreſſer d'embuſcade ſûre. On envoya M. de Vaubecourt à Corbeil avec quelques troupes, leſquelles avec d'autres qui vinrent de Monrond faiſoient environ deux mille en tout. Corbeil ſervit ainſi d'un entrepôt pour les fourageurs, leſquels après avoir chargé demeuroient à ce village, & on leur faiſoit ſçavoir du Camp de quel côté de la riviere il falloit qu'ils revinſſent. Comme les armées étoient ſi proches que l'on voyoit ce qui ſortoit du Camp de l'ennemi, les fourageurs de l'armée du Roi partoient la nuit & demeuroient deux jours dehors. Les troupes logées à Corbeil leur donnoient toute cette facilité, ſans quoi certainement on n'eût pas pû demeurer dans le Camp : on fit auſſi en ce tems-là deſcendre quelques batteaux de foin, ce qui fit demeurer cinq ſemaines dans le Camp. Il y avoit ſouvent des eſcarmouches entre les armées ; mais elles n'étoient pas conſidérables, & jamais aucun convoi des fourageurs ne fut rencontré par les ennemis, qui étoient tous les jours dehors avec une partie de leur Cavalerie.

A la fin, les chemins devinrent ſi mauvais par les pluies continuelles, que les chevaux ne pouvoient plus aller au fourage ſi loin ; de ſorte que l'on fut obligé de ſonger à déloger. On avoit fait faire beaucoup de ponts ſur la riviere qui étoit au bas du Camp ſur le chemin de Corbeil où on vouloit ſe retirer. Au commencement de la nuit, on fit marcher tout le bagage vers Corbeil, & trois heures après toute l'armée décampa ſans que l'ennemi en eut connoiſſance que le lendemain qu'on arriva à Corbeil, où on avoit fait faire quelques redoutes par M. de Vaubecourt ſur une hauteur pour y recevoir l'armée quand elle arriveroit. On ne ſéjourna point à Corbeil qu'un jour, & le lendemain on marcha vers la Brie, pour enſuite gagner la riviere de Marne au-deſſus de Paris, & tâcher d'aller vers l'Oiſe ; la Cour étant à Mantes en ce tems-là.

M. le Prince étoit parti de ſon Camp quelques jours auparavant la marche

che de l'armée du Roi, à cauſe d'un peu d'indiſpoſition, & on a fort dit que ſans cela il l'auroit attaquée dans ſa retraite ; mais il eſt certain que de la maniere qu'elle ſe fit, on ne pouvoit pas combattre entre le Camp & Corbeil. L'armée du Roi marcha enſuite vers Meaux, & paſſant la riviere de Marne, alla ſe poſter auprès de Senlis. Celle des Princes en partant de Villeneuve S. George, ſe logea entre Paris & Dammartin ; & certainement les diverſes négociations, & même les paſſe-tems de Paris, empêcherent M. le Prince de prendre beaucoup d'avantages qu'il n'auroit pas négligé en une autre occaſion. Après quelques jours d'indiſpoſition, il réſolut de partir avec ſon armée & celle de M. de Lorraine des environs de Paris, & s'en alla ſur la frontiere de Champagne : M. le Comte de Fuenſaldagne l'attendoit avec l'armée d'Eſpagne auprès de Laon. On s'eſt aſſez étonné de ce qu'il quittoit Paris ſi aiſément, étant certain que c'eſt un fort grand avantage de s'y maintenir, quand on eſt aſſez malheureux pour faire la guerre à ſon Roi ; mais les diverſes caballes qui n'alloient pas à ſon but, & un peu de manque de vûë pour les choſes qui devoient ſuivre ſon départ, auſſi-bien que les eſperances qu'il concevoit de ſa jonction avec les Eſpagnols, l'obligerent à quitter Paris. Une autre choſe y convioit fort M. le Prince : touché de la façon dont M. de Lorraine vivoit avec ſon armée, & las des affaires du Parlement, il déſiroit ſe mettre dans une maniere de vivre ſemblable à celle de M. de Lorraine. Ainſi ils marcherent enſemble, & joignirent M. de Fuenſaldagne auprès de Laon : comme on avoit mis cinq cens hommes de l'armée du Roi dans la Ferté Milon, ils paſſerent tout auprès ſans l'attaquer. AN. 1652.

L'armée du Roi qui étoit en ce tems-là auprès de Senlis, & d'où l'on avoit envoyé de l'Infanterie ſous M. le Comte d'Eſtrées pour ſe mettre dans Laon, ne bougea point de ſon poſte, attendant la réſolution des ennemis après leur jonction. Comme Paris reſta un peu ébranlé par l'éloignement de M. le Prince, quoique M. d'Orleans y demeuroit, la Cour recevoit divers avis pour ſa conduite, ſelon les diverſes vûës que ceux qui étoient à Paris avoient, ou pour l'y faire aller ou pour l'en empêcher : les Courtiſans étoient même partagés ſur ce ſujet, chacun ayant diverſes penſées ; ce qui ſeroit trop long à déduire. M. de Turenne ayant ſçû l'état des choſes, fit agréer à M. le Maréchal de la Ferté de demeurer à l'armée, & il s'en alla à la Cour, où la Reine lui ayant demandé à ſon arrivée ſon ſentiment, ſi le Roi devoit aller à Paris ; n'y ayant qu'elle & le Roi préſens, il lui conſeilla de n'en point perdre le tems ; & comme

AN. 1652. il avoit la connoiſſance de l'état de l'armée, & du peu de moyens qu'il y avoit d'avoir de l'argent pour la remettre ſans être à Paris, il preſſa fort cette raiſon qu'il joignit à beaucoup d'autres, qui étoient, que l'autorité du Roi étoit ſi diminuée, que l'on ne vouloit plus le recevoir en aucune grande Ville; que ſi l'hiver ſe paſſoit ſans aller à Paris, toute la France ſe ſouleveroit; que le Roi n'ayant plus d'armée, ni d'argent, ni de quartiers pour en remettre une ſur pied, ce qu'il avoit enſemble ſe réduiroit peu à peu à rien, les Officiers quittant tous les jours, faute de ſubſiſtance. Ces raiſons perſuaderent la Reine; de ſorte que la Cour quitta Mante, & s'en alla coucher à S. Germain, où l'on ſéjourna trois ou quatre jours, durant lequel tems il y vint des Députés de la bourgeoiſie de Paris, pour ſupplier le Roi d'y venir. M. de Châteauneuf y vint auſſi, mais avec une differente intention; car il vouloit bien que le Roi allât à Paris, mais il ſouhaittoit qu'on y laiſſat Monſieur, qui ſoûtenoit la cabale oppoſée au retour de M. le Cardinal, & qui ne vouloit ſe raccommoder avec la Cour, qu'à condition que le Miniſtre n'y revint plus: M. de Châteauneuf prétendoit que le Roi ne verroit point Gaſton les premiers jours; mais qu'après, tous les intereſſés à empêcher le retour de M. le Cardinal unis en cela ſeul, & ſéparés d'ailleurs en tout, s'accorderoient enſemble à ſupplier le Roi de ne point faire revenir M. le Cardinal, & ne demanderoient autre grace que celle là. Le Roi & la Reine envoyerent en ce tems-là M. d'Aligre à Paris; mais il s'en revint à S. Germain, ſans avoir rien reçû de poſitif ſur la négociation.

M. de Turenne & M. le Tellier étoient alors ceux à qui la Reine avoit le plus de confiance: ils furent d'avis de continuer la réſolution d'aller à Paris, ſans ſçavoir celle que Monſieur prendroit. On lui envoya une perſonne de confiance, pour lui dire que le Roi étoit en chemin, & qu'il arriveroit le ſoir à Paris: cet Envoyé revint, & trouva le Roi & la Reine entre S. Cloud & le bois de Boulogne, & rapporta que Monſieur ne prenoit aucune réſolution que celle de demeurer à Paris. Sur cela on fit arrêter le caroſſe de la Reine, laquelle étant avec le Roi, fit ſortir les femmes qui étoient dans ſon caroſſe, & commanda à trois ou quatre perſonnes qui étoient là de s'approcher pour dire leur avis. Ceux qui s'y rencontrerent furent le Prince Thomas, M. le Maréchal de Villeroi, M. le Maréchal du Pleſſis & M. de Turenne, lequel fut d'avis de continuer ſon chemin, & que le Roi & la Reine allaſſent enſemble juſqu'à la croix du tiroir; que de-là la Reine s'en iroit au Louvre, & le Roi droit à Luxem-

bourg, où étoit Monſieur, pour le convier de venir ou l'emmener même avec lui au Louvre, étant certain que Monſieur n'attendroit point cela, & qu'il s'en iroit, qui eſt ce qu'on demandoit. Il eût été fort dangereux de laiſſer Monſieur au Luxembourg; car au bout de deux jours, les réjoüiſſances qui arrivent aux entrées du Roi étant paſſées, les choſes euſſent changé de face, & il eût été hors du pouvoir du Roi de faire ſortir Monſieur de Paris, & principalement ayant pour lui le prétexte ſpécieux de n'avoir rien à demander, ſi ce n'étoit que M. le Cardinal ne revint plus à la Cour. C'eſt ce qui obligeoit M. de Turenne à conſeiller qu'il falloit ſe ſervir de l'entrée du Roi à Paris pour en faire ſortir Monſieur. AN. 1652.

On partit d'auprès du bois de Boulogne en cette réſolution : le Roi monta à cheval pour faire ſon entrée à Paris, & manda à Monſieur par M. Damville ce qui avoit été réſolu; lequel apprenant que le Roi dans une demie heure alloit y entrer, l'envoya ſupplier de trouver bon qu'il y demeurât encore cette nuit-là, & que le lendemain il partiroit de bon matin. M. Damville vint retrouver le Roi comme il marchoit, & étoit prêt d'entrer au faubourg; de ſorte que dans cette aſſurance du départ de Monſieur le lendemain, il s'en alla au Louvre, où M. le Cardinal de Retz & tout ce qu'il y avoit de gens de qualité à Paris l'attendoient, pendant qu'une foule incroyable de peuple marchoit au devant de lui.

Dans le tems que M. de Turenne demeura à Paris, qui ne fut que cinq ou ſix jours, il vit M. le Cardinal de Retz, qui lui témoigna ſouhaitter de ſe raccommoder avec M. le Cardinal, & lui parla du mariage de Mademoiſelle de Retz avec ſon neveu, le priant même de le faire ſçavoir à M. le Cardinal, & l'aſſurant qu'il le prendroit pour témoin dans toutes les circonſtances de cette liaiſon. M. de Turenne qui ſçavoit bien que de s'entremettre d'une affaire comme celle-là, lui étoit aſſez inutile, & qu'il lui en pouvoit bien plus aiſément arriver de l'embarras que quelque fruit conſidérable, dit à M. le Cardinal de Retz qu'il feroit avertir M. le Cardinal qui étoit à Sedan, bien exactement de tout ce qu'il lui avoit dit, & que s'il y avoit une réponſe poſitive, qu'il la lui feroit bientôt ſçavoir; mais que s'il n'avoit point promptement de ſes nouvelles, qu'il ne fit aucun fondement ſur cette négociation, & qu'il prît ſes meſures comme n'attendant aucune réponſe par lui.

M. de Turenne étoit perſuadé que M. le Cardinal de Retz vouloit s'accommoder tout de bon en ce tems-là, & ne doutoit point que ſi une perſonne de grande créance en eût voulu faire ſon affaire, qu'il n'eût pû y



Digitized by Google

AN. 1652. réussir : mais M. de Turenne partit peu de jours après de Paris ; & M. le Cardinal de Retz n'ayant personne de la Cour à qui il se fiât, ni qui se fiât à lui, on se donna tant de soupçon de part & d'autre, que les mesures au bout de deux ou trois mois furent prises de l'arrêter ; ce qu'on fit un jour qu'il vint au Louvre, où il n'entroit qu'avec grande méfiance depuis quelque tems. M. de Turenne ayant envoyé M. de Varennes trouver M. le Cardinal, lui fit dire tout ce qui s'étoit passé entre lui & M. le Cardinal de Retz, dont il n'eut aucune réponse ; de sorte qu'il ne se mêla plus du tout de cette négociation. Il partit de Paris, & alla rejoindre l'armée auprès de Senlis, après avoir dit au Roi qu'il espéroit empêcher que les ennemis ne prissent leurs quartiers d'hiver en France.

Les ennemis étoient auprès de Laon, d'où ils partirent en grande diligence, & allerent investir Rhetel, dans lequel y ayant peu de gens, la Ville fut prise en peu de jours. Toutes les armées des ennemis jointes ensemble montoient bien à vingt-cinq mille hommes : celle du Roi ne passoit pas dix mille. Elle marcha le long de la Marne ; & approchant de Châlons, on apprit que les ennemis après la prise de Rhetel avoient assiegé Sainte Menehould, dans lequel aussi il se trouva peu de gens ; mais ils firent une bonne résistance. Quand on en sut la prise, l'armée du Roi étoit auprès de Vitri, & n'osoit pas s'approcher trop près de celle des ennemis, qui de Sainte Menehould marcherent à Barleduc, où M. de Turenne avoit jetté six cens hommes de pied, & selon qu'il connoissoit la situation de la Ville & du Château, il falloit qu'une armée se séparât pour l'attaquer ; de sorte qu'il résolut de marcher au secours, quoiqu'il crut que toute l'armée d'Espagne y étoit avec M. le Prince : elle étoit néanmoins partie de Sainte Menehould, avoit passé la Meuse, & s'étoit retirée dans le Luxembourg. M. de Turenne qui étoit auprès de Vitri quand l'armée du Prince alla devant Bar, marcha toute la nuit droit à S. Dizier, d'où il voulut partir après avoir un peu fait reposer les troupes, pour aller secourir Bar, qui n'en est qu'à trois lieuës ; mais il apprit que la basse Ville ayant été surprise, le Château s'étoit rendu en vingt-quatre heures. Il est certain que M. le Prince entreprit ce siége là, n'y ayant pas beaucoup songé ; & on n'a point vû d'action où il ait commis l'armée avec si peu d'égard comme en celle-là, étant très-constant que si le siége eut duré, comme il le devoit selon toutes les apparences, il ne pouvoit pas sauver son canon, & il est fort vrai-semblable que son armée ne se fut pas retirée bien aisément.

Digitized by Google

M. de Turenne ayant appris la prise de Bar, & que l'armée d'Espagne n'étoit plus avec M. le Prince, résolut de s'approcher de lui, & de le combattre au premier lieu où il en trouveroit l'occasion. Ainsi il marcha à Vaucouleurs, afin de se trouver du même côté de la riviere de Meuse que M. le Prince, qui après avoir pris le Château de Void s'approcha de Toul. Il y avoit quelques jours que M. d'Elbeuf avoit joint l'armée du Roi avec deux mille hommes des troupes de Picardie ou de nouvelles levées : avec ce renfort l'armée marcha à Vaucouleurs, où elle passa la riviere de Meuse, afin d'être du même côté qu'étoit M. le Prince ; & le lendemain matin on marcha vers Void, d'où ayant délogé dès la nuit, le Prince se retira à Commerci, qui étoit un lieu dont il s'étoit saisi, & où il y a deux bons Châteaux. Mais ayant sçu que l'armée du Roi continuoit sa marche après lui, il y laissa garnison, & se retira le long de la Meuse à Saint-Mihel, grande Ville dont les murailles étoient à démi démolies. Il tâcha de trouver quelque lieu propre à se poster ; mais comme il n'avoit pas beaucoup d'Infanterie, & qu'on ne lui donna pas le tems de se retrancher, il fut obligé de se retirer jusqu'à Damviller, qui est une Place qu'il tenoit à la frontiere de Luxembourg, ayant laissé de son Infanterie dans Barleduc, dans Ligni, dans Void & dans Commerci, qui tiennent tout un canton de pays. A la faveur de ces Places, il pensoit y faire hiverner son armée ; ou si l'on en attaquoit une, que se mettant à couvert d'une autre, il incommoderoit fort les assiégeans, à cause de l'hiver dans lequel on étoit entré. Mais M. de Turenne qui voyoit bien par les petites Places qu'il prénoit, & où il mettoit des gens, quelle étoit son intention, marcha toujours droit à lui, laissant les Places sans les attaquer ; & ainsi en cinq ou six jours de tems il l'obligea de se retirer dans le pays de Luxembourg. An. 1652.

(1) M. le Maréchal de la Ferté arriva en ce tems-là de Nanci à Saint-Mihel : cette marche rompant à M. le Prince toutes ses mesures, lui fit perdre l'espérance d'hiverner ni en Champagne, ni sur les frontieres de Lorraine. Ayant séparé sa Cavalerie & son Infanterie de tous les Corps qu'il avoit laissés dans les Places, il ne les pût rejoindre, & une partie de cette Infanterie fut prise pendant l'hiver à discrétion.

De Saint-Mihel on marcha devant Ligni & devant Bar, où arriva M. le Cardinal Mazarin, qui avoit toujours demeuré à Sedan depuis son départ de Pontoise. On laissa quelque Infanterie pour attaquer Ligni ; & ayant

(1) Voyez les Memoires de M. le Duc d'Yorck, 3e Partie des preuves, page xlix.

emporté la baſſe Ville de Bar par aſſaut, le ſiége dura dix ou douze jours
An. 1652. à la haute Ville & au Château. M. le Prince vint avec quelque Cavalerie juſqu'à Vaubecourt ; mais comme il ſçut qu'on marchoit à lui, il ſe retira à Damviller. Après ſept ou huit jours de ſiége & d'une fort bonne défenſe, Bar & Ligni ſe rendirent à diſcrétion, avec ſept ou huit Regimens qu'il y avoit dans ces deux lieux. De-là l'armée marcha vers Sainte-Menehould ; mais la rigueur de la ſaiſon & le nombre d'hommes qu'il y avoit dans la Place, empêcherent qu'on ne l'aſſiegeât : la gelée étoit ſi forte qu'il y mourut beaucoup de ſoldats de froid en marchant. La même raiſon obligea à ne point aſſieger Rhetel, étant impoſſible de travailler à la terre : d'ailleurs l'armée de M. le Prince, qui s'étoit jointe au Corps que les Eſpagnols avoient ramené quand il alla aſſiéger Bar, empêcha auſſi que l'on ne fit ce ſiége ; parce que les ennemis qui tenoient Château-Portien auroient pû facilement ſecourir la Place. Pour ne pas faire un ſi grand ſiége, on alla faire celui de Château-Portien qui dura ſix ou ſept jours, que les aſſiegés demanderent pour avertir M. le Prince s'il les vouloit ſecourir : le Prince qui étoit logé avec toute ſon armée & celle d'Eſpagne à Aubenton & Rumigni, qui n'en eſt éloigné que de ſix ou ſept lieuës, tint conſeil là-deſſus, & réſolut enfin de ne pas marcher, de ſorte que Château-Portien ſe rendit. On demeura preſque toutes les nuits du ſiége à la campagne avec toute l'armée, par les plus grands froids qu'il eſt poſſible d'endurer.

L'armée des ennemis ſçachant la priſe de Château-Portien, marcha à Vervins qu'ils prirent, n'y ayant que trente hommes de garniſon. L'armée du Roi marcha droit à Marle, & de-là à Vervins, où les ennemis n'ayant laiſſé qu'un Regiment d'Infanterie & un de Cavalerie, la Place ſe rendit en douze heures ; les ennemis ſe retirerent dans leur pays, & on donna des quartiers à l'armée du Roi dans toutes les Provinces.

M. le Cardinal Mazarin qui étoit venu à l'armée au commencement du
An. 1653. ſiége de Bar, ne quitta point l'armée que le ſiége de Vervins ne fut fini vers la fin de Février ; après quoi il s'en retourna à Paris, où l'autorité du Roi étoit affermie depuis ſon retour. La priſe de M. le Cardinal de Retz qui fut arrêté durant l'hiver, & en l'abſence de M. le Cardinal Mazarin, avec ſa participation, & conformément à ſes ordres, n'avoit cauſé nulle émotion : il étoit en priſon dans le Château de Vincennes. Il ne ſe fit nul changement conſidérable à la Cour pendant l'hiver : on envoya une partie de l'armée dans les Provinces, & il demeura peu de troupes ſur les fron-

Digitized by Google

tiéres ; & comme on étoit rentré fort tard dans les quartiers d'hiver, tant du côté des Eſpagnols que de celui du Roi, on ne ſe mit en Campagne qu'aſſez avant dans le mois de Juin. M. le Prince tenoit Sainte Menehould & Rhetel ſur la riviere d'Aiſne, qui ſont des poſtes fort conſidérables pour entrer en France, & principalement Rhetel, y ayant de-là une communication aiſée par la Capelle que les Eſpagnols tenoient, aux autres Places du pays bas ; & M. le Prince tenoit auſſi Stenai ſur la Meuſe, qui lui donnoit la communication du Luxembourg. M. de Turenne qui ſçavoit bien la conſéquence de ce poſte-là, par la connoiſſance qu'il en avoit eu, durant la guerre qu'il faiſoit après ſa priſon de M. le Prince, fit trouver bon à M. le Cardinal qu'en aſſemblant l'armée du Roi, il allât aſſiéger Rhetel, pour ôter par là aux ennemis le moyen de joindre l'armée qui étoit dans le Luxembourg, & celle qui étoit ſur la Sambre derriere la Capelle. L'armée du Roi ſe logea en paſſant la riviere d'Aiſne à trois lieuës plus avant que Rhetel, qui étoit juſtement l'endroit où l'armée de Flandre & celle de Luxembourg devoient ſe joindre. AN. 1653.

M. de Turenne qui avoit été long-tems à Stenai, voyoit fort bien que les ennemis pouvoient penſer ſe joindre en ce lieu-là, & connoiſſoit que cette jonction étant empêchée par l'armée du Roi, il faudroit deux ou trois jours au moins aux ennemis pour ſe réſoudre, ſi l'armée qui étoit ſur la Sambre iroit en Luxembourg, ou ſi celle de Luxembourg paſſeroit la Meuſe pour joindre celle de la Sambre ; & que ſelon l'un ou l'autre parti, il falloit quatre ou cinq jours au moins pour la marche du Corps, qui iroit joindre l'autre ; ce qui donnoit huit ou neuf jours de ſûreté pour entreprendre le ſiége de Rhetel, ſans avoir l'armée des ennemis ſur les bras. On entreprit donc ce ſiége avec la moitié de l'armée du Roi : M. le Maréchal de la Ferté y étoit auſſi avec une partie de ſon armée.

Il n'y avoit que huit ou neuf cens hommes dans Rhetel : on prit les dehors en arrivant, & le ſiége ne dura que trois jours. Il n'y a rien eu dans toutes ces dernieres Campagnes de guerre de plus conſidérable que d'avoir aſſemblé l'armée du Roi dans le pays au-delà de Rhetel, & d'avoir empêché M. le Prince de commencer la Campagne ſur la riviere d'Aiſne : il avoit cette année-là une armée beaucoup plus forte que celle du Roi. La guerre de Bordeaux continuoit encore ; & s'il avoit marché ſous Rhetel & l'avoit conſervé, ayant à ſa main gauche la Meuſe, où il tenoit Mouſon & Stenai, & à la main droite la frontiere des Pays-bas, d'où il pouvoit tirer des vivres, il auroit été impoſſible de couvrir tous les pays qui lui

Digitized by Google

AN. 1653. étoient exposés, comme Verdun, S. Disier, & Vitri d'un côté, & de l'autre Guise, Laon & Soissons, & en tête Rheims & Châlons. L'armée du Roi n'avoit pas cette Campagne-là plus de six à sept mille hommes de pied, avec lesquels il falloit tenir la Campagne, & garnir les Places. M. de Turenne plus d'un mois avant que de partir de Paris, considéroit l'entrée de M. le Prince par Rhetel comme le plus grand mal qui pût arriver; c'est pourquoi dès qu'en assemblant l'armée du Roi auprès de Châlons, il sçut que M. le Prince faisoit le rendez-vous de la sienne, il envoya à M. le Maréchal de la Ferté, qui étoit auprès de Sainte Menehould, pour le prier de marcher; ce qu'il fit; & lui par un autre côté s'en alla passer à Château-Portien, & se logea vers le Château de Chaumont, où il y avoit deux cens hommes des ennemis qui se rendirent à discrétion, d'où l'on alla assiéger Rhetel le lendemain.

M. le Prince à qui les mesures furent rompuës, n'avant pas assez vû la conséquence de Rhetel, entra en France par la frontiere de Picardie avec une armée de trente mille hommes, où il trouva de grands obstacles, & où certainement il n'y avoit pas la même facilité, à faire quelque chose de considérable que du côté de la Champagne, quand on a Rhetel & les autres Places de la Meuse, comme Mouson & Stenai. On étoit bien avant dans le mois de Juin quand on prit Rhetel; ce qui ôta l'excuse d'être prévenu à se mettre en Campagne; mais souvent les personnes les plus habiles font des fautes qu'il est plus aisé de remarquer que de prévenir.

Après la prise de Rhetel, comme l'armée des ennemis s'étoit mise ensemble vers la Capelle, l'armée du Roi tourna de ce côté-là, & alla loger auprès de Vervins. En ce tems-là, le Roi avec M. le Cardinal vint à l'armée, qui se logea à Ribemont, comme on sçut que celle des ennemis marchoit à Fonsomme. Pendant le séjour du Roi dans son armée à Ribemont, celle des ennemis fût toûjours à Fonsomme; & les gardes des deux armées n'étoient qu'à un quart de lieuë l'une de l'autre: on demeura cinq ou six jours de cette maniere; après quoi le Roi s'en alla à Paris.

Les ennemis qui avoient séjourné à Fonsomme ayant donné les ordres nécessaires pour la provision de leurs vivres & pour le Corps qu'ils laissoient dans le pays, marcherent & entrerent en France avec un bon nombre de pionniers; & laissant la riviere de Somme à leur main droite, & la riviere d'Oise à leur gauche, passerent à une lieuë de Ribemont, & allerent loger entre S. Quentin & Ham. L'armée du Roi marcha le même jour, & alla loger à Acheri, qui est à une lieuë de la Fere, laissant ce jour-là

Digitized by Google

jour-là la riviere d'Oiſe entre elle & les ennemis. Le lendemain leur armée marcha de grand matin, & laiſſant Ham à main droite, s'avançoit vers Chauni. Elle étoit fort conſidérable, ayant ſeize mille hommes de pied, onze mille chevaux, & trente à quarante piéces de canon, ſans compter un troiſiéme Corps qui étoit aux environs de Cambrai. Cette marche menaçoit beaucoup de lieux, car ils pouvoient aller ou à Compiégne, ou prendre les poſtes qui ſont entre Compiégne & Pontoiſe ſur la riviere d'Oiſe, comme Creil & Pont S. Maxence, & de-là s'avancer juſqu'aux portes de Paris pour y mettre toutes choſes en confuſion; les eſprits y étant fort chancelans, & le Roi n'étant pas en ſûreté ſi l'armée de l'ennemi en eût été proche. Ils pouvoient auſſi aller à Beauvais où il n'y avoit point de garniſon, & le peu d'Infanterie qu'il y avoit dans l'armée du Roi avoit obligé à ne mettre perſonne dans S. Quentin, ni à Ham, ni à Péronne, ni dans les autres Places de la Somme, ſur l'une deſquelles ils ſe fuſſent facilement jettés ſi l'armée du Roi ſe fut éloignée d'eux. AN. 1653.

M. de Turenne fut d'un ſentiment contraire à celui de toute l'armée, & M. le Maréchal de la Ferté y entra; c'étoit de ne point continuer à ſuivre la riviere d'Oiſe pour couvrir Compiégne, Creil & Pont S. Maxence, parce qu'on expoſoit par-là aux ennemis celle des villes ſur la Somme qu'ils auroient voulu aſſiéger: mais de paſſer la riviere d'Oiſe du même côté qu'étoient les ennemis & de ſe loger à deux heures d'eux dans un Camp fort fûr. Il faut conſiderer que n'y ayant que ſept mille hommes de pied dans l'armée du Roi & point d'Infanterie dans les Places, qu'on ne les pouvoit ſauver qu'en ſe tenant toujours près de l'ennemi, & lui donnant à juger que l'on arriveroit toujours douze ou quinze heures après lui devant la Place qu'il voudroit aſſiéger. Si on avoit mis de l'Infanterie dans les Places, l'armée n'auroit oſé ſe tenir en campagne près de l'ennemi, & ainſi elle lui auroit donné le moyen d'entreprendre tout ce qu'il auroit jugé à propos. M. le Prince commandant l'armée ennemie on pouvoit s'attendre à toutes les vigoureuſes réſolutions qu'il y a à prendre, quand un ennemi ſe ſépare & qu'il laiſſe tant de lieux expoſés. Il valoit donc mieux ſe réſoudre à cotoyer toujours l'ennemi (quoique cela fut un peu dangereux) que de prendre un des deux autres partis qu'on propoſoit: c'étoit de marcher avec l'armée vers Compiégne ſans paſſer l'Oiſe, ou de jetter de l'Infanterie dans les Places & de s'éloigner de l'ennemi avec la Cavalerie. Par le premier il eſt certain que les ennemis auroient pû aſſiéger la Place la plus conſidérable ſur la Somme, ayant un Corps près de Cambrai avec

AN. 1653. des pionniers du pays toujours prêts, & l'armée du Roi n'auroit pû y arriver que quatre ou cinq jours après eux. Par l'autre, l'ennemi auroit eu moyen de marcher à Paris ne voyant point d'armée en Corps, ou bien auroit aſſiégé une Place où il n'auroit eu qu'une plus forte garniſon à craindre; mais point d'armée à appréhender. J'inſiſte un peu là-deſſus, parcequ'aſſûrément la réſolution de paſſer la riviere, de ne mettre perſonne dans les Places, & de s'aller loger proche de l'ennemi, a rendu cette entrée en France de nul effet; & ſouvent pour appréhender trop de choſes, on prend des partis différens de celui-ci, qui réüſſiſſent fort mal. Ce n'eſt pas que celui-là ſoit bien ſûr, car un ennemi peut marcher à vous & combattre: mais quand on a une bonne armée, quoique plus foible, & que l'on prend bien garde comme on campe & aux mouvemens de l'ennemi, c'eſt le parti le plus aſſûré.

L'armée de l'ennemi marcha de Chauni à Roye, & celle du Roi auprès de Noyon, ne ſe retrancha point; mais regardant bien à ce que les ennemis faiſoient, ſe logea toujours en des lieux aſſez avantageux. On ſçut qu'ils attaquoient Roye, où il n'y avoit point de ſoldats; le ſiége dura deux jours, & l'on ne ſongea pas à ſecourir la Place, n'étant qu'une petite ville qu'on ne pouvoit pas garder. Quand ils eurent pris Roie, ils commencerent à être fort embarraſſés de la réſolution qu'ils prendroient: ils n'oſoient s'avancer dans le pays où ils n'avoient point de Places; pendant qu'une armée ennemie logeoit à trois heures d'eux. Ils ne pouvoient auſſi attaquer une Place ſur la Somme, où il faut ſe ſéparer à cauſe des marais, & où l'armée du Roi fut arrivée le même jour. Comme Corbie ne vaut rien, M. de Turenne y envoya cinq cens chevaux ſous M. de Schomberg.

En ce tems-là on prit une lettre que l'on envoya à la Cour pour déchiffrer, par laquelle on ſçut certainement que les ennemis, avant que de rien entreprendre (leurs premieres meſures ayant manquées) vouloient faire venir un Corps de Cambrai avec une grande quantité de vivres: & comme on s'enquit diligemment par Bapaumes de ce qui ſe faiſoit à Cambrai, on ſçut que le Corps étoit prêt de partir. L'armée du Roi laiſſant ſon bagage pour la ſuivre, paſſa la Somme à Ham; & marchant vers Peronne, M. de Turenne s'avança avec cinq mille chevaux juſques auprès de Bapaumes, pour attendre ce Corps, qui ayant eu nouvelle de cette marche, ſe retira à Cambrai. L'armée de l'ennemi ſachant que l'on étoit entre eux & leur convoi, & ayant perdu le tems d'avancer dans le pays ou d'attaquer une

Digitized by Google

Place manquant de vivres, quitta Roie & marcha pour repaſſer la Somme à Ceriſi, qui eſt entre Péronne & Corbie, ayant jetté beaucoup de faſcines ſur le marais. En moins de vingt-quatre heures toute l'armée avec le bagage fut paſſée du côté de leur pays, & ayant appris que l'armée du Roi étoit logée à une heure de Péronne proche du mont S. Quentin ſans être retranchée, ils partirent la nuit & marcherent tout droit avec réſolution de combattre. On fut quelque tems en doute s'ils quittoient tout-à-fait les ponts qu'ils avoient faits pour paſſer la Somme : mais on vit par leur marche qu'ils les abandonnoient entiérement. AN. 1653.

L'armée du Roi avoit le front à un ruiſſeau ; mais les ennemis marchoient pour le prendre à la ſource qui n'étoit qu'à une demie heure du Camp & ainſi venoient par le flanc de l'armée. C'étoit celle de M. le Maréchal de la Ferté qui étoit du côté que les ennemis venoient, & il étoit impoſſible de ſe mettre en bonne poſture devant eux ; la ſituation du lieu ne le permettoit pas & donnoit un grand avantage aux ennemis qui avoient le moyen de s'étendre. M. de Turenne avança, ayant M. le Chevalier de Crequi avec lui & deux ou trois de ſes gens pour reconnoître les ennemis. Ayant vû qu'ils prenoient leur marche, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, il fit conſiderer à M. le Maréchal de la Ferté la mauvaiſe poſture où il étoit ; & étant retourné à ſon armée qui étoit à l'aile droite & un peu plus loin de celle des ennemis, il envoya Varennes qui faiſoit la charge de Maréchal des logis de l'armée, pour voir comment étoit fait le pays par-delà un petit bois : il reconnut que c'étoit une aſſez grande plaine où une partie de l'armée pourroit être en bataille, & que les ennemis ne l'avoient pas encore occupée, mais commençoient à y faire avancer quelques eſcadrons, & que le bois pour y aller étoit fort clair. M. de Turenne envoya auſſi-tôt avertir M. le Maréchal de la Ferté qu'il marchoit à cette plaine & lui demander s'il lui plaiſoit y venir prendre la gauche ; ce qu'il jugea fort à propos : & ainſi M. de Turenne commença à marcher d'auprès du mont S. Quentin, & avec un grand front, paſſant au travers du bois, arriva dans un vallon à côté : il ſe mit en bataille dans ce vallon, où faiſant promptement travailler l'Infanterie à cinq ou ſix rédans à la tête de l'armée, en deux heures on fut bien retranché.

L'armée de l'ennemi voyant celle du Roi en cet état, & ayant été obligée de faire un peu d'alte pour attendre ſon Infanterie, demeura ſans avancer, & après quelques eſcarmouches commença à ſe loger ſur une hauteur à un quart de lieuë de l'armée du Roi. La nuit ſuivante on avança les tra-

An. 1653. vaux. On a dit que ce jour M. le Prince vouloit combattre, mais que les Eſpagnols l'en empêchoient : je crois que la difficulté vint par leur longue marche, & que l'armée du Roi ayant changé de poſte, cela les obligea à faire un grand tour qui leur fit perdre du tems & en donna à celle du Roi de ſe bien retrancher : ce qui étant, il n'y avoit plus d'apparence que ni M. le Prince ni les Eſpagnols euſſent voulu combattre. Il eſt vrai qu'avant que d'avoir changé de poſte l'armée du Roi couroit grand danger, les ennemis ayant toutes les hauteurs ſur elle ; & aſſûrément l'on auroit combattu ce jour-là avec mauvais ſuccès. On demeura deux ou trois jours en préſence, s'y faiſant beaucoup d'eſcarmouches ; & au bout de ce tems les ennemis marcherent droit à Fonſomme, & envoyerent trois mille chevaux ſous M. de Duras pour inveſtir Guiſe.

L'armée du Roi ayant vû le matin que l'ennemi marchoit, paſſa la riviere de Somme à Peronne, & on fit ſept lieuës ce jour-là. M. de Turenne fit marcher en diligence M. de Beaujeu pour entrer dans Guiſe avec deux mille chevaux. Les ennemis avoient le chemin plus court de la moitié que l'armée du Roi pour arriver à Guiſe ; mais leur armée s'arrêta à trois heures de-là ſur la difficulté que firent les Lorrains de faire ce ſiége ; du moins on a dit que ce fut là le ſujet qui ſuſpendit leur marche : il eſt certain que s'ils l'euſſent continuée ils y ſeroient arrivés un jour avant l'armée du Roi, & on ne ſçait pas ſi M. de Beaujeu y auroit pû entrer. Ce deſſein ayant manqué, ils s'en vinrent loger à Caulaincourt qui eſt entre le Caſtelet & Ham, & l'armée du Roi auprès de Ham, la riviere de Somme entre deux : où ayant ſéjourné plus de quinze jours & tenu beaucoup de conſeils avec M. l'Archiduc qui les vint joindre, ils partirent en diligence ; & laiſſant Guiſe à leur main gauche, ils allerent aſſiéger Rocroi, où la ſituation eſt ſi avantageuſe pour celui qui y arrive le premier à cauſe des grands bois qui ſont autour de la Place, que l'on ne voulut pas y marcher avec l'armée pour la ſecourir, & on aima mieux aſſiéger Mouſon, où on arriva en très-grande diligence : les tranchées s'étant ouvertes en même tems aux deux Places, Mouſon fut pris quatre ou cinq jours avant Rocroi. Les ennemis y avoient ſeize cens hommes & des meilleurs Régimens de l'armée. On ne fit point de circonvallation, & on ouvrit la tranchée le ſoir que l'on y arriva. Le ſiége dura dix-ſept jours ; & comme on marchoit vers Rocroi, on eut nouvelle qu'il capituloit. Les ennemis après la priſe ſe retirerent plus avant dans leur pays, & dans la penſée que l'on eut qu'ils pourroient aſſiéger la Baſſée ou Bétune, n'ayant plus que cela à faire, on

Digitized by Google

y mit un ſi grand nombre d'Infanterie, qu'ils ne purent aſſiéger ni l'une ni l'autre. AN. 1653.

Les affaires de Bourdeaux étant finies cet Eté-là, il en vint quelques troupes au Roi avec leſquelles & ſes Gardes Françoiſes & Suiſſes Sa Majeſté fit faire le ſiége de Sainte Menehould par MM. d'Uxelles, Caſtelnau & de Navailles. M. de Turenne marcha pour couvrir la Picardie & les Places de Flandre, & M. le Maréchal de la Ferté alla vers la Meuſe pour s'oppoſer à M. de Lorraine, qui venoit avec quelques troupes pour ſecourir Sainte Menehould, dont le ſiége continua juſqu'au commencement de Décembre. Les troupes y furent aſſez rebutées par les ſorties & par le mauvais tems, & on croit que le feu qui ſe mit aux poudres des aſſiégés ne nuiſit pas à la priſe de la Place. Ainſi l'Hiver vint & les armées ſe retirerent de part & d'autre : l'armée du Roi ayant pris durant la Campagne, Rhetel, Mouſon & Sainte Menehould, & les ennemis Rocroi ſeulement ; quoiqu'il n'y eut entre elles aucune proportion de forces ; celles des ennemis étant beaucoup plus conſidérables.

*Fin du ſecond Livre.*

Digitized by Google

# MEMOIRES DU VICOMTE DE TURENNE.

## LIVRE TROISIEME.

### *DES GUERRES EN FLANDRE.*

An. 1654. L'Hiver ſe paſſa ſans qu'il y eût rien de conſidérable à la Cour, & l'autorité reſta toute entiere entre les mains de M. le Cardinal Mazarin. Au Printems le Roi alla ſe faire ſacrer à Rheims, où on réſolut de prendre le Régiment des Gardes Françoiſes & Suiſſes & quatre ou cinq autres Régimens d'Infanterie avec douze ou quinze cens chevaux, & d'en donner le commandement à M. Fabert, pour faire le ſiége de Stenai : il fut réſolu auſſi que le Roi iroit à Sedan afin d'en être proche ; que l'armée ſe tiendroit ſur la frontiére de Champagne, pour pouvoir ſe rendre auſſi-tôt à Stenai ſi celle des ennemis paſſoit dans le Luxembourg ; & qu'en cas qu'ils entrepriſſent quelque choſe vers les frontiéres de Flandre, on put auſſi marcher de ce côté. Il n'y avoit pas d'apparence que les ennemis fiſſent un ſiége auſſi conſidérable que celui d'Arras. On croyoit que s'ils ne marchoient pas vers Stenai, ils ne pouvoient entreprendre que le ſiége de Béthune ou de la Baſſée, & alors on auroit aſſiégé quelque Place ſur la frontiére comme la Capelle ou Landrecies.

Dans le tems que l'armée du Roi étoit auprès de la Fere, on apprit par M. Mondejeu Gouverneur d'Arras, qu'il étoit inveſti, ſans qu'il en eût eu auparavant le moindre avis. Dans les guerres de Flandre cela ſe peut aiſément, parceque le pays étant fort ſerré, les Places ſont ſi près les unes des autres, que les ennemis peuvent en menacer beaucoup à la fois, & les Gouverneurs ne ſçavent pas à laquelle on veut s'attacher. A la réſerve de

Digitized by Google

cent chevaux que M. de Mondejeu avoit dans la Place, toute ſa Cavalerie compoſée de cinq cens chevaux, étoit dans un Camp volant que commandoit M. de Barre, qui étoit ſur la riviere d'Authie auprès de Dourlens, & avoit ordre de couvrir les Places d'Arras, de Béthune & de la Baſſée. Il avoit mis ſon Infanterie dans les deux dernieres Places, comme étant les plus éloignées & les plus difficiles à ſecourir en cas que l'ennemi les eût aſſiégées; & il croyoit auſſi-bien que le Gouverneur d'Arras qu'il auroit toujours aſſez de tems pour entrer dans la Place avant que d'être inveſtie, parceque c'eſt un pays de plaine, & qu'il n'en étoit pas trop éloigné. Il ne put pas y réüſſir les deux ou trois premiers jours; mais enſuite ayant envoyé M. d'Equancourt avec quatre cens chevaux, & M. de S. Lieu avec un pareil nombre par différens endroits & à un jour diſtant l'un de l'autre, tous deux eſſayerent de ſe jetter dans la Place avec beaucoup de hardieſſe; mais ayant trouvé la Cavalerie de l'ennemi qui les attendoit ſur deux lignes, la moitié de leurs gens fut priſe ou contrainte de retourner, & l'autre moitié entra dans la Place avec eux. M. de Turenne fit auſſi détacher de ſon armée le Chevalier de Crequi avec cinq cens chevaux, compoſés de ſon Régiment, de celui de Bouillon, & de gens commandés, qui après avoir fait un grand tour, ayant trouvé une barriere du Camp des ennemis qui n'étoit pas fermée, y entrât; & quoiqu'il fût chargé par leur Cavalerie, il ſe jetta dans la Place avec deux cens cinquante chevaux: une grande partie des autres fut faite priſonniere, & ſa derniere troupe commandée par un Colonel fut perduë la nuit & ne le put pas ſuivre. AN. 1654.

Quand on ſçut que cette Cavalerie étoit entrée dans Arras, on fut quelque tems en doute ſi les ennemis continueroient le ſiége; mais on apprit qu'ils faiſoient travailler à leurs lignes, & que ce ſecours n'avoit empêché que quelques jours l'ouverture de la tranchée. L'armée du Roi s'avança auprès de Peronne; & comme on craignoit de ne pouvoir pas en tirer tous les vivres néceſſaires, M de Turenne ne fut pas d'avis que l'on s'approchât du Camp des ennemis qu'après que l'on auroit donné tel ordre aux vivres, que l'on ne fut pas obligé de combattre l'ennemi dans ſes lignes ſans raiſon, ni de ſe retirer faute de ſubſiſtance. Pour le premier, il n'y avoit pas d'apparence de combattre une armée beaucoup plus forte, qui n'avoit point ouvert de tranchée & par conſéquent point affoiblie ni par la déſertion, ni par la néceſſité, ni par un grand nombre de gens que l'on perd dans un ſiége: & pour l'autre il étoit clair que de s'approcher de l'ennemi pour être après obligé de s'en retirer, feroit un très-mauvais effet, & dans l'ar-

Digitized by Google

An. 1654. mée & dans la ville aſſiégée. Sans ces inconvéniens il eſt ſans doute qu'il eût été prudent de ſe rendre bientôt auprès des ennemis après qu'ils furent devant la Place, parcequ'on leur eût empêché de faire un grand magazin de vivres dans leur Camp : mais on crut ce dernier inconvénient moindre que les autres.

M. le Cardinal qui étoit avec le Roi à Sedan durant le ſiége de Stenai, penſa s'en venir à Peronne ; mais il y envoya M. le Tellier. M. de Turenne & M. le Maréchal de la Ferté virent ce Miniſtre le matin qu'ils marcherent vers le Camp de l'ennemi & s'aſſûrerent tout-à-fait que lui étant ſur la frontiére toutes choſes ſeroient bien réglées pour la ſubſiſtance de l'armée qui s'éloigna de neuf lieuës, alla loger à la portée du canon du Camp des ennemis, & ſe mit entre eux & Douai d'où ils tiroient tous leurs vivres. L'armée du Roi n'avoit pas plus de quatorze ou quinze mille hommes, & celle des ennemis paſſoit vingt-cinq mille. M. de Turenne, à cauſe de la foibleſſe de l'armée & du peu d'équipage d'artillerie & de vivres, ne fut jamais d'avis d'entreprendre autre choſe d'abord, que le ſecours d'Arras dont il a toujours cru que le ſiége ſeroit difficile, & que ſi l'armée du Roi aſſûrée des vivres s'approchoit du Camp des Eſpagnols, elle pourroit peut-être enſuite trouver le moyen de forcer leurs lignes. Il ne fut point de l'opinion commune qu'il faut faire agir les François d'abord, perſuadé qu'ils ont la même patience que les autres Nations, quand on les conduit bien.

En deux jours on arriva à la vûë du Camp des ennemis près d'une hauteur qui s'appelle *Mouchi le Preux*. Comme les Eſpagnols y avoient quelque Cavalerie, on craignit d'abord qu'ils ne ſe miſſent derriere en bataille pour empêcher celle du Roi de paſſer un ruiſſeau ; mais comme ce ruiſſeau étoit loin de la Place ils ne le firent point, parcequ'il auroit fallu lever le ſiége, ce qui ne pouvoit ſe faire ſi promptement que l'armée du Roi n'eût eû le tems de ſe mettre en bonne poſture & faire appréhender avec raiſon l'iſſuë d'un combat. On a néanmoins dit que M. le Prince avoit voulu le faire ; mais que les Eſpagnols n'y voulurent pas conſentir. Auſſi-tôt que leurs troupes nous virent faire divers ponts ſur le ruiſſeau, ils ſe retirerent dans leur Camp après quelques eſcarmouches, & l'armée du Roi s'étant avancée ſur la hauteur, commença à s'y fortifier ; ce qui fut fait dans la fin de ce jour-là & dans la nuit ſuivante.

Le Camp avoit ſon aîle droite ſur la Scarpe, où on fit auſſi promptement des ponts pour communiquer à la Baſſée, & empêcher les vivres de Douai,

Digitized by Google

Douai. Tout le front du Camp tenoit l'entre-deux de la Scarpe & d'un petit ruiſſeau qui deſcend à Arleux, & par le moyen de la Cavalerie on gardoit autant que l'on pouvoit le chemin de Cambrai & de Douai, qui n'étant que de plaines on empêchoit bien qu'il ne vint des chariots, mais non pas que des Cavaliers ne portaſſent en croupe des munitions de guerre. On manda auſſi au Comte de Broglio, Gouverneur de la Baſſée, de ſe venir loger à Lens, avec quinze cens ou deux mille hommes de garniſon; & par ce moyen-là, on empêchoit les vivres par le côté de Douai & de Liſle: il y avoit le côté de S. Paul qui demeuroit fort libre, par où les ennemis pouvoient avoir la communication avec Aire & S. Omer. Dès le ſoir que l'on arriva avec l'armée à Mouchi-le-Preux, on écrivit au Gouverneur de Hedin de mettre des gens dans S. Paul; & ſi cela eût été fait, le ſiége d'Arras auroit aſſurément été levé, ſans qu'on eût été obligé d'attaquer les lignes; mais ou les interêts particuliers, ou la foibleſſe de la garniſon de Hedin empêcherent le Gouverneur de le faire. On y eut cependant remedié ſans la mort de M. de Beaujeu, qui ayant été promptement envoyé avec douze cens chevaux & quelque Infanterie du Comte de Broglio, pour garder le côté de S. Paul, rencontra les ennemis qui alloient faire un convoi à Aire, & ſept ou huit cens chevaux l'ayant attaqué à la pointe du jour, comme ſes gens repaiſſoient, il fut mis en déſordre & tué ſur la Place; mais ſes gens s'étant ralliés, les ennemis furent battus, & beaucoup des leurs tués ou pris priſonniers. Comme les nôtres n'eurent plus de Chefs, ils s'en revinrent à Betune, & ne marcherent point où ils avoient été commandés. Dans cet intervalle, les ennemis envoyerent promptement de l'Infanterie dans S. Paul; ce qui mit ce lieu en état de n'être pas pris ſans que l'armée y allât; & l'on ne pouvoit quitter le côté de Douai, parceque les deux lieux ſont juſtement à l'oppoſite. AN. 1654.

Comme cette Cavalerie fut retournée à Bethune, M. de Turenne envoya pour la commander M. de Liſlebonne, qui la mena à Pernes, pour empêcher la communication du Camp des ennemis avec Aire; mais le côté de S. Paul demeuroit toûjours libre, d'où ils tiroient beaucoup de commodités. M. le Comte de Broglio eſſaya de prendre cette Place; mais il fut repouſſé avec perte. Les choſes reſterent quelque tems dans cette aſſiette, les ennemis trouvant de grandes difficultés au ſiége, à cauſe de la réſiſtance des aſſiegés & de l'armée du Roi, qui étoit toûjours campée près d'eux. Comme on ſçavoit tous les jours le progrès du ſiége, on ne s'appliqua qu'à empêcher les convois, ſans eſſayer de forcer les lignes, juſqu'à ce que les



Digitized by Google

AN. 1654. assiégés fussent fort pressés : on sçavoit que l'armée des Espagnols diminuoit beaucoup ; mais leur circonvallation ne pouvoit gueres être en meilleur état. Il ne s'y passa donc rien de fort considérable pendant l'espace d'un mois, hors quelques poudres qui se brûlerent, comme les ennemis les portoient en croupe, & quelques petits convois qui furent rencontrés : tout ce qui venoit de Cambrai à leur Camp y arrivoit par des Cavaliers qui passoient la nuit ; & quoique notre Cavalerie fut sur les avenuës pour les attendre, on ne les rencontroit jamais ; parceque les environs sont de grandes plaines. Cependant les assiégés défendoient bien leurs dehors, & repoussérent trois ou quatre fois les ennemis à une premiere palissade fort loin de la Place, & gardoient si bien leur terrain qu'au bout de sept semaines de tranchée ouverte, les ennemis n'en étoient que sur la contrescarpe d'une demi-lune qui est devant le fossé, & n'avoient pris qu'un ouvrage à corne dont il falloit s'emparer avant que d'aller à cette demi-lune : les assiégés faisoient tout ce qui se peut faire pour se bien défendre : M. le Chevalier de Crequi, M. d'Equancourt & M. de S. Lieu furent blessés dans les dehors, où ils servoient très-bien ; M. de Mondejeu se conduisoit aussi bien qu'un Gouverneur peut faire.

Le siége de Stenai continuoit toûjours, & tiroit un peu en longueur par la bonne défense des assiégés. M. de Turenne & M. le Maréchal de la Ferté voyant que les ennemis ne laissoient pas d'avancer celui d'Arras, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, résolurent de donner aux lignes, y étant aussi poussez par les nouvelles qu'ils avoient reçûës de Mondejeu, qui faisoit semblant d'être un peu plus pressé qu'il ne l'étoit en effet : il n'est pas étrange que les Gouverneurs en usent ainsi ; parceque n'étant pas assûrés que les ennemis n'attaqueront pas avec plus de vigueur, & si leurs gens ne se relâcheront pas dans la défense, ils veulent toûjours mettre les choses au pis, & faire entendre qu'ils se défendront moins de tems qu'ils ne le peuvent en effet. On avoit déja commandé de tenir prêt toutes les fascines & les clayes pour attaquer les lignes le jour d'après, lorsqu'on apprit le soir que Stenai capituloit ; & M. le Cardinal manda que le Roi marcheroit en diligence à Peronne, & envoyeroit toutes les troupes qui avoient servi au siége de Stenai pour renforcer l'armée. M. de Turenne fut d'avis d'attendre ce renfort ; parceque l'on sçavoit très-certainement que la Ville pourroit encore se défendre, & on étoit si proche des ennemis qu'il ne pouvoit rien arriver dont on ne fût averti tous les jours. M. le Cardinal voulut aussi pressentir si M. de Turenne ne seroit pas choqué, si

Digitized by Google

M. le Maréchal d'Hocquincourt alloit commander les troupes qui venoient du ſiége de Stenai ; mais dans une ſituation auſſi importante, M. de Turenne croyoit qu'il ne pouvoit pas y avoir trop de troupes ni trop de Chefs : M. le Maréchal de la Ferté fut auſſi du même avis. Ces troupes donc marcherent en grande diligence après la reddition de Stenai, paſſerent la Somme, & faiſant d'aſſez grandes journées vinrent auprés de Bapaume. AN. 1654.

Deux jours avant leur arrivée, M. le Duc d'York & M. de Joyeuſe, qui étoit Colonel Géneral de la Cavalerie legere, étant allés promener avec M. de Turenne auprès du Camp des ennemis, aſſez proche du quartier de M. le Prince, virent deux troupes un peu éloignées de leur grande garde : M. de Caſtelnau s'y trouva auſſi avec quelques volontaires ; & voulant pouſſer ces troupes, on fit avancer un eſcadron de notre garde pour ſoûtenir les volontaires, leſquels s'étant engagés, ces deux troupes retournerent ; & ayant rencontré une ravine, mirent ces Meſſieurs en quelque confuſion avec leurs carabines, & commencerent à les ſuivre. L'eſcadron qui les ſoûtenoit prit l'épouvante ; de ſorte qu'ils ſe retirererent deux ou trois cens pas, aſſez preſſés des ennemis. Il y eut ſept ou huit volontaires bleſſés ou priſonniers ; M. de Joyeuſe fut auſſi bleſſé d'un coup de carabine au bras : on croyoit au commencement ſa bleſſure legere ; mais ayant été porté à Paris, il en mourut au bout de ſix ſemaines. Auſſi-tôt qu'on ſçut que les troupes de Stenai étoient à trois lieuës du Camp des ennemis, M. de Turenne alla joindre M. le Maréchal d'Hocquincourt avec deux mille chevaux : comme ils eurent avis que les ennemis attendoient un grand convoi de S. Paul, ils logerent la nuit à Aubigni, qui eſt à trois heures d'Arras, & le lendemain ils allerent vers S. Paul, que l'on prit en arrivant. On y apprit que les ennemis attendoient trois mille hommes pour mener le convoi, & que même le ſiége alloit lentement, faute de munitions de guerre : cela les obligea à faire des efforts pour couper ce convoi ; parceque ſi on l'avoit fait, les ennemis euſſent levé le ſiége.

Après que S. Paul fut pris, M. de Turenne & M. le Maréchal d'Hocquincourt battirent tout un jour l'Abbaye de S. Eloi, où les ennemis avoient cinq cens hommes qui ſe rendirent à diſcretion : comme elle n'étoit diſtante que d'une petite heure du Camp des ennemis, & que M. le Maréchal de la Ferté étoit demeuré à Mouchi-le-Preux avec l'armée, on a aſſuré que M. le Prince avoit voulu tomber ſur le corps qui attaquoit l'Abbaye du Mont S. Eloi, & que les Eſpagnols ne l'avoient pas trouvé à propos ; mais on rencontre ſouvent des obſtacles dans une grande circonvallation,

AN. 1654. & après un long siége qui empêchent d'exécuter les meilleurs projets.

Comme le Mont S. Eloi fut rendu, M. le Maréchal d'Hocquincourt commença à se retrancher au Camp de Cesar, & M. de Turenne s'en retourna joindre l'armée à Mouchi-le-Preux, en marchant tout le long des lignes de l'ennemi plus de deux heures. Il n'en sortit que des escarmoucheurs que M. de Castelnau alla reconnoitre de fort près, & la Cavalerie marcha tout ce tems-là à la portée du canon des piéces de trois. On vit tout ce côté de lignes assez dégarni, qui étoit le quartier de Dom Fernando Solis, & assurément cette marche donna beaucoup de connoissance pour l'attaque & pour le chemin qu'il failloit prendre pour y donner. M. de Turenne étant arrivé au Camp, envoya dire à M. le Maréchal de la Ferté que la Cavalerie de l'ennemi qui avoit voulu mener le convoi, prenoit le chemin de Douay, & qu'apparemment ils essayeroient d'entrer la nuit dans les lignes. Il donna tous les ordres nécessaires pour l'empêcher, ayant fait monter toute la Cavalerie à cheval; mais par la faute d'un Officier qui étoit posté sur la route avec un petit Corps de Cavalerie, & qui n'en donna point d'avis, M. de Bouteville qui commandoit cette Cavalerie chargée de poudres & de grenades, entra dans les lignes; ce qui ayant été sçû, il fut résolu de faire l'attaque le lendemain. Après avoir conferé toutes choses, on trouva qu'il étoit à propos de donner avec les armées toutes de front, & la nuit: M. de Turenne ayant toûjours été d'avis de ne point tenter par divers côtés; parceque chacun s'attend à donner, & ainsi on laisse souvent passer le tems, & le jour vient; d'ailleurs quand on ne se voit point, on entre aisément en soupçon que les autres sont repoussés. Le jour les ennemis mettent toutes leurs troupes ensemble; mais la nuit ils n'osent point entierement dégarnir leurs quartiers: la plus grande difficulté qui s'y rencontre, c'est que les marches de nuit sont difficiles, & il est aisé de se perdre; c'est pourquoi il faut que les Camps soient proche des lignes de l'ennemi, afin de ne pas tomber dans cet inconvenient.

On marcha donc à l'entrée de la nuit: M. de Turenne avoit l'avantgarde; & ayant passé la Scarpe sous le quartier de M. le Maréchal de la Ferté, qui avoit commandé que l'on y fit quantité de ponts. On prit le même chemin que l'on avoit fait en revenant du Mont S. Eloi: on étoit bien averti de l'état des lignes de l'ennemi: ils avoient partout un fossé perdu creux de cinq ou six pieds, & large de huit ou neuf; & entre ce fossé & celui de la ligne, il y avoit un espace de quatre ou cinq pas rem-

Digitized by Google

plis de trous ou puits ronds, & profonds de trois ou quatre pieds, & environ d'un pied de diametre : quand on les avoit paſſé, on rencontroit la ligne, qui étoit à l'ordinaire, avec un foſſé de ſept ou huit pieds, & un parapet de la hauteur ordinaire : on avoit mis entre les trous comme de petites paliſſades, hautes ſeulement d'un pied & demi, pour embaraſſer davantage les chevaux. AN. 1654.

On réſolut de donner avec l'Infanterie ſur deux lignes ; & on avoit donné à chaque bataillon de la premiere ligne quatre ou cinq eſcadrons pour porter les faſcines & les clayes que l'on vouloit mettre ſur les trous : la Cavalerie portoit auſſi des outils. Ayant marché à une petite demie lieuë de la ligne, il n'y avoit plus que deux petites heures devant le jour. L'armée de M. de Turenne ſe rangea ; celle de M. le Maréchal de la Ferté ſe mit à la main gauche ; M. le Maréchal d'Hocquincourt venoit auſſi d'auprès du Mont S. Eloi pour donner ſur le même front. On s'approcha à deux cens pas de la ligne ſans donner l'allarme ; & deux cens hommes qui étoient à la tête de chaque bataillon de la premiere ligne, aborderent le premier foſſé : on leur fit une fort legere décharge ; & néanmoins ſi les bataillons n'euſſent marché au même inſtant pour ſeconder ces gens commandés, ils ſe fuſſent renverſés : on ne trouva preſque point de réſiſtance ; mais toutes les troupes avoient conçû cette action comme une choſe ſi difficile, qu'il n'y avoit que les Officiers & quelques Soldats qui s'opiniâtroient à s'attacher au parapet, & le reſte des Régimens demeuroit à la Campagne ſans en oſer approcher. De l'armée de M. le Maréchal de la Ferté il n'y eut que quelques Régimens qui allerent juſqu'au dernier foſſé ; mais pas un n'entra par ſon attaque : quand on eut forcé la ligne à leur main droite, ils vinrent entrer par là. On demeura bien une demie heure à combler les foſſés, la Cavalerie qui étoit derriere les bataillons mettant pied à terre, & portant les clayes & les faſcines, durant lequel tems il y avoit beaucoup de bruit de timballes & de trompettes derriere la ligne ; mais un fort petit feu.

M. le Comte de Broglio, M. de Caſtelnau & M. du Paſſage commandoient l'Infanterie de la premiere ligne de M. de Turenne : M. de Roncherolles deux bataillons de la ſeconde, & M. le Duc d'Yorck, M. de Lillebonne & M. d'Eclainvilliers étoient avec la Cavalerie, laquelle auſſi-tôt que l'Infanterie ſe fût renduë maîtreſſe de la ligne, commença à entrer par une barriere, menant les chevaux en main ; & un peu après les Régimens qui étoient ſur la premiere ligne, qui étoient les Gardes Suiſſes, Picardie, la

Digitized by Google

AN. 1654. Feuillade, Pleſſis-Praſlin & Turenne, ayant fait chacun leur paſſage, la Cavalerie qui étoit deſtinée pour ſuivre chaque Régiment d'Infanterie, entra par le paſſage que ces Régimens lui avoient fait.

Il étoit fort peu devant le jour quand les ouvertures de la ligne furent faites, & les ordres étoient donnés que la Cavalerie après être entrée formeroit ſes eſcadrons près de la ligne, à la faveur de l'Infanterie qui demeureroit en bataille; mais la grande joie que les troupes eurent de ſe voir dans la ligne, & que l'ennemi prenoit l'épouvante, comme auſſi l'eſperance du butin, obligeoient tous les ſoldats de courir en confuſion dans le Camp, l'Infanterie à piller, & la Cavalerie à ſuivre quelques eſcadrons ennemis, qui ſe retiroient du côté du quartier des Lorrains.

L'armée de M. le Maréchal d'Hocquincourt s'étant un peu égarée à cauſe de l'obſcurité de la nuit, donna aux lignes un peu après la premiere attaque, & l'emporta avec fort peu de dificulté. M. le Maréchal de la Ferté dès qu'il vit un paſſage ouvert, entra avec ſa Cavalerie, & s'avança avec quelques eſcadrons, coulans dedans la ligne à la main gauche: il y avoit auſſi quelques Officiers & Soldats de notre Infanterie qui le ſuivoient fort en déſordre.

M. le Prince ayant paſſé par le quartier des Eſpagnols, menoit de la Cavalerie au ſecours de la ligne: il y avoit auſſi de ſon Infanterie qui le ſuivoit; mais ayant vû la ligne emportée en ſi peu de tems, & tout ſon Camp déja en ſi grand déſordre, on dit que M. l'Archiduc lui ayant demandé ce qu'il lui conſeilloit de faire, il lui répondit, *qu'il croyoit qu'il devoit ſe retirer.* Pour lui, il marcha droit où étoit M. le Maréchal de la Ferté, qui fut obligé de faire retirer ſes eſcadrons. M. de Turenne avoit raſſemblé quelques troupes, voyant bien que ſi les ennemis revenoient, il y arriveroit une grande confuſion: tout ce qu'il pût faire fut de les raſſurer, quand la Cavalerie qui s'étoit avancée s'en revint, après avoir fait paſſer la ligne à deux piéces de vingt-quatre. Il eſt certain que ſi M. le Prince eût pû mener quelques Régimens d'Infanterie avec ſa Cavalerie, qu'il eût obligé toute l'armée du Roi à ſe jetter dans Arras, tant la confuſion étoit grande dès que l'on fut entré dans les lignes; mais comme l'épouvante étoit très-grande dans ſon armée, tout ce qu'il pût faire, ce fut de pouſſer cette Cavalerie de M. de la Ferté, & de prendre beaucoup de priſonniers de l'Infanterie que j'ai dit qui l'avoit ſuivi, & donner par ce moyen le loiſir à beaucoup d'Infanterie Eſpagnole de ſe retirer, les uns à Cambrai, les autres à Doüai: pour la Cavalerie, ils en perdirent fort peu; mais ils laiſ-

Digitized by Google

ſerent près de ſoixante piéces de canon ou dans leurs tranchées ou ſur leurs lignes : je crois qu'il y eut bien deux ou trois mille Soldats de leur Infanterie tués ou priſonniers, & tout leur bagage perdu. De l'armée du Roi il y eut quelques Officiers tués ou bleſſés, & trois ou quatre cens Soldats : de priſonniers il y en eut quelques-uns, & des Officiers des Gardes. Quand M. le Prince ſe retira, toute l'armée du Roi ſe mit à piller le Camp des ennemis ; de ſorte qu'on ne les ſuivit pas plus loin que leur circonvallation. AN. 1654.

La Cour qui étoit à Peronne vint à Arras cinq ou ſix jours après la levée du ſiége ; & comme on ne pouvoit pas faire de grands ſiéges, n'ayant nuls préparatifs pour cela, & toute l'armée de l'ennemi s'étant retirée dans leurs Places, le Roi reprit le chemin de Paris. M. le Maréchal de la Ferté & M. le Maréchal d'Hocquincourt le ſuivirent. M. de Turenne paſſa l'Eſcaut entre Cambrai & Bouchain ; & ayant marché juſques auprès de Condé, il ſçut que le Queſnoi, dont les ennemis avoient fait raſer les dehors, étoit fort dégarni de gens ; il marcha trois lieuës en arriere, & le prit le ſecond jour ; enſuite il s'avança à Binches, méchante Ville qui ſe rendit ; il y demeura douze ou quinze jours, ayant laiſſé une garniſon au Queſnoi dont il ne s'éloigna pas juſqu'au mois de Novembre, y ayant fait faire divers convois, à cauſe qu'elle eſt fort avancée dans le pays.

M. le Prince ayant engagé les Eſpagnols à mettre leur armée enſemble douze ou quinze jours après leur défaite à Arras ; & ayant les Places & les rivieres pour lui, il ſe tint toûjours à deux ou trois heures de l'armée du Roi ; de ſorte que pour conſerver le Queſnoi, le fortifier & le garnir de munitions de guerre & de bouche, il y eut de très-grandes difficultés, & l'armée pâtit beaucoup. Il eſt certain que ſans la défaite d'Arras, qui rend toûjours pour quelque tems les armées moins entreprenantes, on n'eut pû conſerver le Queſnoi : auſſi ſans M. le Prince les Eſpagnols ne ſe ſeroient pas remis en Corps d'armée, & il auroit pû arriver beaucoup de déſordre dans leur pays, mais leur armée étant raſſemblée, on ne pouvoit pas marcher vers Bruxelles & le Brabant. La Campagne finit ainſi, en conſervant le Queſnoi, & les armées ſe retirerent de part & d'autre.

Encore que l'on fut ſorti depuis peu des guerres civiles, les hivers ſe paſſoient fort tranquilement, y ayant néanmoins beaucoup de perſonnes ennuyées ou mécontentes du Miniſtere de M. le Cardinal Mazarin ; mais les maux & les incommodités qu'un chacun avoit reſſentis dans ces déſordres du dedans du Royaume, rendoient tous les particuliers ſi clairvoyans

Digitized by Google

AN. 1654. que les discours des gens turbulens ne pouvoient plus les émouvoir : comme quand il arrive de grandes révolutions, il semble que tous croyent qu'ils sont au pire état qu'ils puissent être : ainsi au sortir des guerres civiles, de nouveaux troubles recommencent rarement, à cause des malheurs qu'on vient d'éprouver.

AN. 1655. Dans l'hiver qui suivit cette Campagne, il y eut une mesintelligence qui dura assez long-tems entre la Cour & le Parlement sur le sujet des Lys, qui est une monnoie que le Roi vouloit faire faire, & à quoi le Parlement s'opposoit ; & comme les choses sembloient se porter tout à fait à l'aigreur, M. le Cardinal en présence du Roi, pria M. de Turenne d'aller trouver M. le Premier Président, à cause de l'assemblée qui devoit se faire le lendemain : (1) M. de Turenne trouva des expédiens pour tout accommoder, souhaittant fort que les choses ne passassent pas à l'extrémité ; outre que cela eût empêché les desseins de la Campagne, il est certain que M. le Prince en Flandre, & M. le Cardinal de Retz à Rome, avoient beaucoup de partisans à Paris : tous ensemble eussent rendu les choses mal-aisées à raccommoder, si elles fussent allées à une rupture ouverte. La Cour partit de Paris pour aller à Compiegne, & de-là à la Fere : Paris étoit plutôt las des troubles que gueri de ses préjugés. M. le Cardinal de son naturel aimoit à tenir toutes choses en balance, à se raccommoder avec ceux qui avoient quelque sujet de mécontentement, & à ménager les esprits qu'il ne pouvoit gagner.

Pendant que le Roi étoit à la Fere, son armée se rassembla, & en même-tems celle des ennemis : M. de Turenne prit quelques troupes, & mena deux convois au Quesnoi : il vit bien que si on n'assiegeoit Landrecies, qu'il seroit impossible de maintenir le Quesnoi, & que c'étoit là la conquête la plus proportionnée aux forces que l'on avoit : M. le Cardinal fut dans le même sentiment ; & on y fit venir M. le Maréchal de la Ferté, de qui l'armée s'assembla vers Laon. M. le Prince & M. l'Archiduc étoient, il y avoit plus de quinze jours, hors de Bruxelles, & toute leur armée au rendez-vous ; celle de M. le Prince sur la Sambre à cinq ou six heures de Landrecies, & celle de M. l'Archiduc auprès de Mons, n'étant séparées que de quatre ou cinq heures l'une de l'autre, & les deux ensemble à peu près d'égale force à celle du Roi ; ensorte qu'il étoit fort dangereux de commencer un siége presque en leur présence ; mais la situation de Lan-

(1) Le Vicomte passe toûjours rapidement & sous silence les services qu'il rend à l'Etat.

drecies

drecies contribuant à y pouvoir réüſſir plus aiſément qu'à une autre Place, à cauſe que le Queſnoi, qui eſt plus avancé, éloignoit un peu les ennemis, & les empêchoit de marcher ſi aiſément pour s'oppoſer au ſiége; on réſolut à l'entreprendre : M. de Turenne ayant donné rendez-vous à l'armée qu'il commandoit auprès de Guiſe, & M. le Maréchal de la Ferté au même lieu, on ſe trouva à trois heures après midi avec toute l'armée à une portée de canon de Landrecies. AN. 1655.

M. de Turenne n'avoit point voulu mettre l'armée enſemble avant ce rendez-vous à Guiſe, parcequ'il eſt certain que ſa ſéparation en divers quartiers, faiſoit que l'ennemi avoit l'œil de plus d'un côté. Si l'armée du Roi eût été enſemble, celle de l'ennemi s'en ſeroit approchée, & ainſi n'étant pas inégales en forces, il eût été impoſſible d'entreprendre aucun ſiége. La premiere nouvelle qu'en eurent les ennemis fut que l'armée du Roi étoit devant Landrecies, où ils avoient jetté depuis peu deux Régimens d'Infanterie; de ſorte qu'il y avoit quinze cens hommes de pied & plus de cent chevaux dans la Place : néanmoins leur premiere penſée fut d'y envoyer quelque ſecours encore & ſe mettre promptement enſemble. M. le Prince & M. l'Archiduc s'étant vûs pour en conférer, la tentative du ſecours ne réüſſit pourtant pas, à cauſe qu'il y eut quelque difficulté à raſſembler les troupes.

L'armée du Roi étant arrivée devant la Place, travailla avec tant de diligence à la circonvallation, qu'elle fut achevée en trois jours. M. le Maréchal de la Ferté étant tombé malade auprès de Guiſe, y demeura deux jours, & le troiſiéme il vint rejoindre ſon armée au Camp. Dans les cinq premiers jours on fit une telle diligence que la circonvallation fut en état, & qu'il y eût des vivres dans le Camp pour un mois. M. le Prince qui avoit la principale part dans les réſolutions de l'armée de Flandre, crut qu'en marchant en diligence, & ſe mettant entre Guiſe & Landrecies, qu'il ſeroit impoſſible que l'armée du Roi fit plus de convois, & que dans ſi peu de tems l'on ne pouvoit pas être ſuffiſamment fourni de vivres, d'artillerie & de munitions de guerre : mais la diligence que l'on fit pour les convois lui fit prendre de fauſſes meſures. Il n'arriva que le ſeptiéme jour après que l'armée du Roi eut inveſti la Place, en un Camp nommé Vadencourt, & empêcha bien que l'on ne fit plus de convois; mais il y avoit ſuffiſamment de toutes choſes pour achever le ſiége. On voulut donner l'allarme au Roi & à la Reine, qui étoient à la Fere, à cauſe de cette approche des ennemis; mais le Cardinal les ayant raſſuré, ils partirent



Digitized by Google

AN. 1655. pour aller à Laon avec moins de précipitation qu'ils n'auroient fait dans le premier mouvement. Il agit ainſi à cauſe que beaucoup de gens diſoient que la perſonne du Roi n'étoit pas en ſûreté à la Fere.

La tranchée s'ouvrit à Landrecies le huitième jour, & y ayant deux attaques, une de M. de Turenne & l'autre de M. le Maréchal de la Ferté, le troiſième jour on arriva ſur la contreſcarpe d'un ouvrage à corne que les ennemis défendirent fort mal : on y fit deux logemens, on deſcendit le foſſé de la corne ; & après y avoir attaché des mineurs & fait ſauter les deux faces, on emporta toute la tête de l'ouvrage. Les ennemis avoient un retranchement au milieu : on coula dans l'épaiſſeur du parapet ; l'on conduiſit des tranchées pour aller aux demi-lunes qui étoient aux deux côtés de l'ouvrage à corne. Tous ces ouvrages furent avancés avec tant de diligence & avec ſi peu de perte, que le dix-ſeptième jour après la tranchée ouverte, les mines joüerent aux deux baſtions de la Place ; & après avoir fait de petits logemens au bas des bréches, les aſſiégés ſe rendirent & ſortirent au bout de deux jours avec bonne compoſition, au nombre d'environ douze cens hommes qui ne s'étoient pas trop bien défendus.

L'armée de l'ennemi ne fit durant ce tems-là rien de conſidérable : ils envoyerent ſouvent contre les fourageurs où ils ne réüſſirent pas trop bien. M. de Bouteville fut battu par le Marquis de Renel & le Comte de Grandpré (1) qui commandoient l'eſcorte des fourageurs de l'armée du Roi. Celle des ennemis qui étoit à Vadencourt ayant appris que Landrecies capituloit, ſe retira en diligence vers Cambrai : on entendit toute la nuit qu'ils apprirent cette nouvelle grand bruit dans leur Camp, & aſſûrément parmi le commun des ſoldats il y avoit un peu d'étonnement.

Après la priſe de Landrecies, le Roi s'en vint à Guiſe, & on fit inveſtir la Capelle ; néanmoins après que l'on eût fait conſiderer à M. le Cardinal le peu d'importance de la Place, & comme après ſa priſe on pourroit difficilement entrer dans le pays, parceque la ſaiſon s'avançoit, & que l'armée de l'ennemi ruineroit les lieux par où il falloit que celle du Roi paſſât, il trouva bon que le Roi marchât avec ſon armée pour entrer dans le pays ennemi, & on jugea qu'il n'y avoit point de lieu plus commode pour les vivres que le long de la riviere de Sambre. Le Roi s'avança juſqu'à Thuyn : M. de Caſtelnau alla ſe ſaiſir d'un poſte auprès de Dinan, lequel on croyoit pouvoir garder ; mais ayant trouvé qu'il ne ſe pouvoit fortifier, on l'abandonna. De-là le Roi s'en vint auprès de Bavay, où on tint un con-

(1) Depuis Maréchal de Joyeuſe.

Digitized by Google

ſeil de guerre pour voir ce qu'il y avoit à faire. Quelques-uns de la Cour euſſent bien déſiré que l'on eût aſſiégé Avennes ; mais n'y ayant point de préparatifs, M. de Turenne ni M. le Maréchal de la Ferté n'en furent point d'avis ; de ſorte que l'on regarda aux moyens de paſſer l'Eſcaut pour s'approcher de l'ennemi, & voir s'il donneroit ouverture à faire quelque choſe, ou en ſe ſéparant dans les Places, ou en s'oppoſant au paſſage de la riviere. AN. 1655.

Les Eſpagnols avoient tellement inondé le pays depuis Valenciennes juſqu'à Condé & de Condé juſqu'à S. Guiſlain, qu'il n'y avoit pas d'apparence de tenter le paſſage en ces endroits, & leur armée étoit derriere pour l'empêcher ; de ſorte que l'on réſolut de marcher en diligence entre Bouchain & Valenciennes. (1) M. le Maréchal de la Ferté avoit l'avant-garde, & étant parti la nuit d'auprès de Bavay, il arriva vers le midi à un lieu nommé Neuville, où ayant jetté deux ponts, & ne trouvant point de réſiſtance, il commença à y faire paſſer ſon armée dont quelques eſcadrons étoient déja au-delà de l'eau, quand M. de Turenne arriva dans la fin du jour, & la nuit les armées paſſerent l'eau avec leur bagage. Une partie de la Cavalerie de l'ennemi s'avança à une demi-lieuë de-là ; mais voyant que l'armée paſſoit, elle ſe retira auprès de Valenciennes où le Corps de leur armée étoit arrivé ce jour-là. Ils jetterent la nuit quelque Infanterie dans Bouchain & commencerent à ſe retrancher ; mais ils le firent ſans être bien réſolus à garder ce poſte ſi l'armée du Roi venoit à eux ; enſorte que le lendemain comme ils virent qu'on marchoit droit à leur Camp, ils commencerent à faire filer leur avant-garde droit à Condé ; & comme on n'a d'ordinaire pas envie de ſe retirer que l'on ne ſçache aſſûrément ſi c'eſt toute l'armée qui marche, & que l'on ſe flatte ſouvent que c'eſt ſeulement un Corps de Cavalerie, M. le Prince reſta un peu long-tems avec ſon arriere-garde. Comme on ne voyoit pas leurs mouvemens, on croyoit qu'ils vouloient demeurer dans le retranchement, & M. de Turenne attendoit le canon & l'Infanterie pour les attaquer. Cependant il faiſoit avancer M. de Caſtelnau avec ſon Corps pour ſe ſaiſir d'un bois proche de leur Camp, & vouloit qu'il avançât dans leur flanc, qui paroiſſoit un peu découvert, n'y ayant que la tête de leur Camp retranché, & ce flanc ne l'étant pas. Comme M. de Caſtelnau avançoit, il vit que l'armée de l'ennemi ſe retiroit, & qu'il n'y avoit plus que quelques eſcadrons dans le Camp ; il

(1) Ici le Vicomte paſſe ſous ſilence les excellens avis qu'il donna dans le Conſeil de guerre, & qu'on a trouvés dans les Mémoires du Duc d'Yorck.



Digitized by Google

AN. 1655 le manda à M. de Turenne qui lui envoya ordre de ſuivre avec ſon Corps. En quittant le Camp des ennemis pour aller vers Condé, pays fort étroit (1), M. le Prince ayant laiſſé filer toutes les troupes, étoit demeuré avec ſept ou huit eſcadrons à l'arriere-garde. L'armée de l'ennemi n'avoit pas mené de bagage au Camp de Valenciennes, ce qui leur donnoit grande facilité à ſe retirer. (2) M. de Caſtelnau s'avança avec quelques eſcadrons des ſiens, dont un ou deux ayant paſſé un défilé, M. le Prince retourna lui-même avec peu de gens & fit repaſſer en confuſion ce qui avoit déja paſſé le défilé. On eſcarmoucha un peu à cette arriere-garde, & il ne s'y fit rien autre choſe; car l'ennemi ayant paſſé la riviere d'Eſcaut auprès de Condé, laiſſa deux mille hommes dans la Place, & ſe retira deux heures devant le jour vers Tournai.

L'avant-garde de l'armée du Roi arriva fort tard à la vûë de leur Camp, l'Eſcaut étant entre ces deux armées. Ce fut cette nuit-là que M. de Turenne écrivit à M. le Cardinal qui étoit avec le Roi au Queſnoi, & lui fit une relation de ce qui s'étoit paſſé. La lettre tombant entre les mains de M. le Prince, il trouva fort mauvais deux choſes: l'une, qu'elle marquoit qu'il ne vouloit pas quitter le poſte de Valenciennes; & l'autre, qu'un des eſcadrons de l'arriere-garde des ennemis avoit paſſé l'Eſcaut à la nage. Ce qui obligea M. de Turenne à mander la premiere circonſtance, ce fut que beaucoup de gens de condition ayant parlé aux gens de M. le Prince à l'arriere-garde, ils dirent le ſoir à M. de Turenne que ſi M. le Prince eût été crû, il n'eût pas quitté le poſte de Valenciennes; & pour ce qu'il mandoit de l'eſcadron qui avoit paſſé à nage, M. de S. Lieu Colonel le lui avoit dit quand il l'aborda. En effet, quand l'ennemi rompit ſon pont ſur l'Eſcaut, il y avoit quelques gens qui paſſerent à nage. Pour le reſte de la relation, M. de Turenne ne ſe nommoit en rien, ni n'appuyoit pas ſur la retraitte précipitée des ennemis, ni ſur le mauvais parti qu'ils prirent de venir à un poſte au-devant de l'armée du Roi, pour le quitter en ſa préſence & enſuite entrer dans une telle confuſion, qu'ils abandonnerent toutes les rivieres & les pays du monde les plus avantageux; ayant une armée, laquelle, s'ils ne l'euſſent pas affoiblie en prenant jalouſie de leurs Places ſans ſujet, n'étoit pas inferieure à celle du Roi.

M. le Prince ſe ſentit fort piqué de cette Relation & envoya un Trom-

(1) Il appelle le pays fort étroit lorſqu'il s'y trouve beaucoup de défilés, rivieres, canaux, bois ou hauteurs.

(2) Ici le Vicomte cache la faute de Caſtelnau, comme il tait les bonnes actions qu'il fait lui-même.

Digitized by Google

pette à M. de Turenne avec une Lettre fort piquante par laquelle il lui mandoit, que s'il avoit été à l'avant-garde de ſon armée pendant que lui étoit à l'arriere-garde de la ſienne, il eut mieux vû les choſes & n'en eût jamais dit de ſi éloignées de la vérité. M. le Prince écrivit auſſi à beaucoup d'Officiers de l'armée du Roi, comme voulant faire un Manifeſte, & manda à M. le Maréchal de la Ferté que M. de Turenne ne parloit pas de lui en bons termes dans ſa Relation. M. de Turenne reçut la lettre de M. le Prince devant beaucoup d'Officiers & la leur montra auſſi-tôt, ſans rien dire ſur l'heure au Trompette. En effet la lettre ne le fâcha pas, ſentant qu'il n'avoit rien fait contre l'eſtime qu'il a pour M. de Condé, ni contre le reſpect que l'on doit à un Prince du Sang; mais il vit bien que les choſes ne lui ayant pas réüſſi, il s'échauffoit ſur une matiere bien légere. Auſſi comme M. le Prince paſſoit un peu les bornes de ce qui ſe pratique, M. de Turenne dit à ſon Trompette qu'il le feroit punir s'il lui apportoit de ſemblables lettres à l'avenir. Il ne récrivit point à M. le Prince qui dans la fin de cette Campagne & dans la ſuivante témoigna beaucoup d'aigreur contre lui, & ils ne s'écrivirent plus comme ils avoient fait les années précédentes. AN. 1655.

On paſſa l'Eſcaut auprès de Condé, & comme il étoit inutile de ſuivre l'ennemi qui ſe mettoit ſous Tournai, on attaqua Condé qui fut pris le troiſiéme jour de la tranchée ouverte. Les fortifications n'en étoient pas bonnes, & il n'y avoit que de petits travaux qui ne valoient gueres mieux qu'un retranchement de Camp: mais comme il y avoit deux mille hommes dans la Place, ils firent grand feu quand on travailloit, & tuerent beaucoup de ſoldats & deux Capitaines aux Gardes avec d'autres Officiers. Durant ce ſiége M. de Buſſi étant allé pour eſcorter les fourageurs avec trois Régimens de Cavalerie, en ſe retirant fut chargé par quelque Cavalerie de l'armée de l'ennemi qui étoit venuë à Valenciennes, & fut battu avec fort peu de réſiſtance.

On étoit ſi fort avancé dans le pays de l'ennemi qu'il avoit jalouſie pour toutes les Places: en les garniſſant de troupes il n'oſoit s'approcher en Corps d'armée, & il lui arrivoit ce qui arrive ordinairement, qui eſt, que l'on craint beaucoup plus d'un ennemi qu'il ne peut éxécuter; & quoique l'on ait une grande expérience, on ne laiſſe pas d'appréhender des choſes que l'on ſçait bien que l'on ne feroit pas ſi on étoit à ſa place: mais comme il arriveroit de grands maux ſi un ennemi faiſoit plus qu'on ne penſe, on aime mieux remédier à ce que même on croit qu'il ne peut pas faire. L'ennemi envoya un Corps pour couvrir Bruxelles. Comme l'armée du Roi

Digitized by Google

AN. 1655. avoit beaucoup de peine à avoir des vivres ſans s'avancer plus loin que Condé, elle alla aſſiéger S. Guilain, qui n'en eſt qu'à trois lieuës & où les vivres pouvoient venir avec facilité.

Le Roi qui avoit demeuré au Queſnoi durant cette marche de l'armée, vint au ſiége de S. Guilain, qui fut pris en peu de jours: on donna la même capitulation qu'à Condé, qui fut d'en laiſſer ſortir la garniſon & la conduire à la plus prochaine Place. Le Roi après avoir demeuré huit ou dix jours à l'armée, retourna à Guiſe, & ſon armée demeura plus de ſix ſemaines à faire travailler à la fortification de ces deux Places, & à faire venir des convois pour les munir. Il falloit que tous les vivres vinſſent de Guiſe; car encore que Landrecies & le Queſnoi donnaſſent de la facilité pour les convois, c'étoient des conquêtes ſi nouvelles & ſi dépourvûës de vivres, qu'il falloit leur en apporter de France & pour l'armée auſſi: de ſorte qu'il y avoit quatre Places auxquelles il falloit fournir le courant & ravitailler pour tout l'hiver, & outre cela donner le pain tous les jours; ce qui fit qu'on acheva la Campagne avec peine.

Les ennemis crurent long-tems que l'on vouloit avancer vers Bruxelles, ce qui leur ôta la penſée d'empêcher nos convois; d'ailleurs ils furent quelque tems à ſe remettre du mauvais ſuccès de la Campagne: à la fin néanmoins ils ſe raſſemblerent & vinrent ſur la riviere de Sambre. M. de Turenne ayant mis plus de quatre mille hommes de pied dans les Places conquiſes, demeura juſqu'au ſept ou huitième Novembre en campagne. M. de Caſtelnau reſta à Condé avec un Corps d'Infanterie d'environ deux mille cinq cens hommes. L'armée ſe retira vers Ribemont; le mauvais tems empêchant qu'il n'y pût venir de convois, à cauſe que les chemins étoient trop rompus. Comme il ſe retiroit, il vint un Secretaire nommé Ronſeret que M. le Cardinal lui envoyoit, pour lui dire que M. d'Hocquincourt étoit allé à Péronne, & que l'on avoit avis qu'il traittoit avec les Eſpagnols pour cette Place & pour Ham. Ronſeret faiſoit auſſi entendre à M. de Turenne que l'on ſouhaitteroit qu'il s'approchât de Péronne avec l'armée; mais il ne lui porta nul ordre exprès. M. de Turenne lui dit qu'il croyoit que s'il s'approchoit avec l'armée, cela obligeroit M. d'Hocquincourt à prendre quelque réſolution extrême; & que la choſe pouvant ſe raccommoder, il ne falloit rien faire qui précipitât la réſolution de M. d'Hocquincourt. L'armée de l'ennemi n'étoit pas ruinée ayant toujours demeuré dans ſon pays; mais celle du Roi étoit fort affoiblie par les longues fatigues, par le manque des vivres & par la diſtance des lieux d'où il falloit faire venir les convois;

Digitized by Google

de ſorte que c'étoit un étrange contre-tems d'appréhender en ce tems-là avec raiſon, que M. le Prince & l'armée Eſpagnole euſſent à leur diſpoſition Péronne & Ham, deux Places ſur la Somme, & des entrées très-conſidérables, pour porter la guerre juſqu'auprès de Paris, & dans la Normandie. AN. 1655.

La préſence de M. le Prince durant cette conjoncture rendoit la guerre en partie civile. M. de Turenne qui alla trouver la Cour à Compiégne, conſeilla à M. le Cardinal de ne point faire approcher l'armée de Péronne, & de ne point donner ſujet à M. le Maréchal d'Hocquincourt à entrer en liaiſon avec les ennemis. M. le Cardinal avoit ſouvent ſur le cœur de voir que le Roi traitât avec un de ſes ſujets qui demandoit deux cens mille écus, & que le Gouvernement d'une de ces deux Places demeurât à ſon fils: Mais quand on regardoit Péronne & Ham entre les mains de M. le Prince, toute l'armée d'Eſpagne prête à le ſoutenir, & l'aſſiette des eſprits de preſque toutes les perſonnes de qualité de France qui ne demandoient qu'un déſordre, ou pour ſe mettre contre la Cour, ou pour ſe faire acheter très-cher; M. de Turenne crut devoir porter l'eſprit de M. le Cardinal à un accommodement. M. le Prince & une partie de l'armée d'Eſpagne vinrent à Cambrai, & il y eut durant quinze jours auprès de M. le Maréchal d'Hocquincourt des Envoyés du Roi & des Eſpagnols à qui il donnoit des audiences ſeparées, ne ſe cachant point aux uns ni aux autres ce que chaque parti lui offroit, comme s'il eut été libre de choiſir. Madame de Châtillon qui avoit ménagé M. le Maréchal d'Hocquincourt pour les interêts de M. le Prince, ayant été arrêtée, le Maréchal, qui en étoit amoureux, ſe hâta de faire ſon accommodement avec le Roi, de peur qu'on ne traitât mal cette Ducheſſe. C'eſt une longue hiſtoire dont je n'entre point dans le détail: il ſuffit de dire que le traité fut enfin conclu, & qu'il fut arrêté que l'on donneroit à M. d'Hocquincourt deux cens mille écus, & qu'il remettroit Péronne & Ham entre les mains du Roi. On accorda le Gouvernement de la premiere à ſon fils, en qui M. le Cardinal avoit beaucoup de confiance.

M. le Prince qui s'étoit avancé à deux ou trois heures de Péronne, & qui le reſte du tems demeuroit avec un Corps d'armée auprès de Cambrai, ſe retira vers la Sambre ayant appris le traité. On fut en doute s'il attaqueroit la ville de Condé ou Saint-Guillain en ſe retirant, & pour cela l'armée du Roi s'étoit avancée juſqu'auprès de Saint-Quentin; mais ayant appris qu'il ſe retiroit plus avant dans le pays, le Roi, après avoir été à Ham & à Péronne avec M. le Cardinal, retourna à Paris, & M. de Turenne le ſuivit deux-

Digitized by Google

jours après, les quartiers d'hiver ayant été distribués à l'armée.

An. 1655. Ce fut cet hiver-là que l'on commença à mettre la Cavalerie dans les villages, lui faisant payer sur les tailles à raison de vingt sols par cavalier, & un nombre certain de Places pour les Officiers, ce qui empêchoit la dépense des remises de l'argent, & faisoit qu'il n'y eut point de non-valeurs. Les troupes se faisoient payer sur les lieux, & les cavaliers étant dispersés par les villages leur servoient de sauve-garde, & y dépensoient une bonne partie de l'argent qu'ils en tiroient; ce qui a fait que beaucoup de villages du plat pays ont labouré avec plus d'assurance, & contre l'opinion commune, une partie des villages de Champagne se sont remis par cette nouvelle façon de distribuer les troupes.

Cet hiver se passa dans une entiere confiance du Roi & de la Reine pour M. le Cardinal, qui avoit toujours une grande considération pour M. de Turenne, lequel sçavoit autant que personne les interêts de la Cour les plus cachés, & assurément dans une affaire difficile il eut eû la principale confiance. M. le Cardinal n'étant nullement contraint par le Roi ni par la Reine, & ayant une parfaite connoissance de tous les esprits de la Cour, vivoit selon les sentimens dans lesquels il sçavoit qu'un chacun étoit, ayant une maniere toute particuliere de mener les esprits à son point.

An. 1656. Les convois que l'on avoit mis dans Condé & dans Saint-Guillain, & le soin que M. de Castelnau prit pendant tout l'hiver d'en faire entrer beaucoup de petits par la commodité du Quesnoi, mirent ces Places en état de n'avoir point de necessité jusqu'au mois de Mai, auquel tems M. de Turenne étant sorti de Paris s'en alla à la frontiere, & vint à Condé y menant un grand convoi. En dix ou douze jours on mit une quantité de vivres dans les Places avancées, suffisamment pour y entretenir l'armée & les garnisons. Les ennemis n'étant point en campagne, il n'y eut aucune difficulté pour ces convois.

Le Roi vint à la Fere, & M. le Cardinal ayant souvent parlé à M. de Turenne des desseins de la Campagne, on avoit remis jusqu'à ce qu'on fut sur la frontiere pour voir ce qu'on pourroit entreprendre. M. le Maréchal de la Ferté envoya son Corps de Lorraine; mais s'étant trouvé incommodé lui-même, il ne put venir à l'armée que quelque tems après. La venuë de Dom Juan d'Autriche étant comme un nouvel établissement, avoit empêché les ennemis de se mettre de bonne heure en campagne: cela fit songer à des entreprises un peu vastes. M. de Turenne proposa à M. le Cardinal d'aller à Tournai, & de l'attaquer s'il étoit dégarni, ou si on le trouvoit

trouvoit trop bien pourvû, de revenir investir Valenciennes : le Ministre ne s'y opposa point, quoiqu'il eût assez de raisons pour craindre un mauvais succès ; mais il vouloit bien hazarder quelque chose, persuadé qu'à la guerre il faut toûjours tâcher de faire de nouvelles conquêtes, & que dès que l'on se relâche, on court risque de tout perdre. Il y avoit beaucoup de troupes & de recruës qui n'avoient pas encore joint l'armée ; mais comme les ennemis n'étoient pas ensemble, il n'étoit pas dangereux d'avancer dans leur pays ; de sorte que M. de Turenne ayant rassemblé ce qui étoit sur la frontiere, marcha en grande diligence à Condé, & de-là jusqu'à deux lieuës de Tournai avec toute la Cavalerie, faisant suivre l'Infanterie, le canon & tout l'équipage des vivres que M. le Marquis d'Uxelles commandoit. Quand on fut allé par de-là Mortagne, ayant envoyé M. de Castelnau, qui passa par S. Guislain avec une partie de la Cavalerie, pour investir Tournai, M. de Turenne sçut qu'il y avoit quelques Régimens de l'ennemi campés auprès de Tournai ; & comme la pensée de l'attaquer n'étoit que sur ce qu'il seroit sans garnison ( n'y ayant point d'apparence de faire un siége qui durât quelque tems, si avant dans le pays ennemi, & par conséquent si éloigné de ses vivres & de ses munitions de guerre, ) il retourna à Condé ; & ayant laissé son pont à Mortagne, qui est scitué à l'endroit où la Scarpe & l'Escaut se joignent, avec un Corps de troupes, pour attendre quatre mille hommes qui venoient du côté d'Arras, il marcha le lendemain matin devant Valenciennes, ayant donné ordre à ce Corps laissé à Mortagne, & aux troupes qu'il attendoit, de l'y venir joindre. AN. 1656.

Il n'y avoit pas dans Valenciennes plus de mille hommes de pied & deux cens chevaux ; mais comme c'est une grande Ville, la bourgeoisie pouvoit servir de troupes : M. de Turenne fit passer M. le Marquis d'Uxelles qui commandoit le Corps de M. le Maréchal de la Ferté dans l'isle de S. Amand, & lui ordonna de s'avancer jusqu'à l'Escaut au-dessus de la Ville sur le chemin de Bouchain. Il marcha lui-même par les campagnes qui regardent le Quesnoi & Cambrai, & investit la Place par ce côté. Il y avoit en ce tems-là fort peu de difficulté à se communiquer par le haut de la riviere ; & le même soir que M. de Turenne arriva devant la Place, il passa sur un pont qui fut fait au quartier de M. le Marquis d'Uxelles, & laissa M. de Castelnau au-dessous de la Ville : on fit quitter aux ennemis deux redoutes qu'ils tenoient au-dessous de la Ville ; de façon que dès la premiere nuit la Place étoit assez bien fermée. On commença dès le lende-

AN. 1656. main matin à travailler à la circonvallation : le troiſiéme jour il y avoit aſſez de terre remuée par tout pour empêcher un petit ſecours d'entrer dans la Ville : quoique l'on parlât de quelque retenuë d'eau qui ſe pouvoit faire à Bouchain, on n'avoit jamais crû qu'elle fût ſi grande qu'on la vit depuis. Les ennemis tenterent un petit ſecours de ſept ou huit cens hommes la troiſiéme nuit par le quartier des Lorrains ; mais il n'y entra perſonne : quelques-uns furent pris, & le reſte ſe retira à Bouchain.

Le cinquiéme ou ſixiéme jour la circonvallation fut en très-bon état ; premierement, avec un ſeul foſſé, & après avec un double foſſé & des paliſſades ; mais comme il n'y avoit pas beaucoup d'Infanterie pour une ſi grande enceinte, tout ne pouvoit pas ſe trouver en également bon état : on travailloit ſeulement aux principales avenuës, & ce qui n'étoit pas ſi facile à attaquer ſe raccommodoit après. On commença les deux ou trois premiers jours à voir croître la riviere entre Bouchain & Valenciennes, & ſe déborder dans la prairie ; mais ayant fait porter quantité de faſcines, on tenoit le paſſage libre ; ſi on eût vû au commencement l'eau haute, comme elle le devint depuis, on n'auroit pas ſongé à faire une communication, ni à s'engager au ſiége : comme elle croiſſoit peu à peu, on y remédioit par un ſoin continuel ; & preſque toute la Cavalerie de l'armée portoit deux ou trois fois par jour des faſcines, outre des Régimens entiers qui y furent occupés. A la fin, il y eut plus de mille pas de diſtance, où il y avoit partout plus de dix pieds d'eau, & en certains endroits beaucoup davantage. Dans tout cet eſpace, on fit un pont de faſcines flottant dans quelques endroits, & en d'autres attaché avec des piquets, ſur lequel l'Infanterie a toûjours paſſé, & la Cavalerie dès qu'il étoit un peu raccommodé : il y venoit quelquefois de telles cruës que l'on étoit dans l'eau juſqu'à la ceinture ſur la digue ; mais par le travail de l'armée, cela ſe raccommodoit le même jour : c'étoit au-deſſus de la Ville, & cependant au-deſſous on fit des ponts de communication, enſorte que le neuviéme jour on étoit en état d'ouvrir la tranchée. Les vivres que l'on avoit mené dans les Places avancées faiſoient qu'il y en avoit d'abondance dans le Camp, & de munitions de guerre. Les ennemis ne pûrent jetter aucun ſecours dans la Place, quoiqu'elle ſoit au milieu de toutes leurs Villes fortifiées. Comme M. de Turenne eût avis qu'ils s'étoient aſſemblés auprès de Doüai, & qu'ils alloient marcher vers le Camp, on retarda de trois jours l'ouverture de la tranchée, afin d'avoir plus de tems de travailler à la digue & à la circonvallation. L'ennemi attendoit auſſi que la tranchée fut ouverte pour

Digitized by Google

s'approcher le lendemain : ils vinrent d'abord ſe loger à une lieuë de l'armée ; & continuant à marcher, ils ſe poſterent au-deſſus du Camp des Lorrains, à une demie portée de canon des lignes : leur armée étoit un peu plus foible que celle du Roi ; ils avoient au moins vingt mille hommes. La grande étenduë de la circonvallation, & la difficulté de raſſembler les quartiers, ôterent le moyen de ſonger ſeulement que l'on pût les attaquer : ils ſe retrancherent dès le même jour ; & on m'a dit que Dom Juan d'Autriche avoit voulu attaquer les lignes en arrivant : elles ſe rendirent bien meilleures par leur préſence, & il arriva à M. de Navailles encore quatre cens hommes de pied ; ce qui obligea à faire une avance à la ligne, afin de gagner une petite hauteur qui étoit entre les ennemis & le Camp des Lorrains. On demeura ſept ou huit jours de cette façon : la tranchée ouverte dans un grand front faiſoit qu'on étoit fort incommodé du canon de la Ville ; néanmoins on avança fort les premiers jours, & on perdoit fort peu de gens ; mais comme on approchoit des travaux de l'ennemi, on commença à perdre beaucoup de travailleurs : il y avoit deux attaques, & les ennemis ne firent point de ſortie conſidérable. Quand on approcha de la contreſcarpe des dehors, ils la défendirent fort bien, & on fut repouſſé trois ou quatre fois en s'y voulant loger : les ennemis de dehors n'étant campés qu'à une demie portée de canon de l'armée du Roi, obligeoient M. de Turenne à ne pas demeurer à la tranchée dès que la nuit venoit, ce qu'il eut fait ſans cela ; & il a toûjours tenu pour certain que les ennemis donneroient aux lignes ; de ſorte que comme il ne manquoit rien pour continuer le ſiége, il ne le preſſoit pas comme la principale affaire : on jugea à peu près du tems que les ennemis donneroient aux lignes, & que ce ſeroit l'avancement du ſiége qui leur feroit prendre leur parti. AN. 1656.

M. le Maréchal de la Ferté vint à l'armée huit ou dix jours après la tranchée ouverte, étant encore un peu indiſpoſé : il fit fort travailler aux lignes de ſon quartier, (1) & à la digue dont j'ai parlé ; & au bout de trois ſemaines de tranchée ouverte à l'attaque de M. de Turenne, il y avoit une branche ſur le bord du foſſé de la Place, & une autre branche dans le foſſé de la demi-lune ; & à l'attaque de M. le Maréchal de la Ferté, on avoit pris une tenaille. Ceux de la Ville avoient fait leurs grands efforts ;

(1) On ne peut aſſez repéter ni admirer le ſilence du Vicomte ſur toutes les fautes de ſes rivaux : celle du Maréchal de la Ferté cauſa le ſecours de Valenciennes ; c'eſt le Marquis de Puyſegur qui le raconte dans ſes Mémoires.

AN. 1656. & on voyoit bien que depuis trois ou quatre jours ils commençoient à se relâcher. Enfin les ennemis prirent le matin les armes, & on vit marcher leurs bagages vers Bouchain : on ne douta point qu'ils ne donnassent la nuit aux lignes : leur Camp étoit sur une éminence au-dessus du quartier des Lorrains : ils avoient à leur main gauche l'Escaut, sur lequel ils avoient fait cinq ou six ponts, la riviere étant fort étroite ; & à leur main droite ils avoient un petit ruisseau, qui vient de devers le Quesnoi, & qui séparoit les Lorrains des autres quartiers de M. de Turenne : les ennemis avoient fait aussi divers ponts sur ce ruisseau.

On attendit toute la premiere nuit, ayant été averti par un homme qui se vint rendre, qu'ils vouloient marcher vers le quartier de M. le Maréchal de la Ferté. Ce que M. de Turenne pouvoit faire, c'étoit de tenir de l'Infanterie prête à marcher sur la digue, avec ordre de passer, si on attaquoit le quartier de delà, ou de marcher en deçà, au lieu où ils verroient que seroit l'attaque. Dans une circonvallation très-grande, il n'y avoit pas plus de douze mille hommes de pied, & il falloit de l'Infanterie aux deux attaques ; de façon qu'il étoit impossible d'avoir aucun endroit bien garni : mais on comptoit sur un grand Corps de Cavalerie derriere la ligne, & sur l'Infanterie qui marcheroit promptement de renfort, & aussi sur ce que ceux qui attaquent s'embarassent souvent eux-mêmes, pour petite que soit la résistance.

La premiere nuit se passa sans allarme : tout le jour du lendemain on vit l'ennemi en bataille sans bagage ; & la nuit vint, que l'on étoit dans la même disposition où l'on avoit été le jour précédent. M. de Turenne étoit au quartier qui regardoit celui des ennemis ; & M. le Maréchal de la Ferté ayant poussé leur garde, & pris quelques prisonniers, ils lui rapporterent qu'on devoit attaquer son quartier ; mais ayant les ennemis en présence, sans qu'il y eût rien qui les empêchât d'être en une demie heure devant les retranchemens, il ne pouvoit rien changer à la disposition premiere. On étoit aussi averti qu'il y avoit un Corps de trois ou quatre mille hommes sous M. de Marsin à S. Amand, qui devoient faire une attaque à part. M. de Turenne a toujours crû que les ennemis tenteroient une grande attaque au front des Lorrains, où ils pouvoient venir en bataille en sortant de leur quartier ; & que cependant M. de Marsin avec ce Corps de Saint Amand, marcheroit dans l'isle au-dessous de la Ville ; ce qui étoit deux grandes lieuës de distance l'un de l'autre, & ainsi sans moyen de se pouvoir assister. Dom Juan d'Autriche & M. le Prince ayant pris le dessein

d'attaquer l'armée de M. le Maréchal de la Ferté, commencerent à paſſer la riviere à l'entrée de la nuit, laiſſant à leur ordinaire les gardes à la tête de leur quartier : celui des Lorrains étoit ſi proche de celui des ennemis, que l'on avoit fermé toutes les grandes barrieres, & il n'y avoit en tout le front du Camp des Lorrains que deux ſorties, où il ne paſſoit qu'un cheval de front ; ce qui étoit cauſe que l'on ne tenoit la nuit que dix ou douze chevaux hors des lignes. L'ennemi n'étant pas découvert, paſſa la riviere d'Eſcaut ; & M. le Maréchal de la Ferté n'ayant fait tenir perſonne hors des lignes, dans la croyance qu'il avoit que cela étoit inutile, l'ennemi paſſa l'eau, ſe mit en bataille, les Eſpagnols à main droite, & M. le Prince à gauche. AN. 1656.

La premiere allarme que l'on entendit, fut quand ils arriverent au premier foſſé du retranchement : ils y donnerent dans un grand front, & emporterent la ligne avec peu de réſiſtance de l'Infanterie, qui fut fort mal ſecondée de la Cavalerie. Au premier coup de mouſquet, deux Régimens de M. de Turenne paſſerent la digue, & quatre autres ſuivoient ; mais le Régiment de Vervins, qui arriva le premier, trouva toutes les troupes de l'ennemi entrées dans la ligne, dans l'obſcurité de la nuit ; quoique M. le Maréchal de la Ferté y vint avec quelques eſcadrons, il y trouva la confuſion ſi grande, qu'il n'y put faire aucun effet. Toutes les troupes de l'ennemi trouvant ſi peu de réſiſtance, comblerent les deux foſſés, rompirent les paliſſades, & le jour arrivant, ils marcherent à la Ville de Valenciennes, & firent pourſuivre toutes les troupes qui s'enfuyoient par leur Cavalerie : une grande partie de l'armée du Maréchal de la Ferté fut faite priſonniere, & le reſte ſe ſauva à Condé, quoique le Maréchal eut fait tout ce qui ſe pouvoit : ce qui cauſa la grande perte, fut qu'il n'y avoit qu'un pont, où les bagages s'embaraſſerent. Les deux Régimens que M. de Turenne avoit fait paſſer ſur la digue, ayant été défaits par l'ennemi déja entré dans la ligne, les autres s'arréterent ſur la digue, où M. de Turenne arriva un peu après le commencement du combat, lequel ne dura pas un quart d'heure, depuis le tems que les ennemis vinrent au bord du foſſé, juſqu'à celui qu'ils furent en bataille dans les retranchemens.

Dans ce moment le jour vint ; M. de Turenne ne ſçachant pas aſſurément ce qui s'étoit paſſé, y ayant envoyé en diligence ſes Gardes, qui furent tous pris ou tués, perſonne ne vint aſſez à tems pour défendre la ligne. Comme on vit par des cris de joye qui ſe faiſoient à Valenciennes, que la Ville étoit ſecouruë ; & parcequ'il n'y avoit plus de feu à la ligne,

Digitized by Google

AN. 1656. qu'elle étoit forcée, il envoya en diligence aux tranchées, afin que l'on se retirât; mais comme il y avoit plus d'une lieuë de-là, on y arriva un peu tard, & quelques troupes de l'ennemi avoient déja passé dans la Ville; de sorte qu'il perdit la moitié des troupes qui y étoient. Le jour devenant plus grand, on vit toute l'armée de l'ennemi en bataille, qui marchoit droit à la Ville. M. de Turenne retira l'Infanterie qui étoit sur la digue, & commanda que l'on prit tout le canon qui étoit sur les lignes, se servant des chevaux qui étoient de garde, pour mener les piéces d'un lieu à un autre, en cas d'attaque: il commanda aussi que l'on fit abattre les lignes; & marchant avec les Lorrains vers le quartier de M. de Castelnau, il fit sortir M. de Navailles; & ainsi on se rejoignit au bord des retranchemens.

Les ennemis firent passer un Corps de Cavalerie dans la Ville, & M. le Prince passa lui-même en diligence; pendant que M. de Turenne faisant rompre la ligne en quantité d'endroits, & ayant fait ferme avec quelques escadrons, sortit des retranchemens, y laissant quelques tentes & bagages. Comme on se rassembloit de tant de côtés, il étoit impossible qu'il n'y eût un peu de confusion d'abord; néanmoins à une demie heure de la Ville, on se mit en bon ordre; ce que les troupes de l'ennemi voyant, s'arrêterent, & ne suivirent pas avec grande ardeur, trouvant en beaucoup d'endroits quelque chose à prendre.

On marcha au Quesnoi avec cinq ou six piéces de canon: les ponts du dessous de la riviere, vers l'isle dont j'ai parlé, s'étant rompus, les troupes de M. le Maréchal de la Ferté ne pouvoient se retirer vers le quartier de M. de Turenne, où M. de Marsin, qui avoit fait une attaque avec ces troupes de S. Amand, fut repoussé. Le désordre étant commencé dans l'armée du Roi de l'autre côté, fut aussi cause de la grande perte de l'armée; parcequ'il aidoit à leur couper le chemin du pont; & après avoir pris M. le Maréchal de la Ferté, qui avoit très-bien fait, & presque tous les Officiers Généraux, & quantité d'autres de son armée, les ennemis s'arrêterent à Valenciennes, n'ayant gueres poursuivi avec leur Cavalerie. Toute l'armée du Roi croyoit qu'on passeroit au-delà du Quesnoi; qu'on s'en iroit vers Landrecies, & sur les frontieres de France: le bagage commençoit déja à filer par delà le Quesnoi; mais M. de Turenne envoya quelques troupes pour le faire arrêter; & ayant choisi un Camp proche de la Ville, s'y logea cette nuit. Le lendemain de grand matin, il fit mettre l'armée en bataille, pour regler les ailes de la Cavalerie & les bataillons de l'Infanterie, afin que l'on se mit ensemble, & que l'on se rassurât; car

Digitized by Google

quoiqu'il n'y eût de perte notable que dans l'armée de M. le Maréchal de la Ferté, il ne laiſſoit pas d'y avoir un grand étonnement. Quoique le bruit fut que les ennemis alloient aſſieger Condé, M. de Turenne croyoit bien qu'ils pourroient venir à lui, & l'opinion de l'armée n'étoit pas que l'on attendit. Ils reçûrent le lendemain de la levée du ſiége un renfort de deux mille hommes de pied Allemans. Après avoir donné un jour entier pour ſe remettre en ordre & ſe débarraſſer de leurs priſonniers, ils marcherent droit à l'armée du Roi. Il eſt certain que ſi M. de Turenne n'eût craint que la perte du Queſnoi, il ſe ſeroit retiré ſur les frontiéres; mais il voyoit une ſi grande ſuite à cette retraite, par le mécontentement général qu'elle cauſeroit en France, & dans la Cour même, & par la préſence de M. le Prince, qu'il aima mieux attendre les ennemis, que de commencer une retraite qui eût attiré tant d'accidens. AN. 1656.

Il falloit paſſer deux petits ruiſſeaux pour venir du chemin par où venoient les ennemis au Camp où étoit l'armée du Roi; & comme on ſçait bien que les armées ne s'approchent l'une de l'autre qu'avec beaucoup de précautions, & que cela donne du tems, M. de Turenne commanda que l'on ne prît point les armes; mais que l'on ſe tint prêt, craignant que par la marche de quelque bagage, il ne ſe fit quelque méchante contenance; & auſſi il vouloit faire voir à ſon armée qu'il n'y avoit aucun ſujet de craindre, encore que l'ennemi approchât. M. de Turenne en diſcourut avec les Officiers Généraux; mais on ne tint point de Conſeil de guerre, pour ſçavoir ſi on demeureroit dans ce poſte, ou ſi on ſe retireroit. L'ennemi s'approcha à une portée de canon de l'armée du Roi: M. de Turenne s'avança avec quelques Régimens de la grande garde; & l'ennemi voyant toutes les tentes tenduës, & la grande garde à la tête, vit bien que l'armée n'étoit pas délogée, en quoi ils furent trompés, ayant commandé trois mille chevaux pour la ſuivre, & n'ayant jamais douté qu'après la défaite de Valenciennes (ſçachant bien que ce qui étoit reſté de l'armée de M. le Maréchal de la Ferté étoit à Condé) que l'armée du Roi ne ſe retirât devant eux. Il eſt vrai qu'il étoit venu quinze cens hommes joindre l'armée du Roi le jour qu'elle partit de Valenciennes, leſquels étoient deſtinés pour mener un convoi au ſiége.

L'armée de l'ennemi arrivant un peu tard, ne ſongea ce jour-là qu'à ſe loger; & M. de Turenne n'ayant point d'outils pour faire de grands travaux, & n'en voulant point faire de petits, qui n'euſſent témoigné que de la crainte, & n'euſſent donné que peu de ſûreté, ne fit pas travailler. Les

AN. 1656. ennemis demeurerent deux jours en préſence, ſans avoir rien tenté : tout ce tems-là on avoit nouvelle qu'ils vouloient attaquer l'armée, & auſſi qu'ils penſoient à marcher entre le Queſnoi & Landrecies, pour empêcher les vivres & les fourages de l'armée du Roi, auquel cas M. de Turenne étoit d'avis de s'oppoſer à cette marche des ennemis, & de combattre, quoique cela parût un peu téméraire en l'état qu'étoit l'armée ; mais en prenant le parti de demeurer au Queſnoi, il falloit ne ſe relâcher en rien.

Deux ou trois mille hommes qui s'étoient ſauvés de l'armée de M. le Maréchal de la Ferté à Condé, ayant paſſé à S. Guiſlain, vinrent à Landrecies, & de-là au Queſnoi, le ſecond jour que les armées furent en préſence ; de ſorte que les ennemis ne jugeant pas à propos de rien entreprendre, marcherent vers Condé. M. de Turenne voyant qu'ils délogeoient, envoya mille chevaux chargés de farine à S. Guiſlain & à Condé : dans la derniere Place, il y avoit beaucoup de vivres au commencement du ſiége de Valenciennes ; mais M. de Turenne en avoit fait venir une grande quantité, pour avoir toutes ſes proviſions dans ſon Camp.

M. du Paſſage, qui commandoit dans Condé, n'avoit retenu que deux mille cinq cens hommes : les ennemis trouverent beaucoup de facilité à aſſiéger cette Place, qui ne ſervoit qu'à aider à avancer les conquêtes ; mais le ſiége de Valenciennes étant levé, elle demeuroit ſi enclavée dans leur pays, qu'il étoit fort aiſé à l'ennemi, ſans ſéparer leurs quartiers, d'empêcher qu'on ne la ſecourût ; ainſi ils prirent leurs quartiers les uns après les autres, n'étant pas en peine qu'on y pût jetter des vivres, à cauſe de la ſituation. M. de Turenne en mit dans S. Guiſlain, voyant l'impoſſibilité de ſecourir Condé, & ayant eu nouvelle du Gouverneur qu'il n'y avoit des vivres que pour dix ou douze jours, ne crut pas qu'en l'état où étoit l'armée, qu'il fût raiſonnable de rien entreprendre : il en dit ſon ſentiment à M. le Cardinal, qui le trouva à propos, l'ayant vû à Guiſe là-deſſus : mais comme le Gouverneur avoit plus de vivres qu'il ne falloit, & que le ſiége tira en longueur, M. le Cardinal fut d'avis que M. de Turenne marchât vers l'Eſcaut, & laiſſa à ſon choix, ou de donner jalouſie au Catelet, ou de marcher vers la Lys.

Cette marche ſe fit dans le tems que Condé étoit prêt à capituler, & à deſſein de ſauver les troupes qui y étoient : M. de Turenne ayant paſſé l'Eſcaut, marcha à Arras, & de-là ſur la riviere de Lys ; & il eût attaqué S. Venant, s'il n'eût eu nouvelle que Condé étoit rendu, La Capitulation

tulation de la garniſon ſut, qu'elle ſeroit ramenée en France par le pays de Luxembourg. Les ennemis, après avoir donné trois ou quatre jours de tems à abattre les fortifications, marcherent aſſez proche de Cambrai pour donner jalouſie qu'ils vouloient entrer en France, ou, en cas que l'armée du Roi allât couvrir la frontiére, attaquer Betune ou la Baſſée. M. le Cardinal avoit fait tous les efforts poſſibles pour remonter la Cavalerie depuis l'action de Valenciennes. Il fit mettre de cette Cavalerie qu'il avoit remontée dans les Places de la frontiére, & M. de Turenne ne bougea point de Lens, qui eſt à quatre lieuës d'Arras & trois de la Baſſée. AN. 1656.

Les ennemis s'étant rafraîchis quelques jours dans les plaines entre Cambrai & Bapaume, marcherent, laiſſant Arras à leur gauche, pour s'en venir vers Lens, où M. de Turenne avoit demeuré dix ou douze jours avec deſſein d'y attendre les ennemis: mais comme il vit qu'ils pouvoient venir par des hauteurs, à la faveur deſquelles ils étoient maîtres d'un paſſage où l'on pouvoit les combattre, & qu'il falloit, faute de fourage, déloger de Lens devant eux, il aima mieux en partir avant qu'ils fuſſent en préſence; & comme il ſçut leur arrivée à trois lieuës de lui, il marcha vers Bétune. Il voyoit fort bien que cela faiſoit un mauvais effet dans l'eſprit de l'armée, encore un peu étonnée de ſe retirer ſur la venuë de l'ennemi; mais ayant conſidéré la néceſſité qu'il y avoit de décamper, il ne s'arrêta point à ce ſcrupule. Il avoit vu ſur la Carte un lieu nommé Houdain qui étoit dans la ſituation qu'il déſiroit, pour avoir Arras aſſez proche de ſoi, & donner la main à Betune & à la Baſſée: mais y étant arrivé, il y trouva une grande difficulté pour abbreuver les chevaux & un campement fort incommode; de ſorte qu'il ſe retrancha un peu la nuit, & le lendemain alla chercher un lieu plus propre à ſe loger, qui étoit la Buſſiere, diſtant d'une lieuë de Houdain. Comme il ſçut par des priſonniers que les Eſpagnols étoient arrivés à Lens avec intention de le ſuivre, bien glorieux de ſa retraitte, & croyant qu'ils le feroient toujours marcher devant eux, M. de Turenne crut que le lieu de Houdain étoit meilleur pour attendre l'ennemi, non pas qu'il fut trop avantageux pour combattre: mais ſa principale raiſon étoit que l'on y avoit Arras derriere ſoi pour en avoir des vivres. En demeurant à la Buſſiere, & l'ennemi ſe logeant à Houdain, il en ôtoit toute la communication: de façon que partant à minuit, afin qu'au point du jour il put être en bataille (croyant que l'ennemi y marcheroit de bonne heure), il s'avança avec l'armée vers Houdain, & mettant l'aile droite ſur une hauteur, l'Infanterie & l'aile gauche deſcendoient dans la plaine,



Digitized by Google

AN. 1656. prenant la diſtance qu'il faut quand on ſe met en bataille. Il y avoit un ruiſſeau derriere ; mais M. de Turenne ne le voulut pas paſſer, craignant que l'ennemi ne ſe mit devant la Baſſée, dont la ſituation eſt telle, qu'y arrivant dix heures devant un ennemi, il eſt mal-aiſé de la ſecourir, & M. de Turenne vouloit être en état d'y arriver bientôt après l'ennemi ; ce que le défilé du ruiſſeau eût empêché.

A huit ou neuf heures du matin les ennemis commencerent à paroître environ à une lieuë & demie de l'armée du Roi : auſſi-tôt qu'ils la virent en bataille, ils firent alte plus de trois heures, & tinrent conſeil, après lequel ils marcherent droit à nous. On croyoit combattre ce jour-là ; mais la nuit venant, ils ſe mirent en bataille à un petit quart de lieuë de nous, étendant leurs ailes de Cavalerie & leur Infanterie dans le même ordre que celle qui leur étoit oppoſée. Dans la nuit, M. de Turenne voulut ſe ſaiſir d'un village & y mettre ſon Infanterie, afin de changer la forme de l'aile gauche qu'il ne trouvoit pas bien placée. Après avoir perdu trois ou quatre heures dans cet embarras, il crut que le meilleur étoit de laiſſer l'armée comme elle étoit, & fit faire en deux heures quelques petits redans à la tête de l'aile gauche. On dit que l'ennemi s'étoit approché croyant que nous nous retirions. Comme le jour vint, les ennemis vinrent reconnoître, & il y eut quelques eſcarmouches, en quoi ſe paſſa toute cette journée. Le lendemain au matin ils marcherent vers Lens avec beaucoup d'ordre : comme ce ſont de grandes plaines, cela empêche la confuſion dans la marche. Il y eut aſſez d'eſcarmouches dans leur retraite, ce qui commença un peu à faire changer la ſituation des eſprits dans les deux armées. M. de Turenne au Camp de Lens avoit fait ſouvent faire l'exercice à l'Infanterie ; ce qui y avoit remis un peu de vigueur. Les ennemis allerent ſe loger auprès de Douai, d'où quelques jours après ils détacherent un Corps d'Infanterie pour aller aſſiéger S. Guiſlain pendant qu'ils couvriroient le ſiége avec leur armée : la ſituation du pays leur donnoit cette facilité, & rendoit le ſecours de la Place impoſſible : comme ils attaquoient auſſi avec peu de gens, le reſte de leur armée ſuffiſoit pour empêcher qu'on n'entreprit rien en Flandre. M. de Turenne, dès que l'ennemi fut délogé de devant lui, envoya S. Martin, Lieutenant de l'artillerie, trouver M. le Cardinal qui étoit à la Fere, afin de donner ordre à tenir de l'artillerie prête & des outils emmanchés, dans la penſée que M. de Turenne eut qu'il pourroit aſſiéger la Capelle qui étoit ſi éloignée du lieu où il étoit, qu'il croyoit que les ennemis n'en auroient aucun ſoupçon. M. le Cardinal ayant laiſſé

Digitized by Google

au choix de M. de Turenne les meſures qu'il falloit prendre, il partit d'auprès de Bétune, paſſa par Arras, fit ſemblant de marcher vers la riviere de Somme, pour dérober ſa marche à la garniſon de Cambrai; & coulant tout du long de la riviere, laiſſa ſon Infanterie derriere & alla inveſtir la Capelle. AN. 1656

M. le Prince avoit détaché un Corps ſous le Comte de la Suze qui devoit ſe jetter dans la Place; mais étant logé à deux heures de la Capelle, & n'ayant point de nouvelles de l'armée du Roi, il n'entra point, & ne l'eſſaya qu'après avoir appris que la ville étoit inveſtie. M. de Turenne avoit pris en paſſant quinze cens hommes de pied qui venoient de Condé avec leſquels & la Cavalerie on commença à ſe retrancher. Quelques troupes du Corps de M. de la Suze tâcherent inutilement d'y entrer la premiere nuit; mais la ſeconde, le fils de M. de Chamilli Gouverneur s'y jetta avec environ quatre-vingt chevaux, après avoir paſſé tout au travers des eſcadrons qui étoient autour de la Place. L'Infanterie arriva le ſecond jour après la Cavalerie; & comme il n'y avoit pas plus de deux cens hommes dans la Place, on emporta en une nuit la contreſcarpe, on prit trois demi-lunes, & paſſant le foſſé on attacha des ſoldats au baſtion, qui étant très-bien revêtu, ils ne s'y purent pas tenir. Tous ces dehors que l'on prit étoient très-bien fraiſés & paliſſadés: cependant les ennemis s'étant raſſemblés à S. Guiſlain, réſolurent de faire lever le ſiége de la Capelle, & y marcherent en diligence dans l'eſpérance qu'ils pourroient retomber ſur S. Guiſlain; la ſituation du pays donnant ſujet de ſe fier ſur ces meſures.

M. de Turenne ſçut que toute l'armée des ennemis ayant levé le ſiége de S. Guiſlain arrivoit à Aveſnes, une heure après que tous les dehors de la Capelle furent emportés; cela obligea à preſſer le ſiége. Quoique la Place de la Capelle fut fort petite, la circonvallation avoit plus de trois lieuës de tour: mais comme il y avoit des bois autour de la Place qui empêchoient qu'une armée ennemie ne pût donner jalouſie par tous les endroits, on fit travailler en diligence à la tête par où l'ennemi pouvoit venir, qui avoit un grand front; & la nuit, comme on ne craignoit pas la Place, on en tenoit l'armée fort près, afin d'aller promptement au quartier d'où les ennemis s'approcheroient. Ils s'avancerent ſans perdre de tems à une heure de la circonvallation; mais étant fort fatigués d'une pluye continuelle pendant deux jours de marche qu'ils avoient faite en grande diligence, ils ne trouverent pas à propos de combattre, & demeurerent deux jours à cette diſtance du Camp de l'armée du Roi. Les ſoldats qui s'étoient avan-

AN. 1656. cés la premiere nuit juſqu'à la muraille du baſtion, n'ayant pu y demeurer; on y fit des trous à coups de canon, dans leſquels les mineurs ſe logerent, & la Place ſe rendit le quatrième jour en préſence de l'armée ennemie.

Après la reddition de la Capelle, M. le Prince envoya de ſes troupes dans Rocroi, & les Eſpagnols ſe ſentirent hors d'état de retourner ſi-tôt devant S. Guiſlain. Ils allerent ſe loger à Maubeuge, & le Roi avec M. le Cardinal arrivant à Guiſe, ils trouverent à propos de faire jetter un grand convoi dans S. Guiſlain. Il y avoit grande apparence que les ennemis ſe remettroient dans leur vieux Camp, devant cette Place, qui étoit fort avantageux, pour empêcher que l'on n'y allât avec le convoi, & même avec l'armée : néanmoins M. le Cardinal ne laiſſa pas de croire que le Roi devoit hazarder ce voyage. Il partit donc de Guiſe avec l'armée, & venant ſe loger auprès du Queſnoi, le lendemain M. de Turenne s'étant avancé à une heure de la Place, y envoya M. de Caſtelnau avec quatre ou cinq cens hommes de pied, des vivres pour huit mois & beaucoup de munitions de guerre. L'ennemi ne s'étant pas trouvé en état de l'empêcher, marcha auprès de Mons qui n'eſt qu'à une heure de S. Guiſlain, & ſe montra devant la Place deux heures après que les troupes qui avoient mené le convoi furent retirées. Il y avoit un méchant Château que l'on prit dans cette marche. De-là le Roi s'en alla à Guiſe, & comme la ſaiſon étoit fort avancée, il retourna à Paris bien-tôt après.

Les ennemis ne furent plus en état d'aſſiéger S. Guiſlain, & l'armée du Roi demeura dans le Cambreſis juſqu'au commencement de Novembre, alors elle repaſſa la Somme pour ſe mettre dans ſes quartiers en France, & celle de l'ennemi ſe retira entre Mons & Namur, où après avoir demeuré quelque temps dans les villages, on la ſepara dans les pays où elle a accoutumé d'être. L'armée du Roi fut diſtribuée dans les villages, & on commença cette année-là à y mettre de l'Infanterie, à qui on donnoit des Places comme à la Cavalerie, tant aux Officiers qu'aux Soldats.

AN. 1657. Pendant l'hiver les ennemis ayant pratiqué des intelligences avec quelques Officiers Irlandois qui étoient dans S. Guiſlain, & qui leur avoient promis de faire revolter les ſoldats quand ils en approcheroient, vinrent ſe mettre autour de la Place avec quelques troupes tirées des garniſons, & attaquerent les dehors qu'ils emporterent. Quoique l'intelligence ne réuſſit point, ils continuerent le ſiége & prirent la Place en ſix ou ſept jours de tranchée ouverte. M. de Schomberg y commandoit avec une garniſon de ſix cens hommes, & s'en revint avec capitulation au Queſnoi. Il n'y eut

Digitized by Google

rien de fort considérable à la Cour cet hiver, où le plein pouvoir demeuroit entre les mains de M. le Cardinal Mazarin. AN. 1657.

Le traitté ayant été fait avec le protecteur d'Angleterre, il promit de fournir six mille hommes que le Roi payeroit, pour entreprendre le siége de Dunkerque ou de Gravelines, & l'on convint que la premiere que l'on prendroit lui seroit remise entre les mains; & que si c'étoit Gravelines, que ce lui seroit un ôtage jusqu'à ce que Dunkerque fut pris qu'on lui mettroit entre les mains, & Gravelines seroit rendu au Roi.

L'armée se mit en campagne au commencement de Mai, avec intention de faire ce qui se pourroit du côté de la mer. M. de Turenne fut quelque tems à Amiens avant la Cour, afin d'assembler l'armée. La lenteur des Officiers à faire leurs recrues, & celle des Anglois qui ne débarquerent auprès de Calais que bien avant dans le mois de Mai, donnerent du tems aux ennemis d'être ensemble en Flandre. Comme le Roi ne tenoit aucun passage pour y entrer, on n'espéroit le succès des entreprises du côté de la mer, que parcequ'elles se feroient de si bonne heure, que l'armée des ennemis ne pourroit pas être rassemblée. Ces mesures furent rompues du côté de la Flandre, qui est un pays si serré, qu'il n'y a point de projet apparent à y faire, quand on n'y tient point de passage, & qu'il y a une armée ennemie pour s'y opposer. M. le Maréchal de la Ferté étoit avec un Corps d'armée vers le Luxembourg, afin d'attaquer Arlon, s'il le trouvoit dégarni, ou tout au moins avec intention d'y arrêter le Corps d'armée de M. le Prince qui hivernoit depuis quelques années en ce pays-là & en ceux de Gueldres, Juliers & Brabant.

M. le Cardinal vint à Amiens, où M. de Turenne résolut avec lui que l'armée marcheroit vers la Lys; que le Roi s'en iroit à Montreuil, afin de donner jalousie à l'ennemi du côté de la mer, & que l'on retourneroit tout d'un coup sur Cambrai qui étoit entiérement dégarni. Pour donner plus d'apparence à ce dessein, & faire que les ennemis ne pourvûssent pas à Cambrai, il falloit que les Anglois ne débarquassent qu'au même tems que l'armée du Roi arriveroit devant Cambrai; parce qu'autrement le séjour de l'armée dans le Boulenois auroit donné du soupçon à l'ennemi que l'on marchandoit à entrer en Flandre, & incontinent le feroit songer à mettre des gens dans Cambrai, où l'on pouvoit aller en deux jours de marche. De l'autre côté, on ne jugeoit pas à propos que M. le Maréchal de la Ferté repassât la Meuse & quittât le Luxembourg, de peur que M. le Prince avec son Corps d'armée, voyant qu'il avoit la tête tour-

Digitized by Google

An. 1657. née pour venir en Flandre, ne marchât auſſi vers Cambrai. Ces conſidérations faiſoient que M. de Turenne, ſans les Anglois & ſans l'armée de M. le Maréchal de la Ferté, vouloit ſe mettre devant Cambrai, aimant mieux hazarder à y laiſſer entrer quelque ſecours, & en ce cas-là ne continuer pas le ſiége, que de découvrir ſon deſſein en y allant avec plus de précaution, & en faiſant approcher les Anglois & M. de la Ferté; ce qui auroit engagé les ennemis à mettre la Place dans un état que l'on n'auroit pû ſonger à l'attaquer. Etant parti d'auprès de Betune, il marcha avec toute ſa Cavalerie, & en un jour & une nuit il arriva devant la Place, ayant paſſé l'Eſcaut au-deſſus de la ville, & fait le tour de la Citadelle. Il rencontra M. de Caſtelnau qu'il avoit envoyé avec une bonne partie de la Cavalerie entre Cambrai & Bouchain, & l'Infanterie étant arrivée avec un pont de batteaux le ſoir du même matin que M. de Turenne y étoit avec la Cavalerie, on fit en une heure le pont pour ſe communiquer; & ayant diſtribué les outils le même jour, on commença à ſept heures du ſoir à travailler aux lignes. On n'avoit aucune langue de l'ennemi, & M. de Turenne ſçavoit bien qu'avec toute la diligence qu'une Cavalerie peut faire, celle des Eſpagnols en Flandre ne pouvoit y être que le lendemain, auquel tems il croyoit pouvoir être fermé ou par des lignes, ou par les bagages de l'armée & par les charettes de vivres; de maniere que nulle Cavalerie ennemie ne pouvoit paſſer. Comme il venoit du côté de la Flandre pour inveſtir Cambrai, il ne ſçavoit rien de M. le Prince, qu'il croyoit vers la Meuſe. M. de Condé preſſé par les Eſpagnols de marcher en Flandre, qu'ils aimoient mieux ſauver & laiſſer courir hazard aux Places du Luxembourg, arriva le même matin avec toute ſa Cavalerie à Valenciennes, que M. de Turenne arrivoit devant Cambrai; & en ayant été averti par divers couriers du Gouverneur qu'il envoya à Bouchain, comme il commença à voir paroître l'armée du Roi, & auſſi par les coups de canon de la citadelle & de la ville, il s'en vint à Bouchain avec ſa Cavalerie, qui n'eſt qu'à deux heures de Valenciennes, & il y en a autant de-là à Cambrai. Il arriva vers les dix heures du matin à Bouchain, vit tout ce jour-là l'armée du Roi défiler vers Cambrai; & quoique beaucoup de gens lui conſeillaſſent d'attendre des troupes d'Eſpagne pour ſecourir la Place, il jugea bien que la difficulté s'augmenteroit, s'il donnoit le tems de travailler aux lignes; dès la même nuit que l'on avoit inveſti Cambrai, ſur les onze heures du ſoir, il marcha par les plaines, qui eſt le ſeul pays qu'il y ait autour de Cambrai, droit à la Citadelle, avec près de trois mille chevaux ſans Infanterie.

Digitized by Google

M. de Turenne averti à l'entrée de la nuit qu'il étoit arrivé neuf eſcadrons de Cavalerie à Bouchain, crut que c'étoient des troupes d'Eſpagne qui vouloient entrer dans la Place, & penſant qu'ils éviteroient le lieu où étoit le Camp, pour prendre le tour & entrer ſans rencontrer perſonne, il s'alla poſter dans l'endroit où ils devoient paſſer avec ſept ou huit Régimens de Cavalerie, laiſſant toutes les troupes étenduës le long de la plaine. On ne ſçait pas bien ſi M. le Prince fut égaré par le guide qui vouloit, à ce qu'on dit, le mener par un autre endroit, pour éviter le Camp; mais il s'en vint par le grand chemin de Bouchain à la Citadelle. Il avoit vingt-cinq ou vingt-ſix eſcadrons, trois eſcadrons de front, & les autres derriere ſur trois colones. Ils ne trouverent à leur chemin que quatre ou cinq eſcadrons de Cavalerie de l'armée du Roi, qui ayant fait quelques décharges, & une partie ne s'oppoſant pas au front, les laiſſerent paſſer avec peu de perte. Un eſcadron de Clérembaut avec lequel étoit M. de Varenne, chargea celui où étoit M. le Prince, le ſuivit juſques ſur la contreſcarpe de la Citadelle & fit beaucoup de priſonniers: il y en eut auſſi quelques-uns qui ſe trouverent embarraſſés dans l'obſcurité de la nuit; mais M. le Prince ſe trouva une heure devant le jour ſur les foſſés de la Citadelle avec toutes ſes troupes, à la réſerve de vingt-cinq ou trente Officiers & trois ou quatre cens Cavaliers qu'il perdit. M. de Turenne étoit fort éloigné de-là, & on lui avoit amené le Lieutenant Colonel du Regiment d'Enguien, qui fut pris comme M. le Prince entroit dans le Camp. Ayant marché vers ce côté, il ne put pas apprendre avant qu'il fut jour, s'il étoit entré ou non un Corps dans Cambrai. AN. 1657.

Le jour commençant à paroître, M. de Turenne vit toutes les troupes de l'ennemi en bataille ſur la contreſcarpe de la Citadelle, & ordonna auſſi-tôt à M. de Caſtelnau, qui étoit de l'autre côté de l'Eſcaut, de repaſſer en-deçà, & ne délibéra pas à lever le ſiége; ne l'ayant entrepris que ſur l'aſſurance qu'il trouveroit peu de gens dans la Place, & perſuadé que s'il battoit le ſecours des Eſpagnols, qui ne pouvoit pas être fort conſidérable la premiere ni la ſeconde nuit, qu'il pourroit continuer aiſément le ſiége: mais l'arrivée de M. le Prince à Bouchain, le jour qu'il inveſtit Cambrai, & la réſolution que le Prince prit d'entrer lui-même dans la Place (ce qui fut une choſe fort hardie) rompit tout-à-fait les meſures de M. de Turenne, & l'obligea d'aſſembler toutes les troupes. Ayant levé tous les ponts de l'Eſcaut, & remis dans les chariots tout ce qui put être déchargé dans un blocus d'une nuit, il commença à marcher entre Cambrai & le Catelet.

Digitized by Google

AN. 1657. Comme M. de Caſtelnau avoit achevé de paſſer l'Eſcaut, & qu'il rechargeoit ſon pont, il y parut quelque Cavalerie de l'armée d'Eſpagne, que M. le Prince, étant arrivé à Bouchain, avoit fait hâter. Il n'y eut aucune eſcarmouche conſidérable à l'arriere-garde, & l'armée du Roi, après avoir ſéjourné deux-jours auprès de Cambrai, ſe rapprocha de S. Quentin, où le Roi qui étoit en Picardie arriva quelques jours après. Cette tentative de Cambrai ayant donné le tems aux ennemis de ſe mettre enſemble, les entrepriſes depuis la mer juſqu'à l'Eſcaut devinrent comme impoſſibles; de ſorte que l'on fit avancer les Anglois vers S. Quentin, qui avoient débarqué au nombre de près de ſix mille hommes, & le Roi y vint avec M. le Cardinal: M. de Turenne y étant allé, il fut réſolu que l'on envoyeroit propoſer à M. le Maréchal de la Ferté d'attaquer Arlon ou Monmédi, croyant que l'attaque d'une petite Place en Luxembourg pourroit faire prendre un mauvais parti à l'ennemi; ce que l'on aimoit mieux faire que de ſe mettre devant une grande Place, après avoir donné le tems aux Eſpagnols de ſe raſſembler; ce qui lui auroit donné moyen ou d'entrer en France, ou d'attaquer quelque Place que l'on ne pouvoit pas bien garnir, quand une armée eſt occupée à un grand ſiége, & qu'elle a beaucoup de Places à garder. C'eſt ce qui fit prendre la réſolution d'attaquer Monmédi, à quoi M. le Maréchal de la Ferté donna les mains: & quoiqu'il y eût de grandes difficultés à cauſe du roc, néanmoins on ſe flatta que l'on y trouveroit peu de gens, comme en effet il n'y avoit pas plus de quatre cens hommes.

M. de Turenne envoia quatre mille hommes de pied à M. le Maréchal de la Ferté, & fit approcher de lui le corps des Anglois, afin de s'oppoſer à l'armée des ennemis; & mettant quelque Infanterie dans Landrecies & dans le Queſnoi, il ſe tint à la tête de la frontiere afin d'empêcher que les ennemis n'entrepriſſent de ſecourir Monmédi, ni de rien faire de conſiderable. Le Siége donc commença & M de Turenne y marcha une fois avec ſa Cavalerie, ſur un avis que l'ennemi marchoit entre la Sambre & la Meuſe pour y aller. Il y retourna une ſeconde fois, toute l'armée de l'ennemi ayant été juſqu'à Charlemont qui eſt ſur la Meuſe, d'où ils retournerent en diligence par la Flandre juſqu'à Calais, pour une entrepriſe qu'ils avoient ſur cette Place, laquelle manqua: & M. le Cardinal qui étoit à la Fere avec le Roi, envoya promptement des Mouſquetaires de Sa Majeſté à Ardres, leſquels avec de la Cavalerie que M. de Caſtelnau y envoya auſſi, empêcherent que l'ennemi après avoir manqué ſon entrepriſe ſur Calais, ne s'arrêta à Ardres: mais s'étant rafraîchis près de quinze jours,

Digitized by Google

jours, ils ſe rapprocherent encore de la frontiére & vinrent juſqu'à Ribemont. AN. 1657.

Le ſiége de Monmédi dura beaucoup plus que l'on ne l'avoit crû, à cauſe des rochers qui ſe trouvoient près de la contreſcarpe; enſorte que les ennemis étonnés de la longueur du ſiége, après toutes ces tentatives pour la ſecourir, & d'avoir marché à Calais, ſe réſolvoient encore de faire ſemblant d'entrer en France, après avoir envoyé M. de Marcin avec un Corps en Luxembourg, pour tâcher de ſecourir Monmédi: mais ils ne demeurerent qu'un jour à Ribemont, & ſe retirerent de-là dans leur pays. M. de Turenne envoya encore un renfort de troupes à Monmédi; de ſorte qu'après plus de deux mois de tranchée ouverte la Place ſe rendit, les ennemis n'ayant rien entrepris, & leur armée s'étant fort ruinée en diverſes marches qui avoient fort mal ſuccedé. On avoit reſté quelque tems dans une fort mauvaiſe opinion du ſiége de Monmédi; ce qui obligea le Roi de s'en approcher, & enſuite la Reine qui étoit demeurée à la Fere, s'y en alla trouver le Roi, lequel fut toujours à Stenai, allant de tems en tems ſe promener pour voir le ſiége.

Quand la Place ſe rendit, toute l'armée des ennemis étoit entre la Sambre & la Meuſe, & M. le Cardinal propoſa à M. de Turenne le ſiége de Rocroi; ce que les ennemis jugeant faiſable, s'en approcherent avec toute leur armée. M. de Turenne étoit à quatorze ou quinze lieuës de l'endroit où étoit la Cour, & ſçavoit bien que l'on n'avoit rien de réglé pour les entrepriſes; la Cour croyant toutes choſes bonnes, pourvû qu'elles puſſent réüſſir: mais lui, voyant que l'ennemi s'étoit avancé vers Rocroi, réſolut de marcher de grand matin, de les prévenir, & d'arriver en Flandre avant eux. Il avertit, en commençant à marcher, M. le Cardinal de ſon deſſein; & toutes les troupes de M. le Maréchal de la Ferté, tant celles qui étoient de ſon Corps, que celles qu'on lui avoit envoyées, demeurerent auprès de Monmédi, à la réſerve de la Cavalerie que M. de l'Iſlebonne & M. de Varennes commandoient. En partant de Rumigni, il prit ſa marche auprès d'Aveſnes, & de-là paſſa la Sambre à Amiens, où il ne ſéjourna que le tems qu'il falloit pour donner loiſir de repaître. Il paſſa auprès du Queſnoi, & alla traverſer l'Eſcaut à la Neuville, à une heure au-deſſous de Bouchain, d'où il alla loger à Sailli ſur la Scarpe, & envoya de-là, dès la nuit, M. de Caſtelnau inveſtir S. Venant, lui ayant donné ordre de paſſer de l'autre côté de la Lys. M. de Turenne arriva en même tems en-deçà avec toute la Cavalerie & quelques mouſquetaires commandés. On fit de la Sambre

AN. 1657. en trois jours la marche juſqu'à S. Venant ; le premier à la Neuville auprès de Bouchain, le ſecond à Sailli ſur la Scarpe, & le troiſième devant ſaint Venant.

M. de Turenne ſçavoit bien qu'il ne pourroit gagner le devant à l'ennemi que d'un jour, lequel pouvant marcher par ſon pays, ne ſeroit point retardé en ſa marche ; ce qui fut cauſe qu'il ne voulut pas aſſiéger Armentiéres, parce que l'ennemi eût pû y être un jour plutôt qu'à S. Venant. Cette diligence que fit l'armée du Roi ne fut point retardée par le bagage que l'on avoit preſque tout envoyé, à la réſerve de quelques chariots & du canon qui marchoient avec l'armée. M. de Ciron qui le conduiſoit eut ordre de M. de Turenne de prendre des outils, qui devoient être à S. Quentin, & de s'en venir par Arras & Betune droit à S. Venant.

Comme l'armée y fut arrivée, on trouva la Place aſſez dégarnie ; n'y ayant pas plus de trois cens hommes : & comme on n'avoit pû mener que fort peu de munitions & de vivres de guerre avec l'armée, M. de Turenne fit promptement venir ce qu'il put de la Baſſée & de Bétune. M. le Prince & Dom Juan d'Autriche ne perdirent pas de tems, & ayant marché ſans bagage, leur avant-garde arriva à quatre heures de S. Venant, le jour d'après que l'armée du Roi étoit arrivée devant la Place, où l'on manquoit de toutes choſes pour un ſiége. M. de Turenne prit de la Cavalerie & s'en alla à la Baſſée ; d'où après, en repaſſant à Betune, il mena quelques vivres au Camp, & un peu de munitions de guerre.

L'armée de l'ennemi arriva toute entiere devant la Place, le troiſième jour après celle du Roi. L'on eut avis ce jour-là que le bagage de l'armée, conduit par ſept ou huit Régimens de Cavalerie & quinze cens hommes de pied, étoit parti d'Arras & venoit au Camp. M. de Turenne envoya cinq cens chevaux au-devant & manda à M. de Ciron qui le conduiſoit de prendre le tour par Lilers, où il campa le ſoir à une heure & demie de S. Venant ; & le lendemain M. de Ciron, en étant parti aſſez tard, s'en vint le matin trouver M. de Turenne, avec une partie des troupes qu'il avoit miſes à l'avant-garde, n'ayant pas nouvelles des ennemis, dont un Corps de mille ou douze cens chevaux renforcé des garniſons d'Aire & S. Omer ſous la conduite de M. de Bouteville eurent nouvelle par Aire, que ces bagages étoient campés auprès de Lilers ; & étant partis de la Motte au bois, s'en vinrent par Aire droit à Lilers : ils trouverent le bagage dans la marche, une partie étant déja aſſez près du Camp. Comme ce ſont tous défilés où la tête ne peut pas ſecourir la queüe, trois Régimens de Cavalerie & le

Digitized by Google

Régiment d'Infanterie d'Alſace, qui étoit à l'arriere-garde, furent chargés par cette Cavalerie, rompus, & une partie du bagage pris : on ſauva beaucoup de chevaux, mais il y eut beaucoup de Régimens qui firent une perte fort conſidérable. On n'en eut que bien tard l'allarme au Camp, & beaucoup de Cavalerie y courut en déſordre ; ils prirent quelques priſonniers de l'ennemi qui s'étoient trop arrêtés, & qui n'eurent pas le loiſir de piller le reſte du bagage. AN. 1657.

Il y eût tout ce jour-là beaucoup d'abbattement à cauſe de cette perte ; il y arriva néanmoins des outils avec leſquels on commença à travailler en diligence ; & comme le pays eſt fort couvert & ſerré, les ennemis ne pouvoient ni voir l'état auquel étoit l'armée du Roi, ni s'élargir pour venir en bataille l'attaquer, quoiqu'ils fuſſent fort proches & qu'on ne fut pas retranché : on ne raſſembla aucun quartier ; mais on ſe fioit, en leur oppoſant peu de troupes, à la difficulté qu'ils avoient à venir.

La tranchée n'étoit pas ouverte, & l'ennemi croyant que c'étoit ſa préſence qui l'empêchoit, vint ſe loger à une portée de canon d'un village par lequel on entroit au Camp, & qui étoit le lieu le plus aiſé à l'attaquer. Il trouva, en venant s'y loger, qu'il y arrivoit quelques caiſſons qui portoient du pain de Betune. Trois eſcadrons qui les conduiſoient ſe mirent à l'arriere-garde, & faiſant entrer le convoi en ſureté, furent chargés par beaucoup d'eſcadrons de l'ennemi qui faiſoient l'avant-garde de leur armée, & furent renverſés juſques dans la barriere qui étoit au village, dont quelques charettes de vivandiers qui marchoient après le convoi, empêchoient l'entrée. C'étoit à quatre heures après midi, & cela vint ſi promptement, qu'il n'y eut que quelques mouſquetaires qui étoient à la barriere qui tirerent quelques coups. Toute l'Infanterie étant au travail, ſe trouva fort loin de ce lieu-là. M. de Turenne étoit dans le Camp qui courut au bruit & n'avoit que douze ou quinze perſonnes avec lui, entre leſquelles étoit M. d'Humieres qui, s'avançant, arriva à la barriere où les ennemis étoient déja. M. de Turenne y arriva en même tems ; de maniere que les ennemis, qui n'avoient point de deſſein formé ſur le Camp, ſe retirerent vers le leur qui n'étoit pas à plus de mille pas de-là. S'ils avoient eu des dragons ou de l'Infanterie à leur avant-garde, il eſt certain qu'ils pouvoient en ce tems-là mettre une grande confuſion dans l'armée qui étoit fort ſéparée. M. de Turenne voyant que l'ennemi n'avoit autre deſſein que de l'empêcher d'ouvrir la tranchée, & ſauver par ce moyen la Place, par l'appréhenſion que l'on avoit du voiſinage de leur armée, dans un tems que celle



Digitized by Google

An. 1657. du Roi n'étoit ni plus d'à moitié retranchée, ni pourvuë de choſes néceſſaires pour un ſiége, connut fort bien que le retardement ne ſeroit que rendre les choſes plus difficiles, & ôter les raiſons d'entreprendre, au lieu d'en fournir; de ſorte qu'il ouvrit la tranchée dès le ſoir même.

La Place, quoique de conſéquence aux ennemis, à cauſe du paſſage de la Lys, n'étant pas de celles qui puiſſent faire appréhender les événemens des grands ſiéges, l'ennemi ne prit pas de réſolution cette nuit; il demeura tout le jour dans ſon Camp. Après quelques eſcarmouches, & après que M. le Duc d'Yorck & M. le Duc de Gloceſtre euſſent parlé avec beaucoup d'Officiers François de leur connoiſſance, la nuit ſuivante les Eſpagnols marcherent en diligence devant Ardres, ayant envoyé le jour auparavant les troupes qui étoient vers Aire, pour inveſtir la Place.

Toute la nuit que les ennemis délogerent, on ne put pas ſçavoir leur deſſein, & même la nuit d'après; n'ayant point d'autre nouvelle que celle qu'ils marchoient vers Aire: on crut qu'ils faiſoient le tour du Camp pour l'attaquer par un autre côté; de ſorte que les tranchées ne s'avançoient qu'à l'ordinaire: mais auſſi-tôt que M. de Turenne ſçut qu'ils arrivoient devant Ardres, il fit emporter la contreſcarpe par ſon Régiment d'Infanterie qui étoit de garde (1). Il y avoit un grand foſſé plein d'eau pour y aller; de maniere qu'il s'y noya quelques ſoldats, & on fit le logement, ſans le combler qu'après qu'il fut fait: on y perdit bien cent ſoldats & près de vingt-cinq Officiers tués ou bleſſés. Les aſſiégés qui en faiſoient leur capitale défenſe s'y opiniatrerent fort, & ce fut une des plus difficiles actions qui ſe ſoit vûë dans les ſieges. Cela preſſa ſi fort les ennemis, que la garde qui ſuivit ayant encore emporté un ouvrage, ils demanderent à capituler; voyant toute la Cavalerie de l'armée qui portoit des fascines pour remplir le foſſé de la Place. M. de Turenne ayant parlé aux ôtages à la tête du travail, preſſa ſi fort la reddition, que dans une heure on fut maître d'une porte. Il commanda à l'inſtant à quatre ou cinq mille chevaux de marcher à Ardres en paſſant près des portes d'Aire, afin que la Place tirât le canon: l'armée qui étoit devant Ardres vit que S. Venant étoit pris, & ainſi ceſſa de continuer le ſiége. C'eſt ce qui en effet ſauva la Place; car les ennemis ſachant qu'il n'y avoit que des dehors en état de défenſe, ne firent qu'une faute, qui étoit de ne pas les emporter la premiere nuit qu'ils arriverent: mais les ayant attaqué la ſeconde, & ne trouvant perſonne pour les défen-

(1) Le Vicomte fait ici la belle action qu'il fit, en faiſant couper ſa vaiſſelle pour la diſtribuer aux ſoldats.

Digitized by Google

dre, ils deſcendirent la même nuit dans le foſſé par trois endroits, la deſcente n'étant pas difficile, & attacherent des mineurs à une courtine & à un baſtion : ce fut cette même nuit-là qu'ils entendirent le canon à Aire, & firent ſommer diverſes fois la Place, & eurent nouvelle le matin que toute l'armée du Roi marchoit à Ardres ; ils crurent ainſi que l'avant-garde étoit l'armée même, prirent l'allarme, & ſe retirerent dans la Flandre ſur les onze heures du matin le même jour : ils laiſſerent quelques mineurs attachés au baſtion, & quelques poſtes d'Infanterie qu'ils ne pûrent retirer le jour. Il eſt certain qu'Ardres auroit été pris, n'y ayant pas deux cens hommes dans la Place, ſi on l'avoit aſſiégé ſelon les régles. AN. 1657.

M. de Turenne ayant marché ce jour-là ſept lieuës avec l'armée, apprit le ſoir que celle des ennemis s'étoit retirée en Flandre : après s'être rafraîchi trois jours, il retourna par S. Venant paſſer la Lys, & fit prendre la Motte au Bois, Château qui incommodoit fort S. Venant, & commanda qu'on le fit raſer : ſçachant que l'armée de l'ennemi étoit près de la Colme, mais incertain ſi elle l'avoit paſſée, & eſperant en trouver une partie en deçà, il laiſſa ſon bagage dans le Camp, avec ordre de marcher juſqu'à Caſſel, & d'y demeurer ; & lui avec l'armée alla en un jour depuis Merville juſqu'à la Berge : le tems fut ſi mauvais, qu'il n'y eut qu'une partie de l'avant-garde qui y pût arriver avec peu d'ordre. On apprit par des priſonniers, que toute l'armée des ennemis étoit au-delà de la riviere, & on les fut reconnoître le lendemain : on vit qu'ils achevoient de s'y retrancher ; & le tems étant perdu d'entreprendre quelque choſe, l'armée alla à Wate, où M. de Turenne ayant appris que les ennemis quittoient le poſte de Bourbourg, & avoient gardé le Fort de Rupt, il empêcha par ſa diligence qu'ils ne coupaſſent les digues, réſolut de paſſer la Colme, & d'aſſieger Mardyck. Il envoya le ſieur Talon à Londres, pour en faire la propoſition à M. le Protecteur, ayant toujours eû ordre de la Cour de s'approcher de la mer quand il le pourroit, & ſçachant bien que c'étoit l'intention d'exécuter le traitté fait au commencement de la Campagne. Comme on ne peut agir que ſelon le tems que l'ennemi donne, M. de Turenne crut ne devoir pas négliger celui-ci, quoique la ſaiſon fut fort avancée, pour commencer des conquêtes en Flandre.

Le mois de Septembre fut preſque fini, quand M. Talon alla en Angleterre. On prit néanmoins le Fort d'Hennuin, qui étoit un paſſage, & l'on prépara toutes les choſes néceſſaires, tant vivres qu'artillerie, pour

Digitized by Google

An. 1657. entreprendre un siége. L'armée séjourna neuf ou dix jours à Wate, pendant lesquels il ne se passa rien de considérable : ce séjour fit croire aux ennemis que l'on ne songeoit pas à aller plus avant ; de sorte qu'ils avoient résolu d'abord de faire sauter le Fort de Mardyck, & avoient commencé à creuser des mines sous les bastions ; mais se flattant ensuite que l'incommodité de la saison & la difficulté des chemins empêcheroient le siége de la Place, ils firent cesser le travail, & y mirent garnison. M. de Turenne qui ne pouvoit assiéger ni Gravelines, ni Dunkerque, dans une saison avancée ; la premiere, à cause de la bonté de la Place, & la derniere, à cause que l'ennemi étoit campé sous ses murs, résolut d'aller à Mardyck, sans avoir de nouvelles positives de ce que pensoit M. le Protecteur : il sçavoit bien que la flotte d'Angleterre étoit à la rade, & aimoit mieux commencer une chose, quoique très-difficile, que d'achever la Campagne, sans rien faire davantage : ainsi ayant envoyé son bagage sous Calais, avec cinq ou six Régimens de Cavalerie, il marcha à Mardyck. Il falloit que toute l'armée passât sur une digue, & s'avançât dans un pays où il n'y avoit de retraite que par le même chemin par lequel on alloit : on commanda à toute la Cavalerie de porter des palissades, & à l'Infanterie des fascines, n'y ayant point de bois auprès de Mardyck, lequel est si proche de Dunkerque, où étoit l'armée des ennemis, qu'il falloit planter des palissades en y arrivant.

Les ennemis avoient dans la Place six ou sept cens hommes, composés de trois Régimens Italiens, & le reste d'Espagnols & de Walons : on fut deux jours que les vaisseaux ne pouvoient pas entrer dans la fosse, à cause du vent, & que l'on voyoit passer des batteaux qui alloient de Dunkerque à Mardyck ; ce qui rendoit le siége fort difficile ; & aussi le manque de fourage faisoit voir que l'armée ne pourroit pas y demeurer longtems. M. de Turenne balança un jour entier, s'il commenceroit le siége ; & M. de Castelnau l'y ayant déterminé, l'on résolut d'ouvrir la tranchée, & d'emmener du canon pour battre le Fort du Bois ; voyant que les ennemis vouloient l'abandonner, quelque Cavalerie courut sur le bord de la mer, entre les deux Forts : ayant été par ce moyen la communication de la mer, on poursuivit, avec plus de plaisir, la résolution qui étoit prise d'ouvrir la tranchée ; ce qui se fit cette nuit, où les gardes entrerent, & on s'approcha fort près de la contrescarpe. Le lendemain on y fit une attaque générale, & on l'emporta de tous les côtés ; & s'y étant logé, on commença sans perdre de tems, à la percer, pour descendre

Digitized by Google

dans le foſſé de la Place : le matin, comme on y jettoit des faſcines pour le combler, les ennemis demanderent à capituler ; & n'étant point reçûs à ſe rendre, que priſonniers de guerre, après avoir rompu deux ou trois fois en cinq ou ſix heures la tréve, ils accepterent la capitulation, & ſortirent le lendemain au matin tous priſonniers de guerre, excepté le Gouverneur & un Capitaine Eſpagnol, venu en ôtage, que M. de Turenne renvoya : on laiſſa ſeulement aller à Dunkerque quelques Officiers, pour ſolliciter la liberté des autres, qui furent renvoyés en France, & diſperſés dans les Villes. AN. 1657.

Après la priſe de Mardyck, la conſervation en étoit bien plus difficile que n'en avoit été la conquête ; parceque M. de Turenne avoit mieux aimé paſſer par deſſus beaucoup de conſidérations, pour entreprendre quelque choſe, que d'achever la Campagne ſans rien faire. Comme il avoit marché au ſiége de Mardyck ſans avoir de réponſe poſitive de M. le Protecteur, s'il vouloit faire les choſes néceſſaires pour ſa conſervation, la Place étant priſe, il ſe rencontra beaucoup de difficultés à prendre un parti. L'Ambaſſadeur d'Angleterre, qui étoit à la Cour, arriva dans cet intervalle, & apporta les ordres à M. de Turenne, de faire toutes choſes poſſibles pour le ſiége de Dunkerque ou de Gravelines : quoique l'un & l'autre fût impoſſible, néanmoins M. le Cardinal étoit bien aiſe de contenter M. le Protecteur, en faiſant la propoſition : l'armée ennemie campée ſous Dunkerque, empêchoit de ſonger à ce ſiége. M. de Turenne réſolut une fois de demeurer quelques jours dans le Camp, pour fortifier Mardyck ; mais le manque de fourages, & le tems qu'il faut pour mettre en état une Place dénuée de toutes choſes, lui faiſoit ſonger auſſi à raſer la Place ; mais ce parti, quoique le plus ſûr, avoit de ſi mauvaiſes conſéquences, à cauſe de l'alliance avec les Anglois, qu'il ne pût s'y réſoudre : il ſe trouva dans cette ſituation, où lors qu'il n'y a rien de bon à faire, on ſe contente de choiſir le moins mauvais. J'ai oublié de dire que M. de Schomberg avoit été laiſſé à Bourbourg avec près de deux mille hommes, pour garder le paſſage, & conſerver cette Place, qui étoit entierement raſée ; mais elle donnoit autant de difficulté à être miſe en état que Mardyck. M. de Turenne crut qu'en s'approchant de Gravelines, il pourroit peut-être trouver moyen de l'inveſtir, & d'y paſſer tout l'hiver, & par ce moyen conſerver Mardyck & Bourbourg ; mais ſa penſée n'étoit pas bien fondée, & dans tout ceci il n'y avoit aucuns principes bien ſûrs, ſur leſquels on pût former une réſolution : il arriva auſſi qu'il plut

Digitized by Google

AN. 1657. beaucoup la nuit & le jour que l'armée décampa ; de ſorte qu'il fut impoſſible de s'arrêter près de Gravelines, & l'armée repaſſa au-delà de Bourbourg, où les chemins devinrent ſi mauvais, que l'on fut obligé de laiſſer le canon. Toute l'armée, & principalement l'Infanterie, ſe débanda entièrement pour aller chercher des lieux où il y avoit du bois pour ſe chauffer, après avoir été trois jours ſur des digues, avec des incommodités qui ne ſe peuvent exprimer : perſonne dans ce tems-là ne vouloit demeurer à Bourbourg ; & ſans M. de Schomberg qui y reſta, il eſt certain qu'il eût fallû abandonner la Place. M. de Varenne avoit été bleſſé à Mardyck.

M. de Turenne voyant qu'il falloit ceder au mauvais tems, laiſſa près de deux mille hommes à Bourbourg, ſept ou huit cens Anglois à Mardyck, & marcha à Ruminghen, lieu le plus proche où il pût trouver de la terre ferme pour camper, & réſolut de faire des chemins pour porter les proviſions de-là à Bourbourg, eſperant que le ſéjour de l'armée dans ce poſte pourroit empêcher le ſiége de Mardyck : il doutoit néanmoins lui-même de la réüſſite, & perſonne ne croyoit la choſe faiſable ; en effet, l'entrepriſe étoit difficile : c'étoit dans le mois d'Octobre : Bourbourg étoit une Place raſée, qui manquoit de tout ; il falloit accommoder les canaux, pour aller depuis Calais à la riviere d'Aa, & y dreſſer des Forts & des Ponts ; enfin il falloit envoyer les Soldats du Camp de Ruminghen à trois grandes heures de Bourbourg, pour travailler à tous les ouvrages, ſans qu'il y eût en aucun lieu ni bois, ni couvert. Le long ſéjour de l'armée dans ce Camp, qui dura près de ſix ſemaines, donna de la facilité à tous ces travaux. Jaquier, Munitionnaire général, ſe chargea de rendre les canaux navigables, & en vint à bout, avec le travail de beaucoup de gens de Calais. M. de Caſtelnau & M. le Marquis d'Uxelles entreprirent chacun un Fort ſur la riviere d'Aa, qu'ils mirent en état, avec des Ponts ſur la riviere ; & M. de Schomberg fit travailler à ſa Place.

Les ennemis ſe flattant toujours que l'armée ſe retireroit, n'attaquerent point Mardyck. L'Ambaſſadeur d'Angleterre étoit fort en peine de la Place, & s'il devoit demander qu'on l'abandonnât : il avoit fort ſouhaité que l'armée du Roi retournât à Mardyck, pour fortifier la Place : il en voyoit fort bien l'impoſſibilité ; mais il vouloit ſe décharger de ſa garde. M. de Turenne voyant que les ennemis négligeoient la Place, avoit propoſé d'y envoyer des Mineurs, pour faire ſauter les baſtions ; mais l'Ambaſſadeur d'Angleterre ayant repréſenté que cette conduite feroit voir à M. le Protecteur

teſſeur que l'on ne vouloit point continuer le traitté, M. de Turenne réſolut d'hazarder plutôt la priſe de la Place par les ennemis, que d'encourir une meſintelligence aſſurée avec les Anglois: il y envoya donc deux ou trois cens François pour ſe poſter ſur la contreſcarpe, qui étoit demeurée près d'un mois dans un tel état, que les ennemis l'auroient emportée en ſix heures. AN. 1657.

Quelques jours après que les François y furent entrés, les ennemis firent une tentative, dont on n'a pas pû bien ſçavoir la raiſon, ſi ce n'eſt qu'ils avoient quelque intelligence dans la Place: ils ne raſerent point le bas Fort, comme ils le pouvoient, demeurerent toute la nuit aſſez près de la contreſcarpe ſans y faire d'attaque, & ſe retirerent avec perte de quelques gens; cela ne laiſſa pas de donner beaucoup de courage aux aſſiégés: on ſe ranima en Angleterre pour la conſervation de la Place. M. de Turenne y envoya encore quelque Infanterie; & il y vint quelques paliſſades de Londres, avec leſquelles on fit travailler au bas Fort.

Vers la fin du mois de Novembre, l'armée du Roi fut obligée de ſe retirer de Ruminghen; & celle des ennemis, qui avoit toujours été campée derriere Dunkerque, ſe retira auſſi dans ſon païs, ſans avoir pû rien entreprendre. M. le Prince étant tombé malade, ſe fit porter à Gand, où il fut en danger; mais s'étant rétabli, on le mena à Bruxelles. Comme M. de Turenne faiſoit retirer l'armée vers le Boulenois, il ſçut par M. le Cardinal, qui avoit de très-bonnes intelligences en Flandre, que les ennemis avoient toujours deſſein d'attaquer Mardyck, pendant l'hiver que l'armée du Roi ne pourroit plus ſecourir la Place; c'eſt pourquoi il y envoya un renfort d'Infanterie Françoiſe; & les Régimens n'ayant plus gueres de Soldats (la déſertion étant venuë, à cauſe que l'on n'avoit rien touché durant toute la Campagne; ce qui n'avoit jamais été depuis le commencement de la guerre) on fut obligé de commander des Officiers de chaque Corps, ſans Soldats, ce qui ne s'étoit point encore fait; & depuis le Roi y envoya tous ſes Mouſquetaires, avec les Compagnies de Gendarmes & Chevau-legers de M. le Cardinal, & ſes Gardes. Comme M. de Turenne revint avec l'armée ſur la frontiere, M. le Maréchal d'Aumont, qui étoit dans ſon Gouvernement du Boulenois, eut ordre de s'en aller à Mardyck, où il demeura bien avant dans le mois de Janvier.

Les ennemis ayant vû toutes ces précautions, n'entreprirent rien, & ſe contenterent de faire hiverner preſque toute leur armée dans la Flandre, tant pour ne pas perdre de tems à attaquer cette Place, quand ils en trou-

AN. 1657. veroient l'occaſion, que pour être plus près pour s'oppoſer à l'attaque des Villes de Flandre, quand le Roi, favoriſé des Anglois, le voudroit entreprendre. Son armée demeura juſqu'au commencement de Janvier ſur les frontieres, après quoi elle fut ſéparée à l'ordinaire dans ſes quartiers en diverſes Provinces de France. M. le Prince qui avoit été en quelque danger à Bruxelles, commença à ſe porter mieux; & les Généraux ennemis s'y raſſemblerent, ayant laiſſé leurs frontieres du côté de la Flandre, avec des garniſons beaucoup plus fortes qu'à l'ordinaire.

AN. 1658. Au commencement de Mars, le Gouverneur de Hedin étant mort, on donna ce Gouvernement à M. de Moret. Le Major ſe trouvant à Paris, vint auſſi-tôt le trouver pour recevoir ſes ordres, & s'en alla enſuite ſans aucun ſoupçon dans la Place; M. de Moret y alla fort peu de jours après, & on lui refuſa la porte: on apprit qu'il y avoit long-tems que ce Major s'étoit rendu maître de l'eſprit d'une partie des Officiers; & voyant que le Gouverneur étoit mal ſain, avoit penſé à s'emparer de la Place. M. le Maréchal d'Hocquincourt, depuis fort long-tems mécontent en Picardie, étant un homme qui prenoit des réſolutions fort legerement, s'en alla à Hedin, ſçachant les intentions de Defargues, Major de la Place, y demeura quelque tems ſans y avoir aucun pouvoir, & de-là alla trouver M. le Prince en Flandre. Ceux de Hedin ne trouvant plus de ſûreté à ſe raccommoder avec M. le Cardinal après ce qu'ils avoient fait, traitterent avec M. le Prince & avec les Eſpagnols, qui leur envoyerent des troupes qu'ils ne reçûrent point dans la Ville, mais ils les mirent quelque tems dans un Camp fort proche; & inſenſiblement, après beaucoup d'allées & de venuës pour négocier à Bruxelles, ils les introduiſirent dans leurs fauxbourgs: ils traitterent durant tout ce tems-là à la Cour; mais on vit bien que c'étoit pour gagner du tems, & pour diminuer l'envie qu'on avoit de les aller attaquer promptement.

L'armée du Roi n'étant point encore en état de ſe mettre en Campagne, M. le Cardinal vit que cette négociation ne pouvoit nuire à rien. Le tems arriva que les troupes ſortirent de leurs quartiers, & que le Roi s'en vint à Amiens avec la Reine. On eut par un Commis de M. le Tellier, nommé Carlier, qui avoit fait divers voyages à Hedin, des nouvelles qui donnerent moins d'eſperance que jamais que la Ville s'accommodât avec le Roi. Cette nouveauté commençoit à réveiller beaucoup de gens en France, où naturellement il ſe trouve toujours des mécontens: d'ailleurs la longue guerre & la diſette où étoient les Provinces, par la

Digitized by Google

continuation des grandes charges & tailles, donnoit ſujet au peuple de ſouhaitter un changement dans le Miniſtere, & il le ſouhaittoit avec tant d'ardeur, qu'il ne regardoit pas s'il lui ſeroit avantageux ou dommageable. AN. 1657.

Il y avoit eu auparavant des aſſemblées de nobleſſe en diverſes Provinces, avec quelques Gentilshommes pour Chefs, & ſur tout en Normandie. Quoique Madame de Longueville fut dans une dévotion ſi grande qu'elle ne ſe mêloit d'aucune cabale, néanmoins ſon eſprit avoit tant d'aſcendant ſur les perſonnes, qu'elle les faiſoit pancher du côté où elle avoüoit bien que ſon inclination la portoit; c'eſt-à-dire, du côté de M. ſon frere. La retraite auſſi quelquefois comme le grand monde, fait éclore les ſemences des plus grandes affaires.

Les choſes étoient ainſi déſeſperées quand la Cour vint à Amiens, où le Roi demeura quelques jours, & on y aſſembla une partie de l'armée. En ce tems-là ſe fit cette entrepriſe ſur Oſtende, où M. le Maréchal d'Aumont, qui avoit été durant l'hiver quelque tems dans Mardyck, s'engagea, ſur la parole de quelques petites gens, qui furent trompés groſſierement par ceux d'Oſtende, leſquels ayant joüé une farce dans la Ville, firent ſemblant d'arrêter leur Gouverneur, crierent: Vive le Roi, dans les ruës, & dirent mille injures des Eſpagnols: ces gens crédules allerent trouver M. d'Aumont, comme il étoit à la rade avec douze ou quinze cens hommes, & l'ayant aſſuré qu'il étoit maître de la Ville s'il vouloit y venir; lui ſans prendre aucun ôtage, entra ſur le pont avec une partie de ſes gens: les Eſpagnols, qui étoient cachés dans les caves, en ſortirent; & fermant le Havre, prirent cinq ou ſix cens hommes avec M. le Maréchal d'Aumont; mais le reſte qui n'étoit pas entré, ſe retira dans les navires.

Cette entrepriſe d'Oſtende manquée, avec l'affaire de Hedin, faiſoit concevoir de grandes eſperances à M. le Prince, & fit commencer la Campagne avec de fort méchantes apparences de ſuccès. La Cour même qui ſe trouvoit en ce tems-là à l'armée, décrioit au moins pour la plûpart les affaires autant ou plus que les autres. Quoique la plûpart des Officiers de l'armée n'étoient pas encore venus, le Roi s'approcha de Hedin avec dix ou douze mille hommes: ceux de dedans ayant quelques troupes Eſpagnoles campées dans les dehors, ſortirent pour eſcarmoucher, & on tira le canon ſur le Roi même, qui s'étoit avancé; de maniere que par cette déclaration ſi ouverte, on ne ſongea plus à traitter

AN. 1658. avec Hedin ; mais à s'y conduire comme avec une Place ennemie.

Durant l'hiver, M. le Cardinal avoit traitté avec l'Ambaſſadeur d'Angleterre, qui preſſoit extrémement que l'on s'engageât devant Dunkerque, & on avoit ſigné les articles ; par leſquels il fut arrêté, que Dunkerque ſeroit mis entre les mains des Anglois ; qu'ils fourniroient ſix mille hommes de pied, & tiendroient la mer avec leur armée navale. Le traitté n'étoit que pour un an, dans lequel ils devoient continuer le même ſecours par terre, aider auſſi par mer au ſiége de Gravelines, qui devoit demeurer au Roi, & ne prétendre point à d'autre Place qu'à celle de Dunkerque. M. le Cardinal ſouhaitta que l'on marchât en Flandre ; & M. de Turenne, ſans ſçavoir ſi on pourroit alliéger Dunkerque, ou ſi on s'arrêteroit à Bergues, déſiroit auſſi de faire voir naïvement aux Anglois, que l'on faiſoit tout ſon poſſible pour l'exécution du traitté. Le Roi qui étoit campé à une petite heure de Hedin, s'en alla rejoindre la Reine à Montreüil, pour retourner enſemble à Calais, avec deux ou trois mille hommes que M. de Caſtelnau commandoit ; & M. de Turenne avec ſept ou huit mille hommes, prit le chemin de S. Venant, pour y paſſer la Lys, & enſuite marcher vers Bergues & Dunkerque.

En arrivant auprès de Betune, il apprit de M. le Marquis de Créqui, qui en étoit Gouverneur, qu'il y avoit deux ou trois Régimens de l'ennemi dans Caſſel, à cinq heures de S. Venant ſur le chemin de Bergues ; il lui donna ſept ou huit cens chevaux, & quelques mouſquetaires commandés, avec leſquels s'avançant, il prit dans Caſſel deux Régimens d'Infanterie Irlandois, qui faiſoient deux ou trois cens hommes. M. de Turenne y arriva peu de tems après avec l'avant-garde ; & à cauſe des mauvais chemins, il y ſéjourna un jour pour attendre ſon bagage ; & s'il eût crû tous ceux du pays, il n'en auroit point mené, non plus que le canon, à cauſe de la difficulté qu'il trouveroit par les chemins, leſquels avoient été rendus plus mauvais qu'à l'ordinaire, à cauſe du grand hiver qui avoit duré ſi long-tems. Au mois de Mai, M. de Turenne voyant bien que la diligence étoit fort néceſſaire, & apprenant par les priſonniers que l'armée ennemie n'étoit pas enſemble, il fit ſuivre toute la nuit le bagage, & faiſant raccommoder les chemins, s'avança ſur la Colme, & laiſſant Bergues à main gauche, marcha par des pays fort inondés, auprès d'une petite redoute que les ennemis gardoient, avec trente hommes & un Capitaine : on fit un paſſage ſur la riviere ; & ayant trouvé quelques pilliers ſur leſquels on mit des planches, on y

Digitized by Google

mena quelques chevaux par la bride : ce que voyant ceux de la Redoute & qu'on s'y avançoit avec cinquante ou ſoixante mouſquetaires, ils ſe rendirent. C'étoit le ſeul paſſage dont on put ſe ſervir, à cauſe du pays inondé qui eſt entre Furnes & Bergues. On ne voyoit de-là à Dunkerque rien que de l'eau, & M. de Turenne s'en retourna avec peine à ſon quartier qui étoit à une heure de-là ; ayant laiſſé M. de Bellefons, Lieutenant Général, avec quelque Infanterie, afin de reconnoître les chemins de-là à Dunkerque. AN. 1658.

Il n'y avoit aucun homme dans le pays qui dit qu'il y eût un chemin ; & M. de Turenne ayant envoyé ce ſoir-là M. de Varenne le long de la Colme, laiſſa Bergues à droite, pour voir s'il y auroit moyen de communiquer par-là avec Mardick, où étoit M. de Caſtelnau. Il lui rapporta qu'à cauſe des eaux on ne pouvoit point paſſer : toute la nuit ſe paſſa ſans qu'il crût qu'il y eût aucune apparence de pouvoir aller vers Dunkerque. Le matin, M. de Bellefons lui manda que les ennemis avoient quitté une autre Redoute près de Bergues, & qu'il y avoit une digue par laquelle il croyoit que l'on pouvoit aller vers les Forts, entre Bergues & Dunkerque. Les ennemis, depuis la priſe de Mardick, avoient travaillé ſur la digue de Bergues à Dunkerque, à deux grands Forts qui étoient à une telle diſtance, qu'il eſt certain qu'étant en état de défenſe, on ne put point aſſiéger Bergues ni Dunkerque ſans les prendre, n'étant chacun qu'à une portée de canon l'un de l'autre, & à la même diſtance chacun de ces deux villes. On n'avoit point eu d'information juſte de leur état ; de maniere que cela avoit toujours paru le plus grand obſtacle pour le ſiége de Dunkerque : mais, comme j'ai dit, la réſolution étoit priſe de faire toutes choſes pour répondre avec netteté au traité des Anglois.

M. de Turenne ſe trouva de grand matin avec toute l'armée à cette Redoute qui avoit été priſe le ſoir auparavant ; & faiſant accommoder le pont ſur la Colme, on s'avança vers ces Forts. Les priſonniers de la Redoute avoient dit que l'un étoit en état de défenſe & l'autre hors d'état. Après avoir fait combler beaucoup de foſſés, les ennemis voyant que l'armée s'avançoit entre Bergues & Dunkerque, commencerent à abandonner les Forts & la Digue. M. de Caſtelnau étant arrivé avec les trois mille hommes qui étoient partis avec le Roi & trois mille Anglois, étant dès le jour auparavant à une portée de canon des ennemis, ils firent ſortir deux bataillons de Dunkerque, & environ ſix ou ſept cens chevaux pour défendre le canal & les Forts.

Digitized by Google

AN. 1658. L'armée s'approchant avec beaucoup de difficulté entre Bergues & Dunkerque, les ennemis furent pris par derriere, & leurs Forts n'étant point en défenſe, ils ſe retirerent à Bergues & à Dunkerque : mais la plus grande partie entra dans la derniere Place. M. de Turenne ayant marché avec peu de gens ſur cette digue, envoya promptement un de ſes gens à nage, pour avertir M. de Caſtelnau comme il avoit paſſé. Il s'en vint le trouver auſſitôt ; & comme il falloit à l'inſtant ſe réſoudre au ſiége de Bergues ou de Dunkerque, le premier étant fort aiſé & l'autre fort difficile ; M. de Turenne croyant que ſi on perdoit ce moment, que l'on ne pourroit jamais y revenir, réſolut, malgré toutes les difficultés, d'aller à Dunkerque. On ne put pas y marcher ce jour-là, à cauſe des eaux & des canaux ; mais ayant travaillé aux ponts ſur la Colme, ſur le canal de Honſcote à Dunkerque & ſur celui de Furnes à la même ville, on ſe trouva le lendemain à deux heures après midi auprès des Dunes.

Toutes les troupes de l'ennemi qui étoient dans le voiſinage s'y jetterent de façon, qu'il ſe trouva dans la Place environ deux mille deux cens hommes de pied & ſept à huit cens chevaux : M. le Marquis de Lede y étoit auſſi entré le jour auparavant que l'armée y arriva. M. le Prince & Dom Juan étoient encore à Bruxelles, perſuadés que l'entrepriſe étoit impoſſible, puiſque nous n'avions ni Bergues, ni Furnes, ni Gravelines, dont la premiere n'étoit diſtante que d'une heure, l'autre de trois, la derniere de quatre ; & la ſaiſon empêchant qu'il n'y eût aucune herbe pour faire paître les chevaux. On commença dès ce ſoir-là à prendre les quartiers ; & durant les cinq ou ſix premiers jours, ſi quelque Officier Général des ennemis avec un peu de troupes ſe fut mis à Furnes ou à Bergues, difficilement eût-on pû faire les communications avant qu'il y fût entré beaucoup de troupes dans la ville : mais l'ennemi ayant crû au commencement que l'on aſſiégeroit Bergues, & ayant enſuite appris le ſiége de Dunkerque, envoya ſeulement deux ou trois Régimens ſous de méchans Officiers, qui, ayant ordre d'entrer dans la ville, demeurerent à Bergues, mandant l'impoſſibilité d'éxécuter ce qu'on leur commandoit. Les Eſpagnols réſolurent alors d'aſſembler promptement l'armée pour venir au ſecours.

Les premiers jours on eſſuya de très-grandes difficultés par l'aſſiette du Camp, à cauſe des communications ; par le manque de bois pour les ſoldats, & par celui du fourage pour la Cavalerie. Comme on n'avoit que la mer, il eſt impoſſible d'en tirer les aſſiſtances néceſſaires à cauſe de la difficulté des débarquemens : & auſſi les Anglois, hors quelques canons

Digitized by Google

& cinq mille hommes d'Infanterie qui ont très-bien ſervi, apporterent fort peu de commodités au ſiége. Le Roi qui étoit à Calais, dès qu'il ſçut que l'on étoit devant Dunkerque, preſſa M. le Cardinal qui y donna les mains; de maniere qu'ils vinrent dans le vieux Fort de Mardick trois jours après que l'on fut arrivé devant Dunkerque, où l'armée prit ſes quartiers. M. de Turenne ſe logea dans les Dunes auprès de l'étang, & retint une bonne partie des troupes avec lui depuis la mer juſqu'au canal de Furnes, où il poſta un Régiment d'Infanterie. Il mit enſuite quelques Régimens Lorrains, & un Régiment d'Infanterie dans le grand Fort entre Bergues & Dunkerque avec peu de Cavalerie, & un Corps de troupes du côté de la mer, par où les ennemis pouvoient venir. AN. 1658.

M. de Caſtelnau demeura au-delà du canal de Bergues avec les troupes qu'il avoit menées avec lui & les Anglois. Il y eut des difficultés extrêmes à faire des ponts de communication: l'ennemi ſortoit quelquefois de la ville avec ſept ou huit eſcadrons; mais comme il n'y avoit point de tranchée ouverte, on n'étoit pas aſſez près de lui pour pouvoir rien entreprendre.

Ces premiers jours ayant été très-difficiles, il commença à venir au Camp quelques barques avec des vivres, & enſuite de l'avoine pour la Cavalerie qui étoit du côté des Dunes: il y vint auſſi des outils & quelques paliſſades avec quoi on travailla à la circonvallation qui ne valut jamais rien, & principalement du côté des Dunes. On fit auſſi une eſlacade de gros piliers, liés par des chaines que les matelots Anglois venoient accommoder, leſquels ne pouvoient jamais réſiſter aux grandes marées, quand il y avoit beaucoup de vent. Mais toutes les nuits la Cavalerie étoit de garde ſur le bord de la mer: on mettoit des caiſſons quand la mer s'en alloit, & on les ôtoit avec les chevaux quand elle revenoit; de ſorte qu'il n'y demeuroit jamais d'eſpace vuide. L'armée qui étoit fort foible au commencement, groſſiſſoit peu à peu par beaucoup de troupes qui vinrent de France. On avoit trouvé à propos de commencer le ſiége avec peu de troupes, plutôt qu'en les attendant de donner du tems aux ennemis de ſe raſſembler; ce qui aſſurément auroit rompu le deſſein, leur étant aiſé de pourvoir à une Place comme Dunkerque, & voyant bien que ce n'étoit que par-là ſeulement que la France maintenoit l'alliance des Anglois: mais l'affaire de Hedin & d'Oſtende leur avoit donné de la ſecurité. Le Roi fut quelques jours à Mardick, où M. le Cardinal faiſoit pourvoir à toutes les munitions de guerre, & avoines pour la Cavalerie, & à faire apporter par mer des faſcines & des plates-formes. Comme on commença à parler avant que la

Digitized by Google

AN. 1658. tranchée fut ouverte, que les ennemis s'assembloient, il conseilla très prudemment au Roi de s'en retourner à Calais, n'y ayant aucun lieu où il pût demeurer surement, & ce siége-là étant par la situation du pays d'une telle condition que la retraite étoit comme impossible, s'il arrivoit du malheur à un quartier de l'armée.

Trois ou quatre jours après le départ du Roi, de la Reine & de Monsieur, on ouvrit la tranchée du côté des Dunes, dont on se servoit comme de Place d'armes. La premiere nuit les ennemis firent une sortie avec toute leur Cavalerie : on eut beaucoup d'allarmes en plaçant les travailleurs, & les Anglois, qui n'étoient pas fort accoutumés aux siéges, quittoient le travail & couroient aussi-tôt à leurs armes. Comme les premieres nuits ne sont gueres dangereuses, on ne perdit presque personne. On vit le matin toute la Cavalerie des ennemis dehors, & la face de la ville étant grande de ce côté-là, les ennemis avoient bien vingt piéces de canon qui voyoient les tranchées ; de sorte que jusqu'à onze heures ou midi, la Cavalerie ennemie s'avançant à la faveur du canon, paroissoit comme des troupes en campagne, les unes devant les autres ; mais dès qu'elle vouloit approcher des tranchées, la Cavalerie du Roi la repoussoit avec tant de vigueur, qu'en diverses sorties que les ennemis ont fait, ils n'ont pas eu le moindre avantage ; & quoique notre Cavalerie perdit beaucoup par le canon & même par la mousqueterie, en approchant de la contrescarpe, on les a toujours poussés jusques sur le bord.

Les Suisses releverent les Gardes, & le quatriéme jour que Picardie étoit en garde, & que le Régiment du Plessis avoit la tête de la tranchée, il faisoit un si grand vent, que l'on ne pouvoit pas voir à cause du sable. Les ennemis sortirent, raserent un peu le bout de la tranchée, & blesserent ou tuerent cent hommes des nôtres. Les Anglois avoient une attaque à la main gauche, & la cinquiéme ou sixiéme nuit on fut sur les bords des premieres palissades, que les Anglois attaquerent fort vigoureusement ; mais quoiqu'ils allassent hardiment sur les palissades, ils ne sçavoient pas s'y loger, & revenoient toujours dans les tranchées avec beaucoup de perte : on l'a aussi essayé trois ou quatre fois du côté des François sans y réüssir. Vers le sixiéme ou septiéme jour de la tranchée ouverte, M. de Turenne eut avis que les ennemis s'assembloient, & que M. le Prince & Dom Juan arrivoient à Furnes avec l'armée.

On ne pouvoit rien faire de bon du côté des Dunes pour la circonvallation ; & quoique l'on en prît quelques unes avancées, on en voyoit toujours d'autres

Digitized by Google

tres qui incommodoient ; & l'incertitude ſi un ennemi viendra encore par quelque côté, fait toujours paroître les choſes moins dangereuſes que quand on le voit en préſence. Les aſſiégés avoient fait diverſes ſorties avec leur Cavalerie ; mais ils furent toujours repouſſés avec tant de vigueur par la Cavalerie de l'armée du Roi, que cela les empêchoit de rien faire de conſéquence : mais on y perdit toujours de bons Officiers, & principalement par leur canon, dont ils demeurerent long-tems les maîtres. Tous les Officiers Généraux qui étoient M. de Schomberg, M. de Crequi, M. de Varenne, M. d'Humieres, M. de Belleſons, M. de Gadagne, ſe ſignaloient toujours où ils ſe rencontroient, & le Marquis de Crequi fit très-bien à une ou deux ſorties de Cavalerie, dans l'une deſquelles M. le Comte de Guiche, Meſtre de Camp aux Gardes, fut bleſſé, comme il y étoit couru volontaire : M. le Comte de Soiſſons eut auſſi un cheval tué, & penſa être pris priſonnier tout proche des paliſſades de la contreſcarpe. AN. 1658.

Au huit ou neuvième jour de la tranchée ouverte, on avoit déja pris quelques paliſſades avancées ſur le glacis de la contreſcarpe, & eſſayé quelques logemens, où on n'avoit pu ſe maintenir ; lorſqu'on vit un Corps de Cavalerie qui s'avançoit le long des Dunes : on ne ſçavoit pas ſi c'étoit toute l'armée. M. de Turenne marcha avec peu de gens le long de la mer : dans ce tems-là ils pouſſerent la garde de l'autre côté des Dunes, qui n'étoit que d'un Régiment de Cavalerie ; & M. le Maréchal d'Hocquincourt s'étant avancé avec les coureurs, reçut un coup de mouſquet par quelques ſoldats avancés à un petit travail, dont il mourut le ſoir. On ne ſçut pas ſeulement qu'il fût bleſſé, que par des Trompettes qui vinrent, & cette Cavalerie ſe retira auprès de l'Abbaye de Dunes, qui eſt aſſez proche de Furnes, où étoit l'armée des ennemis, environ à deux heures du Camp.

Les Suiſſes entrerent ce jour-là aux tranchées, & on ne put pas ſe rendre maître de la contreſcarpe. Le lendemain on vit toute l'armée des ennemis qui marchoit dans les Dunes, & cet avantage qu'elles leur donnoient pour s'approcher du quartier général, ſe faiſoit encore bien mieux voir quand l'ennemi étoit proche ; de ſorte que M. de Turenne s'avança de ſept ou huit cens pas ſeulement, au-devant de ſon quartier avec les troupes qui y étoient, laiſſa toutes les autres dans la circonvallation, & occupa une haute Dune, où il craignoit que les ennemis ne vinſſent ſe mettre ; fit promptement planter des pieux ſur l'Eſtrang vis-à-vis de ce lieu ; l'autre eſtacade lui devenant inutile, à cauſe qu'il avoit fait avancer ſes troupes,

AN. 1658. On fit auſſi quelque petit retranchement ſur le haut des Dunes en préſence ; mais on peut bien juger que tous ces travaux-là ne pouvoient être guere bons, étant faits en ſi peu de tems ; & que des piliers plantés à la hâte où la marée revenoit, ne pouvoient gueres bien tenir.

L'ennemi s'étant avancé à une demie heure de ce lieu, où M. de Turenne s'étoit mis avec l'armée, fit alte ; & on vit bien qu'il falloit loger. Dom Juan d'Autriche avoit la main droite qui regardoit la mer, & M. le Prince de Condé avoit la gauche qui alloit ſur le canal, qui vient de Furnes à Dunkerque. Il y a de cet eſpace-là environ quinze cens pas de Dunes qui ſont acceſſibles, mais inégales, l'Eſtrang à la main droite, & à la main gauche une prairie de douze ou quinze cens pas, traverſée de petits foſſez qui vont juſqu'au canal de Furnes. M. le Prince fit facilement la communication de ces petits foſſez, & deux ou trois heures devant la nuit il fit un pont ſur le canal avec beaucoup de barques qui lui vinrent de Furnes ; & ce pont tenoit à ſon aile gauche. M. de Turenne allant le long de ce canal, les vit travailler au pont, & le faire en une heure. Il fit retirer toutes les gardes avancées qui étoient de ce côté-là, & voiant l'avantage que l'ennemi auroit de marcher d'un côté & d'un autre du canal vers Dunkerque, il ſentit à l'inſtant qu'il n'y avoit rien à faire que de combattre les ennemis, il envoia ſes ordres à tous les quartiers, pour ſe rendre deux heures devant le jour au ſien. Il commanda aux Anglois qui étoient entre Dunkerque & Mardick d'envoyer leur bagage ſous le Fort, & aux troupes qui étoient en-deçà du Canal de Dunkerque à Bergues, de mettre le leur ſous un grand Fort que les ennemis avoient commencé l'hiver & que l'on gardoit.

Comme il y avoit ſix ou ſept canaux entre les quartiers, il étoit bien plus facile à ceux de Dunkerque de faire quelque ſortie ſur eux quand ils étoient affoiblis, & ainſi il étoit fort dangereux de laiſſer une grande circonvallation ſans troupes ; ceux de la ville pouvant mettre le feu au Camp & rompre les ponts de communication. Outre cela la tranchée le mettoit en grande peine ; car une ſortie des aſſiégés & un étonnement de troupes qui ſe croyoient abandonnées, l'armée marchant au-devant de l'ennemi, l'auroit obligé à lever le ſiége. D'ailleurs, comme on étoit tout proche du chemin couvert de la contreſcarpe, & qu'il y avoit déja quelques traverſes de glacis priſes, les ſorties étoient fort à craindre, parcequ'on ne peut plus ſortir des tranchées, quand la tête eſt pouſſée ; & la confuſion s'y met aiſément. L'ennemi ayant toutes les contreſcarpes, & le feu de la Place, au lieu que les tranchées étoient fort reſerrées, & ſi avancées que la Cavalerie ne pou-

Digitized by Google

voit plus agir, on ne pouvoit pas remédier à cela & continuer ſon deſſein de combattre, qu'en faiſant entrer, comme l'on fit, une bonne garde de tranchée qui fut deux bataillons des Gardes Françoiſes, qui eurent ordre d'eſſayer à ſe loger ſur la contreſcarpe, comme les jours précédens. Les Anglois entrerent auſſi à la main gauche avec une bonne garde, & il y eut huit eſcadrons de Cavalerie commandée pour y être de renfort. AN. 1658.

Les troupes marcherent toute la nuit ſelon l'ordre donné, & les dernieres furent un peu devant le jour au quartier de M. de Turenne. La nuit ſe paſſa de cette façon, les ennemis ayant ſeulement envoyé donner une allarme ou deux. Il s'y trouva de l'armée du Roi, ſans compter ce qui demeura au Camp, aux bagages & à la tranchée, huit à neuf mille hommes de pied & cinq ou ſix mille chevaux. Il y avoit dix bataillons François & ſix Anglois, & deux bataillons François mêlés dans l'aile droite de la Cavalerie, & des mouſquetaires François & Anglois dans l'aile gauche avec dix piéces de canon, dont cinq alloient à l'aile droite entre les Dunes & la prairie, & les cinq autres le long de l'Eſtrang, lequel étoit très-large, parceque la mer étoit baſſe. Il y avoit cinquante quatre eſcadrons de Cavalerie légere, & quatre de Gendarmes.

La premiere ligne de l'aile droite & de l'aile gauche étoit compoſée chacune de quatorze eſcadrons, les ſecondes lignes de dix chacune, quatre eſcadrons de Gendarmes qui ſoutenoient l'Infanterie, & ſix eſcadrons de réſerve qui marchoient à une aſſez grande diſtance derriere toute l'armée. La premiere ligne d'Infanterie étoit de dix bataillons & la ſeconde de ſix, qui n'avoient point de commandés devant eux que cinquante mouſquetaires des Gardes, pour faire un peu éloigner la Cavalerie ennemie qui étoit en petites troupes ſur les Dunes un peu loin de leur armée.

M. de Caſtelnau commandoit l'aile gauche, & avoit M. de Varennes qui menoit la premiere ligne de la Cavalerie; & comme les Lorrains en faiſoient une partie, M. de Ligneville commandoit quelques eſcadrons près de l'Infanterie. M. le Marquis de Crequi commandoit les eſcadrons de la droite de l'aile droite, & M. d'Humieres étoit avec ceux qui étoient proche de l'Infanterie. M. de Schomberg commandoit la ſeconde ligne de l'aile gauche, & M. d'Eſquencourt la ſeconde ligne de l'aile droite. M. de Richelieu étoit à la réſerve, & M. de Gadagne commandoit la premiere ligne de l'Infanterie, & M. de Bellefons la ſeconde. L'Infanterie Angloiſe de la premiere & ſeconde ligne étoit commandée par M. le Général Lockart, Ambaſſadeur d'Angleterre en France, & par M. Morgan, Général Major.



Digitized by Google

AN. 1658. A une heure de jour, on sortit en cet ordre de ce lieu où M. de Turenne s'étoit avancé le jour précédent dans les Dunes, & où les troupes l'étoient venu joindre la nuit ; & comme les Gardes des deux armées se voyoient, dès que l'armée du Roi commença à monter sur la premiere Dune, les ennemis furent promptement avertis de sa marche ; de maniere que l'on vit revenir en diligence quelques chevaux qui étoient à la pâture, & former les escadrons & bataillons qui étoient dans le Camp sans bagage. Leur armée étoit demeurée comme le jour précédent : Dom Juan d'Autriche à la main droite avec le Marquis de Caracène & le Duc d'York, le Duc de Glocestre & Dom Estevan de Gamare ; & à la main gauche M. le Prince de Condé avec ses Officiers Généraux, M. de Coligni, M. de Bouteville, M. de Persan, M. de Guitaut & M. le Comte de la Suze : M. de Marsin qui étoit le seul Officier Général qui y manquoit, étoit avec un petit Corps vers le Luxembourg. La Cavalerie de l'aile gauche qui étoit fort étenduë vers le canal, ne pouvant pas être employée dans cette prairie, à cause des fossés, M. le Prince la mit sur cinq ou six lignes depuis les Dunes jusqu'à ces fossés, où ni les uns ni les autres ne pouvoient marcher que deux ou trois escadrons de front. Il mit deux bataillons dans un lieu un peu couvert, tout devant sa Cavalerie ; & après, en remontant les Dunes, il commençoit à y en avoir jusqu'à ce qu'ils joignissent l'Infanterie de Dom Juan d'Autriche, laquelle alloit jusqu'au bord des Dunes qui regarde l'Estrang, & toute sa Cavalerie étoit derriere son Infanterie, de laquelle il avoit avancé un bataillon Espagnol sur une Dune assez haute, qui étoit près de cent pas devant toutes les autres.

On les vit se ranger en cet ordre-là : comme l'armée du Roi marchoit à eux, & comme la hauteur des Dunes empêchoit de voir tous leurs mouvemens, M. de Turenne croyoit qu'il y avoit beaucoup de Cavalerie derriere leur Infanterie, & on lui dit après que M. le Prince, qui avoit cinq ou six lignes les unes derriere les autres, en vouloit prendre quelqu'une pour mettre derriere son Infanterie, comme en effet ses Gardes y étoient, & encore quelques escadrons. Le canon de l'ennemi n'étoit pas encore venu, & il devoit arriver ce soir-là avec leur bagage ; & il pouvoit y avoir dans leur armée neuf à dix mille chevaux & cinq à six mille hommes de pied. M. le Prince courut lui-même avertir Dom Juan que l'armée du Roi marchoit, & il fit mettre ses troupes en ordre avec toute la diligence qu'il se peut.

Les choses étant ainsi disposées des deux côtés, l'armée du Roi marchoit

Digitized by Google

au petit pas, & l'ennemi étant assez empêché à se mettre en bataille, tous les Officiers Généraux y étoient occupés, & on voyoit bien qu'il n'en venoit point à leurs gardes avancées, lesquelles se retiroient vers le gros de l'armée, sans escarmoucher. On voyoit bien aussi que plus de diligence à marcher apporteroit un grand avantage, ôtant toujours à l'ennemi un tems de se mettre en ordre : mais un Corps d'armée qui marche en bataille ne peut aller qu'un certain pas réglé, & souvent il faut un peu attendre les uns les autres pour se pouvoir ranger. On avoit, comme j'ai dit, dans l'armée du Roi cinq piéces de canon à chaque aîle, qui marchoient à la tête des premiers escadrons & étoient à une distance raisonnable de l'ennemi. On tiroit un coup ou deux de chacune, & après on attelloit en diligence pour reprendre la tête des escadrons. On fit quatre ou cinq décharges avant que de joindre les ennemis. AN. 1658.

Les Anglois qui étoient à l'aile gauche, trouvant les premiers cette Dune qui étoit plus avancée, monterent avec deux bataillons pour l'attaquer, & ils eurent quelque tems les piques croisées avec les Espagnols ; mais la grande résolution avec laquelle ils les attaquerent, & quelques commandés d'Infanterie du Corps Anglois qui vinrent par le flanc, obligea un Régiment Espagnol à se mettre en confusion & à s'enfuir : c'étoit celui de Dom Gaspard Boniface.

La Cavalerie de l'ennemi soutint assez bien au commencement son Infanterie ; mais les Régimens de Cavalerie de l'aîle gauche, ayant promptement secouru les Anglois, & aussi quelques escadrons des nôtres ayant pris le long de l'Estrang, vinrent se mettre entre les deux lignes de l'ennemi ; ce qui les mit en confusion, étant aussi chargés vigoureusement à la tête, dans le tems que les Anglois étoient montés sur la Dune, & que ce Régiment Espagnol & celui qui le soutenoit commençoient à reculer. Les Gardes, les Suisses, les Régimens de Picardie & de Turenne commençoient à attaquer l'Infanterie qui étoit devant eux ; & les quatre escadrons de l'avant-garde marcherent à ce qui avoit la tête du Corps de M. le Prince. Son Infanterie ne fit qu'une fort méchante décharge, & l'Infanterie de l'armée du Roi ne tira presque pas, & ne se mit en nulle confusion pour les rompre. La Cavalerie rompit aussi les premiers escadrons de l'ennemi avec peu de résistance ; & poussant trop avant, elle fut ramenée par celle de l'ennemi, où M. le Prince se trouvant, il y eut un tems où les choses furent un peu en balance. Toute la Cavalerie de l'ennemi avançant en bon ordre, à cause de ce petit succès ; mais n'y ayant eu que quatre escadrons poussés,

Digitized by Google

AN. 1658. la Cavalerie ſe trouvoit derriere en bon ordre, & les Gardes & les Suiſſes qui avoient trouvé fort peu de réſiſtance, & qui étoient en fort bon ordre (quoique les derniers euſſent été chargés par les Gardes à cheval de M. le Prince, dont il en demeura une partie ſans qu'ils entraſſent dans le bataillon) ſe tournerent un peu à droit, & reçurent avec un fort grand feu cette Cavalerie de M. le Prince qui s'avançoit. Le Régiment de Montgommeri Infanterie, qui étoit auſſi mêlé dans l'aile droite, fit une décharge, & ces Régimens pouſſés ſe remirent. M. le Prince y eut ſon cheval bleſſé & prit diligemment un autre : la confuſion commençant déja dans ſes troupes, il eut grand' peine à ſe ſauver. MM. de Bouteville & Coligni y furent pris : M. de Meille pris & bleſſé, dont il mourut peu de jours après.

Ceci arrivant un peu après que la confuſion ſe fut mis dans l'aîle droite des ennemis, toute leur armée ſe mit en déſordre ſans ſe rallier ; & hors quelques eſcadrons qui ſe débanderent, toute l'armée les ſuivit un quart d'heure en fort bon ordre : une partie de leur Infanterie ſe ſauva par la main gauche dans le marais ; tout le reſte fut pris : il y eut bien entre trois & quatre mille priſonniers de l'ennemi, & mille au plus tués ou bleſſés. De l'armée du Roi, il y eut quelques Officiers & Cavaliers tués des eſcadrons de la droite & de la gauche des deux aîles, quelques Soldats & Officiers de l'Infanterie Angloiſe, & peu du reſte de l'Infanterie.

Comme on étoit engagé au ſiége, on ne put pas ſuivre fort long-tems ; néanmoins la Cavalerie pouſſa juſqu'auprès de Furnes, derriere laquelle Place les ennemis ſe retirerent, & s'y arrêterent, ſçachant bien que l'armée du Roi s'arrêteroit au ſiége : il s'y ſauva quantité de priſonniers, que les Cavaliers & les Officiers laiſſoient aller pour leur rançon ; & on ſçut depuis que preſque tous les Officiers de l'ennemi le furent dans le combat : Dom Juan & le Marquis de Caracene, M. le Duc d'York & M. le Duc de Gloceſtre ſon frere, étoient à l'aile droite, qui firent très-bien ; mais ils furent obligés de ſe ſauver avec les autres.

M. de Turenne retournant au Camp, envoya M. de Pertuis en porter la nouvelle au Roi, qui étoit à Calais, lequel revint le lendemain à Mardyck, & le ſiége ſe continua. Les aſſiégés n'ayant point relâché de leur vigoureuſe réſiſtance ; trois jours après la bataille, M. le Marquis de Créquí ſe logea avec le Régiment de Turenne ſur la contreſcarpe, où on perdit beaucoup de gens ; & depuis cela, M. de Schomberg, M. de Varenne, M. d'Humieres, M. de Bellefons & M. de Gadagne avancerent à leur garde autant qu'il ſe pouvoit : comme il y avoit beaucoup de tra-

Digitized by Google

verſes, il n'y avoit point de garde où il ne fallût faire quelque choſe de fort vigoureux à découvert. Les Anglois qui étoient à main gauche, quoiqu'ils fiſſent très-bien leur devoir, ne purent jamais ſe loger ſur la contreſcarpe qu'après qu'elle fut abandonnée. M. de Caſtelnau, qui avoit agi avec beaucoup d'utilité & de vigueur durant tout le ſiége, fut bleſſé, allant au Fort Leon, dont il mourut. Comme depuis la bataille on ne craignoit plus d'engager beaucoup d'Infanterie devant la Ville, on avoit commencé une attaque à ce Fort, qui ſervit plutôt à une diverſion qu'à autre choſe : on fit auſſi abandonner aux ennemis un Fort de bois, dans lequel ils avoient du canon, auſſi-bien que tout le long d'une digue qui avançoit dans la mer, dequoi ils incommodoient fort la tranchée ; mais ils le quitterent bientôt ; de maniere que ſix ou ſept jours après la bataille, qui étoit le dix-huitième de l'ouverture de la tranchée, comme on étoit logé au pied de leur dernier ouvrage, ils demanderent à capituler. On ſçut que le Marquis de Lede étoit mort le même jour, ayant été bleſſé cinq ou ſix jours auparavant. AN. 1658.

Le Roi étant depuis cinq ou ſix jours à Mardyck, vint le lendemain avec M. le Cardinal au quartier de M. de Turenne, où les ôtages étant donnés, la Capitulation fut ſignée, & la garniſon ſortit un jour après, & fut conduite à S. Omer : il y reſtoit mille hommes de pied en ſept ou huit Régimens, & ſix à ſept cens chevaux. La Ville fut, ſelon le traitté, remiſe aux Anglois ; & deux jours après M. de Turenne marcha à Bergues. Les ennemis étoient demeurés à Furnes, & avoient laiſſé huit ou neuf cens hommes dans Bergues. Le Roi qui n'avoit bougé de Mardyck depuis la priſe de Dunkerque, y vint comme l'armée y arrivoit ; & la tranchée étant ouverte le lendemain, il vint encore ſe promener au quartier de M. de Turenne, & il paroiſſoit bien qu'il avoit fort mauvais viſage ; & en effet il eut dès le ſoir une grande fiévre, & avoüa qu'il en avoit quelque reſſentiment depuis deux jours, ſans l'avoir voulu dire : c'eſt là où ſa grande maladie commença ; & étant porté à Calais, il y fut à l'extremité.

La premiere nuit de la tranchée à Bergues, on emporta une redoute que les ennemis avoient proche de leur contreſcarpe, & on ſe logea en un lieu, avec toute la garde de la tranchée, où on ne pouvoit pas aller de jour. Le lendemain, M. de Schomberg commanda la garde : on emporta la contreſcarpe & tous les travaux de dehors, & on ſe logea ſur le bord du foſſé, lequel on commença à remplir, & il fit mener du canon

Digitized by Google

An. 1658. à découvert près de la porte, de sorte que ceux de la Ville demandant à capituler, ne furent reçûs que prisonniers de guerre. Il y avoit cinq vieux Régimens d'Infanterie & un Régiment de Cavalerie dans la Place, qui faisoient entre huit & neuf cens hommes : dès qu'ils eurent demandé à capituler, & qu'ils virent qu'on ne les vouloit recevoir que prisonniers de guerre, il leur prit un si grand étonnement, que beaucoup se jetterent dans le marais pour se sauver ; mais ils furent repris par les Soldats, & le reste jettoit les armes, & abandonna tous ses postes le long des murailles ; & si M. de Turenne n'y fût arrivé, on alloit piller la Ville : on fit enfermer tous ces Soldats & Officiers, & ils furent envoyés en France par Calais. Le lendemain M. de Turenne sçachant que l'ennemi quittoit les environs de Furnes, y envoya M. de Varenne avec deux mille hommes, & suivit quatre ou cinq heures après, avec fort peu de gens. Ceux de Furnes ayant tiré quelques coups, voyant qu'ils étoient abandonnés par leur armée, qui étoit à Nieuport, & qu'elle n'y avoit laissé que quatre-vingt hommes, se rendirent à un Trompette qu'il leur envoya, après avoir fort menacé les Bourgeois qu'ils seroient pillés s'ils se défendoient, & dans l'instant même M. de Turenne entra dans la Ville, & renvoïa ces quatre-vingt hommes à Nieuport, où étoit Dom Juan d'Autriche. Il y demeura cette nuit-là ; parcequ'ils ne se rendirent qu'à une heure de nuit, & s'en retourna le lendemain de grand matin au Camp ; & comme il avoit tenu M. le Marquis de Créqui avec un Corps à Rosebrugh, qui est sur le chemin de Bergues à Ypres, il lui ordonna de prendre le chemin de Dixmuyde par le dedans du païs ; & lui il marcha le long de la digue droit à la Fintelle & à la Kenoque, où se sépare le canal qui va à Ypres & à Dixmuyde.

Les ennemis qui depuis la prise de Bergues s'étoient retirés entre Nieuport, Dixmuyde & Ypres, vouloient garder ces canaux là ; mais la marche si promte, qui ne leur donnoit aucun tems, les empêchoit d'oser s'arrêter en aucun lieu, n'ayant pas eu le tems de s'accommoder. Ils commençoient à travailler à une redoute à la Kenoque, & il y avoit quelque Cavalerie derriere ; & comme c'est un pays où on ne va que par des digues, le premier fortifié en un lieu y a grand avantage ; mais le peu de tems qu'ils avoient pour disposer leurs affaires, les faisoit toujours prendre des partis auſquels on voyoit bien que la nécessité les obligeoit, & ainsi ils étoient toujours embaraſſés dès que l'on s'avançoit, étant aisé de connoître qu'ils ne s'arrêtoient que dans l'esperance qu'ils avoient, que l'on

Digitized by Google

l'on n'iroit pas plus avant, & leur bagage étoit toujours quatre ou cinq heures derriere eux. L'armée du Roi ayant donc fait une grande marche de Bergues à la Kenoque, où un tiers de nos troupes paſſa à nâge pour prendre des beſtiaux qui étoient au-delà ; on marcha le lendemain de grand matin vers Dixmuyde, qui n'en eſt qu'à une bonne heure, & où on ne va auſſi que par des digues. AN. 1658.

La Ville avoit été fort négligée, étant au cœur du pays, & l'on commençoit depuis huit ou dix jours à en raccommoder les contreſcarpes. M. le Prince qui demeura long-tems à une porte pour voir arriver l'armée du Roi, vit bien qu'il n'étoit pas en état de la défendre ; il y laiſſa néanmoins trois ou quatre cens hommes, avec ordre, comme il parut depuis, de ſe rendre en cas que l'on paſſât la riviere, & qu'ils viſſent que l'on formât le ſiége. L'armée de l'ennemi étoit entre cette Place & Nieuport ; mais ayant mis des gens dans Ypres, ils s'étoient beaucoup affoiblis ; & outre cela, ils ne trouvoient pas à propos, à cauſe de l'étonnement de leurs troupes, de faire tête en aucun endroit, quelque ſerré qu'il fût.

L'armée du Roi fit un pont auprès de Dixmuyde ; & ayant fait paſſer quelques troupes pour ſommer la Ville, M. de Moret arriva en ce tems-là, envoyé par M. le Cardinal à M. de Turenne, pour lui dire que le Roi étoit à l'extrémité, & qu'il n'entreprît rien avant que de ſçavoir l'état de la maladie de Sa Majeſté : peut-être que l'on eût ſongé à paſſer la riviere, ſi la Ville ne ſe fût renduë. Les habitans envoyerent demander à capituler ; & M. de Turenne permit à la garniſon de ſe retirer à leur armée ou à Nieuport ; ce qu'elle fit. M. le Cardinal mandoit à M de Turenne de lui envoyer quelques Compagnies des Gardes & deux ou trois des Suiſſes ; ce qu'il fit : M. le Comte de Soiſſons s'en alla avec ces Compagnies de Suiſſes. On étoit fort en peine de la maladie du Roi ; & toute l'armée avoit les ſentimens qu'elle devoit, réſoluë de demeurer dans ſon devoir ſi quelque malheur arrivoit. Comme c'eſt une choſe qui regarde le détail de la Cour, beaucoup de perſonnes qui y étoient, pourront parler de toutes les circonſtances, leſquelles M. de Turenne a fort bien ſçûës. Le Roi a toujours dans cette extremité témoigné une grande tendreſſe à M. le Cardinal, lequel fut un jour ou deux en peine des diſpoſitions de Monſieur, auquel il parla de très-bon ſens, & lui dit qu'il ſçavoit qu'il y avoit des gens qui caballoient avec lui ſur la maladie du Roi, & que ſi quelque malheur arrivoit, qu'il ne falloit pas qu'il ſe mit en peine, ni douter que lui & tout le Royaume ne ſe ſoumiſſent. M. le Cardinal contre qui on crie,



Digitized by Google

AN. 1658. comme on fait d'ordinaire contre ceux qui gouvernent, trouva beaucoup d'amis en ce tems-là. Il y eut quelques femmes à qui la Reine ſçut fort mauvais gré des diſcours qu'elles avoient tenu durant la maladie du Roi, & de leur curioſité de voir comme il ſe portoit. Le Roi fut deux jours à l'extrémité, & revint par du vin émétique, parlant dans ſes reveries fort ſouvent de l'armée. Il commença après un grand effort de nature à reprendre un peu de vigueur, & il n'y eut d'allarme que ces deux jours; car les réjoüiſſances recommencerent après, & l'on envoya des courriers par tout annoncer la convaleſcence de Sa Majeſté.

M. de Turenne ne bougea de l'armée auprès de Dixmuyde, & recevoit tous les jours de M. le Cardinal des lettres ſur l'état où étoit le Roi, dont la maladie fit arrêter l'armée neuf ou dix jours, ſans rien entreprendre. On fit ſeulement avancer M. le Marquis de Créqui fort proche de Nieuport: l'ennemi croyant que c'étoit le Corps de l'armée, quitta ſon Camp qui étoit à une demie heure de Nieuport, derriere un canal où il commençoit à ſe retrancher, & ſe ſépara. M. le Marquis de Caracéne entra à Nieuport avec une bonne partie de l'Infanterie; M. le Prince s'en alla à Oſtende, & Dom Juan à Bruges. Sans la maladie du Roi, M. de Turenne ſe ſeroit mis entre Nieuport & Oſtende le même jour que l'ennemi ſe ſépara; & comme on a ſçû depuis qu'ils n'avoient ni vivres ni munitions de guerre dans cette Place, & qu'on pouvoit couper tous leurs convois, il eſt certain que l'on eût pris les deux tiers de l'armée d'Eſpagne, avec un peu de patience.

Le Roi commençant à ſe mieux porter, M. le Cardinal manda à M. de Turenne qu'il s'en venoit à Bergues, & le pria de s'y en venir. C'étoit dans le commencement du mois de Juillet; & M. le Maréchal de la Ferté qui avoit aſſemblé ſon Corps ordinaire de troupes, qui pouvoit monter en tout à cinq ou ſix mille hommes, étoit vers Lens; & M. le Cardinal lui avoit promis dès le commencement de la Campagne, qu'il prendroit quelque tems pour lui faire faire un ſiége; de ſorte qu'il lui manda de s'en venir à Caſſel, & M. le Cardinal s'y trouva avec M. de Turenne: M. le Tellier y étoit auſſi; & devant que de partir de Bergues, on étoit convenu qu'il n'y avoit point d'autre Place à aſſiéger que Gravelines, M. de Turenne ayant fait voir à M. le Cardinal qu'il eſperoit couvrir avec l'armée Bergues, Furnes & Dixmuyde, & qu'il pouvoit donner la main à Gravelines, ſi l'ennemi y alloit; ce qu'on ne pouvoit pas faire au ſiége d'aucune autre Place, où il eût fallû s'éloigner davantage des Villes con-

Digitized by Google

quiſes. J'avois oublié de dire que M. de Turenne avoit déja vû une fois M. le Cardinal à Bergues depuis la maladie du Roi, où il lui avoit conté tout ce qui s'y étoit paſſé. Le Miniſtre laiſſa partir le Roi pour aller à Paris avec la Reine : Sa Majeſté étoit encore fort foible ; mais elle ſe remit fort promptement ; & le Cardinal voulant voir encore commencer quelque choſe avant que de s'en aller, allongea ſon ſéjour dans le pays juſqu'à la priſe de Gravelines. On alla donc à Caſſel, où étoit M. le Maréchal de la Ferté, qui dit à M. le Cardinal, que pourvû qu'il demeurât dans le voiſinage, il entreprendroit ce qu'il voudroit, & ainſi il fit marcher des troupes pour inveſtir Gravelines. AN. 1658.

Depuis la bataille de Dunkerque, l'ennemi avoit retiré ſa meilleure Infanterie de Gravelines ; & ayant le cœur du pays à défendre, n'avoit laiſſé dans cette Place que ſept à huit cens hommes. M. de Turenne envoya ſept ou huit Régimens d'Infanterie pour le ſiége, & demeura auprès de Dixmuyde : M. le Marquis de Créqui étoit toujours avec un Corps détaché près de Nieuport, où M. le Duc d'York & M. le Marquis de Caracène furent plus d'un mois, M. le Prince à Oſtende, & Dom Juan à Bruges, & M. le Prince de Ligne à Ypres. L'armée du Roi ne s'affoibliſſoit que par les maladies, quoiqu'il fallût aller tous les jours au fourage, & que l'on fit beaucoup de courſes dans le pays.

M. de Turenne envoya M. de Varenne, Lieutenant Général, que M. le Maréchal de la Ferté lui demanda, comme une perſonne qui entendoit très-bien les ſiéges. Le troiſième ou quatrième jour après la tranchée ouverte, il fut tué d'un coup de canon. Il avoit été toute ſa vie avec M. de Turenne ; & c'étoit un des meilleurs Officiers qu'il y eût en France. M. le Comte de Moret fut auſſi tué du même coup. Il étoit Lieutenant des Gendarmes de M. le Cardinal, & devoit avoir le Gouvernement de Gravelines. M. de Turenne l'aimoit tendrement ; & il n'y avoit point de Gentilhomme en France à qui il eût ſi-tôt ouvert ſon cœur, lui ayant reconnu en diverſes affaires un procedé fort ſincere, & accompagné de beaucoup de jugement, ſans laquelle qualité toutes les autres, & principalement à la Cour, ſe rendent inutiles & à ſoi & à ſes amis. Il n'eſt pas croyable combien il en a été touché, comme d'une perte qui ne ſe répare point.

On ne fit preſque point de circonvallation à Gravelines, à cauſe que l'armée du Roi couvroit le ſiége. On demeura trois ſemaines devant la Place, & la tranchée avoit été ouverte près de quinze jours avant que les ennemis changeaſſent de poſture. Ils avoient toujours eu un Corps ſous

AN. 1658. M. de Marſin, qui regardoit le Luxembourg, lequel ils firent rapprocher de la Flandre, & leverent trois ou quatre mille hommes de pied vers le Brabant : tout cela ſe trouva prêt à marcher vers le tems que j'ai dit. Ils avoient au commencement de la Campagne un Corps de Cavalerie qui paſſoit douze mille chevaux : ils l'eſtimoient quatorze mille, lequel s'étant raccommodé, & ayant beaucoup de Régimens qui n'avoient pas été à la bataille de Dunkerque, leur armée s'aſſembla vers Bruges ; & s'approchant de la Lys pour s'éloigner du côté de Dixmuyde, où étoit l'armée du Roi, ils y joignirent M. de Marſin, avec une partie de ſes nouvelles levées, paſſerent par Ypres, où étoit le Corps de M. le Prince de Ligne, & s'avancerent vers Poperingue en Corps d'armée, où étoient tous les Généraux.

M. de Turenne voyant que le côté de Nieuport & d'Oſtende ſe dégarniſſoit de troupes pour compoſer l'armée, changea de poſture, & fit marcher M. le Marquis de Créqui avec ſon Corps, qui étoit proche de Nieuport, à la Fintelle, pour ſe tenir à la tête de l'armée de l'ennemi, qui étoit à Poperingue, & qui s'avançoit à Roſebrugh : ce Corps avoit ordre de renvoyer ſes bagages au Camp, & étoit deſtiné pour Dixmuyde, y tenant toujours la main par des Dragons & de la Cavalerie qui étoit à la Kenoque, de peur que l'ennemi, qui avoit tout ſon bagage ſous Ypres, ne dérobât une marche, laiſſant Bergues à main droite, pour aller ſecourir Gravelines, éloignée ſeulement de ſix à ſept heures.

M. de Turenne tenoit deux brigades de Cavalerie à Mardyck, qui avoient ordre de marcher à Gravelines dès qu'ils auroient langue des ennemis ; & lui avec peu de troupes ſe tenoit auprès de Dunkerque, d'où il avoit répandu de petits Corps ſéparés juſques par-delà Furnes. On laiſſoit toujours une garde devant Dixmuyde ; & de l'autre côté, ce qui étoit à Mardyck voyoit le Camp de Gravelines : il y a bien deux lieuës de l'un à l'autre, mais c'eſt le pays qui fait que l'on peut ſe gouverner de cette façon. L'ennemi ne pouvant le traverſer qu'en faiſant des ponts, on étoit libre à ſe ſeconder ſur une grande digue : les bagages qui étoient à côté n'embarraſſoient point ; & ces Corps à une demie heure, ou une heure les uns des autres, étoient auſſi-tôt ſecourus par-deſſus la digue ; & la connoiſſance du pays fait voir que l'on ne peut pas ſe mettre entre deux.

On demeura en cette poſture-là juſqu'à la fin du ſiége de Gravelines qui dura vingt-cinq ou vingt-ſix jours de tranchée ouverte : M. le Marquis

Digitized by Google

d'Uxelles y fut tué, qui étoit un homme de mérite,& qui étoit des premiers Lieutenans Généraux de France. Il y eut bien auſſi huit ou neuf cens hommes de tués ou bleſſés au ſiége ; & comme c'eſt une des meilleures Places qui ſe puiſſe voir, quoiqu'il y eût fort peu de gens dedans, ils ne laiſſerent pas de faire une réſiſtance qui donna aſſez de peine. AN. 1658.

Les ennemis qui étoient à Roſebrugh ayant ſçu que Gravelines capituloit, ſe retirerent vers Ypres, & de-là le long de la Lys. M. le Cardinal qui avoit demeuré durant tout le ſiége à Calais, & qui avec un grand ſoin faiſoit fournir toutes choſes, quoiqu'il ne parut pas qu'il y eut aucun préparatif au commencement, s'en vint à Dunkerque avant que de s'en retourner trouver le Roi. On eſt obligé de dire qu'il n'y a perſonne, ni qui travaille tant, ni qui trouve tant d'expédiens avec une grande netteté d'eſprit pour terminer beaucoup d'affaires de différentes ſortes. Beaucoup de perſonnes qui auroient été en ſa place s'en ſeroient retournés avec le Roi après la priſe de Dunkerque, où il s'en vint ainſi que j'ai dit, & où M. de Turenne le trouva.

M. le Maréchal de la Ferté, après la priſe de Gravelines, laiſſa ſes troupes à deux ou trois Lieutenans Généraux, & s'en retourna en France, où il avoit des affaires. On renvoya deux ou trois Régimens d'Infanterie auprès de Hedin, où il demeuroit un Corps d'armée de dix mille chevaux & de neuf à dix mille hommes de pied, & un aſſez bel équipage d'artillerie & de vivres pour la Campagne. M. le Cardinal reſta un jour entier à Dunkerque, & le Roi qui s'étoit arrêté quelques jours à Compiégne, & qui étoit entiérement remis, le preſſoit de l'aller trouver en diligence à Fontainebleau, où il s'en alloit avec la Reine & toute la Cour. M. le Cardinal dit à M. de Turenne de faire les choſes qu'il trouveroit être le plus à propos ; ſouhaittant que l'on pût faire enſorte de laiſſer beaucoup de troupes dans le pays ; l'avertiſſant ſeulement qu'il avoit eu avis certain que les ennemis, après la priſe de Dunkerque, s'attendoient aſſez à perdre Armentiéres.

M. de Turenne étoit toujours d'avis qu'on laiſſât quelques troupes auprès de Hedin ; afin que s'il ne réüſſiſſoit à rien de conſidérable dans le pays, que l'on put, en fortifiant ce Corps-là, faire un blocus à Hedin tout l'hiver ; & ce fut la raiſon pour laquelle on y envoya ces Régimens. On deſtinoit M. le Maréchal de Schulemberg pour avoir la direction de cette entrepriſe. Dans ces penſées, M. le Cardinal partit de Dunkerque pour s'en aller à Paris, & M. de Turenne retourna joindre l'armée qui étoit à quatre

An. 1658. heures de Dunkerque. L'ambaſſadeur d'Angleterre demeura dans cette Place avec une grande garniſon. Il y eut au plus deux mille ſoldats Anglois ſous M. Morgan qui ſuivirent l'armée, & M. de Turenne ordonna au Corps de M. le Maréchal de la Ferté de le ſuivre à Dixmuyde.

L'embarras de la ſortie de Gravelines les retint un jour ; mais comme c'eſt un pays étroit, où l'on ne ſait que s'embaraſſer d'attendre trop de troupes à un rendez-vous, il paſſa avec l'armée, & alla loger au-delà de Dixmuyde, où ayant laiſſé ordre à M. de Schomberg de mettre enſemble ſept ou huit Régimens qu'il lui laiſſa pour demeurer ſous les Places de Dixmuyde, Furnes & Bergues, il marcha avec l'armée à Thielt, qui eſt à mi-chemin entre Bruges & Gand, avec deſſein de marcher ſur la Lys & ſur l'Eſcaut ; laiſſant l'ennemi loin derriere lui, qu'il ſçavoit avoir deſſein de couvrir Armentieres & Courtrai ; afin qu'en donnant jalouſie de ces grandes Places de Gand & de Bruges, il le fit ſéparer, ou prendre une poſture qui lui donneroit occaſion de faire quelque choſe de conſidérable. L'ennemi, après la priſe de Gravelines, s'étoit logé au-delà de la Lys & avoit laiſſé un grand Corps dans Ypres, à ſa tête. M. de Turenne, ayant un grand Corps de Cavalerie à l'avant-garde, arriva à Thielt de bonne heure, commanda que l'armée y logea, & paſſa outre, marchant droit à Deynſe, où il ſçavoit qu'il y avoit un pont ſur la Lys : de-là il vouloit, ſans s'arrêter avec cette avant-garde, marcher droit à Oudenarde, quoiqu'il n'eût pas été dans le pays, le ſçachant très-bien & par les gens du pays & par les Cartes : mais à l'entrée de la nuit le guide le perdit ; de maniere qu'il fut obligé de retourner au quartier, bien marri d'avoir manqué le deſſein d'Oudenarde. Il ne laiſſa pas néanmoins d'envoyer M. de Gaſſion avec cinq ou ſix Régimens à Deynſe ſur la Lys, avec ordre d'envoyer des partis vers Oudenarde, perſuadé qu'il n'y avoit pas d'apparence de marcher plus outre, ſans attendre l'arriere-garde qu'il avoit laiſſée à huit ou neuf heures de-là.

On ſéjourna deux jours à Tielt ; & comme M. de Turenne ſçut que ces troupes de l'arriere-garde arrivoient à une heure de-là, il partit de grand matin avec toute l'armée, laiſſant le bagage à Tielt, & ce Corps de M. le Maréchal de la Ferté qui faiſoit l'arriere-garde, le venant joindre à la pointe du jour avec la réſerve de l'armée qui y demeura, il commanda à tout ce Corps d'y camper, ayant fait ſeulement changer le Camp ; enſorte qu'il pût être plus ſûr & plus prêt à déloger, pour le venir joindre au premier ordre ; & marchant lui-même à la pointe du jour avec une partie de l'ar-

Digitized by Google

mée, ſans bagage, il paſſa la riviere de la Lys à Deynſe, où il apprit qu'il étoit arrivé un Corps de cinq ou ſix Régimens de l'ennemi à Oudenarde. Ayant envoyé beaucoup de partis pour donner jalouſie à l'ennemi de tous les côtés, & laiſſé encore quelques Régimens ſous M. de Gaſſion à Deynſe, il marcha le même jour à Gavre, qui eſt un Château ſur l'Eſcaut à trois heures de Deynſe, où il arriva encore de fort bonne heure. L'ennemi n'ayant pas eu le tems de s'aſſembler derriere l'Eſcaut, il n'y parut que cinquante chevaux. Il s'y devoit trouver beaucoup de payſans; mais les marches promptes ne donnent loiſir qu'aux raiſonnemens, ſans laiſſer de temps pour apporter les remedes. De quatre ou cinq mille payſans qui avoient ordre de ſe trouver à ce paſſage, il n'y en eut que deux ou trois cens qui s'enfuirent auſſi-tôt, à la réſerve de cinquante qui ſe mirent dans le Château qui étoit de l'autre côté de l'eau. AN. 1653.

Comme les Dragons de l'armée du Roi arriverent ſur le bord de l'eau, & la Cavalerie de l'avant-garde, il y eut d'abord près de deux cens chevaux qui paſſerent la riviere à la nage ſous le Château, dont ceux de dedans furent ſi effrayés, qu'ils ſe rendirent tous auſſi-tôt. M. de Turenne fit paſſer enſuite quatre Régimens de la brigade de Podwitz avec tous les Corps des Régimens, & on courut juſqu'à quatre lieuës de Bruxelles. Quelques Régimens de l'ennemi, qui paſſoient vers Gand, laiſſerent leur bagage; & cela mit une telle confuſion, que les Régimens qui étoient ſous Oudenarde marcherent auſſi vers Bruxelles. C'étoit Dom Antoine de la Cueva qui les commandoit, qui en eut l'ordre. On fit travailler auſſi au pont de batteaux ſur l'Eſcaut, & M. de Turenne n'étoit pas encore réſolu à rien, quand le lendemain de grand matin il ſçut par un homme qui étoit envoyé du Gouverneur d'Oudenarde, pour demander des ſauves-gardes, comme la Cavalerie en étoit ſortie. Il prit auſſi-tôt mille chevaux & deux cens Dragons & paſſa l'Eſcaut, envoya dire au Gouverneur par M. de Madaillan, qui ſervoit d'Aide de Camp près de lui, qu'il alloit l'aſſiéger, & qu'il ſe décidât à demeurer neutre, & à donner paſſage à l'armée. Il s'approcha de la ville avec cette Cavalerie, & fit ſaiſir par ſes Dragons quelques maiſons tout proche de la porte. Il y eut un tems que l'on crut que le Gouverneur ſe rendroit; mais voyant le peu de gens qu'il y avoit, il recommença à tirer. M. de Turenne, après avoir demeuré trois ou quatre heures proche de la Place, & voyant qu'il y avoit ſi peu de gens dedans, réſolut de s'y en venir avec l'armée, & commanda à un parti de trois cens chevaux ſous le Lieutenant Colonel de Bouillon, d'aller de l'autre côté

Digitized by Google

An. 1658. de l'eau, pour empêcher qu'on y jettât des troupes par Courtrai. Il s'en alla lui-même à l'armée, ayant envoyé querir sept ou huit cens mousquetaires, pour fortifier M. d'Humieres qui n'avoit que ces deux cens Dragons. Comme il étoit à une heure de-là, ceux de la ville ne voyant que fort peu de gens près de leurs portes, firent une sortie sur les Dragons, & en tuerent quelques uns, mirent le feu aux maisons & les en chasserent. M. de Turenne pensa en chemin qu'il y avoit quelque danger de laisser ce Corps-là si proche de la ville, & que les ennemis auroient le tems de faire passer un Corps par Tournai : c'est pourquoi il renvoya S. Martin, Maréchal des logis de la Cavalerie, dire à M. d'Humiéres qu'il se retirât à moitié chemin de la ville à l'armée ; ce qu'il fit à l'entrée de la nuit : & le lendemain de grand matin, ayant travaillé à défaire le pont toute la nuit, l'armée marcha tout le long de l'eau, en remontant droit à la ville, & faisant tirer le pont après soi.

Ce Lieutenant Colonel de Bouillon battit à la pointe du jour deux Régimens qui vouloient entrer dans la ville. La Cavalerie de l'un des deux fut toute prise ; mais les Dragons y entrerent qui n'étoient pas plus de cent. L'armée arriva de bonne heure devant la ville du côté de Courtrai, & le Corps qui avoit été le jour auparavant de l'autre côté, eut ordre de s'avancer à son même poste : & M. de Turenne ayant passé l'eau en bateau, le pont n'étant pas fait, alla visiter les postes ; & étant descendu le long de la côte, il y vit un lieu où il pouvoit venir des gens tout à couvert de Courtrai : il y fit venir les Dragons du Roi. Comme il visitoit ces lieux-là avec trente ou quarante chevaux, s'étant un peu éloigné du lieu où il avoit laissé les Dragons, trois Régimens de Cavalerie, sous M. de Chamilli, que M. le Prince avoit commandé pour entrer dans la ville, arriverent en plein jour au lieu où on ne faisoit que de mettre les Dragons. M. de Péguilain, qui les commandoit, s'y étant rencontré, ils tinrent ferme dans une ruë ; ce qui arrêta tout court cette Cavalerie, laquelle prit aussi-tôt l'épouvante. Il n'y en entra pas un dans la ville, & M. de Chamilli fut pris avec la moitié de ses gens. C'étoit le Régiment de Condé & deux autres Régimens, lesquels ayant voulu venir de l'autre côté de l'eau, le Gouverneur de la Place les avoit envoié avertir qu'il n'y avoit personne du côté qu'ils aborderent, comme en effet les troupes ne faisoient que d'y arriver un quart d'heure auparavant. On sçut par les prisonniers comme les ennemis s'étoient fort séparés ; & ainsi on vit bien que sans lignes, ni presque de communication sur l'Escaut, que par un petit pont que l'on fit la nuit, que l'on pourroit aisément prendre la Place.

M,

Digitized by Google

M. de Turenne avoit mandé le jour auparavant à tout le Corps qui étoit demeuré à Tielt avec le bagage, de marcher droit à Oudenarde, de façon qu'il y arriva le ſoir même : & ayant ouvert la tranchée la nuit en trois endroits différens, & approché en deux heures d'une demi-lune que l'on alloit prendre, ceux de la ville demanderent à capituler : on les reçut comme les bourgeois le demandoient ; mais trois Régimens qui étoient entrés de Courtrai le jour qu'on s'étoit approché de la ville, de l'autre côté de l'eau, ne furent point reçus à autre compoſition que priſonniers de guerre. AN. 1658.

Oudenarde étoit une ville où il y avoit un très-grand peuple ; mais où il manquoit de tout pour ſa défenſe : auſſi eſt-elle ſi fort au milieu du pays, qu'elle n'étoit pas eſtimée comme une ville de guerre. Comme c'étoit une conquête fort avancée, la conſervation en paroiſſoit aſſez difficile durant l'hiver, & M. de Turenne fut en doute un peu de tems s'il s'avanceroit vers Bruxelles avec l'armée, ou s'il retourneroit ſur la Lys, où il ſçavoit bien que Menin étoit une Place à pouvoir accommoder, & dont la ſituation donnoit beaucoup de facilité pour la communication de Dixmuyde à Oudenarde. Auſſi il ne ſçavoit ſi en marchant promptement ſur la Lys, il ne trouveroit pas occaſion d'entreprendre ſur Courtrai. Ce qui l'empêcha d'avancer vers Bruxelles, qu'il eut eſpéré pouvoir prendre, c'eſt, que n'ayant qu'un équipage de campagne, & pour deux ou trois jours de vivres, il ne pouvoit faire un ſiége : de maniere que la moindre réſiſtance qu'il eût trouvé, étant obligé d'épuiſer tout ce qu'il y avoit de vivres dans Oudenarde, & la ville n'étant point fortifiée, il eût fallu ſe retirer en arriere & quitter le pays audevant d'Oudenarde, & Oudenarde même : au lieu que ſe mettant en arriere, il vivoit par ce qui lui venoit de la mer, & prenoit des meſures plus ſûres pendant ſix ſemaines ou deux mois pour la conſervation d'Oudenarde. Il y laiſſa ſeulement deux Régimens de Cavalerie & quatre cens hommes de pied ſous M. de Rochepaire, & marcha le lendemain que la ville fut renduë ; en remontant l'Eſcaut qu'il laiſſoit à gauche, il fit ſuivre des batteaux, comme s'il eût voulu faire un pont pour aſſiéger Tournai, ou pour entrer dans le Brabant. Il avoit toujours laiſſé M. de Gaſſion avec douze ou quinze cens hommes pour garder le pont de Deynſe ſur la Lys ; il lui envoya ordre de le venir joindre au Camp à une heure & demie d'Oudenarde, d'où il vouloit partir à minuit, eſpérant que par une marche prompte & qui ne ſeroit pas vûë, il trouveroit quelque choſe d'important à faire ſur la Lys.



BIBLIOTECA

Digitized by Google

AN. 1658. On n'eut nouvelle que quatre heures devant le jour que M. de Gaſſion arrivoit ; & comme on ne vouloit pas marcher ſans ſavoir où il étoit, pour ne le pas laiſſer trop en arriere, on partit ſeulement deux heures devant le jour, en prenant aſſez long-tems le chemin de Tournai, où étoit M. le Prince. Dom Juan & une partie des troupes étant marché vers Bruxelles, on fut environ à midi auprès de Menin. C'étoit au commencement de Septembre ; M. de Turenne ayant envoyé trente chevaux de ſa garde pour ſçavoir ſi les ennemis étoient à Menin, ils lui amenerent deux priſonniers qui lui dirent que M. le Prince de Ligne étoit à une heure & demie de-là avec deux mille hommes de pied, & quinze ou ſeize cens chevaux du même côté de la riviere. Il commanda les Régimens de Cavalerie qui étoient à l'avant-garde, pour les engager. C'étoit celui du Comte de Roye & de Melun ; & comme il y avoit beaucoup d'Officiers qui venoient au logement, ils pouſſerent auſſi avec les premieres troupes commandées. On les ſuivit au grand galop avec la Cavalerie qui ne marchoit pas ce jour-là en trop bon ordre. M. le Prince de Ligne avoit toujours été avec ce Corps dans Ypre, & comme l'ennemi crut que l'armée du Roi vouloit aller vers Bruxelles, ce Prince devoit entrer dans Tournai, quand M. le Prince en partiroit pour joindre Dom Juan vers Bruxelles, il étoit en alte dès le matin en campagne pour ſe gouverner ſuivant ce qu'il apprendroit par Tournai, ou par des partis qu'il avoit envoyés vers l'armée du Roi, qui retournerent ſans aucune langue, hors une ſeule qui arrivoit dans le tems qu'on commençoit à pouſſer. Si on avoit attendu que quelques troupes fuſſent enſemble pour charger, il eſt ſûr que les ennemis auroient eu le tems de ſe retirer ; mais M. de Turenne ayant commandé aux premiers de s'engager ſans attendre ni Dragons ni Infanterie, il leur ôta tout moyen de ſonger à autre choſe qu'à faire tête comme ils ſe trouvoient diſpoſés le long du chemin ; tout ce pays-là étoit fait de façon que l'on ne peut y aller que deux ou trois de front. Les premiers qui aborderent furent des Officiers qui avoient pouſſé à la tête, dont quelques-uns furent tués. Les Regimens de l'ennemi de Droot & de Louvigny ayant monté à cheval, repouſſerent au commencement les premieres troupes de la garde. Le Comte de Roye ſe trouva à la tête de ſon Regiment qui fit fort bien, & chargea le Regiment de Louvigny dont le Meſtre de Camp fût très dangereuſement bleſſé & fait priſonnier. Le Comte de Roye y reçût deux coups de piſtolet aux deux jambes & rompit les premiers eſcadrons de l'ennemi : les Regimens de la Reine, Rennel & Crequi ſuivoient, à la tête deſquels M. d'Humieres & M. de Ga-

Digitized by Google

dagne ſe mirent, & le Regiment de Dragons de la Ferté. Les ennemis voyant que les troupes ſe ſecondoient les unes les autres de ſi près, commencerent à ſe mettre en confuſion. Leur Infanterie qui étoit dans des camps fermés, ne fit qu'une mechante décharge, & commença à jetter les armes. On les ſuivit juſqu'à un Pont ſur la Lys qui eſt à un Château que les ennemis tenoient nommé Commines. Ils avoient quelque bagage & des chariots de vivres qui leur étoient venus de Lille, qui aiderent encore à les mettre en confuſion. Ainſi on prit preſque toute leur Infanterie, leurs armes & leurs drapeaux; & pour la Cavallerie il ne s'en ſauva que trois ou quatre cens chevaux à Ypres avec le Prince de Ligne, & quelque cent ou cent cinquante ſe retirerent à Lille de mille ou douze cens chevaux qu'ils étoient, & de douze ou treize cens hommes de pied dont preſque tous les Officiers furent pris, mais beaucoup de ſoldats dans les haies ſans armes. Comme chacun eſt d'ordinaire bien aiſe de parler, quoique ce ſoit au déſavantage de ſon parti, il y eut divers priſonniers qui dirent que la ville d'Ypres étoit dégarnie. M. de Turenne voulut au commencement faire avancer du canon pour prendre le Château de Commines, mais il changea après de penſée, M. d'Humiere lui ayant dit que l'on pouvoit faire quelque choſe à Ypres. Ainſi l'on y marcha de peur que dès la même nuit il n'y entrât des gens d'Armentieres, ou de la garniſon ordinaire qui étoit renforcée par les troupes de S. Omer & Aire, arrivez depuis deux jours, ou par celles de M. le Prince à Tournai qui n'en eſt qu'à cinq heures. D'ailleurs un Secretaire de M. le Prince de Ligne ayant été pris, on trouva ſur lui diverſes lettres de M. le Prince, écrites de Tournai le jour auparavant, & la nuit avant le combat, par leſquelles il mandoit la marche de M. de Turenne en remontant l'Eſcaut: mais quoique beaucoup de gens ayent dit qu'il l'avoit averti de repaſſer la Lys, & de ſe mettre en lieu pour pouvoir entrer dans Ypres, cela ne paroiſſoit pas par ces lettres. En effet dans des guerres de campagne, il eſt impoſſible de pouvoir preſcrire juſtement à un Corps ſeparé, comme il doit ſe gouverner dans chaque action, parce que tous les differens mouvemens de l'ennemi, & les diverſes connoiſſances que l'on en a, doivent faire changer de conſeil, & on ne peut donner à un homme qui commande que certaines regles generales, le reſte dependant de ſa conduite & de la fortune. Ainſi M. le Prince, à ce que je croi, n'avoit rien preſcrit determinement à M. le Prince de Ligne, qui avoit envoié divers partis pour prendre langue de l'armée du Roi: mais ceux de Menin fermerent la porte à un de ces partis, de peur qu'il ne pillât la ville, & un autre n'ayant pris aucune

AN. 1658.

AN. 1658. langue, n'arriva dans le camp des ennemis qu'un moment avant que nos premieres troupes commencerent à les charger. Ce fut la grande diligence avec laquelle on marcha aux ennemis, qui les empecha d'avoir nouvelles par leurs partis.

Afin donc d'empêcher qu'il ne se jettât personne dans Ypres, M. de Turenne envoia promptement dire à la brigade de M. de Podwitz qui étoit composée de huit ou dix escadrons, & qui n'étoit pas ce jour-là à l'avant-garde, de faire rafraichir leurs chevaux une heure ou deux, pendant lequel temps il s'en alla à Menin pour demander le passage pour les troupes; & comme c'étoit une Place à demi rasée, les bourgeois n'en firent aucune difficulté. Il y a un pont sur la Lys où ayant fait raccommoder quelque peu de chose, M. de Podwitz passa avec douze ou quinze cens chevaux le jour même du combat, & fit presqu'à l'entrée de la nuit, ou au moins avant qu'elle fut finie, devant Ypres sur le chemin qui venoit d'Armentieres. En y arrivant il vit un Regiment de deux ou trois cens Dragons qui venoit d'Armentieres pour y entrer, & leur fit couper en diligence le chemin, de sorte qu'il n'y entra que sept ou huit hommes, le reste fut pris ou se retira à Armentieres. M. de Turenne avoit aussi envoié M. de S. Lieu dès le soir avec une brigade de Cavalerie pour se mettre sur le chemin de Gand à Ypres, mais ils ne rencontrerent personne.

L'armée campa cette nuit-là auprès de Menin, qui est à quatre heures d'Ypres: M. de Turenne commanda que l'on se tint prêt sans marcher, en attendant qu'un Corps qu'il avoit laissé pour faire tête à Tournai, & pour couvrir les bagages de l'armée, l'eût joint, ou au moins qu'il sçût qu'il étoit en marche. Le matin on entendit grand bruit au Camp, comme d'un magazin qui avoit sauté, & on apprit par des gens qui étoient sur un clocher, que c'étoit à Ypres; cela fit encore hâter la résolution d'y aller. M. de Turenne laissa dans Menin mille hommes de pied & cinq cens chevaux, envoya ordre à M. de Gassion (qui avec huit cens hommes de pied & cinq cens chevaux, étoit parti de Deynse, & avoit rejoint le Corps qui étoit auprès de Tournai) d'aller à Oudenarde, ce qui y étoit resté de troupes étant trop foible. Il marcha lui-même droit à Ypres, commandant que tout, excepté ce qui étoit demeuré à Menin, & ce qu'il avoit envoyé à Oudenarde, marchât avec le bagage. L'armée ne put arriver que fort tard devant Ypres. Douze ou quinze cens hommes étoient aussi demeurés sous M. de Schomberg, pour garder les Places de Bergues, Furnes & Dixmuyde, à qui ordre fut envoyé de venir à Ypres;

Digitized by Google

& de s'approcher de l'armée, mettant ces Places en ſûreté. M. de Turenne étoit fort foible arrivant devant Ypres ; & il vouloit conſerver Oudenarde, qui n'étoit point en état de défenſe, & Menin, qui étoit le ſeul paſſage qu'il eût ſur la Lys. Comme M. le Cardinal étoit parti de Dunkerque, il avoit trouvé à propos, & M. de Turenne en étoit d'avis, de laiſſer quelques Régimens d'Infanterie à M. le Maréchal de Schulemberg, pour voir ſi on pourroit faire un blocus à Hedin. On ſçavoit bien que l'on pouvoit faire état d'avoir encore deux ou trois mille hommes d'Infanterie de ce côté-là ; & l'ennemi étoit en ſi mauvais état par la bataille des Dunes, par le combat du Prince de Ligne, & par tant de Régimens défaits, & tant de partis battus, que l'on pouvoit hazarder d'attaquer une grande Place avec peu de gens. Il n'y avoit pas d'outils pour ſe retrancher ; & M. de Turenne avoit commandé à quelques Régimens de Cavalerie d'en chercher, en marchant par les maiſons abandonnées des payſans. AN. 1658.

Le ſoir que l'armée arriva devant Ypres, on ne trouva point du tout de fourage ; mais le matin M. de Turenne fit le tour de la Ville, & toutes les troupes arriverent. On rompit quelques avenuës le mieux que l'on pût ; & quoique l'on apprît qu'il y avoit ſix ou ſept cens chevaux dans la Ville avec le Prince de Ligne, on ſe flatta un peu ſur le nombre d'Infanterie, que l'on crut n'être que de trois ou quatre cens hommes, mais que l'on vit de mille ou douze cens, dont, à la verité, il y avoit beaucoup de milice ; & ainſi on s'engagea à s'y attacher. M. Talon, Intendant de l'armée, fut envoyé à Dunkerque & Gravelines, pour faire venir des outils & des munitions de guerre & du canon, n'y ayant rien de tout cela en la quantité qu'il faut pour un ſiége dans une armée de campagne. M. de Turenne n'avoit pas deſſein de s'attacher à Ypres, comme pour y borner toute la campagne, & d'abandonner Menin & Oudenarde : il ſçavoit bien que la foibleſſe de l'ennemi arrivée par tant de pertes, l'avoit mis en état de n'être plus craint, comme l'eſt une armée qui peut entreprendre, quand celle qui lui eſt oppoſée eſt engagée à un ſiége. Le commencement du ſiége d'Ypres étoit comme une eſpece de blocus, tant parceque les outils & munitions manquoient, que parcequ'il étoit réſolu d'en partir avec une partie de l'armée, ſi l'ennemi entreprenoit quelque choſe. Pour être plus aſſuré de Menin, qui étoit le ſeul paſſage pour aller à Oudenarde, dès que M. de Schomberg fut arrivé avec douze ou quinze cens hommes qu'il avoit auprès de Dixmuyde, il l'envoya avec deux Régimens de Cavalerie & deux d'Infanterie, pour renforcer la garniſon de Menin, qui

AN. 1658. étoit une Place qui ne pouvoit être maintenuë que par beaucoup d'homme : il y avoit toujours eu mille ou douze cens chevaux détachés qui avoient été à S. Venant. Ils reçûrent les ordres de M. le Maréchal de Schulemberg, Gouverneur d'Arras, que M. de Turenne pria de s'avancer ſur la Lys pendant qu'il feroit le ſiége d'Ypres. Ce Maréchal marcha avec cette Cavalerie & quelques Régimens demeurés auprès de Hedin ; & tirant près de deux mille hommes de pied de ſa garniſon d'Arras, il vint camper à deux heures d'Ypres, & le lendemain marcha à Menin. M. de Turenne laiſſa auſſi ſous ſes ordres les troupes qui y étoient, en ayant ſeulement retiré M. de Schomberg avec deux Régimens d'Infanterie, en ayant fort peu pour le ſiége.

Deux jours après, il vint quelques outils du côté de Calais ; & M. le Maréchal de Schulemberg en mena auſſi deux ou trois mille. Après avoir fait quelques foſſés devant les avenuës les plus aiſées, on commença le ſiége, ouvrant la tranchée à la faveur d'une grande hauteur qui eſt à cinq cens pas de la Place, & derriere laquelle on peut mettre beaucoup de troupes à couvert : on ouvrit deux tranchées, dont les Gardes eurent la tête d'une, & les troupes de M. le Maréchal de la Ferté, qui étoient ſous deux ou trois Lieutenans Géneraux, eurent la tête de l'autre. J'oublioïs à dire que la Cavalerie de la Ville avoit fait le ſoir auparavant une ſortie, où M. de Charoſt fut fort bleſſé, & quelques Officiers ; mais la ſortie n'eut point d'effet, les aſſiégés ayant été repouſſés juſques ſur les paliſſades de la contreſcarpe. Toutes les perſonnes de condition y coururent, & y firent très-bien. Le ſecond jour de la tranchée on s'approcha fort de la contreſcarpe ; & le troiſième, croyant qu'il falloit diligenter, de peur que les ennemis n'euſſent le loiſir de ſe reconnoître, & de faire quelque entrepriſe ou pour le ſecours de la Place, n'y ayant point de circonvallation, ou par quelque diverſion, M. de Turenne réſolut de faire emporter la contreſcarpe, & renforça les deux attaques de cinq cens Anglois, dont il y avoit environ quinze cens dans le Camp. A l'entrée de la nuit, les ayant mis derriere cette hauteur entre les deux attaques, ils marcherent en même-tems que les François, & aborderent la contreſcarpe par un front de trois cens pas, avec beaucoup de grenades. Les ennemis ne firent pas beaucoup de réſiſtance, ayant mis une partie de leurs forces dans les demi-lunes, dans l'une deſquelles étoit M. le Prince de Ligne avec beaucoup d'Officiers. Les François & les Anglois ne ſe contentant pas d'être maîtres de la contreſcarpe, attaquerent les demi-lunes, & en pri-

Digitized by Google

rent trois : quelques Officiers de l'ennemi ayant été pris priſonniers, M. le Prince de Ligne ſe ſauva avec peine dans la Ville, ſur une planche qui traverſoit le foſſé plein d'eau. Il y eut un Capitaine Anglois qui les ſuivant dans la Ville, & croyant l'être des ſiens ou des François, fut pris, y étant entré aſſez avant. Au point du jour, toutes les contreſcarpes du front des attaques & trois demi-lunes étant priſes, on s'y trouva logé, quoiqu'avec peu de communication pour y aller. M. de Schomberg, M. de Gadagne & M. d'Humieres ſervirent à l'attaque des Gardes, qui agirent toutes les nuits avec beaucoup de vigueur ; & M. de Bellefons, M. du Coudrai Montpenſier & M. du Brezis ſervoient à l'attaque de Piémont, qui firent auſſi très-bien leur devoir. AN. 1658.

La quatrième nuit ſe paſſa à faire les communications pour aller aux contreſcarpes & aux demi-lunes, & à deſcendre au foſſé de la Place. La cinquième, la Cavalerie ayant porté beaucoup de faſcines, & le foſſé de la Ville commençant à ſe remplir à l'attaque des Gardes, ceux de la Ville demanderent à capituler ; & M. le Colonel Droot fut envoyé à M. de Turenne avec quelques-uns des principaux Bourgeois. Il accorda une capitulation fort honorable à M. le Prince de Ligne, qui ſortit le lendemain avec deux piéces de canon, ſix ou ſept cens chevaux, & onze ou douze cens hommes de pied, qui furent conduits à Courtrai. Comme le ſiége alla fort vite, on y perdit mille hommes, qui furent tués ou bleſſés avec beaucoup d'Officiers. Le ſiége ne dura que cinq jours ; & durant les ſept ou huit que l'on avoit demeuré devant la Place avant que d'ouvrir les tranchées, les ennemis ne croyant pas que l'on ſe réſoudroit à l'attaquer, n'avoient pris aucunes meſures pour la ſecourir, ni même pour être en état de ſe trouver en bonne poſture quand elle ſeroit priſe : de ſorte que M. le Prince de Ligne & Dom Juan d'Autriche ſe trouverent à Tournai auſſi empêchés après le ſiége d'Ypres que devant, voyant bien que la ſaiſon n'obligeroit pas ſi-tôt l'armée du Roi de ſortir de la Flandre. M. de Turenne pour ne pas perdre de tems, envoya dès le jour de la capitulation deux mille hommes, pour attaquer le Château de Commines ſur la Lys, qui eſt fort bon, & un paſſage conſidérable ; & le lendemain que la garniſon fut ſortie d'Ypres, il marcha avec toute l'armée, en s'avançant ſur la Lys pour favoriſer le ſiége. C'étoit le Colonel des Gardes Ecoſſoiſes, nommé Rutherfort, qui commandoit, & qui en trois jours obligea ceux du Château à ſe rendre, dont il ſortit quatre-vingt hommes.

M. de Turenne y ayant laiſſé garniſon, paſſa le lendemain la Lys avec

Digitized by Google

AN. 1658. l'armée, dont la Cavalerie étoit fort fatiguée, ayant beaucoup manqué de fourage devant Ypres : il s'arrêta entre la Lys & l'Eſcaut, dans un lieu nommé Turcoin, où il demeura cinq ou ſix jours, y ayant trouvé beaucoup de grain : il donna durant ce tems des ordres pour la fortification de Menin & d'Oudenarde. C'étoit à la fin du mois de Septembre ; & quoique la ſaiſon fut fort avancée, il falloit mettre Oudenarde, où il n'y avoit rien de commencé, en état de défenſe, étant, comme chacun ſçait, à quatre heures de Gand, & à ſept de Bruxelles ; les maiſons de deux ou trois fauxbourgs venans ſur le bord des foſſés, & y ayant une montagne du côté de Bruxelles, qui commande à une demie portée de mouſquet tout un côté de la Ville, perſonne ne ſçauroit demeurer hors des murailles ni de l'autre côté du foſſé, qui eſt plein d'eau.

M. le Maréchal de Schulemberg aïant demeuré à Menin juſqu'à cinq ou ſix jours après la priſe d'Ypres, s'en retourna à Arras, à cauſe de l'incommodité de ſes gouttes, laiſſant toutes les troupes qu'il avoit emmenées, même celles de ſa garniſon, à Menin. M. de Turenne après avoir demeuré quelques jours à Turcoin, & laiſſé ſeulement mille ou douze cens hommes dans Ypres, ſans déſarmer aucuns habitans, ſe fiant ſur l'armée qui reſtoit toûjours oppoſée à celle de l'ennemi, marcha ſur l'Eſcaut à un lieu nommé Epiere, entre Oudenarde & Tournai ; & ayant fait remonter des batteaux d'Oudenarde, il y fit deux ponts, ſe voulant appliquer principalement à la fortification d'Oudenarde, & à le pourvoir de munitions de guerre, dont il manquoit beaucoup. Pour cet effet, il en fit venir de France par Dunkerque à Ypres ; M. le Cardinal à qui il avoit mandé toutes choſes, étant bien aiſe des bons ſuccès, donnoit les ordres néceſſaires pour cela.

La marche de l'armée du Roi ſur l'Eſcaut remit les ennemis dans leur premiere confuſion : M. le Prince demeura à Tournai ; Dom Juan d'Autriche & le Marquis de Caracêne s'en allerent avec quelque partie des troupes à Bruxelles & à Tenremonde, qui eſt un lieu ſur l'Eſcaut entre Anvers & Gand, pour lequel les ennemis craignoient extrémement : ils mirent quelques troupes ſur la riviere du Tenre pour couvrir Bruxelles, en attendant ( faute de ſçavoir ni de pouvoir rien faire de mieux ) que les mauvais tems obligeaſſent l'armée du Roi de ſe retirer. Le lieu où elle étoit campée étoit fort plein de fourage, tant en deçà qu'au delà de l'eau ; & le pain de munition qui venoit par Ypres, remontoit ſur l'Eſcaut par Oudenarde. Ce fut ſeulement dès lors que l'on commença à travailler de bonne

Digitized by Google

bonne façon aux fortifications d'Oudenarde. M. de Rochepaire que M. de Turenne avoit laiſſé pour y commander, étoit un homme très-intelligent; de maniere qu'il trouva beaucoup de payſans; & le Chevalier de Clerville fort entendu aux fortifications, y étant envoyé, on commença de grands travaux, qui dans l'opinion d'un chacun, ne pouvoient pas être en état avant que l'armée ſe retirât; mais les ouvrages avançoient au-delà de toute attente : il y avoit plus de mille payſans qui travailloient tous les jours, outre les Soldats, & l'armée étoit à quatre ou cinq lieuës d'eux, pour couvrir les travaux : c'étoit une diſtance aſſez grande pour ne pas ruiner les environs, & par là incommoder la garniſon durant l'hiver. L'armée demeura près de quatre ſemaines dans ce Camp ſur le bord de l'Eſcaut; & comme elle étoit à trois heures de Tournai, où étoit M. le Prince avec peu d'Infanterie, mais deux ou trois mille chevaux, & à quatre de Courtrai, où il y avoit un grand Corps de Cavalerie, il ſe paſſoit tous les jours de petites actions & aux fourages & aux partis qui ſe rencontroient, dans leſquels l'armée du Roi avoit toûjours de l'avantage. AN. 1658.

Dans le commencement de Novembre, Dom Juan d'Autriche ayant eu avis que l'armée du Roi vouloit décamper d'Epiere, où elle avoit demeuré quatre ſemaines, s'en vint à Courtrai avec le Marquis de Caracêne & quelque Cavalerie qu'il avoit amenée d'auprès de Gand, croyant par-là hâter davantage par ſon approche la retraite de l'armée. M. de Turenne avoit réſolu de demeurer tout le tems qui ſe pourroit dans ce Camp, & après de paſſer au-delà de l'Eſcaut, du côté de Bruxelles, quoique la ſaiſon étoit ſi avancée que cela parût fort difficile. Ce qui l'obligeoit ainſi à allonger le plus qu'il pourroit la Campagne, c'eſt qu'il avoit reçû des lettres de M. le Cardinal, qui lui mandoit que le Roi & la Reine partoient de Paris pour aller à Lyon, ayant vû les affaires de Flandre ſi bien établies, & y ayant quelque tems qu'il avoit promis à Madame de Savoye que le Roi feroit ce voyage, pour voir Madame la Princeſſe Marguerite, du mariage de laquelle avec Sa Majeſté on lui avoit donné eſperance depuis quelque tems : M. de Turenne voulant donc continuer le plus qu'il pourroit la Campagne, quoique dans une très-mauvaiſe ſaiſon & fort avancée, il paſſa l'Eſcaut, & apprit le ſoir avant que de paſſer le pont, que Dom Juan étoit arrivé à Courtrai : ce qui ne lui fit pas changer de réſolution; au contraire, lui en donna plus d'envie, afin de le faire retourner à Bruxelles. Dès

AN. 1658. la pointe du jour, l'armée commença à paſſer le pont. Il avoit commandé à l'entrée de la nuit M. de Podwitz avec deux mille chevaux & quelques dragons, pour aller paſſer la riviere de Tenre, qui eſt à quatre heures de l'Eſcaut, & à pareille diſtance de Bruxelles. Les ennemis avoient deux ou trois Régimens derriere, plutôt pour avertir du paſſage que pour le défendre. M. de Podwitz prit une partie d'un Régiment d'Infanterie qui vouloit ſe retirer, & ſe logea dans Gramont, que les Eſpagnols abandonnerent. M. de Turenne après avoir paſſé l'Eſcaut, ne s'éloigna pas de la riviere avec l'Infanterie & le bagage de l'armée, avec lequel il laiſſa auſſi quelque Cavalerie pour obſerver Tournai, où étoit toujours M. le Prince: il s'en alla avec une partie de la Cavalerie vers Ninove, & envoya M. de Liſlebonne avec deux mille chevaux & deux cens hommes de pied, pour voir ſi on pourroit obliger ceux d'Aloſt d'ouvrir ſes portes. Deux cens fantaſſins que les ennemis avoient mis dans la Place, ayant empêché les Bourgeois de ſe rendre, M. de Turenne manda à M. de Liſlebonne de le venir joindre à Ninove, ne voulant point dans cette ſaiſon entreprendre, avec quelque danger de n'y pas réüſſir, des choſes qu'il croyoit inutiles, n'ayant pas intention de conſerver cette place. Le mois de Novembre étant déja avancé, on ne ſongea plus à rien entreprendre; parcequ'il falloit ſe reſtraindre à ce que l'on avoit pris, de peur de tomber dans l'inconvenient que l'hiver eût produit, qui étoit que le Corps de l'armée ſortant du pays, où il étoit impoſſible qu'elle hivernât toute entiere, ſi on eût voulu conſerver des poſtes où il ne falloit pas un ſiége pour les reprendre, ne pouvant plus être ſecourus par l'armée, on les eût perdu ſans doute avec les gens qu'on y auroit mis, & en même-tems ſa réputation, pour avoir ſi mal pris ſes meſures: ainſi, quoique l'ennemi crût que l'on ſongeât à garder Ninove & Gramont, M. de Turenne n'a jamais eu cette penſée: il vouloit ſeulement y laiſſer des troupes, pendant que l'armée ſeroit en des lieux où elle pourroit les ſoutenir, jugeant auſſi fort néceſſaire de faire ruiner autant qu'il pourroit ces lieux, afin que l'ennemi n'y pût pas tenir des troupes durant l'hiver, ou que s'il le faiſoit, ce fut en petit nombre & avec incommodité: d'ailleurs ce Corps de trois ou quatre mille chevaux étant hors de l'armée, cela donnoit plus de commodité pour les fourages, reſſerroit Dom Juan & le Marquis de Caracêne dans Bruxelles, avec un Corps de troupes, où ils ne ſe tenoient pas en grande ſûreté; réduiſoit leur armée dans leur propre pays, à ſouhaitter autant le quartier d'hiver que celle du Roi, & les rendoit ainſi incapables de rien entrepren-

Digitized by Google

dre ſur les Places conquiſes quand on ſeroit retourné en France. Les trou- AN. 1658.
pes qui étoient dans Tournai & Courtrai étoient tellement incommodées, qu'elles avoient plus beſoin de s'en aller vers la Meuſe, & de ſortir de Flandre pour ſe rafraîchir, que celles du Roi de s'en aller en France.

On demeura tout le mois de Novembre dans ces lieux, & cependant on travailloit à Menin, mais avec moins d'application qu'à Oudenarde, dans laquelle Place M. de Turenne laiſſa ſept ou huit cens chevaux, & deux ou trois mille hommes de pied. Au commencement de Décembre, l'armée paſſa la Lys à Harlebeck, à une heure de Courtrai au-deſſus d'Ypres; les Places de Dunkerque, Gravelines, Bergues, Furnes & Dixmuyde ſe trouvoient ſi éloignées de l'ennemi que l'on ne ſongeoit à les maintenir qu'avec des garniſons ordinaires. Le Roi étoit alors à Lyon; & M. de Turenne pouvoit retenir en Flandre ou envoyer en France toutes les troupes qu'il jugeoit à propos; parceque le Roi & M. le Cardinal avoient trouvé bon qu'il fît ce qu'il décideroit. Il laiſſa ſix à ſept cens chevaux, & quinze cens hommes de pied dans Menin, auſquels commandoit M. de Bellefons: il s'en alla à Ypres, y menant douze Compagnies des Gardes Françoiſes, & ſix Régimens de Cavalerie. Il laiſſa en tout cent Compagnies de Cavalerie dans les Places conquiſes, & bien la moitié de l'Infanterie, qui conſiſtoit en cinq mille hommes. Il conduiſit l'armée juſqu'à Etaire, d'où elle retourna en France ſous la conduite de M. de Liſlebonne, de M. de Wirtemberg & de M. du Coudrai, qui ramenoit le Corps de Lorraine. Il revint à Ypres, où il demeura juſqu'au commencement de Février: alors il laiſſa M. d'Humieres à Ypres, à qui le Roi en avoit donné le commandement à ſa priere; M. de Bellefons dans Menin, avec ordre d'avoir l'œil à Oudenarde; & M. de Schomberg à Bergues, Furnes & Dixmuyde. La communication demeurant libre entre toutes ces Places, le Corps Anglois qui pouvoit être de quinze cens hommes, fut renvoyé à Amiens, & la garniſon de Dunkerque demeuroit forte de près de trois mille hommes de pied, avec trois cens chevaux. M. de Turenne voyant que les choſes pouvoient aiſément ſubſiſter de cette façon, les Places étant pourvûës de toutes choſes durant l'hiver, & le commerce étant libre par tout le pays, revint enfin à Paris, où il arriva deux jours après le retour du Roi de Lyon.

*Fin des Mémoires de M. de Turenne.*

# RELATION
## DE LA CAMPAGNE
## DE FRIBOURG.
### PAR LE MARQUIS DE LA MOUSSAYE.

LA bataille de Rocroi & la prise de Thionville avoient rétabli la réputation des armes de France dans les pays-bas : l'Infanterie Espagnole étoit ruinée : la terreur avoit saisi le reste des troupes ennemies : la plûpart des Villes de la Flandre n'étoient pas en état de se défendre long-tems : enfin un Général pouvoit tout entreprendre avec succès. Le Duc d'Orleans prit ce commandement.

L'Emploi d'Allemagne n'étoit pas de même ; car après que le Duc d'Enguien y eut mené du secours, le Maréchal de Guebriant fut tué devant Rotwil, & l'armée demeura sans autres Chefs que Rantzau & Rose. Rantzau avoit beaucoup de cœur & d'esprit ; il avoit même une certaine éloquence naturelle, qui persuadoit dans les Conseils de guerre, & qui entraînoit les autres dans son avis ; mais sa conduite ne répondoit pas toujours à ses discours ; car le vin lui faisoit faire de grandes fautes, & le mettoit fort souvent hors d'état de commander. Il avoit mis l'Infanterie en quartier à Tutinghen, sans prendre aucune précaution pour l'empêcher d'être enlevée, & il s'étoit brouillé avec tous les Chefs Allemans : les Bavarois & les Lorrains lui tomberent sur les bras avant qu'il eût le moindre avis de leur marche ; & Jean de Wert l'ayant forcé de se rendre avec ses troupes, tous les Officiers furent prisonniers de guerre : la Cavalerie Allemande dispersée en divers endroits, se retira vers Brisac sous la conduite de Rose, & prit ses quartiers d'hiver dans la Lorraine & dans l'Alsace.

Aussi-tôt que la nouvelle en fut arrivée à la Cour, le Vicomte de Turenne eut ordre d'aller recueillir les débris de cette armée & d'en prendre le commandement. Il passa tout l'hiver à la rétablir ; mais quelque soin qu'il en

Digitized by Google

prît, il ne fut pas en état de s'oppoſer aux Bavarois dont l'armée s'étoit groſſie depuis la défaite de Rantzau. Merci qui la commandoit ſe voyant maître de la Campagne, alla inveſtir Fribourg qui n'étoit pas en état de ſoutenir un long ſiege. AN. 1644.

Le Duc d'Enguien en apprit la nouvelle à Amblemont proche de Mouſon, & reçut ordre de la Cour d'aller joindre l'armée d'Allemagne pour tâcher de ſecourir cette Place : il marcha le vingtiéme de Juillet du côté de Metz, où ſes troupes paſſerent la Moſelle & laiſſerent leur gros bagage. En treize jours de marche il fit ſoixante huit lieuës, & il ſe rendit à Briſac avec ſix mille hommes de pied & quatre mille chevaux.

Le Prince ſçut par les chemins que Fribourg s'étoit rendu aux Bavarois, que le Vicomte de Turenne étoit campé aſſez près d'eux, & que Merci ne faiſoit paroître encore aucun deſſein de changer de logement. Sur cet avis, il s'avança vers le Vicomte de Turenne avec le Maréchal de Gramont, & en même tems il donna ordre à Marſin de paſſer le Rhin à Briſac avec l'armée, le troiſiéme d'Août.

Le Duc d'Enguien ne demeura au Camp du Vicomte qu'autant qu'il falloit pour reconnoître le poſte des Bavarois, & pour réſoudre de quelle façon il les attaqueroit. Il retourna à ſon armée le même jour qu'elle paſſa le Rhin, & le lendemain il marcha pour éxécuter l'entrepriſe qu'il avoit formée avec le Vicomte de Turenne.

Fribourg eſt ſitué au pied des montagnes de la Forêt noire : elles s'élargiſſent en cet endroit en forme de croiſſant, & au milieu de cet eſpace on découvre auprès de Fribourg une petite plaine bornée ſur la droite par des montagnes fort hautes, & entourée ſur la gauche par un bois marécageux. Cette plaine eſt arroſée d'un petit ruiſſeau qui coule le long du bois, & qui tombe après ſur la gauche de Fribourg dans l'enfoncement d'une vallée étroite & coupée de marécages & de bois. Ceux qui viennent de Briſac ne peuvent entrer dans cette plaine que par des défilés au pied d'une montagne preſque inacceſſible qui la commande de tous côtés, & par les autres chemins l'entrée en eſt encore plus difficile.

Merci s'étoit poſté dans un lieu ſi avantageux ; & comme c'étoit un des plus grands Capitaines de ſon tems, il n'avoit rien oublié pour ſe prévaloir de cette ſituation. Son armée étoit compoſée de huit mille hommes de pied & de ſept mille chevaux. Il avoit étendu ſon Camp le long du ruiſſeau ; mais outre cette défenſe & l'avantage qu'il tiroit du bois & des marécages, il l'avoit fortifié du côté de la plaine par un grand retranchement. On ne pou-

Digitized by Google

An. 1644. voit aller à lui que par le chemin de Brisac à Fribourg, & par conséquent il falloit passer au pied de cette montagne qui défendoit la meilleure partie de ses troupes : c'est pourquoi ce Général employa toute son industrie à mettre cet endroit de son Camp en état de n'être pas forcé.

Dans la pente du côté de la plaine, il fit faire un Fort palissadé, où il mit six cens hommes avec de l'artillerie : par ce moyen il s'assûra du lieu le plus accessible de cette montagne. De-là il poussa une ligne le long d'un bois de sapins, en montant vers le sommet jusqu'à un endroit où il étoit impossible de passer. Cette ligne étoit défenduë par des redoutes de deux cens pas en deux cens pas ; & pour donner encore plus de peine à ceux qui la voudroient forcer, il fit coucher tout le long de cet ouvrage quantité de sapins, dont les branches étoient à demi-coupées & entrelassées les unes dans les autres, & faisoient le même effet que ces pieux qu'on appelle chevaux de frise. (1)

Entre cette montagne que l'armée Françoise trouvoit sur la droite & une autre qui étoit plus proche de Fribourg, il y avoit un enfoncement par lequel on pouvoit entrer dans le Camp des Bavarois ; mais pour y arriver il falloit faire un grand tour & passer par des lieux qui n'avoient jamais été reconnus. Cet endroit étoit naturellement fortifié par une ravine large & profonde, & Merci s'étoit contenté d'y faire un abbatis de bois couchés en travers de la ravine. Enfin jamais Camp n'a été dans une assiette plus forte ni mieux retranché que celui-là.

Cependant le Duc d'Enguien résolut d'en chasser Merci, & disposa son attaque de cette sorte. Il devoit marcher avec toute son armée contre la ligne du haut de la montagne le long du bois de sapins, laissant le Fort sur la gauche & s'appliquant uniquement à emporter les redoutes qui la défendoient ; afin qu'ayant gagné la hauteur qui commandoit sur tout le reste, il put se rendre maître du Fort, & descendre en bataille dans le Camp des Bavarois.

Le Vicomte de Turenne devoit attaquer l'abbatis d'arbres qui défendoit le valon ; & pourvû que les deux attaques se fissent en même tems, il y avoit lieu d'esperer que l'ennemi, étant séparé en deux endroits, seroit embaraſſé à se défendre, & que s'il arrivoit qu'il fut forcé du côté de la ravine, le Duc d'Enguien venant par les hauteurs, & le Vicomte de Turenne entrant en même tems dans la plaine, Merci ne pourroit leur résister.

(1) Chevaux de frise sont des poutres lardées de pieux en tout sens, qui présentent leurs pointes comme un hérisson.

Digitized by Google

Dès que les troupes furent arrivées, le Duc d'Enguien donna ordre qu'on se préparât pendant la nuit pour combattre le lendemain. Le Vicomte de Turenne ayant un grand tour à faire, partit avant la pointe du jour; mais les difficultés qu'il rencontra dans sa marche retarderent les attaques que les deux armées devoient faire en même tems. AN. 1644.

Le Duc d'Enguien disposa la sienne de cette sorte : son Infanterie étoit composée de six bataillons de huit cens hommes chacun : Espenan, Maréchal de Camp, fut commandé avec deux bataillons des Régimens de Persan & d'Enguien, pour donner le premier : le Comte de Tournon Maréchal de Camp, se mit à la tête des Régimens de Conti & de Mazarin pour soutenir Persan : le Duc d'Enguien réserva deux Régimens pour les employer où l'occasion le demanderoit ; & le Maréchal de Gramont, Marsin, l'Echelle & Mauvilli demeurerent auprès de sa personne. Palluau, Maréchal de Camp, soutenoit toute l'attaque avec le Régiment de Cavalerie d'Enguien, & les Gendarmes furent postés à l'entrée de la plaine dans un lieu fort serré pour empêcher que les Bavarois ne prissent l'Infanterie par le flanc.

Pour aller aux ennemis, il falloit monter sur une côte fort escarpée au travers d'une vigne dans laquelle il y avoit d'espace en espace des murailles de quatre pieds de haut, qui soutenoient les terres & qui servoient comme d'autant de retranchemens aux Bavarois. Les troupes commandées ne laisserent pas de monter dans cette vigne & de pousser jusqu'au retranchement de bois de sapin, derriere lequel les Bavarois faisoient un feu extraordinaire. L'Infanterie Françoise ne put forcer ces arbres entrelassés sans perdre beaucoup d'hommes, & même sans se rompre.

Le Duc d'Enguien qui s'étoit approché pour voir l'effet de cette attaque, observa que la premiere ligne de ses gens se ralentissoit, & qu'ils étoient en partie entre ce retranchement de sapins & le Camp des ennemis, & en partie dehors, ne fuyant ni n'avançant : ils commençoient même à couler sur la droite le long du Camp des Bavarois, pour les aller prendre par le haut de la montagne ; mais le Prince ayant reconnu auparavant lui-même qu'on ne pouvoit forcer cet endroit, jugea bien que le succès de son entreprise ne dépendoit plus que d'emporter la ligne des ennemis par le milieu.

C'est pourquoi il résolut de recommencer une nouvelle attaque avec ce qui restoit des premiers Régimens, bien qu'il n'en eût plus que deux auprès de lui, que cet exemple avoit presque découragés. D'abord il sem-

Digitized by Google

An. 1644. bloit que ce fut une eſpéce de témérité d'entreprendre avec deux mille hommes rebutés du combat d'en forcer trois mille bien retranchés & enorgueillis de l'avantage qu'ils venoient de remporter ; mais il étoit impoſſible de dégager autrement ceux qui avoient paſſé le premier retranchement de ſapins : car en les abandonnant, le Duc d'Enguien ſe retiroit avec le déplaiſir d'avoir manqué ſon entrepriſe, & ſacrifié inutilement la meilleure partie de ſon Infanterie ; outre que toute l'armée Bavaroiſe auroit tombé ſur les bras du Vicomte de Turenne, n'ayant plus à ſe défendre que contre lui.

Le Prince fait toutes ces réflexions en un inſtant, deſcend de cheval, ſe met à la tête du Régiment de Conti & marche aux ennemis : le Comte de Tournon ſuivi de Caſtelnau, Mauviſiere en fait de même avec le Régiment de Mazarin : le Maréchal de Gramont, Marſin, l'Echelle, Mauvilli, la Mouſſaye, Jerſé, les Chevaliers de Chabot & de Gramont, Iſigni, Meilles, la Baulme, Tourville, Barbantane, Desbrotteaux, Aſpremont, Viange & tout ce qu'il y avoit d'Officiers & de Volontaires mettent pied à terre : cette action redonne cœur aux ſoldats ; le Duc d'Enguien paſſe le premier l'abbatis de ſapins ; chacun, à ſon exemple, ſe jette en foule par deſſus ce retranchement, & tous ceux qui défendoient la ligne s'enfuyent dans le bois à la faveur de la nuit qui s'approchoit.

Après ce premier avantage, le Duc d'Enguien monte dans une redoute qu'il trouve abandonnée ; mais l'état où il ſe voit n'eſt gueres moins périlleux que l'action qu'il vient de faire. Une partie de ſon Infanterie avoit été tuée, l'autre s'étoit débandée à pourſuivre les fuyards du côté du bois ; les ennemis tenoient encore le Fort où ils avoient placé de l'artillerie ; & Merci pouvoit venir charger les troupes du Prince dans le déſordre où elles étoient ; mais peut-être que la nuit qui s'approchoit l'empêcha d'en profiter.

Pendant qu'il reſtoit encore un peu de jour, le Duc d'Enguien raſſembla ſon Infanterie, munit les redoutes qu'il venoit d'emporter, & malgré les difficultés du chemin il fit monter ſa Cavalerie juſques ſur la hauteur qu'il occupoit. Après que toutes ſes troupes l'eurent joint, il fit faire un grand bruit de trompettes & de timballes, pour apprendre au Vicomte de Turenne que ſon armée avoit achevé de gagner le haut de la montagne, & il diſpoſa toutes choſes pour recommencer le combat le lendemain.

Le Vicomte de Turenne de ſon côté avoit attaqué avec beaucoup de vigueur l'abbatis d'arbres qui étoit dans le valon, entre la montagne que le Duc

Digitized by Google

Duc d'Enguien avoit emportée & celle qui étoit proche de Fribourg. mais Merci n'ayant pû s'imaginer que l'on forceroit ſon Camp par la montagne du côté de Briſac en l'état qu'il l'avoit mis, avoit porté ſes principales forces du côté du valon ; & c'eſt ce qui arrive d'ordinaire à l'attaque des lignes, ce qu'on avoit cru le plus fort eſt emporté le premier. Le lieu étoit aſſez ſpacieux derriere ſon retranchement pour mettre ſes troupes en bataille, & quand l'armée du Vicomte de Turenne auroit pouſſé l'Infanterie qui en défendoit l'entrée, toute la Cavalerie Bavaroiſe pouvoit la ſoutenir ſans rompre ſes eſcadrons. Le Vicomte de Turenne ayant trouvé une réſiſtance ſi vigoureuſe, ne put jamais forcer les Bavarois : tantôt il gâgnoit quelques poſtes, tantôt il les perdoit ; ainſi ſon attaque ſe paſſa en eſcarmouches ſans pouvoir entrer dans leurs retranchemens, bien qu'il montrât en cette occaſion tout ce que la valeur & la conduite d'un grand Capitaine peuvent faire pour ſurmonter le déſavantage du nombre & du lieu. AN. 1644.

Le Duc d'Enguien entendoit du haut de la montagne le bruit de cette attaque, & ſe préparoit pour le combat du lendemain. Son deſſein étoit de marcher par les hauteurs contre le Camp des Bavarois, & de les faire tourner vers lui avec une partie de leurs forces, pour faciliter au Vicomte de Turenne l'entrée de la plaine : chacun ſe diſpoſoit à cette entrepriſe comme à une victoire aſſûrée, étant preſque impoſſible que Merci ſoutint deux attaques en même tems, dont l'une viendroit d'en haut & en queuë fondre ſur ſon armée, pendant que l'autre l'attaqueroit en tête.

Néanmoins Merci ſortit d'un pas ſi dangereux avec une diligence extraordinaire ; il retira ſes troupes ſur la montagne proche de Fribourg, & avant le jour il fit ſortir ſon canon de ce Fort, qui étoit au-deſſous de l'armée du Duc d'Enguien, ſans que les Généraux François en euſſent aucune connoiſſance : de ſorte qu'ils furent ſurpris le lendemain de voir les Bavarois ſe retrancher ſur cette montagne voiſine de Fribourg, & de trouver leur Camp déſert & leur Fort abandonné.

Le Duc d'Enguien voyant les troupes du Vicomte de Turenne répanduës dans la plaine, y deſcend auſſi-tôt ; l'armée le ſuit, & à peine a-t-il reconnu les lieux de plus près, que les coups de canon tirés du nouveau Camp des Bavarois lui apprennent qu'ils ont achevé d'occuper la montagne voiſine de Fribourg. A ce bruit, le Duc d'Enguien fâché d'avoir manqué ſon entrepriſe, fait mettre ſon armée en bataille malgré la pluye qui n'avoit point ceſſé pendant la nuit ; mais voyant combien ſes troupes étoient fatiguées des combats paſſés & du mauvais tems, il remet au lendemain à



Digitized by Google

AN. 1644. chaſſer les ennemis de leurs nouveaux retranchemens : ainſi l'armée eut le reſte du jour & toute la nuit pour prendre un peu de repos, & pour ſe préparer à la plus périlleuſe action qui ſe ſoit vûë dans les dernieres guerres. A main droite de Fribourg, en venant de Briſac, il y a une montagne qui n'eſt pas extrêmement roide juſqu'au tiers de ſa hauteur ; mais dont le reſte eſt fort eſcarpé. En approchant du ſommet, on trouva un eſpace de terrain aſſez uni & capable de contenir trois ou quatre mille hommes en bataille. Au bout de cette petite plaine il reſte encore quelques ruines d'une tour au pied de laquelle la plus haute montagne de la Forêt noire commence à s'élever inſenſiblement : mais comme elle ſe recule fort loin à meſure qu'elle s'éleve, ſa hauteur ne commande que bien peu ſur cette plaine.

Merci avoit poſté le plus grand Corps de ſon Infanterie aux environs de cette tour ; le reſte étoit campé derriere un bois ſur la droite en approchant de Fribourg ; ſa Cavalerie étoit placée depuis le bois juſqu'aux murailles de la ville : enfin ce Général avoit auſſi-bien ménagé les avantages du lieu dans ce poſte que dans le précédent. Il y avoit encore ajouté pour ſe défendre toutes les inventions que l'art de la guerre & la commodité des bois lui pouvoient fournir en ſi peu de tems. Les lignes qu'il avoit faites durant le ſiége, lui ſervirent en partie pour fermer ce nouveau Camp, & il n'eut à fortifier que le côté qui regardoit le valon. Il fit mettre en cet endroit pluſieurs rangs d'arbres abbatus avec leurs branches entrelacées : ſa meilleure Infanterie étoit derriere ce retranchement ſoutenuë de ſa Cavalerie, dont les eſcadrons occupoient tout le reſte du terrain entre ces rangs d'arbres & la ville.

Dès qu'il fut jour, le Duc d'Enguien s'approcha du pied de la montagne où Merci s'étoit retranché, & prit en chemin quelques redoutes que les dragons des ennemis gardoient encore dans le vallon. L'armée de Turenne avoit l'avant-garde ce jour-là, & devoit faire le plus grand effort. D'Aumont, Lieutenant Général, commandoit l'Infanterie ; l'Echelle, Maréchal de bataille, marchoit à la tête de tout avec mille mouſquetaires détachés des deux armées : il étoit commandé pour attaquer le retranchement qui couvrit le plus grand Corps d'Infanterie des Bavarois auprès de cette tour ruinée. C'étoit le lieu le plus acceſſible par où l'on pouvoit aller à eux : c'eſt pourquoi le Vicomte de Turenne fit marcher de ce côté-là tout le canon des Weymariens.

Le Corps d'Infanterie du Duc d'Enguien, ſous la conduite d'Eſpenan,

Digitized by Google

étoit commandé pour forcer l'abbatis d'arbres. Entre ces deux attaques, on en devoit faire une fauſſe avec peu de gens & ſeulement pour favoriſer les deux veritables attaques. Roſe ſoutenoit l'Infanterie avec la Cavalerie Weymarienne, le Maréchal de Gramont avoit ordre de ſoutenir en bataille dans la plaine avec la Cavalerie Françoiſe pour prendre le parti que l'évenement conſeilleroit. AN. 1644.

Le camp des Bavarois leur donnoit de grands avantages, ſoit pour ſe défendre, ſoit pour attaquer: leur Infanterie étoit couverte de tous côtés; une de leurs ailes étoit appuyée du canon & de la mouſqueterie de la ville; l'autre aile étoit placée ſur une montagne dont la hauteur ſeule ſuffiſoit pour la ſûreté des troupes qui l'occupoient: mais ils avoient une ſi grande étenduë de retranchemens à défendre, que leur Infanterie affoiblie par les fatigues du ſiége & des combats précédens, ne ſuffiſoit pas pour garder leur Camp. L'Echelle faiſoit déja tirer l'artillerie de ſon attaque, & n'attendoit plus que l'arrivée de l'arriere-garde & le ſignal pour commencer le combat. Le Duc d'Enguien avoit commandé que toutes les attaques ſe fiſſent en même tems: l'Echelle avoit ordre de ne point marcher aux ennemis juſqu'à ce que le bruit des mouſquetaires eût commencé vers l'abbatis d'arbres & vers la fauſſe attaque du milieu: mais un accident imprévû (comme il arrive très-ſouvent dans les plus ſages entrepriſes de la guerre) renverſa tous les ordres du Duc d'Enguien, & ſauva les Bavarois d'une défaite générale.

Pendant qu'on attendoit l'arriere-garde qui n'avoit pû joindre, à cauſe des mauvais chemins, le Duc d'Enguien ſuivi du Vicomte de Turenne & du Maréchal de Gramont étoient montés ſur la plus haute montagne pour découvrir le derriere de l'armée des ennemis, & voir leur ordre de bataille. En ſon abſence, Eſpenan détacha quelques hommes à deſſein de faire une fauſſe attaque contre une petite redoute qui étoit ſur ſon chemin pour aller aux Bavarois. Quoiqu'il n'y eût envoyé d'abord que très-peu de gens, le combat s'engagea inſenſiblement de part & d'autre; les ennemis ſoutinrent ceux qui défendoient leur redoute; Eſpenan renforça ceux qui l'attaquoient: enfin il ſe fit en cet endroit une eſcarmouche ſi chaude, qu'à ce bruit l'Echelle crut qu'il étoit tems de commencer le combat, & ſon erreur renverſa tous les deſſeins de cette journée.

Le Duc d'Enguien voyant de la hauteur où il étoit toute la montagne des ennemis en feu, jugea qu'Eſpenan & l'Echelle avoient fait un contre-tems, & que ſes ordres n'avoient pas été bien éxécutés. Il court au plus fort de

AN. 1644. la mêlée, il trouve l'Echelle mort, & ſes troupes qui n'oſent ni combattre ni ſe retirer. Pour réparer ce déſordre, il commande au Comte de Tournon de ſe mettre à la tête de ces troupes étonnées, & de les aſſûrer qu'il va lui-même les ſoutenir avec un puiſſant ſecours. La préſence du Prince donna cœur aux ſoldats ; l'Infanterie Bavaroiſe commença à s'ébranler. Deux bataillons de celle qui ſoutenoit le retranchement avoient déja fait tourner leurs drapeaux, & donnoient toutes les marques de gens qui ne ſongeoient plus qu'à fuir : mais ceux qui bordoient leur ligne firent un feu ſi furieux, que l'Infanterie Françoiſe perdit courage ; les plus éloignés commencerent à ſe retirer, les autres prirent l'épouvante, & pluſieurs Officiers même lâcherent le pied.

En vain les Généraux les avertiſſent du déſordre qu'on voyoit dans le Camp des Bavarois, les preſſent, les menacent, les entraînent au combat. Quand la peur a une fois ſaiſi le ſoldat, il ne voit & n'entend plus ni l'exemple, ni les ordres du Général. Le Duc d'Enguien fut contraint de faire ceſſer l'attaque & de retirer ſes troupes. Cette action fut extrêmement périlleuſe pour le Prince & pour tous ceux qui l'accompagnoient ; car il fut toujours à cheval à trente pas des retranchemens des ennemis : auſſi de vingt perſonnes qu'ils étoient auprès de lui, il n'y en eut pas un ſeul qui ne rapportât des marques du danger où il s'étoit expoſé.

Le Duc d'Enguien même eut le pomeau de la ſelle de ſon cheval emporté d'un coup de canon, & le foureau de ſon épée fut rompu d'un coup de mouſquet. Le Maréchal de Gramont eut ſon cheval tué ſous lui, & tous les autres y furent bleſſés : néanmoins cet événement ne rebuta point le Prince ; il ne fit que changer le deſſein de ſon attaque, & au lieu de faire le plus grand effort du côté de la ligne, comme il l'avoit réſolu le matin, il ordonna la principale attaque du côté du retranchement d'arbres abbatus. D'Aumont fut commandé pour occuper les Bavarois avec les troupes qui venoient de combattre, en faiſant une diverſion au même lieu où la premiere attaque n'avoit pas réüſſi. Le Duc d'Enguien & le Vicomte de Turenne avec tout le Corps de l'Infanterie conduit par Mauvilli, Maréchal de bataille, ſoutenuë par les Gendarmes & par la Cavalerie de Roſe, marcherent droit à l'abbatis d'arbres.

A peine les premiers hommes de cette nouvelle attaque furent entrés dans le bois, que les Bavarois firent un feu extraordinaire : néanmoins les François marcherent contre eux en fort bon ordre, pour eſſayer de forcer ces retranchemens. Après avoir chaſſé pluſieurs fois les ennemis & en avoir

Digitized by Google

eté repouſſés pluſieurs fois, enfin, Gaſpard de Merci, Général Major de leur Cavalerie, fut contraint de faire mettre tous ſes Cavaliers pied à terre, pour ſoûtenir ſon Infanterie qui commençoit à ſe relâcher : alors l'eſcarmouche s'opiniâtra plus qu'auparavant ; les deux partis tirerent avec tant de furie, que le bruit & la fumée confondant toutes choſes, ils ne ſe reconnoiſſoient plus qu'à la lueur du feu de l'artillerie & du mouſquet : tous les bois d'alentour retentiſſoient avec un mugiſſement effroyable, & augmentoient encore l'horreur du combat. Les ſoldats étoient tellement acharnés, les uns à forcer, les autres à défendre le retranchement, que ſi la nuit ne fut ſurvenuë, il s'y ſeroit fait de part & d'autre le plus grand carnage qui ſe ſoit vû de nos jours. AN. 1644.

La Gendarmerie Françoiſe y fit une très-belle action ; la Boulaye la commandoit : il mena ſes eſcadrons juſques ſur le bord de ce retranchement d'arbres ; & malgré le feu des ennemis, il eſcarmoucha très long-tems à coups de piſtolet. Jamais il ne s'eſt fait de combat, où ſans en venir aux coups de main, il ſoit tombé tant de morts de part & d'autre : les François y perdirent Mauvilli, & les Bavarois Gaſpard de Merci, frere de leur Général.

Le Duc d'Enguien ayant ramené ſon armée dans le Camp, ne ſongea plus qu'à couper les vivres aux Bavarois, pour les obliger à ſe retirer d'un poſte ſi avantageux. Les troupes eurent quatre jours pour ſe rafraîchir ; & les bleſſés qui étoient en grand nombre, furent portés à Briſac, afin qu'il ne reſtât rien dans le Camp qui pût apporter du retardement au deſſein que le Duc d'Enguien avoit formé.

Les montagnes de la forêt noire prennent leur origine dans les montagnes de Suiſſe, & ſuivent le cours du Rhin, juſqu'à ce qu'elles ſe ſoient jointes avec les côteaux qui ſont ſur les bords du Nekre : ces montagnes ſont fort longues & plus ou moins larges, ſelon le pays où elles s'étendent ; leur plus grande largeur eſt de dix ou douze lieuës depuis Fribourg juſqu'à Filinghen. Ces villes n'ont de communication que par une vallée fort étroite, & incommode pour la marche d'une armée : néanmoins c'étoit l'endroit par où Merci devoit apparemment faire ſa retraite : il n'avoit oſé l'entreprendre en préſence de l'armée Françoiſe. Ainſi le Duc d'Enguien crut qu'en lui coupant ce chemin de Fribourg à Filinghen, il lui ôteroit les vivres & les fourages, & le contraindroit de venir à un combat général, ou de ſe retirer en déſordre.

Le neuvième d'Août, le Prince fit marcher ſon armée vers Langen-

AN. 1644. dentzling : le village qui porte ce nom eſt ſitué dans la plus acceſſible de toutes ces montagnes. Ce lieu étoit aſſez propre pour incommoder les Bavarois, ou pour les combattre dans leur retraite. Le Duc d'Enguien y pouvoit faire venir des vivres de Briſac, en cas qu'il s'engageât plus avant dans les montagnes ; mais le chemin qu'il falloit tenir pour entrer dans cette vallée étoit extrêmement difficile, à cauſe des marécages dont les bois ſont pleins ; outre que la tête de l'armée étant une fois engagée dans ces bois, & ayant paſſé le ruiſſeau qui les borde, l'arriere-garde demeuroit expoſée aux Bavarois, ſans qu'il fût poſſible au reſte des troupes de la ſecourir.

Le Duc d'Enguien y apporta toutes les précautions que demandoient le déſavantage du lieu & la préſence d'un ennemi ſi vigilant. Les Cavaliers ne pouvant marcher qu'un à un, & très-ſouvent à pied, menant leur cheval par la bride : ce Prince mit un grand Corps d'Infanterie à la queuë de l'armée, pour ſoûtenir l'arriere-garde de ſa Cavalerie : il mit auſſi des pelotons de mouſquetaires ſur les aîles, pour défendre les paſſages par leſquels les Bavarois pouvoient la venir charger.

Dès la pointe du jour, le Vicomte de Turenne fit marcher ſon armée, qui compoſoit l'avant-garde ce jour-là. Le Duc d'Enguien prit le ſoin de faire la retraite, & ſe tint en préſence de l'armée de Merci juſqu'à ce que toutes ſes troupes fuſſent paſſées ; & après avoir traverſé de la ſorte ces marécages & ces bois, il rejoignit l'avant-garde à Langendentzling, ſans que les Bavarois euſſent fait le moindre effort pour lui diſputer ni le paſſage du ruiſſeau, ni l'entrée du bois.

Merci ayant obſervé la marche des François, en avoit conçû auſſi-tôt les raiſons : comme c'étoit un des plus habiles Généraux d'armée qu'il y eût au monde, il ne manqua point de juger que ſon ſalut conſiſtoit à prévenir le Duc d'Enguien, & non pas à lui diſputer le paſſage d'un défilé. Il n'avoit au juſte que le tems de ſe retirer avant que les premieres troupes de l'avant-garde Françoiſe le pûſſent joindre ; & ce fut apparemment ce qui l'empêcha d'attaquer l'arriere-garde. Auſſi-tôt qu'il la vit marcher, il fit décamper ſon armée, tenant le haut des montagnes, & faiſant conduire ſon bagage par le val de S. Pierre, qui mene vers Filinghen.

Le Duc d'Enguien ayant appris la marche de Merci, fit ce qu'il pût pour hâter la ſienne ; mais il y avoit des montagnes preſque inacceſſibles à traverſer pour lui couper le chemin, & ſes troupes étoient extrêmement fatiguées ; c'eſt pourquoi il fut contraint de détacher Roſe en diligence

Digitized by Google

avec huit cens chevaux, ſeulement pour amuſer les Bavarois & les incommoder dans leur retraite, pendant que le reſte de l'armée paſſeroit les défilés. AN. 1644.

Roſe exécuta cet ordre avec vigueur, & commença à eſcarmoucher contre les Bavarois auprès de l'Abbaye S. Pierre. Auſſi-tôt qu'il eût joint les ennemis, il manda au Duc d'Enguien qu'il étoit à leur queuë. L'armée Françoiſe défiloit par un valon fort ſerré, au bout duquel il falloit monter au ſommet d'une montagne ſi eſcarpée & ſi couverte de bois, qu'on n'y pouvoit paſſer qu'un à un. Le Duc d'Enguien ne laiſſa pas de vaincre toutes ces difficultés; & ſon avant-garde ne fut pas ſi-tôt ſur le haut de cette montagne, qu'elle découvrît les Bavarois en bataille, & Roſe qui touchoit preſque leur arriere-garde.

Pour aller de cette montagne, où la tête de l'armée du Duc d'Enguien s'étoit arrêtée, juſqu'au lieu où les Bavarois s'étoient poſtés, il falloit paſſer deux défilés, au milieu deſquels il y a une eſpace capable de contenir quatre eſcadrons enſemble; mais avant que d'y arriver, on deſcend par un chemin creux fort étroit, & on remonte par un autre plus fâcheux à l'entrée d'une plaine, où la Cavalerie de Roſe eſcarmouchoit contre l'arriere-garde des Bavarois.

Merci n'eut pas plutôt découvert les premiers bataillons de l'avant-garde Françoiſe ſur le haut de la montagne, qu'il jugea bien que toute l'armée étoit derriere; & comme Roſe incommodoit extrêmement la queuë de ſon arriere-garde, il réſolut de ſe défaire de lui par un grand effort, avant que le Duc d'Enguien fût plus près, & qu'il eût aſſez de troupes aſſemblées pour le ſoûtenir; & afin de l'accabler tout d'un coup, Merci fit faire demi tour à droite à toute ſon armée, & marcha contre la Cavalerie de Roſe. Ce Colonel, au lieu de ſe retirer promptement dans le défilé, rallia ſes eſcadrons; & avec ſept ou huit cens chevaux, il oſa bien aller affronter dans une plaine toute l'armée Bavaroiſe. Il avoit l'armée ennemie & la plaine devant lui; à droite, le grand chemin de Filinghen, rempli du bagage des Bavarois; à gauche, un grand précipice, & derriere lui, le défilé par où il falloit rejoindre le Duc d'Enguien. Roſe détacha d'abord un de ſes eſcadrons pour dételer les chariots du bagage des ennemis; & avec ce qui lui reſtoit, il alla charger les plus avancés de l'armée Bavaroiſe: mais pour ſe conſerver libre l'entrée du défilé, il y laiſſa quatre eſcadrons, derriere leſquels il ſe retira, après avoir été trois fois à la charge avec les autres. Ces quatre eſcadrons ſoûtinrent le choc des Bavarois ſans

An. 1644. s'ébranler, jusqu'à ce que le reste de cette Cavalerie fut entré pesle mesle dans le défilé : enfin de quatre escadrons, Rose n'en laissa plus que deux pour défendre ce passage, lesquels après une résistance incroyable, voyant leurs gens hors du péril, se jetterent dans le précipice qu'ils avoient sur la gauche, par des lieux où jamais il n'avoit passé ni hommes ni chevaux.

L'action de Rose fut vigoureuse, & conduite même avec tout l'art qu'il est possible de pratiquer dans un si grand péril ; mais il ne s'en seroit jamais sauvé, si Merci n'eût pas vû sur la montagne voisine le Corps de l'armée Françoise qui se formoit peu à peu, & même que le Duc d'Enguien s'étoit avancé pour soûtenir la Cavalerie de Rose ; car comme il ne craignoit rien tant que de s'engager à un combat général, il aima mieux laisser échaper ces escadrons, que de pousser plus avant dans le défilé.

En effet, le Duc d'Enguien ayant remarqué du haut de la montagne l'action de Rose, & le danger où il étoit, avoit rallié ce qui s'étoit trouvé de gens autour de sa personne pour aller le secourir. Il étoit déja dans cet espace de terrain enfermé entre les deux défilés, lorsque Rose le rejoignit : ainsi cette résolution du Duc d'Enguien, & la prudence de Merci, furent en partie causes de l'honneur que Rose acquit dans sa retraite.

Merci commença la sienne en même-tems ; mais avec tout l'ordre que peut apporter un grand Capitaine, qui veut n'être jamais forcé de combattre, & pouvoir prendre ses avantages quand on lui en donne l'occasion : néanmoins il abandonna son artillerie & son bagage ; & laissant quelques dragons dans les bois pour disputer la sortie du défilé, il fit faire demi tour à gauche, & après cela il marcha si vite par le grand chemin de Filinghen, qu'en un moment l'armée Françoise le perdit de vûë.

Pendant que Merci ne songeoit qu'à presser & assurer sa retraite, le Duc d'Enguien de son côté rallioit ses troupes pour le suivre ; mais le chemin étoit si difficile, qu'avant qu'elles fussent toutes ensemble, l'armée Bavaroise en fût éloignée de plus d'une lieuë.

Il y a une montagne entre S. Pierre & Filinghen, beaucoup plus haute que les autres, au sommet de laquelle on trouve une plaine qui peut contenir une armée en bataille, & qui commande sur tous les côteaux d'alentour. Les eaux, les pâturages & la fertilité de la terre qui est cultivée par tout, rendent ce lieu très-commode & très-sûr pour camper. Ceux qui connoissoient le pays ne doutoient point que Merci n'y établit son Camp ; & cette raison obligeoit le Duc d'Enguien de presser extrêmement sa marche : néanmoins quand les coureurs de son avant-garde furent montés sur le Holgrave

Holgrave ( c'eſt ainſi que ſe nomme cette plaine ) ils trouverent que les Bavarois après avoir commencé de remuer la terre pour s'y retrancher, avoient paſſé outre, avec une diligence encore plus grande que celle des François. AN. 1644.

Alors le Duc d'Enguien perdant l'eſperance de les joindre, retourna ſur ſes pas, & vint camper à l'Abbaye de S. Pierre : ſes troupes étoient ſi laſſes, qu'il fut contraint de les y laiſſer repoſer le jour ſuivant, pendant que l'on brûleroit le bagage des Bavarois, & qu'on emmeneroit ſix canons & deux mortiers qu'ils avoient abandonnés. Le lendemain, il prit un petit Château ſitué dans les montagnes, qui pouvoit ſervir à ſes deſſeins ; & il envoya le Comte de Tournon conduire l'artillerie à Briſac.

Ainſi la retraite du Colonel Roſe fut la derniere action remarquable de la bataille de Fribourg, qu'on peut nommer une ſuite de pluſieurs combats très-ſanglans, plutôt qu'une bataille ordinaire. D'un côté on y voit une valeur qui ne ſe rebute ni de l'incommodité du tems, ni du déſavantage des lieux, qui hazarde tout pour vaincre, & enfin qui remporte la victoire. De l'autre côté on voit une prudence qui ne s'ébranle de rien, qui profite de tout pour ſa défenſe, & qui ne laiſſe pas d'être accompagnée d'une extrême valeur. Il eſt difficile de juger lequel des deux mérite le plus de gloire, ou d'attaquer une armée retranchée dans des lieux preſque inacceſſibles, & de l'obliger d'en ſortir ; ou bien de conſerver un jugement ferme & intrépide dans une longue retraite, en préſence d'un ennemi preſſant & victorieux, & enfin de ſçavoir choiſir des poſtes dans leſquels on puiſſe n'être jamais forcé. Cependant il eſt vrai de dire qu'un Général qui abandonne ſon artillerie & ſon bagage, paſſe d'ordinaire pour battu ; & l'honneur de ſa retraite n'eſt point complet, s'il ne ſauve tout : on peut dire même que la prudence de Merci n'auroit pû le garantir d'une déroute générale, ſans les contretems que prirent Eſpenan & Lechelle dans l'exécution des ordres du Duc d'Enguien. Enfin il arrive preſque toujours qu'une armée qui attaque des retranchemens avec vigueur a de grands avantages ſur celle qui les défend.

Après que le Duc d'Enguien eut fait partir le Comte de Tournon, il retourna vers Langendentzling, où ſon bagage & ſon canon l'attendoient. Alors il ne ſongea plus qu'aux avantages que la retraite de Merci lui pouvoit donner. Le ſentiment des principaux Officiers étoit de reprendre Fribourg : on n'étoit venu que pour ſecourir cette Place, & par conſéquent ce devoit être le premier fruit de la victoire. Les Bavarois n'avoient pû

AN. 1644. combler leurs lignes ; ils étoient déja bien éloignés : la garnison de cette Place étoit foible, mal pourvûë de toutes choses, & effrayée du succès des combats qu'elle avoit vûs de ses remparts.

Néanmoins le Duc d'Enguien fut d'avis d'entreprendre le siége de Philisbourg, l'autre dessein ne lui paroissant pas assez grand dans une fin de Campagne, qu'il falloit couronner par quelque chose d'éclatant : outre qu'en se bornant à la prise de Fribourg, les armes de France n'en auroient pas été plus avancées dans le pays, & même qu'elles auroient été contraintes de repasser le Rhin, pour prendre des quartiers d'hiver en Alsace.

Ce n'est pas que le siége de Philisbourg ne fut extrêmement difficile ; il falloit faire une longue marche pour y aller. L'Infanterie étoit diminuée, l'argent épuisé, les vivres éloignés : mais le Duc d'Enguien mépriſa toutes ces difficultés, & le siége de Philisbourg fut résolu. Il envoya à Brisac Champlastreux, Intendant de son armée, pour préparer les munitions, & pour faire charger dix piéces de batterie sur les batteaux dont on se devoit servir pour faire un pont sur le Rhin.

Champlastreux qui étoit actif & intelligent dans son emploi, eut bientôt fait ces préparatifs. Le Prince partit de Langendentzling le seizième d'Août avec son armée, & prit sa route le long du Rhin, après avoir détaché Tubal avec une partie de la Cavalerie Weymarienne, quelques mousquetaires & quelques dragons. Rose suivit Tubal, avec le reste des Weymariens. Le Duc d'Enguien se réserva la conduite de l'Infanterie des deux armées & de toute la Cavalerie Françoise. Il marcha en cet ordre vers un Château, situé à cinq ou six lieuës de Strasbourg, fortifié de tours à l'antique, & défendu d'un assez bon fossé plein d'eau, qu'il prit en passant, afin de s'assurer la communication de Strasbourg : de-là il vint à Kupenheim, que Rose avoit pris dans son passage avec plusieurs autres lieux. Tubal s'étoit aussi rendu maître d'Etlinghen, Forsen, Bretten, Durlach, Baden, Prueffel & Wisloch, petites villes fermées de fossés, à la plûpart desquelles il y a des Châteaux. Le Vicomte de Turenne alla investir Philisbourg avec trois mille chevaux & sept cens hommes de pied ; & le Duc d'Enguien arriva le vingt-cinquième d'Août devant cette Place, en dix jours de marche depuis Langendentzling.

Philisbourg est situé auprès du Rhin, sur les confins du Duché de Wirtemberg & du bas Palatinat, à trois lieuës de Spire. Depuis Brisac jusqu'à Hermestein il n'y a point de Place forte que Philisbourg : on l'appelloit autrefois Udenheim ; c'étoit la maison des Evêques de Spire. Les

Digitized by Google

troupes d'Allemagne engagerent inſenſiblement ces Evêques à la fortifier : quand ils l'eurent miſe en état de ſe défendre, elle ne demeura gueres entre leurs mains : les Impériaux & enſuite les Suédois s'en rendirent les maîtres : les François la poſſederent quelque tems ; & enfin elle étoit revenuë ſous la domination de l'Empereur. AN. 1644.

Cette Place a un fort quarré qui commande ſur le Rhin, & qui ſe communique avec la Ville par une chauſſée de ſix pas de large, & de huit cens pas de long, élevée de cinq pieds au-deſſus du marais. Vis-à-vis de Philisbourg la riviere forme un grand coude, & fait beaucoup de marécages autour de la moitié de la Place : ſa fortification n'eſt que de terre ; mais ſes remparts ſont fort épais : elle a des foſſés larges & profonds ; l'approche ne s'en peut faire que par une tête. Le corps de la Place eſt compoſé de ſept baſtions preſque réguliers : la berme eſt ſi large, qu'elle ſert de fauſſe-braye ; cette berme eſt défenduë d'une haye vive très-épaiſſe : le foſſé eſt plein d'eau, large de deux cens pieds, & profond de quatre toiſes, avec une contreſcarpe bien paliſſadée. Du côté de ce coude que le Rhin fait auprès de la Place, il n'y a qu'un marais couvert de bois en quelques endroits ; de l'autre côté, le terrain y eſt un peu plus haut, & mêlé de bruyeres, de bois & de terres labourées.

Lorſque le Duc d'Enguien la fit inveſtir, Bamberg en étoit Gouverneur : ſa garniſon étoit compoſée de deux cens chevaux, & de cinq cens hommes de pied : il avoit cent piéces de canon, & des munitions pour ſoutenir un long ſiége.

Après que le Duc d'Enguien eut reconnu les lieux les plus avantageux pour aſſurer ſa circonvallation, il employa le reſte de la journée à prendre ſes poſtes, & il deſtina la nuit pour attaquer le fort du Rhin. L'armée Françoiſe prit ſes quartiers depuis Knaudeneim juſqu'à un ruiſſeau qui coupe la plaine à moitié chemin de Rheinhauſen ; & l'armée Allemande fut poſtée depuis ce ruiſſeau juſqu'à Rheinhauſen.

Auſſi-tôt qu'il fut nuit, les troupes ſe diſpoſerent à l'attaque du Fort. Le Duc d'Enguien y alla par les bois ; & le Vicomte de Turenne s'en approcha par de petites digues qui ſont au travers du marais. Le Duc d'Enguien n'y put arriver qu'à la pointe du jour ; parcequ'il avoit pris un chemin plus long & plus difficile. Bamberg n'ayant pas aſſez d'Infanterie, avoit retiré dans la Place tout ce qui étoit à la défenſe du Fort : le Vicomte de Turenne le trouva abandonné, s'en ſaiſit, & le munit de tout ce qui étoit néceſſaire contre les attaques de la Ville.



Digitized by Google

AN. 1644. Le Duc d'Enguien ne ſongea plus qu'à bien aſſurer ſa circonvallation : il fit élever des Forts & des redoutes aux endroits où le terrain y étoit propre, & abattre dans les marécages quantité d'arbres pour couper tous les chemins. Le Vicomte de Turenne ne trouva pas tant d'obſtacles à fortifier ſon quartier ; car il ſe ſervit d'une grande ravine qui régnoit preſque d'un bout à l'autre de ſon Camp, & elle fut en défenſe en y faiſant un parapet ; de ſorte que les travaux de la circonvallation furent achevés en quatre jours, & le Camp fermé de tous côtés depuis Knaudeneim juſqu'auprès de Rhinhauſen.

Cependant le pont de batteaux arriva, chargé du canon, des munitions & des vivres : en vingt-quatre heures il fut placé vis-à-vis de Germeſheim & de Knaudeneim. Germesheim eſt une petite ville du bas Palatinat, aſſiſe ſur le bord du Rhin, fortifiée de baſtions de terre, avec un foſſé ſec du côté de Spire, & plein d'eau du côté de Philisbourg & du marais. Sa priſe étoit néceſſaire pour tenir le haut du Rhin ; & comme on ne pouvoit faire de circonvallation au-delà de la riviere, on ne pouvoit auſſi en être aſſuré qu'en prenant les Places qui la commandoient.

Du moment que le pont fut achevé, le Duc d'Enguien fit paſſer d'Aumont, avec ſix cens hommes de pied & trois cens chevaux, pour attaquer Germesheim : d'Aumont s'en rendit le maître en deux jours de tranchée ouverte, & enſuite il marcha vers Spire. Cette ville bien que ſituée ſur le Rhin, n'eſt conſidérable que par la Chambre Impériale dont elle eſt le Siége ; car elle n'eſt fermée que d'une muraille, avec des tours à l'antique, & un méchant foſſé.

Pendant que d'Aumont s'aſſuroit de tous les poſtes néceſſaires ſur le bord du Rhin, le Duc d'Enguien fit commencer les attaques de Philisbourg. On a déja obſervé que l'approche ne s'y peut faire que par une ſeule tête, où l'on trouve un terrain ſablonneux, qui continuë preſque de la même largeur juſques ſur la contreſcarpe de deux baſtions de la ville.

Le Duc d'Enguien ordonna deux attaques par cet endroit : le Maréchal de Gramont conduiſit la gauche ; le Vicomte de Turenne prit ſoin de la droite : l'un & l'autre ſe ſervirent d'environ quinze cens pas du cours d'un petit ruiſſeau qui paſſe par cette plaine, dont ils détournerent l'eau pour faire leur approche vers les deux baſtions qu'ils attaquoient. La tranchée fut ouverte le premier jour de Septembre ; & la nuit même on fit une Place d'armes commune aux deux attaques, de laquelle chacune conduiſoit ſon approche vers le baſtion oppoſé.

Eſpenan avec le Régiment de Perſan, fut de garde la premiere nuit dans

Digitized by Google

la tranchée de Grammont ; & après avoir pouſſé la ligne près de deux cens pas, il commença une grande redoute, où il établit un Corps de garde de cent Gendarmes à la tête des travailleurs ; & ces Cavaliers avoient ordre de ſe retirer pendant le jour derriere une mazure, proche de l'ouverture de la tranchée. La nuit fut aſſez paiſible ; & les aſſiégés qui ne ſçavoient encore où l'on travailloit, n'interrompirent point l'ouvrage des aſſiégeans ; mais dès que le jour parut, & qu'il virent la terre qu'on avoit remuée, ils voulurent eſſayer de ruiner par une ſortie le travail qui s'étoit avancé pendant la nuit : ils détacherent deux cens hommes de pied & cens chevaux, qui s'avancerent contre la ligne ; & bien qu'elle fut encore pleine de travailleurs, Eſpenan ſe prépara pour les bien recevoir, & commanda aux Gendarmes de s'oppoſer à la Cavalerie des aſſiégés. Cet eſcadron marcha aux ennemis avec un tel déſordre qu'il fut entierement rompu au premier choc ; & la Boulaye y fut tué ſur la place. Néanmoins Eſpenan mit la ligne en ſi bon ordre, que les aſſiégés n'oſerent l'attaquer, ni pouſſer plus loin ce premier avantage qu'ils venoient de remporter ; de ſorte que les Gendarmes eurent le tems de ſe rallier, & de revenir à la charge : ils s'en acquitterent ſi bien la ſeconde fois, que malgré le feu des baſtions, tout ce qui reſtoit de cette ſortie fut chaſſé juſques dans la contreſcarpe. AN. 1644.

Ainſi les aſſiégeans continuerent leur travail ſans interruption ; mais leur Infanterie étoit tellement diminuée, que celle de l'armée d'Enguien ne montoit qu'à trois mille hommes, & l'autre n'étoit pas plus de deux mille. Avec ſi peu de gens, le Prince eut des peines incroyables à garder une ſi grande circonvallation, & à fournir les hommes qu'il falloit pour la garde de la tranchée & pour tous les autres travaux. Son Infanterie étoit compoſée de quatre bataillons : celui qui ſortoit de la tranchée alloit à la garde extraordinaire du Camp ; les deux autres travailloient aux approches ; & le dernier amaſſoit des faſcines pour remplir le foſſé. Palluau avec le Régiment d'Enguien, releva la ſeconde nuit Eſpenan & Perſan : il avança beaucoup la ligne, & acheva la redoute. Tournon & Marſin les deux nuits ſuivantes pouſſerent les travaux fort avant, & firent une batterie de ſix canons.

Le Vicomte de Turenne n'avoit pas fait moins de diligence de ſon côté. La cinquiéme nuit, les deux attaques firent leur logement ſur la contreſcarpe. Bamberg ne s'étoit oppoſé à tous ces travaux que par le feu du canon & du mouſquet. Le Duc d'Enguien n'avoit eu aucune nouvelle de l'armée de Baviere : il ſçavoit ſeulement que Jean de Wert marchoit avec mille chevaux & autant de mouſquetaires, pour eſſayer de jetter du ſecours

Digitized by Google

AN. 1644. dans Philisbourg ; & cet avis l'obligea de redoubler la garde des lignes, & même de faire faire le bivoüac toutes les nuits.

Auſſi-tôt que les deux attaques eurent fait leurs logemens ſur la contreſcarpe, les travailleurs commencerent à la percer, & à faire des batteries pour ruiner les défenſes de la Place. La deſcente du foſſé ne fut pas fort difficile, mais on eut bien de la peine à l'aſſurer ; car comme l'eau étoit preſque de niveau à la contreſcarpe, les aſſiégeans ne pouvoient pas y aller ſous terre, & il eût fallu trop de tems pour faire une gallerie couverte de madriers : ainſi le Duc d'Enguien ſe contenta de faire tirer une ligne droite, qui aboutiſſoit au foſſé, & qui étoit couverte avec des faſcines ſur des blindes & des chandeliers.

Eſpenan & Palluau pendant les deux nuits de leur garde, mirent leur travail en état de pouvoir combler le foſſé. Le Comte de Tournon y avoit déja fait jetter quantité de faſcines ; mais en paſſant par cette ligne enfilée qui conduiſoit au travail, il fut tué d'un coup de mouſquet.

La Pomme, Ingénieur fort expert à faire des mines & à paſſer des foſſés, avoit entrepris de faire des ponts de faſcines ; mais il y trouvoit beaucoup de difficultés, à cauſe du canon de la Place, ſur qui celui des aſſiégeans n'avoit pû prendre le deſſus ; parceque les aſſiégés en avoient un ſi grand nombre, qu'une de leurs piéces n'étoit pas plutôt démontée, qu'ils en pouſſoient une autre à la place ; & outre celles qu'ils avoient dans leurs flancs, dont ils battoient le pont en travers, ils en avoient un rang ſur la face des baſtions, qui l'enfiloient, & qui ruinoient tout le travail. Il eſt vrai que leurs flancs étoient ſi petits, qu'ils n'y pouvoient mettre que trois piéces : c'eſt le défaut ordinaire des meilleures Places, d'avoir les flancs trop ſerrés ou trop découverts ; mais le premier de ces défauts eſt le pire ; parcequ'entre deux batteries oppoſées, le plus grand nombre des canons l'emporte toujours. En effet, les aſſiégeans ayant dreſſé deux batteries de quatre piéces chacune, firent taire celle des flancs ; mais les aſſiégés en pointerent tant ſur la face des baſtions, dont le rempart eſt fort bas, qu'ils ruinerent celles des aſſiégeans : c'eſt pourquoi le Duc d'Enguien fut obligé de faire élever des épaulemens pour enterrer ſes batteries, & ſe couvrir des faces des baſtions : par ce moyen, ſon canon ſe rendit le maître, & les aſſiégeans travaillerent avec plus de ſûreté à leur pont.

Bamberg reconnut alors qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir d'empêcher que le foſſé ne fut comblé ; & comme ſa garniſon étoit foible, il ne crut pas devoir attendre que le mineur fût attaché ; eſperant de faire aupara-

Digitized by Google

vant une capitulation plus avantageuſe, il fit battre la chamade : les ôtages furent donnés ; & la garniſon ſortit le douzième de Septembre au nombre de cinq cens hommes, avec deux piéces de canon. Le Duc d'Enguien fit entrer le Régiment de Perſan dans la Place, & y mit Eſpenan pour Gouverneur. AN. 1644.

Cette conquête, quoique plus facile que le Prince ne l'avoit prévû, donna une grande réputation aux armes de France. Pluſieurs Villes envoyerent des Députés. Spire n'avoit pas attendu que d'Aumont l'eut fait ſommer ; les Magiſtrats en avoient porté les clefs au Duc d'Enguien : il les reçut honorablement ; & après avoir confirmé leurs privileges, il les renvoya pour faire ſortir les Impériaux, & recevoir la garniſon Françoiſe que d'Aumont eut ordre d'y faire entrer. Mais le Duc d'Enguien ne pouvoit pas recueillir lui-même les fruits de la priſe de Philisbourg, ni s'en éloigner avant que de l'avoir remis en défenſe : les ennemis s'approchoient ; ſes troupes étoient affoiblies & fatiguées ; le canon avoit fait de grandes ruines qu'il falloit réparer. Ce Prince n'étoit pas en état de ſe préſenter devant Merci, qui avoit rafraîchi & augmenté ſon armée depuis ſa retraite de Fribourg : c'eſt pourquoi le Duc d'Enguien ſe contenta d'établir ſi bien ſes quartiers dans les Places le long du Rhin, qu'on ne put lui enlever ſa conquête, ni le forcer à un combat général. Il avoit la riviere d'un côté, la Ville de l'autre, le Fort du Rhin devant lui, le marais & les bois derriere. Son armée étant campée dans un poſte ſi avantageux, il détacha le Vicomte de Turenne pour aller attaquer Worms. Cette Ville ne cede ni en dignité, ni en nombre d'habitans à aucune des Villes d'Allemagne : elle eſt placée ſur le bord du Rhin, & fortifiée autant que ſa grandeur & ſa ſituation l'ont pû permettre. Le Duc Charles de Lorraine y tenoit garniſon ; & depuis la perte de ſes Etats, il n'avoit preſque point d'autre retraite que celle-là.

Le Vicomte de Turenne fit deſcendre par la riviere l'Infanterie, le canon & toutes les choſes néceſſaires pour ſon deſſein : il marcha enſuite par le Palatinat avec deux mille chevaux, & défit ſix cens hommes que le Général Beck envoyoit à Frankendal. Les habitans de Worms ouvrirent leurs portes, & en firent ſortir les Lorrains. De-là le Vicomte de Turenne pourſuit ſa marche vers Mayence, & détacha Roſe pour aller attaquer Oppenheim. C'eſt une petite ville ſituée dans une plaine mal fortifiée ; mais défenduë par un très-bon Château : Roſe n'y trouva point de réſiſtance. Le Vicomte de Turenne ſe préſenta devant Mayence ; & s'étant logé dans le

Digitized by Google

AN. 1644. fauxbourg, il envoya un Trompette à ceux qui commandoient dans la Ville, pour leur offrir des conditions honorables.

Mayence eſt le ſiége de l'Archevêque Electeur, & une des principales Villes d'Allemagne; outre qu'elle eſt grande, fort peuplée & bien bâtie pour un pays, où l'on n'a jamais eu le goût de la bonne Architecture, ſa ſituation la rend conſidérable, étant placée vis-à-vis de l'embouchure du Mein, qui paſſe ſous une partie de ſes murailles: du côté de la terre, elles ſont défenduës par une citadelle de quatre baſtions; mais, comme il arrive d'ordinaire aux grandes Villes, ſes fortifications étoient négligées, & ſa défenſe conſiſtoit plus dans le nombre de ſes habitans que dans la force de ſes remparts. Au bas de la Ville ſur le bord du Rhin, eſt un Château aſſez magnifique où logent les Electeurs: dans le tems que cette ville avoit été ſous la puiſſance du Roi de Suéde, il avoit fait bâtir à l'endroit où les deux rivieres ſe joignent, un Fort de ſix baſtions, qui portoit le nom de Guſtawebourg; mais à la fin les Impériaux ayant repris Mayence, le Fort fut abandonné par les Suédois, & les Electeurs l'ont laiſſé ruiner.

Quand le Vicomte de Turenne entra dans les fauxbourgs il y avoit encore dans la Ville une garniſon Impériale de huit cens hommes; néanmoins l'Electeur n'ayant pas crû y pouvoir demeurer en ſûreté, s'étoit retiré à Hermeſtein; de ſorte que le Chapitre qui a l'autorité du Gouvernement en l'abſence de l'Archevêque, fit aſſembler tous les Corps de la Ville; & après pluſieurs délibérations, ils réſolurent de députer vers le Duc d'Enguien, & de ne donner les clefs qu'à lui-même, afin de rendre en quelque ſorte leur capitulation plus honorable, par la qualité de celui qui les recevroit.

Le Vicomte de Turenne envoya cette réponſe au Duc d'Enguien, qui étoit toujours avec ſon armée à la vûë de Philisbourg. Il en partit auſſitôt avec une eſcorte de quatre cens chevaux, & ſe rendit en un jour & demi proche de Mayence. Pendant qu'on travailloit aux articles du traitté, Merci avec l'armée de Baviére s'étoit poſté ſur des hauteurs entre Hailbron Neckerſulm, & avoit laiſſé le Neckre devant lui.

Hailbron n'eſt qu'à quatorze lieuës de Philisbourg. Merci prétendoit arrêter de là tous les progrès du Duc d'Enguien: il détacha Wolf, Colonel célébre parmi les Bavarois, avec deux cens chevaux, & cinq cens dragons pour ſe jetter dans Mayence; mais Wolf n'y put arriver qu'un quart d'heure avant le Duc d'Enguien. Le Trompette que ce Prince envoya aux habitans pour les avertir de ſa venuë, trouva Wolf qui les haranguoit, pour

Digitized by Google

pour leur perſuader de ſe défendre, offrant le ſecours qu'il avoit laiſſé de l'autre côté du Rhin & celui de toute l'armée Bavaroiſe qui le ſuivroit en peu de tems. AN. 1644.

Mais les habitans de Mayence ſçachant que le Duc d'Enguien étoit en perſonne dans leur fauxbourg, tinrent la parole qu'ils avoient donnée au Vicomte de Turenne ; & après avoir fait ſortir Volſs de la ville, ils envoyerent leurs Députés au Duc d'Enguien pour achever le traitté de leur capitulation. Le Chapitre s'obligea de faire ſortir la garniſon qu'il tenoit dans Binghen, petite ville avec un bon Château ſur le Rhin, & d'y recevoir des troupes Françoiſes. Le Duc d'Enguien donna le Gouvernement de Mayence au Comte de Courval, & y établit une forte garniſon avec ce qui étoit néceſſaire pour réparer les anciennes fortifications & en faire de nouvelles.

Le Vicomte de Turenne prit en paſſant Creutznac, & d'Aumont alla inveſtir Landaw avec douze cens hommes & quinze cens chevaux : c'eſt une ville ſituée dans une plaine à quatre lieuës de Philisbourg : elle eſt aſſez peuplée ; ſon rempart n'eſt flanqué que par des tours à l'antique avec un foſſé défendu par quelques demi-lunes & un chemin-couvert. Il y avoit dedans quatre cens hommes de troupes Lorraines, & c'étoit la ſeule Place que les Impériaux euſſent conſervée dans le Palatinat en-deçà du Rhin, excepté Frankendal, où les Eſpagnols tenoient une forte garniſon.

Pendant que d'Aumont prenoit ſes quartiers, & commençoit ſes travaux devant Landaw, le Duc d'Enguien vint rejoindre ſon armée à Philisbourg pour être plus près du ſiége que d'Aumont alloit entreprendre : il apprit en arrivant que la tranchée étoit déja ouverte ; mais que d'Aumont en allant viſiter le travail avoit été bleſſé dangereuſement (1). Le Vicomte de Turenne alla continuer le ſiége, & pouſſa la tranchée ſi diligemment ; que dans trois jours on fit une batterie & un logement ſur la contreſcarpe. Le cinquième jour, le Duc d'Enguien y étant venu pour viſiter les travaux, les Lorrains traitterent avec le Vicomte de Turenne & ſortirent de la Place.

Après la priſe de Landaw, Neuſtadt, Manheim & Magdebourg ne firent que fort peu de réſiſtance ; ainſi le Duc d'Enguien ſe vit en une ſeule Campagne trois fois victorieux de l'armée Bavaroiſe, maître du Palatinat & du cours du Rhin depuis Philisbourg juſqu'à Hermeſtein, & de tout ce qui eſt entre le Rhin & la Moſelle.

(1) Il mourut à Spire peu de jours après.

*Fin de la Relation du Marquis de la Mouſſaye.*



Digitized by Google

Digitized by Google

# PREUVES
# DE L'HISTOIRE
## DU VICOMTE
# DE TURENNE.

*SECONDE PARTIE,*

CONTENANT

Plusieurs Lettres, Brevets, Instructions Politiques, & autres Pieces.

Digitized by Google

# AVERTISSEMENT.

*LES hommes ne ſe peignent jamais mieux que par les Lettres qu'ils écrivent à leurs parens & à leurs amis, ſans aucune intention de les rendre publiques ; ils parlent alors ſans précaution & ſans déguiſement ; on y voit le fond de leur caractere, de leur eſprit, & de leur cœur. C'eſt pourquoi l'Auteur a cru devoir placer au rang de ſes preuves pluſieurs Lettres du Vicomte à ſa Sœur & à ſa Femme, qui montrent ſon ame à nud, ſa ſimplicité, ſa ſenſibilité, ſa modeſtie, & ſa religion. On verra dans les Inſtructions qu'il a dreſſées, par ordre du Roi, pour les Ambaſſadeurs de France, dans les differentes Cours de l'Europe, la profondeur de ſon génie ; & l'on ſentira par ces Pieces, que ſes qualités politiques égaloient ſes talens militaires.*

Digitized by Google

# LETTRE DE FREDERIC MAURICE DUC DE BOUILLON, A LA REINE.

MADAME,

Me voyant ſi malheureux que les plus reſpectueuſes déferences que je pouvois rendre à Votre Majeſté, paſſoient pour déſobéiſſance & mépris, mes raiſons pour fuites & délais, & mes plus innocentes actions pour crimes & caballes contre le ſervice de S. M. & le bien de l'Etat, je ne me ſuis pas trouvé capable de conſolation juſqu'à ce que je me ſois retiré en lieu où je puiſſe par mes actions détromper V. M. des idées qu'on a pu lui inſpirer de moi, & d'où elle pût connoître que l'aſſurance que je lui donne de ma fidelité, de mon zele pour ſon ſervice, & d'une entiere obéiſſance à ſes Commandemens, ne procedent d'aucune contrainte ni conſidération intereſſée, mais d'un pur ſentiment de mon devoir, & d'une très-ferme réſignation à ſes volontés. Je ſupplie très-humblement V. M. d'être perſuadée que lorſque je me ſuis ſacrifié pour ſes interêts, je me donnai à elle ſans réſerve avec une très-forte réſolution de demeurer toujours dans la même dépendance, & de lui ſoumettre ma vie & tout ce que j'ai. C'eſt ce que j'oſe prendre la hardieſſe de confirmer à V. M. afin qu'elle m'honore de ſes Commandemens, & connoiſſe par l'avenir, comme elle a pu faire par le paſſé, que je n'ai jamais eu pour but que le ſervice du Roi & celui de V. M. dans lequel je demeurerai inviolablement attaché, & l'obligerai par les miens très-fideles à ne me pouvoir dénier la qualité de ſon très-humble & très-obéiſſant ſerviteur & ſujet,

N°. I. Liv. I.

LE DUC DE BOUILLON.

*A Nyon le 5. d'Avril 1644.*



Digitized by Google

## A S.A.R. M. LE DUC D'ORLEANS.

MONSEIGNEUR,

Me voyant accablé de tant de malheurs, dans le tems, j'oſe le dire à V. A. R. que je devois tout eſperer, & que malgré la droiture de ma conduite, j'étois expoſé ſans ceſſe aux faux raports de mes ennemis, j'ai cru que pour leur ôter tout prétexte d'interpréter à mal mes plus innocentes actions, je devois me retirer dans un lieu où ils ne pourroient plus colorer leurs manvais offices, & où la ſincerité de mes intentions pourra être reconnuë par mes démarches. Je vous avouë auſſi, Monſeigneur, que je ne pouvois continuer de reſter dans une Cour où l'on me donnoit continuellement des marques d'une défiance injurieuſe à mon honneur & contraire à mes ſentimens. Ce qui augmentoit encore mes déplaiſirs, étoit de paroître déchu de la bienveillance dont V. A. R. m'avoit fait l'honneur de m'aſſurer. Je ne puis imaginer ce qui a pu me cauſer ce mal, étant bien éloigné de croire, quoiqu'on ait voulu m'en perſuader, que V. A. R. m'accuſe d'avoir été le premier auteur du Traité d'Eſpagne, puiſque je n'ai beſoin pour me diſculper, que de rappeller avec ſoumiſſion & reſpect à V. A. R. le ſouvenir de ce qui s'eſt paſſé, & la ſupplier de vouloir bien me dire ſi j'avois aucun deſſein lorſqu'elle m'envoya chercher en Province, ſi elle m'en fit communiquer aucun lorſque je la vis à Paris; ſi la réſolution des ſiens n'étoit pas déja priſe avant mon arrivée, & ſi depuis je pris d'autres engagemens que celui de ſervir V. A. R. lorſqu'elle me fit entrevoir une ſubverſion d'Etat en cas de la mort du Roi, & celui de demeurer fermement attaché aux interêts de la Reine, dans la conſervation des Meſſeigneurs ſes enfans qu'on vouloit lui ôter. Il me ſuffit pour ma juſtification de faire voir que je n'ai point d'autre crime que celui d'avoir été ſerviteur de V. A. R. Cette conſidération ſeule, Monſeigneur, m'empêche de conſentir à un échange qui étant honteux laiſſeroit à V. A. R. quelque marque de crime; puiſque je ne fus jamais accuſé d'autre que de celui où vous étiez enveloppé. Quelqu'amour que j'aie pour mon bien & mes dignités, je ne les ai pas conſiderés lorſqu'il s'agiſſoit du ſervice de V. A. R. & des interêts de l'Etat, je m'en ſuis dépoüillé avec joye pour me ſauver l'honneur & me donner le tems de faire voir mon innocence & la pureté de mes intentions. Comme je tâcherai toujours de les conſerver par ma conduite à l'avenir. J'oſe très-

Digitized by Google

humblement ſupplier V. A. R. de ne point dénier quelques marques de l'honneur de ſa bienveillance à celui qui a toujours tâché de la mériter par ſes très-humbles ſervices, & qui a cette ſatisfaction d'avoir montré à toute la terre qu'il a été ſans aucune réſerve, Votre très-humble, très-obéïſſant & très-fidele Serviteur,

LE DUC DE BOUILLON.

*A Nyon ce 5. Avril 1644.*

## LETTRES DU VICOMTE A SA SOEUR.

N°. II. Liv. II. & III.

MA chere Sœur, pluſieurs perſonnes me mandent que l'on dit à Paris que je ne ſuis pas bien avec M. le Duc d'Enguien, & que je ne ſuis pas bien aiſe de m'être joint à lui. Je vous prie, ſi vous en oyez parler, de témoigner que je ne ſuis pas ſi impertinent que cela, & que c'eſt un honneur que j'ai toujours recherché extrêmement. Je vous aſſure qu'il y a une très-grande union dans cette Armée; M. d'Enguien vit auſſi bien avec moi qu'il eſt poſſible; & il ne ſe rencontre aucune difficulté entre M. le Maréchal de Guiche & moi; n'ayant rien à démêler & étant de tout tems fort bons amis. J'ai ſujet auſſi d'avoir toute ſorte de ſatisfaction de la façon que l'Armée Allemande vit avec moi, je n'y ai pas trouvé la moindre conteſtation dans les choſes que j'ai déſirées, & au contraire toute ſorte d'obéïſſance. Après la fin de cette affaire, je vous écrirai plus amplement, adieu chere Sœur. C'eſt votre très-humble & très-affectionné Serviteur & Frere,

TURENNE.

*Au Camp devant Philisbourg ce 3. Septemb. 1644.*

### AUTRE A LA MEME.

MA chere Sœur, je continue à être bien en peine de votre mal; & quand vous ſerez guerie, je ſerai dans une autre, de peur que vous ne ſoyez fâchée contre moi de ne vous avoir pas écrit plutôt. Je vous avouë qu'au commencement, je ne pouvois me réſoudre à vous rien écrire de mon malheur arrivé près de Mariendal, ſçachant à quel point cela vous toucheroit. J'en étois auſſi honteux pour vous que pour moi. Et quoique ce ſoit une plaiſante raiſon, je vous jure que je ne pouvois me réſoudre de vous l'écrire moi-même. Si après un malheur qui m'eſt arrivé par compaſſion pour les Troupes qui étoient fort fatiguées, & trop de complaiſance pour les Officiers, on ſe peut conſoler en quelque choſe; ce ſeroit que les Ennemis n'ont profité en rien de leur victoire. Les Troupes de M. Konigſmarc & de Heſſe avec les miennes, qui toutes enſemble joindront M. le Duc d'Enguien, mettent les affaires en meilleur état qu'on ne les eût jamais pu eſperer. Je ſuis

Digitized by Google

à deux mille hommes près, de ce que j'étois avant le combat. J'ai pris depuis trois ou quatre jours une petite Ville où il y avoit cent hommes de l'Ennemi qui ont pris parti avec moi. J'ai bien de l'obligation à Madame la Landgrave de Hesse d'avoir voulu envoyer ses Troupes si loin avec moi, & dans un tems que l'Ennemi pouvoit entrer dans son païs : je vous assure que c'est une fort honnête personne, je vous conjure de m'aimer toujours étant la chose du monde qui peut me donner le plus de joye. C'est, ma chere Sœur, Votre très-humble & très-affectionné Serviteur & Frere,

TURENNE.

*Au Camp ce 4. Juillet 1645.*

## AUTRE.

MA chere Sœur, je vous dirai avant toutes nouvelles que je ne vous crois aucunement changée pour m'avoir fait des réprimendes, & je vous jure que quand je suis négligent à vous écrire, c'est l'assurance entiere que j'ai que vous m'aimerez toujours sans pouvoir changer.

On donna avant-hier près de Nordlingue la plus grande Bataille qui se soit vûë depuis la guerre. La Cavalerie Françoise avoit la droite & moi la gauche avec ma Cavalerie. La droite a été entierement défaite, comme aussi l'Infanterie Françoise ; Nous avons eu Dieu merci plus de bonheur à la gauche, & y avons gagné le champ de Bataille, pris presque tout le canon des ennemis ; & Gléen qui commandoit l'aîle droite des Bavarois y a été fait prisonnier ; M. le Duc par le plus grand bonheur du monde, après avoir eu deux Chevaux tués sous lui, & un peu blessé au bras, s'envint du côté ou j'étois un peu devant que le côté où il avoit résolu de se tenir fût rompu. Il témoigna être assez satisfait de ce que j'ai fait en cette occasion. Vous sçaurez par les Rélations tous ceux qui sont morts & prisonniers. On a eu nouvelle de M. le Maréchal de Grammont, que les ennemis ont mené en Baviere, où leur armée s'est retirée, c'est-à-dire sur le Danube, après avoir quitté le champ de Bataille. Pour leur perte elle a été plus grande que la nôtre, quoique l'armée Françoise ait été entierement repoussée ; Je suis bien assuré que l'on ne dira pas autrement à Paris, que la Cavalerie Allemande n'ait entierement gagné la Bataille. M. le Duc m'a fait là-dessus plus de complimens devant toute l'armée que je ne sçaurois vous dire, ni aussi exprimer ce qu'il a fait en cette occasion de sa personne & de cœur & de conduite. J'avois quatre bataillons d'Infanterie, deux que commandoit M. de Chabot, pour soutenir l'armée de M. le Duc, & deux autres auprès de son Infanterie ; mais la Cavalerie Françoise en s'enfuyant a emporté tout cela, de sorte qu'il n'est resté que la Cavalerie Allemande & les Hessiens : M. le Duc ne sçauroit assez se loüer des Allemands, & en effet il leur a obligation de la

vie & de la liberté. Il n'eſt pas croyable comme il me fait l'honneur de bien vivre avec moi. Je vous ſuplie de témoigner à Madame la Princeſſe & à Madame de Longueville, combien je lui en ſuis obligé.

Je ſuis très en peine de ce qu'on me mande que vous avez ſi ſouvent la fiévre. Je prie Dieu de tout mon cœur de vous vouloir conſerver, n'ayant point de plus grande joie au monde que celle de vous ſçavoir en bonne ſanté, adieu, chere Sœur.

*Au Camp devant Nordlingue, ce 8. Août 1645.*

## AUTRE.

JE n'ai que le loiſir de vous faire ce mot. J'ai reçû votre Lettre par laquelle vous me mandez de vous faire ſçavoir comme quoi vous pourriez ſortir de Paris, & qu'elle ſeroit ma penſée là deſſus. Je crois que ſi vous y pouvez trouver quelque ſureté il n'en faut pas bouger, vous pourriez vous mettre plutôt chez quelqu'un de nos amis. Quand le chemin ſera libre de l'armée du Roy à Paris, je vous ferai ſçavoir où vous pourrez venir. Je vous aime de tout mon cœur.

*A Sully ce 30. Mars 1652.*

*Il s'eſt paſſé quelque choſe à Gergeau qui n'eſt pas de grande conſideration.*

## LETTRES DE L'ELECTEUR DE MAYENCE au Vicomte de Turenne.

N°. III. Liv. II.

MONSIEUR,

J'ai reçû ce matin des nouvelles aſſurées de Munſter que, par la grace de Dieu, la paix ſi long-tems eſperée a été ſignée, ſouſcrite & ſolemnellement publiée à Munſter & à Oſnabrug le 24. de ce mois. Je n'ai voulu faillir d'avertir V. A. par la préſente, & la ſupplier auſſi que quand l'armée du Roy ſortira d'Allemagne, il lui plaiſe dans ſa marche exempter mes Etats. J'ai de ſi bonnes preuves de l'affection & de la bonne volonté de V. A. que j'oſe me promettre ce conſentement; auſſi je lui envoyerai bien-tôt un des miens pour traiter de quelques affaires, & pour la remercier des graces que juſques ici elle ma faites, la ſupliant au reſte de me faire l'honneur de me croire entierement,

MONSIEUR, DE VOTRE ALTESSE,

*A Aſchaffembourg, le 29. Octobre 1648.*

Le très-humble & très-affectionné Serviteur JEAN-PHILIPPE, Electeur de Mayence.

Digitized by Google

## LETTRE DU DUC DE WIRTEMBERG au Vicomte.

MONSIEUR MON COUSIN,

N°. IV. Liv. III. Ayant ce matin reçû par un Courier exprès les avis de mon Deputé de Munſter, qui m'a aſſuré que la paix étoit ſouſcrite le 24. du courant, je n'ai voulu manquer d'en communiquer les nouvelles A. V. A. vû que je m'aſſure qu'elles lui ſeront très-agréables, & d'autant que par ce moyen je me vois tantôt en liberté de pouvoir joüir de ce que les deux Couronnes de France & de Suede ont bien voulu deſirer pour ma reſtitution. Je ſçai que V. A. s'en réjoüira avec moi, & agira dans la conjoncture préſente de cette guerre finie, pour la conſervation de mes Etats, avec le même cœur & affection quelle a toûjours témoigné par ci-devant pour un Prince qui eſt Monſieur mon Couſin, Votre très-humble & très-affectionné Serviteur & Couſin,

EBERHARD, Duc de Wirtemberg.

*A Stutgard le 31. Octobre 1648.*

## LETTRES DE LA REINE MERE à M. de Turenne.

### *PREMIERE LETTRE.*

MOn Couſin, quoiqu'il vienne d'arriver un bruit de Paris que M. votre Frere a pris parti avec le Parlement, qui eſt a préſent dans une rebellion toute déclarée; je ne puis y ajouter de foi quand je fais réflexion qu'il ſçavoit ce que j'ai réſolu pour ce qui regarde votre établiſſement, & que je voulois faire pour ſes intérêts particuliers & pour ceux de toute la famille: Mais quoiqu'il en ſoit, je ſuis ſi aſſurée que non ſeulement vous n'y prendrez aucune part, mais que vous déteſterez ſon action, ſi elle ſe trouvoit véritable, que je ne vous fais ces lignes à autre fin que pour vous témoigner la confiance entiere que j'ai en vous & vous aſſurer de la continuation de mon affection; me remettant du ſurplus à mon couſin le Cardinal Mazarin que je ſçai mieux que perſonne être le meilleur de vos amis; cependant je demeure

Votre bonne Couſine ANNE.

*A S. Germain en Laye le 11. Janvier 1643.*

II.

Digitized by Google

### *II. LETTRE.*

MOn Couſin, envoyant par delà le Sieur Hervart pour des affaires qui regardent le Service du Roy Monſieur mon Fils; je vous fait ces lignes pour vous prier d'avoir entiere confiance & pleine créance en ce qu'il vous dira de ma part : Et s'il eſt beſoin que pour le contentement des Officiers de l'armée que vous commandez, il s'oblige en mon nom, de leur payer ce que vous conviendrez avec eux, ne faites point difficulté de garantir ce qu'il promettra, car je vous aſſure & vous donne ma parole que j'y ſatisferai à point nommé; cependant je demeure,

Votre bonne Couſine, ANNE.

*A S. Germain en Laye le 12. Janvier 1649.*

### *III. LETTRE.*

MOn Couſin, la faute où eſt retombé votre frere le Duc de Bouillon, dans le tems même qu'il ſçavoit que j'avois fait ou réſolu tout ce qui pouvoit regarder ſes avantages & ceux de ſa Maiſon, me touche principalement pour le déplaiſir que je ſçai qu'elle vous cauſera; car pour le reſte je ſuis tellement perſuadée de votre affection & de votre attachement aux interêts du Roi Monſieur mon Fils & aux miens, que je ſuis certaine que votre zele augmentera plutôt dans ces conjonctures, qu'il n'eſt à craindre qu'aucune conſidération de proximité y puiſſe apporter la moindre alteration. Aſſurez-vous auſſi que je redoublerai les effets de ma confiance & de ma bonne volonté, & que votre conſidération me ſera toujours ſi recommandable, que je ne ferai point de difficulté, quelque grand que ſoit le crime de votre frere, de faire pour votre égard ſeul ce que vous pouvez ſouhaiter pour les honneurs de la Maiſon, & me remettant à ce que j'ai chargé mon Couſin le Cardinal Mazarin de vous mander, je demeure avec beaucoup de tendreſſe,

Votre bonne Couſine, ANNE.

*A S. Germain en Laye le 28. Janvier 1649.*



Digitized by Google

### IV. LETTRE.

MOn Couſin, quoique je vous aye déja mandé les bonnes intentions que j'ai pour vous, & à votre conſidération pour toute votre Maiſon; j'ai voulu néanmoins, dans l'occaſion du voyage du Sieur de Ruvigni par delà, vous faire cette Lettre pour vous les expliquer encore plus particuliérement. Je vous dirai donc touchant les honneurs de votre Maiſon, que dès la premiere fois que je vous verrai, je vous ferai joüir ſans autre délai des prérogatives dont il avoit été rémis de parler après la majorité du Roi Monſieur mon Fils. A l'égard de la Souveraineté de Sedan, & pour ce qui concerne le Duc de Bouillon votre frere, quoique ſa faute ſoit auſſi grande qu'elle ſe peut concevoir, d'autant plus qu'il n'ignoroit pas les intentions favorables que j'avois pour tout ce qui le pouvoit regarder; je ne me diſpoſerai pas ſeulement à l'oublier & à la pardonner, pour l'amour de vous, dès qu'il rentrera en ſon devoir, mais pour la même raiſon je le ferai joüir deſlors deſdites prérogatives qui avoient été remiſes à la majorité; & touchant l'échange de Sedan, il y ſera traité auſſi favorablement, & aux mêmes conditions qui avoient été arrêtées en dernier lieu. Vous devez prendre toutes ces avances pour une pure marque de l'affection que je vous porte, & être aſſuré qu'en toutes autres rencontres où j'aurai lieu de vous obliger, vous n'en recevrez pas des effets moins ſolides: cependant je demeure,

Votre bonne Couſine, ANNE.

*A S. Germain en Laye le 29. Janvier 1649.*

## BREVETS DU ROI EN FAVEUR de la Maiſon de Bouillon.

### PREMIER BREVET.

N°. V. Liv. III. AUjourd'hui vingtiéme du mois de Mars mil ſix cens quarante-ſept, le Roi étant à Paris, déſirant témoigner ſa bonne volonté à M. le Duc de Bouillon, & à M. de Turenne ſon frere, Sa Majeſté, par l'avis de la Reine Regente ſa Mere, en interprétation de ſa déclaration adreſſée à ſa Cour de Parlement de Paris, a déclaré que ſa volonté & intention eſt, que leſdits Sieurs de Bouillon & de Turenne & leurs deſcendans, joüiront du rang & pré-

Digitized by Google

séance appartenans à leur Maison, à cause du Duché de Bouillon & des Principautés Souveraines de Sedan & de Raucourt, & soient traitez tout ainsi que les autres Princes issus de Maisons Souveraines. Pour témoignage de quoi, Sa Majesté m'a commandé de leur expedier le présent Brevet, qu'elle a voulu signer de sa main, & être contresigné par moi son Conseiller Secretaire d'Etat & de ses Commandemens & Finances.

*Signé*, LOUIS. *Et au-dessous*, DE LOMENIE.

## II. BREVET.

AUjourd'hui deuxiéme du mois d'Avril mil six cens quarante-neuf, le Roi étant à S. Germain en Laye, bien memoratif que par son Brevet du vingtiéme Mars mil six cens quarante-sept, Sa Majesté auroit déclaré que son intention étoit que M. le Duc de Bouillon & M. de Turenne son frere & leurs descendans, jouissent du rang & préséance appartenans à leur Maison, à cause du Duché de Bouillon & des Principautés Souveraines de Sedan & de Raucourt, & soient traitez comme les autres Princes issus de Maisons Souveraines; & voulant en consequence de sa déclaration donnée au mois de Mars dernier, pour faire cesser les mouvemens du Royaume & rétablir un chacun dans ses honneurs & prérogatives, faire connoître sa volonté à l'égard desdits Sieurs de Bouillon & de Turenne; ensorte que personne n'en puisse douter, Sa Majesté, par l'avis de la Reine Regente sa Mere, a confirmé & confirme en tant que de besoin son dit Brevet du 20. Mars 1647. & ce faisant a déclaré & déclare, qu'elle veut & entend que lesdits Sieurs de Bouillon & de Turenne & leurs descendans, jouissent du rang & préséance qui appartiennent à leur Maison à cause du Duché de Bouillon, & des Principautés Souveraines de Sedan & de Raucourt, & soient traitez tout ainsi que les autres Princes issus de Maisons Souveraines habitués en ce Royaume: En témoin de quoi Sa Majesté a signé le présent Brevet de sa main & a voulu être contresigné par nous ses Conseillers-Secretaires d'Etat & de ses Commandemens & Finances. *Signé*, LOUIS.
*Et plus bas*, PHELIPEAUX, DE GUENEGAUD, LE TELLIER, & DE LOMENIE.

## III. BREVET.

AUjourd'hui vingtsixiéme du mois d'Octobre 1649. le Roi étant à Paris, bien informé que les Ducs de Bouillon & Princes Souverains de Sedan, ont été compris & nommés entre les Princes & Etats, amis, alliés &

protegés de cette Couronne en pluſieurs Traités de Paix, & autres generaux faits entre lés Rois prédeceſſeurs de Sa Majeſté, & les Empereurs, Rois d'Eſpagne, & autres Princes; que par les Traités particuliers de protection qui leur ont été accordés par les Rois prédéceſſeurs de Sa Majeſté, même par celui du feu Roi, de glorieuſe memoire, que Dieu abſolve, du 6. Août 1641. & ſpecialement par le Traité particulier fait le même jour, ils ont été qualifiés & reconnus Souverains du Duché de Bouillon & des Principautés de Sedan & de Raucourt, que par l'échange deſdites Principautés contre des Domaines de Sa Majeſté, propoſé & réſolu du vivant du feu Roi, comme choſe très avantageuſe à cet Etat, dont les conditions ont été arrêtées au nom de Sa Majeſté avec Monſieur le Duc de Bouillon, & les articles ſignés par Sa Majeſté le 20. Mars 1647. confirmés par les articles expediés enſuite de la Conference tenuë à S. Germain en Laye le 30. Mars de la préſente année 1649. & en exécution deſdits articles, par Brevet exprès de Sa Majeſté du deuxiéme Avril de la préſente année, ſigné de ſa main, & contreſigné des quatre Secretaires d'Etat, ledit Sieur Duc & Monſieur de Turenne ſon frere, ſont maintenus au rang & prééminences des Princes, & que d'ailleurs ils ſont qualifiés tels, & traitez ainſi que ceux de cette qualité; & comme *étans nés Princes, en toutes les Cours, même par le Pape, l'Empereur, le Roi Catholique & autres Rois & Princes, ce qu'ils juſtifient par pluſieurs actes authentiques:* Et Sa Majeſté conſiderant que pour les cauſes ſuſmentionnées, leſdits Sieur de Bouillon & de Turenne n'ont pu être compris dans le Brevet accordé le dixiéme du préſent mois, à l'inſtance de pluſieurs Gentilshommes qui ſe ſont trouvez à Paris, & qu'on n'a pu déroger à ce qui a été ſi ſolemnellement accordé & promis par leſdits Traités; Sa Majeſté, de l'avis de la Reine Regente ſa Mere, en confirmant en tant que de beſoin le Brevet qu'elle leur a accordé ledit jour deuxiéme Avril dernier, a déclaré & déclare que ſa volonté & intention eſt que ledit Sieur Duc de Bouillon & le Sieur de Turenne ſon frere, & leurs deſcendans, jouiſſent du rang & des prérogatives & prééminences appartenans à leur Maiſon, à cauſe dudit Duché de Bouillon & deſdites Souveraincté de Sedan & de Raucourt, & ſoient traitez tout ainſi que le ſont les Princes iſſus de Maiſons Souveraines habitués en ce Royaume, ſans que ledit Brevet dudit jour dixiéme du préſent mois leur puiſſe aucunement nuire ni préjudicier, n'ayant Sa Majeſté, pour témoignage de ſa volonté, commandé de leur expédier le préſent Brevet qu'elle a ſigné de ſa main, & fait contreſigner par moi ſon Conſeiller-Secretaire d'Etat & de ſes Commandemens & Finances. *Signé*, LOUIS. *Et plus bas*, DE LOMENIE.

Digitized by Google

### *IV. BREVET.*

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre : A tous présens & avenir. Salut ſçavoir faiſons : qu'encore que notre très-cher & bien amé Couſin Frederic-Maurice de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon, Prince Souverain de Sedan & de Raucourt, nous ait cejourd'hui par Contrat paſſé devant deux Notaires au Châtelet de Paris, cedé & tranſporté à titre d'échange, la proprieté deſdites Terres ſouveraines de Sedan & de Raucourt & autres, étans és environs d'icelles, à lui appartenans à cauſe de ſon dit Duché de Bouillon : Nous n'avons néanmoins point entendu & n'entendons que cette ceſſion & tranſport puiſſe ci-après nuire ni préjudicier en façon que ce ſoit, à lui ni aux ſiens, pour ce qui concerne le rang & préſéance qui lui appartiennent, non ſeulement à cauſe dudit Duché de Bouillon, mais auſſi à cauſe deſdites Terres ſouveraines de Sedan & de Raucourt : au contraire avons jugé raiſonnable qu'il y ſoit conſervé & maintenu tout ainſi que s'il étoit encore en poſſeſſion deſdites Terres qu'il nous a cedées, *comme une condition qui fait partie dudit Contrat d'échange, & que nous avons accordé par icelui.* A ces cauſes & autres bonnes conſiderations à ce nous mouvans, par l'avis de la Reine Regente, notre très-honorée Dame & Mere ; de notre très-cher & très-amé Oncle le Duc d'Orleans ; de notre très-cher & très-amé Couſin le Prince de Condé, & autres principaux Seigneurs de notre Conſeil, & de notre certaine ſcience, pleine puiſſance & autorité Royale, avons declaré & déclarons par ces préſentes ſignées de notre main, que notre volonté & intention eſt que nonobſtant la ceſſion & tranſport à nous fait deſdites Terres, notredit Couſin le Duc de Bouillon & les ſiens en ligne directe, tant mâles que femelles, jouiſſent des mêmes honneurs, ſéances, dignités, prérogatives & préſéances appartenans tant audit Duché de Bouillon qu'auſdites Souverainetés de Sedan & de Raucourt, dont lui & les Ducs de Bouillon Seigneurs deſdites Souverainetés ont joui ou dû jouir tant dedans que dehors le Royaume, auſquels nous voulons qu'ils ſoient conſervez & maintenus, ſans qu'à cauſe de ladite ceſſion l'on puiſſe prétendre qu'ils ayent dérogé *au rang qu'ils ont toujours eû ou dû avoir*, & que pour raiſon de ce on leur en puiſſe faire aucunes conteſtations, & que toutes les prétentions que notredit Couſin peut avoir pour ce regard, demeurent en leur entier ſans être en rien diminuées, comme s'il étoit en poſſeſſion deſdites Terres & Souverainetés par lui cedées. Déclarons en outre pour les conſidérations ſuſdites, que notre intention eſt auſſi que notre très-cher & bien-amé Couſin Henry de la Tour Vicomte de-

Digitized by Google

Turenne, Maréchal de France, frere de notredit Cousin le Duc de Bouillon, & ſes enfans mâles & femelles, jouiſſent des mêmes honneurs, rangs & préſéances dont il jouit & doit jouir comme fils & frere d'un Duc de Bouillon, & Prince Souverain de Sedan & de Raucourt; & en cas que notredit Cousin le Duc de Bouillon vienne à deceder ſans enfans, voulons & nous plaît que notredit Cousin ſon frere, ſes enfans mâles & femelles jouiſſent des mêmes honneurs, rangs, préſéances, dignités & prérogatives, tant dedans que dehors le Royaume, dont jouit à préſent notredit Cousin le Duc de Bouillon, & jouira à l'avenir tant à cauſe dudit Duché de Bouillon; qu'en conſéquence de ces préſentes, comme ſi lorſqu'il y aura ouverture à la ſucceſſion de notredit Cousin le Duc de Bouillon ſon frere en ſa faveur & de ſes enfans, leſdites Principautés de Sedan & de Raucourt étoient encore en leur Maiſon, & qu'il y eut ſuccedé par manquement d'heritiers de notredit Cousin le Duc de Bouillon. Si donnons en mandement a nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenant notre Cour de Parlement à Paris, que ces préſentes ils faſſent enregiſtrer, & du contenu en icelles jouir noſdits Cousins pleinement & paiſiblement ſans y faire ni ſouffrir être fait ou donné aucun trouble ou empêchement quelconque, & à notre Procureur Général de faire pour ce toutes les requiſitions neceſſaires: Car tel eſt notre plaiſir. Et afin que ce ſoit choſe ferme & ſtable à toujours, nous avons fait mettre notre Scel à ceſdites préſentes. Donné à Paris au mois de Mars l'an de grace mil ſix cens cinquante-un & de notre Regne le huitiéme. *Signé*, LOUIS. *Et ſur le repli*, Par le Roi, la Reine Regente ſa Mere préſente. DE LOMENIE. *Viſa*, SEGUIER. Et ſcelé du grand ſceau de cire verte en lacs de ſoye rouge & verte.

## *V. BREVET.*

AUjourd'hui 20. Mars 1651. le Roi étant à Paris, voulant témoigner ſa bonne volonté à Monſieur le Duc de Bouillon & à Monſieur de Turenne ſon frere, Sa Majeſté, par l'avis de la Reine Regente ſa mere, conformement à ce qui eſt promis dans le Contrat d'échange de Sedan, paſſé le même jour, & pour confirmer en tant que beſoin ſeroit les Brevets ci-devant expediés, outre ce qui eſt porté par ſa déclaration adreſſée à ſa Cour de Parlement de Paris, & en interprétation d'icelle, a déclaré que ſa volonté & intention eſt, que leſdits Sieurs de Bouillon & de Turenne & leurs deſcendans, joüiſſent du rang & préſéance appartenant à leur Maiſon à cauſe du Duché de Boüillon & des Principautés Souveraines de Sedan & de Raucourt, & ſoient traitez tout ainſi que les autres Princes iſſus de Maiſons Souveraines, m'ayant ſadite Majeſté, en témoignage de ſa volonté, commandé d'ex-

Digitized by Google

pedier le préſent Brevet quelle a ſigné de ſa main, & fait contreſigner par moi ſon Conſeiller Secretaire d'Etat & de ſes Commandemens & Finances.

*Signé*, LOUIS. *Et plus bas*, DE LOMENIE.

## *VI. BREVET.*

AUjourd'hui 15. du mois de Fevrier 1652. le Roy étant à Saumur: déſirant témoigner ſa bonne volonté à Monſieur le Duc de Bouillon & à Monſieur de Turenne ſon frere; & conſidérant qu'il leur a été promis par le Contrat d'échange de la Principauté de Sédan du 20. Mars de l'année derniere, *qu'ils ſeroient traitez comme Princes, & que ſans cette condition ils n'auroient point conſenti audit échange*, ſçachant en outre qu'ils *ont été & ſont traitez en tous lieux & en toutes occaſions par les Rois, Princes, & Etats de la Chrétienté comme étant nez Princes*; Sa Majeſté confirmant en tant que beſoin les Traités, Brevets & Lettres qui leur ont été ci-devant accordés ſur ce ſujet, & pour les raiſons & cauſes y contenuës, a déclaré & déclare que ſon intention & volonté eſt que leſdits Sieurs de Bouillon & de Turenne & leurs deſcendans, ſoient traitez tout ainſi que les autres Princes iſſus de Maiſons Souveraines habitués en ce Royaume, ſans qu'ils en puiſſent être diſtingués ni exceptés par aucuns Reglemens faits ou à faire par Sa Majeſté ou ſes ſucceſſeurs Rois, & même en conſéquence des propoſitions qui pourroient être faites & des réſolutions qui pourroient être priſes au préjudice de ce, aux Etats Generaux du Royaume, ou autrement en quelque maniere que ce ſoit. En témoin dequoi, Sa Majeſté a ſigné le préſent Brevet de ſa main, & l'a fait contreſigner par moi ſon Conſeiller Secretaire d'Etat & de ſes Commandemens & Finances.

*Signé* LOUIS. *Et plus bas*, LE TELLIER.

Digitized by Google

## EXTRAIT DES REGISTRES du Conſeil d'Etat.

N°. VI. LE Roy ayant vû la Requête préſentée à Sa Majeſté par Frederic-Maurice de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon, ci-devant Prince Souverain de Sedan & de Raucourt : contenant que l'échange deſdites Souverainetés ayant été jugée utile au bien de ſon Etat, il y auroit conſenti ſur l'aſſurance que lui auroit donnée Sa Majeſté, que nonobſtant le délaiſſement qu'il feroit deſdites Souverainetés de Sedan & de Raucourt, lui, le Sieur de Turenne ſon frere & leurs enfans & deſcendans, retiendroient le rang & dignité de Princes & tous autres honneurs, prééminences & prérogatives dont lui & le défunt Duc de Bouillon leur pere, & leurs prédeceſſeurs Duc de Bouillon & Princes de Sedan & de Raucourt ont joüi ou du joüir, & en la même ſorte & maniere qu'il eſt pratiqué à l'égard des autres Princes iſſus de Maiſon Souveraine qui ſont habitués en ſon Royaume, *laquelle condition fait partie dudit Contrat déchange, puiſque ſans icelle il ne ſe ſeroit dépoüillé deſdites Souverainetés* ; & bien que Sa Majeſté par divers Actes tant particuliers que publics, ſpécialement par ſes Lettres Patentes du mois d'Avril 1651. ait pleinement ſatisfaite à ſa parole, & ſe ſoit expliquée ſuffiſamment de ſes intentions, & que ledit Sieur Duc de Bouillon ſe ſoit reſervé par le Contrat d'échange le droit qu'il a ſur le Duché de Bouillon, néanmoins la Dame de Vantadour en qualité de Mere & Tutrice des Enfans du feu Sieur Duc de Vantadour & les Sieurs Ducs d'Uzés, de Sully, deBriſſac, d'Halvin, de Leſdiguieres & de Saint Simon, ſe ſont pourvûs en ſon Parlement de Paris par Requêtes des ..... & 26. Mars dernier, à ce que défenſe lui fuſſent faites, de prendre ladite qualité de Prince, ou ſous prétexte d'icelle s'attribuer autres droits prééminences & prérogatives que celles de Duc & Pair, ſur laquelle Requête ladite Cour a ordonné que les Parties oppoſantes ſe pourvoiroient par devers Sa Majeſté ; & d'autant que ladite oppoſition quoique frivole & non admiſſible, pourroit un jour ſervir de prétexte pour inquiéter lui ou les ſiens ſi elle demeuroit indéciſe. Requeroit ledit Sieur Duc de Bouillon qu'il plût à Sa Majeſté, faiſant droit ſur icelle, déclarer leſdits Sieur & Dame oppoſans non recevables, & mal fondés en leurſdites oppoſitions ; ce faiſant le garder & maintenir audit rang & dignité de Prince, & faire défenſe de le troubler à peine de déſobéiſſance : Vû auſſi le Traité fait par ledit Sieur Duc de Bouillon avec Sa Majeſté le 20. Mars 1647. touchant l'acquiſition

Digitized by Google

l'acquiſition des Souverainetés de Sédan & de Raucourt, & de la portion du Duché de Bouillon dont joüiſſoit ledit Sieur de Bouillon, le Contrat d'échange du 20. Mars 1651. fait en execution dudit Traite entre les Sieurs le Fevre d'Ormeſſon, de Lomenie, Comte de Brienne, d'Aligre, Barillon & d'Eſtampes, Commiſſaires & Prècureurs ſpéciaux de Sa Majeſté d'une part, & ledit Sieur Duc de Bouillon d'autre; les Lettres patentes de Sa Majeſté du mois d'Avril audit an 1651. contenant la ratification dudit Contrat d'échange, & adreſſees au Parlement de Paris. Actes d'oppoſitions formées au Greffe de ſondit Parlement de Paris du 25. Janvier 1652. par Dame Marie de la Guiche, veuve de Charles de Levy Duc de Vantadour, au nom & comme tutrice des enfans mineurs dudit défunt & d'elle, touchant la qualité de Prince priſe par ledit Contrat par ledit Sieur Duc de Bouillon. Copie de la Requête préſentée en ſondit Parlement le ..... par Emmanuel de Cruſſol Duc d'Uzès, Maximilien-François de Bethune Duc de Sully, Louis de Coſſe Duc de Briſſac, & Charles de Schomberg Duc d'Halvin, Pairs de France, à ce qu'ils fuſſent reçûs oppoſans à l'enregiſtrement tant dudit Contrat que deſdites Lettres, & ordonné que pour les Duchés qui ont été baillés en échange par ledit Contrat, ledit Sieur Duc de Bouillon auroit ſeulement rang & ſéance du jour du ſerment qu'il feroit pour leſdits Duchés & Pairies, & qu'il ne pourra prendre la qualité de Prince, ni à cauſe ou ſous prétexte d'icelle s'attribuer aucuns droits, prééminences ou prérogatives plus grands que celle de Duc & Pair de France. Arrêt de ſondit Parlement de Paris du 20. Fevrier 1652. par lequel il a été ordonné que leſdites Lettres & Contrat d'échange ſeroient regiſtrés au Greffe de ladite Cour, pour être executés aux charges & conditions portées par ledit Arrêt, & entr'autres que les Pairies d'Albret & de Château-Thierry n'auroient leur effet & rang que du jour dudit Arrêt, en obtenant par ledit Sieur Duc de Bouillon Lettres de Sa Majeſté d'érection d'icelles; & ſur l'oppoſition deſdites Dame de la Guiche audit nom, Ducs d'Uzès, de Sully, de Briſſac & d'Halvin, qu'ils ſe pourvoiroient ainſi qu'ils aviſeroient bon être. Autre Arrêt de ſon Parlement de Paris du 26. Mars audit an, par lequel ſur une nouvelle Requête leſdites Dame de la Guiche audit nom, Ducs d'Uzés, de Sully, de Briſſac & d'Halvin, & par François de Bonne Duc de Leſdiguieres, & Claude Duc de Saint Simon, à ce que défenſes fuſſent faites audit Duc de Bouillon de prendre ladite qualité de Prince, ni ſous prétexte d'icelle s'attribuer aucuns droits, prérogatives & prééminences plus grandes que celle de Duc & Pair. Acte a été donné aux dénommez en ladite Requête de leur oppoſition, & ordonné que ſur icelles ils ſe pourvoiroient par devers Sa Majeſté. Lettres patentes expediées audit mois d'Avril lors de la ratification



Digitized by Google

dudit Contrat d'échange, par leſquelles ſuivant ledit Traité du 20. Mars 1647. Sa Majeſté a ordonné que nonobſtant le délaiſſement a elle fait deſdites Souverainetés de Sedan, de Raucourt, & portion du Duché de Bouillon, ledit Sieur Duc de Bouillon & ſa poſterité, retiennent le rang & dignité de Prince, & les autres honneurs, prééminences, droits & prérogatives, dont lui & le défunt Duc de Bouillon ſon pere & leurs Prédeceſſeurs Princes Souverains deſdites Terres & Souverainetés de Sedan, de Roucourt & Bouillon, ont joüi ou dû joüir par le paſſé; & après que Sa Majeſté a été pleinement informée deſdits rangs, dignités & prééminences, que les Princes deſdites Terres & Souverainetés même, ledit Sieur Duc de Bouillon ont eu & tenu dans tous les Royaumes & Etats de l'Europe. Sa Majeſté étant en ſon Conſeil, ſans s'arrêter à l'oppoſition de ladite Dame de la Guiche audit nom, & deſdits Sieurs Ducs d'Uzés, de Sully, de Briſſac, d'Halvin, Leſdiguieres & Saint Simon, a ordonné & ordonne que leſdites Lettres du mois d'Avril 1651. & tous autres Actes par elle faits en faveur dudit Sieur Duc de Bouillon, ſeront executés ſelon leur forme & teneur, & que ſuivant iceux ledit Sieur Duc de Bouillon, & le Sieur de Turenne ſon frere *étant nés & récommus Princes, leurs enfans & deſcendans auront & retiendront le rang & dignité de Prince avec tous les honneurs, prérogatives, droits & prééminences qui en dependent, & dont joüiſſent ou pourront joüir les autres Princes habitués en ce Royaume.* Fait au Conſeil d'Etat du Roi Sa Majeſté y étant, tenu à Corbeil le 25. jour de Mai 1652.

*Signé*, LE TELLIER.

*Enſuit la teneur de la Commiſſion attachée ſur ledit Arrêt.*

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre: Au premier notre Huiſſier ou Sergent: Voulant que l'Arrêt cejourd'hui donné en notre Conſeil d'Etat, Nous y étant, dont l'Extrait eſt ci-attaché ſous le contre-ſcel de notre Chancellerie, ſoit executé ſelon ſa forme & teneur. Nous te mandons & commandons par ces préſentes ſignées de notre main, que tu ayes à ſignifier ledit Arrêt à tous ceux qu'il appartiendra, & à faire pour ladite execution tous exploits requis & neceſſaires; de ce faire te donnons pouvoir, commiſſion & mandement ſpécial par ceſdites préſentes, ſans pour ce demander aucun congé, Placet, *Viſa ni Pareatis*; Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Corbeil le vingt-cinquiéme jour de Mai, l'an de grace mil ſix cens cinquante-deux, & de notre regne le dixieme; *Signé*, LOUIS. *Et plus bas:* Par le Roi, LE TELLIER, avec grille & paraphe; & ſcellé ſur ſimple queuë du grand Sceau de cire jaune.

Digitized by Google

## LETTRES DE M. LE PRINCE DE CONDE' à M. le Vicomte de Turenne.

### *PREMIERE LETTRE.*

N°. VII.

LEs obligations que je vous ai ſont ſi grandes, que je n'ai point de paroles pour vous témoigner ma reconnoiſſance. Je ſouhaite avec paſſion que vous me donniez lieu de m'en revancher. Je vous jure que ce ſera la choſe du monde que je ferai de meilleur cœur, & que je ferai toutes choſes pour vous ſervir. Je me remets à ce que je mande à ma Sœur pour les affaires, & je ne vous dirai ici autre choſe ſi ce n'eſt que vous pouvez diſpoſer abſolument de mon ſervice, & que vous êtes l'homme du monde que j'honore le plus, & que j'aime avec le plus de tendreſſe & de paſſion,

LOUIS DE BOURBON.

Je vous prie d'aſſurer Meſſieurs de Beauveau, de Duras & de Grandpré de mon ſervice, & Meſſieurs de Saint Romain & Sarraſin, & tous les Officiers qui vous ont ſuivi.

*Ce 20. Fevrier 1651.*

### *II. LETTRE.*

MONSIEUR,

J'ai reçû la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & vû celle que vous avez écrite à ma Sœur; je m'aſſure quelle vous mande au long l'état de toutes choſes; je vous ſupplie de me faire ſçavoir le plus ſouvent que vous pourrez ce qui ſe paſſera de delà, ſoit pour la Tréve ſoit pour la ſuſpenſion d'armes. Les affaires ici n'ont pas encore pris l'aſſiette qu'on pourroit ſouhaiter, & nous y travaillons au mieux qu'il nous eſt poſſible, je vous en ferai ſçavoir le détail au premier jour. Le Contrat de M. de Bouillon ſera ſigné dans quelques jours à ſa ſatisfaction. Il reſtoit un article que j'ai fait réſoudre avant-hier qui l'avoit arrêté juſques ici, & qui étoit très important: c'étoit pour faire jurer Monſieur votre frere foi de Prince, ſi bien que tout eſt à cette heure conclu. Pour vos intérêts particuliers ma Sœur m'en a entretenu

fort au long, j'y travaillerai comme je dois, & je vous jure qu'ils me ſeront plus chers toûjours que les miens, & que je ferai toutes choſes pour vous le témoigner. Nous vous envoyons quelqu'argent, mandez nous librement ce dont vous aurez beſoin, & nous y pourvoirons à l'heure même. Aſſurez-vous, je vous conjure, de mon extrême amitié, & continuez moi la vôtre, puiſque je ſuis plus qu'homme du monde,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné Serviteur,
LOUIS DE BOURBON.

*A Paris ce 18. Mars 1651.*

## *III. LETTRE.*

L'Embarras des affaires ainſi que vous l'aurez déja appris par Monſieur votre frere, m'empêche de vous pouvoir répondre bien poſitivement ſur l'affaire de la paix, auſſi faut-il attendre le retour de celui qu'on a envoyé à Bruxelles pour ſçavoir ſi l'Archiduc a pouvoir : Mais il me ſemble que vous avez déja aſſez de ſujet de prendre vos méſures avec les Eſpagnols pour vous retirer. Monſieur votre frere s'eſt chargé de vous faire ſçavoir tous nos ſentimens là-deſſus, nous en avons eu une longue conférence avec ma Sœur enſemble ; cependant je vous ſupplie de me faire ſçavoir à peu près le tems auquel il faudra que je tienne mon monde prêt pour entrer à Stenai, & comme on en uſera pour la Ville & les choſes qu'il faudra mettre dans la Place, ſoit pour les munitions de bouche, ſoit pour celles de guerre, j'en ai donné le gouvernement à M. de Marſin, je croi que vous ne déſaprouverez pas le choix que j'en ai fait. Vous voyez qu'il eſt néceſſaire que je ſçache ces choſes-là un peu de bonne heure crainte d'être ſurpris. Je donnerai ordre au plûtôt pour vous faire avoir ſatisfaction pour vos troupes, mais je n'ai pû encore le faire, Monſieur & moi ne voyans pas encore la Reine. Vos autres intérêts me ſont plus chers & plus conſiderables que les miens, & je ne vous fais pas un compliment quand je vous aſſure que je vous le ferai paroître de telle maniere que vous le ſouhaiterez. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-affectionné Serviteur,
LOUIS DE BOURBON.

*A Paris ce 18. Avril 1651.*

Digitized by Google

## LETTRES DU VICOMTE A LA VICOMTESSE DE TURENNE.

### *PREMIERE LETTRE.*

J'Envoye le Sieur de Mardaillan qui vous dira que la Ville d'Ypres à capitulé. Il eſt certain que je reconnois une grande bénédiction de Dieu ſur tout ce que j'entreprens : j'en ſuis quelquefois un peu plus homme de bien, ſouvent auſſi cela va fort mal, je vous dis ſincerement comme l'affaire eſt. N°. VIII. Liv. IV.

On fit la Céne ici Dimanche paſſé, M. Brevin prêcha très-bien, il faudroit en dévenir plus homme de bien qui ſeroit le principal, mais on a de la peine à y parvenir ; & quand on ſe conſulte au fond, il me ſemble que l'on ne change guéres. En parlant ſur ces paroles, *ſortez de Babylone*, il me fit comprendre qu'il ne s'en ſeroit pas allé ſi vîte que les réformateurs. C'eſt un eſprit qui a beaucoup de connoiſſance & point d'aigreur : il eſt tombé d'accord avec moi que l'on n'inſtruit point les gens de bonne foi dans les deux Religions, & que chacun de ſon côté fait voir la Religion de l'autre pour en donner de l'averſion, de même que dans une Ville où il y a deux caballes, vous ne trouvez de naïveté de pas un côté. Je ſçai ce que ma Sœur & vous penſez là-deſſus ſur mon ſujet. Vous croyez qu'une perſonne qui ne donneroit pas tant dans mon ſens, que M. Brevin me tiendroit l'eſprit plus ferme, mais vous vous trompez. Il prêcha ſur ce que Notre Seigneur dit en donnant la Céne à ſes Diſciples, & ne dit pas un mot de controverſe. On voit bien qu'il a fort lû les anciens & qu'il y accorde ſon ſtyle.

*A Ypres ce 10. Decembre 1658.*

### *II. LETTRE.*

MOnſieur le Duc d'Yorck eſt ici déguiſé, il y avoit beaucoup de bruit en Angleterre. On avoit pris les armes pour le Roi Charles dans la Province de Cheſter, mais le Corps qui s'y étoit aſſemblé a été entierement défait par les Troupes du Parlement commandées par Lambert. J'euſſe rendu à la Maiſon Royale de Stuart un ſervice fort conſidérable ſi l'affaire eut un peu duré, j'avois même fait quelques avances pour cela, dont vous verrez les par-

Digitized by Google

ties ; ſi je ne ſuis rembourſé par la Cour, il ne faut pas parler de cela ; mais cette défaite renverſe pour le préſent toutes mes vûës.....Remettez vous un peu dans l'eſprit toutes mes leçons & fuyez l'abattement, c'eſt le plus dangereux de tous les maux. Il faut tâcher de ſe changer dans le fond, & ſe faire des plaiſirs déſintéreſſés du monde ; à moins de cela il faut le quitter. Je ſuis plus difficile aux perſonnes que j'aime qu'aux autres ; mais en faiſant des réprimandes, je ne laiſſe pas de bien voir mes défauts.

*A Calais ce 10. Decembre 1659.*

## *III. LETTRE.*

JE vous dirai naïvement ſur le Livre du Port-Royal que je viens de lire, je ſouſcrirai à l'Article dont je vous ai écrit. Quand on ne veut point ſe préoccuper, on voit ſouvent par les grands diſcours que l'on fait contre les Catholiques qu'on cherche noiſe, & penſant réformer on va bien loin au-delà de la charité. Il faut avoir extrêmement bonne opinion de ſoi pour ne pas croire que l'éducation & les diſcours continuels ne nous tirent pas d'un côté, & vous ſçavez le nom que l'on mérite quand on ne s'attache point l'eſprit aux bonnes raiſons pour en juger, & les comparer aux autres choſes, mêlant nos récherches avec de l'humilité & de la dévotion.

Pour vous montrer comme vous êtes bien informée : un Etranger qui eſt de notre Religion m'aſſure qu'en beaucoup de lieux de la Gréce il y a des Couvents de mêmes Ordres qu'en France. Cet homme m'a nommé toutes les Villes où ils ſont ; faites un peu de réflexion ſur la penſée que vous avez de ne vouloir pas croire un homme de notre Religion qui a bon ſens, qui vient d'un Pays, & que l'on interroge ſans préoccupation.

Je viens de recevoir la Lettre de ma Sœur & de la vôtre. Je vois fort bien que Madame d'Elbeuf a le cœur bien bleſſé. Vous deux qui vous recriées tant qu'il y a de la peine à gagner l'eſprit d'une jeune femme, en prenez vous les bons moyens ? Je vous répons que l'on éloigne les jeunes gens par la ſéchereſſe & la ſéverité. L'habilité eſt d'aller à ce qui fait parvenir à ſa fin, plus on paſſe pardeſſus les petites choſes qui ſe rencontrent en chemin, plus on eſt capable. Il faut que le jugement applique cette maxime à chaque choſe, & croire tant les uns que les autres qu'en dévenant vieux on n'en eſt pas plus habiles, mais beaucoup plus grands raiſonneurs. Je veux devant que de tourner cette page, vous dire qu'il me ſemble que je dis cela un peu trop ſéchement : je vous en fais mes excuſes.

Digitized by Google

J'avois envoyé un Gentilhomme qui parle bon Anglois à Monck, pour ſçavoir un peu ſes ſentimens en arrivant à Londres, il n'en a pas d'autres que de ſuivre ſes intérêts, tâcher d'avoir du bien & s'oppoſer à toute grandeur qui lui ſeroit contraire. Ce Gentilhomme a examiné l'état de la Religion dans ce pays, & y a oüi pluſieurs prêches dans l'un deſquels le Miniſtre ayant pris ſon Texte ſur le paſſage des Enfans d'Iſraël dans le déſert, dit que comme Dieu les y voulût faire marcher quarante ans, quoiqu'il eut pû leur faire faire ce chemin en moins de tems; ainſi il menoit ſon peuple d'Angleterre par tant de traverſes, & leur promît qu'après toutes ces diviſions où ils ſont préſentement, le General Monck les meneroit dans une Terre d'écoulante de lait & de miel. On voit par-là & par toutes les Sectes qui abondent en Angleterre, que par trop d'indépendance d'eſprit, quoiqu'avec bon ſens & peut-être de la dévotion, on a ſi fort défiguré la Religion, que chaque perſonne fait une Secte à ſa mode, & que chaque perſonne qui lit la parole de Dieu & veut l'expliquer à ſa fantaiſie, va bien plus loin que l'on ne penſe. Vous ſentez bien dans le fond de votre conſcience que l'on tourne un peu plus les eſprits dans la jeuneſſe du côté de la diſpute, que de la vraye dévotion; dont j'avoüe que je m'acquitte très-mal, mais je vois aſſez bien les motifs qui font agir les perſonnes.

*A Amiens ce 12. Fevrier 1660.*

## *IV. LETTRE.*

ON m'a donné ici un Livre d'un nommé M. Martin, Miniſtre qui a changé de Religion, j'en ai lû peu de choſes, & il me paroît de bon ſens. Je vous dirai franchement que beaucoup de Miniſtres à qui j'ai parlé, me paroiſſent pleins de préjugés, & n'ont point cette naïveté qui perſuade, c'eſt qu'ils ont accoutumé de voir des gens qui ſe contentent de termes, & ne ſçavent pas que pour ſatisfaire l'eſprit il vaut beaucoup mieux avoüer ſon tort que d'eſquiver une raiſon. Nous voyons ici la plus belle amitié qu'il eſt poſſible dans un nouveau mariage. Le Roi compte à tous momens les complaiſances de ſa femme, elle n'a pas la moindre penſée même ſur ce qui regard le Roi ſon pere, qu'elle ne vienne auſſi-tôt la dire au Roi ſon mari. Je ſuis perſuadé que le mari & la femme s'aiment fort.

J'ai été quelque-tems à entendre ce que vous vouliez me dire par un trait que vous tirez contre moi; je ne le mérite pas, & dans une amitié comme

Digitized by Google

la nôtre, les petites égratignures ne valent rien. Devant Dieu toutes choſes ſont criminelles, mais devant les hommes, je n'ai aſſurément rien a me réprocher. Je ſçai bien que m'aimant comme vous faites, vous ſerez extrêmement affligée de ce que je ſuis ſi ſenſible à vos réproches. Mais n'ayant Dieu merci pas beſoin de rémontrances, j'aime mieux m'en décharger un peu le cœur avec vous que de l'y garder trop, quand il eſt queſtion de choſes qui vous touchent de ſi près que la Religion. Je vous dis ſimplement mes penſées, & elles vous bleſſent : cela a dire vrai me fait regarder le grand chagrin que vous avez, d'une autre façon que je ne ferois, ſi je vous avois trouvée bien ingenuë à reconnoître de certaines verités, que je crois claires comme le jour. Il faut que chacun agiſſe ſelon ſa conſcience, alors, ma Sœur, vous & moi ſerons tout auſſi bons amis qu'auparavant.

J'ai lû ce matin un Livre que je trouvai hier chez M. Dupleſſis Secretaire d'Etat, c'eſt un Recueil en François fait au Port-Royal, de ce que les Peres des premiers ſiécles ont dit de l'Euchariſtie (1) il y a les paſſages entiers avec les diſcours qui les précedent & ceux qui ſuivent, & rien de l'Auteur du Livre ; ſi cela n'eſt pas vrai on peut le contredire, mais je vous aſſûre que ce n'eſt pas ce que nous diſons ; je penſe que tous les diſcours que je fais dans mes Lettres, m'ont attiré un peu les reproches que vous me faites, mais rien ne peut altérer ma tendreſſe pour vous. Je me ſervirai néanmoins de vos rémontrances, & je vous prie de croire que je ſçai bien comme vous m'aimez, cela me touche beaucoup. Croyez auſſi que ce qui eſt naturel & qui regarde le mouvement des eſprits, je le vois très bien ; pour ce qui eſt au-deſſus de nous, j'ai la ſoumiſſion qu'il faut avoir quoique non pas encore au dégré qu'elle doit être. J'ai penſé déchirer cette Lettre, mais la fin vous confirmera mon amitié toute entiere,

TURENNE.

*A S. Jean de Luz ce 11. Juin 1660.*

(1) La Perpetuité de la Foi.

LETTRE

Digitized by Google

## LETTRE DU LANDGRAVE DE HESSE au Vicomte de Turenne.

MONSIEUR,

Ces lignes ne ſerviront que pour témoigner à Votre Alteſſe, comme la nouvelle de cette fameuſe levée du ſiége d'Arras, dont l'heureux ſuccès eſt dû principalement à votre courage & conduite, n'eſt pas ſitôt venuë juſques à moi que j'en ai conçu une joie d'autant plus parfaite, que vous connoiſſez de longue main l'interêt que je prens à ce qui vous touche, & particulierement à la gloire que vous acquerez par vos belles actions. Je prie Dieu, Monſieur, que les ſuites qui les doivent couronner ſoient également heureuſes, & qu'elles continuent d'être auſſi avantageuſes pour le bien des affaires de votre Roi, que glorieuſes à vous même & à tous ceux qui ont l'honneur de vous appartenir. Je me dis de ce nombre par la qualité, N°. IX.

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-affectionné Couſin & Serviteur, LANDGRAVE DE HESSE.

*A Caſſel ce 4. Septembr. 1654.*

## LETTRE DU DUC FRANÇOIS DE LORRAINE au Vicomte.

MONSIEUR,

Je croi qu'après la part que j'ai promis à Votre Alteſſe de prendre à tous ſes interêts, il eſt ſuperflu de lui témoigner ma joie pour les bons ſuccès de ſes glorieuſes entrepriſes, puiſqu'elle en doit être perſuadée d'ailleurs, & qu'à moins que je vouluſſe renoncer à moi-même, je ne ſçaurois N°. X.



Digitized by Google

que je ne reſſente comme miens propres tous ſes bonheurs. J'ai ſçû avec quel avantage vous en avez voulu rendre participant mon fils, & la généroſité avec laquelle vous en avez uſé à ſon endroit: mais je vous ſupplie auſſi de croire que j'en ai tous les ſentimens que je dois, & que V. A. ne pouvant obliger perſonne qui lui ſoit plus veritablement acquiſe que nous, je ferai gloire en mon particulier de me faire paroître toujours comme je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble Serviteur,
LE DUC FRANÇOIS DE LORRAINE.

## LETTRE DU DUC DE WIRTEMBERG au Vicomte.

MONSIEUR,

Si Votre Alteſſe témoigne avoir ſatisfaction de l'honneur qu'elle me fait de continuer les marques de ſon amitié, c'eſt bien la raiſon que je reçoive le plus grand contentement d'un tel bonheur, & que je le reconnoiſſe en toutes les occaſions, comme auſſi je ne manquerai point de le faire par tout où je pourrai donner à V. A. des preuves de cette verité. Les nouvelles de la paix ou de la continuation de la guerre, ont, je penſe, déja rempli tout le monde, & on attend avec impatience l'iſſuë que je ſouhaite être pour le bien de toute la Chrétienté. De quelque côté que l'affaire rompe, je prierai V. A. de ſe ſouvenir toujours d'un bien que j'eſtime ſur tout, qu'elle me promet de continuer à m'aimer, & d'être perſuadée entierement que c'eſt autant ou plus de cœur que de bouche que je ſuis,

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-affectionné Couſin & Serviteur, LE DUC DE WIRTEMBERG.

*A Studgard le 22. d'Avril 1659.*

Digitized by Google

## LETTRE DE L'ELECTEUR DE MAYENCE au Vicomte de Turenne.

MONSIEUR,

J'ai été ravi de voir par la Lettre de Votre Alteſſe les marques de ſon ſouvenir, & de la conſtante affection dont elle m'a voulu favoriſer, en me donnant à même tems part de l'heureux accompliſſement de ce qu'on avoit concerté l'année paſſée. Ce bonheur de la paix que le Roi a donnée à ſon Royaume, n'a pas ſeulement réjoüi les Peuples de France, mais elle a encore cauſé notre paix de l'Allemagne par celle qui ſe vient de faire à Olive proche de Dantzik; deſorte que nous en ſommes tous redevables aux ſoins de Sa Majeſté Très-Chrétienne & de Monſieur le Cardinal, comme encore à la ſage conduite des armes victorieuſes de V. A. qui nous ont procuré ce bien, ce que Sa Majeſté même a declaré hautement, lorſqu'elle a honoré votre mérite par la Charge de Maréchal Général dont j'ai eu un contentement extrême, ſouhaitant à V. A. qu'elle en puiſſe joüir long-tems avec la même gloire qu'elle s'eſt acquiſe juſques-ici par ſes généreuſes actions. Si la guerre ſe fut rallumée en Allemagne, je ſçai que V. A. y auroit commandé les Armées du Roi; auſſi n'auroit-il ſçu faire un choix plus digne: mais à preſent que nous eſpérons bien-tôt une tranquilité générale, il ſe préſentera quelque autre occaſion de voir V. A. au voyage ſur les frontieres dont elle fait mention dans ſa Lettre. Je ſouhaite cet honneur avec paſſion, qui ſuis & ſerai toujours,

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-affectionné Serviteur,
JEAN-PHILIPES, Archevêque &c.

*A Mayence ce 15. Mai 1660.*



Digitized by Google

## PROVISION DE LA CHARGE DE MARECHAL Général des Camps & Armées du Roi pour M. de Turenne du 5. Avril 1660.

N°. XI. LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à tous ceux qui ces préſentes Lettres verront; Salut. Nous trouvant obligés pour la conſervation de notre Etat, ainſi que pour ſa gloire & pour notre réputation, de maintenir ſur pied auſſi bien durant la paix que durant la guerre, un grand nombre de troupes, tant Infanterie que Cavalerie, leſquelles ſoient toujours prêtes & en état d'agir pour retenir nos peuples dans l'obéiſſance & le reſpect qu'ils nous doivent, les faire joüir du repos & de la tranquilité que nous leur avons acquis par la paix, & en aſſiſter nos Alliés ſelon le beſoin. Et comme pour faire ſervir utilement ces troupes & les employer auſſi avantageuſement qu'il convient dans toutes les occaſions qui s'en peuvent offrir dedans & dehors notre Royaume, il eſt neceſſaire & à propos de pourvoir à la Charge de Maréchal General de nos Camps & Armées, comme une des plus importantes de celles de la guerre, encore que depuis pluſieurs années elle ſoit demeurée vacante, nous avons reſolu de la remplir d'une perſonne capable de la ſoutenir avec fermeté, & qui la puiſſe exercer avec tout l'éclat & la dignité convenable; & après avoir murément déliberé ſur ce choix, nous avons eſtimé que nous n'en pouvions faire un meilleur ni qui reçût plus d'applaudiſſement & d'approbation générale, que de notre très-cher & très-amé Couſin le Vicomte de Turenne Maréchal de France, Gouverneur & notre Lieutenant général en notre Province de Limoſin, pour l'eſtime & la réputation univerſelle que les recommandables qualités qui ſont en ſa perſonne, & les grands & ſignalés ſervices qu'il nous a rendus & à cet Etat, lui ont acquiſes, ayant donné des témoignages publics de ſa grande capacité, de ſa vigilance extraordinaire, de ſon courage, de ſa valeur & de ſa prudence, ainſi que de ſon expérience conſommée en la guerre par les grands exploits, les conquêtes mémorables, & les fameuſes victoires qu'il a remportées ſur nos ennemis par tout où il a commandé nos Armées, ſoit en Allemagne, ſoit en Flandre, dans leſquels Païs il a exercé longuement les charges de notre Lieutenant général, Commandant en Chef nos Armées qui y ont agi; ayant auſſi une confiance toute entiere en ſa fidelité & affection ſinguliere à notre ſervice; Sçavoir faiſons, que nous

Digitized by Google

pour ces cauſes & autres à ce nous mouvans, avons notredit Couſin le Vicomte de Turenne fait, créé, ordonné & établi, faiſons, créons, ordonnons & établiſſons par ces préſentes ſignées de notre main, Maréchal Général de noſdits Camps & Armées, pour en icelles départir les quartiers, poſtes & logis de nos gens de guerre tant de cheval que de pied, & de notre artillerie, vivres, & munitions ès lieux qu'il verra être les plus propres & commodes à l'aſſiette de noſdits Camps & Armées, & ſelon qu'il eſtimera plus à propos pour notre ſervice & ledit Etat, & Charge, lui avons donné & octroyé, donnons & octroyons par ces préſentes, pour l'avoir, tenir, & dorenavant exercer, en joüir, & uſer aux honneurs, autorités, prérogatives, prééminences, pouvoirs, fonctions & droits qui y appartiennent, & tout ainſi & en la même forme & maniere qu'en ont joüi par le paſſé ceux qui en ont été pourvûs, & aux gages, états, & appointemens qui lui ſeront par nous ordonnés, & ce tant qu'il nous plaira. Si donnons en mandement par ceſdites préſentes à tous Chefs, Capitaines, & Conducteurs de nos gens de guerre, tant de cheval que de pied, & à tous autres nos Juſticiers, Officiers & Sujets qu'il appartiendra, que notredit Couſin le Vicomte de Turenne duquel nous avons pris & reçû le ſerment en tel cas requis & accoutumé, & icelui mis & inſtitué en poſſeſſion de ladite Charge, ils ayent à le reconnoître & à lui obéir, & entendre tout ainſi que notre propre Perſonne, ès choſes touchant & concernant ladite Charge, & l'en laiſſer joüir & uſer pleinement & paiſiblement ſans aucun trouble ni empêchement. Mandons en outre à nos amés & feaux Conſeillers, & Tréſoriers de notre Epargne, & à tous autres nos Tréſoriers, Receveurs & Comptables qu'il appartiendra, préſens & à venir, qu'ils ayent à payer, bailler, & délivrer dorenavant à notredit Couſin le Vicomte de Turenne, chacun en l'année de ſon exercice les gages, états, & appointemens qui lui ſeront par nous ordonnés à cauſe de ladite Charge, en rapportant par eux ces préſentes ou copie d'icelles duëment collationnée pour une fois ſeulement, avec les quittances de notredit Couſin ſur ce ſuffiſantes; nous voulons tout ce que payé & délivré lui aura été à l'occaſion ſuſdite, être paſſé & alloüé en la dépenſe de leurs Comptes, déduit & rabattu de la Recette d'iceux par nos amés & feaux les Gens de nos Comptes auſquels mandons ainſi le faire ſans difficulté : Car tel eſt notre plaiſir. En témoin dequoi nous avons fait mettre notre Scel à ceſdites préſentes. Donné à Montpellier le cinquiéme jour d'Avril l'an de grace 1660. & de notre regne le dix-ſeptiéme. *Signé*, LOUIS. *Et ſur le repli*, Par le Roi, LE TELLIER. Et ſcellées ſur double queüe du grand ſceau de cire jaune.

Digitized by Google

## LETTRE DU VICOMTE DE TURENNE au Comte d'Eſtrades, Ambaſſadeur en Angleterre.

N°. XII. Liv. V.

LE Roi a vû la Lettre que vous a écrit M. le Chancelier d'Angleterre, & m'a commandé de vous faire ſçavoir qu'il reçoit avec beaucoup de ſatisfaction les aſſurances que le Chancelier vous y donne du deſſein qu'a toujours eu le Roi ſon maître, de demeurer dans une étroite liaiſon avec Sa Majeſté, ſur quoi vous pouvez l'aſſurer qu'elle eſt dans les mêmes ſentimens, & que Sa Majeſté Britannique doit être perſuadée que le Traité qu'on achève avec les Hollandois, eſt une preuve de l'amitié du Roi, loin d'être une preuve qu'il a des penſées contraires.

Pour réprendre l'affaire de plus haut: Dès que les Ambaſſadeurs des Provinces-Unies arriverent ici, & qu'ils montrerent qu'ils avoient un plein pouvoir pour faire une alliance générale de garantie de tout ce que le Roi & eux poſſedoient, Sa Majeſté crut qu'il étoit du bien de ſon Etat d'aider ſes Alliés à rentrer dans les anciens privileges par leſquels ils s'étoient maintenus & remis dans l'Etat où ils ſont préſentement, & ne fit nulle difficulté de leur faire connoître qu'il leur garantiroit généralement tous les droits, tant ſur Mer que ſur Terre, dont ils jouiſſent préſentement. Meſſieurs les Ambaſſadeurs des Provinces-Unies ſe tinrent aſſurés de cet article; commencerent à demander la révocation de certains impôts ſur le *fret*, & beaucoup d'autres choſes dont on étoit en différent; ce qui engagea beaucoup de conférences des Miniſtres du Roi & tira les choſes en longeur. Durant ce tems le Roi ayant bien vû que le Roi d'Angleterre ſeroit plus ſatisfait ſi le mot de *pêche* n'étoit pas mis dans le Traité de garantie, eſſaya par toutes ſortes de moyens de faire obmettre ce mot, en ſe relâchant ſur divers articles qui regardent le fret, & en ne continuant point beaucoup de demandes qu'il leur avoit faites ſur le trafic des Indes, & de beaucoup d'autres choſes qu'il paroiſſoit qu'on pouvoit réquerir pour conclure le Traité. Mais ſçachant de très bonne part que les Ambaſſadeurs de Hollande ne paſſeroient pas outre ſans y mettre ce mot, Sa Majeſté a crû qu'il n'étoit pas ſeulement de ſon interêt, mais de celui du Roi d'Angleterre de ne pas laiſſer retourner ces Ambaſſadeurs ſans achever le Traité, étant bien avertie que ſe voyant hors d'eſpérance de ſe lier étroitement avec la France, ils chercheroient tous autres engagemens que celui d'Angleterre, & je ne doute pas que l'on ne

Digitized by Google

ſoit bien inſtruit où vous êtes des fortes inſtances que doivent faire en Hollande l'Ambaſſadeur d'Eſpagne & le Député de l'Empereur.

Vous pouvez faire comprendre à M. le Chancelier, ſi l'on doit trouver étrange que le Roi, faiſant un Traité avec un Etat, lui garantiſſe tous les droits dont cet Etat a joui paiſiblement, & qu'il n'y a rien en tout ceci qui puiſſe choquer le Roi d'Angleterre, lequel connoîtra dans la ſuite & par la maniere dont le Roi vivra avec Meſſieurs les Etats, qu'il ne prétend point leur ſervir d'appui en rien qui ſoit au préjudice de Sa Majeſté Britannique, mais ſeulement les obliger à concourir aux choſes qui ſont de l'interêt commun des Rois d'Angleterre & de France, ce que la rupture de ce Traité auroit empêché: & certainement la revocation de leurs Ambaſſadeurs fait bien voir que ces peuples là vouloient entrer dans les maximes & des alliances avec l'Eſpagne dont juſques-ici ils avoient été ſi éloignés. De plus, comme le Roi d'Angleterre avoit fait ſçavoir par le ſieur Dowinig à Meſſieurs les Etats, qu'il ne les troubleroit pas dans aucun des droits dont ils étoient en poſſeſſion, & qu'il leur fit connoître que cela regardoit le droit de pêche, le Roi par ſon Traité crut pouvoir le leur garantir. Les deux Rois demeurant unis comme ils ſont préſentement, prendront enſemble des conſeils pour diriger autant qu'il ſe pourra les réſolutions de Meſſieurs les Etats, afin qu'elles tendent au bien commun des deux Royaumes. C'eſt dequoi vous pouvez aſſurer bien poſitivement M. le Chancelier de la part de Sa Majeſté.

---

## *INSTRUCTION DU VICOMTE DE TURENNE à Haſſet ſon Secretaire qu'il envoyoit en Portugal.*

N°. XIII. Liv. V.

HAſſet s'en allant en Portugal dira à M. de Schomberg que je lui fais faire ce voyage exprès afin qu'il le voye, & apprenne par lui l'état au vrai des affaires du païs: quelle eſt la maniere dont le Portugal veut ſoutenir la guerre pour les années ſuivantes; quel ſecours il attend d'Angleterre; quel eſt le pouvoir du païs pour continuer la guerre; & quelle eſt l'idée des Miniſtres de vouloir entrer en accommodement avec l'Eſpagne qui ne peut, quelque beau ſemblant qu'il y ait dans les commencemens, que tendre à la fin à réünir le Portugal à l'Eſpagne, & ainſi le remettre dans la ſituation d'où il s'eſt tiré.

Digitized by Google

Je ne veux point mettre ici ma penſée au long ſur un mariage qui eſt le principal ſujet du voyage de Haſſet. Mais M. de Schomberg peut ajouter foi à ce qu'il lui dira. Je ne nomme rien dans cet Ecrit, il connoît la perſonne, & quelle a plus de quinze millions de bien, & peut tirer toutes les conſéquences qu'apporteroit l'alliance. Si l'on a cette vûë en Portugal, il faudroit qu'elle fût très ſecrete, qu'elle ne fut connuë que de M. de Schomberg & moi ; qu'il n'y eut que la fille intereſſée qui le ſçut, & que la concluſion de la choſe fut prompte, parce que c'eſt un grand hazard que les affaires qui doivent être ſecretes réüſſiſſent dès quelles traînent. L'on voit bien comme il ſeroit avantageux au Roi de Portugal de ſe marier en France, & la choſe ne ſe peut aiſement faire qu'en prenant une perſonne qui ſoit maîtreſſe d'elle & de ſon bien comme celle-là, parce que l'on ne veut pas contrevenir ici ouvertement aux articles de la paix.

Quoique ce ſoit, ni la fille même (1) ne ſçait rien du mariage que je propoſe. Je ne m'amuſe point à faire de longs diſcours pour le perſuader : je ſuis aſſuré que M. le Comte de Leuve qui eſt très habile homme, & M. le Comte de Sande approuveront fort cette penſée là, & ne perdront point de tems à me faire ſçavoir par Haſſet ce qu'on en penſe en Portugal ; car je ne commettrai en rien mal à propos la perſonne du Roi Alphonſe.

---

## *INSTRUCTION DU VICOMTE DE TURENNE à M. le Marquis de Ruvigny.*

N°. XIV. Liv. V.

MOnſieur de Ruvigny allant en Angleterre pour y voir l'état de la Cour de Londres, & la ſituation des eſprits qui la compoſent, il eſt bon qu'il ſçache ce qui s'eſt paſſé juſques-ici. Quand M. d'Eſtrades étoit en Angleterre il n'avoit eu aucune habitude en ce païs, ni affaire à traiter qu'avec M. le Chancelier Hyde (2) qui faiſoit alors tout ſous le Roi, qui commença & acheva la Vente de Dunkerque & le mariage avec l'Infante de Portugal. Depuis ce tems tout eſt changé : M. Bennet & Mylord Briſtol ont formé une caballe contre le Comte de Clarendon & toutes ſes meſures. Il eſt certain qu'on a eu divers avis de Flandre que depuis quelque tems il ſembloit que le Roi d'Angleterre ne s'éloigneroit pas d'entrer en quelque Traité avec le Roi d'Eſpagne. Et ſur tout depuis que M. Bennet

(1) C'étoit Mademoiſelle Princeſſe de Montpenſier, fille de Gaſton.
(2) Milord Clarendon.

eſt

eſt augmenté en croyance auprès de ſon maître, & que le Chancelier n'eſt plus écouté ſeul comme auparavant. La Reine d'Angleterre dont le mariage fut fait par le Chancelier, ſemble n'être plus fort agréable au Roi : c'eſt ce qui pourroit éloigner ce Prince des penſées de maintenir le Portugal, & le rapprocher des Eſpagnols. Mais comme les raiſonnemens de loin ne ſont pas ſûrs, & que les différentes cabales peuvent fort bien s'oppoſer aux ſentimens les uns des autres, ſans avoir d'autre but que de ſe détruire, & ſans avoir un deſſein formé de rompre avec la France, ou de ſe lier avec l'Eſpagne ; & que ſouvent auſſi la négligence & le peu d'application aux affaires du dehors produiſent l'inaction : le Roi veut que M. de Ruvigni tâche d'approfondir les ſentimens du Roi d'Angleterre, pour ſçavoir ſi c'eſt faute de moyens qu'il ne ſecourt plus le Portugal, ou s'il craint l'agrandiſſement de la France par l'abbaiſſement de l'Eſpagne ; ou enfin s'il croit le Portugal en ſi mauvais état qu'il eſt inutile de le ſecourir. Pour le premier, qui eſt le manque de moyens, il faut faire voir au Roi d'Angleterre que s'il continuë ſon alliance avec le Portugal, les Eſpagnols n'oſeront jamais mettre une flotte devant Lisbonne, & qu'on trouvera le moyen d'envoyer de l'Infanterie pour défendre les Places. Pour le ſecond, je ne peux pas comprendre, qu'ayant une femme Portugaiſe, le Roi d'Angleterre ne voye pas que l'alliance avec le Portugal ne lui ſoit fort utile pour s'agrandir dans les Indes ; & qu'au contraire la grandeur de l'Eſpagne lui ſera fort nuiſible. Pour le mauvais état du Portugal, il eſt aiſé de faire voir que ſon union avec la France rétablira bientôt les affaires, & ſera changer inceſſamment les choſes de face. Le principal but de M. de Ruvigni doit être de démêler les inclinations ſecrettes du Roi de la Grande Bretagne, pour ſçavoir s'il n'a point changé de maximes, s'il n'eſt point jaloux de la grandeur du Roi de France, & ſi dans cette vûë il ne veut point abandonner le Portugal, à quoi le dégoût de ſa femme pourroit contribuer.

---

*Mémoire du Vicomte préſenté au Roi ſur l'alliance à faire avec les Anglois ou avec les Hollandois.*

N°. XV. Liv. V.

LE Roi veut que l'on diſe ſes raiſons qu'il y a des deux côtés pour ſe déclarer pour les Hollandois, ou pour ne le pas faire. AN. 1665.

Je crois que quand même le Roi n'auroit point de traitté avec les deux partis, qu'il devroit travailler pour ſes propres interêts à la paix ; témoigner

vouloir être pour celui qui y donnera les mains aux conditions les plus raiſonnables, faire faire ſes offices fortement auprès du Roi d'Angleterre, comme il le fait par ſes Ambaſſadeurs; ſolliciter les Rois de Suéde & de Dannemarc, de ſe joindre à la médiation de Sa Majeſté pour la paix, & s'unir aux Hollandois ſi les Anglois uſoient mal de leur victoire, ou refuſoient conſtamment de terminer la guerre. Il y a cependant beaucoup de raiſons qui doivent empêcher le Roi de prendre d'autre parti que celui de Médiateur, & de ſe déclarer pour l'un ou pour l'autre, dont voici les principales.

Le Roi en ſe déſuniſſant d'avec le Roi d'Angleterre, s'en feroit un ennemi, même après la paix avec les Hollandois, qui ne déſirant que l'augmentation de leur commerce, ne demeureroient unis qu'avec celui qui les y aideroit le plus. Au contraire, une rupture ouverte faite avec les Hollandois ſuſciteroit des ennemis puiſſans au Roi, qui s'oppoſeroient à toutes ſes prétentions ſur la Flandre, & ne lui aideroient jamais. Les Anglois pourroient ſe joindre aux Eſpagnols, & par quelque accommodement ſecret attirer dans leur parti les Portugais qui haiſſent fort les Hollandois, à cauſe qu'il leur ont pris depuis peu toutes les Côtes proche de Goa qu'ils tiennent ſouvent inveſti. Les Hollandois voulant avec empreſſement faire déclarer le Roi en leur faveur, font bien paroître qu'ils voudroient mettre la France & l'Angleterre en guerre, trouver par-là une paix prompte pour eux-mêmes, & chercher enſuite leur avantage dans la déſunion des deux Couronnes. Si le Roi déclaroit la guerre, il ſeroit obligé d'équiper une flotte: or les Hollandois ne ſouhaittant pas qu'il ſe léve une troiſiéme Puiſſance ſur mer rivale du commerce, s'entendront peut-être avec les Anglois pour l'abattre, de maniere que le Roi aura un ennemi aſſuré dans le Roi d'Angleterre, & des amis jaloux dans les Hollandois, tant pour la Flandre que pour le commerce éloigné.

Quelques uns croyent que le Roi devroit appréhender que les Anglois & les Hollandois ne s'uniſſent, quand les derniers verront que le Roi ne ſe détermine point; mais je crois que tant que M. de Witz conduira les affaires, la liaiſon entre l'Angleterre & la Hollande ne ſera point aſſez forte pour donner des ſoupçons au Roi. Ils pourront peut-être s'entendre pour le commerce; c'eſt ce qui ſe fera, ſoit que le Roi ſe déclare pour eux, ou qu'ils obtiennent la paix par ſa médiation.

Je crois qu'il eſt de la dignité & de la grandeur du Roi de faire connoître le chemin qu'il veut tenir, quoique contre ſes interêts; & ce ſeroit de

Digitized by Google

propoſer au Roi d'Angleterre des conditions de paix qu'il croiroit juſtes, & de déclarer à Meſſieurs les Etats que ſi le Roi d'Angleterre les agrée, il eſt d'avis qu'ils les acceptent, en les faiſant reſſouvenir qu'ils ont commencé cette guerre par leurs hoſtilités dans les Indes & l'Afrique ; & en les aſſurant que ſi le Roi d'Angleterre n'accepte point ces conditions, qu'alors il ſe déclarera pour eux. Il ne faudroit pourtant pas faire part à Meſſieurs les Etats des conditions qu'il veut offrir, de peur qu'ils ne proteſtaſſent contre, & ne regardaſſent ſa médiation comme une feinte, pour les engager à accorder des conditions trop avantageuſes aux Anglois.

Il eſt bon que l'on voye que le Roi ſe détermine ainſi à faire la paix parmi ſes Alliés, ou à faire éxécuter les traittés quand ils ont beſoin d'être ſoutenus par des Déclarations vigoureuſes.

---

*Mémoire du Vicomte préſenté au Roi ſur les réſolutions que S. M. devoit prendre en cas de la mort du Roi d'Eſpagne.* N°. XVI. Liv. V.

LE Roi d'Eſpagne étant aſſez mal, & l'Infant n'étant pas en trop bonne ſanté, le Roi déſire que l'on diſe ſa penſée dans les trois cas ; de la mort du Roi d'Eſpagne ſeul, de la mort du fils ſeul, ou de la mort de tous les deux. AN. 1665.

Pour le premier, qui eſt le plus apparent, il faut voir ce qu'il y auroit à faire avec les Princes voiſins, & enſuite la diſpoſition où le Roi ſe mettroit pour parvenir à l'acquiſition des Provinces des Pays-bas ſur leſquelles il a des prétentions, par les armes ou par la négociation. La guerre entre l'Angleterre & les Hollandois, & le traitté que le Roi a avec les derniers, ſemble lui avoir ôté le moyen de faire un plan à ſon choix, & impoſer une certaine néceſſité de ſuivre des interêts auxquels le traitté oblige. Il ne faut donc pas raiſonner en cas que la guerre continue, ſur ce qu'il y a à faire, puiſque le Roi eſt réſolu d'aſſiſter les Hollandois ; mais il faut parler des autres Princes qui peuvent s'intereſſer dans cette guerre de Flandre, ou dans la négociation par laquelle le Roi prétend obtenir ce qui lui échéroit par la mort du Roi d'Eſpagne. Sa Majeſté eſt bien perſuadée que de faire continuer la guerre en Portugal, ou de faire conclure la paix avec la garantie de Sa Majeſté, eſt le meilleur moyen après la mort du Roi Catholique, de faire négliger les affaires de Flandre. Il faut donc faire paſſer la flotte du Roi ſur les Côtes de Portugal, & jetter l'ancre à Liſbonne ou dans quelque autre port de ce Royaume, ſous prétexte de ne



Digitized by Google

pas approcher de la Manche à cauſe des Anglois, pourvu que la flotte du Roi ſoit ſupérieure à celle que les Eſpagnols ont devant Lisbonne : il obligera par-là la flotte d'Eſpagne à ſe retirer dans ſes ports, & pourra prendre alors ſes meſures pour empêcher que le Portugal ne ſe lie trop étroitement avec les Anglois, & ne s'accommode avec les Eſpagnols. Il faut donc que le Roi, par ſa flotte ou par l'envoi de quelque perſonne de créance, ſoutienne les Portugais contre tout ce que leur feront inſinuer les Anglois en faveur de l'Eſpagne. Rien ne peut tant ſervir ou nuire aux prétentions du Roi en Flandre, que de diſpoſer ainſi des conſeils du Portugal, ou de négliger de le faire.

Les affaires d'Allemagne paroiſſent ſe brouiller ſi fort par les levées de l'Evêque de Munſter, par les Suédois qui paſſent en Allemagne, & par la guerre des Electeurs de Mayence, & Palatin, qu'il eſt mal aiſé de dire qui le Roi pourra avoir pour ami. M. de Furſtemberg m'en a entretenu : mais c'eſt dans la ſuppoſition que MM. les Electeurs Eccléſiaſtiques & les Princes voiſins du Rhin n'auroient point de guerre ; mais ſi elle commence une fois entre eux, on ne pourra prendre de meſures que ſelon l'état où les choſes ſeront quand la mort du Roi d'Eſpagne arrivera. Il ſeroit donc prématuré de rien dire ſur l'Allemagne, la Suéde & le Dannemarck, ni même ſur la Lorraine où il y a des meſures à prendre. Je reviens à l'état auquel le Roi doit ſe mettre par rapport aux troupes & aux munitions.

Je ne ſçai pas ce que le Roi pourroit mettre d'Infanterie enſemble, ſans compter ſes Gardes, en laiſſant une quantité de troupes raiſonnable dans les garniſons, où je crois qu'on peut ſe paſſer de peu de gens. Il faut faire là-deſſus un calcul éxact ; faire une proviſion de ſalpêtre & de boulets ; faire connoître aux marchands qu'on aura bien-tôt beſoin d'eux ; donner ordre promptement aux fontes, de travailler au canon, s'il n'y en a pas aſſez ; & pour les munitions de guerre, faire deux magazins, l'un à Amiens & l'autre à Reims : il eſt plus aiſé de les avancer quand on en a beſoin, que de les tranſporter d'une place à une autre, ſurtout dans le pays entre la Sambre & la Meuſe, qui eſt fort difficile pour le charroi, & ce tranſport ſeroit fort dangereux à faire dans le tems de la guerre.

Pour la Cavalerie, le Roi ſçait le nombre qu'il en a : on s'eſt toujours ſervi dans le commencement des guerres, de levées en Allemagne, & peut-être que les Alliés du Roi pourront lui en fournir ; mais il eſt certain que quoique le Roi en entretienne beaucoup plus depuis la paix des Pyrennées que pendant les paix précédentes, il ſeroit cependant néceſſaire

Digitized by Google

d'en avoir plus que le Roi n'en a préſentement pour entrer en Flandre.

Si l'Allemagne étoit paiſible, je ſuis perſuadé que les Electeurs Eccléſiaſtiques & les Princes voiſins pourroient, de crainte de s'attirer la guerre, faire entrer la Maiſon d'Autriche dans la ceſſion de quelques villes en Flandre; mais la guerre étant en Allemagne, il n'y a aucun fondement à faire là-deſſus. On croit que Dom Juan auroit une grande cabale contre l'Infant d'Eſpagne; l'on pourroit peut-être tenir quelqu'un auprès de lui pour le ménager.

Le cas arrivant de la mort du Roi d'Eſpagne & de ſon fils, ce ſeroit un ſi grand changement à la Monarchie, qu'il ſeroit trop vaſte d'en raiſonner ici: mais il me ſemble que d'avoir plus de troupes que le Roi n'en a préſentement, & de faire un magazin en Picardie & un en Champagne, de vivres, d'armes & de munitions de guerre, eſt plus néceſſaire dans ce cas que dans l'autre; l'occaſion étant bien plus propre de faire quelque choſe de grand pour Sa Majeſté en divers endroits, comme du côté de la Franche-Comté & de la Bourgogne. Je penſe auſſi que le Royaume de Naples ſeroit bien ébranlé; & Sa Majeſté ſçait que j'ai toujours cru que le Cardinal de Retz y pourroit agir avec beaucoup d'habileté pour pluſieurs raiſons. Pour l'Etat de Milan, je trouve qu'il ſeroit plus mal aiſé d'y réüſſir, à cauſe des ſecours qu'il tire facilement de l'Empereur: mais peut-être que M. de Savoie & les autres Princes d'Italie pourroient eſpérer avec le ſecours du Roi de s'y accommoder de quelque choſe; & ainſi le Roi ſeroit une diverſion ſans engager beaucoup de troupes.

En cas de la mort de l'Infant ſeul, le Roi d'Eſpagne ſurvivant, on verroit ſa mort ſi prochaine, que tous les préparatifs & toutes les négociations ne pourroient pas être inutiles.

Dans tous ces cas, l'augmentation des vaiſſeaux & des galéres du Roi eſt d'une utilité auſſi grande que les armées de la terre, tant à l'égard de ce que le Roi d'Eſpagne a dans les Indes, dans l'Italie & dans la Sicile, qu'à l'égard de l'Eſpagne même, dont l'entrée ſeroit belle par le moyen du Portugal.

---

*Inſtruction dreſſée par le Vicomte de Turenne pour M. de S. Romain.* N°. XVII. Liv. V.

LE Roi, malgré l'envie qu'il avoit d'envoyer quelqu'un en Portugal, jugea plus à propos d'attendre M. de Sande, lequel devoit venir il y a long-tems: mais ayant appris la mort du Roi d'Eſpagne, il a jugé né- AN. 1665.

Digitized by Google

ceſſaire de faire choix d'une perſonne de mérite & d'expérience dans les négociations. Et comme c'eſt M. de S. Romain, & qu'il n'eſt pas inſtruit de ce qui s'eſt paſſé en Portugal à l'égard de la France, il doit en être informé, afin que connoiſſant le ſecret des affaires, il les puiſſe mieux diſpoſer à ce que le Roi ſouhaitte qu'il faſſe dans ſa négociation.

Le Roi depuis la mort du Cardinal Mazarin, & incontinent après, donna pour le ſecours des Portugais deux cens mille écus au Roi d'Angleterre, pour contribuer à l'envoi de trois mille hommes de pied & de mille chevaux qui furent conduits par Morgan ſous Milord Inchiquin, leſquels, quoique promis par le mariage du Roi d'Angleterre avec la Princeſſe de Portugal, ne ſeroient pas partis ſans cette ſomme : depuis ce temps, le Roy a donné diverſes ſommes, tant pour retirer des vaiſſeaux de guerre, que pour faire des levées des Régimens François d'Infanterie & de Cavalerie, & cinquante mille francs pour une rectüe de mille Anglois l'année paſſée, qui furent levés à Londres, & les bateaux pour leur paſſage loüés aux dépens du Roi. Il a été auſſi fourni par Sa Majeſté l'argent pour l'entretien du Corps François & d'un Régiment Allemand, qui a monté par an à deux cens mille écus que le Marquis de Sande à rapportés d'extraordinaire, & qui ne ſont point entrés dans la ſomme du payement des troupes. Il y a eu pluſieurs autres dépenſes moins conſidérables dont je ne fais ici aucune mention.

Après la paix des Pyrennées M. de Schomberg paſſa en Portugal avec deux ou trois cens hommes, dont il commença à former le Corps François : enſuite le Roi trouva bon que M. de Turenne envoyât à Lisbone ſon Sécrétaire Haſſet, pour propoſer le mariage de Mademoiſelle avec le Roi de Portugal, ſans néanmoins avoir fait convenir Mademoiſelle de l'accepter ; mais dans la penſée, ou qu'elle l'agréeroit, ou du moins que cela romproit les mariages que l'on propoſeroit au Roi de Portugal, & lui feroit tourner la vûë du côté de la France pour ſe marier. Le mariage de Mademoiſelle ayant été long-tems négocié ſans pouvoir réüſſir, M. le Marquis de Sandes traitta enſuite pour celui de Mademoiſelle de Nemours ; & comme l'on croyoit qu'il pourroit ſe conclure, le Roi trouva bon qu'il vint inconnu en France, où il a demeuré ſept ou huit mois chez le Vicomte de Turenne ou dans une maiſon à la campagne : mais des difficultés s'étant trouvées dans cette affaire, à cauſe des engagemens de cette Princeſſe avec le Prince Charles de Lorraine, & une conſultation d'Eccléſiaſtiques n'ayant pû décider aſſez nettement ſur la nullité de ce

Digitized by Google

mariage, M. de Turenne propoſa, par ordre, celui de Mademoiſelle d'Elbeuf. Après que le Portugal eût répondu qu'il ne vouloit point de cette derniere Princeſſe, on recommença à parler de celui de Mademoiſelle de Nemours; & on en avoit levé toutes les difficultés, lorſque M. de Savoie l'épouſa. Alors on propoſa aux Portugais ſa ſœur Mademoiſelle d'Aumale avec quatre cens mille écus en mariage, & ils l'ont acceptée. M. de Sande devoit revenir pour achever le mariage & l'emmener en Portugal cet Eté: depuis il a été retardé par la mort du Roi d'Eſpagne qui ſurvint en ce tems-là. Voila ce qui s'eſt paſſé juſqu'ici entre la France & le Portugal.

Pour ce qui eſt de la Cour de Lisbonne, l'état en eſt caché; & il y arrive tant de petits changemens, que l'on ſe tromperoit en voulant y aſſeoir un jugement aſſûré. Il eſt certain que le Roi eſt fort gouverné par le Comte de Caſtel-Melhor qui eſt un aſſez jeune homme, mais de qui la conduite paroît fort honnête, & qui ménage aſſez bien tous les eſprits des Grands du Royaume: on le croit bien avec le Marquis de Marialve, & que le Marquis de Sande qui a été ici eſt bien avec lui. Pour celui-là, il eſt plus connu que les autres: il eſt très habile, patient quand il eſt néceſſaire, quoique aſſez prompt de ſon naturel; très affectionné à ſon pays, connoiſſant mieux qu'aucun les affaires étrangeres, témoignant beaucoup d'inclination pour la France, haïſſant fort les Hollandois: s'il eſt encore à Lisbonne quand M. de S. Romain arrivera, je crois qu'il aura grande part à la négociation.

Je penſe qu'il faut que M. de S. Romain en arrivant à Lisbonne, deſcende chez M. Gravier qui le menera chez M. de Caſtel-Melhor, à qui il dira que le Roi ayant appris la mort du Roi d'Eſpagne, & ne doutant point qu'il ne ſoit fait diverſes propoſitions à la Cour de Portugal de la part du jeune Roi d'Eſpagne, l'a envoyé pour aſſûrer le Roi ſon maître de l'affection de Sa Majeſté très Chrétienne, & qu'elle veut continuer de l'aſſiſter & le ſecourir dans les occaſions; l'aſſûrant qu'elle prendra toujours part à ce qui pourra contribuer à l'établiſſement & à la ſûreté du Portugal. Après ce premier compliment, il faudra entrer enſuite dans ce que le Roi déſire ſur la conduite qu'il veut que les Portugais tiennent, & ce qu'il a à déſirer d'eux.

Je penſe que ſi M. de S. Romain n'apprend pas que les Eſpagnols aient rien fait propoſer aux Portugais pour une négociation, & que M. le Comte de Caſtel-Melhor ne lui diſe rien, qu'il faut parler de la continuation de la guerre, & que le Roi leur donnera la même ſomme qu'il a accoutumé,

Digitized by Google

faisant valoir qu'ils toucheront les quatre cens mille écus du mariage : on verra bien s'ils répondront à cette proposition, comme des gens qui veulent tirer plus d'argent du Roi pour continuer la guerre, ou comme en étant las, & songeant à faire la paix en ne pressant pas trop le Roi de leur donner de l'argent, de peur que cela ne les engageât. Il y a grande apparence que la chaleur qu'ils témoigneront à achever le mariage du Roi, ou les longueurs qu'ils y apporteront, fera connoître s'ils entrent en négociation avec les Espagnols qui commencent par vouloir rompre le mariage avec une Françoise.

S'ils négocient comme ne faisant point de difficulté sur le mariage, & comme voulant demeurer en guerre avec les Espagnols, M. de S. Romain les pressera d'envoyer querir la Reine, demeurera pour voir tous leurs mouvemens ; avertira le Roi des projets qu'ils feront pour la Campagne, & suivra les choses de près, afin qu'il ne se fasse point de négociation dont il ne soit averti. Il leur sera toujours bien connoître que ce n'est que la foiblesse des Espagnols qui les obligera à rechercher le Portugal ; que ce Royaume n'a point de sûreté plus grande que de demeurer uni inséparablement avec la France ou en guerre ou en paix.

Si les Portugais ont quelque envie de faire la paix, il est bon que le Roi leur témoigne qu'il prétend alors leur être fort utile, afin qu'ils ne cachent pas leurs négociations à Sa Majesté. Comme on ne sçait pas de quelle maniere l'Espagne leur en fera les ouvertures, il faut que M. de S. Romain tâche d'en avoir communication, en leur faisant connoître que le Roi entrera dans tous leurs interêts & souhaitte leur avantage ; & comme apparemment si les Espagnols leur offrent la paix, ils voudront rompre toute communication avec la France & empêcher le mariage, il faudra que M. de S. Romain leur montre qu'ils auront grand sujet de soupçonner la mauvaise foi des Espagnols quand ils voudront les séparer d'avec le Roi, & que si la Cour d'Espagne vouloit agir de bonne foi & laisser les Portugais paisiblement dans la possession du Royaume, elle devroit laisser achever les alliances que le Portugal projette avec la France, & même rendre le Roi caution de la paix. Si les Espagnols vouloient au contraire négocier hors de ces termes, il faut s'y opposer autant que l'on peut, par toutes les raisons qui sont aisées à trouver dans une affaire si claire.

Quant à l'Angleterre, il y a grande apparence que l'Ambassadeur d'Angleterre qui est présentement à Madrid, & qui a été long-tems à Lisbonne avec de la réputation, y aura conservé des habitudes & de la créance. Et

ſi les Eſpagnols entrent en négociation avec le Portugal, ce ſera par ſon moyen. Il faut donc que M. de S. Romain faſſe connoître que les Anglois n'agiſſent préſentement en faveur des Eſpagnols, que par oppoſition pour la France qui va ſe déclarer contre eux pour les Hollandois : mais qu'auſſi-tôt que cette guerre ſera terminée, le Roi rentrera dans ſes anciennes liaiſons avec l'Angleterre ; & qu'ainſi le Portugal demeurera ſans aſſûrances du côté de France & d'Angleterre, & n'aura plus d'amis que les Eſpagnols, auxquels ils connoiſſent bien qu'ils ne ſe peuvent jamais fier. Il leur ſera auſſi voir bien clairement, qu'il n'y a aucune ſûreté pour eux ni dans la guerre ni dans la paix, qu'en ne ſe ſéparant jamais d'avec la France, laquelle aura toujours un grand interêt à leur conſervation, & ne peut pas changer de maximes ſur cet article. Que par le traitté des Pirennées, le Roi ne devoit plus les aſſiſter ; qu'ils ont vu néanmoins comment il s'y eſt porté : qu'il n'y aura jamais un tems où ils dûſſent ſi peu attendre de ſecours qu'à préſent ; & qu'ils peuvent être perſuadés cependant qu'ils ſeront continués & qu'ils deviendront plus grands à l'avenir, ſoit par les aſſiſtances que le Roi leur enverra, ſoit par les diverſions que les interêts du Roi l'obligeront peut-être à faire. M. de S. Romain a ici une belle matiere à s'étendre, en leur montrant que le Roi ne peut s'empêcher de ſouhaitter & de contribuer à leur aggrandiſſement, puiſqu'il doit chercher toujours la diminution de la puiſſance des Eſpagnols qui eſt ſi ſuſpecte à la France, & dont on voit toujours des effets funeſtes au moindre déſordre qui arrive dans notre Royaume.

---

## *Mémoire du Vicomte de Turenne ſur le paſſage du Rhin.*

N°. XVIII. Liv. V. An. 1666.

L'Empereur ne pouvant envoyer une armée dans l'Alſace, la Lorraine, le Luxembourg & le Pays-bas, ſans qu'elle paſſe le Rhin, il eſt néceſſaire de ſçavoir ſon cours depuis ſa ſource juſqu'à ce qu'il ſe perde dans la mer d'Hollande, & de faire connoître quels ſont les Princes & les Etats qui le confinent, pour juger de la néceſſité de leur alliance, ſuivant leur ſituation & leur puiſſance.

Le Rhin, en ſortant des montagnes de Suiſſe, commence à trouver une plaine aux Villes Foreſtieres dont le Roi en a gardé trois, Seckingen, Waldhuſt & Rhinfeld, qui lui ont été renduës par la paix. Il faudroit que l'armée de l'Empereur pour y venir paſsât dans le Cercle de Soüabe & traversât les montagnes de la forêt noire, qui eſt une marche très difficile. La

plus grande ſûreté du Roi ſeroit de propoſer à tous les Princes de ce Cercle & à M. de Baviere, de s'unir pour empêcher l'Empereur de paſſer dans ce Cercle, pendant que l'armée du Roi paſſeroit le Rhin pour attaquer les terres de la Maiſon d'Inſpruch : ce n'eſt pas que cette entrée des Villes Foreſtiéres, quand même les Princes du Cercle de Souabe ne s'uniroient pas, ne fût très difficile à l'Empereur, parcequ'il faut paſſer des montagnes preſque impraticables avant que d'entrer dans le Pays de Montbéliard & dans le Comté de Bourgogne : & ſi l'Empereur vouloit, après avoir paſſé le Rhin aux Villes Foreſtiéres, entrer en Alſace ; quoiqu'il y rencontrât un bon pays, il n'auroit pas une grande ville pour lui. Il faudroit cependant que le Roi, ſans l'union des Princes du Cercle de Soüabe, tint dans l'Alſace un petit Corps de troupes outre les garniſons du pays, en cas que Sa Majeſté eût guerre avec l'Empereur.

Le Rhin deſcend depuis Bâle par Rhinfeld, Briſac & Strasbourg juſqu'à Philisbourg. Les montagnes de la forêt noire s'étendent dans cet intervalle, qui eſt de trente lieuës le long du Rhin, à la diſtance quelquefois de quatre ou cinq lieuës un peu plus un peu moins. La Maiſon d'Autriche tient quelques lieux entre ces montagnes & le Rhin, comme Fribourg & Lauffembourg ; le reſte eſt à divers Princes & Seigneurs particuliers : les Princes de Bade & Dourlach y ont beaucoup de terres & de petites villes. Au-delà de ces montagnes eſt le pays de Wirtemberg, qui occupe avec quelque peu de villes Impériales & de bien de la Nobleſſe preſque toute la diſtance de Bâle à Philisbourg, de ſorte qu'il peut y avoir dix ou douze lieuës du Rhin au pays du Duc de Wirtemberg, qui étant dans l'union du Cercle de Soüabe, couvriroit l'abord du Rhin : d'ailleurs le Rhin fait tant d'isles, & ſon abord eſt ſi incommode, qu'il n'y a aucune apparence qu'une armée de l'Empereur penſe à paſſer le Rhin entre Bâle & Philisbourg. Le pays au-deſſous de Philisbourg, en deſcendant trois ou quatre lieuës, commence à être plus ouvert, & le Rhin deſcend à Manheim qui eſt une grande Place appartenante à M. l'Electeur Palatin, à l'endroit que le Neckre entre dans le Rhin, lieu très aiſé à y faire un pont. Il y a dans cet endroit de grandes plaines au-delà & en-deçà du Rhin, & l'armée de l'Empereur, pour y arriver, ne paſſeroit point ſur les terres du Duc de Wirtemberg, laiſſeroit la Baviere bien loin à gauche ; & après avoir paſſé le fleuve, entreroit en Lorraine ou dans le pays de Luxembourg ſans réſiſtance, à moins que le Roi ne fût aſſûré de l'Electeur Palatin, & que Sa Majeſté ne tint une armée conſidérable en-deçà du Rhin : car au-delà depuis la

Digitized by Google

Bohême jusqu'au bas Palatinat, on ne passe sur les terres d'aucun Prince puissant qui oseroit s'opposer à la marche de l'armée de l'Empereur; ce pays étant mêlé de petites villes Impériales, de terres des Comtes de l'Empire, & des biens de l'Ordre Teutonique.

L'Electeur Palatin tient aussi une ville en-deçà du Rhin, nommée Franckendal, qui n'en est distante que d'une demi-lieuë, qui donneroit un grand avantage pour le passage des troupes Impériales: il a encore Oppenheim qui est une petite ville sur le Rhin, où l'on a souvent fait des ponts dans les guerres précédentes. Dans l'espace depuis Manheim jusqu'à Mayence, qui est de douze ou treize lieuës, il y a la grande ville Impériale de Wormes; & entre Philisbourg & Manheim est la ville de Spire en-deçà du Rhin. Tous ces lieux sont dans la plaine & de fort bons pays, où l'armée de l'Empereur passeroit aisément s'il n'y avoit personne pour s'y opposer; & de-là elle iroit au pays de Tréves pour entrer dans le Luxembourg sans résistance, si les Electeurs de Mayence & Palatin consentoient à son passage.

Plus bas que Mayence il y a une petite ville à M. l'Electeur de Mayence, nommée Bingen, qui est en-deçà du Rhin, où il y auroit encore un passage; & de-là jusqu'à Hermenstheim, qui est une place forte sur le Rhin à l'endroit où la Moselle y entre, il y a de plus divers Châteaux en-deçà du Rhin qui appartiennent à différens Princes, & où l'on ne pourroit passer le Rhin; comme Baccarach à M. l'Electeur Palatin, S. Geneſt au Landgrave Ernest qui a été à Paris, & Oberveſel à M. de Schomberg: mais pour passer dans ces endroits, il faudroit que l'armée de l'Empereur passât nécessairement par la Franconie. Si M. l'Electeur de Mayence pouvoit faire ensorte que ce Cercle, dans lequel il a l'Evêché de Wurtzbourg qui en compose une bonne partie, pût faire une union comme celui de Soüabe, pour empêcher qu'aucune armée n'y passât, sous prétexte de se garantir des François & des Suédois aussi-bien que des Impériaux; cela couvriroit le Rhin jusqu'à la Moselle, c'est-à-dire jusqu'à Hermenstheim. Cette ville appartient à l'Electeur de Tréves, dont la ville & l'Evêché sont si exposés aux armes du Roi, que je ne doute pas qu'il n'entre dans les mêmes sentimens que les autres Electeurs Ecclésiastiques. Son inclination est pour l'Empereur; mais l'interêt de son Evêché & l'exemple des Electeurs de Cologne & de Mayence l'obligeroient apparemment à se joindre avec eux.

Le Rhin descend à Cologne, qui est à dix ou douze lieuës de Hermenstheim. Le pays de Berg au-delà du Rhin de ce côté-là appartient au Duc

de Neubourg : au-delà ſont les terres du Prince de Darmſtadt, & la Heſſe n'en eſt pas loin. Si M. l'Electeur de Cologne & M. de Neubourg étoient unis, les troupes de Heſſe-Caſſel, de Darmſtadt & de Brunſwick ſe pourroient joindre pour empêcher le paſſage de l'Empereur De plus, ſi M. l'Electeur de Brandebourg étoit affermi dans les interêts du Roi, il pourroit ſe trouver de ce côté-là un très grand Corps qui s'oppoſeroit depuis Mayence juſqu'à Weſel à tout ce qui viendroit pour paſſer le Rhin. Le pays de la Marck au-delà du Rhin appartenant à l'Electeur de Brandebourg, & ſe joignant au pays de Berg qui eſt à M. de Neubourg, & au Duché de Weſtphalie que poſſede l'Electeur de Cologne, il eſt capital de gagner ces trois Princes avec le Duc de Brunſwick & le Landgrave de Heſſe qui couvrent tout l'Evêché de Munſter, qui étant en guerre avec les Hollandois nos Alliés, l'Empereur tâcheroit d'y faire une jonction : mais il faut que le Roi commence à forcer cet Evêque à faire la paix, & par-là on mettroit à couvert tout le cours du Rhin.

---

N°. XIX. Liv. V. An. 1666.

## *Mémoire du Vicomte de Turenne ſur les Suédois.*

N'Y ayant préſentement rien à craindre du côté d'Angleterre, & n'y ayant pas d'apparence que la Hollande ſe mêle dans ce qui concerne la Flandre ſans être appuyée de l'Empire, il eſt néceſſaire de pourvoir promptement aux moyens par leſquels on puiſſe empêcher l'Empereur d'envoyer un Corps d'armée en Flandre. Après les précautions qu'on a déja priſes, il eſt certain qu'aucun Prince d'Allemagne ne s'intereſſera ouvertement pour les affaires de la Flandre, quand elle ſera attaquée ; & qu'il n'y a rien à craindre, ſinon que l'Empereur ſe ſerve de leur neutralité pour le paſſage de ſes troupes, & n'en gagne quelques uns qui facilitent & le paſſage de ces troupes, & le moyen de les fortifier dans leur paſſage. Tout ce que le Roi peut eſperer des Princes qui lui ſeront les plus affectionnés, c'eſt de tacher d'obtenir de l'Empereur que ſon armée ne paſſe point dans leurs terres, & de faire connoître que puiſqu'il ne s'agit que des affaires de Flandre, ils croyent n'être pas obligés à ſe joindre à l'Empereur qui n'agit pour ſecourir la Flandre que comme Prince de la Maiſon d'Autriche, & point comme Empereur. Dans cette diverſité d'inclinations, de ſentimens & d'interets qui regne parmi les Princes d'Allemagne, l'armée de l'Empereur marchera toujours, paſſera le Rhin & arrivera en Flandre ; de ſorte qu'il n'y a que

Digitized by Google

l'armée Suédoise qui puisse faire un Corps en Allemagne pour résister aux forces de l'Empereur, ou pour empêcher leur passage, ou pour fortifier l'armée du Roi, en cas qu'elle eût besoin de troupes, celles de l'Empereur étant passées; ou même pour donner telle jalousie à l'Empereur, que demeurant à l'Evêché de Bremen, il n'osât envoyer de Corps considérable en Flandre, & aimât mieux attaquer les Suédois en Allemagne, ce qui seroit toûjours la même diversion, & empêcheroit les troupes de l'Empereur de venir en Flandre. Le seul & grand inconvenient que cauſeroit l'armée de Suéde, c'eſt qu'elle obligeroit beaucoup de Princes à ſe lier à l'Empereur, & c'eſt ce qu'il faut éviter; de ſorte que je penſe qu'il ſeroit bon que le Roi pût s'aſſurer par un traitté avec les Suédois, qu'ils tiendroient douze mille hommes dans l'Evêché de Bremen, pour agir quand le Roi le deſireroit, contre les troupes Impériales, ſans ſe mettre en action, que lorſque l'Empereur feroit marcher une armée en Flandre: car il eſt de grande conſéquence au Roi, qu'il ne paroiſſe pas qu'il veüille troubler le repos de l'Empire par les Suédois; mais pourvû que l'Empereur commence le premier à ſe mettre en campagne, & à faire marcher des troupes en Flandre, les Alliés du Roi en Allemagne pourront faire difficulté d'accorder le paſſage, étant ſoûtenus des Suédois. Je crois donc qu'il eſt néceſſaire que le Roi apporte de la facilité au traitté, par lequel il pourra s'aſſurer que douze ou quinze mille Suédois demeureront dans l'Evêché de Bremen, & agiront du côté de Flandre, ſuivant les mouvemens de l'armée de l'Empereur, & le déſir du Roi.

---

*Sentiment du Corps de Meſſieurs les Maréchaux de France.* N°. XX. Liv. V.

QUelques uns de Meſſieurs les Maréchaux de France nous ayant conſultés pour ſçavoir notre ſentiment, touchant l'obéïſſance qu'ils doivent rendre aux commandemens abſolus qu'ils ont reçûs du Roi de prendre le mot du Vicomte de Turenne, Maréchal de France, nous diſons & déclarons qu'après les très-humbles remontrances qui ont été faites à Sa Majeſté, perſiſtant dans ſa volonté, Meſſieurs les Maréchaux doivent ſe ſoûmettre à cet ordre, nulle raiſon ne pouvant ni ne devant nous empêcher d'obéïr aux commandemens abſolus de Sa Majeſté; c'eſt là notre ſentiment, & comme nous le diſons & déclarons, nous le ſignons très volontiers. Ainſi ſigné à l'original.

GRAMMONT, PLESSIS PRASLIN, VILLEROI & D'ALBRET.

Digitized by Google

N°. XXI. Liv. VI. *Extrait des Lettres de Madame de Sevigné, ſur la mort du Vicomte de Turenne.*

## LETTRE CC.

C'Eſt à vous que je m'adreſſe, mon cher Comte, (1) pour vous écrire une des plus fâcheuſes pertes qui pût arriver en France; c'eſt la mort de M. de Turenne : ſi c'eſt moi qui vous l'apprends, je ſuis aſſuré que vous ferez auſſi touché & auſſi déſolé que nous le ſommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Verſailles. Le Roi en a été affligé, comme on doit l'être de la perte du plus grand Capitaine, & du plus honnête homme du monde. Toute la Cour fut en larmes, & M. de Condom penſa s'évanoüir. On étoit prêt d'aller ſe divertir à Fontainebleau; tout a été rompu. Jamais un homme n'a été regretté ſi ſincerement; tout Paris & tout le peuple étoit dans le trouble & dans l'émotion; chacun parloit & s'attroupoit pour regréter ce Héros. Je vous envoye une très bonne relation de ce qu'il a fait les derniers jours de ſa vie : c'eſt après trois mois d'une conduite toute miraculeuſe, & que les gens du métier ne ſe laſſent point d'admirer, qu'arrive le dernier jour de ſa gloire & de ſa vie. Il avoit le plaiſir de voir décamper l'armée ennemie devant lui; & le vingt-ſept, qui étoit ſamedi, il alla ſur une petite hauteur pour obſerver leur marche : il avoit deſſein de donner ſur l'arriere garde, & mandoit au Roi à midi que dans cette penſée, il avoit envoyé dire à Briſac qu'on fit les prieres de quarante heures : il a mandé la mort du jeune d'Hocquincourt, & qu'il enverra un courier apprendre au Roi la ſuite de cette entrepriſe; il cachéte ſa lettre, & l'envoye à deux heures : il va ſur cette petite colline avec huit ou dix perſonnes; on tire de loin à l'avanture un malheureux coup de canon qui le coupe par le milieu du corps, & vous pouvez penſer les cris & les pleurs de cette armée. Le courier part à l'inſtant; il arriva lundi, comme je vous ai dit, de ſorte qu'à une heure l'une de l'autre, le Roi eut une lettre de M. de Turenne, & la nouvelle de ſa mort. Il eſt arrivé depuis un Gentilhomme de M de Turenne, qui dit que les armées ſont aſſez près l'une de l'autre; que M. de Lorge commande à la place de ſon oncle, & que rien ne peut être comparable à la violente affliction de toute cette armée.

*A Paris, le mercredi 31. Juillet 1675.*

(1) M. de Grignan.

Digitized by Google

## LETTRE CCI.

JE penſe toûjours, ma fille, (1) à l'étonnement & à la douleur que vous aurez de la mort de M. de Turenne : le Cardinal de Boüillon eſt inconſolable. Il apprit cette nouvelle par un Gentilhomme de M. de Louvigni, qui voulut être le premier à lui faire ſon compliment : il arrêta ſon caroſſe, comme il revenoit de Pontoiſe à Verſailles : le Cardinal ne comprit rien à ce diſcours ; comme le Gentilhomme s'apperçut de ſon ignorance, il s'enfuit. Le Cardinal fit courre après, & ſçut cette terrible mort : il s'évanoüit, on le ramena à Pontoiſe, où il a été deux jours ſans manger, dans des pleurs & des cris continuels. Madame de Guenegaud & Cavoie l'ont été voir, qui ne ſont pas moins affligées que lui. Je viens de lui écrire un billet qui m'a paru bon ; je lui dis par avance votre affliction, & par ſon interêt, & par l'admiration que vous aviez pour ce Héros : n'oubliez pas de lui écrire, il me paroît que vous écrivez très bien ſur toutes ſortes de ſujets ; pour celui ci, il n'y a qu'à laiſſer aller ſa plume. On paroît fort touché dans Paris & dans pluſieurs maiſons de cette grande mort. Nous attendons avec tranſiſſement le courier d'Allemagne ; Montecuculli qui s'en loit, ſera bien revenu ſur ſes pas, & prétendra bien profiter de cette conjoncture. On dit que les Soldats faiſoient des cris qui s'entendoient de deux lieuës : nulle conſidération ne les pouvoit retenir ; *ils crioient qu'on les menât au combat ; qu'ils vouloient venger la mort de leur pere, de leur Général, de leur protecteur, de leur défenſeur ;* qu'avec lui ils ne craignoient rien, mais qu'ils vengeroient bien ſa mort ; qu'on les laiſſât faire, qu'ils étoient furieux, & qu'on les menât au combat. Ceci vient d'un Gentilhomme qui étoit à M. de Turenne, & qui eſt venu parler au Roi : il a toûjours été baigné de larmes en racontant ce que je vous dis, & la mort de ſon maître à tous ſes amis. M. de Turenne reçut le coup au travers du corps : vous pouvez penſer s'il tomba & s'il mourut ; cependant le reſte des eſprits fit qu'il ſe traîna la longueur d'un pas, & que même il ſerra la main par convulſion, & puis on jetta un manteau ſur ſon corps. Le Bois-Guyot (c'eſt ce Gentilhomme) ne le quitta point qu'on ne l'eût porté ſans bruit dans la plus proche maiſon. M. de Lorges étoit à une demie lieuë de là : jugez de ſon déſeſpoir ; c'eſt lui qui perd tout, & qui demeure chargé de l'armée & de tous les évenemens, juſqu'à l'arrivée de M. le Prince, qui a

1, Madame de Grignan.

Digitized by Google

vingt-deux jours de marche. ..... M. de Turenne avoit dit à M. le Cardinal de Retz, en lui disant adieu, & d'Hacqueville ne l'a dit que depuis deux jours : Monsieur, je ne suis point un diseur ; mais je vous prie de croire sérieusement que sans ces affaires ci, où peut-être on a besoin de moi, je me retirerois comme vous ; & je vous donne ma parole que si j'en reviens, je ne mourrai pas sur le coffre, & mettrai à votre exemple quelque tems entre la vie & la mort.

*A Paris, le Vendredi 2. Août.*

---

## LETTRE CCIII.

### *A la même.*

VOilà donc nos pauvres amis qui ont repassé le Rhin fort heureusement, fort à loisir, & après avoir battu les ennemis ; c'est une gloire bien complette pour M. de Lorges. Nous avions tous bien envie que le Roi lui envoyât le bâton, après une si belle action & si utile, dont il a seul tout l'honneur : il a eu un cheval tué sous lui d'un coup de canon qui lui passa entre les jambes, il étoit à cheval sur un coup de canon ; la providence avoit bien donné sa commission à celui là aussi bien qu'aux autres. Nous avons perdu Vaubrun dans cette action ; la perte des ennemis a été grande : de leur aveu, ils ont eu quatre mille hommes de tués ; nous n'en avons perdu que sept ou huit cens. Le Duc de Sault & le Chevalier de Grignan se sont distingués, & les Anglois surtout ont fait des choses romanesques ; enfin voilà un grand bonheur. On dit que Montecuculli (1) après avoir témoigné à M. de Lorges la douleur qu'il avoit de la perte d'un si grand Capitaine, lui manda qu'il lui laisseroit repasser le Rhin, & qu'il ne vouloit point exposer sa réputation à la rage d'une armée furieuse, & à la valeur des jeunes François à qui rien ne peut résister dans leur premiere impétuosité. En effet, le combat n'a point été général, & les troupes qui nous ont attaquées ont été défaites.

Parlons un peu de M. de Turenne, il y a long-tems que nous n'en avons parlé. N'admirez-vous point que nous nous trouvons heureux d'avoir repassé le Rhin ; & que ce qui auroit été un dégoût s'il étoit au monde, nous paroit une prosperité, parceque nous ne l'avons plus ? voyez ce que fait la perte d'un seul homme. Ecoutez, je vous prie, une chose qui me

(1) Le Comte de Montecuculli, Généraliſſime des troupes de l'Empereur.

paroit

paroît belle ; il me ſemble que je lis l'Hiſtoire Romaine. Saint-Hilaire, Lieutenant Général de l'artillerie, fit donc arrêter M. de Turenne, qui avoit toûjours galoppé, pour lui faire voir une batterie ; c'étoit comme s'il eût dit, Monſieur, arrêtez-vous un peu, car c'eſt ici que vous devez être tué : le coup de canon vient donc, & emporte le bras de Saint-Hilaire qui montroit cette batterie, & tuë M. de Turenne. Le fils de Saint-Hilaire ſe jette à ſon pere, & ſe met à pleurer & à crier : Taiſez-vous mon enfant, lui dit-il, voyez, en lui montrant M. de Turenne roide mort, voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui eſt irréparable ; & ſans faire nulle attention ſur lui, ſe met à crier & à pleurer cette grande perte. Monſieur de la Rochefoucault pleure lui-même en admirant la nobleſſe de ce ſentiment.

*A Paris, le Vendredi 9. Août 1675.*

---

## LETTRE CCIV.

*A la même.*

JE viens de voir le Cardinal de Boüillon ; il eſt changé à n'être pas connoiſſable : il m'a fort parlé de vous, il ne doute pas de vos ſentimens. Il m'a conté mille choſes de M. de Turenne qui font mourir ; ſon ame apparemment étoit en état de paroître devant Dieu, car ſa vie étoit parfaitement innocente. Il demandoit à ſon neveu à la Pentecôte, s'il ne pourroit pas communier ſans ſe confeſſer ; il lui dit que non, & que depuis Pâques apparemment il avoit offenſé Dieu : il lui conta ſon état, il étoit à mille lieuës d'un péché mortel ; il alla pourtant à confeſſe pour la coûtume : il diſoit, Mais faut-il dire à ce Recolet comme à M. de Saint Gervais ? eſt-ce tout de même ? En verité une telle ame eſt bien digne du ciel, elle venoit trop droit de Dieu pour n'y pas retourner, s'étant ſi peu gâtée par la corruption du monde. Il aimoit tendrement le fils de M. d'Elbeuf, c'eſt un prodige de valeur à quatorze ans ; il l'envoya l'année paſſée ſaluer M. de Lorraine, qui lui dit : Mon petit couſin, vous êtes trop heureux de voir & d'entendre tous les jours M. de Turenne : vous n'avez que lui de parent & de pere ; baiſez les pas par où il paſſe, & vous faites tuer à ſes pieds. Le pauvre enfant ſe meurt de douleur ; c'eſt une affliction de raiſon & d'enfance, & l'on craint qu'il n'y réſiſte pas. Cavoie eſt affligé par les formes. Le Duc de Villeroi a écrit ici des lettres dans le tranſport de ſa

douleur, qui ſont d'une telle force qu'il les faut cacher : il met au premier rang de toute la fortune d'avoir été aimé de ce Héros, & déclare qu'il mépriſe toute autre ſorte d'eſtime après celle-là : ſauve qui peut. M. de Marſillac s'eſt ſignalé en parlant de M. de Lorges, comme d'un ſujet digne d'une autre récompenſe que celle de la dépoüille de M. de Vaubrun : jamais rien n'auroit été d'une ſi grande édification & d'un ſi bon exemple, que de l'honorer du bâton après un ſi grand ſuccès.

*A Paris, le Lundi 12. Août 675.*

## LETTRE CCVI.

### *A la même.*

JE voudrois mettre tout ce que vous m'écrivez de M. de Turenne dans une Oraiſon funebre. Vraiment votre ſtile eſt d'une énergie & d'une beauté extraordinaire ; vous étiez dans les bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. Ne croyez point, ma fille, que ſon ſouvenir fût fini ici quand votre lettre eſt arrivée : ce fleuve qui entraîne tout, n'entraîne pas ſi-tôt une telle mémoire ; elle eſt conſacrée à l'immortalité. J'étois l'autre jour chez M. de la Roche-Foucault, M. le Premier y vint, Madame de Lavardin, M. de Marſillac, Madame de la Fayette & moi : la converſation dura deux heures ſur les divines qualités de ce véritable Héros ; tous les yeux étoient baignés de larmes, & vous ne ſçauriez croire comme la douleur de ſa perte étoit profondément gravée dans les cœurs : vous n'avez rien par deſſus nous, que le ſoulagement de ſoupirer tout haut, & d'écrire ſon panegyrique. Nous remarquions une choſe, c'eſt que ce n'eſt pas depuis ſa mort que l'on admire la grandeur de ſon cœur, l'étenduë de ſes lumieres & l'élevation de ſon ame : tout le monde en étoit plein pendant ſa vie, & vous pouvez penſer ce que fait ſa perte par deſſus ce qu'on étoit déja ; enfin ne croyez point que cette mort ſoit ici comme les autres : vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, ſans croire que vous ayez une doſe de douleur plus que les autres. Pour ſon ame ( c'eſt encore un miracle qui vient de l'eſtime parfaite qu'on avoit pour lui ) il n'eſt pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état : on ne ſçauroit comprendre que le mal & le péché puſſent être dans ſon cœur, ſa converſion ſi ſincere nous a parû comme un baptême ; chacun conte l'innocence de ſes mœurs, la pureté de ſes intentions, ſon humilité

Digitized by Google

éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il étoit plein, sans faste & sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes; une charité génereuse & chrétienne. Les Anglois ont dit à M. de Lorges, qu'ils acheveroient de servir cette campagne pour le venger; mais qu'après cela ils se retireroient, ne pouvant obéir à d'autres qu'à M. de Turenne. Il y avoit de jeunes soldats qui s'impatientoient un peu dans des marais, où ils étoient dans l'eau jusqu'aux genoux, & les vieux soldats leur disoient: » Quoi vous vous plaignez? on voit bien que vous ne connoissez pas M. de Turenne: il est » plus fâché que nous quand nous sommes mal, il ne songe à l'heure qu'il » est qu'à nous tirer d'ici, il veille quand nous dormons; c'est notre pere: » on voit bien que vous êtes jeunes; « & ils les rassuroient ainsi. Tout ce que je vous mande est vrai; je ne me charge point des fadaises dont on croit faire plaisir aux gens éloignés, c'est abuser d'eux; & je choisis bien plus ce que je vous écris, que ce que je vous dirois si vous étiez ici. Je reviens à son ame: c'est donc une chose à remarquer, que nul dévot ne s'est avisé de douter que Dieu ne l'eût reçûë à bras ouverts, comme une des plus belles & des meilleures qui soient jamais sorties de ses mains. Méditez sur cette confiance génerale de son salut, & vous trouverez que c'est une espece de miracle qui n'est que pour lui; enfin personne n'a osé douter de son repos éternel: vous verrez dans les Nouvelles les effets de cette perte..... Ecoutez, je vous prie, encore un mot de M. de Turenne. Il avoit fait connoissance avec un berger qui sçayoit très bien les chemins & le pays: il alloit seul avec lui, & faisoit poster ses troupes selon la connoissance que cet homme lui donnoit; il aimoit ce berger, & le trouvoit d'un sens admirable, & disoit que le Colonel Bec étoit venu comme cela, & qu'il croyoit que ce berger feroit sa fortune comme lui. Quand il eut fait passer à loisir ses troupes, il se trouva content, & dit à M. de Royes: *Tout de bon: il me semble que cela n'est pas trop mal, & je crois que M. de Montecuculli trouveroit assez bien ce que l'on vient de faire.* Il est vrai que c'étoit un chef-d'œuvre d'habileté.

*A Paris, le Vendredi 16. Août 1675.*



Digitized by Google

## LETTRE CCVIII.

*A la même.*

LE corps du Héros n'eſt point porté à Turenne, comme on me l'avoit dit; on l'apporte à S. Denis, au pied de la ſépulture des Bourbons: on deſtine une Chapelle pour les tirer du trou où ils ſont; & c'eſt M. de Turenne qui y entre le premier. Pour moi, je m'étois tant tourmentée de cette place, que ne pouvant comprendre qui peut avoir donné ce conſeil, je crois que c'eſt moi: il y a déja quatre Capitaines aux pieds de leurs maîtres; & s'il n'y en avoit point, il me ſemble que celui-ci devroit être le premier. Par tout où paſſe cette illuſtre biére, ce ſont des pleurs & des cris, des preſſes, des proceſſions qui ont obligé de marcher & arriver de nuit; ce ſera une douleur bien grande s'il paſſe par Paris.....

*A Paris, le Lundi 29. Août 1675.*

## LETTRE CCIX.

*A la même.*

LE Premier Préſident de la Cour des Aides a une terre en Champagne: ſon fermier lui vint ſignifier l'autre jour ou de la rabaiſſer conſidérablement, ou de rompre le bail qui en fut fait il y a deux ans. On lui demande pourquoi, & que ce n'eſt point la coûtume: il répond que du tems de M. de Turenne on pouvoit recueillir avec ſûreté, & compter ſur les terres de ce pays là; mais que depuis ſa mort tout le monde quittoit, croyant que les ennemis y vont entrer. Voilà des choſes ſimples & naturelles, qui ſont ſon éloge auſſi magnifiquement que les Fléchiers & les Maſcarons . . . . . .

*A Livry, le Mercredi 21. Août 1675.*

## LETTRE CCX.

*A la même.*

NE croyez pas, ma fille, que la mort de M. de Turenne ait paſſé ici auſſi vîte que les autres nouvelles; on en parle, & on le pleure encore tous les jours.

Digitized by Google

Tout en fait ſouvenir, & rien ne lui reſſemble.

On peut dire ce vers pour lui. Heureux ceux, comme vous dites, qui n'ont pas fait la moindre attention ſur cette perte : celle qui s'eſt faite depuis, a bien renouvellé les éloges du Héros.

*A Paris, le lundi 26. Août 1675.*

---

## LETTRE. CCXI.

### *A la même.*

VRaiment, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf qui demeure pour quelques jours chez le Cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux deux, pour parler de leur affliction. Madame de la Fayette y vint : nous fîmes bien préciſément ce que nous avions réſolu : les yeux ne nous ſéchérent pas. Elle avoit un portrait divinement bien fait de ce Héros, & tout ſon train étoit arrivé à onze heures : tous ces pauvres gens étoient en larmes, & déja tous habillés en deüil. Il vint trois Gentils-hommes qui penſerent mourir en voyant ce portrait : c'étoient des cris qui faiſoient fendre le cœur ; ils ne pouvoient prononcer une parole. Ses Valets de chambre, ſes Laquais, ſes Pages, ſes Trompettes, tout étoit fondu en larmes & faiſoit fondre les autres. Le premier qui put prononcer une parole, répondit à nos triſtes queſtions : nous nous fîmes raconter ſa mort. Il vouloit ſe confeſſer, & en ſe cachotant il avoit donné les ordres pour le ſoir, & devoit communier le lendemain qui étoit le Dimanche. Il croyoit donner la bataille & monta à cheval le ſamedi à deux heures, après avoir mangé. Il avoit bien des gens avec lui ; il les laiſſa tous à trente pas de la hauteur où il vouloit aller : il dit au petit d'Elbeuf, *Mon neveu, demeurez-là, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnoître.* Il trouva M. d'Hamilton près de l'endroit où il alloit, qui lui dit, *Monſieur, venez par ici, on tirera par où vous allez :* Monſieur, lui dit-il, je m'y en vais, *je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela ſera le mieux du monde.* Il tournoit ſon cheval, il apperçut S. Hilaire qui lui dit le chapeau à la main : Monſieur, jettez les yeux ſur cette batterie que j'ai fait mettre là : il retourna deux pas, & ſans être arrêté, il reçut le coup qui emporta le bras & la main qui tenoit le chapeau de S. Hilaire, & perça le corps après avoir fracaſſé le bras de ce Héros. Ce

Digitized by Google

Gentil-homme le regardoit toujours ; il ne le vit point tomber : le cheval l'emporta où il avoit laiſſé le petit d'Elbeuf ; il n'étoit point encore tombé, mais il étoit panché le nez ſur l'arçon. Dans ce moment le cheval s'arrête ; il tombe entre les bras de ſes gens ; il ouvre deux fois de grands yeux & la bouche ; puis demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il étoit mort, & qu'il avoit une partie du cœur emportée. On crie, on pleure ; M. d'Hamilton fit ceſſer le bruit, & ôter le petit d'Elbeuf qui s'étoit jetté ſur ce corps, & qui ne le vouloit pas quitter & ſe pâmoit de crier. On jette un manteau, on le porte dans une haye, on le garde à petit bruit ; un caroſſe vient, on l'emporte dans ſa Tente : ce fut là où M. de Lorges, M. de Roies & beaucoup d'autres penſerent mourir de douleur ; mais il fallut ſe faire violence & ſonger aux grandes affaires qu'il avoit ſur les bras. On lui a fait un Service militaire dans le Camp, où les larmes & les cris faiſoient le véritable deüil ; tous les Officiers pourtant avoient des écharpes de crépe ; tous les tambours en étoient couverts, qui ne battoient qu'un coup, les piques trainantes & les mouſquets renverſés : mais ces cris de toute une armée ne ſe peuvent pas repréſenter, ſans que l'on en ſoit tout ému. M. de Roies tout bleſſé s'y fit porter, car cette Meſſe ne fut dite que quand ils eurent repaſſé le Rhin. Je penſe que le pauvre Chevalier (1) étoit bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté ſon armée, ç'a été encore une autre déſolation : par tout où il a paſſé, ç'a été des clameurs ; mais à Langres ils ſe ſont ſurpaſſés : ils allerent tous au-devant de lui, habillés de deüil, au nombre de deux cens, ſuivis du peuple, tout le Clergé en cérémonie : ils firent dire un Service ſolemnel dans la ville, & en un mot ſe cottiſerent tous pour cette dépenſe qui monta à cinq mille francs, parce-qu'ils reconduiſirent le corps juſqu'à la premiere ville, & voulurent défrayer tout le train. Que dites vous de ces marques naturelles d'une affection fondée ſur un mérite extraordinaire ? Il arrive à S. Denis ce ſoir ou demain : tous ſes gens l'alloient reprendre à deux lieux d'ici. Il ſera dans une Chapelle en dépôt : il y aura un Service en attendant celui de Notre Dame qui ſera ſolemnel. Que dites-vous du divertiſſement que nous eûmes ? Nous dinames, comme vous pouvez penſer, & juſqu'à quatre heures nous ne fîmes que ſoûpirer. . . . . .

M. de Barillon ſoupa hier ici, on ne parla que de M. de Turenne ; il en eſt très véritablement affligé. Il nous contoit la ſolidité de ſes vertus ;

(1) de Grignan.

combien il étoit vrai, combien il aimoit la vertu par elle-même, combien par elle ſeule il ſe trouvoit récompenſé ; & puis finit par dire qu'on ne pouvoit pas l'aimer, & être touché de ſon mérite, ſans en être plus honnête homme. Sa ſociété communiquoit une horreur pour la friponnerie & pour la duplicité, qui mettoit tous ſes amis au-deſſus des autres hommes. Dans ce nombre, il nomma fort le Chevalier qui étoit fort aimé & eſtimé de ce grand homme, & dont auſſi il étoit adorateur. Bien des ſiécles n'en donneront pas un pareil. Je ne trouve pas qu'on ſoit tout-à-fait aveugle en celui-ci ; au moins les gens que je vois. Je crois que c'eſt ſe vanter d'être en bonne compagnie. . . . . .

Voici ce que l'on me conta hier. Vous connoiſſez bien Pertuis (1) & ſon adoration & ſon attachement pour M. de Turenne. Dès qu'il a ſçu ſa mort, il a écrit au Roi & lui mande : Sire, j'ai perdu M. de Turenne : je ſens que mon eſprit n'eſt point capable de ſoutenir ce malheur ; ainſi n'étant plus en état de ſervir Votre Majeſté, je lui demande permiſſion de me démettre du Gouvernement de Courtrai. Le Cardinal de Bouillon empêcha qu'on ne rendit cette Lettre : mais craignant qu'il ne vint lui-même, il dit au Roi l'effet du déſeſpoir de Pertuis. Le Roi entra fort bien dans cette douleur, & dit au Cardinal de Bouillon qu'il en eſtimoit davantage Pertuis, & qu'il ne ſongeât point à ſe retirer ; qu'il étoit trop honnête homme pour ne pas faire toujours ſon devoir en quelque état qu'il pût être. Voilà comme ſont ceux qui regrettent ce Héros. Au reſte il avoit quarante mille livres de rente de partage ; & M. Boucherat a trouvé que toutes ſes dettes & ſes legs payés, il ne lui reſtoit que dix mille livres de rente. C'eſt deux cens mille francs pour tous ſes héritiers, pourvû que la chicane n'y mette pas le nez. Voilà comme il s'eſt enrichi en cinquante années de ſervice.

(1) Il avoit été Capitaine des Gardes de M. de Turenne.

*A Paris, le mercredi 28. Août 1675.*

---

*Lettre de Louis XIV. aux Abbé & Religieux de S. Denis.* N°. XXII. Liv. VI.

CHers & bien amés, Les grands & ſignalés ſervices qui ont été rendus à cet Etat par feu notre Couſin le Vicomte de Turenne, & les preuves éclatantes qu'il a données de ſon zéle, de ſon affection à notre ſervice, & de ſa capacité dans le commandement de nos armées que nous lui avons

Digitized by Google

confié avec eſpérance certaine des heureux & grands ſuccés que ſa prudence conſommée & ſa valeur extraordinaire ont procuré à nos armes, nous ayant fait reſſentir avec beaucoup de douleur la perte d'un auſſi grand homme, & d'un ſujet auſſi néceſſaire & auſſi diſtingué par ſa vertu & par ſon mérite, nous avons voulu donner un témoignage public, digne de notre eſtime & de ſes grandes actions, en ordonnant qu'il fût rendu à ſa mémoire tous les honneurs qui peuvent marquer à la poſtérité l'extrême ſatisfaction qui nous reſte, & le ſouvenir que nous voulons conſerver de tout ce qu'il a fait pour la gloire de nos armes & pour le ſoutien de notre Etat : & comme nous ne pouvons en donner des marques plus publiques & plus certaines qu'en prenant ſoin de ſa ſépulture ; nous avons voulu y pourvoir en telle ſorte, que le lieu où elle ſeroit fût un témoignage de la grandeur de ſes ſervices, & de notre reconnoiſſance. C'eſt pourquoi ayant réſolu de faire bâtir dans l'Egliſe de S. Denis une Chapelle pour la ſépulture des Rois & des Princes de la Branche Royale de Bourbon ; nous voulons que lorſqu'elle ſera achevée, le corps de notredit Couſin y ſoit tranſféré, pour y être mis en lieu honorable, ſuivant l'ordre que nous en donnerons ; & cependant nous avons permis à nos Couſins le Cardinal & le Duc de Bouillon ſes neveux, de mettre ſon corps en dépôt dans la Chapelle de S. Euſtache, & d'y élever un monument à la mémoire de leur oncle, ſuivant les deſſeins qui en ont été arrêtés. C'eſt dequoi nous avons bien voulu vous donner avis, & vous dire en même tems que nous voulons que vous exécutiez ce qui eſt en cela de notre volonté, en faiſant mettre ledit corps dans la cave de ladite Chapelle, & en laiſſant la liberté aux ouvriers de travailler audit monument juſqu'à ſon entiere perfection : ſi n'y faites faute, car tel eſt notre plaiſir. Donné à S. Germain en Laye, le vingt-deuxième jour de Novembre 1675. Signé LOUIS, & plus bas, COLBERT. Et ſur le repli ; A nos chers & bien amés les Abbé, Prieur & Religieux de l'Abbaye Royale de S. Denis en France.

---

On a cru que le Public ſeroit peut-être bien aiſe de voir les Eloges ſuivans du Vicomte de Turenne par trois perſonnes célébres, l'une dans la République des Belles-Lettres, l'autre dans la Magiſtrature, & la troiſième dans l'Egliſe.

*Eloge*

Digitized by Google

## *Eloge de M. le Vicomte de Turenne par S. Evremont.*

JE ſerois tort à la naiſſance de M. de Turenne, ſi je ſongeois à inſtruire le Public d'une Maiſon auſſi illuſtre & auſſi conſidérable dans l'Europe, que la ſienne. Je ne m'amuſerai point à dépeindre tous les traits de ſon viſage : les caractères des grands hommes n'ont rien de commun avec les portraits des belles femmes ; mais je puis dire en gros qu'il avoit quelque choſe d'auguſte & d'agréable, quelque choſe en ſa phiſionomie qui faiſoit concevoir je ne ſçai quoi de grand en ſon ame & en ſon eſprit : on pouvoit juger à le voir, que par une diſpoſition particuliere, la nature l'avoit préparé à faire tout ce qu'il a fait. Né d'un pere auſſi autoriſé dans le parti Proteſtant que M. de Bouillon l'étoit, il en prit les ſentimens de Religion, ſans zéle indiſcret pour la ſienne, ſans averſion pour celle des autres ; précautionné contre une ſéduction ſecrette qui fait voir de la charité pour le prochain, où il n'y a qu'un excès de complaiſance pour ſon opinion. Comme il n'y a rien de bas dans les emplois de la guerre, il paſſa par les plus petits, par les médiocres ; toujours jugé digne de plus grands que ceux qu'il avoit. Toujours diſtingué par ſa naiſſance, la ſeule diſtinction de ſes ſervices l'a fait monter par degrés au commandement des armées ; & l'on peut dire ſans éxagérer, que pour arriver aux poſtes qu'il a eus, jamais homme n'a tant dû à ſon mérite & ſi peu à la fortune.

Je ne m'étendrai point à parler de ſes actions, me bornant à quelques particularités peu connuës qui contribueront à former ſon caractére. Tant qu'il a ſervi avec M. le Prince en Allemagne, ce Prince lui a donné l'honneur de tout ce qu'on y faiſoit ; & l'eſtime qu'il avoit pour lui, alla ſi loin, que s'entretenant avec quelqu'un des Généraux de ſon tems, » Si » j'avois à me changer, dit-il, je voudrois être changé en M. de Turenne, » & c'eſt le ſeul homme qui me puiſſe faire ſouhaitter ce changement-là. « On ne ſçauroit croire l'application qu'avoit M. le Prince à l'obſerver, cherchant à profiter non ſeulement de ſes actions, mais encore de ſes diſcours.

Il me ſouvient qu'il lui demandoit un jour quelle conduite il voudroit tenir dans la guerre de Flandre : » Faire peu de ſiéges, répondit M. de » Turenne, & donner beaucoup de combats ; quand vous aurez rendu » votre armée ſupérieure à celle des ennemis, par le nombre & par la bonté » des troupes, ce que vous avez preſque fait à la bataille de Rocroi : quand

» vous êtes bien maître de la campagne, les villages vous valent des Pla-
» ces ; mais on met ſon honneur à prendre difficilement une ville forte,
» bien plus qu'aux moyens de conquérir aiſément une Province. Si le Roi
» d'Eſpagne avoit mis en troupes ce qui lui a coûté d'hommes & d'argent
» à faire des ſiéges & à fortifier des places, il ſeroit aujourd hui le plus
» conſidérable de tous les Rois.

La premiere maxime de M. de Turenne pour la guerre, eſt celle qu'on attribue à Ceſar, qu'il ne falloit pas croire avoir rien fait, tant qu'il reſtoit quelque choſe à faire. A peine Philisbourg avoit capitulé, qu'il ſe détacha avec ſes troupes, pour tomber ſur le petit Corps que Savelli Coloredo commandoit : il y tomba, il le défit, il marcha à Spire, à Wormes, à Mayence, qui ſe rendirent, & tout cela fut éxécuté en ſix ou ſept jours. Il conſidéroit plus les actions par leurs ſuites, que par elles-mêmes. Il eſtimoit plus un Général qui conſervoit un pays après avoir perdu une bataille, que celui qui l'avoit gagnée, & n'avoit ſçu en profiter.

Venons à nos guerres civiles, c'eſt là qu'on a mieux connu M. de Turenne, pour avoir été plus expoſé aux obſervations des Courtiſans. On ſçait qu'il a ſauvé la Cour à Gergeau, & qu'il l'a empêchée de tomber entre les mains de M. le Prince à Gien. Il a conſervé l'Etat, quand on le croyoit perdu : il en a augmenté la gloire & la grandeur, lors qu'à peine on oſoit en eſpérer la conſervation. Il trouva la Cour ſi abandonnée, qu'aucune ville ne la vouloit recevoir : les Parlemens étoient déclarés contre elle ; & les peuples prévenus d'une fauſſe opinion du bien public, s'attachoient aveuglément à leurs Déclarations. M. le Duc d'Orleans étoit à la tête des Parlemens ; M. le Prince à celle des troupes : Fuenſaldaigne s'étoit avancé juſqu'à Chauni avec vingt mille hommes, & M. de Lorraine n'en étoit pas éloigné. Tel étoit l'état de cette Cour malheureuſe, quand M. de Turenne après quelques ſiéges & quelques combats, dont je laiſſe le récit aux Hiſtoriens ; quand M. de Turenne, dis-je, la ramena à Paris, où la Reine ne fut pas ſitôt, que ſon rétabliſſement dans la Capitale fit reconnoître ſon autorité par tout le Royaume. La ſûreté du Roi bien établie au dedans, M. de Turenne fit ſentir ſa puiſſance au dehors ; & réduiſit l'Eſpagne à demander une paix qui fut ſon ſalut, ne pouvant continuer une guerre qui étoit ſa ruine.

Revenons des faits de M. de Turenne à une obſervation plus particuliere de ſa conduite, de ſes qualités & de ſon génie. Aux bons ſuccès il pouſſoit les avantages auſſi loin qu'ils pouvoient être pouſſés ; aux mauvais, il

Digitized by Google

trouvoit toutes les reſſources qu'on pouvoit trouver. En toutes choſes, il préféroit la ſolidité à l'éclat : moins ſenſible à la gloire que ſes actions lui pouvoient donner, qu'à l'utilité que l'Etat en recevoit. Le bien des affaires alloit devant toutes choſes. On lui a vu eſſuyer les mauvais offices de ſes envieux, les injures de ſes ennemis, les dégoûts de ceux qu'il ſervoit, pour rendre un véritable ſervice.

Modeſte en tout ce qu'il faiſoit de plus glorieux, il rendoit les Miniſtres vains & fiers avec lui par les avantages qu'ils tiroient de ce qu'il avoit fait ; ſévere à lui-même, il comptoit tous ſes malheurs pour des fautes ; indulgent à ceux qui avoient failli, il faiſoit paſſer leurs fautes pour des malheurs.

Il ſemble qu'il donnoit trop peu à la fortune pour les événemens ; & comme on vouloit un jour le convaincre par ſon propre exemple, du pouvoir qu'elle a dans les occaſions, on lui dit qu'il n'avoit peut-être jamais mieux fait qu'à Mariendal & à Rhetel ; cependant qu'il avoit perdu ces deux combats pour avoir été malheureux. » Je ſuis content de moi, répondit-il, dans l'action ; mais ſi je voulois me faire juſtice un peu ſévérement, je dirois que l'affaire de Mariendal eſt arrivée, pour m'être laiſſé » aller mal-à-propos à l'importunité des Allemans qui demandoient des » quartiers ; & que celle de Rhetel eſt venuë pour m'être trop fié à la » Lettre du Gouverneur qui promettoit de tenir quatre jours, le jour même » qu'il ſe rendit : à quoi il ajouta ; Quand un homme ſe vante de n'avoir » point fait de fautes à la guerre, il me perſuade qu'il ne l'a pas faite long» tems. «

Il ne perdit jamais le ſouvenir de l'importunité de Roſen à demander des quartiers, & de la facilité trop grande qu'il avoit euë à les accorder. Cette réflexion & quelques autres de même nature, lui firent changer de conduite à l'égard des Officiers : il continua les bons traittemens qu'il avoit accoutumé de leur faire ; mais il ne voulut plus ſe trouver en état d'en être gêné pour le ſervice.

Le premier embarras dont il ſe défit, fut celui des diſputes de l'Infanterie : cette vieille habitude fondée ſur une apparence d'honneur, étoit comme un droit que tous les Corps vouloient maintenir : l'oppoſition fut grande ; mais le Général en vint à bout, & Puiſégur le plus intelligent & le plus difficultueux des Officiers ; Puiſégur ennemi de tous les Généraux qu'il ne gouvernoit pas, fut obligé de vendre ſon Régiment, & de ſe retirer avec ſa capacité incommode, à ſa maiſon.



Digitized by Google

Le tour ordinaire des Officiers dans les détachemens, leur rang aux ordres de bataille ne furent plus obſervés : c'eſt ce que l'on vit à la bataille de Dunkerque, où M. de Turenne choiſit le Marquis de Créqui pour commander l'aile oppoſée à M. le Prince, ſans aucun égard à l'ancienneté des Lieutenans Généraux.

Après avoir changé ces vieilles coutumes, il changea, pour ainſi dire, le génie des Nations : il fit prendre aux Etrangers une civilité qui ne leur étoit pas naturelle ; il fit perdre aux François la légereté & l'impatience que leur nation avoit toujours euë : il fit ſouffrir la fatigue ſans murmurer ; il fit oublier la Cour aux Courtiſans qui avoient de l'emploi, comme s'il n'y avoit plus eu d'autre métier que la guerre. Voilà quelle fut la conduite de M. de Turenne pour les Officiers : voyons ſon procédé à l'égard de M. le Cardinal.

Dans le tems que Mazarin étoit le plus malheureux, que ſes amis cherchoient des prétextes pour l'abandonner, & ſes ennemis des occaſions pour le perdre, M. de Turenne eut pour lui les mêmes déférences, les mêmes reſpects qu'on avoit eus dans la plus haute fortune. Quand ſon Eminence eut rétabli ſon pouvoir, il garda plus de dignité avec lui qu'il n'en avoit gardé dans ſes malheurs. Ce fut le premier qui oſa faire ſa Cour au Roi, toutes les perſonnes conſidérables ayant leur application entiére à M. le Cardinal.

Il ne ſollicita point de graces, & les avantages qu'il obtint parurent des effets du ſervice rendu à l'Etat, ſans attachement au Miniſtere. Jamais les vertus des particuliers n'ont été ſi bien unies avec les qualités des Héros, qu'en la perſonne de M. de Turenne : il étoit facile dans le commerce, délicat dans la converſation, fidéle dans l'amitié. On l'a accuſé de ne s'employer pas aſſez fortement pour ſes amis à la Cour ; mais il ne s'y employoit pas davantage pour lui-même : une gloire ſecrette l'empêchant de demander ce qu'il n'étoit pas ſûr d'obtenir, il faiſoit tout le plaiſir qu'il croyoit pouvoir faire. Les amis d'ordinaire penſent qu'on a plus de crédit qu'on n'en a, & qu'on leur doit plus qu'on ne leur doit.

M. de Turenne n'étoit pas incapable d'avoir de l'amour ; ſa vertu n'étoit point de ces vertus féches & dures, qu'aucun ſentiment de tendreſſe n'adoucit : il aimoit plus qu'il ne croyoit lui-même, ſe cachant autant qu'il lui étoit poſſible une paſſion qu'il laiſſoit connoître aux autres.

Si les ſingularités ſont des eſpéces de défauts dans la ſociété, M. de Turenne en avoit deux qu'on reproche à bien peu de gens : un déſintéreſſe-

Digitized by Google

ment trop grand, lorſqu'on voyoit regner un eſprit d'interêt univerſel; & une probité trop pure dans une corruption génerale.

Son changement de Religion fut ſenſible aux Proteſtans; ceux qui l'ont connu ne l'ont attribué ni à l'ambition ni à l'interêt. Dans tous les tems; il avoit aimé à parler de Religion, particulierement avec M. d'Aubigni, diſant toûjours que les Réformés avoient la doctrine la plus ſaine; mais qu'ils ne devoient pas ſe ſéparer, mais la faire prendre inſenſiblement aux Catholiques. Quand on avouë qu'on a eu tort de ſortir d'une Egliſe, reprit M. d'Aubigni, on eſt bien prêt d'y rentrer; & ſi je ſurvis à Madame de Turenne, je vous verrai dans la nôtre. M. de Turenne ſourit, & ſes ſouris n'expliquoient pas aſſez ſi c'étoit pour ſe mocquer de la prédiction de M. d'Aubigni, ou pour l'approuver. Dans l'une & dans l'autre Religion, il alloit toûjours au bien: Huguenot, il n'avoit rien d'oppoſé à l'interêt des Catholiques; converti, il n'avoit point de zele préjudiciable à la ſûreté des Huguenots.

Ceux qui l'ont ſuivi dans ſes dernieres Campagnes, diſent qu'il avoit une vigueur plus vive qu'aux précédentes; qu'il étoit plus hazardeux à entreprendre & à ſe commettre qu'auparavant; & un coup de canon finit une vie ſi glorieuſe: mort déſirable (puiſqu'il faut mourir) à un ſi grand homme. Sa perte fut pleurée de tous les François, regrettée de tous les indifferens; ſa perſonne louée des ennemis; ſa vertu admirée de tout le monde. Le Roi qu'il avoit ſi bien ſervi, voulut qu'il fut enterré à S. Denis, avec les Rois ſes prédéceſſeurs, ſe croyant auſſi obligé à celui qui lui avoit conſervé ſon Royaume, qu'à ceux qui le lui avoient laiſſé.

---

*Eloge de M. de Turenne, par M. le Préſident Delamoignon, dans ſa Harangue à l'ouverture du Parlement, en l'année 1675.*

LE grand homme dont la France pleure la perte encore toute récente, combien a-t'il formé de Capitaines? Ce n'eſt pas à deſſein de renouveller de ſi juſtes regrets, & de faire voir ici l'extrême vénération que nous avons pour ſa mémoire, que nous rappellons aujourd'hui la triſte idée de cette perte; notre douleur particuliere fait place ici à des devoirs plus importans. Pendant que tout le monde parle de ſa gloire, & que la voix publique fait par tout ſon éloge; ce lieu, où l'on ſçait particulierement rendre au mérite ce qui lui eſt dû, demeurera-t'il dans le ſilence?

Digitized by Google

On ne doit pas trouver étrange ſi nous nous diſpenſons des régles ordinaires de ce diſcours, en nous étendant ſur les loüanges d'un homme qu'on ne peut jamais trop loüer. Tant de qualités héroïques éclaterent en ſa perſonne, & ſa vie eſt un modéle ſi parfait, que parmi le grand nombre d'actions vertueuſes dont elle eſt remplie, chacun peut trouver des vertus à imiter.

Mais ſur tout il eut au ſouverain dégré le déſintereſſement, la probité, le zele pour le bien public & pour la gloire de ſon pays. Son cœur inſenſible au gain & aux récompenſes, n'aimoit qu'à rendre les autres heureux: loin d'amaſſer des tréſors dans le commandement des armées, il a ſouvent emprunté des ſommes conſidérables pour les diſtribuer aux Soldats; tandis qu'oubliant ſon interêt particulier, il renonçoit à des droits que l'uſage de la guerre a rendu légitimes.

Cependant ſa modération ſeule a pû fournir à ſes bienfaits, & lui donner moyen d'être libéral ſans commettre d'injuſtice ni de baſſeſſe. L'Hiſtoire qui ne laiſſe rien perdre des perſonnages illuſtres, dirâ de lui les mêmes choſes que Plutarque rapporte de Scipion. Ce Vainqueur de Carthage & de Numance, qui avoit enrichi Rome des dépoüilles de l'Afrique, n'augmenta ni ne diminua ſon patrimoine, & ne laiſſa chez lui en mourant que trente-trois marcs d'argent & deux marcs d'or. Le grand homme dont nous parlons n'a laiſſé préciſément que la même ſomme en argent comptant.

Peut-on avoir un témoignage plus certain de ſon déſintereſſement? qualité rare en nos jours, & qui n'eſt point, comme au tems de Scipion, la vertu du ſiécle. Le nôtre ne laiſſera pas de l'admirer: on lui donnera beaucoup d'éloges, mais elle aura peu d'imitateurs; d'autant plus inimitable, qu'elle venoit en lui d'une nobleſſe de cœur, & non pas d'un fond d'orgueil & d'une fauſſe magnanimité.

Tout étoit ſincere dans ſes mœurs, dans ſes ſentimens; l'averſion pour les flatteries le mépris même des véritables loüanges, plus difficile aux grands hommes que celui des biens, furent encore ſon principal caractere. Il mérita tous les honneurs ſans les rechercher, toûjours humble dans les plus grands événemens, & comme importuné du bruit de ſon nom; ce nom fameux, la terreur de l'Empire & de l'Eſpagne, l'amour des Soldats, & l'admiration de toute l'Europe.

Au retour de ces dernieres Campagnes, qui ont fait le comble de ſa gloire, où il mena battant les Princes conféderés depuis la Moſelle juſques

Digitized by Google

dans le fond du Nord ; il fit repaſſer le Rhin à des nations formidables, qui partageoient en idée les meilleures Provinces de la France. Il rabaiſſoit lui-même la grandeur de ſes exploits : ennemi de l'éclat en toutes choſes, ſemblable en apparence aux perſonnes du moindre rang, il ne ſe diſtinguoit des autres Courtiſans que par une extrême modeſtie.

Cette vertu qui lui étoit ſi naturelle, ne le quittoit pas même à la tête des armées, il n'étoit fier qu'aux ennemis : mais il montroit une intrépidité ſans faſte au milieu du péril ; & quand l'occaſion le demandoit, jamais Général n'a plus expoſé ſa perſonne, jamais Capitaine ne s'eſt montré plus Soldat.

Dans la plus grande chaleur d'une action, il jugeoit à l'inſtant de l'événement du combat, & par les differens mouvemens des combattans ; & comme il voyoit tout de ſang froid & d'un clin d'œil, il profitoit de tous les mouvemens, & des moindres fautes que l'on faiſoit devant lui.

Néanmoins ſes réſolutions ne partoient point d'une impétuoſité téméraire, ni d'une ſageſſe trop lente : il ne faiſoit ni ne diſoit rien d'inutile ; mais il n'oublioit rien de néceſſaire, & ſa profonde intelligence paroiſſoit encore plus dans ſes actions que dans ſes diſcours : ſes ordres étoient clairs, toujours exécutés avec courage, & plutôt par affection que par crainte, parcequ'il étoit exact ſans être rigoureux. Il ſçavoit que l'amour des troupes envers leur Chef nourrit l'obéiſſance, & que la diſcipline conſerve en elles la confiance & la valeur.

Auſſi les Soldats étoient tellement aſſurés de vaincre ſous lui, qu'ils ne conſideroient ni le nombre des ennemis, ni la force des lieux, ni les dangers où ils s'expoſoient, perſuadés que leur Chef pourvoyoit à tout comme un pere de famille ; qu'il ne ſe donnoit aucun repos ſans aſſurer le leur, & que s'il ſe réſervoit quelque avantage ſur eux, c'étoit de prendre la principale part aux peines & aux périls.

Par de tels charmes, il a ſçû ſe faire obéir & ſe faire aimer ; par cette ſage œconomie, avec une poignée de gens, on l'a vû arrêter & détruire pluſieurs Puiſſances conjurées, ſubſiſter long-tems en des pays ruinés, entretenir ſes forces, & les rétablir : il ne hazardoit rien aveuglément dans la bonne fortune ; mais il ne deſeſperoit de rien dans la mauvaiſe, & trouvoit des reſſources à tout, en des conjonctures où l'on croyoit ſa défaite aſſurée.

Contre des ennemis ruſés, il ſe ménageoit avec une prudence qu'on ne pouvoit ſurprendre : s'il les falloit prévenir, il marchoit avec une rapidité

Digitized by Google

prodigieuſe ; lorſqu'il a voulu ſe dérober d'eux, il a échapé à leur vigilance, & les a laiſſés, pour ainſi dire, dans les filets qu'ils lui avoient tendus, tirant de la diſpoſition des lieux tout l'avantage qu'on en pouvoit tirer, & ne laiſſant rien faire au hazard que ce que la prudence ne pouvoit faire.

Et certes, pour ſçavoir le nombre de ſes victoires, il ne faut que compter toutes les Campagnes qu'il a faites : les actions les plus heureuſes & les plus connuës ne ſont pas toûjours les plus admirables ; car il n'a pas moins vaincu lorſque les ennemis n'ont pas oſé ſe préſenter devant lui, que quand il les a défaits en bataille rangée, ſi ce n'eſt que cette façon de vaincre eſt moins périlleuſe & plus utile à l'Etat.

Quelque ardeur qu'il eut pour ſa gloire, il en régla tous les mouvemens par un attachement indiſpenſable à ſon devoir, & par les maximes d'une ſolide pieté. Au lieu de ſouhaiter la guerre pour accroître ſa conſidération, il ne déſiroit rien tant que le repos public & la felicité des peuples : l'eſprit infiniment élevé au-deſſus des ſentimens ordinaires, il ſongeoit moins à rendre ſon nom éclatant, qu'à ſervir ſolidement un Prince digne d'être ſervi par de tels Héros, & autant élevé au-deſſus de tous les Rois de l'Univers, que le grand homme dont nous parlons étoit élevé au-deſſus de leurs Capitaines.

Il y a ſujet de s'étonner que ſa ſanté ait pû répondre toûjours à la grandeur de ſon courage ; car quelle jeuneſſe a paru plus vigoureuſe que ſes dernieres années ? Quelqu'un dans la fleur de ſon âge a-t'il moins épargné ſa perſonne, & fourni plus gayement aux fatigues d'une longue Campagne ? On l'auroit crû comme inſenſible à tous les travaux de la guerre, à toutes les injures des ſaiſons, ſi le ſoin continuel qu'il prenoit pour les épargner aux autres n'eût fait voir qu'il les reſſentoit.

N'a-t'il pas donné des marques admirables de cette conſtance à ce Chef (1) fameux des armées Impériales, qui employoit contre lui toutes les ruſes & les ſtratagêmes de l'art ? Après l'avoir pouſſé peu à peu de défilé en défilé ; à la fin content du poſte où il l'avoit comme renfermé, & de la marche ſurprenante qu'il avoit faite, tout prêt de recueillir les fruits d'une victoire qu'il avoit amenée de ſi loin lui qui ne ſe flattoit jamais, il alloit, diſoit-il, chaſſer les troupes de l'Empire bien loin de nos frontieres, & peut-être forcer les ennemis à demander la paix, ſous des conditions glorieuſes à

(1) Montecuculli,

la France, lorſqu'un coup fatal trancha tous ſes deſſeins avec le cours d'une ſi belle vie.

Projets humains, eſperances trompeuſes, eſt-ce ainſi que vous vous diſſipez ; & que la tête la plus illuſtre, de même que la plus ordinaire, eſt ſujette aux atteintes de la mort ? Mais en ceſſant de vivre, ce grand homme ne ceſſa pas de vaincre : ſon eſprit & ſes ordres encore préſens aux yeux de toute l'armée, cauſerent le gain du combat qui préceda ſes funerailles ; & tous les Soldats animés de la juſte douleur de ſa perte, firent des actions incroyables pour la venger.

Si ce que vous venez d'entendre vous donne de la véneration pour ce grand homme, & quelqu'amour pour les vertus extraordinaires, ſouvenez-vous que les mêmes ſiécles qui ont produit les grands Capitaines, ont produit ordinairement les grands Orateurs ; & dans un tems où l'on trouve des Scipions & des Alexandres, faites voir qu'on peut trouver auſſi des Ciceron & des Demoſthènes.

---

## *Oraiſon funèbre du Vicomte de Turenne, par M. l'Abbé Fléchier Evêque de Nîmes.*

Fleverunt eum omnis populus Iſraël planctu magno, & lugebant dies multos, & dixerunt : Quomodo cecidit potens, qui ſalvum faciebat populum Iſraël ? *I. Mach. c. 9.*

*Tout le peuple le pleura amérement ; & après avoir pleuré durant pluſieurs jours, ils s'écrierent : Comment eſt mort cet homme puiſſant qui ſauvoit le peuple d'Iſraël ?*

JE ne puis, Meſſieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triſte ſujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles & expreſſifs dont l'Ecriture ſainte ſe ſert pour loüer la vie, & pour déplorer la mort du ſage & vaillant Machabée. Cet homme qui portoit la gloire de ſa nation juſqu'aux extremités de la terre ; qui couvroit ſon camp du bouclier, & forçoit celui des ennemis avec l'épée ; qui donnoit à des Rois ligués contre lui des déplaiſirs mortels, & réjoüiſſoit Jacob par ſes vertus & par ſes exploits, dont la mémoire doit être éternelle.

Cet homme qui défendoit les villes de Juda, qui domptoit l'orgueil des enfans d'Ammon & d'Eſaü ; qui revenoit chargé des dépoüilles de Samarie, après avoir brûlé ſur leurs propres Autels les Dieux des nations

étrangeres. Cet homme que Dieu avoit mis autour d'Iſraël, comme un mur d'airain, où ſe briſerent tant de fois toutes les forces de l'Aſie ; & qui après avoir défait de nombreuſes armées, déconcerté les plus fiers & les plus habiles Généraux des Rois de Syrie, venoit tous les ans, comme le moindre des Iſraëlites, réparer avec ſes mains triomphantes, les ruines du Sanctuaire, & ne vouloit autre récompenſe des ſervices qu'il rendoit à ſa patrie, que l'honneur de l'avoir ſervie.

Ce vaillant homme pouſſant enfin avec un courage invincible les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuſe, reçut le coup mortel & demeura comme enſeveli dans ſon triomphe. Au premier bruit de ce funeſte accident, toutes les villes de Judée furent émûës : des ruiſſeaux de larmes coulerent des yeux de tous leurs habitans : ils furent quelque tems ſaiſis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long & morne ſilence ; d'une voix entrecoupée de ſanglots, que formoient dans leurs cœurs la triſteſſe, la pitié, la crainte, ils s'écrierent : *Comment eſt mort cet homme puiſſant, qui ſauvoit le peuple d'Iſraël ?* A ces cris, Jeruſalem redoubla ſes pleurs ; les voûtes du Temple s'ébranlerent, le Jourdain ſe troubla, & tous ſes rivages retentirent du ſon de ces lugubres paroles, *Comment eſt mort cet homme puiſſant qui ſauvoit le peuple d'Iſraël ?*

Chrétiens, qu'une triſte céremonie aſſemble en ce lieu, ne rappellez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vû, ce que vous avez ſenti il y a cinq mois ? Ne vous reconnoiſſez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite ? Et ne mettez-vous pas dans votre eſprit à la place du Héros dont parle l'Ecriture, celui dont je viens vous parler ? La vertu & le malheur de l'un & de l'autre ſont ſemblables, & il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. O ſi l'Eſprit divin, eſprit de force & de verité, avoit enrichi mon diſcours de ces images vives & naturelles qui repréſentent la vertu, & qui la perſuadent tout enſemble ; de combien de nobles idées remplirois-je vos eſprits, & quelle impreſſion feroit ſur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes & glorieuſes ?

Quelle matiere fut jamais plus diſpoſée à recevoir tous les ornemens d'une grave & ſolide éloquence, que la vie & la mort de très-haut & très-puiſſant Prince HENRI DE LA TOUR D'AUVERGNE, VICOMTE DE TURENNE, Maréchal Général des Camps & Armées du Roi, & Colonel Général de la Cavalerie legere ? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire ; conduites d'armées, ſiéges de Places, priſes

de villes, paſſages de rivieres, attaques hardies, retraites honorables, campemens bien ordonnés, combats ſoutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par ſa force, diſſipés par l'adreſſe, laſſés & conſommés par une ſage & noble patience? Où peut-on trouver tant & de ſi puiſſans exemples, que dans les actions d'un homme ſage, modeſte, liberal, déſintereſſé, dévoüé au ſervice du Prince & de la patrie; grand dans l'adverſité par ſon courage, dans la proſperité par ſa modeſtie, dans les difficultés par ſa prudence, dans les périls par ſa valeur, dans la Religion par ſa pieté?

Quel ſujet peut inſpirer des ſentimens plus juſtes & plus touchans, qu'une mort ſoudaine & ſurprenante, qui a ſuſpendu le cours de nos victoires, & rompu les plus douces eſperances de la paix? Puiſſances ennemies de la France, vous vivez, & l'eſprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun ſouhait pour votre mort. Puiſſiez-vous ſeulement reconnoître la juſtice de nos armes, recevoir la paix que malgré vos pertes vous avez tant de fois refuſée, & dans l'abondance de vos larmes, éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureuſement allumée? A Dieu ne plaiſe que je porte mes ſouhaits plus loin! Les jugemens de Dieu ſont impénétrables. Mais vous vivez; & je plains en cette Chaire un ſage & vertueux Capitaine, dont les intentions étoient pures, & dont la vertu ſembloit mériter une vie plus longue & plus étenduë.

Retenons nos plaintes, Meſſieurs, il eſt tems de commencer ſon éloge, & de vous faire voir comment cet homme puiſſant triomphe des ennemis de l'Etat par ſa valeur, des paſſions de l'ame par ſa ſageſſe, & des erreurs & des vanités du ſiécle par ſa pieté. Si j'interromps cet ordre de mon diſcours, pardonnez un peu de confuſion dans un ſujet qui nous a cauſé tant de trouble. Je confondrai peut-être quelquefois le Général d'armée, le Sage, le Chrétien: je loüerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenuës. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes: j'adorerai le Dieu des armées; j'invoquerai le Dieu de la paix, je béniral le Dieu des miſéricordes, & j'attirerai par tout votre attention, non pas par la force de l'éloquence, mais par la verité & par la grandeur des vertus dont je ſuis engagé de vous parler.

N'attendez pas, Meſſieurs, que je ſuive la coûtume des Orateurs, & que je loüe M. de Turenne comme on loüe les hommes ordinaires: ſi ſa vie avoit moins d'éclat, je m'arrêterois ſur la grandeur & la nobleſſe de ſa Maiſon; & ſi ſon portrait étoit moins beau, je produirois ici ceux de ſes

ancêtres : mais la gloire de ſes actions efface celle de ſa naiſſance ; & la moindre loüange qu'on peut lui donner, c'eſt d'être ſorti de l'ancienne & illuſtre Maiſon de la Tour d'Auvergne, qui a mêlé ſon ſang à celui des Rois & des Empereurs ; qui a donné des Maîtres à l'Aquitaine, des Princeſſes à toutes les Cours de l'Europe, & des Reines mêmes à la France.

Mais que dis-je ? il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieuſe que fût la ſource dont il ſortoit, l'héréſie des derniers tems l'avoit infectée : il recevoit avec ce beau ſang, des principes d'erreur & de menſonge ; & parmi ſes exemples domeſtiques, il trouvoit celui d'ignorer & de combattre la verité. Ne faiſons donc pas la matiere de ſon éloge, de ce qui fut pour lui un ſujet de pénitence ; & voyons les voies d'honneur & de gloire que la providence de Dieu lui ouvrit dans le monde, avant que ſa miſéricorde le retirât des voies de la perdition, & de l'égarement de ſes peres.

Avant ſa quatorziéme année, il commença de porter les armes : des ſiéges & des combats ſervirent d'exercice à ſon enfance, & ſes premiers divertiſſemens furent des victoires. Sous la diſcipline du Prince d'Orange, ſon oncle maternel, il apprit l'art de la guerre en qualité de ſimple ſoldat ; & ni l'orgueïl, ni la pareſſe ne l'éloignerent d'aucun des emplois, où la peine & l'obéïſſance ſont attachées. On le vit en ce dernier rang de la milice, ne refuſer aucune fatigue, & ne craindre aucun péril ; faire par honneur ce que les autres faiſoient par néceſſité, & ne ſe diſtinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail, & par une plus noble application à tous ſes devoirs.

Ainſi commençoit une vie dont les ſuites devoient être ſi glorieuſes : ſemblable à ces fleuves qui s'étendent à meſure qu'ils s'éloignent de leur ſource, & qui portent enfin par tout où ils coulent, la commodité & l'abondance. Depuis ce tems, il a vécu pour la gloire & pour le ſalut de l'Etat : il a rendu tous les ſervices qu'on peut attendre d'un eſprit ferme & agiſſant, quand il ſe trouve dans un corps robuſte & bien conſtitué : il a eu dans la jeuneſſe toute la prudence d'un âge avancé, & dans un âge avancé toute la vigueur de la jeuneſſe. Ses jours ont été pleins, ſelon les termes de l'Ecriture ; & comme il ne perdit pas ſes jeunes années dans la moleſſe & dans la volupté, il n'a pas été contraint de paſſer les dernieres dans l'oiſiveté & dans la foibleſſe.

Quel peuple ennemi de la France n'a pas reſſenti les effets de ſa valeur ? & quel endroit de nos frontiéres n'a pas ſervi de théatre à ſa gloire ? Il

Digitized by Google

paſſe les Alpes ; & dans les fameuſes actions de Caſal, de Turin, de la Route de Quiers, il ſe ſignale par ſon courage & par ſa prudence ; & l'Italie le regarde comme un des principaux inſtrumens de ces grands & prodigieux ſuccès, qu'on aura peine à croire un jour dans l'Hiſtoire. Il paſſe des Alpes aux Pirennées, pour aſſiſter à la conquête de deux importantes Places (1) qui mettent une de nos plus belles Provinces à couvert de tous les efforts de l'Eſpagne. Il va recueillir au-delà du Rhin les débris d'une armée défaite : il prend des villes, & contribuë au gain des batailles. Il s'éleve ainſi par dégrés & par ſon ſeul mérite au ſuprême commandement ; & fait voir dans tout le cours de ſa vie, ce que peut pour la défenſe d'un Royaume, un Géneral d'armée qui s'eſt rendu digne de commander en obéiſſant, & qui a joint à la valeur & au génie l'application & l'expérience.

Ce fut alors que ſon eſprit & ſon cœur agirent dans toute leur étenduë : ſoit qu'il fallût préparer les affaires, ou les décider ; chercher la victoire avec ardeur, ou l'attendre avec patience ; ſoit qu'il fallût prévenir les deſſeins des ennemis par la hardieſſe, ou diſſiper les craintes & les jalouſies des alliés par la prudence ; ſoit qu'il fallût ſe modérer dans les proſperités, ou ſe ſoutenir dans les malheurs de la guerre ; ſon ame fut toûjours égale. Il ne fit que changer de vertus, quand la fortune changeoit de face : heureux ſans orgueil, malheureux avec dignité ; & preſque auſſi admirable, lors qu'avec jugement & avec fierté il ſauvoit les reſtes des troupes battuës à Mariendal, que lorſqu'il battoit lui-même les Impériaux & les Bavarois, & qu'avec des troupes triomphantes il forçoit toute l'Allemagne à demander la paix à la France.

On eut dit qu'un heureux traitté alloit terminer toutes les guerres de l'Europe, lorſque Dieu dont les jugemens, ſelon le Prophéte, ſont des abîmes, voulut affliger & punir la France par elle-même, & l'abandonna à tous les déréglemens que cauſent dans un Etat les diſſenſions civiles & domeſtiques. Souvenez-vous, Meſſieurs, de ce tems de déſordre & de trouble, où l'eſprit ténébreux de diſcorde confondoit le droit avec la paſſion, le devoir avec l'interêt, la bonne cauſe avec la mauvaiſe ; où les aſtres les plus brillans ſouffrirent preſque tous quelque éclipſe, & les plus fideles ſujets ſe virent entraînés malgré eux par le torrent des partis, comme ces Pilotes qui ſe trouvant ſurpris de l'orage en pleine mer, ſont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, & de s'abandonner pour un tems au gré des vents & de la tempête. Telle eſt la juſtice de Dieu ; telle

(1) Perpignan & Collioure.

Digitized by Google

eſt l'infirmité naturelle des hommes : mais le ſage revient aiſément à ſoi ; & il a dans la politique comme dans la Religion, une eſpece de pénitence plus glorieuſe que l'innocence même, qui répare avantageuſement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, & par une ferveur continuelle.

Mais où m'arrêtai-je, Meſſieurs ? Votre eſprit vous repréſente déja, ſans doute, M. DE TURENNE à la tête des armées du Roi. Vous le voyez combattre & diſſiper la rebellion ; ramener ceux que le menſonge avoit ſéduits ; raſſurer ceux que la crainte avoit ébranlés, & crier comme un autre Moyſe, à toutes les portes d'Iſraël : *Que ceux qui ſont au Seigneur ſe joignent à moi.* Quelles furent alors ſa fermeté & ſa ſageſſe ? (1) Tantôt ſur les rives de la Loire, ſuivi d'un petit nombre d'Officiers & de domeſtiques, il court à la défenſe d'un pont, & tient ferme contre une armée ; & ſoit la hardieſſe de l'entrepriſe, ſoit la ſeule préſence de ce grand homme, ſoit la protection viſible du ciel, qui rendoit les ennemis immobiles, il étonna par ſa réſolution ceux qu'il ne pouvoit arrêter par la force, & releva par cette prudente & heureuſe témerité l'Etat penchant vers ſa ruine. (2) Tantôt ſe ſervant de tous les avantages des tems & des lieux, il arrête avec peu de troupes une armée qui venoit de vaincre, & mérite les loüanges mêmes d'un ennemi, qui dans les ſiécles idolâtres auroit paſſé pour le Dieu des batailles. (3) Tantôt vers les bords de la Seine, il oblige par un traitté un Prince étranger, dont il avoit pénetré les plus ſecretes intentions, de ſortir de France, & d'abandonner les eſperances qu'il avoit conçûës de profiter de nos déſordres.

Je pourrois ajoûter ici des Places priſes, des combats gagnés ſur les rebelles ; mais dérobons quelque choſe à la gloire de notre Héros, plutôt que de voir plus long-tems l'image funeſte de nos miſeres paſſées. Parlons d'autres exploits, qui ayent été auſſi avantageux pour la France, que pour lui-même, & dont nos ennemis n'ayent pas eu ſujet de ſe réjoüir.

Je me contente de vous dire qu'il appaiſa par ſa conduite, l'orage dont le Royaume étoit agité. Si la licence fut réprimée, ſi les haines publiques & particuliéres furent aſſoupies, ſi les loix reprirent leur ancienne vigueur, ſi l'ordre & le repos furent rétablis dans les Villes & dans les Provinces, ſi les membres furent heureuſement réünis avec leur chef ; c'eſt à lui, France, que tu le dois. Je me trompe, c'eſt à Dieu, qui tire quand il veut des

(1) Pont de Gergeau.
(2) Affaire de Bleneau.
(3) A Villeneuve Saint George.

Digitized by Google

trésors de sa providence, ces grandes ames qu'il a choisies comme des instrumens visibles de sa puissance, pour faire naître du sein des tempêtes le calme & la tranquillité publique; pour relever les Etats de leurs ruines, & réconcilier quand sa justice est satisfaite, les peuples avec leurs Souverains.

Son courage, qui n'agissoit qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie, sembla s'échauffer dans les guerres étrangeres, & l'on vit redoubler sa valeur. N'entendez pas par ce mot, Messieurs, une hardiesse vaine, indiscrete, emportée, qui cherche le danger pour le danger même; qui s'expose sans fruit, & qui n'a pour but que la réputation & les vains applaudissemens des hommes: je parle d'une hardiesse sage & réglée, qui s'anime à la vûë des ennemis; qui dans le péril même pourvoit à tout, & prend tous ses avantages; mais qui se mesure avec ses forces; qui entreprend les choses difficiles, & ne tente pas les impossibles, qui n'abandonne rien au hazard de ce qui peut être conduit par la vertu; capable enfin de tout oser, quand le conseil est inutile, & prête à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur, en accomplissant ses devoirs.

J'avouë, Messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Ce grand nombre d'actions dont je dois parler m'embarrasse: je ne puis les décrire toutes, & je voudrois n'en omettre aucune. Que n'ai-je le secret de graver dans vos esprits un plan invisible & racourci de la Flandre & de l'Allemagne? Je marquerois sans confusion dans vos pensées tout ce que fit ce grand Capitaine, & vous dirois en abregé, selon les lieux: (1) Ici il forçoit des retranchemens, & secouroit une Place assiégée; là il surprenoit les ennemis, ou les battoit en pleine campagne. (2) Ces Villes où vous voyez les lis arborés, ont été ou défenduës par sa vigilance, ou conquises par sa fermeté & par son courage. (3) Ce lieu couvert d'un bois & d'une riviere, c'est le poste où il rassuroit ses troupes effrayées, après une honorable retraite. (4) Ici il sortoit de ses lignes pour combattre; & d'un seul coup prenoit une ville, & gagnoit une bataille. (5) Là, distribuant ce qui lui restoit de son propre argent, il achevoit un siége, (6) & il alloit en faire lever un au même tems.

Je recueillerois ensuite tant de succès, & vous serois souvenir de ces

(1) Le secours d'Arras.
(2) Condé, Landrecies, Ypres, Oudenarde, &c.
(3) Retraite de Valenciennes.
(4) Bataille des Dunes, & prise de Dunkerque.
(5) Saint Venant pris.
(6) Ardres secouru.

Digitized by Google

mauvaiſes nuits que le Roi d'Eſpagne avoüa qu'il avoit paſſées, (1) & de cette paix recherchée par des traittés & des alliances, ſans laquelle, Flandre, théatre ſanglant où ſe paſſent tant de ſcènes tragiques, triſte & fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui te dévorent, tu aurois accrû le nombre de nos Provinces; & au lieu d'être la ſource malheureuſe de nos guerres, tu ſerois aujourd'hui le fruit paiſible de nos victoires.

Je pourrois, Meſſieurs, vous montrer vers les bords du Rhin autant de trophées que ſur les bords de l'Eſcaut & de la Sambre (2) Je pourrois vous décrire des combats gagnés, des rivieres & des défilés paſſés à la vûë des ennemis, des plaines teintes de leur ſang, des montagnes preſque inacceſſibles traverſées pour les aller repouſſer loin de nos frontiéres. Mais l'éloquence de la Chaire n'eſt pas propre au récit des combats & des batailles: la langue d'un Prêtre deſtinée à loüer JESUS-CHRIST, le Sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un art qui tend à leur deſtruction; & je ne viens pas vous donner des idées de meurtre & de carnage devant ces autels, où l'on n'offre plus le ſang des taureaux en ſacrifice au Dieu des armées, mais au Dieu de miſéricorde & de paix une victime non ſanglante.

Quoi donc, n'y a-t'il point de valeur & de généroſité chrétienne? L'Ecriture qui commande de ſanctifier les guerres, ne vous apprend-elle pas que la pieté n'eſt pas incompatible avec les armes? Viens-je condamner une profeſſion que la religion ne condamne pas, quand on en ſçait moderer la violence? Non, Meſſieurs, je ſçai que ce n'eſt pas en vain que les Princes portent l'épée; que la force peut agir, quand elle ſe trouve jointe avec l'équité; que le Dieu des armées préſide à cette redoutable juſtice que les Souverains ſe font à eux-mêmes; que le droit des armes eſt néceſſaire pour la conſervation de la ſocieté, & que les guerres ſont permiſes pour aſſurer la paix, pour proteger l'innocence, pour arrêter la malice qui ſe déborde, & pour retenir la cupidité dans les bornes de la juſtice.

Je ſçai auſſi que la modération & la charité doivent régler les guerres parmi les Chrétiens; que les Capitaines qui les conduiſent ſont les miniſtres de la providence de Dieu, qui eſt toûjours ſage, & de la puiſſance des Rois, qui ne doit jamais être injuſte; qu'ils doivent avoir le cœur doux & charitable, lors même que leurs mains ſont ſanglantes, & adorer intérieure-

(1) Paix des Pirennées.
(2) A Ensheim, Sintzheim, Mulhauſen, &c.

ment

ment le Créateur, lorſqu'ils ſe trouvent dans la triſte néceſſité de détruire ſes créatures.

C'eſt ici que j'atteſte la foi publique, Meſſieurs, & que parlant de la douceur & de la modération de M. de Turenne, je puis avoir pour témoins de ce que je dis tous ceux qui l'ont ſuivi dans les armées. S'eſt-il fait un plaiſir de ſe ſervir du pouvoir qu'il a eu de nuire, à ceux même qu'on regarde & qu'on traitte comme ennemis? Où a-t-il laiſſé des marques terribles de ſa colere ou de ſes vengeances particulieres? Laquelle de ſes victoires a-t-il eſtimée par le nombre des miſérables qu'il accabloit, ou des morts qu'il laiſſoit ſur le champ de bataille? Quelle vie a-t-il expoſée pour ſon interêt ou pour ſa propre réputation? Quel ſoldat n'a-t-il pas ménagé comme un ſujet du Prince, & une portion de la République? Quelle goutte de ſang a-t-il répanduë qui n'ait ſervi à la cauſe commune?

On l'a vû dans la fameuſe bataille des Dunes arracher les armes des mains des ſoldats étrangers, qu'une férocité naturelle achamoit ſur les vaincus. On l'a vû gémir de ces maux néceſſaires que la guerre traîne après ſoi, que le tems force de diſſimuler, de ſouffrir & de faire. Il ſçavoit qu'il y a un droit plus haut & plus ſacré que celui que la fortune & l'orgueil impoſent aux foibles & aux malheureux; & que ceux qui vivent ſous la Loi de JESUS-CHRIST doivent épargner, autant qu'ils peuvent, un ſang conſacré par le ſien, & ménager des vies qu'il a rachetées par ſa mort.

Il cherchoit à ſoumettre les ennemis, non pas à les perdre: il eût voulu pouvoir attaquer ſans nuire, ſe défendre ſans offenſer, & réduire au droit & à la juſtice, ceux à qui il étoit obligé par devoir de faire violence; enfin il s'étoit fait une eſpéce de morale militaire qui lui étoit propre. Il n'avoit pour toute paſſion, que l'affection pour la gloire du Roi, le déſir de la paix, & le zéle du bien public: il n'avoit pour ennemi que l'orgueil, l'injuſtice & l'uſurpation: il s'étoit accoutumé à combattre ſans colere, à vaincre ſans ambition, à triompher ſans vanité, à ne ſuivre pour régle de ſes actions que la vertu & la ſageſſe: c'eſt ce que je dois vous montrer en cette ſeconde partie.

LA valeur n'eſt qu'une force aveugle & impétueuſe qui ſe trouble & ſe précipite, ſi elle n'eſt éclairée & conduite par la probité & par la prudence; & le Capitaine n'eſt pas accompli, s'il ne renferme en ſoi l'homme de bien & l'homme ſage. Quelle diſcipline peut établir dans un Camp, celui qui ne ſçait régler ni ſon eſprit, ni ſa conduite? & comment ſçaura calmer ou émouvoir ſelon ſes deſſeins dans une armée tant de paſſions différentes, celui

qui ne ſera pas maître des ſiennes? Auſſi l'Eſprit de Dieu nous apprend dans l'Ecriture, que l'homme prudent l'emporte ſur le courageux, que la ſageſſe vaut mieux que les armes des gens de guerre; & que celui qui eſt patient & modéré eſt quelquefois plus eſtimable, que celui qui prend des villes & qui gagne des batailles.

Ici vous formez ſans doute, Meſſieurs, dans votre eſprit des idées plus nobles que celles que je puis vous donner. En parlant de M. de Turenne, je reconnois que je ne puis vous élever au deſſus de vous mêmes; & le ſeul avantage que j'ai, c'eſt que je ne dirai rien que vous ne croyiez, & que ſans être flatteur je puis dire de grandes choſes. Y eut-il jamais homme plus ſage & plus prévoyant, qui conduiſit une guerre avec plus d'ordre & de jugement, qui eût plus de précautions & plus de reſſources, qui ſût plus agiſſant & plus retenu, qui diſpoſât mieux toutes choſes à leur fin, & qui laiſsât meurir ſes entrepriſes avec tant de patience? Il prenoit des meſures preſque infaillibles, & pénétrant non-ſeulement ce que les ennemis avoient fait, mais encore ce qu'ils avoient deſſein de faire, il pouvoit être malheureux, mais il n'étoit jamais ſurpris. Il diſtinguoit le tems d'attaquer & le tems de défendre: il ne hazardoit jamais rien, que lorſqu'il avoit beaucoup à gagner, & qu'il n'avoit preſque rien à perdre. Lors même qu'il ſembloit céder il ne laiſſoit pas de ſe faire craindre: telle enfin étoit ſon habileté, que lorſqu'il vainquoit on ne pouvoit en attribuer l'honneur qu'à ſa prudence; & lorſqu'il étoit vaincu, on ne pouvoit en imputer la faute qu'à la fortune.

Souvenez-vous, Meſſieurs, du commencement & des ſuites de la guerre qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embraſe aujourd'hui toute l'Europe. Tout ſe déclare contre la France: on ſoulève les Etrangers; on débauche les Alliés; on intimide les amis; on encourage les vaincus; on arme les envieux. Sur des craintes imaginaires, & des défiances artificieuſement inſpirées, les interêts ſont confondus, la foi violée, & les traittés mépriſés. Il falloit, je l'avoüe, pour réſiſter à tant d'armées jointes enſemble contre nous, des troupes auſſi vaillantes, & des Capitaines auſſi expérimentés que les nôtres: mais rien n'étoit ſi formidable, que de voir toute l'Allemagne, ce grand & vaſte Corps, compoſé de tant de Peuples & de Nations différentes, déployer tous ſes étendarts, & marcher vers nos frontiéres pour nous accabler par la force, après nous avoir effrayés par la multitude.

Il falloit oppoſer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme & aſſûré, d'une capacité étenduë, d'une expérience conſommée, qui ſoûtînt

Digitized by Google

la réputation, & qui ménageât les forces du Royaume ; qui n'oubliât rien d'utile & de néceſſaire, & ne ſit rien de ſuperflu ; qui ſçût ſelon les occaſions, profiter de ſes avantages, ou ſe relever de ſes pertes ; qui fût tantôt le bouclier & tantôt l'épée de ſon pays ; capable d'éxécuter les ordres qu'il auroit reçus, & de prendre conſeil de lui-même dans les rencontres.

Vous ſçavez de qui je parle, Meſſieurs ; vous ſçavez le détail de ce qu'il fit, ſans que je le diſe. Avec des troupes, conſidérables ſeulement par leur courage & par la confiance qu'elles avoient en leur Général, il arrête & & conſume deux grandes armées, & force à conclure la paix par des traités, ceux qui croyoient venir terminer la guerre par notre entière & prompte défaite. Tantôt il s'oppoſe à la jonction de tant de ſecours ramaſſés, & rompt le cours de tous ces torrens qui auroient inondé la France. Tantôt il les défait ou les diſſipe par des combats réitérés. Tantôt il les repouſſe au-delà de leurs rivieres ; & les arrête toujours par des coups hardis, quand il faut rétablir la réputation ; par la modération, quand il ne faut que la conſerver.

Villes que nos ennemis s'étoient déja partagées vous êtes encore dans l'enceinte de notre Empire : Provinces qu'ils avoient déja ravagées dans le déſir & dans la penſée, vous avez encore recueilli vos moiſſons : Vous durez encore, Places que l'art & la nature a fortifiées, & qu'ils avoient deſſein de démolir ; & vous n'avez tremblé que ſous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptoit le nombre de nos ſoldats, & qui ne ſongeoit pas à la ſageſſe de leur Capitaine.

Cette ſageſſe étoit la ſource de tant de proſpérités éclatantes. Elle entretenoit cette union des ſoldats avec leur Chef qui rend une armée invincible : elle répandoit dans les troupes un eſprit de force, de courage & de confiance qui leur faiſoit tout ſouffrir, tout entreprendre, dans l'éxécution de ſes deſſeins : elle rendoit enfin des hommes groſſiers, capables de gloire. Car, Meſſieurs, qu'eſt-ce qu'une armée ? C'eſt un corps animé d'une infinité de paſſions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir, pour la défenſe de la patrie : c'eſt une troupe d'hommes armés qui ſuivent aveuglément les ordres d'un Chef dont ils ne ſçavent pas les intentions : c'eſt une multitude d'ames, pour la plûpart viles & mercénaires, qui, ſans ſonger à leur propre réputation, travaillent à celle des Rois & des Conquérans : c'eſt un aſſemblage confus de libertins, qu'il faut aſſujettir à l'obéiſſance ; de lâches, qu'il faut mener au combat ; de témeraires, qu'il faut retenir ; d'impatiens, qu'il faut accoutumer à la conſtance. Quelle prudence ne faut-il



Digitized by Google

pas pour conduire & réünir au ſeul interêt public tant de vûës & de volontés différentes ? Comment ſe faire craindre, ſans ſe mettre en danger d'être haï, & bien ſouvent abandonné ? Comment ſe faire aimer, ſans perdre un peu de l'autorité, & relâcher de la diſcipline néceſſaire ?

Qui trouva jamais mieux tous ces juſtes tempéramens, que ce Prince que nous pleurons ? Il attacha par des nœuds de reſpect & d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des ſupplices, & ſe fit rendre par ſa modération une obéiſſance aiſée & volontaire. Il parle, chacun écoute ſes oracles ; il commande, chacun avec joie ſuit ſes ordres ; il marche, chacun croit courir à la gloire. On diroit qu'il va combattre des Rois confédérés avec ſa ſeule maiſon, comme un autre Abraham ; que ceux qui le ſuivent ſont ſes ſoldats & ſes domeſtiques, & qu'il eſt Général & pere de famille tout enſemble. Auſſi rien ne peut ſoutenir leurs efforts : ils ne trouvent point d'obſtacles qu'ils ne ſurmontent ; point de difficulté qu'ils ne vainquent ; point de péril qui les épouvante ; point de travail qui les rebutte ; point d'entrepriſe qui les étonne ; point de conquête qui leur paroiſſe difficile. Que pouvoient-ils refuſer à un Capitaine qui renonçoit à ſes commodités pour les faire vivre dans l'abondance ; qui pour leur procurer du repos, perdoit le ſien propre ; qui ſoulageoit leurs fatigues, & ne s'en épargnoit aucune ; qui prodiguoit ſon ſang, & ne ménageoit que le leur ?

Par quelle inviſible chaîne entrainoit-il ainſi les volontés ? par cette bonté avec laquelle il encourageoit les uns, il excuſoit les autres, & donnoit à tous les moyens de s'avancer, de vaincre leur malheur, ou de réparer leurs fautes ; par ce déſintéreſſement qui le portoit à préférer ce qui étoit plus utile à l'Etat, à ce qui pouvoit être plus glorieux pour lui-même ; par cette juſtice qui dans la diſtribution des emplois ne lui permettoit pas de ſuivre ſon inclination au préjudice du mérite ; par cette nobleſſe de cœur & de ſentimens qui l'élevoit au-deſſus de ſa propre grandeur, & par tant d'autres qualités qui lui attiroient l'eſtime & le reſpect de tout le monde. Que j'entrerois volontiers dans les motifs & dans les circonſtances de ſes actions ! Que j'aimerois à vous montrer une conduite ſi réguliére & ſi uniforme ; un mérite ſi éclatant & ſi éxemt de faſte & d'oſtentation ; de grandes vertus produites par des principes encore plus grands ; une droiture univerſelle qui le portoit à s'appliquer à tous ſes devoirs, & à les réduire tous à leurs fins juſtes & naturelles ; & une heureuſe habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la juſtice qu'il y a de l'être ! Mais il ne m'appartient pas de

Digitized by Google

pénétrer jusqu'au fond de ce cœur magnanime ; & il étoit réservé à une bouche plus éloquente que la mienne, d'en exprimer tous les mouvemens & toutes les inclinations intérieures.

Pour récompenser tant de vertus par quelque honneur extraordinaire, il falloit trouver un grand Roi qui crût ignorer quelque chose, & qui fût capable de l'avoüer. Loin d'ici ces flatteuses maximes, que les Rois naissent habiles, & que les autres le deviennent ; que leurs ames privilégiées sortent des mains de Dieu qui les crée, toutes sages & intelligentes ; qu'il n'y a point pour eux d'essai ni d'aprentissage ; qu'ils sont vertueux sans travail, & prudens sans expérience. Nous vivons sous un Prince qui tout grand & tout éclairé qu'il est, a bien voulu s'instruire pour commander ; qui dans la route de sa gloire a sçu choisir un guide fidéle, & qui a crû qu'il étoit de sa sagesse de se servir de celle d'autrui. Quel honneur pour un sujet d'accompagner son Roi, de lui servir de conseil, & si je l'ose dire, d'exemple dans une importante conquête ? Honneur d'autant plus grand, que la faveur n'y put avoir part ; qu'il ne fut fondé que sur un mérite universellement connu, & qu'il fut suivi de la prise des villes les plus considérables de la Flandre.

Après cette glorieuse marque d'estime & de confiance, quels projets d'établissement & de fortune n'auroit pas fait un homme avare & ambitieux ? Qu'il eût amassé de biens & d'honneurs & qu'il eût vendu chérement tant de travaux & de services ? mais cet homme sage & désintéressé, content des témoignages de sa conscience, & riche de sa modération, trouve dans le plaisir qu'il a de bien faire, la récompense d'avoir bien fait. Quoiqu'il puisse tout obtenir, il ne demande & ne prétend rien : il ne désire, à l'exemple de Salomon, qu'un état frugal & honnête entre la pauvreté & les richesses ; & quelques offres qu'on lui fasse, il n'étend ses désirs qu'à proportion de ses besoins, & se resserre dans les bornes étroites du seul nécessaire. Il n'y eut qu'une ambition qui fût capable de le toucher ; ce fut de mériter l'estime & la bienveillance de son maître : cette ambition fut satisfaite, & notre siécle a vû un sujet aimer son Roi pour ses grandes qualités, non pour sa dignité ni pour sa fortune ; & un Roi aimer son sujet, plus pour le mérite qu'il connoissoit en lui, que pour les services qu'il en recevoit.

Cet honneur, Messieurs, ne diminua point sa modestie. A ce mot, je ne sçai quel remors m'arrête. Je crains de publier ici les loüanges qu'il a si souvent rejettées, & d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie : mais accomplissons la justice & louons le sans crainte, en un

tems où nous ne pouvons être ſuſpects de flatterie, ni lui ſuſceptible de vanité. Qui fit jamais de ſi grandes choſes? Qui les dit avec plus de retenuë? Remportoit-il quelque avantage? à l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile; mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille, il n'oublioit rien, ſinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques unes de ſes actions qui l'avoient rendu ſi célebre? on eût dit qu'il n'en avoit été que le ſpectateur, & l'on doutoit ſi c'étoit lui qui ſe trompoit, ou la renommée. Revenoit-il de ſes glorieuſes Campagnes qui rendront ſon nom immortel? il fuyoit les acclamations populaires, il rougiſſoit de ſes victoires, il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, & n'oſoit preſque aborder le Roi, parcequ'il étoit obligé par reſpect de ſouffrir patiemment les louanges dont Sa Majeſté ne manquoit jamais de l'honorer.

C'eſt alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce Prince ſe dépouillant de toute la gloire qu'il avoit acquiſe pendant la guerre, & ſe renfermant dans une ſociété peu nombreuſe de quelques amis choiſis, il s'éxerçoit ſans bruit aux vertus civiles: ſincere dans ſes diſcours, ſimple dans ſes actions, fidéle dans ſes amitiés, éxact dans ſes devoirs, réglé dans ſes déſirs, grand même dans les moindres choſes, il ſe cache, mais ſa réputation le découvre; il marche ſans ſuite & ſans équipage, mais chacun dans ſon eſprit le met ſur un char de triomphe. On compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les ſerviteurs qui le ſuivent: tout ſeul qu'il eſt, on ſe figure autour de lui ſes vertus & ſes victoires qui l'accompagnent: il y a je ne ſçai quoi de noble dans cette honnête ſimplicité; & moins il eſt ſuperbe, plus il devient vénérable.

Il auroit manqué quelque choſe à ſa gloire, ſi trouvant par tout tant d'admirateurs, il n'eût fait quelques envieux. Telle eſt l'injuſtice des hommes: la gloire la plus pure & la mieux acquiſe les bleſſe: tout ce qui s'éléve au-deſſus d'eux, leur devient odieux & inſupportable; & la fortune la plus approuvée & la plus modeſte n'a pu ſe ſauver de cette lâche & maligne paſſion. C'eſt la deſtinée des grands hommes d'en être attaqués; & c'eſt le privilége de M. de Turenne d'avoir pu la vaincre. L'envie fut étouffée ou par le mépris qu'il en fit, ou par des accroiſſemens perpétuels d'honneur & de gloire: le mérite l'avoit fait naître; le mérite la fit mourir. Ceux qui lui étoient moins favorables ont reconnu combien il étoit néceſſaire à l'Etat: ceux qui ne pouvoient ſouffrir ſon élévation, ſe crurent enfin obligés d'y conſentir; & n'oſant s'affliger de la proſpérité d'un homme qui ne leur au-

Digitized by Google

roit jamais donné la miſerable conſolation de ſe réjouir de quelqu'une de ſes fautes, ils joignirent leur voix à la voix publique, & crurent qu'être ſon ennemi, c'étoit l'être de toute la France.

Mais à quoi auroient abouti tant de qualités héroïques, ſi Dieu n'eût fait éclatter ſur lui la puiſſance de ſa grace; & ſi celui dont ſa Providence s'étoit ſi noblement ſervie, eût été l'objet éternel de ſa juſtice? Dieu ſeul pouvoit diſſiper ſes ténébres, & il tenoit en ſa puiſſance l'heureux moment qu'il avoit marqué pour l'éclairer de ſes vérités.

Il arriva ce moment heureux, ce point où ſe rapportoit toute ſa véritable gloire. Il entrevit des piéges & des précipices que ſa prévention lui avoit juſqu'alors entiérement cachés: il commença à marcher avec précaution & avec crainte dans ces routes égarées où il ſe trouvoit engagé. Certains rayons de grace & de lumiere lui firent appercevoir qu'envain rempliroit-il les plus beaux endroits de l'Hiſtoire, ſi ſon nom n'étoit écrit dans le livre de vie; qu'envain gagneroit-il le monde entier, s'il perdoit ſon ame; qu'il n'y avoit qu'une foi & un JESUS-CHRIST, & une vérité ſimple & indiviſible qui ne ſe montre qu'à ceux qui la cherchent avec un cœur humble & une volonté déſintereſſée. Il n'étoit pas encore éclairé; mais il commençoit d'être docile. Combien de fois conſulta-t-il des amis ſçavans & fideles? Combien de fois ſoupirant après ces lumieres vives & efficaces, qui ſeules triomphent des erreurs de l'eſprit humain, dit-il à JESUS-CHRIST comme cet aveugle de l'Evangile: *Seigneur, faites que je voye?* Combien de fois eſſaya-t-il d'une main impuiſſante d'arracher le bandeau fatal qui fermoit ſes yeux à la vérité? Combien de fois remonta-t-il juſqu'à ces ſources anciennes & pures que JESUS-CHRIST a laiſſées à ſon Egliſe, pour y puiſer avec joye les eaux d'une doctrine ſalutaire?

Habitude, prétextes, engagemens, honte de changer, plaiſir d'être regardé comme le Chef & le Protecteur d'Iſraël, vaines & ſpécieuſes raiſons de la chair & du ſang, vous ne pûtes le retenir. Dieu rompit tous ſes liens, & le mettant dans la liberté de ſes enfans, le fit paſſer de la région des ténébres, au Royaume de ſon fils bien aimé, à qui il appartenoit par ſon élection éternelle. Ici un nouvel ordre de choſes ſe préſente à moi: je vois de plus grandes actions, de plus nobles motifs, une protection de Dieu plus viſible. Je parle déſormais d'une ſageſſe que la veritable piété accompagne, & d'un courage que l'Eſprit de Dieu fortifie. Renouvellez donc votre attention en cette derniere partie de mon diſcours, & ſuppléez dans vos penſées à ce qui manquera à mes expreſſions & à mes paroles.

Si M. de Turenne n'avoit ſçu que combattre & vaincre, s'il ne s'étoit

Digitized by Google

élevé au-deſſus des vertus humaines ; ſi ſa valeur & ſa prudence n'avoient été animées d'un eſprit de foi & de charité, je le mettrois au rang des Scipions & des Fabius ; je laiſſerois à la vanité le ſoin d'honorer la vanité, & je ne viendrois pas dans un lieu ſaint faire l'éloge d'un homme profane. S'il avoit fini ſes jours dans l'aveuglement & dans l'erreur, je louerois en vain des vertus que Dieu n'auroit pas couronnées ; je répandrois des larmes inutiles ſur ſon tombeau, & ſi je parlois de ſa gloire, ce ne ſeroit que pour déplorer ſon malheur. Mais, graces à JESUS-CHRIST, je parle d'un Chrétien éclairé des lumieres de la foi, agiſſant par les principes d'une Religion pure, & conſacrant par une ſincere piété tout ce qui peut flatter l'ambition ou l'orgueil des hommes. Ainſi les loüanges que je lui donne retournent à Dieu qui en eſt la ſource ; & comme c'eſt la vérité qui l'a ſanctifié, c'eſt auſſi la vérité qui le loüe.

Que ſa converſion fut entiere, Meſſieurs, & qu'il fut différent de ceux qui ſortant de l'héréſie par des vûës intereſſées, changent de ſentimens ſans changer de mœurs ; n'entrent dans le ſein de l'Egliſe que pour la bleſſer de plus près par une vie ſcandaleuſe, & ne ceſſent d'être ennemis déclarés, qu'en devenant enfans rebelles ! Quoique ſon cœur ſe fût ſauvé des déréglemens que cauſent d'ordinaire les paſſions, il prit encore plus de ſoin de le regler : il crut que l'innocence de ſa vie devoit répondre à la pureté de ſa créance : il connut la verité, il l'aima, il la ſuivit. Avec quel humble reſpect aſſiſtoit-il aux ſacrés miſteres ! Avec quelle docilité écoutoit-il les inſtructions ſalutaires des Predicateurs Evangeliques ! Avec quelle ſoumiſſion adoroit-il les œuvres de Dieu que l'eſprit humain ne peut comprendre ! Vrai adorateur en eſprit & en verité, cherchant le Seigneur, ſelon le conſeil du Sage, dans la ſimplicité du cœur, ennemi irréconciliable de l'impiété, éloigné de toute ſuperſtition & incapable d'hipocriſie.

A peine a-t-il embraſſé la ſaine doctrine qu'il en devient le défenſeur : auſſi-tôt qu'il eſt revêtu des armes de lumiere, il combat les œuvres de ténèbres : il regarde en tremblant l'abîme d'où il eſt ſorti, & il tend la main à ceux qu'il y a laiſſés. On diroit qu'il eſt chargé de ramener dans le ſein de l'Egliſe tous ceux que le ſchiſme en a ſeparés : il les invite par ſes conſeils, il les attire par ſes bienfaits, il les preſſe par ſes raiſons, il les convainc par ſes experiences, il leur fait voir les écueils où la raiſon humaine fait tant de naufrages, & leur montre derriere lui, ſelon les termes de ſaint Auguſtin, le pont de la miſericorde de Dieu, par où il vient de paſſer lui-même. Tantôt il allume le zéle des Docteurs, & les exhorte d'oppoſer au

faſte

faſte du menſonge, la force de la verité. Tantôt il leur découvre ces voies douces & inſinuantes, qui gagnent le cœur pour gagner l'eſprit. Tantôt il fournit, ſelon ſon pouvoir, les fonds néceſſaires pour aſſiſter ceux qui abandonnent tout pour ſuivre Jeſus-Chriſt qui les appelle. Vous le ſçavez, Evêques confidens de ſon zéle; tout occupé qu'il eſt dans le cours de ſes dernieres actions de guerre, il concerte avec vous des entrepriſes de Religion, & n'oublie rien de ce qui peut contribuer, ou à inſtruire ceux qu'une longue prévention aveugle, ou à gagner ceux que la cupidité & l'interêt retiennent encore dans leurs erreurs; digne fils de cette Egliſe, dont la charité s'étend à tout, à l'imitation de celle de Dieu, & qui procure à ſes enfans, outre l'héritage éternel, le ſoulagement même de leurs néceſſités temporelles.

Telle étoit la diſpoſition de ſon ame, Meſſieurs, lorſque la providence de Dieu permit que le Roi juſtement irrité, alla porter la guerre au milieu des Etats d'une République injuſte & ingrate, & fit ſentir la force de ſes armes à ceux qui mépriſoient ſes bienfaits, & qui vouloient s'oppoſer à ſa gloire. Ce fut alors que notre Héros reprit les armes; & qu'à la ſuite de ſon maître, & à la tête de ſes armées, il expoſa ſon ſang dans une guerre non-ſeulement heureuſe, mais ſainte; où la victoire avoit peine à ſuivre la rapidité du vainqueur, & où Dieu triomphoit avec le Prince. Quelle étoit ſa joye, lors qu'après avoir forcé des villes, il voyoit ſon illuſtre neveu plus éclatant par ſes vertus que par ſa pourpre, ouvrir & réconcilier des Egliſes! Sous les ordres d'un Roi auſſi pieux que puiſſant, l'un faiſoit proſperer les armes, l'autre étendoit la Religion; l'un abattoit des remparts, l'autre redreſſoit des autels; l'un ravageoit les terres des Philiſtins, l'autre portoit l'Arche autour des pavillons d'Iſraël: puis uniſſant enſemble leurs vœux, comme leurs cœurs étoient unis, le neveu avoit part aux ſervices que l'oncle rendoit à l'Etat, & l'oncle avoit part à ceux que le neveu rendoit à l'Egliſe.

Suivons ce Prince dans ſes dernieres Campagnes, & regardons tant d'entrepriſes difficiles, tant de ſuccès glorieux, comme des preuves de ſon courage & des récompenſes de ſa pieté. Commencer ſes journées par la priere, réprimer l'impieté & les blaſphèmes; proteger les perſonnes & les choſes ſaintes contre l'inſolence & l'avarice des ſoldats; invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées; c'eſt le devoir & le ſoin ordinaire de tous les Capitaines. Pour lui il paſſe plus avant: lors même qu'il commande aux troupes, il ſe regarde comme un ſimple ſoldat de Jeſus-Chriſt: il ſanctifie

les guerres par la pureté de ſes intentions, par le déſir d'une heureuſe paix, par les loix d'une diſcipline chrétienne : il conſidere ſes ſoldats comme ſes freres, & ſe croit obligé d'exercer la charité dans une profeſſion cruelle, où l'on perd ſouvent l'humanité même. Animé par de ſi grands motifs, il ſe ſurpaſſe lui-même, & fait voir que le courage devient plus ferme quand il eſt ſoûtenu par des principes de Religion ; qu'il y a une pieuſe magnanimité qui attire les bons ſuccès, malgré les périls & les obſtacles ; & qu'un guerrier eſt invincible quand il combat avec foi, & quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui les conduit.

Comme il tient de Dieu toute ſa gloire, auſſi la lui rapporte-t'il toute entiere, & ne conçoit autre confiance que celle qu'eſt fondée ſur le nom du Seigneur. Que ne puis-je vous repréſenter ici une de ces importantes occaſions où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne ! Il marche trois jours, paſſe trois rivieres, joint les ennemis, les combat & les charge : le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune eſt long-tems douteuſe ; enfin le courage arrête la multitude ; l'ennemi s'ébranle, & commence à plier. Il s'éléve une voix, qui crie : Victoire : alors ce Général ſuſpend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat, & d'un ton ſévere, » Arrêtez, dit-il, notre ſort n'eſt pas en nos mains, & nous ſe» rons nous-mêmes vaincus, ſi le Seigneur ne nous favoriſe. « A ces mots, il léve les yeux au Ciel, d'où lui vient ſon ſecours, & continuant à donner ſes ordres, il attend avec ſoumiſſion entre l'eſperance & la crainte que les ordres du Ciel s'exécutent.

Qu'il eſt difficile, Meſſieurs, d'être victorieux & d'être humble tout enſemble ! Les proſperités militaires laiſſent dans l'ame je ne ſçai quel plaiſir touchant, qui la remplit & l'occupe toute entiere. On s'attribue une ſuperiorité de puiſſance & de force ; on ſe couronne de ſes propres mains ; on ſe dreſſe un triomphe ſecret à ſoi-même ; on regarde comme ſon propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, & qu'on arroſe ſouvent de ſon ſang : & lors même qu'on rend à Dieu de ſolemnelles actions de graces, & qu'on pend aux voûtes ſacrées de ſes temples des drapeaux déchirés & ſanglans qu'on a pris ſur les ennemis, qu'il eſt dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnoiſſance ; qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur, des applaudiſſemens qu'on croit ſe devoir à ſoi-même, & qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler ſur ſes autels !

C'étoit en ces occaſions que M. de Turenne ſe dépoüillant de lui-même,

Digitized by Google

renvoyoit toute la gloire à celui à qui seul elle appartient légitimement : s'il marche, il reconnoît que c'est Dieu qui le conduit & qui le guide ; s'il défend des Places, il sçait qu'on les défend en vain si Dieu ne les garde : s'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute insulte ; s'il combat, il sçait d'où il tire toute sa force ; & s'il triomphe, il croit voir dans le Ciel une main invisible qui le couronne. Rapportant ainsi toutes les graces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles : il ne compte plus les ennemis qui l'environnent ; & sans s'étonner de leur nombre ou de leur puissance, il dit avec le Prophète : » Ceux-là se fient au nombre de leurs combattans & » de leurs chariots ; pour nous, nous reposons sur la protection du Tout-Puissant. « Dans cette fidéle & juste confiance, il redouble son ardeur, forme de grands desseins, exécute de grandes choses, & commence une Campagne qui semble devoir être si fatale à l'Empire.

Il passe le Rhin, & trompe la vigilance d'un Général habile & prévoyant : il observe les mouvemens des ennemis ; il relève le courage des Alliés ; il ménage la foi suspecte & chancelante des voisins : il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire ; & profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands & glorieux événemens, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil & la prudence humaine lui peuvent ôter. Déja frémissoit dans son Camp l'ennemi confus & déconcerté ; déja prenoit l'essor pour se sauver dans les montagnes, cet Aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces : ces foudres de bronze que l'Enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnoient de tous côtés pour favoriser & pour précipiter cette retraite ; & la France en suspens attendoit le succès d'une entreprise, qui, selon toutes les régles de la guerre, étoit infaillible.

Hélas ! nous sçavions tout ce que nous pouvions esperer, & nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La Providence divine nous cachoit un malheur plus grand que la perte d'une bataille : il en devoit coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre ; & tout ce que nous pouvions gagner, ne valoit pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes, vous disposez & des vainqueurs & des victoires ! Pour accomplir vos volontés, & faire craindre vos jugemens, votre puissance renverse ceux que votre puissance avoit élevés : vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, & vous frappez quand il vous plaît ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.



Digitized by Google

N'attendez pas, Meſſieurs, que j'ouvre ici une ſcène tragique ; que je repréſente ce grand homme étendu ſur ſes propres trophées ; que je découvre ce corps pâle & ſanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé ; que je faſſe crier ſon ſang comme celui d'Abel, & que j'expoſe à vos yeux les triſtes images de la Religion & de la Patrie éplorées. Dans les pertes médiocres, on ſurprend ainſi la pitié des auditeurs ; & par des mouvemens étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines & forcées : mais on décrit ſans art une mort qu'on pleure ſans feinte : chacun trouve en ſoi la ſource de ſa douleur, & rouvre lui-même ſa playe ; & le cœur pour être touché, n'a pas beſoin que l'imagination ſoit émûë.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon diſcours. Je me trouble, Meſſieurs : Turenne meurt ; tout ſe confond, la fortune chancéle, la victoire ſe laſſe, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des Alliés ſe ralentiſſent, le courage des troupes eſt abattu par la douleur, & ranimé par la vengeance : tout le Camp demeure immobile ; les bleſſés penſent à la perte qu'ils ont faite, & non pas aux bleſſures qu'ils ont reçûës ; les peres mourans envoient leurs fils pleurer ſur leur Général mort ; l'armée en deüil eſt occupée à lui rendre les devoirs funébres ; & la renommée qui ſe plaît à répandre dans l'Univers les accidens extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce Prince & du triſte regret de ſa mort.

Que de ſoupirs alors ! que de plaintes ! que de loüanges retentiſſent dans les villes, dans la campagne ! L'un voyant croître ſes moiſſons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'eſpérance de ſa récolte ; l'autre qui joüit encore en repos de l'héritage qu'il a reçû de ſes peres, ſouhaitte une éternelle paix à celui qui l'a ſauvé des déſordres & des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le ſacrifice adorable de Jeſus-Chriſt pour l'ame de celui qui a ſanctifié ſa vie & ſon ſang pour le bien public : là on lui dreſſe une pompe funébre, où l'on s'attendoit de lui dreſſer un triomphe. Chacun choiſit l'endroit qui lui paroît le plus éclatant dans une ſi belle vie : tous entreprennent ſon éloge ; & chacun s'interrompant lui-même par ſes ſoupirs & par ſes larmes, admire le paſſé, regrette le préſent, & tremble pour l'avenir. Ainſi tout le Royaume pleure la mort de ſon défenſeur ; & la perte d'un homme ſeul eſt une calamité publique.

Pourquoi, mon Dieu, ſi j'oſe répandre mon ame en votre préſence, & parler à vous, moi qui ne ſuis que pouſſiere & que cendre ? Pourquoi le perdons-nous dans la néceſſité la plus preſſante, au milieu de ſes grands

Digitized by Google

exploits, au plus haut point de ſa valeur, dans la maturité de ſa ſageſſe ? Eſt-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité, il n'avoit plus rien de mortel à faire ? Ce tems étoit-il arrivé où il devoit recueillir le fruit de tant de vertus chrétiennes, & recevoir de vous la couronne de juſtice que vous gardez à ceux qui ont fourni une glorieuſe carriere ? Peut-être avions-nous mis en lui trop de confiance ; & vous nous défendez dans vos Ecritures de nous faire un bras de chair, & de nous confier aux enfans des hommes. Peut-être eſt-ce une punition de notre orgueil, de notre ambition, de nos injuſtices. Comme il s'éléve du fond des vallées des vapeurs groſſiéres, dont ſe forme la foudre qui tombe ſur les montagnes ; il ſort du cœur des peuples des iniquités, dont vous déchargez les châtimens ſur la tête de ceux qui les gouvernent ou qui les défendent. Je ne viens pas, Seigneur, ſonder les abîmes de vos jugemens, ni découvrir ces reſſorts ſecrets & inviſibles qui font agir votre miſéricorde ou votre juſtice : je ne veux & ne dois que les adorer. Mais vous êtes juſte : vous nous affligez ; & dans un ſiécle auſſi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans les déréglemens de nos mœurs toutes les cauſes de nos miſeres.

Tirons donc, Meſſieurs, tirons de notre douleur des motifs de pénitence, & ne cherchons qu'en la pieté de ce grand homme de vraies & ſolides conſolations. Citoyens, Etrangers, Ennemis, Peuples, Rois, Empereurs le plaignent & le révérent ; mais que peuvent-ils contribuer à ſon véritable bonheur ? Son Roi même ; & quel Roi ! Phonore de ſes regrets & de ſes larmes : grande & précieuſe marque de tendreſſe & d'eſtime pour un ſujet ; mais inutile pour un Chrétien. Il vivra, je l'avouë, dans l'eſprit & dans la mémoire des hommes ; mais l'Ecriture m'apprend que ce que l'homme penſe, & l'homme lui-même n'eſt que vanité. Un magnifique tombeau renfermera ſes triſtes dépoüilles ; mais il ſortira de ce ſuperbe monument, non pour être loué de ſes exploits héroïques, mais pour être jugé ſelon ſes bonnes ou mauvaiſes œuvres : ſes cendres ſeront mêlées avec celles de tant de Rois qui gouvernerent ce Royaume qu'il a ſi généreuſement défendu ; mais après tout, que leur reſte-t'il à ces Rois non plus qu'à lui, des applaudiſſemens du monde, de la foule de leur Cour, de l'éclat & de la pompe de leur fortune, qu'un ſilence éternel, une ſolitude affreuſe, & une terrible attente des jugemens de Dieu ſous ces marbres précieux qui les couvrent ? Que le monde honore donc comme il voudra les grandeurs humaines, Dieu ſeul eſt la récompenſe des vertus chrétiennes.

O mort trop ſoudaine, mais pourtant par la miſéricorde du Seigneur de-

puis long-tems prévûë ; combien de paroles édifiantes, combien de ſaints exemples nous as-tu ravis ? Nous euſſions vû, quel ſpectacle ! au milieu des victoires & des triomphes mourir humblement un Chrétien. Avec quelle attention eût-il employé ſes derniers momens à pleurer intérieurement ſes erreurs paſſées, à s'anéantir devant la Majeſté de Dieu, & à implorer le ſecours de ſon bras, non plus contre des ennemis viſibles, mais contre ceux de ſon ſalut ! Sa foi vive & ſa charité fervente nous auroient, ſans doute, touchés, & il nous reſteroit un modèle d'une confiance ſans préſomption, d'une crainte ſans foibleſſe, d'une pénitence ſans artifice, d'une conſtance ſans affectation, & d'une mort précieuſe devant Dieu & devant les hommes.

Ces conjectures ne ſont-elles pas juſtes, Meſſieurs ? Que dis-je conjectures ? C'étoient des deſſeins formés : il avoit réſolu de vivre auſſi ſaintement, que je préſume qu'il ſût mort. Prêt à jetter toutes ſes couronnes au pied du tróne de Jeſus-Chriſt, comme ces vainqueurs de l'Apocalipſe ; prêt à ramaſſer toute ſa gloire, pour s'en dépoüiller par une retraite volontaire, il n'étoit déja plus du monde, quoique la Providence l'y retint encore. Dans le tumulte des armées, il s'entretenoit des douces & ſécretes eſpérances de ſa ſolitude : d'une main il foudroyoit les Amalécites, & il levoit déja l'autre pour attirer ſur lui les bénédictions céleſtes. Ce Joſué dans le combat faiſoit déja la fonction de Moïſe ſur la montagne ; & ſous les armes d'un Guerrier, portoit le cœur & la volonté d'un pénitent.

Seigneur, qui éclairez les plus ſombres replis de nos conſciences, & qui voyez dans nos plus ſécretes intentions, ce qui n'eſt pas encore, comme ce qui eſt ; recevez dans le ſein de votre gloire cette ame, qui bientôt n'eût été occupée que des penſées de votre éternité ; recevez ces déſirs que vous lui aviez vous même inſpirés : le tems lui a manqué, & non pas le courage de les accomplir. Si vous demandez des œuvres avec ſes déſirs, voilà des charités qu'il a faites ou deſtinées, pour le ſoulagement & pour le ſalut de ſes freres ; voilà des ames égarées qu'il a ramenées à vous par ſes aſſiſtances, par ſes conſeils, par ſon exemple ; voilà ce ſang de votre peuple qu'il a tant de fois épargné ; voilà ce ſang qu'il a ſi généreuſement répandu pour nous ; & pour dire encore plus : voilà le ſang que Jeſus-Chriſt a verſé pour lui.

Miniſtres du Seigneur, achevez le ſaint Sacrifice : Chrétiens redoublez vos vœux & vos prieres ; afin que Dieu pour récompenſe de ſes travaux l'admette dans le ſéjour du repos éternel, & donne dans le Ciel une paix

Digitized by Google

ſans fin à celui qui nous en a trois fois procuré une ſur la terre, paſſagere à la verité ; mais toûjours douce & toûjours déſirable.

---

## *Extraits de l'Oraiſon Funèbre du Prince de Condé, préchée par l'Abbé Boſſuet Evêque de Meaux.*

C'A été dans notre ſiécle un grand ſpectacle, de voir dans les mêmes tems & dans les mêmes Campagnes, *deux hommes* que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands Capitaines des ſiécles paſſés. Tantôt à la tête de Corps ſéparés ; tantôt unis plus encore par le concours des mêmes penſées, que par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre ; tantôt oppoſés front à front, & redoublant l'un dans l'autre l'activité & la vigilance, comme ſi Dieu, dont ſouvent, ſelon l'Ecriture, la ſageſſe ſe jouë dans l'Univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, & nous montrer enſemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens ! Que de belles marches ! Que de hardieſſes ! Que de précautions ! Que de périls ! Que de reſſources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caracteres ſi divers, pour ne pas dire ſi contraires ? L'un paroit agir par des réflexions profondes, & l'autre par de ſoudaines illuminations : celui-ci par conſéquent plus vif, mais ſans que ſon feu eût rien de précipité ; celui-là d'un air plus froid, ſans jamais rien avoir de lent ; plus hardi à faire qu'à parler, réſolu & déterminé au dedans, lors même qu'il paroiſſoit embarraſſé au dehors. L'un dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de ſa valeur, & fait attendre quelque choſe d'extraordinaire ; mais toutefois s'avance par ordre, & vient comme par dégrés aux prodiges qui ont fini le cours de ſa vie : l'autre comme un homme inſpiré dès ſa premiere bataille, s'égale aux maîtres les plus conſommés. L'un par des vifs & continuels efforts, force l'admiration du genre humain, & fait taire l'envie ; l'autre jette d'abord une ſi vive lumiere, qu'elle n'oſoit l'attaquer. L'un enfin par la profondeur de ſon génie & les incroyables reſſources de ſon courage, s'éleve au-deſſus des plus grands périls, & ſçait même profiter de toutes les infidelités de la fortune ; l'autre & par l'avantage d'une ſi haute naiſſance, & par ces grandes penſées que le Ciel envoie, & par une eſpece d'inſtinct admirable, dont les hommes ne connoiſſent pas le ſecret, ſemble né pour entraîner la fortune, & forcer les deſtinées. Et afin que l'on vît toûjours dans ces

deux hommes de grands caracteres, mais divers ; l'un emporté d'un coup ſoudain meurt pour ſon pays, comme un Judas le Machabée ; l'autre le pleure comme ſon pere, & la Cour & tout le peuple gémit : ſa pieté eſt louée comme ſon courage, & ſa mémoire ne ſe flétrit point par le tems. L'autre élevé par les armes au comble de la gloire, comme un David, comme lui meurt dans ſon lit, en publiant les loüanges de Dieu, & inſtruiſant ſa famille, & laiſſe tous les cœurs remplis tant de l'éclat de ſa vie, que de la douceur de ſa mort. Quel ſpectacle de voir & d'étudier ces deux hommes, & d'apprendre de chacun d'eux toute l'eſtime que méritoit l'autre !

*Fin de la ſeconde Partie.*

Digitized by Google

# PREUVES
# DE L'HISTOIRE
## DU VICOMTE
# DE TURENNE.

*TROISIÈME PARTIE.*

CONTENANT

LES MEMOIRES DU DUC D'YORCK,

Depuis Jacques II. Roi de la Grande-Bretagne.

Digitized by Google

## *PRE'FACE DU CARDINAL DE BOUILLON.* (1)

LE Roi d'Angleterre Jacques II. m'ayant fait l'honneur de me raconter dans l'année 1695. pluſieurs particularités & quelques actions conſidérables de la vie de feu M. de Turenne mon oncle, qui m'étoient inconnuës, n'étant pas rapportées dans les Mémoires que j'ai de lui écrits de ſa propre main ; je pris la confiance de témoigner à ce Prince que j'étois bien fâché que mon profond reſpect pour lui ne me permît pas de le ſupplier très-humblement de vouloir, par l'amitié qu'il conſervoit pour feu M. de Turenne, mettre par écrit aux heures qui lui ſeroient les moins incommodes, ces particularités & ces actions dont je n'avois aucune connoiſſance ; & je lui ajoûtai que je prendrois la liberté de demander cette faveur à tout autre qu'à Sa Majeſté, que je devrois encore plus reſpecter que la mémoire de feu M. de Turenne, que j'avois regardée juſqu'à ce moment-là comme la choſe du monde qui m'étoit la plus chere : ſur quoi Sa Majeſté par un effet tout particulier d'une bonté & generoſité ſans égale, me dit qu'elle me feroit avec joye ce plaiſir, le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible, en me confiant même que comme elle avoit déja écrit en Anglois aſſez exactement par années les Mémoires de ſa propre vie, elle en traduiroit & traduiroit en François tout ce qui concerneroit les Campagnes qu'elle avoit faites dans l'armée de France, commandée par M. de Turenne, & de celles qu'elle avoit faites enſuite aux pays-bas dans l'armée d'Eſpagne juſqu'à la publication de la paix des Pyrennées, & au rétabliſſement du Roi Charles II. ſon frere, ſur le trône de la Grande-Bretagne. Je fus agréablement ſurpris le vingt-ſeptiéme du mois de Janvier de l'année ſuivante mil ſix cens quatre-vingt-treize, lorſqu'étant allé à S. Germain en Laye rendre mes reſpects à ce grand & ſaint Roi, il me mena dans ſon cabinet, où il me dit qu'il m'avoit fait venir pour me tenir la parole qu'il m'avoit donnée l'année précédente, & me mit en même-tems entre les mains ce préſent Livre, dans lequel il m'aſſura qu'il avoit recueilli tout ce qu'il avoit remarqué dans ſes Mémoires au ſujet de feu M. de Turenne, depuis l'année mil ſix cens cinquante-deux inclusivement, juſqu'en mil ſix cens ſoixante ; qu'il m'en faiſoit un don avec plaiſir, tant par rapport à la mémoire de feu M. de Turenne, qu'il me dit lui devoir être toute la vie très-chere & très précieuſe, parcequ'il le regardoit comme le plus parfait & le plus grand homme qu'il eût jamais connu, & le meilleur ami qu'il eût jamais eu ; que par rapport à l'amitié dont il m'honoroit en particulier : il me recommanda cependant de ne donner jamais à qui que ce ſoit, durant ſon vivant, la lecture de ces Mémoires. Après avoir rendu à Sa Majeſté très-humbles actions de graces de ce bienfait, je lui promis d'exécuter ce qu'elle venoit de m'ordonner ; & je l'ai très-fidelement obſervé tant qu'il a vécu. Ce don de la main d'un ſi grand Roi me paroît ſi conſidérable & ſi honorable pour la mémoire de feu M. de Turenne, & pour toute notre maiſon, que dès ce jour-là, comme j'eus l'honneur de le dire à Sa Majeſté en recevant d'elle ce précieux don, je pris la réſolution de le ſubſtituer un jour à perpetuité à l'aîné de notre Maiſon, & c'eſt ce que je fais aujourd'hui. Etant à Rome le ſeiziéme du mois de Février de l'année mil ſept cens quinze, y ayant par un effet de la Providence divine, retrouvé ce précieux Livre que je ne croyois jamais revoir. Signé, LE CARDINAL DE BOUILLON, Doyen du Sacré College.

(1) *Cette Préface ſe trouve au commencement des Mémoires du Duc d'Yorck, écrite de la propre main du Cardinal de Bouillon.*

Digitized by Google

# MEMOIRES DU DUC D'YORCK.

## LIVRE PREMIER.

### *DES GUERRES CIVILES EN FRANCE.*

LE Duc d'Yorck étoit en France auprès de la Reine sa mere, en 1652. lorsque le retour du Cardinal Mazarin ayant rendu la Cour irréconciliable avec les ennemis de ce Ministre ; ce Prince jugeant que la guerre alloit se rallumer avec beaucoup de violence, & ayant une extrême passion de se rendre capable de servir un jour utilement le Roi son frere, il résolut s'il pouvoit obtenir sa permission & celle de la Reine, de faire la Campagne en qualité de volontaire dans l'armée du Roi de France. Le Chevalier Berkeley fut le seul qui ne s'opposa point à ce dessein à la premiere proposition qui en fut faite ; mais à force d'insister, on y consentit. Cependant il restoit une difficulté bien plus difficile à vaincre que la premiere ; rien n'étoit si rare que l'argent : la Cour de France étoit alors à Angers, & dans une fort grande nécessité ; tellement que sans le secours de trois cens pistoles que lui prêta un Gentilhomme Gascon, nommé Gautier, qui avoit servi en Angleterre, il lui auroit été impossible de se mettre en Campagne. AN. 1652.

Avec cette petite somme on travailla à son équipage : le Roi son frere lui donna un attelage de six chevaux, que le Lord Crofts avoit amené de Pologne : ils étoient trop petits pour le carosse, & servirent à monter deux ou trois valets de pied & autant de palfreniers : on loüa deux mulets pour porter jusqu'à l'armée un lit de Camp & le petit bagage. Le Duc ne devoit être accompagné que du Chevalier Berkeley & du Colonel Werden ;



Digitized by Google

AN. 1652. & il n'avoit pas un ſeul cheval de main, pour pouvoir en changer en cas de néceſſité. Ce peu de préparatifs ſe firent aiſément avec le ſecret qu'il falloit pour ne point être arrêté, comme il en auroit couru riſque, ſi ſon deſſein d'aller à l'armée du Roi avoit été découvert; outre qu'il ne pouvoit pas avec bienſéance prendre congé du Duc d'Orleans ſon oncle, pour aller ſervir dans le parti contraire au ſien. Pour éviter cet inconvénient, ce Prince alla avec le Roi ſon frere à S. Germain en Laye, ſous prétexte de chaſſe; & après y avoir reſté deux ou trois jours, il ſe mit en chemin le vingt-un d'Avril, pour aller joindre l'armée.

Il paſſa au travers du Fauxbourg S. Antoine, & ne put aller la premiere nuit plus loin que Charenton. Le jour ſuivant il alla à Corbeil. En arrivant au Fauxbourg, il y trouva quelques Compagnies du Régiment aux Gardes auſquelles les habitans de la Ville avoient fermé les portes. Le Duc d'Yorck étant fort incertain d'y être reçû lui-même, hazarda de s'y préſenter: on lui fit beaucoup de difficultés; mais à force de bonnes paroles, on lui permit d'entrer à pied, à condition qu'il laiſſeroit ſes chevaux dans le Fauxbourg. Enſuite ayant repréſenté aux Magiſtrats les dangers auſquels ils s'expoſoient, en continuant de refuſer l'entrée aux troupes du Roi, ils ſe laiſſerent à la fin perſuader, quoiqu'il fût conſtant que s'ils euſſent perſiſté, la Cour qui étoit alors arrivée à Melun, auroit eu bien de la peine à s'emparer de la Place, tant à cauſe de ſa forte ſituation, que du voiſinage de Paris; & ſi le Roi par cette avanture imprévûë ne s'en étoit rendu le maître, ſes affaires en auroient beaucoup ſouffert; au lieu que ce poſte lui fut dans la ſuite d'une très-grande utilité en pluſieurs occaſions.

Auſſi-tôt que la Cour fut informée que ſes troupes étoient entrées dans Corbeil, elle quitta Melun pour s'y rendre: le Duc d'Yorck y étoit reſté pour l'attendre, & ſon arrivée lui procura un petit ſecours d'argent dont il avoit grand beſoin, n'ayant pas en arrivant dans cette Ville vingt piſtoles de reſte. Son équipage fut augmenté d'un cheval & de deux mulets. Il partit le même ſoir pour Châtres avec pluſieurs Volontaires de la Cour qui l'accompagnoient, & il y trouva l'armée, qui n'étoit arrivée que peu d'heures avant lui. Avant que de commencer la relation de cette Campagne & de celles qui la ſuivirent, il eſt néceſſaire de reprendre d'un peu plus haut, pour expliquer l'état des affaires en France.

La Cour étoit réduite au commencement de cette année aux dernieres extrémités: le nombre des Sujets fideles à leur Roi étoit petit; ceux même qui par leur interêt devoient être le plus attachés au ſalut de l'Etat, étoient

Digitized by Google

les principaux inſtrumens des troubles qui le déchiroient, ſous le prétexte ſpécieux, qui a été dans tous les tems celui des rebellions, d'éloigner de la perſonne du Roi les mauvais Conſeillers. Pour rendre cette plainte plus plauſible, on déclamoit principalement contre le Miniſtre en criant qu'il étoit honteux à la France de ſe laiſſer gouverner par un Etranger, pendant que tant de Princes du Sang étoient & plus propres & plus capables que le Cardinal de ſoutenir le Miniſtere. Ces Princes étoient à la tête des mécontens, ſuivis de la plupart des Seigneurs & des perſonnes les plus qualifiées du Royaume: les Villes les plus conſidérables & la plupart des Parlemens s'étoient déclarés pour eux; & quoique le Duc de Longueville n'eut pas pris ouvertement aucun parti, on ſçavoit bien qu'il panchoit avec toute la Normandie du côté de celui des Princes, & qu'il n'affectoit la neutralité que pour ſe ranger ſans péril du côté des plus forts: quelques propoſitions qu'on lui pût faire de la part du Roi, il trouva toujours des excuſes pour les éluder, & pour ſe diſpenſer de le recevoir dans Roüen, lorſque les Villes les plus conſidérables ne vouloient lui ouvrir leurs portes, & que les plus petites, comme Corbeil, ſuivoient le même exemple, tant le poiſon étoit univerſellement répandu dans le Royaume. AN. 1652.

Les Eſpagnols toujours attentifs à profiter des déſordres de la France, ne négligeoient rien pour les fomenter dans l'eſperance de regagner en peu de tems les Places qu'elle leur avoit priſes, & qui lui avoient coûté tant d'années, tant de travaux, de ſang & d'argent: il y a même beaucoup d'apparence qu'ils avoient de plus vaſtes deſſeins, & qu'ils ſe flattoient d'accabler entierement cette Monarchie, ou au moins de l'affoiblir à un point qu'elle ne ſeroit pas capable de les attaquer de long-tems: mais ils prirent de fauſſes meſures, & leurs précautions toujours outrées firent échoüer tous leurs projets. Outre l'argent & les promeſſes magnifiques qu'ils répandoient parmi les Chefs des mécontens, ils envoyerent de Flandre pour fortifier l'armée des Princes, des troupes ſous le commandement du Duc de Nemours, qui étoit allé exprès à Bruxelles pour demander du ſecours. Elles entrerent en France au commencement du Printems, au nombre d'environ ſept mille hommes, Cavalerie & Infanterie, & paſſerent la Seine à Mantes, dont le Duc de Sulli étoit Gouverneur, & qui auroit pû s'il eût voulu, leur refuſer paſſage, & retarder beaucoup leur jonction avec l'armée des Princes aſſemblée aux environs de Montargis. Depuis cette jonction & la priſe d'Angers par les troupes du Roi, il ne ſe paſſa rien de conſidérable juſqu'à l'affaire de Bleſneau, excepté que M. de Turenne, que

Digitized by Google

AN. 1652. ces Mémoires regardent particulierement, prévint le deſſein que les ennemis avoient de ſe rendre maîtres de Gergeau : ils s'étoient déja ſaiſis d'un bout du pont, & n'auroient point tardé à s'emparer de la Place, qui n'avoit pour toute défenſe qu'une porte & un fort petit nombre de ſoldats, ſi M. de Turenne n'y étoit arrivé fortuitement avec aſſez de troupes pour enpêcher l'exécution de ce projet, dont le ſuccès leur auroit été fort avantageux. Ils furent obligés de ſe retirer avec quelque perte, dont la plus conſidérable fut celle de M. Sirot, Lieutenant Général, un de leurs meilleurs Officiers.

La Cour alla enſuite à Gien, où l'armée paſſa la Loire, & prit des quartiers à l'entour de Bleſneau. Celle des Princes s'avança à Lorris. Ce fut dans cet intervalle que le Prince de Condé partit ſecretement de Guienne, où ſes affaires étoient en mauvais état, pour venir à Paris, où ſa préſence étoit plus néceſſaire. Il ne fut accompagné dans ce dangereux voyage que de quatre ou cinq perſonnes : à peine y fut-il arrivé qu'il fut obligé de partir pour ſe mettre à la tête de l'armée des Princes ; & ayant été informé de l'état où étoient les troupes du Roi, il réſolut de les attaquer dans leurs quartiers, qu'ils avoient été obligés d'étendre au large pour la commodité des fourages. M. de Turenne avoit les ſiens à Briare ; & ceux du Maréchal d'Hocquincourt étoient à Bleſneau. Ce dernier ayant eu avis que l'armée des Princes venoit à lui, ordonna à ſes troupes, en cas d'allarme, de marcher au rendez-vous qu'il leur avoit marqué entre les quartiers de M. de Turenne & les ſiens : il envoya en même-tems des gardes avancées vers les ennemis, & poſta des dragons dans un paſſage, par où, ſuivant toute apparence, ils devoient venir. M. de Turenne ayant auſſi été informé de leur deſſein, alla lui-même trouver M. d'Hocquincourt, qui étoit le plus expoſé, pour l'en avertir.

Les dragons ſur leſquels on s'étoit repoſé, & qu'on crut pouvoir arrêter l'ennemi au paſſage, le ſoûtinrent mal ; ſoit par lâcheté ou par trahiſon, ils ne furent pas plutôt attaqués qu'ils abandonnerent le poſte. M. le Prince pourſuivant ſon avantage, tomba ſur le quartier de M. d'Hocquincourt, qui ne réſiſta pas long-tems, & fut forcé, mais avec aſſez peu de perte de part & d'autre. Les troupes battuës ſe ſauverent à la faveur de la nuit, perdirent tous leurs bagages ; & leur terreur fut ſi grande, qu'elles oublierent le rendez-vous qu'on leur avoit donné : la nuit empêcha les ennemis de les pourſuivre ; mais ils comptoient de battre dès qu'il ſeroit jour M. de Turenne, qu'ils ſçavoient être près d'eux, s'il ne ſe retiroit pas. Le Royau-

Digitized by Google

me entier auroit été dans un péril extrême, ſi cette petite armée eût été miſe en déroute : le Roi pouvoit difficilement éviter de tomber avec toute ſa Cour entre les mains des Princes ; & tout étoit à craindre dans un tems où l'ambition de quelques Grands ne connoiſſoit point de bornes. AN. 1652.

Auſſi-tôt que M. de Turenne fut averti de l'approche des ennemis, il ſortit de ſes quartiers, marcha au rendez-vous, envoyant en même-tems de petits partis, qui ne tarderent pas de l'informer que les quartiers de M. d'Hocquincourt avoient été forcés. La nuit fut ſi obſcure, qu'il ne put pas bien connoître le poſte qu'il avoit pris. Il étoit dangereux d'avancer, les ennemis étant ſi près ; & la retraite n'étoit pas moins hazardeuſe, parce-qu'il ne connoiſſoit pas aſſez le pays : il craignoit d'intimider ſes troupes, & de les mettre en déſordre : il prit le parti de reſter où il étoit, dans l'eſperance de donner par là à ſes troupes diſperſées le tems de le rejoindre. A la pointe du jour, en découvrant les ennemis, il remarqua avec bien de la joye qu'il pouvoit occuper un poſte très-avantageux, où ils ne pouvoient le venir attaquer qu'en paſſant un défilé fort étroit.

Il mit derriere ce défilé ſa petite armée en bataille, ayant un bois d'un côté, & un grand étang de l'autre. Quelques Officiers lui propoſerent de poſter le long du bois des petits partis d'Infanterie, pour mieux défendre les paſſages. Il ne ſuivit point cet avis ; parceque, comme il le dit depuis au Duc d'Yorck, l'Infanterie des ennemis étant de moitié plus nombreuſe que la ſienne, ils n'auroient pas eu beaucoup de peine à la chaſſer du bois, ce qui l'auroit obligé d'aller la ſecourir, & l'auroit ſi fort engagé qu'il n'auroit pû éviter la défaite entiere de ſes troupes. Il jugea plus à propos de laiſſer le bois dégarni, s'éloigna de plus de la portée du mouſquet entre le bois & le défilé ; & dans cette ſituation attendit l'ennemi, qui lui voyant prendre de ſi juſtes meſures, n'oſa point l'attaquer. On demeura de part & d'autre en bataille, ſe contentant de s'obſerver & de ſe canonner, juſqu'à ce que M. de Turenne feignant de ſe retirer, l'ennemi crut trouver l'occaſion de le charger, & marcha en bataille au défilé. Quinze ou vingt eſcadrons l'avoient déja paſſé, quand M. de Turenne faiſant volte face, marcha à eux, & les obligea de ſe retirer avec d'autant plus de déſordre & de précipitation, qu'ils n'avoient point d'autre parti à prendre pour éviter d'être entierement taillés en piéces ; & comme le gros de leur armée s'étoit avancé auprès du défilé, l'armée du Roi reprenant ſon premier poſte fit avec ſon canon une terrible exécution ſur les ennemis, qui étoient en foule l'un deſſus l'autre ; cette canonade dura tout le reſte du jour.

Digitized by Google

AN. 1652. Les troupes du Maréchal d'Hocquincourt arriverent enfin ſur le ſoir, & joignirent M. de Turenne, qui étoit encore en préſence des ennemis, & la partie ne fut plus ſi inégale. On ne ſçait point qui ſe retira le premier ; quoiqu'il en ſoit, M. de Turenne dans cette action importante ſauva par ſa conduite & par ſa fermeté l'Etat, qui n'avoit point de reſſource ſi cette armée eût été défaite, & qui au moins auroit ſouffert des ſecouſſes dont il ſe ſeroit difficilement relevé.

Après ce combat, le Prince de Condé quitta l'armée pour aller à Paris, où il fut reçû avec de grands applaudiſſemens, ſon parti exagerant ſes avantages fort au-delà de ce qui en étoit. Son abſence préjudicia beaucoup aux interêts de la caballe ; il ne reſta perſonne pour commander l'armée en chef ; M. de Tavannes ne commandoit que les troupes de M. le Prince, M. de Valon celles du Duc d'Orleans, & M. de Clinchamps les Eſpagnols : quoiqu'ils euſſent tous trois également du courage & de la capacité, aucun d'eux n'avoit aſſez de tête pour conduire une armée ; & il arriva ce qui arrive toujours lorſqu'on ne reconnoit point un Chef auquel toutes les troupes obéïſſent ; quoique l'interêt fut commun, les vûës étoient différentes, & la jalouſie gâtoit tout. M. de Turenne étoit trop habile pour ne pas profiter de cette méſintelligence : quoique les armées ne fuſſent point à une grande diſtance l'une de l'autre, il ſçut amuſer les ennemis, & regler ſes mouvemens ſi à propos, que faiſant de grandes marches de concert avec la Cour, il ſe gliſſa adroitement entr'eux & Paris ; & quoiqu'il eût un grand tour à faire, ſa diligence fut telle qu'il arriva à Châtres le vingt-quatrième Avril que les ennemis n'étoient qu'à Etampes. La Cour alors pouvoit aller à Paris, comme il avoit été réſolu ; les perſonnes les plus conſidérables du parti du Roi dans cette Ville, & même le Cardinal de Retz, étoient de cet avis : mais ſoit que la Cour manquât de réſolution, ſoit que les artifices des ennemis du Cardinal, qui vouloient l'effrayer, prévaluſſent, elle reſta à Melun, & vint à Corbeil à peu près au même tems que M. de Turenne arriva à Châtres avec l'armée, où le Duc d'Yorck le joignit.

Quelques jours ſe paſſerent ſans qu'il arrivât rien d'important : les partis qu'on envoyoit vers Etampes amenoient ſouvent des chevaux qu'ils enlevoient au fourage, & des priſonniers, qui rapporterent que toute l'armée ennemie étoit en quartier dans la Ville & dans le Fauxbourg. Mademoiſelle envoya un Trompette à M. de Turenne, lui demander un paſſeport pour aller à Paris : elle venoit d'Orleans, que ſa préſence & ſon crédit avoient fait

fait déclarer pour les Princes, & ne pouvoit retourner à Paris ſans paſſer au travers des deux armées. M. de Turenne fit quelque difficulté de lui accorder le paſſeport ſans la permiſſion de la Cour, où il dépêcha un Exprès ; mais avant ſon retour, ayant conſideré qu'il pouvoit tirer quelque avantage de la demande que cette Princeſſe lui faiſoit, & ſçachant le jour qu'elle devoit arriver à Etampes, il lui envoya le paſſeport. On ſçut par des partis que les ennemis n'avoient point été au fourage depuis deux ou trois jours, d'où M. de Turenne conjectura qu'elle devoit voir l'armée en bataille ce jour-là, qui étoit le troiſième de Mai ; que le lendemain elle partiroit pour Paris ; que les ennemis n'allant au fourage que le quatrième, ils ſeroient obligés d'en faire un grand, après l'avoir differé ſi long-tems ; que comme la plûpart des Officiers Généraux ne manqueroient point d'accompagner Mademoiſelle une partie du chemin, ce fourage ſe feroit ſans beaucoup de précautions. Toutes ces circonſtances ayant été bien conſiderées, il réſolut avec M. d'Hocquincourt de marcher toute la nuit avec l'armée : on ne laiſſa dans Châtres que cent chevaux & un Régiment d'Infanterie pour garder la ville & le bagage. En une heure de tems toute l'armée fut en mouvement : on commença à marcher à huit heures du ſoir avec un grand ſilence & beaucoup d'ordre : le deſſein étoit de ſe poſter entre l'armée ennemie & Orleans, pour couper les fourageurs qu'on crut trouver en campagne de ce côté-là. AN. 1652.

On paſſa tous les défilés avant le lever du ſoleil ; M. d'Hocquincourt menoit l'avant-garde, étant ſon tour. Il fallut faire un petit circuit pour ſe mettre entre Etampes & Orleans ; & l'armée y étant arrivée, commençoit à ſe mettre en bataille, lorſque des coureurs qui avoient été envoyés à la découverte, rapporterent que les ennemis, au lieu d'être au fourage, avoient à une lieuë de-là leur armée en bataille, dans une plaine au-deſſus d'Etampes. On prit auſſi-tôt le parti de marcher à eux, dans la réſolution de les combattre ; mais dès qu'ils apperçurent ſur la hauteur l'armée du Roi, dont la marche leur avoit été juſques-là inconnuë, ils commencerent à ſe retirer dans la ville : on fit avancer la Cavalerie au grand trot, dans l'eſperance de charger leur arriere-garde avant qu'elle pût être à couvert ; & l'Infanterie & le canon eurent ordre de ſuivre avec toute la diligence poſſible.

Les ennemis au lieu d'aller ce jour-là au fourage, comme on l'avoit jugé, firent ſortir leur armée pour la faire voir en bataille à Mademoiſelle, qui devoit partir le matin. Quand leurs Généraux apperçurent l'armée du

AN. 1652. Roi, ils lui demanderent ſon avis ; elle répondit, qu'ils euſſent à ſuivre les ordres de M. le Duc d'Orleans & du Prince de Condé, & ſe mit auſſitôt en chemin. Ils firent rentrer l'armée dans la ville avec tant de diligence, qu'avant que M. de Turenne & M. d'Hocquincourt eurent gagné la hauteur au-deſſus de la ville, les ennemis étoient en ſûreté. Cette retraite précipitée fit prendre une nouvelle réſolution d'attaquer les fauxbourgs : on envoya ordre à l'Infanterie de s'y diſpoſer en marchant, & de faire ſes détachemens.

Etampes eſt ſituée dans un fond ; une petite riviere coule le long de ſes murailles, & va tomber dans la Seine à Corbeil ; le côté de la Ville & du fauxbourg qui eſt ſur la droite en venant de Châtres, eſt commandé par une petite hauteur, dont toute la plaine ſe peut découvrir du haut d'une tour ronde des plus élevées qui ſe voyent ; les murailles ſont flanquées de petites tours, qui ne ſont point à l'épreuve du canon ; elles ne ſont entourées que d'un foſſé ſec du côté de Châtres ; le fauxbourg vers Orleans eſt environné de la riviere & d'un ruiſſeau qui ſe joignent à la porte d'Orleans, par laquelle ſeule la ville peut avoir communication avec ce fauxbourg. Les ennemis y avoient neuf Régimens d'Infanterie, entr'autres ceux de Condé, de Conti & de Bourgogne ; les troupes auxiliaires des Pays-bas ; ſçavoir, Berlo, Pleur, Vange, la Motte, Pelnitz, &c. & environ cinq cens chevaux. Ils s'y étoient retranchés à la faveur du ruiſſeau, qui couvroit tout un côté, à la réſerve d'un petit eſpace près de la porte, où ils avoient élevé une bonne ligne.

L'Infanterie de l'armée du Roi attaqua les ennemis en arrivant ; elle attendit à peine le canon, dont on tira deux ou trois coups contre les retranchemens, plutôt pour faire connoître qu'il étoit arrivé, que pour l'exécution qu'on en pouvoit attendre. L'Infanterie de M. d'Hocquincourt, qui avoit la droite, fit ſon attaque du côté du ruiſſeau : elle marcha juſqu'au bord, eſſuyant le feu des ennemis ; mais des Officiers l'ayant ſondé avec leurs piques, & trouvé plus profond qu'on n'avoit crû, on ſe retira en bon ordre, & on marcha un peu plus haut vers un moulin.

M. de Turenne fit attaquer par M. de Gadagne, Lieutenant Colonel du Régiment de la Marine, près de la ville à la gauche, qui n'étant défenduë que d'une ligne, fut emportée ſans beaucoup de réſiſtance. Il n'y eut que cet endroit qui fut mal défendu, quoiqu'il fût le plus de conſéquence ; car étant pris, il n'y avoit plus de communication entre la ville & le fauxbourg. On fit immédiatement après des barricades au travers de la ruë, vis-à-vis

Digitized by Google

la porte : M. de Turenne fit entrer par là toute ſon Infanterie, qui fit des passages à la Cavalerie, à la tête de laquelle entra le Maréchal d'Hocquincourt ; mais il étoit venu avec tant de précipitation, qu'il oublia de donner ſes ordres au reſte de ſon aîle ſur ce qu'elle avoit à faire, tellement qu'elle ſuivoit toute entiere dans le fauxbourg, ſi M. de Turenne s'en étant apperçû, ne fût allé les arrêter tous, à la réſerve de deux ou trois des premiers eſcadrons qui étoient déja entrés. Il leur ordonna d'aller occuper la hauteur où ſa Cavalerie étoit poſtée ; parcequ'il en avoit dans le fauxbourg plus que ſuffiſamment pour ſoûtenir l'Infanterie ; & s'il y en étoit entré un plus grand nombre, les ennemis qui étoient dans la ville en auroient pû prendre avantage, en ſortant par l'autre porte, & tomber ſur la Cavalerie qui étoit dehors ; car ſans compter ce qu'ils avoient de troupes dans le fauxbourg, ils avoient dans la ville autant de Cavalerie & d'Infanterie qu'il y en avoit dans l'armée du Roi. AN. 1652.

Cependant le Régiment de Picardie avec le reſte de l'Infanterie de M. d'Hocquincourt, paſſa le ruiſſeau au moulin, attaqua les ennemis vigoureuſement, qui ſe défendirent de même ; & après avoir été forcés, firent ferme de muraille en muraille, & de poſte en poſte. D'un autre côté, l'Infanterie de M. de Turenne ayant achevé ſa traverſe contre la Ville, tourna à droite, & attaqua en flanc le Régiment de Bourgogne, qui défendoit la ligne ; mais quoique l'attaque fût des plus violentes, & que le canon les déſolât, ils diſputerent opiniâtrement toutes les murailles qui ſervoient de clôtures aux jardins, dont les derrieres aboutiſſoient à la ligne : ils y avoient fait des ouvertures pour paſſer ſix hommes de front, en marchant le long de cette ligne. Ce fut là où leur réſiſtance fut ſi vigoureuſe, qu'ils chaſſerent les attaquans des murailles qu'ils avoient gagnées, les repouſſerent ſi loin & les mirent dans un ſi grand déſordre, que ſans le Régiment de Turenne qui arrêta leur impétuoſité, & donna le tems aux autres de ſe rallier, on couroit riſque de perdre tout l'avantage qu'on venoit de gagner ; mais l'effort des ennemis ayant été ſoûtenu, on les pouſſa derechef de muraille en muraille, juſqu'à la derniere, où reprenant vigueur, ils repouſſerent une ſeconde fois les attaquans dans un enclos voiſin, & en firent un grand carnage.

On les avoit pourſuivi la derniere fois avec trop d'ardeur & ſi peu d'ordre, que les Cavaliers & les Fantaſſins étoient peſle-meſle. Les ennemis ne pouſſerent pas plus loin leur avantage ; ils ſe contenterent d'avoir conſervé leur derniere muraille, pendant que les attaquans ſe rallierent à l'a-

AN. 1652. bri de celle qui étoit la plus proche ; de sorte qu'il resta un enclos entre deux : on se contenta pour un tems de faire grand feu de part & d'autre. Le Duc d'Yorck qui étoit présent à cette chaude attaque, y vit un Officier des ennemis, nommé Dumont, qui étoit Major de Condé, entreprendre une action capable d'arrêter le cours de cette victoire, s'il eût été soûtenu : il sortit de son rang la pique à la main ; & s'avançant vingt pas, qui étoit la largeur de l'enclos, il s'exposa à tout le feu des attaquans ; mais n'étant suivi de personne, il fut contraint de se retirer. Il fit jusqu'à trois fois cette dangereuse manœuvre, sans recevoir la moindre blessure ; elle donna de l'émulation aux troupes du Roi. Il étoit dangereux d'aller droit à la breche ou à l'ouverture, qui étoit défenduë par tant de braves gens. Un Officier dont on a oublié le nom, sortit de l'ouverture de la muraille que les attaquans occupoient ; & à la vûë des ennemis s'avança jusques contre celle qu'ils défendoient : il fut suivi d'autant des siens qui purent se mettre à couvert du feu. L'enclos, comme il a déja été remarqué, étoit étroit, & il n'y avoit plus qu'une muraille entre les deux partis : il se fit là une maniere de combat singuliere ; la muraille étant bâtie de grosses pierres, on se les rouloit les uns sur les autres ; & elle commençoit à diminuer considérablement, lorsque les troupes du Roi ayant reconnu une petite hauteur d'où on pouvoit battre les ennemis à revers, on tira sur eux si à propos, que se voyant attaqués en flanc & de front, & la place n'étant pas tenable, ils abandonnerent leur derniere muraille, & se retirerent dans une Eglise voisine, où le Régiment de Picardie avoit aussi poussé ceux qu'il avoit attaqués ; ils ne pouvoient pas s'y défendre, & demanderent quartier, qui leur fut accordé. Leur Cavalerie passa le ruisseau, & se sauva après avoir perdu le Baron de Briole qui la commandoit, & le Comte de Furstemberg, qui furent tués.

Pendant qu'on combattoit dans le fauxbourg, les ennemis qui étoient dans la Ville firent quelques sorties pour forcer la barricade, & pousserent si vivement les troupes du Roi, que si M. de Turenne ne s'étoit avancé lui-même pour les soûtenir avec un escadron de sa Cavalerie jusqu'à la portée du pistolet de la Ville, la barricade couroit grand risque d'être emportée. Tout dépendoit de ce poste, dont la perte auroit entraîné la défaite entiere des troupes qui étoient actuellement aux mains dans le fauxbourg ; mais le secours que M. de Turenne donna si à propos, les munitions qu'il fit distribuer, & la fermeté de M. de Gadagne, rendirent inutiles les efforts des ennemis, qui firent encore deux autres sorties, où ils furent repoussés avec perte.

Digitized by Google

Des neuf Régimens d'Infanterie que les ennemis avoient dans ce fauxbourg, à peine ſe ſauva-t'il un homme : il y en eut neuf cens de tués, & dix-ſept cens priſonniers. Les principaux de ces derniers furent Briol, Maréchal de Camp, Montal qui commandoit le Régiment de Condé, Dumont, Major du même Régiment, que le Duc d'Yorck reconnut être le même qui s'étoit diſtingué avec tant de bravoure à l'attaque de la derniere muraille ; le Baron de Berlo, Maréchal de bataille, Vange, Pleur, la Motte. L'armée du Roi perdit au moins cinq cens hommes, parmi leſquels il n'y eut perſonne de remarque : le jeune Comte de Quincé reçut un coup de mouſquet au travers du corps, & le Comte Carlo de Broglio un dans le bras, dont ils guérirent tous deux. AN. 1652.

Cette action fut également hardie & heureuſe ; les Généraux ne l'auroient point entrepriſe s'ils euſſent connu la foibleſſe de leur Infanterie, qui ne montoit pas à deux mille hommes, au lieu qu'elle devoit être au moins de cinq mille ; la marche s'étant faite ſoudainement & dans l'obſcurité, tous les Soldats qui étoient en détachement ne purent joindre l'armée que quand l'attaque fut finie. Les ennemis avoient trois mille hommes d'Infanterie dans la Ville, & un pareil nombre dans le fauxbourg, ſans la Cavalerie ; mais le déſordre qu'on remarqua parmi eux en arrivant ſur la hauteur, la confuſion avec laquelle ils ſe retirerent, & le peu de concert qu'il y a d'ordinaire où le commandement eſt diviſé, déterminerent probablement à les attaquer.

Si les ennemis avoient été attentifs ſur les fautes de l'armée du Roi, ils euſſent pû profiter d'une belle occaſion de la défaire dans ſa retraite. M. d'Hocquincourt ſans ſe mettre en peine ſi M. de Turenne le ſuivoit avec l'arriere-garde, qu'il fut long-tems à raſſembler, à cauſe du grand nombre de Soldats qui s'amuſoient à piller le fauxbourg, marcha avec l'avant-garde, ſans faire aucune alte, droit à Etrechi : les ennemis pouvoient, ſortant par la porte de Paris, ſe mettre entre l'un & l'autre, & les battre tous deux ; mais ils ſe contenterent d'attaquer l'arriere-garde, comme elle ſe retiroit du côté de la barricade, & la preſſerent ſi vivement, que M. de Turenne fut obligé d'y aller en perſonne avec de la Cavalerie, pour la dégager. En arrivant ſur la hauteur, le Chevalier Berkeley l'avertit que l'avant-garde étoit partie ; à quoi il répondit, en hauſſant les épaules, qu'il étoit trop tard d'y remédier : le danger étoit d'autant plus grand qu'on avoit l'embarras des priſonniers qu'on amenoit. On marcha avec toute la diligence poſſible ; & la crainte ne ceſſa qu'en arrivant à Etrechi. Le lendemain toute l'armée retourna à Châtres.

Digitized by Google

AN. 1652. Ce ſuccès releva conſidérablement les affaires du Roi & le courage du Cardinal, qui envoya ordre à M. de Turenne de bloquer les ennemis dans Etampes, où ils commençoient à manquer de fourages. Avant que tout pût être prêt, ceux autour de Châtres étant entierement conſommés, il fallut que l'armée marchât à Palaiſeau, où elle reſta juſqu'au vingt-ſix, qu'elle vint camper près d'Etrechi, & le lendemain elle s'avança à une lieuë d'Etampes. On travailla à une ligne de contrevallation à la portée du mouſquet de la Place, ſur la croupe de la montagne : auſſi-tôt que les ennemis s'en apperçurent, ils firent de fréquentes ſorties pour interrompre l'ouvrage, dans l'une deſquelles ils couperent environ cent travailleurs avant que la garde pût être à cheval ; mais ils furent vigoureuſement repouſſés par le Marquis de Richelieu qui la commandoit. Le lendemain ſes lignes furent preſque achevées : elles ne pûrent être que médiocres, à cauſe de la qualité du terrain fort pierreux, & du manque d'outils & de bois, n'y en ayant point du tout aux environs.

On logea de l'Infanterie dans les ruines du fauxbourg, que les ennemis avoient brûlé quand ils ſçûrent qu'on retournoit les attaquer. L'armée étoit campée plus près de la Place que la portée du canon, qui n'incommodoit point, parcequ'elle eſt dans un fond ; mais les ennemis pouvoient découvrir du haut d'une tour fort élevée, dont on a déja parlé, tout ce qui ſe paſſoit dans le Camp ; ce qui leur étoit fort avantageux. On dreſſa un pont ſur la riviere, pour les empêcher d'aller au fourage ; & on ſe diſpoſoit à en faire pluſieurs autres, qui les auroient reſſerrés & affamés en peu de tems, lorſque le Duc de Lorraine vint rompre toutes ces meſures. Ce Prince avoit donné au Cardinal des aſſurances ſi poſitives de demeurer attaché à ſes interêts, qu'il envoya ordre au Maréchal de la Ferté, Gouverneur de la Lorraine, de permettre au Duc de raſſembler ſes troupes, qui étoient diſperſées ; mais elles ne furent pas plutôt en Corps, qu'il marcha droit en France, & ſe déclara pour les Princes, avec leſquels il avoit traité ſecretement dans le même tems qu'il étoit en négociation avec le Cardinal.

Ce contretems obligea M. de Turenne à changer de deſſein, & à attaquer Etampes de vive force, prévoyant que s'il ne la prenoit pas promptement, le Duc de Lorraine viendroit la ſecourir. On travailla dans cette vûë avec toute la diligence poſſible à élever les batteries, ſes unes ſur les lignes, & d'autres dans le fond, contre la porte d'Orleans, qu'on battit, & en même-tems la muraille entre cette porte & la grande tour, dans le deſſein d'inſulter un ouvrage avancé, que les ennemis y avoient fait un peu

Digitized by Google

plus près de la porte que de la tour. La nuit M. de Gadagne avec mille hommes commandés, y donna l'attaque ; & après quelque réſiſtance s'en rendit maître ſans perte conſidérable, quoique les murailles de la Place ne fuſſent qu'à la portée du piſtolet. On avoit fait ſortir du Camp de la Cavalerie, qu'on plaça entre la Ville & les lignes du côté de la hauteur, pour empêcher que M. de Gadagne ne fut ſurpris par derriere : on la fit rentrer à la pointe du jour ; mais auſſi-tôt que le ſoleil fut levé, les ennemis ſortirent le long du foſſé pour attaquer l'ouvrage par derriere, pendant que de la Place on l'attaquoit de front : quoique M. de Gadagne fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un bon Officier, il en fut chaſſé, & ne fit ſa retraite qu'avec beaucoup de peine le long du foſſé, vers une barricade qu'il avoit fait faire devant la porte d'Orleans : on le crut perdu, parcequ'il ne revint pas d'abord avec ſes gens ; auſſi n'échapa-t'il que par un grand bonheur, s'étant trouvé engagé au milieu de la Cavalerie des ennemis avec deux ou trois Sergens & autant de mouſquetaires, qui ne l'abandonnerent point, & l'aiderent avec beaucoup de bravoure à ſe dégager. Il ne fut point bleſſé, quoiqu'il reçût plus de vingt coups d'épée & de pique dans ſon buſle, dont la bonté le préſerva. M. de Turenne étoit allé au Camp quand cette affaire arriva, ayant été toute la nuit dans les lignes : dès qu'il entendit l'allarme, il fit marcher toute l'Infanterie de ſon quartier ; & ſon Régiment arrivant le premier, il lui ordonna de regagner l'ouvrage : ce Régiment marcha auſſi-tôt à la vûë des deux armées ; & ſans qu'on fit la moindre diverſion, ni qu'on tirât un ſeul coup de canon pour favoriſer l'attaque, il avança précedé de quelques Soldats commandés de ceux qui avoient été chaſſés de l'ouvrage ; mais un Capitaine de Picardie qui les conduiſoit ayant été tué, ils s'enfuirent, & entraînerent avec eux une partie des mouſquetaires de la gauche du Régiment. Cet accident ne fut point capable de le rebuter. Les Capitaines prirent en main les drapeaux, & allerent à la tête de leurs Soldats ſans tirer un coup, juſqu'à ce qu'ils arriverent au pied de l'ouvrage, qui étoit plein d'ennemis. Alors les attaquans firent une décharge de toute leur mouſqueterie ; & s'étant avancés à la longueur de la pique, ils chargerent l'ennemi avec tant de réſolution & de bravoure, qu'ils emporterent l'ouvrage, & s'y logerent : ils ne perdirent qu'un Capitaine de leur Régiment, un ou deux Officiers ſubalternes & peu de Soldats, quoiqu'ils euſſent long-tems eſſuyé le feu des ennemis que rien n'empêchoit de tirer juſte, puiſque pendant toute cette action on ne tira pas un ſeul coup de canon ni de mouſquet du côté de l'armée du Roi.

AN. 1652.

AN. 1652. Tous ceux qui furent témoins de cette action avoüerent qu'ils n'en avoient jamais vû une plus hardie & plus chaude ; M. de Turenne lui-même & les Officiers les plus experimentés crurent qu'il auroit été impoſſible de pouſſer ſi loin la bravoure, ſi les drapeaux n'avoient toûjours été devant les yeux des Soldats ; & ce fut en partie ce qui enſuite détermina les Régimens à en prendre de nouveaux, les vieux Corps auſſi bien que les autres ayant juſques-là affecté une gloire mal entenduë d'avoir leurs drapeaux ſi déchirés, que le plus ſouvent il ne reſtoit que le bâton. Le Régiment de Turenne étoit le ſeul qui en avoit alors de plus entiers, ſans excepter les Gardes Françoiſes ; car il n'y avoit point de Suiſſes dans cette armée.

Il ſembloit après cette affaire qu'on dût être en repos le reſte de cette journée ; mais les ennemis ſe ſouvenant de la facilité avec laquelle ils avoient regagné l'ouvrage le matin, & en conſidérant l'importance, réſolurent de l'attaquer une ſeconde fois, & d'inſulter en même-tems les lignes. L'après-midi ſur les trois heures, ils ſortirent avec vingt eſcadrons & cinq bataillons. M. de Turenne qui heureuſement ſe trouva dans les lignes, commanda aux troupes de marcher à leurs poſtes, & envoya ordre à toute l'Infanterie qui étoit au Camp de le venir joindre : cependant pour gagner du tems, il fit ſortir des lignes trois eſcadrons commandés par le Comte de Rennel, pour charger le premier Corps des ennemis qui approchoit ; ce qu'il fit avec beaucoup de fermeté, juſqu'à ce que ne pouvant plus ſoûtenir une partie ſi inégale, il fut pouſſé juſques dans les lignes mêmes dont le foſſé étoit ſi peu conſidérable, que des Cavaliers qui ne pûrent point entrer par l'avenuë, ſauterent par deſſus, & il y eut fort peu de chevaux qui y tomberent. Le Comte de Schomberg, qui n'étoit alors que Volontaire, fut bleſſé au bras droit en faiſant ferme dans l'avenuë, à laquelle il n'y avoit point de barriere, parcequ'il ne s'étoit pas trouvé aſſez de bois dans le pays pour en faire une. M. de Turenne dans le tems qu'il fit ſortir le Comte de Rennel, avança lui-même avec deux eſcadrons qui lui reſtoient vers l'avenuë, croyant que l'ennemi y feroit ſes principaux efforts. Les choſes ſe trouverent dans un triſte état ; il ne venoit point de troupes au ſecours ; l'ennemi approchoit avec trois bataillons & pluſieurs eſcadrons, dont quelques-uns n'étoient qu'à la portée du piſtolet, attendant l'Infanterie, qui n'étoit qu'à demie portée du mouſquet. Il n'y avoit dans les lignes pour ſe défendre que deux eſcadrons de Cavalerie, quelques ſentinelles d'eſpace en eſpace, qui au lieu d'incommoder les ennemis, faiſoient voir beaucoup de foibleſſe : il n'y avoit point de canoniers aux batte-

ries,

Digitized by Google

ties, & point d'eſpérance d'aucun renfort conſidérable d'Infanterie qui pût arriver dans une néceſſité ſi preſſante, la plupart ayant été envoyée au fauxbourg d'Orleans à cauſe de l'action du matin. On ſe croyoit enfin ſi près d'être attaqué, que le Duc d'Yorck qui montoit un cheval d'amble, ne crut point avoir le tems d'en changer, quoiqu'on lui en eût amené un de bataille, ni de prendre ſes armes, qu'il ſe fit mettre étant à cheval. Il arriva dans le même moment deux cens mouſquetaires du Régiment aux Gardes; c'étoit tout ce qu'on avoit pû ramaſſer au Camp. M. de Turenne leur recommanda ſans s'amuſer à tirer tous enſemble, de bien ajuſter leurs coups; ce qu'ils firent ſi à propos, que jamais un ſi petit nombre de Soldats n'a fait tant d'exécution: ils jetterent bas à la premiere décharge tant d'Officiers & de Cavaliers, & éclaircirent tellement les trois premiers eſcadrons qu'ils jugerent à propos de s'éloigner. Ils tirerent enſuite ſur l'Infanterie, qui avançoit toujours; mais par bonheur elle trouva en avançant un petit rideau qui la couvroit juſqu'à la tête, dont l'abri lui parut ſi agréable, que ni exhortation, ni coups, ni menaces ne furent point capables de la faire aller plus avant: elle ſe contenta de faire grand feu ſur les lignes, juſqu'à ce que la Cavalerie des autres quartiers arrivant au ſecours des lignes, les ennemis ſongerent à ſe retirer. AN. 1652.

Ils ne furent pas plus heureux à l'attaque de l'ouvrage; car ayant plus de chemin à faire pour y arriver, ceux qui le gardoient eurent le tems de ſe préparer à les recevoir. M. de Traci qui commandoit la Cavalerie Allemande qui étoit au ſervice du Roi de France, ayant été averti dans ſon quartier de ce qui ſe paſſoit, jugea à propos de marcher entre les lignes & la Ville: il rencontra ceux des ennemis qui alloient attaquer l'ouvrage: quoiqu'il n'eût que quatre eſcadrons, & qu'il fût fort inférieur en nombre, il les chargea ſi bruſquement, que les ayant arrêtés, il donna le tems à d'autres troupes commandées par le Marquis de Richelieu, de le venir ſeconder. Avec ce renfort les ennemis furent chargés une ſeconde fois, & forcés de ſe retirer en grand déſordre; mais comme ils étoient près de la Ville, il auroit été dangereux de les pouſſer trop loin. La plupart des troupes du Roi arrivant aux lignes, & les ennemis ſe retirant, pluſieurs Officiers preſſerent M. de Turenne de les pourſuivre, auſquels il répondit que comme ils étoient trop près de leurs murailles, on ne pourroit pas leur faire grand mal, & qu'on s'expoſeroit à perdre trop de monde, & au danger d'être forcé de ſe retirer en déſordre.

Les ennemis furent ſi maltraités dans cette entrepriſe, où ils perdirent

AN. 1652. beaucoup de monde & plus de ſoixante Officiers, qu'il ne leur prit plus envie de ſe commettre davantage. On les preſſa vivement du côté de la porte d'Orleans & de l'ouvrage avancé qu'on leur avoit pris ; & le mineur étoit déja logé à la muraille, quand on apprit que M. de Lorraine marchoit avec toute la diligence poſſible vers Paris, & qu'on lui préparoit un pont de batteaux un peu au-deſſus de Charenton. Cette nouvelle obligea M. de Turenne à lever le ſiége, pour ne pas s'expoſer à être enfermé entre deux armées ennemies : on retira d'abord le canon des batteries qui étoient les plus proches de la Ville ; mais on étoit ſi mal fourni d'attelages, que quoique la Cour eût envoyé tous les chevaux de caroſſe qui s'y trouverent, juſqu'à ceux du Roi & de la Reine, on ne put faire marcher que la moitié de l'artillerie le jour avant qu'on décampa, & il faliut attendre le retour des chevaux pour emmener l'autre.

On commença le ſept Juin, l'armée étant en bataille, à retirer les troupes qui étoient dans l'ouvrage avancé : M. de Navailles qui y commandoit, fit ſa retraite en bon ordre, quoique l'ennemi le preſſat aſſez vivement. Enſuite l'armée ſe mit en marche, après avoir mis le feu aux huttes : pendant que la premiere ligne faiſoit alte, la ſeconde avançoit environ cinq cens pas, après quoi elle faiſoit volte face vers la Ville ; enſuite la premiere s'ébranloit, & marchoit à petit pas, juſqu'à ce qu'elle eût gagné les intervales de la ſeconde ligne, & continuant juſqu'à ce qu'elle fut arrivée par delà à la diſtance de cinq cens pas, elle faiſoit alte & volte face du côté de l'ennemi, comme avoit fait la ſeconde, qui recommençoit le même mouvement. De cette maniere l'armée ſe retira l'eſpace d'une lieuë, & le ſpectacle en étoit fort beau. Les ennemis ſuivirent la premiere ligne dans ſon premier mouvement, eſcarmouchant en grand nombre ; mais enſuite ils n'entreprirent rien qui pût donner de l'inquietude. L'armée étant arrivée à Etrechi y reſta deux ou trois jours ; elle fut camper enſuite à Itterville près de Corbeil, & de-là à Balancourt, où M. de Turenne ayant appris que le Duc de Lorraine étoit arrivé à Villeneuve S. Georges, il marcha promptement, dans le deſſein de l'attaquer avant qu'il pût être joint par les ennemis qu'on avoit laiſſés dans Etampes. Le quatorze l'armée paſſa la Seine à Corbeil, & fit tant de diligence qu'elle ſurprit l'ennemi lorſqu'il s'y attendoit le moins. Ce fut ſur les deux heures après-midi qu'on ſe trouva en préſence ; mais on ne put point combattre, parcequ'il ſe trouva un ruiſſeau entre deux, qui tombe de la Brie dans la Seine : on le cotoya ſans perdre de tems, juſqu'à ce qu'on trouvât un paſſage. L'ar-

Digitized by Google

mée marcha toute la nuit, & laiſſant les forêts ſur la gauche, l'avant-garde arriva à la pointe du jour à Gros bois. Beaujeu qui étoit employé par le Cardinal auprès du Duc de Lorraine, y vint avec Dagecourt, Capitaine des Gardes de ce Prince, trouver M. de Turenne, pour lui faire des propoſitions de ſa part, dont la principale & la plus preſſante étoit qu'il n'avançât point; mais il ne ſe laiſſa point ſurprendre à ſes artifices: il continua ſa marche; & ayant appris que le Roi d'Angleterre étoit arrivé la même nuit dans l'armée du Duc, pour travailler à la négociation qui étoit ſur le tapis entre lui & le Cardinal, il pria le Duc d'Yorck de l'y aller trouver; ce qu'il accepta d'autant plus volontiers, que le Roi ſon frere lui avoit fait dire qu'il ſeroit bien aiſe de lui parler, & qu'il avoit la parole de M. de Lorraine pour ſon retour. AN. 1652.

Ce qui cauſa la venuë du Roi d'Angleterre à l'armée du Duc de Lorraine, fut la priere qu'il fit à Sa Majeſté d'être le médiateur entre lui & la Cour de France, de vouloir être le garant du traité qui étoit ſur le point d'être conclu, & à cet effet de lui faire l'honneur de venir à ſon armée, pour après l'affaire conſommée le mener à la Cour, qui étoit à Melun. Le Roi d'Angleterre ayant reçû à Paris la lettre de M. de Lorraine, par laquelle il lui faiſoit ces propoſitions, fut immédiatement les communiquer à la Reine ſa mere, qui étoit à Chaillot: comme elle connoiſſoit que ce Duc agiſſoit rarement de bonne foi, elle ne fut point d'avis que le Roi fût ſa caution; mais la paſſion qu'il avoit de contribuer à une affaire qui pouvoit être ſi avantageuſe à la Cour, le détermina par deſſus toute autre conſidération. Il partit dans le même inſtant, prenant dans ſon caroſſe les Lords Rocheſter, Jermin & Crofts: il apprit en arrivant à Charenton, que les deux armées étoient en préſence, & on croit qu'il y trouva un Exprès du Duc, pour le prier de ſe hâter. En arrivant à Villeneuve S. Georges, il trouva ce Prince fort intrigué & inquiet, à cauſe du voiſinage importun de M. de Turenne. Ce fut alors que M. de Beaujeu & le Capitaine des Gardes lui furent envoyés avec les propoſitions: cependant dans l'incertitude du ſuccès du traitté, M. de Lorraine ſe prépara au combat; il ſe poſta avec tout l'avantage que le terrain pouvoit lui donner; il fit faire pendant la nuit avec une diligence extrême cinq redoutes, pour couvrir le front de ſon armée, qui étoit d'environ cinq mille hommes de Cavalerie & trois mille d'Infanterie, avec un petit train d'artillerie; il mit la plus grande partie de ſon Infanterie dans les cinq redoutes, & le reſte en réſerve derriere celle du milieu en un gros bataillon; la plupart de ſon canon étoit

AN. 1652. ſur une hauteur au-deſſus de la Ville, proche d'une Juſtice ; ſa Cavalerie étoit ſur deux lignes derriere les redoutes : il avoit un grand bois à ſa droite, la Ville à ſa gauche, par où on ne pouvoit point l'attaquer, parcequ'il y avoit une hauteur fort eſcarpée : dans cette ſituation où il montra beaucoup d'expérience & d'habileté, il attendit le combat ou la concluſion du traitté.

Le Duc d'Yorck en arrivant à Villeneuve S. Georges ſut trouver le Roi ſon frere, qui lui dit ce qui l'y avoit amené, & le pria de mettre tout en uſage pour faire réuſſir le traitté, de maniere qu'il pût ſe tirer avec honneur d'une affaire ſi épineuſe, étant fort embaraſſé ſur le parti qu'il devoit prendre en cas que les deux armées en vinſſent aux mains ; il ne lui convenoit point à la veille d'une bataille de ſe retirer ſans en partager l'honneur ; le Duc de Lorraine l'avoit invité à venir l'aider à faire ſon traitté avec la France ; il lui avoit des obligations particulieres, & ſe trouvoit dans ſon quartier, où il avoit logé une nuit ; d'un autre côté, il étoit ſous la protection du Roi de France, & dans ſes Etats ; il en recevoit penſion, qui eſt le ſeul ſecours apparent qu'il eût dans cette conjoncture pour ſubſiſter ; mais la principale conſidération étoit qu'en combattant pour le Duc de Lorraine, il ſembleroit ſoûtenir la rebellion contre un Roi légitime, & pour cette même raiſon il n'y demeuroit qu'avec une extrême répugnance, connoiſſant le mauvais effet que cela pouvoit faire dans le monde : cependant il ne voyoit point comment il ſe pouvoit retirer avec honneur. Dans cette perplexité il demanda au Duc d'Yorck quelle propoſition il apportoit ; le Duc lui dit en peu de mots, que M. de Turenne demandoit qu'on ceſſât immédiatement de travailler au pont que M. de Lorraine faiſoit faire ſur la Seine ; qu'il s'engageât de ſortir des terres de France dans quinze jours, & qu'en même-tems il engageât ſa parole de ne jamais donner aucun ſecours aux Princes ; qu'à l'égard du premier article, M. de Varenne, qui étoit venu exprès avec lui, avoit ordre d'en voir lui-même l'exécution, & que ſans ce préliminaire M. de Turenne ne vouloit rien entendre. Le Roi qui ſçavoit les engagemens que M. de Lorraine avoit avec les Princes, répondit qu'il craignoit fort que ce Duc ne voudroit jamais ſigner des conditions ſi dures : le Duc d'Yorck répliqua que M. de Turenne n'en démordroit aſſurément pas. Dans le même-tems M. de Lorraine entra dans la chambre ; le Duc d'Yorck lui préſenta auſſi-tôt le projet du traitté ; il le reçut d'un air railleur, qui lui étoit ordinaire, mais qui étoit un peu forcé pour le coup : il conſentit d'abord au premier

Digitized by Google

article, & envoya sur le champ un Officier avec M. de Varenne pour faire cesser l'ouvrage du pont ; mais pour les autres il protesta que rien ne le pourroit obliger à se soûmettre à des conditions si honteuses. Le Duc lui demanda s'il souhaittoit qu'il portât cette réponse ; il répondit qu'il n'en pouvoit point donner d'autre ; & s'imaginant que ce jeune Prince avoit plus d'inclination pour une bataille que pour un accommodement, il pria le Roi d'Angleterre d'envoyer avec lui le Lord Jermin, pour essayer d'obtenir de M. de Turenne des conditions plus supportables. AN. 1652.

M. de Turenne cependant ne perdoit point de tems, & avançoit avec tant de diligence que le Duc d'Yorck & le Lord Jermin trouverent à une lieuë des Lorrains son armée, qui marchoit toujours en bataille. Ce Prince lui rapporta la réponse de M. de Lorraine, & le Lord Jermin n'obmit rien de ce qu'il crut capable de le faire désister de ce qui paroissoit trop rude dans ses propositions ; mais il n'en voulut rien relâcher, & Jermin retourna porter au Duc le résultat de sa tentative. Il pria instamment le Duc d'Yorck de retourner avec lui, dans l'esperance de gagner du tems, & que M. de Turenne n'attaqueroit point qu'il ne fût revenu avec une réponse finale ; mais il le refusa absolument, l'assurant que ce Général n'étoit pas capable de perdre son tems, puisqu'il sçavoit que l'armée d'Etampes le suivoit de si près ; qu'on craignoit à tout moment de la voir paroître de l'autre côté de la riviere ; qu'ainsi il ne doutoit point que les armées seroient engagées avant qu'il pût être de retour : il ajoûta en souriant que sa présence ne hâteroit pas le Duc de Lorraine à finir plutôt l'affaire, & que l'approche de M. de Turenne le détermineroit bien mieux à la conclure. Le Lord Jermin partit ; & l'armée continuant de marcher n'étoit pas plus éloignée des ennemis que la portée du canon, quand le Roi d'Angleterre vint lui-même trouver M. de Turenne pour faire les derniers efforts : le Vicomte pria Sa Majesté de l'excuser, s'il insistoit toujours sur les mêmes conditions qu'il avoit envoyées, & ajoûta qu'il étoit persuadé qu'elle s'interessoit trop fortement au bien des affaires de son Roi, pour le presser davantage d'y rien changer. Les armées étoient si proches, que tous les momens étoient précieux ; c'est pourquoi le Roi Charles pria M. de Turenne d'envoyer pour la derniere fois à M. de Lorraine ; il y consentit, & M. de Gadagne fut chargé de porter les conditions en écrit, & de lui dire qu'il falloit ou les signer ou combattre. Il partit, & trouva M. de Lorraine sur la hauteur près de la Justice, où il avoit fait dresser des batteries. Ce Prince ayant lû le papier qu'il lui présenta, cria à ses

AN. 1652. canoniers de tirer ; mais il parut bien qu'on leur avoit auparavant défendu d'obéir. M. de Gadagne lui dit nettement qu'ils n'oseroient point, & lui répeta ce qu'il lui avoit dit en l'abordant, qu'il falloit signer, ou qu'il alloit être attaqué dans l'instant ; sur quoi M. de Lorraine signa enfin le traitté, & M. de Gadagne s'en retourna le porter à M. de Turenne, qui au moment qu'il le reçut fit faire alte à son armée, envoya demander des ôtages, & que le Duc fit marcher ses troupes : il donna M. de Ligneville & M. Dagecourt, son Capitaine des Gardes, pour garans de l'exécution du traitté, qui devoient être rendus aussi-tôt que M. de Vaubecourt, qui eut ordre de suivre les Lorrains, donneroit avis qu'ils seroient sortis des terres de France.

Le Roi d'Angleterre après la ratification du traitté, fut voir l'armée de M. de Turenne, alla ensuite prendre congé du Duc de Lorraine, & retourna à Paris. A peine fut-il parti que les deux Généraux se rencontrerent ; après quelques complimens réciproquement froids, ils se séparerent. M. de Lorraine fit immédiatement après marcher son armée, pendant que celle de M. de Turenne resta en bataille : les Lorrains entrerent à sa vûë dans un long défilé fort étroit, où ils étoient à la discretion des François ; mais M. de Turenne étoit plus religieux observateur de sa parole que M. de Lorraine, dont les troupes ne furent pas plutôt dans le défilé, que l'armée des Princes parut de l'autre côté de la Seine, laquelle ayant été informée de ce qui venoit de se passer, marcha à Paris.

M. de Turenne resta quelques jours à Villeneuve S. Georges ; il en partit le vingt-un de Juin, marcha à petites journées à Lagni, où il passa la Marne le premier de Juillet, & fut camper à la Chevrette, à une lieuë de S. Denis, où étoit la Cour. Le Maréchal de la Ferté avoit joint l'armée à Gorges avec trois ou quatre Régimens de Cavalerie & deux d'Infanterie, dont un étoit à lui, & l'autre celui de Wall ; il avoit amené ces troupes de Lorraine.

Le Duc de Beaufort, grand favori de la populace de Paris, avoit été joindre M. de Lorraine à Villeneuve S. Georges avec cinq cens Parisiens à cheval, auſquels par le traitté il étoit permis de se retirer ; mais n'étant point fait mention de leur Général, il ne se crut point en sûreté ; & ne voulant point faire épreuve de la générosité de M. de Turenne, il prit un Trompette avec lui, passa la Seine, & courut à Paris, où pour irriter le peuple contre le Roi d'Angleterre, il fit entendre malicieusement que c'étoit à sa persuasion que le Duc de Lorraine avoit signé le traitté. Si Sa

Digitized by Google

Majeſté y contribua, comme il étoit de ſon interêt, il n'en fut pas originalement la cauſe, puiſque M. de Lorraine le pria inſtamment de venir l'aider à le conclure. Cependant ce bruit fit telle impreſſion ſur la multitude, que ni le Roi ni la Reine d'Angleterre, ni aucun Anglois de leur Cour n'oſerent pendant pluſieurs jours ſortir du Louvre, ni même regarder par les fenêtres, de peur de s'attirer quelque inſulte, ou au moins quelques injures; & l'animoſité du peuple augmenta à un point que leurs Majeſtés furent contraintes de quitter la Ville ſecrettement, & de ſe retirer à S. Germain juſqu'à ce qu'elle fut appaiſée. AN. 1652.

L'armée des Princes ne pouvant plus tenir la Campagne contre l'armée du Roi, après avoir manqué ſa jonction avec les Lorrains, fut camper près de S. Cloud derriere la Seine. M. de Turenne n'ayant plus d'autres ennemis ſur les bras, réſolut de les attaquer par tout, & fit travailler à un pont de batteaux le même jour qu'il arriva à la Chevrette: comme la Seine y eſt fort large, il fallut du tems pour le faire; & pour empêcher que les ennemis n'interrompiſſent l'ouvrage, les deux Régimens d'Infanterie de M. de la Ferté furent poſtés dans une iſle, à la pointe de laquelle on vouloit paſſer. Les ennemis n'oſerent rien entreprendre; l'armée du Roi avoit l'avantage du terrain de ſon côté, qui étoit plus élevé que l'autre; ils ne s'oppoſerent ni à la conſtruction du pont ni au paſſage: il eſt vrai qu'ils firent d'abord quelque mouvement comme s'ils euſſent eu quelque deſſein; ils logerent environ cent Soldats derriere un petit rideau, & firent avancer quelques eſcadrons pour les ſoûtenir; mais le canon les fit éloigner bien vite: les Soldats ſe croyant en ſûreté reſterent dans leur poſte, d'où ils faiſoient feu ſur les travailleurs. La Fitte Major du Régiment de Cavalerie de la Ferté, hardi & bon Officier, trouva un endroit qui n'étoit point profond; & l'ayant paſſé à la nage avec cinquante maîtres, coupa la retraite aux cent Fantaſſins, en tailla la plupart en piéces, embarqua dans un batteau le reſte qu'il avoit fait priſonniers, & repaſſa ſans perdre un homme, avant que les eſcadrons ennemis que le canon avoit éloignés à une diſtance conſidérable, puſſent venir au ſecours de leurs gens. Depuis cette tentative ils ne jugerent pas à propos d'en faire d'autres; & pour leur en ôter l'envie, on fit paſſer dans l'iſle un renfort d'Infanterie, avec quelques piéces de campagne. M. le Prince deſeſperant d'empêcher le paſſage à l'armée du Roi, dont le pont pouvoit probablement être achevé le lendemain, réſolut de marcher à Charenton, & de s'y poſter derriere la Marne: pendant que ſa Cavalerie paſſoit ſur le pont de S. Cloud, ſon Infanterie paſſa

Digitized by Google

AN. 1652. sur un pont de batteaux qu'il avoit fait conſtruire pour faire plus de diligence : il marcha au travers du bois de Boulogne ; mais arrivant à la porte de la Conférence, les Pariſiens lui refuſerent paſſage ; il fut obligé de marcher autour de la Ville, comme il ſe l'étoit propoſé, s'il ne pouvoit point paſſer au travers.

M. de Turenne ayant été promptement informé de toutes choſes par un Exprès que les amis du Roi envoyerent de Paris, & qu'ils firent deſcendre dans un panier de deſſus les murailles, parceque les portes étoient fermées ; il fit marcher l'armée du Roi, fut trouver le Cardinal à S. Denis, avec lequel il fut réſolu, que l'armée continueroit de marcher avec toute la diligence poſſible, pour attaquer M. le Prince avant qu'il pût gagner Charenton. On ne jugea pas à propos d'attendre ni le canon ni l'Infanterie de M. de la Ferté, qui étoit dans l'iſle, le moindre délai pouvant faire perdre une ſi belle occaſion. En arrivant à la Chapelle, on découvrit l'arriere-garde des ennemis : M. de Turenne s'avança pour les reconnoître ; & trouvant que pour favoriſer leur retraite, ils avoient poſté de l'Infanterie dans les moulins & dans de petites maiſons à l'entrée du fauxbourg S. Denis, il fit avancer des mouſquetaires, qui les chaſſerent dans le moment, & donnerent lieu à la Cavalerie de charger leur arriere-garde dans la ruë même ; elle ſe défendit d'abord avec aſſez de réſolution ; mais elle fut enfin miſe en déroute ; la plupart des Officiers furent tués ou priſonniers, entr'autres Deſmarais, Maréchal de Camp, qui avoit reçû quelques bleſſures, & le Comte de Choiſeüil, Capitaine de Cavalerie. La perte fut ſi peu conſidérable du côté de l'armée du Roi, qu'il n'y eut que le Marquis de Lisbourg, Lieutenant-Colonel de Streff, bleſſé d'un coup de mouſquet au travers du corps.

Après l'heureux ſuccés de cette premiere attaque, on pouſſa les ennemis ſi vivement, qu'ayant atteint le reſte de leur arriere-garde, qui étoit encore de deux ou trois cens chevaux, vers l'Hôpital de S. Louis, on en tailla la plus grande partie en piéces avant qu'ils puſſent rejoindre le Corps de leur armée qui ſe retiroit dans le fauxbourg S. Antoine.

Le Prince de Condé ſe trouva forcé de prendre ce parti, ne voyant point d'apparence de pouvoir gagner Charenton, attendu la vigueur avec laquelle on le pouſſoit : ce fut pour lui un grand bonheur dans une ſi grande extrémité, de trouver ſi à propos dans ce fauxbourg de bons retranchemens que les habitans y avoient fait depuis la guerre civile pour leur propre ſûreté ; ſans quoi ſon armée étoit perduë ſans reſſource. Il n'eut

que

que le tems de poſter ſes troupes, tant il étoit ſuivi de près par celles du Roi, dont l'ardeur fut arrêtée par les barricades de la ruë qui s'étoient trouvées toutes faites; & l'infanterie ne pouvant pas être encore arrivée, donna le loiſir aux ennemis de ſe mettre en bataille dans la grande ruë. AN. 1652.

Le Roi, le Cardinal & toute la Cour arriverent dans cet entretems ſur la hauteur de Charonne, d'où comme d'un amphiteatre, ils furent les ſpectateurs de la ſuite de cette ſcene ſanglante. Auſſi-tôt qu'ils virent l'Infanterie arrivée, ils envoyerent ordre à M. de Turenne d'attaquer, quoique ni l'Infanterie de M. de la Ferté, ni le canon ne fuſſent point arrivés, & que l'on manquât de toutes choſes néceſſaires pour rompre les murailles, combler les retranchemens & enfoncer les barricades. M. de Turenne les fit prier inutilement de ſe donner patience, repréſentant que l'ennemi ne pouvoit lui échaper, ſi les Pariſiens, dont on croyoit être aſſuré, ne lui ouvroient leurs portes; que le tems qu'il falloit pour avoir le canon n'en donneroit pas aſſez au Prince de Condé pour ſe fortifier davantage; qu'il étoit dangereux en attaquant ſans les choſes néceſſaires, de recevoir un échec qui feroit avorter l'entrepriſe immanquable d'elle-même, quand le canon, les pioches & les autres inſtrumens à remuer la terre, qui ne pouvoient plus tarder long-tems, ſeroient arrivés; mais l'impatience de la Cour l'emporta ſur toutes ces raiſons: M. de Boüillon même, qui avoit nouvellement fait ſa paix avec le Cardinal, preſſa M. de Turenne ſon frere plus que perſonne, ſon ſentiment étant qu'il valoit mieux ſuivre aveuglément les ordres de la Cour, que de s'expoſer à la cenſure de certains courtiſans, capables de jetter dans l'eſprit du Roi des ſoupçons qu'il voulût épargner le Prince, quelque irréconciliables qu'ils fuſſent dans le fond, après ce qui s'étoit paſſé. M. de Turenne n'étoit pas encore aſſez bien dans l'eſprit du Roi, & dans cette réputation de probité qu'il a acquiſe depuis, pour oſer refuſer d'obéïr à des ordres qui n'étoient point de ſon goût, & il ne ſe fioit pas encore ſur ſa capacité & ſon expérience autant comme il fit dans la ſuite en pluſieurs occaſions.

Les Gardes Françoiſes & le Régiment de la Marine, ſoûtenus des Gendarmes du Roi & des Chevau-legers, attaquerent à la droite de tout la barricade d'une ruë qui aboutiſſoit à la grande ruë du fauxbourg, où eſt le marché: le ſuccès répondit à la bravoure des attaquans; quoique les murailles fuſſent bordées à droite & à gauche, & les maiſons remplies de Soldats, on emporta la barricade, & on chaſſoit les ennemis de maiſon en maiſon, lorſque l'ambition imprudente du Marquis de S. Maigrin, qui

AN. 1652. commandoit les Gendarmes & les Chevau-legers, rendit ce premier avantage inutile: il voulut partager la gloire de l'Infanterie; & craignant qu'il n'y en eût point pour lui de reſte, il paſſa avec précipitation dans cette ruë au travers des Soldats, ſans leur donner le tems d'achever de déloger les ennemis, & pénetra en pouſſant les fuyards preſque juſqu'au marché, où M. le Prince étoit en perſonne, qui remarquant la faute qu'avoit commiſe cette Cavalerie, ſe mit à la tête de vingt-cinq Officiers ou Volontaires qui ſe trouvoient auprès de lui, la chargea ſi bruſquement qu'elle ſe mit en déſordre, ſe renverſa ſur l'Infanterie, & eſſuya tout le feu que les ennemis faiſoient des fenêtres. Ceux des troupes du Roi qui étoient entrés dans les premieres maiſons voyant ce déſordre, les abandonnerent; & les ennemis reprenant courage, les pourſuivirent juſqu'à la premiere barricade, que la préſence de M. de Turenne empêcha d'être repriſe, comme l'avoient été toutes les autres.

S. Maigrin ne fut pas le ſeul qui paya par ſa mort la peine de ſa temerité; le Marquis de Nantoüillet & pluſieurs perſonnes de qualité y furent auſſi tués ſur la place; beaucoup d'autres moururent enſuite de leurs bleſſures, entre leſquels furent M. de Manchini, neveu du Cardinal, qui promettoit beaucoup, & Fouillou, Enſeigne des Gardes de la Reine. Les deux Régimens d'Infanterie avoient été ſi mal menés, que tout ce qu'on put en attendre fut qu'ils gardaſſent la premiere barricade qu'ils avoient priſe.

Le Régiment d'Infanterie de Turenne fut employé à l'attaque de quelques maiſons & jardins que l'ennemi occupoit ſur la gauche; les deux Régimens d'Uxelles & de Carignan, qui ne compoſoient qu'un bataillon, inſulterent un peu plus loin, encore ſur la gauche, les murailles d'un jardin qui aboutiſſoit à la grande ruë; & ſur la gauche de tout, le reſte de l'Infanterie commandée par M. de Navailles, conſiſtant dans les Régimens de Picardie, Pleſſis-Praſlin, Douglas & Bellecenſe, attaqua la barricade qui étoit du côté de la riviere proche le jardin de Ramboüillet.

Les ennemis furent d'abord chaſſés de pluſieurs poſtes par le Régiment de Turenne; mais le mauvais ſuccès de la droite l'empêcha de pouſſer plus loin, & il ſe contenta de conſerver ce qu'il avoit gagné. Un eſcadron compoſé des Régimens de Clare & de Richelieu, qui devoit le ſoûtenir, ſurpris d'une grêle de mouſqueterie des ennemis, qui d'une muraille voiſine le prenoit en flanc, & lui tua beaucoup de monde, ſe mit en déſordre & prit la fuite; mais les Officiers courant après les fuyards, les arrê-

Digitized by Google

terent, & en un moment les firent retourner à leur poſte en bon ordre, où ils ſe comporterent pendant tout le reſte de l'action avec une bravoure extrême, & d'autant plus extraordinaire qu'il arrive très-rarement que des troupes qui ont été une fois ſaiſies de peur faſſent bonne figure le reſte de la journée. Cet eſcadron fut ſi maltraité, qu'il n'y eut pas un Capitaine qui ne fut tué ou bleſſé; du Régiment de Richelieu il ne reſta en vie que la Loge, Capitaine Lieutenant, bleſſé d'un coup de mouſquet au travers du corps dont il guérit. AN. 1652.

Les Régimens d'Uxelles & de Carignan donnerent de leur côté à peu près dans le même tems que ſe faiſoient les autres attaques: les deux Lieutenans Colonels furent tués d'abord; mais cela ne les empêcha point d'aller droit à la muraille, malgré le grand feu qu'on faiſoit ſur eux; ils ſe mirent dans les intervales des trous au travers deſquels les ennemis tiroient: il ſe renouvella dans cet endroit un combat à peu près ſemblable à celui de la derniere muraille des jardins du fauxbourg d'Etampes; les mouſquets ne pouvant pas faire beaucoup d'exécution, on ſe rouloit les pierres l'un ſur l'autre, on tiroit les piſtolets, & on fourroit les épées au travers de ces trous, & le manque d'inſtrumens à démolir la muraille fut cauſe que cette manœuvre dura long-tems. Cependant la Cavalerie qui ſoûtenoit cette attaque ſe tint vis-à-vis de la grande ruë, hors de la portée du mouſquet, pour empêcher que les ennemis ne ſortiſſent de la barricade qu'ils y avoient, pour charger l'Infanterie qui étoit contre la muraille, & on ne jugea pas à propos de rien entreprendre contre cette barricade; parcequ'étant défenduë par les maiſons voiſines que les ennemis occupoient, il étoit difficile, & d'ailleurs inutile de la prendre, s'ils n'étoient auparavant chaſſés de ces maiſons.

M. de Navailles de ſon côté emporta la barricade qui lui étoit oppoſée; il n'y trouva pas beaucoup de réſiſtance, & délogea les ennemis des maiſons qui étoient aux environs. On s'étoit contenté d'abord de s'y maintenir ſans pouſſer plus avant; parce qu'on trouva que les ennemis avoient poſté à l'oppoſite, dans une Place aſſez large, une partie de leur Cavalerie, & qu'il y avoit derriere des jardins & des maiſons garnies d'Infanterie. Les ennemis jugerent auſſi qu'il y auroit eu de la temerité pour eux d'attaquer les troupes du Roi, & prirent le parti de ſe retirer derriere les maiſons & les jardins que leur Infanterie occupoit; mais M. d'Eclinvilliers, Maréchal de Camp, prenant leur retraite pour une fuite, paſſa au travers de la barricade gagnée avec la Cavalerie qu'il commandoit, pour les aller

AN. 1652. pourſuivre ; ils firent dans le même-tems volte face ; & ſçachant qu'on ne pouvoit venir à eux que deux à deux, ils la chargerent avant qu'il pût eſcadronner, lorſqu'il n'avoit que la moitié de ſon monde paſſé, le battirent, le firent priſonnier, lui tuerent pluſieurs Officiers & Cavaliers ; & après avoir pourſuivi le reſte juſqu'à la barricade, ils ſe retirerent au grand trot, eſſuyant un aſſez grand feu de l'Infanterie des troupes du Roi qui s'étoit emparée des maiſons.

Le canon & l'Infanterie de M. de la Ferté arriverent à peu près dans ce tems-là : les deux Régimens eurent ordre auſſi-tôt de relever les Gardes Françoiſes & la Marine qui avoient été ſi maltraités, & de garder les poſtes qu'on avoit gagnés de ce côté-là : le canon dont il n'y avoit que ſix piéces fut conduit aux moulins qui étoient un peu plus près que la portée du mouſquet de l'entrée de la grande ruë, où on commença à tirer avec beaucoup de ſuccès ſur les Soldats & les bagages dont elle étoit remplie, & qui diſparurent en un inſtant ; enſuite on battit les maiſons qui commandoient le paſſage à la barricade ; comme elles étoient legerement bâties, chaque boulet paſſoit au travers ; néanmoins les ennemis s'y maintinrent avec tant d'opiniâtreté qu'on ne pût alors les en déloger, & firent toûjours grand feu des fenêtres & des trous que le canon avoit percé.

Pendant cette canonade on entendit ſubitement un grand bruit de mouſqueterie qui venoit de l'attaque où commandoit M. de Navailles ; M. de Turenne y courut ; mais l'affaire étoit finie avant qu'il y arrivât : jamais il n'y en eut une plus chaude pour le tems qu'elle dura, ni un feu plus violent. Voici quelle en fut l'occaſion. M. de Beaufort avoit employé preſque tout le matin à haranguer les Pariſiens, pour les exhorter d'ouvrir leurs portes à M. le Prince & à ſes troupes : ſon éloquence ayant été inutile, il ſortit & ne pût apprendre en arrivant au fauxbourg ce qui s'y étoit déja paſſé ; la chaleur de l'action où S. Maigrin avoit été tué, la bravoure avec laquelle M. le Prince & les perſonnes de qualité qui l'avoient accompagné s'étoient ſignalés, ſans être animés d'une noble émulation ; il réſolut de faire quelque choſe d'auſſi remarquable, & propoſa à M. de Nemours avec lequel il étoit en querelle, de reprendre la barricade que M. de Navailles avoit emportée, comme une action de la derniere importance pour le parti. M. de Nemours accepta la propoſition, & on ſe mit auſſi-tôt en état de l'exécuter ; tout ce qu'il y avoit de perſonnes de qualité qui étoient encore en état de combattre les ſuivirent : ils ſe mirent tous deux à la tête d'un bon Corps d'Infanterie, & marcherent avec beaucoup de réſolution & de

Digitized by Google

bravoure à la barricade : le Régiment de Picardie étoit posté derriere. Il y avoit une maiſon de chaque côté du paſſage par où les ennemis devoient venir ; le Régiment de du Pleſſis-Praſlin étoit dans l'une, & celui de Douglas dans l'autre ; ils ne laiſſerent pas de paſſer avec beaucoup d'intrépidité & de bravoure entre ces deux feux, qui furent violens & continus, ſans s'arrêter juſqu'à ce qu'ils arriverent à la barricade ; mais ils y trouverent une ſi vigoureuſe réſiſtance, qu'ils ne purent s'en rendre maîtres ; ils furent repouſſés avec grande perte : M. de Nemours y reçut pluſieurs bleſſures, & eut un doigt emporté d'un coup de mouſquet, ayant la main ſur la barricade ; M. de la Rochefoucault reçut un coup au coin de l'œil, dont la balle ſortit au deſſous de l'autre, & courut riſque de les perdre tous deux ; M. de Guitaud reçut un coup de mouſquet dans le corps. Il y eut pluſieurs autres perſonnes de qualité bleſſées & tuées, dont les noms ont été oubliés : M. de Flamarin fut de ces derniers ; & une avanture trop remarquable ne permet pas de l'oublier. Des diſeurs de bonne avanture lui avoient prédit qu'il mourroit la corde au col ; ce qui eſt conforme à la coûtume de France, où on coupe la tête aux Gentilshommes qui y ſont condamnés à mort : cependant il eut le malheur d'accomplir la prédiction, ſi on peut appeller ainſi les contes ridicules de cette ſorte de gens, dont Dieu néanmoins peut bien ſe ſervir quelquefois pour punir des curioſités de cette nature, qui ſont toûjours criminelles. Ce Gentilhomme étant tombé d'un coup de mouſquet, & ayant été laiſſé pour mort auprès d'une des maiſons que les troupes du Roi occupoient, les Soldats jugeant à la richeſſe de ſes habits qu'il avoit la bourſe garnie à proportion, avoient fort envie de l'aller dépoüiller ; mais les ennemis qui étoient dans des maiſons voiſines, ne leur permettant point de le faire ſans trop de danger, ils s'aviſerent d'attacher au bout d'une pique une corde, & y faiſant un nœud coulant, ils la lui paſſerent à l'entour de la tête, & l'attirerent à eux de cette maniere dans la maiſon comme il expiroit. AN. 1652.

M. de Turenne trouva en arrivant que l'ennemi avoit été repouſſé, & que le poſte étoit en bon état ; il retourna à la batterie des moulins, malgré le feu de laquelle les ennemis tenoient toûjours bon dans les maiſons à la gauche de la barricade, à ſon égard. On découvrit un endroit qui n'étoit pas gardé, par où on pouvoit attaquer les maiſons par derriere ; comme toute l'Infanterie étoit employée à l'attaque, M. de Turenne fit mettre pied à terre aux Cavaliers, qui inſulterent les maiſons ſi à propos & avec tant de valeur, que de plus de cent hommes des ennemis qui les avoient

Digitized by Google

An. 1652. ſi long-tems défendus, il n'y eut pas un qui ne fut tué ou pris.

Au même moment que les Cavaliers commencerent cette attaque, les deux Régimens d'Uxelles & de Carignan, qui avoient toûjours combattu contre la muraille des jardins d'une maniere ſi bizarre, commencerent à ſe rendre maîtres de quelques-uns des trous que les ennemis avoient défendus avec beaucoup d'opiniâtreté. On les avoit enfin beaucoup élargis ſans autre ſecours que celui des mains, qu'il avoit fallu faire ſuppléer au défaut de leviers & d'autres inſtrumens : ſur quoi les ennemis jugeant qu'on avoit deſſein de les forcer par ces ouvertures, abandonnerent toute la muraille, quoiqu'il y eût dans le jardin un eſcadron pour les ſoûtenir : les attaquans s'en étant apperçû, firent un feu ſi violent, que la Cavalerie ſuivant l'exemple des Fantaſſins, ſe mit en fuite ; mais n'y ayant qu'un eſpace fort étroit pour ſe retirer, & chacun s'empreſſant à qui ſe ſauveroit le premier, ils boucherent le paſſage, & y reſterent du tems entaſſés confuſément Cavalerie & Infanterie : on fit grand feu ſur eux ; la muraille fut abattuë ; ils perdirent beaucoup de monde ; & ceux qui étoient poſtés à la grande barricade à l'entrée de la grande ruë, ſurpris de voir en même-tems les jardins de leur gauche forcés, & le feu qu'on faiſoit ſur eux des maiſons qui étoient à leur droite, prirent l'épouvante, & abandonnerent la barricade, dont les troupes du Roi s'emparerent. On ne jugea pas à propos de les pourſuivre d'abord, parcequ'on avoit réſolu de donner une attaque générale de tous côtés : on prépara toutes choſes pour cet effet, pendant qu'on donnoit le tems aux troupes de reſpirer, & de ſe remettre un peu des fatigues de tant d'actions, que la chaleur étouffante qu'il faiſoit ce jour-là rendoit chaudes de toute maniere.

Tout étant diſpoſé en bon ordre, & le ſignal de trois coups de canon donné, on commença l'attaque ; M. de la Ferté commandoit la droite, & M. de Turenne la gauche : ce dernier avançant avec un gros Corps de Cavalerie & d'Infanterie, avoit réſolu de prendre un peu ſur la gauche du côté de la Baſtille, & d'attaquer un endroit où il eſperoit ne point trouver de fortes barricades ; mais comme on étoit près d'attaquer, la Baſtille tira ſur les troupes du Roi, au grand étonnement de tous ceux qui s'étoient flattés que Paris demeureroit neutre, & qu'elle ne donneroit point retraite aux ennemis. On avoit commencé de ſoupçonner, ce qui ſe trouva auſſitôt après être véritable, que les Pariſiens avoient ouvert leurs portes aux Princes ; car en attaquant les barricades, les ennemis ne firent point mine de les vouloir défendre ; ils ſe retirerent de leurs poſtes en bon ordre, ne

Digitized by Google

laiſſant à chacun que peu de Soldats, qui à meſure qu'on avançoit à eux les abandonnoient, pour ſuivre leurs gens dans la Ville : on pourſuivit les derniers juſqu'aux portes ; & les Généraux ne voyant plus rien à faire, prirent le parti de retourner à la Chevrette, où ils avoient laiſſé leurs bagages, pour rafraîchir les troupes, & on y fit conduire les bleſſés. AN. 1652.

On ne peut pas dire exactement combien on perdit de monde dans ce combat : on croit qu'outre les bleſſés, qui furent en grand nombre, il y eut entre huit ou neuf cens hommes de tués ; outre les perſonnes de qualité qui le furent, dont il a déja été fait mention, il y en eut pluſieurs autres dont on a oublié les noms, de même que des bleſſés : le Comte d'Eſtrées, Maréchal de Camp ; Pertuys, Capitaine des Gardes de M. de Turenne ; le Colonel Worden, Gentilhomme du Duc d'Yorck ; Lisbourg, Lieutenant-Colonel de Streff ; le Chevalier de la Neuville, & pluſieurs autres, guérirent de leurs bleſſures. On a eſtimé que les ennemis eurent plus de mille hommes tués ſur la place, parmi leſquels il y eut un grand nombre d'Officiers & de gens de qualité ; de ces derniers, hors M. le Prince, le Duc de Beaufort, & le Prince de Tarante, il n'y en eut aucun qui ne fut ou tué ou bleſſé.

Le Prince de Condé n'avoit jamais mieux rempli les devoirs d'un grand Capitaine & d'un Soldat intrépide que dans cette occaſion ; jamais il ne s'étoit expoſé à de ſi grands périls ; & ce fut effectivement ſon courage qui ſauva dans les commencemens de l'action ſon armée d'une entiere défaite. Il a depuis avoüé au Duc d'Yorck qu'il ne s'étoit jamais trouvé ſi long-tems dans le danger : mais ce qui rendit ſa gloire plus éclatante, c'eſt qu'il eut affaire à M. de Turenne, que tout le monde convient avoir été le plus grand Capitaine de ſon ſiécle, & qu'on peut avec juſtice comparer aux plus célebres qui l'ayent jamais précedé.

Ce qui détermina les Pariſiens à refuſer l'entrée aux troupes de M. le Prince, quand elles ſe préſenterent à la porte de la Conférence, furent les raiſons ſuivantes, que les fidels ſujets du Roi firent répandre par toute la Ville ; que quoiqu'on fût ennemi du Cardinal, & qu'on ſouhaittât ſa perte, il ſeroit indigne de la gloire dont ils ſe piquoient d'être bons François, de ſouffrir qu'une armée, compoſée en partie de troupes Eſpagnoles, entrât dans leurs murailles ; que ce ſeroit un ſpectacle odieux & capable d'exciter parmi le peuple une ſédition dangereuſe, que les croix de Bourgogne qu'on n'avoit coûtume de voir que dans Nôtre-Dame, fuſſent portées en triomphe au milieu de leur Ville ; qu'il ſembleroit qu'on ſe fût déja ſou-

Digitized by Google

AN. 1652. mis au joug des Eſpagnols, quand on ne verroit par tout que des écharpes rouges, qui rappelleroient le ſouvenir honteux de les y avoir ſouffert pendant la rebellion, déguiſée ſous le titre ſpécieux d'une ſainte ligue ; qu'il étoit enfin contre l'interêt de cette Capitale d'y recevoir une armée, ſous quelque prétexte que ce pût être.

Quand la bataille commença dans le fauxbourg S. Antoine, les harangues de M. de Beaufort ne purent rien obtenir. M. le Duc d'Orleans croyant que tout fût perdu, avoit fait fermer ſon Palais, & tenoit derriere ſes jardins ſes caroſſes prêts pour ſe ſauver à Orleans ; mais Mademoiſelle pleine de courage & de réſolution, conſidérant que la défaite de M. le Prince entraînoit la ruine de tout le parti, fut à l'Hôtel de Ville, & parla ſi vivement aux Magiſtrats qui y étoient aſſemblés, que ſes raiſons jointes aux clameurs & aux menaces de la populace qui l'avoit ſuivie, arracherent du Maréchal de l'Hôpital & du Prevôt des Marchands l'ordre à la Bourgeoiſie qui gardoit la porte S. Antoine, de l'ouvrir & de laiſſer entrer dans la Ville l'armée de M. le Prince. Elle porta cet ordre elle-même, le voulut voir exécuter ; & entrant enſuite dans la Baſtille, fit tirer ſur les troupes du Roi. Ce fut ainſi que le courage de cette Princeſſe ſauva le Prince de Condé & ſon armée.

Il arriva deux jours après cette affaire un grand déſordre dans Paris, à l'occaſion d'un Conſeil qui ſe tint dans l'Hôtel de Ville, pour y faire déclarer le Duc d'Orleans Lieutenant Général du Royaume ; pour y conclure une union qui fut indiſſoluble, juſqu'à ce que le Cardinal fut banni de France ; pour rétablir le Duc de Beaufort Gouverneur de Paris, en la place du Maréchal de l'Hôpital, & pour dépoſer le Fevre de ſa Charge de Prevôt des Marchands, & la donner à Brouſſel : mais ce qui devoit affermir la faction fut une des principales cauſes de ſa ruine. Il ſe leva tout d'un coup une émotion ſi violente, qu'elle faillit à exterminer toute l'aſſemblée. Une multitude compoſée de perſonnes de toutes ſortes de conditions, vint avec impétuoſité dans la Place de Gréve, criant qu'ils vouloient que les affaires ſe terminaſſent au gré du Prince de Condé ; qu'on leur livrât tous les partiſans du Cardinal Mazarin : comme ils virent qu'on n'avoit pas beaucoup d'égard à leurs demandes, ils ſe mirent en devoir de forcer la Maiſon de Ville ; & le Maréchal de l'Hôpital ſecondé de quelques perſonnes réſoluës, en ayant défendu l'entrée, la populace mit le feu aux portes, qui s'étendit en peu de tems : ils tiroient ſur tous ceux qui paroiſſoient aux fenêtres, en tuerent pluſieurs. D'autres appréhendant moins la fureur

fureur de ce peuple que l'horreur des flammes dont ils étoient menacés, & s'abandonnant à sa miséricorde, en furent impitoyablement massacrés, sans distinction de parti; il confondoit le Frondeur avec le Royaliste; & par un juste jugement de Dieu, il en perit beaucoup plus des premiers que des derniers. AN. 1652.

Tous ceux qui ont été soupçonnés d'avoir excité cette sédition, l'ont également désavoüée, se la rejettant les uns sur les autres; & quoique le Prince de Condé ait toûjours soûtenu de n'y avoir point trempé, toute la haine en retomba sur lui & sur ses partisans, & personne ne crut M. le Duc d'Orleans capable d'y avoir eu aucune part. Ce désordre fut suivi d'un autre accident, qui fut encore d'un grand préjudice à la Fronde. Le Duc de Nemours fut tué en duel par le Duc de Beaufort, les liaisons du sang n'ayant pû appaiser la haine mortelle qu'ils se portoient depuis si long-tems. Pendant que cette sanglante Tragédie se passoit dans le centre du Royaume, les Espagnols se servant de l'occasion, reprirent en peu de tems plusieurs Places qu'ils avoient perdu les années précedentes. Ils entrerent de bonne heure en campagne; & ne trouvant point de troupes capables d'arrêter leurs progrès, ils les pousserent sans beaucoup de difficultés.

La Cour qui demeura quelque tems à S. Denis, fut allarmée au dernier point d'apprendre que l'Archiduc, à la sollicitation des Princes, se disposoit à marcher en France au commencement de Juillet, avec une armée de plus de vingt-cinq mille hommes. Après plusieurs délibérations sur un danger si pressant, il fut résolu vers le quinzième de Juillet, que la Cour & l'armée qui étoit trop foible pour résister à des forces si considérables, marcheroit dans deux jours pour se retirer à Lyon.

Le Duc d'Yorck & M. de Turenne vinrent à S. Denis le même jour que cette résolution avoit été prise dans le Conseil. Avant que d'aller à la Cour, ils furent chez M. le Duc de Boüillon, pour apprendre de lui ce qui avoit été arrêté: il dit à M. de Turenne qu'il étoit d'opinion que la Cour ne pouvoit chercher son salut ailleurs qu'à Lyon; que les raisons qui l'avoient déterminée à prendre ce parti, étoient qu'il n'y avoit point d'autre Ville où le Roi pût être en sûreté, puisque c'étoit la seule grande Ville qui voulût le recevoir; que l'armée Espagnole, à laquelle on n'étoit pas en état de résister, venant en France, il étoit dangereux qu'elle n'enfermât la Cour & l'armée entr'elle & Paris; que tant que la personne du Roi seroit en sûreté, on pouvoit tout esperer, comme tout étoit à craindre si elle

AN. 1652. tomboit entre les mains des Princes ou des Eſpagnols ; que Lyon étoit l'endroit de la France d'où on pouvoit le mieux faire tête aux ennemis, puiſque tous les environs étoient dévoüés aux interêts du Roi.

M. de Turenne au contraire trouva cet expédient dangereux ; il dit que la retraite de la Cour entraîneroit infailliblement la perte de toutes les Places frontiéres de Picardie, Champagne & Lorraîne qui tenoient pour le Roi ; que ces Provinces ſe voyant abandonnées, chacune ne ſongeroit qu'à s'accommoder avec les Eſpagnols ou avec les Princes ; que les uns ou les autres auroient tout le tems d'en retirer tout l'avantage qu'il leur plairoit ; qu'il étoit extrémement dangereux qu'une pareille ſituation d'afiaires n'inſpirât aux peuples des penſées de diviſer la France, au moins cette partie dont ils ſe trouveroient en poſſeſſion ; qu'après que les Princes ſe ſeroient ainſi établis, leurs forces augmentant en même-tems que leur réputation, la Cour perdroit l'un & l'autre, & ſeroit à la veille d'être entierement chaſſée du Royaume. Il conclut après pluſieurs autres raiſons, que le parti le plus prudent & le plus ſûr, étoit que le Roi ſe retirât à Pontoiſe avec la garde qui avoit coûtume de l'accompagner, qui ſuffiroit, le poſte étant aiſé à garder, pour le mettre à couvert des entrepriſes des Pariſiens, qui probablement n'en viendroient point à cette extrémité, puiſqu'ils gardoient des bienſéances qui marquoient toûjours du reſpect ; que la Cour étant ainſi en ſûreté, il marcheroit avec l'armée à Compiegne, pour obſerver le mouvement des Eſpagnols, & qu'il eſperoit à la faveur de cette Ville & des rivieres qui l'environnent, retarder au moins leurs progrés s'il ne les arrêtoit point tout court. Il ajoûta qu'il étoit ſûr que les Eſpagnols, naturellement ſoupçonneux & ſujets à des précautions outrées, le voyant avancer à eux, ne manqueroient point avec les raſinemens ordinaires de leur prudence, de s'imaginer du miſtere dans cette démarche, & de croire qu'on n'oſeroit point l'hazarder ſans de bons fondemens, & que l'opinion qu'ils ont du temperamment de la Nation, leur feroit craindre que les Princes ne négotiaſſent quelque traité ſecret, dont ils ſeroient les victimes. M. de Turenne ramena aiſément ſon frere à ſon ſentiment : ils furent enſemble trouver le Cardinal, qui s'y rendit auſſi, après en avoir peſé & conçu la ſolidité. Le voyage de Lyon fut rompu ; & le dix-ſept de Juillet, la Cour alla à Pontoiſe : l'armée marcha en trois jours à Compiegne, & campa ſous les murailles de cette Ville.

L'armée Eſpagnole s'étoit avancée juſqu'à Chauni, où le Duc d'Elbeuf ſe laiſſa enfermer ſi mal à propos avec ſept ou huit cens chevaux qu'il avoit

Digitized by Google

assemblé dans son Gouvernement de Picardie, que quand il crut pouvoir AN. 1652.
se retirer à l'approche des ennemis, ils lui couperent les passages ; & la Place étant foible, il fut obligé de capituler après deux jours de siége, à condition que ses Cavaliers sortiroient à pied, & qu'ils laisseroient leurs chevaux aux Espagnols.

M. de Turenne avoit sagement prévû que sa démarche arrêteroit les ennemis : après la prise de Chauni, où ils ne mirent point de garnison, ils n'entreprirent point d'autre siége de ce côté-là, où ils pouvoient en faire sans opposition, & se contenterent de manger le pays. On a cru qu'ils jugerent qu'il étoit bien plus de leur interêt de reprendre les Places qu'ils avoient perdu en Flandre que de faire des conquêtes dans la France : ils considererent que les Princes seroient assez forts avec les secours qu'ils pourroient leur envoyer pour tenir tête au Roi, au lieu que s'ils les mettoient en état de l'accabler, ce Prince se trouveroit dans la necessité de se mettre entre les mains des rebelles ; ce qui réunissant les forces des deux partis, les obligeroit de lâcher prise, & de rendre tout ce qu'ils auroient conquis, qui seroit trop éloigné des Pays-bas pour être secouru : ils craignirent de prendre l'ombre pour la chose. Si ce ne furent point là leurs vûës, leur conduite au moins donna lieu de le croire. Ils retournerent en Flandre, y prirent plusieurs Places, & laisserent sur les frontiéres le Duc de Lorraine avec ses troupes & un détachement des leurs, commandé par le Duc de Wirtemberg, pour être à portée de secourir les Princes quand on le jugeroit à propos.

Aussi-tôt que les Espagnols furent retournés chez eux, M. de Turenne revint aux environs de Paris. L'armée des Princes campoit sous ses murailles ; elle n'étoit pas assez forte pour hazarder une bataille, & elle craignoit qu'en s'éloignant de cette Ville, le parti du Roi, qui augmentoit tous les jours, ne vint à prévaloir : l'animosité des Parisiens se ralentissoit ; ils commençoient à ouvrir les yeux, & à reconnoître qu'ils avoient été séduits ; & ce qui contribuoit le plus à les faire rentrer dans leur devoir fut la sortie du Cardinal hors du Royaume : il s'étoit disposé à cette retraite en arrivant à Pontoise, la jugeant nécessaire pour les interêts du Roi & pour les siens particuliers : par là il ôtoit tout prétexte à la rebellion ; son rétablissement étoit certain, si les affaires de Sa Majesté reprenoient le dessus : il comptoit sur la fermeté de la Reine, que rien ne pouvoit ébranler ; il sçavoit que sa parole étoit inviolable : jamais Princesse n'avoit montré plus de grandeur d'ame, plus de constance & de résolution dans les plus grands

AN. 1652. périls ; elles étoient telles, qu'il ne s'en trouve point dans l'hiſtoire de plus héroïques. On a crû néanmoins que le Cardinal auroit couru grand riſque de ne point être appellé ſi M. de Boüillon avoit vêcu plus longtems ; ſa grande capacité jointe à celle de M. de Turenne, qui ſe trouvoit à la tête de l'armée, pouvoit lui frayer le chemin au Miniſtere. Il n'eſt pas ſûr que les deux freres ayent eu ce deſſein ; mais il eſt conſtant qu'ils étoient les ſeuls capables de ſoûtenir le poids des affaires dans une conjoncture ſi difficile. Quoiqu'il en ſoit, la mort de M. de Boüillon arrêta ces diſcours, & la crainte ou l'eſperance d'un pareil changement.

L'armée du Roi arriva à Tillet, à une lieuë de Goneſſe, vers le commencement d'Août ; elle y demeura juſqu'à la fin du même mois, M. de Turenne jugeant ce poſte avantageux pour obſerver l'armée des Princes, qui ſe tenoit toûjours auprès de Paris, & pour empêcher la jonction des ſecours que les Eſpagnols pourroient envoyer. Il fut enfin averti que le Duc de Lorraine revenoit une ſeconde fois avec ſes troupes, & le détachement d'Eſpagnols ſous le commandement du Duc de Wirtemberg, & qu'il avoit pris le chemin de Champagne & de Brie, pour joindre l'armée des Princes : il marcha auſſi-tôt vers la Marne ; & ayant appris en chemin que les Lorrains avançoient, l'armée paſſa la riviere à Lagni, & campa au petit village de S. Germain près de Creſſi en Brie. M. de Turenne reçut ordre de la Cour d'y reſter juſqu'à nouvel ordre, & de ne rien entreprendre contre M. de Lorraine, à moins qu'il n'entreprit de marcher vers Paris, en décampant d'où il étoit, & qu'en ce cas il fit de ſon mieux pour empêcher ſa jonction avec les Princes. Cet ordre étoit fondé ſur ce qu'on étoit en négociation avec M. de Lorraine, qui avoit envoyé ſon Sécretaire pour le conclure, avec promeſſe en même-tems qu'il demeureroit où il étoit, & qu'il n'avanceroit pas juſqu'à ce qu'on fût convenu, ou que le traitté fut rompu. Il eſperoit amuſer la Cour, la tromper par ſes artifices, & trouver l'occaſion ou d'entrer dans Paris ou de joindre les Princes ſur le chemin, ſans en venir à une bataille. M. de Turenne qui le connoiſſoit mieux que la Cour, ne donna pas comme elle dans le piége : il dit au Sécretaire de M. de Lorraine, qui en paſſant pour aller rendre compte à ſon maître de l'état de la négociation, lui apporta lui-même l'ordre en queſtion, *que les promeſſes de M. de Lorraine & rien étoient pour lui la même choſe.* En effet, pour prouver la bonne opinion qu'il en avoit, il réſolut de marcher le lendemain cinq de Septembre à Brie-Comte-Robert, pour être plus à portée de lui couper chemin en cas qu'il voulût

Digitized by Google

marcher, comme il croyoit qu'il le feroit, & que suivant sa coûtume, il manqueroit à sa parole : il dit confidemment au Duc d'Yorck, que quoique ses ordres fussent positifs de ne point quitter son poste, il étoit si persuadé que le Duc de Lorraine vouloit tromper la Cour, & qu'il étoit de l'interêt du Roi son maître, que l'armée marchât, qu'il aimoit mieux hazarder sa tête en désobéissant, que de donner lieu à M. de Lorraine d'aller à son but, & de le duper. L'armée décampa le matin ; & les Maréchaux des Logis arrivant à Brie-Comte-Robert, trouverent ceux des ennemis qui faisoient la même chose, leur armée étant déja en marche pour y venir camper la même nuit. Ils retournerent dans le même moment pour en informer M. de Turenne, qui avec l'avant-garde de l'armée avoit passé un défilé : il en envoya aussi-tôt avertir M. de la Ferté, qui ce jour-là menoit l'arriere-garde, & le fit prier de le venir trouver pour consulter ensemble sur ce qui étoit à faire ; & comme il ne venoit pas assez vîte, il alla à sa rencontre, & le trouva au défilé : ils résolurent au lieu d'aller à Brie-Comte-Robert, de marcher directement à Villeneuve S. Georges. M. de Turenne prit les devants avec toute sa Cavalerie, ordonna à l'Infanterie de le suivre en toute diligence avec le canon, & pria M. de la Ferté d'en faire autant : il craignoit avec raison que M. de Lorraine, qui connoissoit l'importance du poste, ne le gagnât avant lui, & il ne doutoit pas que ses Maréchaux des Logis l'avertissant de la rencontre qu'ils avoient fait des siens, ne lui fissent prendre le même parti. Sa conjecture se trouva véritable : quelque diligence qu'il fit, l'avant-garde du Duc arriva plutôt que lui dans Villeneuve S. George ; & il se crut si assuré du poste, qu'il envoya à M. le Prince une lettre datée du même lieu, pour l'informer qu'il s'en étoit rendu maître : le Duc d'Yorck l'apprit ensuite de l'Officier qui l'avoit portée, étant avec M. de Turenne lorsqu'un parti qui l'avoit fait prisonnier, le lui amena dans Villeneuve S. George, & cet homme fut si surpris d'y trouver l'armée du Roi, qu'il ne pouvoit comprendre que cela fût possible. AN. 1652.

Quoique les Lorrains eussent gagné les devants, qu'ils fussent maîtres de la Ville, & qu'une partie de leurs troupes eussent passé l'Yeres, M. de Turenne arrivant avec son avant-garde sur la hauteur qui commande le Bourg & les rivieres, les chassa & s'empara du pont : leur armée étoit déja si proche de l'autre côté de cette petite riviere, qu'elle tira le canon sur les premiers escadrons des troupes du Roi, quand ils arriverent sur le haut de la montagne, dont l'avant-garde leur servit plus que la diligence. M. de la Ferté arriva sur le soir avec le reste de l'armée ; & les ennemis ayant

Digitized by Google

AN. 1652. manqué le poſte, ſe retirerent une lieuë plus haut le long de la riviere, vis-à-vis le Château d'Ablon, où M. le Prince les joignit peu de jours après, ayant fait paſſer ſes troupes ſur deux ou trois grands batteaux qu'il trouva par hazard ſur la riviere.

Ce fut alors que les ennemis étant plus forts de la moitié que M. de Turenne, compterent ſur une victoire certaine, le tenant comme dans un cul-de-ſac entre la Seine & l'Yeres, où ils ne croyoient pas qu'on pût leur échaper : ils ſçavoient que n'ayant dans ſes caiſſons que pour quatre ou cinq jours de pain tout au plus, & les fourages lui manquant, il ne pouvoit en tirer d'aucun endroit, tout le pays des environs étant ruiné, & ils eſperoient de finir la guerre ſans coup ferir ; mais M. de Turenne avoit eu le bonheur d'arrêter à Villeneuve S. George la nuit même qu'il y arriva, vingt-quatre ou vingt-cinq batteaux, qui furent le ſalut de l'armée, parcequ'ils ſervirent à faire des ponts ſur la Seine.

On ne perdit point de tems ; le premier pont fut achevé en deux ou trois jours avec des travaux de l'autre côté de la Seine pour le couvrir ; & le ſecond fut achevé peu de jours après. On ſurmonta des difficultés qui paroiſſoient invincibles : on n'avoit ni bois ni argent ; l'induſtrie des Officiers d'artillerie & la liberalité des joüeurs ſuppléerent à l'un & à l'autre : ces derniers prêterent trois cens piſtoles, l'Intendant de l'armée n'ayant pû fournir une ſi petite ſomme ; les autres abbatirent les maiſons du Bourg pour en prendre les poutres & les planches. Cette communication de l'autre côté de la Seine donna du fourage à la Cavalerie, qui en avoit manqué dès le premier jour. Pour ſe mettre d'autant plus en état de maintenir ce poſte, on ſe retrancha du côté de Limai, qui étoit le ſeul par où les ennemis pouvoient attaquer l'armée ; elle étoit couverte d'un bois ſur ſa droite ; elle avoit la Seine à la gauche ; l'Yeres la garantiſſoit par derriere ; ainſi n'ayant que ſon front à garder, qui étoit vis-à-vis de Limai & de Gros-bois, il ne fallut que faire des lignes entre les cinq redoutes que le Duc de Lorraine y avoit élevées, & qui étoient encore entieres.

Pendant qu'on travailloit à ces retranchemens & à la conſtruction des Ponts, l'armée ennemie décampa, après avoir mis garniſon dans Ablon, & marcha du côté de Brie, dans le deſſein d'y paſſer l'Yeres, pour enfermer l'armée du Roi de tous côtés. Lorſqu'elle fit ce mouvement, M. de Turenne trouva à propos de faire attaquer le Château d'Ablon, pour aſſurer la communication par eau avec Corbeil, d'où il eſperoit tirer toute ſorte

Digitized by Google

de proviſions : pour cet effet M. de Rennel fut envoyé avec un détachement de Cavalerie & d'Infanterie, & deux piéces de canon ; mais avant qu'il fut arrivé au Château, M. de Turenne qui l'avoit vû paſſer, fut averti qu'on découvroit quelques eſcadrons des ennemis entre le bois & Limai. Il envoya ordre auſſi-tôt à Rennel de revenir au Camp, & monta ſur la hauteur pour reconnoître l'ennemi, croyant d'abord qu'il venoit à lui : en y arrivant, il apperçut l'Infanterie qui commençoit à paroître ; & pour mieux juger ſi leur deſſein étoit de l'attaquer immédiatement, il ſe mit avec le Duc d'Yorck parmi les eſcarmoucheurs, qui éloignerent ceux des ennemis, & donnerent lieu d'obſerver de plus près leur contenance : M. de Turenne qui ne voyoit pas bien de loin, ne ſe fiant point à ſes propres yeux, pria le Duc d'Yorck de bien examiner ce qu'ils faiſoient : ce Prince fut le premier qui l'avertit qu'ils ſe retranchoient ; ce qui lui ayant été confirmé par pluſieurs autres, il retourna au Camp fort ſatisfait de ce que les ennemis n'attaquoient point ſes lignes, qui n'étoient pas encore perfectionnées ; il y fit travailler ſans relâche, & ordonna de les paliſſader ; ce qui ayant été exécuté en ſix heures de tems, on jugea à propos d'ouvrir les redoutes en dedans, parceque de la maniere que les Lorrains les avoient faites, il eût été difficile de les reprendre ſi les ennemis s'en fuſſent rendus les maîtres. AN. 1652.

Dans le même-tems que le Prince de Condé marcha avec ſon armée à Limai, le Duc de Lorraine avec la ſienne avança au haut de l'Yeres entre Brie & l'armée du Roi, qu'ils crurent tenir bloquée de ſorte qu'elle ne pouvoit leur échaper dans peu de tems, ne doutant point ou de l'affamer ou de la réduire à entreprendre quelque action deſeſperée. Après que M. le Prince eût achevé ſes retranchemens, qui étoient fort profonds, & à la portée du canon de ceux de M. de Turenne, ſa principale application fut de faire un pont de batteaux une lieuë au-deſſous des ſiens, pour interrompre ſes fourageurs, & empêcher la communication avec Corbeil de l'autre côté de la Seine, pendant que M. de Lorraine avoit des partis continuellement en campagne pour l'empêcher du côté de Brie ; mais avant que le pont des ennemis fut achevé, on ſe rendit maître du Château d'Ablon, qui rendit toutes leurs précautions inutiles, & aſſura par eau la communication avec Corbeil ; on fit auſſi bonne proviſion de fourage, que l'on enleva à une bonne diſtance entre Juviſi & Paris.

Le pont des ennemis étant fini, les fourageurs ne purent ſortir qu'avec de groſſes eſcortes d'Infanterie & de Cavalerie, ce qui étoit d'autant plus

Digitized by Google

AN. 1652. penible, qu'il falloit aller ſi loin qu'ils ne pouvoient revenir le même jour. Les Généraux s'aviſerent enfin d'un expédient qui étoit & plus aiſé & moins hazardeux. Deux mille chevaux qui étoient venus à Corbeil après la priſe de Montrond, eurent ordre d'y reſter : on en détachoit tous les jours de petits partis qui rôdoient en deſcendant de l'un & de l'autre côté de la riviere, & qui ſe rencontrant avec ceux du Camp qui faiſoient la même choſe en remontant, chacun retournoit de ſon côté, après s'être communiqué ce qu'ils avoient découvert ; & quand ceux du Camp rapportoient qu'il n'y avoit point de danger, on faiſoit ſortir les fourageurs, qui alloient par delà Corbeil, y paſſoient la riviere d'Eſſone ; après quoi ils fourageoient à leur aiſe, paſſoient la nuit en ſûreté, revenoient à la Ville, & retournoient au Camp de l'un ou de l'autre côté de la Seine, où ils étoient avertis qu'il n'y avoit point de riſque.

Cette méthode fut ſuivie avec tant d'exactitude & tant de bonheur qu'il n'arriva point d'accident à aucun des convois ; & on peut dire avec verité que la Monarchie Françoiſe étoit réduite à cette extrémité, que ſon ſalut dépendoit de chacun de ces convois, la perte d'un ſeul étant capable de cauſer celle de toute l'armée.

Durant ce blocus, les petits partis de l'armée du Roi pouſſoient leurs courſes fort loin du côté d'Orleans, & alloient quelquefois juſqu'aux portes de Paris, ce qui incommodoit beaucoup cette grande Ville, dont le commerce étoit interrompu de ce côté-là, pendant que de l'autre les troupes des Princes ne la pilloient pas moins. Les Pariſiens ſupporterent quelque tems ce voiſinage importun avec aſſez de patience, ſur les promeſſes que leur faiſoit le Prince de Condé de les en délivrer bientôt, & de terminer la guerre, en forçant M. de Turenne à ſe ſoûmettre avec ſes troupes ; mais l'effet ne répondant point aux eſperances dont on les repaiſſoit journellement, ils pancherent plus que jamais du côté de la Cour, & reprirent des ſentimens plus conformes à leur devoir : ils firent de ſérieuſes réflexions ſur l'aveuglement avec lequel ils ſe laiſſoient dévorer par des étrangers, ſans qu'il pût leur en revenir, ni à la Nation, aucun autre avantage que d'être les dupes de quelques eſprits ambitieux, qui n'avoient en vûë que de les engager dans leurs deſſeins d'uſurper l'autorité Royale.

Les partiſans de la Cour profitant de ces heureuſes diſpoſitions, fomenterent adroitement la meſintelligence qui commençoit à naître entre les Pariſiens & les Princes ; le Cardinal de Retz n'obmettoit rien de ſon côté pour l'augmenter : on ſe ſouvenoit toûjours du maſſacre de l'Hôtel de Ville,

Ville ; & plusieurs désordres qui arriverent faisant connoître l'inclination des peuples, les bouteseux qui les avoient si souvent mis en mouvement contre l'interêt du Roi, perdirent tout crédit ; ce qui relevant le courage de ses sujets fideles, ils firent voir aux autres le précipice où l'ambition des Princes alloit les jetter. AN. 1652.

La prudence des Généraux ayant assuré les fourages de l'armée du Roi, & les retranchemens étant tels qu'il auroit été dangereux aux ennemis d'entreprendre de les forcer, il ne se passa rien pendant le blocus que de fréquentes escarmouches qu'on ne pouvoit éviter, à cause de la proximité des lignes de l'une & de l'autre armée. Il y en eut une entr'autres assez considérable, & qui pensa les engager, malgré les Généraux de part & d'autre. Le Duc d'Orleans étant venu voir celle des Princes, les jeunes gens de qualité qui l'avoient accompagné voulurent montrer leur bravoure, & sortirent des lignes pour faire le coup de pistolet contre les troupes du Roi, qui les voyant venir en grand nombre, sortirent aussi pour les combattre : la Cavalerie escarmouchoit dans la plaine, & les Fantassins se disperserent dans les vignes qui regnent depuis le bas du côteau jusqu'au haut de la montagne pour faire la même chose. L'affaire devint si sérieuse, & les Volontaires de part & d'autre s'approcherent de si près, que M. de Turenne fut obligé de détacher le Marquis de Richelieu, avec plusieurs petits pelotons de Cavalerie, pour aller les dégager ; M. le Prince s'en étant apperçu, fit faire de son côté la même chose. Il y eut de part & d'autre plusieurs tués & blessés. Un Capitaine de Douglas, nommé Tivy, qui fut pris, s'échapa peu de jours après, & apporta à M. de Turenne la nouvelle que le Prince de Condé étant tombé malade, s'étoit fait porter à Paris, où les principaux de sa faction s'efforçoient toûjours de la ranimer, par les esperances de la ruine de l'armée du Roi. S'ils le crurent ainsi, ils se tromperent bien grossierement ; car plus elle resta à Villeneuve S. George, plus elle eut abondance de toutes choses qui lui venoient de Corbeil.

Il se fit dans cet entretems une très-belle action par le sieur Seguin, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment de Beauveau : il alloit souvent en parti ; & étant sorti cette fois avec cent maîtres, il se mit en embuscade pour surprendre les fourageurs de l'ennemi, & les ayant laissé arriver & se mettre à l'ouvrage, il alloit pour les enlever, lorsque découvrant fort près de lui un escadron sur la hauteur, il fut pour le charger, croyant qu'il fût le seul qui les escortoit ; mais en approchant il en trouva quatre autres : il prit immédiatement son parti, dit en peu de paroles à ses gens, qu'il étoit

AN. 1652. trop tard de ſonger à la retraite, & qu'il falloit chercher ſon ſalut dans la pointe de l'épée : il les diviſa en cinq petits corps, chacun ſur deux rangs, & attaqua les ennemis avec tant de vigueur, qu'il les mit en déroute, en tua ſoixante ſur la place, fit cinquante priſonniers, & défit ainſi, malgré une ſi grande inégalité, le vieux Régiment de Wirtemberg, dont le Major & deux Capitaines furent du nombre des priſonniers.

La Cour qui étoit à Pontoiſe ou à S. Germain, ménageoit toûjours ſes intelligences dans Paris, d'où elle étoit bien informée de ce qui s'y paſſoit, & du mécontentement des Pariſiens, de ce que les Princes entretenoient la guerre à leurs portes, & la négotiation étant ſur un bon pied, elle envoya demander aux deux Généraux, s'ils croyoient pouvoir dégager l'armée du poſte où elle étoit ſans rien hazarder, & trouver le moyen de joindre le Roi, pour favoriſer le traitté qui étoit ſur le tapis avec les Pariſiens.

On travailla auſſi-tôt à diſpoſer toutes choſes pour décamper : on fit dreſſer douze ponts ſur la petite riviere, ſous prétexte de favoriſer les fourages, & on envoya ordre aux troupes qui étoient à Corbeil de faire quelques redoutes ſur la hauteur qui eſt devant la Ville, pour perſuader davantage aux ennemis qu'on ne ſongeoit qu'à aſſurer les fourageurs de tous côtés. Toutes ces choſes étant exécutées, on commanda le quatriéme d'Octobre, une heure avant le coucher du ſoleil, que toutes les troupes ſe préparaſſent à marcher : dès qu'il fut nuit, on fit paſſer les bagages vers Corbeil avec un grand ſilence, par le chemin le plus bas le long de la Seine ; on avoit mis à la tête de la Cavalerie & des Dragons, avec ordre en arrivant près de la Ville, de ſe mettre en bataille ſur la hauteur derriere les redoutes.

Quand les bagages eurent paſſé les ponts, les troupes les ſuivirent en bon ordre : les gardes & les ſentinelles ne furent relevées qu'après que toute l'armée fut de l'autre côté de la petite riviere, & on rompit les ponts pour empêcher les ennemis de s'en ſervir & de ſuivre l'armée du Roi, s'ils euſſent découvert ſa retraite ; mais bien loin de la ſoupçonner, ils avoient réſolu ce même ſoir d'inſulter le lendemain le Régiment de Nettencour, qui étoit avec une garde de quarante chevaux dans l'ouvrage qui couvroit de l'autre côté de la Seine les têtes des deux ponts : pour en venir mieux à bout, ils avoient préparé de grands trains de bois, qu'ils laiſſerent dériver d'une lieuë en haut au milieu de la riviere, afin que le choc qu'ils donneroient contre les ponts les pût entraîner. La choſe réuſſit ; le Régiment de

Digitized by Google

Nettencour voulant paſſer, comme il en avoit reçû l'ordre, les trouva rompus, & M. de Turenne en ayant été averti, lui fit ordonner d'aller à Corbeil le long de la riviere, ne jugeant pas à propos de retarder pour cet accident la marche des troupes : il paſſa heureuſement à Corbeil, & joignit l'armée. Le lendemain un peu devant le jour, les ſoldats ennemis étant allés pour attaquer l'ouvrage, furent fort ſurpris de le trouver abandonné ; mais ils le furent bien davantage de ne plus voir l'armée du Roi ; ils furent les premiers qui en avertirent leurs Généraux : il étoit trop tard, & quand ils l'euſſent ſçû plutôt, ils ne pouvoient pas lui faire grand mal ; parce-qu'après qu'elle eut marché un peu plus d'une lieuë, le terrain lui étoit ſi favorable, qu'elle n'avoit plus rien à craindre ; elle étoit couverte d'un côté de la Seine, & de la forêt de Sennard de l'autre ; l'eſpace entre deux n'étoit pas ſi large qu'elle ne pût le remplir, de ſorte que les ennemis ne pouvoient la déborder ni l'attaquer en flanc, & plus on approchoit de Corbeil, plus le terrain ſe rétréciſſoit. Toute l'armée y arriva avant le lever du ſoleil ; quoiqu'on ne dût y reſter qu'une nuit pour ſe repoſer, on fit des retranchemens paliſſadés pour n'être point ſurpris, s'il prenoit envie aux ennemis de combattre. Le lendemain ſixiéme au matin, on marcha à Chaume, où on arriva le ſoir, dans le deſſein d'aller paſſer la Marne à Meaux, & de joindre enſuite la Cour ou à Pontoiſe ou à S. Germain. Cette journée fut penible & dangereuſe : les ennemis pouvoient attaquer l'armée s'ils euſſent voulu. On marcha toujours de maniere qu'en un quart d'heure de tems toute l'armée pouvoit être en bataille : l'avant-garde alloit ſur deux colonnes ; le premier eſcadron à la tête de la colonne de la gauche étoit le premier de la premiere ligne, & celui à la tête de la colonne droite étoit le premier de la ſeconde ligne, ſuivant l'ordre de bataille : on obſervoit les diſtances ordinaires, comme ſi on avoit été prêt à combattre ; l'Infanterie ſuivoit dans le même ordre la Cavalerie ; la premiere ligne d'Infanterie ſuivoit la premiere de Cavalerie, & la ſeconde de même : les Gendarmes marchoient ſuivant leur poſte entre les deux lignes d'Infanterie, & l'autre aile de Cavalerie ſuivoit l'Infanterie dans le même ordre ; de ſorte que l'ennemi paroiſſant, l'armée ſe trouvoit prête à le recevoir en tournant à gauche. L'artillerie & les caiſſons marchoient ſur la droite de l'Infanterie, & les bagages ſur la droite de tout. Les ennemis n'ayant rien entrepris ce jour-là, on marcha enſuite avec moins de contrainte à Presle, Tournam & Quincé ; & le onze ayant paſſé la Marne près de Meaux, on campa le même ſoir à Boretz, de-là on marcha à Montlevêque, & *An.* 1652.

AN. 1652. enſuite à Courteuil, où on étoit à couvert de la riviere qui y paſſoit.

Cette retraite ſi ſurprenante pour les ennemis, acheva de ruiner leurs affaires auprès des Parifiens, qui las de ſupporter le poids d'une guerre qui les accabloit, ſouhaittoient de plus en plus de la voir finir par le retour du Roi, dont les amis profitoient d'une ſi favorable conjoncture. Le Prince de Condé & le Duc de Lorraine jugerent qu'il n'étoit pas de leur interêt de demeurer davantage aux environs de Paris, puiſqu'un plus long ſéjour acheveroit de leur faire perdre le peu d'amis qui leur reſtoient, & qu'ils ne pouvoient conſerver qu'en s'éloignant; d'ailleurs l'hiver avançoit, & le pays étoit ſi ruiné, qu'il eût été preſque impoſſible d'y faire ſubſiſter leurs troupes.

Ces conſidérations & peut-être quelques autres qu'on ne ſçait pas, déterminerent les Princes à quitter Paris: ils ne trouverent point de meilleur expédient que de faire hiverner leurs troupes en Champagne & en Lorraine, les Eſpagnols devant les joindre à Rhetel, pour les aider à prendre les Places qui ſeroient néceſſaires pour couvrir & aſſurer leurs quartiers. A l'égard du Duc d'Orleans & de Mademoiſelle, il fut arrêté qu'ils reſteroient à Paris, & qu'ils employeroient leur crédit & leurs efforts pour empêcher cette Ville d'y recevoir le Roi. Toutes ces réſolutions furent auſſi-tôt miſes en exécution; car l'armée du Roi n'étant encore qu'à Courteuil près de Senlis vers le quatorze Octobre, celle des ennemis paſſa auprès, prenant le chemin de la Champagne.

La Cour crut qu'il étoit alors de ſon interêt de retourner à Paris, & M. de Turenne alla exprès à S. Germain pour la déterminer à prendre ce parti; il en repréſenta la néceſſité, que l'occaſion étant favorable il falloit en profiter, & ne pas donner le tems aux Pariſiens de revenir du dégoût qu'ils avoient pour les Princes, que leur abſence & l'éloignement de leurs troupes pouvoient diſſiper: il fit concevoir pour appuyer ſon opinion, qu'il n'y avoit point d'eſperance de trouver des quartiers d'hiver pour les troupes, ſi le Roi ne ſe rendoit maître de Paris; que ſans cela on ne ſeroit point en état de faire tête la Campagne ſuivante aux forces des ennemis, qui ſeroient très-nombreuſes; que ſi Paris refuſoit de recevoir le Roi, toutes les autres Villes ſuivroient ſon exemple; enfin il conclut en aſſurant que tout dépendoit du bon ou du mauvais ſuccès de cette affaire. Ses raiſons qui ne ſont ici touchées que légerement, parurent ſi fortes au Conſeil, qu'elles furent approuvées. La Cour partit de S. Germain, & étant arrivée au bois de Boulogne par le pont de S. Cloud, les autres étant

Digitized by Google

rompus, il vint des perſonnes de Paris qui s'adreſſerent à quelques Membres du Conſeil, pour repréſenter que l'entrepriſe étoit dangereuſe, & qu'on hazardoit témerairement la perſonne du Roi. Ces Meſſieurs prirent l'allarme, & furent au caroſſe de la Reine dans lequel étoit le Roi, pour diſſuader leurs Majeſtés d'aller plus loin. Le caroſſe arrêta : on appella M. de Turenne & le reſte du Conſeil, pour déliberer ſur ce qui étoit à faire : tous étoient d'opinion qu'il falloit retourner à S. Germain ; il n'y eut que M. de Turenne qui perſiſta dans la premiere réſolution & dans les raiſons qui l'avoient fait prendre, ajoûtant qu'après la démarche qu'on venoit de faire, le retour ſeroit également préjudiciable aux affaires du Roi & à ſon honneur ; qu'il marqueroit un manque de réſolution qui rendroit la Cour mépriſable, ôteroit le courage aux amis, releveroit celui de ſes ennemis ; que tout ſeroit à craindre d'un changement où il paroîtroit tant de timidité, & qu'il regardoit ceux qui étoient venus apporter cet avis ou comme des ennemis couverts, qui vouloient empêcher que le Roi n'entrât dans Paris, ou comme des eſprits foibles, dont les ſentimens ne devoient point être ſuivis. AN. 1652.

La Reine qu'il étoit difficile d'effrayer, & dont le courage étoit à toute épreuve, ſuivit l'opinion de M. de Turenne contre l'avis de tout le reſte du Conſeil : elle dit que dans une occaſion ſi importante, il valoit mieux s'expoſer elle & ſon fils aux dangers qu'il pouvoit y avoir, que de perdre leur réputation par une action auſſi honteuſe que ſeroit leur retour, qui ruineroit entierement leurs affaires, & qu'il ne falloit jamais eſperer de rentrer dans Paris ſi on perdoit cette occaſion. Il fut réſolu d'y aller : le Roi s'avança à la tête de ſes Gardes, entra dans la Ville par la porte S. Honoré, & au lieu de l'oppoſition dont on avoit voulu lui inſpirer la peur, il ne trouva par tout que des acclamations qui marquoient la joye publique, & il fut accompagné juſqu'au Louvre par une foule de peuple, qui ne ceſſoit de crier *Vive le Roi.* Pendant que Sa Majeſté entroit par une porte, M. le Duc d'Orleans ſortit par une autre, & Mademoiſelle qui étoit rentrée dans ſon appartement des Thuilleries, eut ordre de ſortir de Paris, auquel elle obéït.

M. de Turenne retourna auſſi-tôt à l'armée, & ſur la fin du mois ſe mit en marche pour ſuivre les ennemis, qui s'étoient emparés de Château-Porcien & de Rhetel ſur l'Aiſne, où ils trouverent peu de réſiſtance, de-là ils furent attaquer Sainte Menehoult, qui ſe défendit bien ; mais elle fut enfin forcée de ſe rendre à compoſition : il n'y avoit outre la garniſon os-

Digitized by Google

An. 1652. dinaire que quatre Compagnies du Régiment d'Yorck, qui s'y jetterent avant qu'elle fut inveſtie. Quand l'armée des Princes quitta les environs de Paris, on envoya avec quelque Cavalerie des troupes de M. de la Ferté, le Régiment d'Infanterie qui portoit ſon nom, & celui d'Yorck, avec ordre de marcher en toute diligence, & de ſe jetter dans Sainte Menehoult & les Places du Barois. Le Maréchal alla lui-même à Nanci, pour défendre autant qu'il pourroit ſon Gouvernement, où il jugeoit, comme il arriva effectivement, qu'ils avoient deſſein d'établir leurs quartiers d'hiver.

Dans la marche de l'armée du Roi vers la Champagne, elle campa le deux de Novembre à Balieux, où elle fut obligée de reſter un jour, à cauſe que les Soldats trouvant dans le chemin une grande quantité de vins nouveaux, ils s'enyvrerent ſi généralement, qu'il n'en vint point au quartier ſuffiſamment pour monter la garde ordinaire chez le Général & chez le Duc d'Yorck. Après les avoir raſſemblés, on marcha le quatre à Dizy proche Epernai, où on paſſa la Marne le cinq pour ſe couvrir de cette riviere, les ennemis étant alors aux environs de Rhetel, où le Comte de Fuenſaldagne les avoit joints avec une partie conſidérable de l'armée d'Eſpagne, ce qui obligeoit M. de Turenne de ſe tenir toûjours à une diſtance raiſonnable, & derriere quelque riviere ou quelque défilé, pour ne point courir riſque d'être ſurpris. Le ſixième l'armée marcha à Cheppes, où après avoir campé trois ou quatre jours, elle repaſſa la Marne, & campa à Vitry le Bruſlé. Le ſeize elle marcha à Vitry le François, réglant toûjours ſes mouvemens ſur ceux des ennemis.

Ce fut pendant que l'armée du Roi faiſoit ces différens campemens que Sainte Menehoult fut priſe, vers le treize Novembre : les ennemis y licentierent les troupes du Duc d'Orleans qui étoient dans leur armée, & leur permirent de retourner en France, à condition qu'ils ne ſerviroient point le Roi le reſte de cette Campagne, ni aucune autre de ce côté-là : on les fit marcher vers les quartiers qui leur furent aſſignés en Picardie, & l'année ſuivante ils ſervirent dans les armées ſur les autres frontieres de France.

Les ennemis furent enſuite aſſieger Barleduc ; M. de la Ferté y avoit envoyé un nommé Rouſſillon pour y commander, avec une garniſon capable de défendre la Place plus long-tems qu'il ne fit : il fut néanmoins aſſez vain pour refuſer un renfort de cinq cens hommes que M. de Turenne avoit envoyé à S. Diſier pendant le ſiége de Sainte Menehoult, avec ordre d'aller à Barleduc, ſi le Gouverneur en avoit beſoin ; il remercia M. de Turenne du ſoin qu'il prenoit de lui, l'aſſura qu'il étoit en bon état, ſi

Digitized by Google

l'ennemi oſoit l'attaquer, ce qu'il réitera quand il fut inveſti, avec promeſſe de rendre bon compte de la Place. Cette nouvelle fut apportée le dix-huit à M. de Turenne, qui étoit encore à Vitry le François; il décampa auſſi-tôt pour l'aller ſecourir avec toute la diligence poſſible; & pour empêcher que l'ennemi ne fut averti de ſon approche, il repaſſa la Marne à Vitry, & côtoyant la riviere qui étoit à ſa gauche, il arriva à la pointe du jour à S. Diſier; il y fit alte pendant ſix heures pour repoſer ſes troupes, & dans le moment qu'on alloit ſe remettre en marche, il reçut avis que la Ville & le Château s'étoient rendus; ce qui fit arrêter l'armée. AN. 1652.

Cette nouvelle fut d'autant plus déſagréable qu'elle rompit le deſſein qu'on avoit formé, non ſeulement de ſecourir la Place, mais encore de battre les ennemis, ou de les forcer à une retraite ſi précipitée, qu'au moins ils y auroient perdu canon & bagage. Jamais entrepriſe n'avoit été plus judicieuſement concertée; car quoique l'armée du Roi fût beaucoup inférieure en nombre à celle des ennemis, le terrain étoit ſi avantageux du côté qu'on marchoit à eux, qu'on ne couroit point de riſque, le pays étant couvert de bois.

M. de Turenne avoit ſix mille hommes effectifs d'Infanterie bien diſciplinée; l'armée avoit été renforcée de Cavalerie auſſi bien que d'Infanterie qu'on avoit tiré des garniſons d'Artois, de Picardie & d'autres endroits qui pouvoient s'en paſſer depuis que les ennemis étoient ſortis du cœur de la France. A la faveur des bois, & par la diligence de la marche, on tomboit ſur les ennemis lorſqu'ils y ſongeoient le moins, & il leur auroit ſervi de peu d'en être averti; car la ſituation de la Place eſt telle, & tel eſt le déſavantage du poſte pour les aſſiégeans contre une armée qui vient ſecourir la Place, que les retranchemens y ſont inutiles, & ne peuvent ſe défendre; les bois s'étendent en longueur à une lieuë de la Ville; il y a entre le bois & le Château une plaine ſpacieuſe, ſur le niveau de laquelle eſt ſitué le Château, & la Ville haute eſt ſur le bord d'une deſcente qui conduit à la baſſe Ville; dans le fond qui eſt étroit & entre deux collines, coule un petit ruiſſeau, & l'eſcarpe de chaque côté eſt rude & difficile; de ſorte que les troupes du Roi n'auroient eu à combattre que contre les ennemis qui étoient de leur côté du ruiſſeau, & qui auroient fort mal paſſé leur tems entre l'armée qui les auroit attaqué & le Château, & entre le bois & le Château, & leur retraite n'y pouvoit ſe faire qu'avec tant de confuſion qu'ils ſe ſeroient culbutés l'un l'autre.

Quand M. de Turenne forma ce deſſein, il crut trouver toute l'armée

An. 1652. ennemie enſemble, & ne ſçavoit pas comme il l'apprit depuis, que Fuenſaldagne avec la plus grande partie de ſes troupes s'étoit retiré, ne ſçachant point l'armée du Roi auſſi forte qu'elle étoit, & croyant que le Prince de Condé & le Duc de Lorraine étoient aſſez forts pour prendre le Barois & y établir leurs quartiers d'hiver. Un ſi beau coup fut manqué par l'indiſcretion de M. de Rouſſillon, qui ſe laiſſa enlever les quatre meilleures Compagnies de ſa garniſon dans la baſſe Ville, quoiqu'elle fut défenduë d'une aſſez bonne muraille, & environnée d'un foſſé plein d'eau : il pouvoit au moins ſoûtenir juſqu'à ce qu'il y eut bréche ; mais l'ennemi s'en étant rendu maître le même jour qu'il arriva devant la Place, & ne jugeant pas à propos de faire ſon attaque de ce côté-là, il éleva le lendemain une batterie du côté de la plaine contre le Château, & à peine commença-t'elle à tirer, que le Gouverneur ſans même attendre qu'il y eut bréche, demanda à capituler, & convint de ſortir le lendemain de la Place.

M. de Lorraine perdit à ce ſiége M. Fauge, Lieutenant-Général & le meilleur Officier de ſon armée, qui fut tué la nuit après la priſe de la baſſe Ville : il ſoupoit avec le Prince de Condé dans une maiſon aſſez proche de la Ville haute, & faiſant débauche il s'enyvra ſi fort, que dans l'accès d'une vaine bravoure, il ſortit par une porte de derriere, une ſerviette autour de la tête, pour ſe faire mieux remarquer, & pour que les aſſiégés euſſent à tirer ſur lui ; le Prince de Condé & le Chevalier de Guiſe coururent après pour le faire rentrer ; mais avant qu'ils puſſent le joindre, il reçut un coup de mouſquet qui le tua.

La priſe ſi prompte de Barleduc donna le tems aux ennemis de s'emparer de Ligny, Voyd & Commerci ; parceque M. de Turenne ne ſçachant point le départ de Fuenſaldagne, n'oſoit trop s'approcher de leur armée : on reſta pour cette raiſon deux ou trois jours à S. Diſier, pendant leſquels ils firent ces nouveaux progrès ; & ces trois Places n'ayant que de foibles garniſons, ne firent que peu ou point de réſiſtance.

L'armée du Roi avança de S. Diſier à Stainville, où elle fut jointe par un renfort d'un Régiment de Cavalerie de trois cens maîtres, & d'un Régiment d'Infanterie de douze cens hommes des troupes du Duc de Longueville, du Régiment de Cavalerie & de la Compagnie d'ordonnance du Comte de Briſtol. Quoique ces troupes, excepté la Compagnie d'ordonnance, ne fuſſent que de nouvelles levées incapables de rendre de grands ſervices, le nombre ne laiſſa pas de donner de la réputation. Ce ne fut qu'à Stainville & le vingt-cinq de Novembre, qu'on apprit le départ du Comte

Digitized by Google

Comte de Fuenſaldagne ; ſur quoi M. de Turenne réſolut de livrer bataille aux ennemis, & en cas qu'ils vouluſſent l'éviter, les obliger à quitter les quartiers d'hiver, dans leſquels ils ſe croyoient ſi bien établis, qu'ils en avoient déja fait la répartition : la ſuite va faire voir combien ils s'étoient trompés ; car quand on avança à eux le lendemain, ils ſe trouverent ſi peu en état de s'y maintenir, que n'oſant faire tête à M. de Turenne ils décamperent ſubitement, paſſerent la Meuſe auprès de Voyd, où M. le Prince fut averti qu'on marchoit à lui, & laiſſant la riviere ſur la gauche, avancerent en toute diligence vers Luxembourg : on les ſuivit de ſi près, que le plus ſouvent l'armée du Roi arrivoit à midi où ils avoient paſſé la nuit précédente. On les pouſſa ainſi juſqu'au trente, qu'on arriva le matin à S. Mihel : on ne jugea pas à propos de les pourſuivre plus loin, puiſqu'étant à couvert de leur pays, ils étoient hors de danger. AN. 1652.

M. de Turenne ne ſongea plus qu'à chercher les moyens de rafraîchir ſon armée, particulierement l'Infanterie, que tant de marches pénibles avoient beaucoup harraſſée, & qui manquoit de pain : les ennemis qu'on avoit toûjours ſuivis, avoient mangé le pays par tout ; les caiſſons étoient vuides, & il n'étoit pas poſſible aux Commiſſaires des vivres d'en fournir alors. Il en envoya demander aux habitans de S. Mihel, qui ayant fait difficulté d'obéïr, ſur une prétenduë impoſſibilité d'en fournir une aſſez grande quantité en un jour, il ſe trouva obligé pour ne pas laiſſer périr de faim ſon armée, de faire entrer dans la Ville ſon Infanterie, les Gendarmes & le canon, & de diſtribuer ſa Cavalerie dans les Villages aux environs ; quoiqu'on y reſtât peu de tems, cela fit beaucoup de bien aux troupes ; mais M. de la Ferté en ayant été informé, vint lui-même de Nanci, qui en étoit éloigné de dix ou douze lieuës, pour prier M. de Turenne de ſe retirer, ſe tenant ſi offenſé qu'il eût pris des quartiers dans cette Ville-là, qu'il ne lui pardonna pas de long-tems, & cette meſintelligence fut dans la ſuite très-préjudiciable aux affaires du Roi. Il fallut partir le lendemain de l'arrivée du Maréchal, dont la colere augmentant ſur les plaintes que les habitans lui firent contre quelques Soldats, il ſuivit la marche des troupes, accompagné de ſes Gardes, à la tête deſquels il chargeoit les traîneurs, comme s'ils euſſent été ennemis, & continuant ce manége juſqu'au quartier des Gendarmes, qui n'étoient point encore ni en ordre ni en marche, un de la Compagnie du Comte de Briſtol, nommé Manwaring, qui ne le connoiſſoit pas, voyant la violence avec laquelle il frappoit, crut que c'étoient les ennemis, & lui préſenta le piſtolet dans le

AN. 1652. ventre, dont l'amorce heureuſement pour l'un & pour l'autre manqua : le pauvre Gendarme fut bleſſé de cinq ou ſix coups, & couché par terre ; mais il en guérit. Berkeley, Cornette de la même Compagnie, en fut quitte à meilleur marché ; le grand bruit que faiſoit le Maréchal lui fit croire auſſi-bien qu'à Manwaring, que les ennemis étoient entrés dans la Ville ; il avança le piſtolet à la main au coin de la ruë ; mais reconnoiſſant le Maréchal, il le baiſſa auſſi-tôt, & le ſalua, & comme il en étoit connu, il ſe tira mieux d'affaire que le Gendarme.

On arriva le ſoir à un petit Village, appellé Villotte ; le lendemain on marcha à Tronville, entre Bar & Ligni : le même ſoir on envoya un détachement de Cavalerie & d'Infanterie avec du canon, & toutes les choſes néceſſaires pour attaquer cette derniere Place ; on éleva d'abord la batterie plus près que demie portée du mouſquet des murailles ; on fit des tranchées à droite & à gauche pour mettre l'Infanterie à couvert, & un épaulement pour la ſûreté de la Cavalerie ; tous ces ouvrages furent perfectionnés avant le lever du ſoleil : les batteries commencerent auſſi-tôt à tirer ; il y eut une breche raiſonnable avant la nuit ; la difficulté étoit de paſſer le foſſé qui étoit plein d'eau, profond & ſi large, que le débris de la bréche n'avoit pû le combler : on ne laiſſa pas de donner l'aſſaut, & à force de planches, d'échelles & de longues poutres, on paſſa le foſſé, & on arriva à la bréche, que l'ennemi abandonna auſſi-tôt pour ſe retirer dans le Château, qui étoit plus fort. Le lendemain M. de Turenne marcha avec ſes troupes à Barleduc, laiſſant M. de la Ferté avec les ſiennes au ſiége du Château de Ligni.

La même nuit qu'on arriva à Bar on dreſſa une batterie contre la baſſe Ville, à la faveur de quelques maiſons qui étoient preſque ſur le bord du foſſé, n'y ayant qu'un très-petit chemin entre deux : le canon tira dès le matin, & quoiqu'il fût petit & en petit nombre, n'y en ayant que deux de douze, un de huit & deux de ſix livres de balle, comme les piéces étoient renforcées, & qu'on pouvoit leur donner double charge, M. de Champfort, Lieutenant d'artillerie, en fit un ſi bon uſage, qu'au coucher du Soleil il y eut une bonne bréche.

Le Régiment de Picardie devoit y donner l'aſſaut ſous les ordres de M. de Tot, le plus ancien Lieutenant-Général de France, & le ſeul qui étoit dans cette armée. La bréche étoit contre la porte à la droite en entrant, qui n'étoit flanquée que de deux petites tours rondes qui étoient à côté : on préféra de battre cet endroit à tout autre, pour n'avoir point l'embarras

Digitized by Google

de combler le foſſé, & parcequ'il auroit fallu faire ailleurs une plus grande bréche, qui eût emporté plus de tems qu'on ne vouloit y employer, au lieu que par là on avoit la facilité de paſſer le foſſé ſur le pont de la Place, & de ſauter en bas, où étoit le pont-levis du guichet, d'où on ſe pouvoit couler le long de la muraille pour aller à la bréche, qui n'étoit pas loin. AN. 1652.

Tout étant ainſi diſpoſé, M. de Turenne fit tirer deux ou trois décharges de ſon canon ſur la tour de la porte, qui ſeule défendoit la bréche, & dont la ruine auroit rendu l'attaque plus aiſée. M. de Tot qui eut ordre de la commencer, au lieu de faire marcher d'abord les gens commandés, & de reſter lui-même avec le Corps du détachement, comme il avoit dû, ſuivant ſa coûtume, un peu trop pour un Commandant, il ſuivit le Sergent qui menoit la tête de l'attaque; en ſautant de la petite porte du guichet, il fut tué d'un coup de mouſquet. Cette place étoit fatale aux yvrognes: mais le Duc d'Yorck rend cette juſtice à la Nation, d'aſſurer que le pauvre M. de Tot a été le ſeul Officier François qu'il ait jamais vû yvre dans les armées. Cet accident ne retarda rien: les attaquans paſſerent à la file par le guichet, & arrivant à la bréche malgré le feu des ennemis, que le canon ne put point déloger de la tour de la porte, ils emporterent non-ſeulement la bréche, mais les chaſſerent encore des barricades qu'ils avoient fait derriere & dans les ruës, les pourſuivant juſqu'à la Ville haute.

Un accident qui arriva au Gouverneur, qui s'appelloit Deſpiller, contribua beaucoup à la priſe de cette baſſe Ville; ne croyant pas qu'on voulût donner l'aſſaut ce ſoir-là, il étoit reſté à la Ville haute; mais le bruit de l'attaque l'ayant obligé d'y venir, & faiſant marcher deux cens hommes pour fortifier ceux qui défendoient le poſte, ſon cheval s'abbattit en deſcendant à la baſſe Ville, & lui meurtrit ſi violemment la jambe, qu'il fut contraint de ſe faire porter en haut. On ne perdit pas beaucoup de monde à cet aſſaut: il n'y eut perſonne de remarque, outre M. de Tot, que le Marquis d'Angeau, Volontaire, qui fut tué; M. Poliac, premier Capitaine de Picardie, qui commandoit le Régiment en l'abſence des Officiers Majors, eut un coup de mouſquet dans l'épaule, & Godonviller, Capitaine au même Régiment, en reçut un dans le ventre; ils en guérirent tous deux.

Le Cardinal Mazarin arriva au Camp ce jour-là, & y amena un renfort de troupes qui avoient été tirées de diverſes Places, & étoient commandées par le Duc d'Elbeuf & le Maréchal d'Aumont. Le Cardinal vit pren-

AN. 1652. dre la baſſe Ville, qui ſervit de peu pour la priſe de la Ville & du Château, & qu'on n'attaqua que pour y mettre l'Infanterie à couvert, la ſaiſon étant trop rigoureuſe pour camper : on y trouva abondance de vin & de pain, dont on avoit grand beſoin. Pour la Cavalerie, elle fut miſe en de bons quartiers dans le pays, aux environs & aſſez près de la Ville.

Quoique la gelée fut violente, le Prince de Condé réſolut de tenter le ſecours de la Place ; on fut averti de bonne heure de ſa marche, & il fut arrêté par le Cardinal & les Généraux que M. de Turenne & M. de la Ferté marcheroient au devant de l'ennemi avec la plupart de la Cavalerie, environ trois mille Fantaſſins & ſix piéces de campagne, & que le Cardinal les ſuivroit à quelque diſtance, pendant que Meſſieurs d'Elbeuf & d'Aumont avec le reſte des troupes continueroient le ſiége.

On apprit que les ennemis venoient par le chemin de Vaubecourt, qui n'eſt éloigné que de cinq lieuës de Barleduc. L'armée du Roi marcha à eux, M. de Turenne conduiſant l'avant-garde, avança juſqu'à Condit, qui n'eſt qu'à une lieuë & demie de Vaubecourt : dans le moment que les premieres troupes y entrerent pour y prendre leurs quartiers, on eut avis par un parti qui amena des priſonniers, que le Prince de Condé étoit nouvellement arrivé dans Vaubecourt, où il devoit reſter la nuit, ne ſçachant point qu'on étoit ſi proche : M. de Turenne en envoya auſſi-tôt avertir le Maréchal de la Ferté, & lui dire qu'il étoit de ſentiment d'aller immédiatement attaquer les ennemis, qu'on trouveroit aſſurément en grand déſordre ; que le quartier étant rempli de vin & de toutes ſortes de proviſions, les Commandans pourroient difficilement raſſembler leurs troupes, & faire monter les Cavaliers à cheval, & que leur ſurpriſe ſeroit ſi grande de ſe trouver attaqués dans le tems qu'ils croyoient l'armée du Roi bien loin, qu'on obtiendroit une victoire aiſée : mais au lieu de conſentir à cette propoſition, il vint lui-même dire à M. de Turenne qu'il ne croyoit pas qu'il convint d'entreprendre une affaire de ſi grande importance ſans la participation du Cardinal, qui n'étoit pas loin, & qu'il étoit d'avis qu'il falloit l'en avertir, pour recevoir ſon conſentement avant de rien faire. M. de Turenne fut obligé malgré lui de prendre ce parti : on dépêcha un Exprès au Cardinal, pour l'informer de vive voix de la belle occaſion qui ſe préſentoit ; il le renvoya en diligence porter ſon conſentement ; mais quoiqu'il ne fût éloigné que d'une lieuë ou deux tout au plus, l'occaſion ſe perdit ; car dans le moment qu'on marchoit aux ennemis, un autre parti rapporta qu'il y avoit lieu de croire que le Prince avoit décampé ;

Digitized by Google

parceque le Bourg étoit tout en feu, & que la garde avancée ne paroiſſoit plus : on reconnut en avançant que Vaubecourt brûloit effectivement ; & un autre parti confirma que les ennemis ſe retiroient avec une extrême précipitation ; ſur quoi M. de Turenne rebrouſſa chemin pour ramener ſes troupes dans leur quartier, ne jugeant pas à propos d'avancer plus loin. Le lendemain on apprit par des habitans de Vaubecourt que le Prince de Condé ayant été informé de l'approche de M. de Turenne, fit battre la générale & ſonner à cheval, & que voyant le peu de diligence que faiſoient ſes troupes pour quitter un ſi bon gîte, il fit mettre le feu à chaque coin du Bourg, pour les faire déloger plus promptement. Ce danger échapé ſi heureuſement, le rendit plus circonſpect dans la ſuite ; il ne jugea pas à propos de reſter plus long-tems dans ce pays-là, voyant que l'armée du Roi étoit aſſez nombreuſe pour continuer deux ſiéges à la fois, & venir en même-tems avec la moitié des troupes à ſa rencontre. AN. 1652.

Quand on fut informé que les ennemis avoient tout à fait vuidé le pays, M. de la Ferté retourna à Bar avec la plupart de l'Infanterie & une partie de la Cavalerie, & M. de Turenne mit le reſte en quartiers à Contruſſon, Revigny aux Vaches, & autres villages qui n'étoient qu'à quatre lieuës de Bar. Le Cardinal prit ſon quartier dans le Village de Fains, à une lieuë de la Ville ; il y reſta durant le ſiége, qui ne dura plus long-tems après la retraite du Prince de Condé. Les aſſiégeans ſouffrirent néanmoins qu'on fit deux bréches avant de parler de ſe rendre ; à la premiere qu'on crut inſultable, les Soldats trouverent en y montant à l'aſſaut, qu'il y avoit de l'autre côté une pique de profondeur qu'on ne pouvoit point ſauter, ce qu'on n'avoit pû diſcerner de dehors. On fut obligé de dreſſer une nouvelle batterie du côté du Château, où après avoir fait une bréche aſſez conſidérable, les aſſiégés capitulerent, rendirent la Ville haute & le Château, & demeurerent priſonniers de guerre. Ceci arriva vers le quinze de Décembre. On peut tirer de l'inutilité de la premiere bréche dont on vient de parler, une leçon dont les Gouverneurs de Places peuvent profiter pour les défendre : l'art peut faire ce que fait ici la nature du terrain ; car ſi une muraille eſt raiſonnablement forte & a de bons fondemens, on peut couper derriere l'endroit qui eſt battu en bréche, un foſſé bien profond & eſcarpé, qui la rendra inutile aux aſſiégeans.

Il ſe trouva parmi les troupes que M. de Lorraine avoit miſes en garniſon dans Barleduc, un Régiment Irlandois d'Infanterie, qui ſe voyant en danger de reſter long-tems priſonniers de guerre, leur Colonel étant mort

AN. 1652. le jour que la Place s'étoit renduë ; le Lieutenant Colonel qui ſe ſauva, envoya offrir ſes ſervices au Duc d'Yorck, en cas qu'il obtint du Cardinal la liberté du Régiment ; ce qui ayant été accordé, les deux Compagnies dont il étoit compoſé, avec tous les Officiers, furent incorporés dans le Régiment de ce Prince qui étoit à Ligni, où ils furent envoyés.

Après la priſe de Barleduc, les troupes du Maréchal de la Ferté marcherent à Ligni, pour hâter la priſe du Château, dont le ſiége avoit été pouſſé lentement pendant que l'autre duroit : on commençoit à battre en bréche ; mais avant qu'elle fut ſuffiſante, les boulets manquans, les aſſiégés en fortifierent le haut d'une forte paliſſade : alors M. de la Ferté fit attacher le mineur au même endroit où les ruines de la muraille favoriſoient ſon logement ; en peu de tems ſa mine fut prête à joüer : les Régimens d'Yorck & de Douglas furent commandés pour attaquer auſſi-tôt qu'elle auroit fait ſon effet, & le Régiment de la Ferté avoit ordre de les ſoûtenir. Le Comte d'Eſtrées qui commandoit l'attaque, fit marcher, ſans attendre que la fumée fut diſſipée pour voir l'effet de la mine : on paſſa ſur la glace le foſſé qui étoit fort large ; quand on vint à la bréche on s'apperçut, mais trop tard, que la mine n'avoit emporté la partie extérieure de la muraille que juſqu'à l'endroit que les aſſiégés avoient paliſſadé : il n'y avoit pas moyen d'avancer ; on fit retirer les troupes ; mais par ſurcroît de malheur la glace rompit ſous les pieds des Soldats : la plupart tomberent dans l'eau du foſſé ; ce qui donna loiſir aux aſſiégés de faire grand feu ſur eux. Ainſi faute d'un peu de patience pour reconnoître l'effet de la mine, le Régiment d'Yorck perdit quatre Capitaines, quelques Lieutenans & Enſeignes, & environ cent Soldats ; & celui de Douglas, deux Capitaines & près de cinquante Soldats, ſans les bleſſés. On attacha la nuit le mineur pour la ſeconde fois, & le lendemain vingt-deux le Château capitula, & ſe rendit aux mêmes conditions que Barleduc.

Le Cardinal que ces ſuccès mettoient en goût, ſouhaitta de les pouſſer plus loin, & qu'on terminât la Campagne par la priſe de Sainte Menehoult. Après avoir laiſſé de bonnes garniſons dans Ligni & Barleduc, & en avoit réparé les bréches autant que la ſaiſon le pouvoit permettre, l'armée partit de Contruſſon le vingt-ſept, & arriva le lendemain à Sommyeure, où elle reſta juſqu'au trente. On étoit obligé durant cette marche de cantonner les troupes dans les Villages, la rigueur de l'hiver ne permettant pas de camper. La gelée fut ſi violente le jour qu'on arriva à Sommyeure, que les Cavaliers furent obligés de marcher à pied pour s'échauffer : trente ou

Digitized by Google

quarante Soldats périrent ce jour-là de l'excès du froid ; car auſſi-tôt que quelqu'un de ceux qui n'étoient pas bien vêtus s'aſſeyoit pour ſe repoſer, le froid le ſaiſiſſoit, & il ne pouvoit plus ſe relever : le Duc d'Yorck en vit pluſieurs gelés à mort, & il en ſeroit péri un bien plus grand nombre ſans le ſoin que prirent les Officiers de faire mettre ſur des chevaux ceux qu'ils voyoient prêts à ſuccomber, pour les porter juſqu'aux premiers Villages, où on en ſauva pluſieurs en leur donnant de l'eau de vie ou d'autres liqueurs. Ce qui rendoit ce froid plus vif & plus pénétrant, c'eſt qu'on marchoit dans ces vaſtes plaines de Champagne, où il n'y avoit aucun abri contre un vent de Nord-Eſt perçant, qui ſouffloit directement au viſage : ce fut auſſi ce qui empêcha le ſiége de Sainte Menehoult. AN. 1652.

M. de Turenne repréſenta au Cardinal les difficultés qu'il y avoit pour l'entreprendre dans un tems ſi cruel ; qu'on ne pouvoit pas y trouver comme à Bar & à Ligni où mettre l'Infanterie à couvert, ni du fourage aux environs pour la Cavalerie, puiſqu'il n'y avoit point de fauxbourg, & que le pays avoit été mangé par les ennemis ; que la Place étant bonne & munie d'une groſſe garniſon, il faudroit y mettre le ſiége dans les formes, & qu'au lieu de terminer glorieuſement la Campagne, on hazardoit la ruine entiere de l'armée, & de lever honteuſement le ſiége.

Le Cardinal ſe rendit enfin à de ſi fortes raiſons : on marcha du côté de Rhetel par Miocour & de Grivy ; & le premier jour de l'année mil ſix cens cinquante-trois on paſſa la nuit à Attigny, qui eſt ſituée ſur la riviere d'Aiſne, qu'on paſſa le lendemain pour venir à Saux aux Bois. On trouva l'entrepriſe de Rhetel preſqu'auſſi difficile que celle de Sainte Menehoult ; ce qui fit prendre le parti d'attaquer Château-Porcien, deux lieuës plus bas, parcequ'on y trouvoit les mêmes facilités qu'au ſiége de Barleduc, n'y ayant que le Château qui fût de défenſe, & la Ville qu'on comptoit d'enlever d'abord, pouvant contenir & mettre à couvert aſſez de troupes pour en faire le ſiége. AN. 1653.

M. de Turenne arriva le ſix Janvier à Son, où il mit en quartier & dans les Villages circonvoiſins la plupart de ſa Cavalerie & une partie de ſon Infanterie : il n'y a qu'une lieuë & demie de-là à Château-Porcien, & c'étoit le poſte le plus propre pour empêcher qu'on ne jettât du ſecours dans la Place. Le Duc d'Elbeuf & le Maréchal d'Aumont furent chargés du ſoin de ce ſiége. Le Maréchal de la Ferté établit les quartiers de ſa Cavalerie à . . . . , pour empêcher auſſi le ſecours, & le Cardinal logea à Balhan. Le Duc d'Yorck n'ayant pas été tout le tems à ce ſiége, il n'en

An. 1653. ſera point fait ici de détail, & on ne rapportera que ce qui ſe paſſa aux quartiers où le ſervice fut rude, à cauſe de l'approche du Prince de Condé, qui vint pour tâcher de faire lever le ſiége. Pour l'en empêcher, toute la Cavalerie qui étoit cantonnée aux environs de Son, avoit ordre d'y marcher tous les ſoirs, d'y reſter toute la nuit, & de rentrer dans ſes quartiers après le lever du Soleil : la Cavalerie du Maréchal de la Ferté faiſoit la même choſe, & cette manœuvre fatiguante dura autant que le ſiége, qui heureuſement ne fut pas bien long. La Ville ayant été priſe d'abord, on ne tarda point à attacher le mineur au Château ; quand la mine fut prête, le Gouverneur, qui s'appelloit Dubuiſſon, capitula, & convint de rendre la Place dans quatre jours, ſi elle n'étoit pas ſecourue. Les ennemis qui en furent avertis, s'avancerent juſqu'à Chaumont pour tenter le ſecours : on crut le dernier jour qu'on en viendroit aux mains ; les partis rapporterent qu'ils marchoient pour attaquer les troupes du Roi ; on les mit en bataille dans le paſſage fut la plaine au-deſſus du Château ; elles y reſterent juſqu'à midi, qu'on apprit que l'ennemi s'étoit retiré, & une heure après le Château ſe rendit, ſuivant la capitulation, que la rigueur de la ſaiſon procura plus honorable à la garniſon qu'elle n'eût été dans un autre tems ; elle fit ſouhaiter d'avoir la Place à quelque prix que ce fût, toute l'armée étant extraordinairement fatiguée, & le pays aux environs ruiné. L'Infanterie ſouffroit plus que le reſte ; on ne pouvoit lui fournir régulierement le pain ; le Commiſſaire des vivres n'avoit pû faire de magaſins dans aucune des Villes voiſines, & le Soldat étoit contraint de manger de la chair de cheval, d'autres méchantes nourritures, & particulierement des troncs de choux, qu'ils appelloient le pain du Cardinal.

Cependant lorſqu'ils crurent entrer dans les quartiers d'hiver, après avoir paſſé l'Aiſne le treize, & avoir été cantonnés à Poilcour & dans les Villages voiſins, enſuite à Proüilli entre Rheims & Fiſmes, où on demeura deux ou trois jours ; le Cardinal ordonna que l'armée retournât du côté de l'Aiſne, qu'elle paſſât le vingt à Pont-à-Vere, pour aller reprendre Vervins, dont les Eſpagnols s'étoient emparés l'été précédent & y avoient mis garniſon. La Place n'étoit pas aſſez forte pour ſoûtenir un ſiége ; mais le quartier étoit bon, & pouvoit incommoder le pays d'alentour, ce qui fit ſouhaitter au Cardinal qu'on ne quittât point la Campagne qu'elle ne fût priſe. Jamais Soldats, ni Officiers même, ne marcherent à une entrepriſe avec plus de répugnance & de murmures : après avoir ſupporté toute la rigueur de la gelée, on ne pouvoit ſoûtenir que bien impatiemment la fatigue

fatigue du dégel, au travers d'un pays montueux, dont la terre glaiſe rendoit les chemins impraticables, particuliérement entre Pont-à-vere & Laon, où les bagages reſterent dans la bouë; & quoiqu'après avoir ſurmonté ces difficultés on entrât dans un pays plus ouvert, la continuation du dégel rendit les chemins également mauvais par tout. Cette marche ruina la plûpart des équipages & fit perdre beaucoup de bagages & de chevaux. AN. 1653.

On arriva le vingt-cinq à Voulpaix, à une lieuë de Vervins. Le Duc d'Yorck qui ſuivoit M. de Turenne par tout, étant allé avec lui reconnoître la Place, & s'étant avancé fort près avec un Gentilhomme pour mieux faire ſes remarques, il prit un petit parti de Cavalerie de la Place pour être de l'armée, & ne reconnut ſon erreur que quand les ennemis étant approchés à la portée du piſtolet, ils tirerent dans le moment qu'il alloit s'engager au milieu d'eux; mais leur précipitation lui donna le tems, & au Gentilhomme qui l'accompagnoit, de ſe ſauver.

Le lendemain, on détacha environ mille fantaſſins & deux cens chevaux pour commencer l'attaque de la Place dont la garniſon étoit de neuf cens hommes, ſix cens d'Infanterie & trois cens de Cavalerie. M. de Baſſecour Colonel & brave homme en étoit Gouverneur. Les aſſiégeans ſe logerent la premiere nuit à couvert des maiſons & des jardins qui ſont contre la ville; le jour ſuivant on dreſſa une batterie ſur le ſoir, ce qui obligea les ennemis de capituler, à condition de ſortir de la Place avec armes & bagages.

Ce petit ſiége coûta peu ou point de monde: quoiqu'il fut fort court, on murmuroit toujours de ce qu'après la priſe de Château-Porcien on n'avoit pas envoyé les troupes directement en quartier d'hiver; & comme l'ennemi, ſuivant ſa coutume, diſoit des injures du haut des murailles de Vervins contre le Cardinal; les ſoldats, au lieu de prendre ſon parti, ne répondirent jamais qu'*Amen* à toutes leurs imprécations. Le vingt-huit au matin, M. de Turenne ayant vû ſortir Baſſecour avec ſa garniſon, & ayant pris poſſeſſion de la Place, fit marcher l'armée à Creci-ſur-Serre & de-là à Laon, d'où toutes les troupes furent envoyées à leurs quartiers d'hiver; & le Cardinal, les Généraux & toutes les perſonnes de qualité prirent le chemin de Paris, où ils arriverent le trois de Fevrier. C'eſt ainſi que finit cette longue Campagne, pendant laquelle M. de Turenne acquit une gloire immortelle, en ſauvant pluſieurs fois la Monarchie par ſes conſeils, par ſa conduite & par ſa valeur.



Digitized by Google

AN. 1653. La Campagne précédente ayant été ſi pénible & ſi longue, celle de cette année ne put commencer que tard : l'armée du Roi étoit entrée la derniere dans ſes quartiers d'hiver, & la plûpart des troupes avoient été diſtribuées dans le Poitou, l'Anjou, la Marche & dans d'autres Provinces auſſi éloignées : néanmoins elle prévint les ennemis, & fit le ſiége de Rhétel avant qu'ils ſçûſſent qu'elle étoit aſſemblée.

Cette ville eſt ſituée ſur la riviere d'Aiſne qui arroſe une partie de la Champagne, & après avoir coulé dans ces plaines, les plus vaſtes qui ſoient dans cette partie de l'Europe, elle perd ſon nom en tombant dans la riviere d'Oiſe. La Place étoit conſidérable alors par l'entrée qu'elle donnoit aux ennemis dans toute cette Province, & la facilité de pouſſer leurs courſes juſqu'aux portes de Paris, & d'étendre fort loin les contributions ; quoique le Prince de Condé en eut confié le gouvernement au Marquis de Perſan, fort brave Officier, & que la garniſon parut ſuffiſante, elle ne l'étoit pas à proportion de l'importance de la Place, & du danger où elle étoit d'être attaquée : mille hommes davantage en auroient rendu le ſiege plus difficile, & pouvoient au moins la faire tenir aſſez long-tems pour donner celui de la ſecourir.

M. de Turenne profitant de cette faute, fit attaquer bruſquement le dehors dès la premiere nuit, lorſque les ennemis s'y attendoient le moins. Le Gouverneur & les Officiers principaux qui y étoient, dans le deſſein d'obſerver où les aſſiegeans feroient leurs approches, furent ſi ſurpris de ſe voir inſultez de tous côtez, & avec tant de vigueur, qu'ils ne pûrent pas faire grande réſiſtance ; les dehors furent emportés, & le Gouverneur penſa y être pris avant qu'il pût ſe retirer dans la ville.

Quoique le foſſé fut bon, & les ouvrages hauts, comme ils n'étoient que de terre, & que les paliſſades n'étoient plantées que ſur le parapet où elles ſont le moins néceſſaires, les aſſiegeans y marchoient plus volontiers, parce que y étant une fois arrivés, l'avantage étoit égal de part & d'autre pour attaquer comme pour défendre, & le plus grand nombre l'emportoit ; on y perdit cependant pluſieurs ſoldats & quelques Officiers. Mais les aſſiégez dont toute l'eſperance conſiſtoit dans la défenſe des dehors, avoient perdu courage après en avoir été chaſſez ; on éleva enſuite des batteries ſi près des murailles qui n'étoient point des plus fortes, qu'on y fit en peu de tems deux bréches, qui obligerent les aſſiegez de capituler le huit de Juillet. Ils ſortirent le lendemain avec armes & bagages, & furent conduits à la garniſon Eſpagnole la plus proche. L'armée reſta deux ou trois jours pour reparer les

breches ; & après avoir pourvû la ville de toutes les choſes néceſſaires, & y avoir laiſſé une bonne garniſon, elle marcha vers Guiſe ſur ce qu'on avoit été informé que les ennemis avoient marqué leur rendez-vous aux environs. Etant campée le onze auprés de Noircourt on fut averti par un exprès du Gouverneur de Rocroy, qu'une partie de leur armée qui marchoit au rendez-vous, s'étoit cantonnée dans pluſieurs villages aux environs de Chimay, Glajon & Terlon, de l'autre côté des Ardennes ; les Généraux réſolurent de marcher à eux avec toutes les troupes, & quelques pieces de campagne, ne laiſſant que cinq ou ſix cens hommes pour la garde des bagages. M. de Turenne qui conduiſoit l'avant-garde fit toute la diligence poſſible ; mais en arrivant à Noſt preſque au bout de la forêt, il ſçût par des priſonniers qu'un petit parti lui amena, que les ennemis avoient été avertis de ſon deſſein & de ſa marche : ainſi on jugea à propos de retourner à Noircourt ; & après avoir employé trois jours dans cette marche on rejoignit les bagages le quatorze. AN. 1655.

Toute l'armée marcha le dix-ſept à Haris, & delà à S. Algis, où le Roi de France & le Cardinal Mazarin la joignirent ; le vingt-cinq elle campa à Ribemont, & on apprit que l'armée d'Eſpagne, forte au moins de trente mille hommes, avec une artillerie & des proviſions proportionnées, s'étant aſſemblée auprès de l'Arbre de Guiſe, marchoit pour entrer en France. Il ſe tint un Conſeil en préſence du Roi & du Cardinal pour déliberer ſur la conduite qu'on devoit tenir contre une armée ſi puiſſante, celle de Sa Majeſté n'étant que de ſix mille fantaſſins & d'environ dix mille chevaux. Pluſieurs opinerent de mettre toute l'Infanterie, à la reſerve d'un détachement de mille hommes, dans les villes frontieres, avec quelque Cavalerie, & que le corps de cavalerie & le détachement d'infanterie ſeroient toujours aux trouſſes des ennemis pour enlever leurs fourageurs, leur couper les vivres & les fatiguer enſorte qu'ils ne puſſent point faire de ſiege ; d'autres au contraire étoient de ſentiment qu'il ne falloit point ſeparer l'armée avec laquelle on pourroit défendre le paſſage des rivieres, s'ils avançoient dans le pays ; qu'il ſeroit d'une dangereuſe conſéquence de leur laiſſer prendre le chemin de Paris, qui ne venoit que d'être réduit à l'obéiſſance du Roi, pendant que Bourdeaux étoit encore en rebellion.

M. de Turenne propoſa un avis contraire à tous deux ; il jugeoit que le premier étoit dangereux, parce qu'en diviſant les forces les ennemis pouvoient aiſément chaſſer le peu qu'on en auroit en campagne ; faire tout à leur aiſe le ſiége qu'il leur plairoit, & ſe retrancher de ſorte qu'avant qu'on

AN. 1653. pût avoir raſſemblé toutes les troupes, il ne ſeroit plus poſſible de les forcer : que la diverſion qu'on entreprendroit de faire en attaquant une de leurs Places, deviendroit inutiles, puiſqu'ils auroient aſſez de tems pour achever leur ſiége, & venir ſecourir la Place, que les troupes du Roi auroient attaqué quelque peu conſiderable qu'elle pût être. A l'égard du ſecond, qu'il n'étoit pas poſſible de défendre le paſſage des rivieres contre une armée ſi ſupérieure en Infanterie, que cette conduite intimideroit les troupes qui craindroient d'être forcés dans leurs poſtes, & qu'elle feroit encore un bien plus méchant effet dans Paris & dans les Provinces ; que ſon ſentiment étoit qu'il falloit tenir l'armée entiere, & obſerver les ennemis d'auſſi près qu'on pourroit, de maniere qu'on pût éviter le combat ; que par ce moyen on les empêcheroit de faire aucun ſiége de conſéquence, parce qu'ils n'oſeroient ſéparer leurs forces, & qu'avant qu'ils puſſent s'être retranchés & avoir fait leur pont de communication, on choiſiroit par où les attaquer ; qu'il ne croyoit pas qu'ils euſſent deſſein d'entrer bien avant dans le pays, parce que les troupes du Roi étoient en état de leur couper les convois, ſans leſquels il leur ſeroit impoſſible de ſubſiſter. Ces conſeils de M. de Turenne furent ſuivis, & la Cour s'étant retirée, on les mit auſſi-tôt en exécution.

Les Eſpagnols avancerent d'abord entre la Seine & l'Oiſe, & vinrent camper à Fonſomme & à Fervaques. Ils paſſerent le premier jour d'Aouſt à la vuë de l'armée du Roi, marchant vers Ham, la Somme à leur droite, & ayant campé à S. Simon & à Claſtres, ils employerent un jour entier à paſſer les défilez. M. de Turenne à leur approche fit mettre l'armée en bataille ; & voyant qu'ils paſſoient outre, il la fit marcher le long de la riviere auprès de laquelle elle étoit, juſqu'à Mayot proche la Fere. Le lendemain on travailla tout le jour à faire des ponts pour l'Infanterie, & des paſſages pour la Cavalerie, dans le deſſein de paſſer cette riviere, ſi les ennemis avançoient davantage dans le pays : on ſçût le lendemain matin qu'ils marchoient toujours en avant. M. de Turenne voulut reconnoître lui-même quelle route ils prenoient avant de paſſer la riviere, & s'étant avancé avec mille chevaux pour mieux pénétrer leur deſſein, il envoya ordre enſuite à toute l'armée de le ſuivre en marchant le long de la riviere : Elle campa le troiſiéme Aouſt à Fargnier, étant ſuffiſamment couverte par des bois du côté des ennemis, & ſur ce qu'on apprit qu'ils s'étoient avancez juſqu'à Roye, elle marcha vers Noyon, où elle arriva le cinq. On y apprit que Roye avoit été priſe & pillée ; il n'y avoit dedans que les Bourgeois qui ne laiſſerent point de ſe défendre, & ne ſe rendirent qu'après que les batteries furent dreſſées, & que le

Digitized by Google

canon eut tiré. Le neuf on fit avancer l'armée à Magny, où le pays étant fort couvert & ſerré, il n'y avoit rien à craindre. De-là on envoya M. de Schomberg avec les Gendarmes, au nombre de deux cens cinquante chevaux, & cent Fantaſſins pour ſe jetter dans Corbie : On mit auſſi trois cens hommes dans Peronne, & ce furent les ſeuls détachemens qu'on envoya dans des Places pendant toute la campagne. AN. 1653.

On fut informé que les ennemis s'approchoient de Corbie, ſur quoi on ſe poſta le dix à Eperville, proche de Ham ; à peine y fut-on arrivé qu'on eut avis que le Comte de Megen devoit ſortir le lendemain de Cambray avec trois mille hommes pour conduire aux Eſpagnols, entre Peronne & Corbie, un grand convoi de vivres, des pionniers, & toutes les munitions néceſſaires pour un ſiége. L'armée décampa un peu avant le coucher du ſoleil, paſſa la Somme à Ham, & marcha toute la nuit dans le deſſein d'intercepter le convoi. Pour faire plus de diligence la Cavalerie prit les devants, on n'en laiſſa que peu avec l'Infanterie, qui avoit ordre de ſuivre avec l'artillerie & les bagages. La Cavalerie arriva à Peronne à la pointe du jour : on en tira les trois cens hommes d'Infanterie qu'on y avoit jettés, & tous ceux dont la garniſon pouvoit ſe paſſer, & continuant de marcher vers Bapaume on fit alte à deux ou trois lieuës de cette Place, & on envoya des partis vers Cambray pour reconnoître la marche du convoi ; mais à midi ils rapporterent qu'il étoit rentré dans la Place, ſur ce que, peu de tems après en être ſorti, les ennemis avoient ſçû que les troupes du Roi venoient à eux. On apprit en même-tems que l'armée Eſpagnole s'étoit avancée vers la Somme près de Bray, ſur quoi on retourna joindre l'Infanterie au village de Manancourt, où coule un petit ruiſſeau qui paſſe par Mont S. Quentin, & tombe dans la Somme proche de Peronne : on y campa la nuit, & ayant eu avis le lendemain douziéme au matin que les ennemis jettoient des ponts ſur la riviere, le long de laquelle ils campoient, on jugea à propos de ſe retirer un peu en arriere le long du même ruiſſeau, à Aleſne près du Mont S. Quentin, dans la réſolution toutefois qu'en cas que l'ennemi paſſât la Somme, on poſteroit l'armée un peu au-deſſus de Manancourt, dans un lieu que les deux Généraux avoient marqué pour la mettre en bataille dès que l'ennemi approcheroit. Quoique la choſe eût été ainſi arrêtée par tous deux, elle fut changée par l'un ſans attendre l'avis de l'autre. M. de Turenne, ſuivant ſa coutume, ſortit de ſon quartier le treize au lever du ſoleil, peu accompagné pour viſiter la garde de Cavalerie qui étoit de l'autre côté du ruiſſeau, & n'y recevant aucune nouvelle des partis qu'il avoit envoyés la nuit pour lui rapporter ce qu'ils découvriroient des mouvemens des ennemis,

Digitized by Google

AN. 1653. il alla à Peronne pour y détacher des partis de l'autre côté de la Somme, ne croyant pas qu'il fut poſſible que les ennemis avançaſſent vers l'armée du Roi ſans en avoir été averti par Bapaume, ou par quelqu'un de ſes partis. Ils avoient néanmoins fait tant de diligence que leur avant-garde avoit paſſé Bapaume avant la pointe du jour, de maniere qu'il ne fut pas poſſible aux partis qui ſe trouverent coupés de tous côtez, de donner aucun avis. Les gardes avancées de M. de la Ferté donnerent la premiere allarme, que ce Maréchal prit ſi chaudement, qu'au lieu de marcher pour occuper le terrain dont on étoit convenu le jour précedent, il fit marcher l'aile gauche qu'il devoit commander au travers de l'aile droite, & la fit aller vers Peronne, pendant que cette derniere commençoit à avancer vers le terrain qui lui avoit été marqué. Les choſes étoient dans ce déſordre quand M. de Turenne retourna de Peronne, lequel trouvant que M. de la Ferté rangeoit ſa gauche près du Mont S. Quentin, il fit avancer ſon aile droite pour la joindre, étant trop tard de marcher au premier poſte, parce que les ennemis en étoient déja fort près, & avançoient avec d'autant plus de joye, qu'ils connoiſſoient l'avantage qu'ils avoient de trouver l'armée de France en plaine, où elle ne pouvoit pas éviter le combat. En effet, elle auroit été infailliblement battuë ſi elle y fut reſtée; car quoique l'ordre de bataille fut excellent, ſuivant la nouvelle méthode, la ſeconde ligne étant à une diſtance proportionnée à la premiere, y ayant un bon corps de réſerve de douze eſcadrons & de deux bataillons derriere le tout, & l'aile gauche étant rangée au pied du Mont S. Quentin. Cependant les ennemis étant beaucoup ſupérieurs en nombre, ils pouvoient prendre la droite en flanc, le premier eſcadron de cette aile n'étant qu'à la portée du piſtolet d'une colline, dont l'ennemi gagnant la hauteur, pouvoit la déſoler de ſon canon & de ſa mouſqueterie, & la charger enſuite en flanc.

M. de Turenne n'étoit pas le ſeul qui connoiſſoit le danger; toute la droite de l'armée en étoit dans une conſternation extrême, & jamais on n'a vû une crainte d'être battu plus univerſelle. Il courut auſſi-tôt qu'il s'en fut apperçu à M. de la Ferté, pour l'avertir que ſi l'armée reſtoit dans cette ſituation, elle ſeroit abſolument défaite, qu'il étoit réſolu de marcher aux ennemis au haut de la montagne, puiſqu'on ne pouvoit être ailleurs dans un terrain plus deſavantageux que celui où on étoit; qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de redonner courage aux ſoldats, & qu'il le prioit de le ſuivre. Il revint immédiatement à ſa droite, à la tête de laquelle il monta auſſi-tôt ſur la hauteur, & en y arrivant avec les premiers eſcadrons, il envoya M. de Varen-

Digitized by Google

ne, ancien Officier fort experimenté, qui avoit ſervi ſous lui dans toutes ſes campagnes d'Allemagne, & en qui il avoit beaucoup de confiance, pour reconnoître le terrain où on devoit marcher. A peine eut-on avancé un mille qu'il rapporta à ſon Général qu'il avoit découvert un poſte fort avantageux qui n'étoit pas éloigné. M. de Turenne y ſut, & trouva qu'il étoit tel en effet que l'ennemi n'oſeroit l'y attaquer ; Il y avoit ſur la droite un ruiſſeau qui vient de Roiſet, & tombe dans la Somme un peu au-deſſus de Peronne ; la gauche étoit bornée par une montagne ſi eſcarpée qu'on ne la pouvoit monter ni à cheval ni à pied, & la diſtance entre deux ne pouvoit contenir que vingt ou trente eſcadrons. Il y avoit devant un petit vallon, & du côté du ruiſſeau un ravin que la Cavalerie n'auroit pû paſſer qu'avec peine ; le village le plus près s'appelle Tincour ou Buires. AN. 1653.

La différence du poſte changea la contenance du ſoldat, il reprit ſa gayeté ordinaire, & les ennemis ne l'y auroient pas attaqué impunément ; car quoiqu'ils fuſſent preſque deux contre un, on travailla auſſi-tôt à cinq redans, dont chacun pouvoit contenir cent hommes, & on plaça toute l'artillerie de maniere que les ennemis auroient eſſuyé le feu de trente pieces de canon avant qu'ils euſſent pû voir l'armée du Roi, qui étant derriere pouvoit les charger à ſon choix, avec de la Cavalerie ou de l'Infanterie dans un terrain ſi étroit que l'aile droite commandée par M. de Turenne formoit quatre ou cinq lignes, qui ſe ſoutenoient l'une l'autre, pendant que M. de la Ferté qui avoit ſa gauche rangée le long du haut de la montagne, pouvoit ſeconder la droite en cas de néceſſité.

Ce fut ſur les deux ou trois heures après midi qu'on commença de voir l'armée Eſpagnole marchant en bataille, & avançant par l'extrémité d'un bois qui s'étendoit depuis la portée du mouſquet des redans de l'armée de France, tout le long du ſommet de la montagne qui étoit ſur la gauche, & qui reſſerroit le terrain par où elle croyoit aller l'attaquer d'abord : mais quand elle en fut environ à une demi lieuë elle fit alte, & la plûpart de l'Infanterie courut au ruiſſeau pour y étancher la ſoif ardente qu'elle ſouffroit, n'ayant point trouvé d'autre eau depuis qu'elle avoit quitté la Somme.

On a ſçû depuis que le Prince de Condé vouloit attaquer en arrivant, mais que le Comte de Fuenſaldagne s'y oppoſa, repréſentant la laſſitude des troupes, principalement de l'Infanterie, aprés une marche ſi pénible dans un pays auſſi ſec que la ſaiſon étoit chaude, qu'elle ne pouvoit combattre que le lendemain, vû la difficulté qu'il y auroit de la retirer de la riviere pour la remettre en bataille ; que le repos d'une nuit la remettroit de la fa-

Digitized by Google

An. 1653. tigue de la journée, qu'un si petit délai ne gâteroit rien, puisque l'armée de France ne pouvoit leur échapper; que si peu de tems ne pouvoit pas lui suffire pour rien faire qui la mit en sûreté, & que le reste de l'après-midi seroit employé à la reconnoître, & à résoudre par où on attaqueroit.

Le Prince ceda à des raisons si fortes; l'armée Espagnole campa la nuit en bataille: mais les Officiers Généraux trouverent le lendemain cette du Roi si avantageusement postée, qu'ils ne songerent plus à l'attaquer. Elles furent trois ou quatre jours en présence, dans une escarmouche presque continuelle, qui n'aboutit à rien. Le seize d'Août on entendit à la pointe du jour sonner le boutte-selle & battre la générale dans l'armée ennemie; celle de France se mit aussi-tôt sous les armes, & M. de Turenne alla lui-même avec deux escadrons vers leur camp pour observer leur marche, & juger quelle Place ils avoient dessein d'assieger. Etant arrivé à la moitié du chemin entre les deux armées, il y laissa un escadron, & avançant un peu plus loin avec l'autre il s'arrêta, & envoya le Duc d'York avec M. de Castelnau, & douze autres Officiers & Volontaires parfaitement bien montez, pour approcher des ennemis autant qu'il seroit possible, avec ordre de ne point combattre, & de se retirer en cas qu'on vint à les pousser. Ils entrerent dans le camp même des ennemis jusqu'aux huttes de l'Infanterie, avant que l'arriere-garde de la Cavalerie fut dehors. Ils s'arrêterent & observerent à leur aise le mouvement de toute l'armée, ensuite ils avancerent jusqu'à la portée du pistolet des derniers escadrons, sans que de part ni d'autre on se mit en devoir de s'inquiéter, & après avoir reconnu clairement qu'ils marchoient vers S. Quentin, ils vinrent rejoindre M. de Turenne qui envoya aussi-tôt M. de Beaujeu, un des Lieutenans Généraux, avec douze cens chevaux & six cens Fantassins, pour se jetter ou dans Guise qu'il jugea qu'ils avoient dessein d'assieger, ou dans telle autre Place qu'il lui paroitroit qu'ils voulussent attaquer. Beaujeu fit tant de diligence qu'il entra dans Guise au moment que la Cavalerie des ennemis parut pour l'investir; se voyant ainsi prévenus, ils abandonnerent l'entreprise; & après avoir resté quelques jours aux environs de cette Place, ils retournerent sur leurs pas, & furent camper à Caulaincourt à une lieuë de l'Abbaye de Vermand, & à deux de S. Quentin.

Aussi-tôt que M. de Beaujeu fut détaché, toute l'armée se mit en marche; on fit passer les bagages au travers de Peronne, & l'ennemi étant à telle distance, qu'on ne craignoit point qu'il vint tomber sur l'arriere-garde avant qu'on eût passé la Somme, toute l'armée défila au travers de la ville; & quoiqu'elle soit assez longue, & qu'il n'y ait qu'un pont, M. de Turenne

ne

ne laiſſa pas d'avancer le même ſoir avec l'avant-garde juſqu'à Golancourt, à une lieuë de Ham ; ce qui fit le même effet que ſi l'arriere-garde, qui ne put y arriver que le lendemain matin, y avoit été en même-tems, parceque les ennemis crurent que toute l'armée étoit enſemble, comme M. de Turenne l'avoit aſſuré à ceux qui lui repréſenterent qu'elle ne pouvoit pas arriver le ſoir à Golancourt, en leur répondant, qu'étant couvert de la Somme, les partis ennemis ne pourroient la découvrir & en rendre compte que par les feux, dont le grand nombre ne leur laiſſeroit aucun doute que toute l'armée ne fût enſemble. Auſſi faut-il lui rendre cette juſtice, que jamais Géneral ne prît dans les marches de plus juſtes meſures, & ne pénetra mieux dans les deſſeins de l'ennemi. Cette diligence, auſſi-bien que celle de M. de Beaujeu, empêcha le ſiége de Guiſe. AN. 1653.

Les Eſpagnols étant ainſi déconcertés, on ne jugea pas à propos d'avancer plus loin ; on ſe tint depuis la derniere allarme plus que jamais ſur ſes gardes, & les ennemis étant venus camper à Caulincourt, ſur ce que M. de Turenne fut averti que les fourageurs prenoient l'habitude de paſſer le ruiſſeau, derriere lequel étoit leur armée, & qu'ils alloient vers Ham avec peu d'eſcorte ; il ordonna à M. de Caſtelnau d'aller avec mille chevaux pour tâcher de les ſurprendre. Il partit le ſoir avec dix eſcadrons, & marcha à Ham, où étant arrivé aux portes, au lieu de paſſer outre, il s'y arrêta juſqu'à la pointe du jour, qu'il fit paſſer au travers de la ville deux petits partis pour aller à la découverte ; il les ſuivit, & lui ayant été rapporté que les ennemis étoient au fourage, il envoya ordre à ſa Cavalerie d'avancer ; mais avant qu'elle eût paſſé la ville, & qu'on pût aller à eux, ils prirent l'allarme à la vûë des partis, & ſe retirerent n'ayant perdu que vingt ou trente hommes. Ainſi ce que M. de Turenne avoit ſi bien projetté, manqua par la faute du Commandant, qui, quoique galand homme d'ailleurs, & bon Officier d'Infanterie, ne ſçavoit point mener la Cavalerie.

Au lieu de retourner au Camp, comme il le devoit faire après avoir manqué le coup, il avança dans la plaine juſqu'à une demie lieuë de l'armée ennemie, & y fit alte pendant une bonne heure : cette faute expoſoit le détachement à une défaite inévitable, ſi les ennemis en euſſent profité, comme ils le pouvoient ; il n'y avoit pas un ſeul Officier, ni même un Cavalier, qui n'en craignît la conſéquence : la plaine étoit ſi découverte, que les Eſpagnols pouvoient compter juſqu'au dernier homme, voir au moins qu'à une lieuë & demie derriere, il n'y avoit perſonne pour les ſoûtenir, & rien ne pouvoit les empêcher de paſſer le ruiſſeau. M. de Caſtelnau

AN. 1653. après avoir resté là si long-tems sans nécessité, se retira, & mit dans un village malhabilement une embuscade de cent chevaux, n'étant pas probable que ses ennemis laissassent passer le ruisseau à leurs gens, après une allarme si récente. Cependant M. de Turenne inquiet de ce qu'on tardoit si long-tems, vint lui-même avec quatre ou cinq escadrons & environ quatre cens Fantassins, passa au travers de Ham, & avançant au-delà, disposa ses troupes de maniere qu'elles pussent favoriser la retraite de M. de Castelnau, si les ennemis l'eussent poussé; mais il ne fut pas long-tems sans le voir revenir en meilleur état qu'il ne croyoit.

L'armée du Roi resta dans ce Camp jusqu'au premier de Septembre, que l'on fut informé que l'ennemi avoit décampé de Caulincourt pour aller assiéger Rocroi, & qu'un gros détachement de Cavalerie avoit pris les devants pour l'investir, & empêcher qu'on n'y jettât du secours: la garnison en étoit foible, & la Place étant située dans une petite plaine environnée de bois, quiconque y est posté le premier peut aisément empêcher d'y passer; & ce fut inutilement qu'on tenta de la secourir.

On résolut pendant que les ennemis seroient occupés à ce siége, de faire celui de Mouson. L'armée passa l'Oise à la Fere, & arriva le neuf Septembre à Remilli, à une lieuë de Mouson. Le lendemain on passa la riviere au-dessous de la ville, & chacun prit ses quartiers; M. de Turenne au-dessous, & M. de la Ferté au-dessus: la Cavalerie du premier s'étendoit sur une ligne depuis la riviere jusqu'au haut de la montagne, un peu hors de la portée du canon de la Place, & il campoit lui-même avec son Infanterie & ses Gendarmes dans une petite vallée à demie portée du canon; & dans un vallon plus étroit & plus près de la ville; il posta les deux Régimens d'Yorck & de Guienne, & y fit ouvrir la tranchée la même nuit: M. de la Ferté commença ses approches en même-tems; mais ses troupes se poſterent un peu plus loin de la Place que celles de M. de Turenne.

Mouson est située sur la Meuse, entre Stenai & Sedan; elle a un pont couvert d'un ouvrage à corne; la ville est fortifiée d'une bonne muraille ancienne, flanquée de tours rondes, dont quelques-unes sont assez grosses, & celle qui est du côté de la montagne l'est plus que toutes les autres; elle a un très-bon fossé sec, qui presque par tout est bien palissadé dans le milieu, & le côté extérieur est revêtu de pierres de taille; le côté de la ville le plus éloigné de la riviere étant commandé d'une montagne, est défendu d'une envelope de trois ou quatre bastions & d'un demi bastion, & des deux côtés jusqu'à la riviere, il y a plusieurs demi-lunes & autres dehors.

Digitized by Google

La garnison étoit d'environ quinze cens hommes d'Infanterie & de deux ou trois cens chevaux : le Gouverneur étoit un vieux Colonel Allemand, nommé Wolf. La plûpart de cette garnison avoit été mise dans la Place par le Comte de Briol, un des Officiers du Prince de Condé, qu'il avoit détaché en marchant à Rocroi, avec un Corps de troupes, pour se jetter dans Mouson, Stenai, Clermont & Sainte Menehoult, qui étoient à lui, ne doutant point que l'armée du Roi n'en assiégeât une ; & Briol jugeant par sa marche qu'elle alloit à Mouson, se contenta d'en augmenter la garnison, & garda le reste des troupes qu'on lui avoit données, pour pourvoir à la sûreté des autres Places. AN. 1653.

Les approches furent poussées la premiere nuit assez loin, & avec peu de perte, par le Régiment de Picardie, & on éleva une batterie de cinq ou six piéces de canon. La nuit suivante, les Régimens de la Feuillade & de Guienne monterent la tranchée, & l'avancerent considérablement : dans le même tems, un Régiment d'Infanterie qui étoit posté dans quelques maisons auprès du pont, eut ordre d'insulter l'ouvrage à corne qui le couvroit ; l'ennemi jugea à propos de se retirer, & il fut emporté sans peine & sans perte. Ce fut le tour du Régiment de Turenne la troisiéme nuit ; il poussa la tranchée si loin, que la nuit suivante les Régimens d'Yorck & de Palluau arriverent jusqu'au bord du fossé des dehors, & attacherent le mineur à la face du demi bastion de l'envelope, après avoir coupé les palissades du fossé : il travailla jusqu'après midi, qu'il appella pour demander de la chandelle & à boire, sans quoi il ne pouvoit plus travailler : un Sergent d'Yorck lui porta l'un & l'autre, à la faveur d'un grand feu de mousqueterie qu'on fit pendant qu'il alla & revint. Le Régiment de Picardie monta la tranchée pour la seconde fois la nuit du quatorze au quinze. Ce jourlà le Duc d'Yorck allant à la tête des ouvrages, accompagné de Messieurs d'Humieres & de Créqui, & de quelques autres, pendant le peu de tems qu'ils resterent dans la premiere batterie, un boulet de canon tiré de la Place, passa entre trois barils de poudre sans y mettre le feu, qui auroit fait sauter tout ce qui étoit dans la batterie ; mais le danger passa si vîte, qu'on n'eut pas le tems de l'appréhender. M. de Turenne observant que les assiégés ne faisoient pas si grand feu de l'envelope comme de coûtume, crut qu'ils y avoient peu de monde, & qu'ils la vouloient abandonner, jugeant que la mine étoit prête à joüer ; il ordonna qu'un Sergent, suivi de quelques Soldats, montât sur le soir par l'endroit dont la fraise avoit été brisée par le canon, pour reconnoître si les ennemis abandonnoient l'en-

An. 1653. velope : le Sergent y fut, & rapporta que les ennemis s'étoient retirés, comme M. de Turenne l'avoit jugé. On fit feu sur le peu d'ennemis qui y restoient, & ils se retirerent dans la ville. Les assiégeans occuperent aussitôt le fossé de l'envelope, & se contenterent de faire des places d'armes pour se loger, & faire feu sur la ville : les ennemis en firent cette nuit-là un fort grand de dessus les murailles ; mais ce fut sans beaucoup d'effet, parceque les assiégeans étoient à couvert.

Il arriva au Camp le lendemain un bataillon de dix Compagnies du Régiment des Gardes, commandé par M. de Vautourneu ; ils monterent la tranchée, suivant leur privilege, la même nuit, relevant le Régiment de Picardie : M. de Castelnau, qui étoit alors le seul Lieutenant-Général dans l'armée, fut, suivant sa coûtume, pour commander ; les Gardes refuserent de lui obéïr, prétendans ne devoir être commandés que par le Général : M. de Turenne étant informé de cette contestation, fut pour tâcher de l'ajuster ; mais trouvant Vautourneu opiniâtre, il pria M. de Castelnau de se retirer à sa tente, lui disant qu'ayant fatigué beaucoup la nuit précedente, il avoit besoin de repos, & qu'il resteroit pour lui à la tranchée : Castelnau obéït : M. de Turenne demeura ; & ne voulant pas décider la question, il dépêcha un Courrier pour en informer la Cour, qui ordonna aux Gardes d'obéïr au Lieutenant-Général ; & cet ordre étant arrivé avant que ce fut leur tour de monter une seconde fois, il n'y eut plus de dispute. Celle-la fut avantageuse pour le service du Roi ; les Gardes se piquans d'honneur, & étant encouragés par la présence du Général, avancerent beaucoup leurs travaux ; ils firent non seulement une blinde le long du fond du fossé de l'envelope, par le moyen des palissades qu'ils y trouverent qui s'étendoient directement jusqu'à la grande tour, mais ils y firent encore un logement depuis l'endroit où le fossé de l'envelope se joignoit à celui de la ville jusqu'à la demi-lune sur la droite, que les ennemis abandonnerent, & d'où on eut dessein de passer dans le fossé de la ville pour y attacher le mineur.

Jusqu'ici on avoit avancé avec assez de diligence & de succès ; mais on trouva à la descente du fossé de la Place plus de difficultés qu'on n'avoit crû. La nuit suivante, on tâcha de continuer les travaux avec la promptitude accoûtumée, en faisant un logement contre les palissades qui étoient au milieu du fossé ; lorsqu'on le crut perfectionné, les ennemis en chasserent les assiégeans avec une grêle de grenades & une pluye de feu d'artifice & de feu ordinaire si continuelle, qu'il fut impossible d'y rester. Ce

Digitized by Google

mauvais ſuccès ne rebuta point ; on ſuivit opiniâtrement le deſſein de ſe loger ; mais on y employa deux nuits inutilement : quand l'ouvrage étoit achevé, les ennemis jettoient tant de feux d'artifice & de matieres combuſtibles, qu'ils détruiſoient tout ce qu'on avoit fait. On fut obligé de chercher quelqu'autre expédient moins dangereux : on tenta la nuit ſuivante la deſcente du foſſé, en pouſſant obliquement d'où on étoit logé une tranchée ; mais on ſe trouva expoſé au feu d'un canon que les ennemis tiroient d'un flanc ſi bas, que l'artillerie des aſſiégeans ne pouvoit pas le démonter ; & on trouva de plus, quand on fut à moitié chemin, la muraille dont il a déja été parlé, qui arrêtoit tout court, ſans le ſecours du canon du flanc qui défoloit, & qui dès qu'il fut jour, ruina toutes les blindes qu'on avoit fait. Ainſi il fallut avoir recours à la vieille méthode, de creuſer un puits dans le logement qui avoit été fait dans le foſſé de la demi-lune, pour deſcendre par ce moyen dans le fond du foſſé : on y travailla avec tout l'empreſſement imaginable, & on s'efforça d'attacher le mineur à la muraille de la ville, à la faveur des madriers accommodés à l'épreuve du feu : on les pouſſa juſques contre la muraille ; le mineur commença à y travailler, ayant à ſes côtés des barils remplis de terre, pour le préſerver de la mouſqueterie des flancs, pendant que les madriers le garantiſſoient du feu, des pierres & des grenades que l'on jettoit ſans ceſſe ; ce qui n'auroit pû le déloger, ſi les ennemis ne ſe fuſſent aviſés d'une nouvelle invention, en attachant une bombe à une chaîne qu'ils firent deſcendre contre les madriers ; le feu y prit ſi à propos, qu'elle les fit tous ſauter, & ils jetterent enſuite une ſi grande quantité de feu, que le mineur fut brûlé. AN. 1653.

Celui de l'autre attaque ne fut pas plus heureux : M. de la Ferté voulant ſe hâter, l'avoit fait attacher au Corps de la Place avant qu'il y eut un logement de fait contre la muraille pour le garantir ; les ennemis le découvrirent, & l'étouffererent de la fumée qu'ils firent à l'embouchure de ſon trou, qui étoit déja ſi profond, que le feu ne le pût point atteindre. Il fit pendant ce ſiége une pluye continuelle & des tempêtes ſi violentes, qu'elles renverſerent ſouvent les blindes, & ébouſerent des endroits de la tranchée, qui étoit preſque par tout pleine d'eau, & il ſe paſſoit rarement trois heures ſans pluye.

Lorſqu'on commença à creuſer le puits dans le foſſé de la demi-lune, on attacha en même-tems le mineur au pied de la grande tour, à la faveur des madriers : il eut plus de bonheur que le premier ; il ſe logea ;

Digitized by Google

AN. 1653. mais avant que ſes chambres fuſſent perfectionnées, il envoya avertir M. de Turenne qu'il entendoit les ennemis qui contreminoient, & qu'ils arriveroient à lui dans peu d'heures, & beaucoup plutôt qu'il ne pouvoit finir; on lui ordonna de mettre quelques barils de poudre dans le trou qu'il avoit fait, & de le boucher le mieux qu'il ſeroit poſſible; ce qui fut exécuté. M. de Turenne ne prétendoit que ruiner la contremine des aſſiégés, & ſçavoit que cela n'abattroit point la tour; & comme la poudre devoit faire ſon effet en arriere, il fit éloigner ceux qui pouvoient courir quelque danger, & ſe retira lui-même avec ceux qui l'accompagnoient, à la premiere batterie, qui étoit à demie portée de mouſquet de la tour. On mit le feu à la mine, qui fit tout l'effet qu'on avoit attendu; elle élargit ſeulement le trou qu'avoit fait le mineur, tua, comme on le ſçut depuis, les contremineurs des ennemis, & jetta pluſieurs groſſes pierres avec autant de violence qu'auroit pû faire le canon: quelques-unes donnerent contre la batterie derriere laquelle M. de Turenne, le Duc d'Yorck & d'autres s'étoient mis à couvert, & ils en virent pluſieurs voler beaucoup plus loin. On renvoya enſuite le mineur à ſon trou, avec un Sergent pour le défendre, & ſix Soldats, qui s'y logerent ſans danger: cela s'exécuta de jour. Quand il fut nuit, on jugea à propos d'ouvrir le puits, qui étoit creuſé au niveau du fond du foſſé de la Place, car il auroit fallu trop de tems pour continuer à le creuſer juſqu'à la muraille; ſa profondeur le mettoit à couvert du canon & de la mouſqueterie, & on ne croyoit pas qu'il y eut autre choſe à craindre que les grenades, les feux d'artifice ou le feu ordinaire; mais à peine fut-il découvert, que les ennemis s'en étant apperçus à la lumiere des feux qu'ils avoient allumés, pour voir ce qui ſe faiſoit dans le foſſé, qu'ils roulerent du haut des murailles, le long de deux piéces de bois qu'ils avoient attaché enſemble, une bombe qui tomba dans l'ouverture du puits, tua quatre ou cinq hommes qui y travailloient, & ébranla ſi violemment le logement qui étoit au-deſſus où M. de Turenne, le Duc d'Yorck, quelques Officiers & pluſieurs Volontaires étoient alors, qu'ils crurent dans le moment qu'il ſeroit entierement ruiné: il ſubſiſta néanmoins; mais on fut plus d'un quart d'heure avant qu'on pût y aller travailler, à cauſe de la fumée & de la pouſſiere; & quoique les aſſiégés continuaſſent de tirer inceſſamment deſſus, & de jetter une infinité de grenades, de toutes ſortes de feux, & des bombes de tems en tems, dont aucune n'adreſſa ſi juſte que la premiere, on ne laiſſa point de pouſſer la tranchée juſqu'aux paliſſades qui étoient au milieu du foſſé; mais la quan-

Digitized by Google

tité prodigieuſe de feu qui tomboit continuellement, obligea de couvrir le puits de planches, de faſcines & de terre pour la ſûreté des travailleurs. Quand on fut au pied de la paliſſade, on fut obligé de ſe cacher ſous terre, pour éviter les feux que les ennemis y jettoient ſans ceſſe, & enfin on attacha le mineur au corps de la Place. AN. 1653.

On perdit cette nuit-là beaucoup de monde; M. de la Feuillade fut bleſſé d'une grenade à la tête; un coup de mouſquet ayant percé le logement, la bale effleura la tête de M. d'Humieres, paſſa au travers de la jambe d'un pionnier & frapa enfin la botte du Duc d'Yorck, ſans lui faire aucun mal. M. de Turenne reſta toute la nuit ſur la Place, & il eſt certain que ſans ſa préſence la choſe n'auroit point réüſſi.

M. de la Ferté avoit de ſon côté ſi fort avancé ſon attaque, que ſa mine étant prête le jour ſuivant, on la fit ſauter l'aprés midi: M. de Turenne avec pluſieurs de ſes Officiers & Volontaires alla par curioſité voir quel effet elle produiroit, mais il n'entra point dans les tranchées. La mine avoit été faite à l'angle entre la tour & la muraille; & l'intention étoit de renverſer non ſeulement l'angle, mais encore les parties de la muraille & de la tour qui en étoient les plus proches. Quand elle eut ſauté & que la fumée fut diſſipée, on vit qu'elle n'avoit abattu que l'angle & la muraille, & que la tour à laquelle il n'y avoit qu'une ſente étoit encore debout; mais ayant fait tirer ſix coups de canon à la fois de la batterie qui étoit ſur le bord du foſſé, cette partie de la tour tomba & appaiſa la colere de M. de la Ferté, dont l'impatience inquiéta beaucoup le Chevalier de Clerville Ingénieur qui avoit la conduite de l'attaque. La tour n'étant point tombée d'abord, mit le Maréchal en furie; il menaça le pauvre Ingénieur qui ne ſe tira d'affaire qu'en abattant avec le canon ce que la mine avoit déja ébranlé de la tour. La bréche étant bonne, on y fit un logement la nuit; ce qui, joint aux deux mines qui étoient prêtes à jouer à l'attaque de M. de Turenne, détermina le Gouverneur à battre la chamade le lendemain matin: il envoya des Officiers pour dreſſer la capitulation, & il fut convenu qu'il ſortiroit le lendemain avec ſa garniſon, armes & bagages, pour être conduit à Montmédi.

Ce ſiége dura dix ſept jours de tranchée ouverte: on y perdit peu de monde, mais beaucoup de chevaux, à cauſe du mauvais tems & que le terrain où on campoit étoit une terre fort graſſe. Il n'y eut perſonne de qualité tué que le Vidame de Laon, neveu de M. de Turenne, ſecond fils du Comte de Rouſſi, qui reçut un coup de mouſquet dans la tête en

Digitized by Google

AN. 1653. montant la tranchée. La promptitude avec laquelle les François pouſſent les ſiéges & prennent les Places, ſe doit particuliérement attribuer aux peines que ſe donnent leurs Généraux ; au lieu que le Duc d'Yorck a remarqué que ceux des Eſpagnols s'en rapportent à un Sergent de bataille ou à quelqu'autre Officier inférieur, par les avis, &, pour ainſi dire, par les yeux de quels ils ſe gouvernent. M. de Turenne vouloit tout voir lui-même ; il alloit reconnoître en perſonne & de bien près les villes qu'il vouloit aſſiéger ; il marquoit toujours l'endroit où il falloit ouvrir la tranchée, & y étoit préſent ; il ordonnoit de quel côté il la falloit pouſſer, y alloit réglément matin & ſoir ; le ſoir pour réſoudre ce qui étoit à faire durant la nuit, & le matin pour voir ſi ſes ordres avoient été ſuivis, ayant toujours avec lui un Lieutenant-Général ou Maréchal de Camp qui devoit commander la tranchée, pour l'inſtruire de ſes intentions : il retournoit pour la ſeconde fois à la tranchée après ſouper, & y reſtoit plus ou moins de tems, ſuivant que ſa préſence y étoit néceſſaire. La diligence du Général excite néceſſairement tous les Officiers de l'armée à une grande application à ce qui eſt de leur devoir. M. de Turenne n'avoit pas un ſeul Ingénieur à ſon attaque : quand il en avoit dans d'autres ſiéges, il ne s'en ſervoit que comme d'Inſpecteurs ſur les travaux : la plûpart des Officiers ſçavoient comme on doit pouſſer la tranchée & faire un logement ; il y a un Capitaine de mineurs qui a ſoin de les conduire ſuivant les ordres qu'on lui donne. Le Duc d'Yorck a reconnu, non ſeulement par ſa propre expérience, mais encore par celle des plus habiles dans le métier de la guerre, qu'un Général ne ſe doit jamais repoſer entiérement ſur quelque Ingénieur que ce puiſſe être pour la conduite de la tranchée, parce qu'il n'eſt pas raiſonnable de croire qu'un homme qui doit y être à tout moment, veuille s'expoſer autant que des Officiers, qui n'y allant qu'à leur tour, ſe piquent plus aiſément d'honneur & d'émulation pour faire avancer les travaux ; outre qu'ils en acquiérent plus de capacité pour tout ce qui regarde un ſiége. Le feu Prince d'Orange qui ſuivoit une maxime toute oppoſée, en ſe confiant uniquement à ſes Ingénieurs, & n'employant ſes Officiers qu'à la défenſe des tranchées, en avoit peu qui entendiſſent bien à aſſiéger une Place, à moins que ce ne fut quelque perſonne dont l'application & l'induſtrie ſuppléât au défaut de la pratique : ainſi peu d'Officiers ont jamais acquis beaucoup d'expérience parmi les Hollandois, & les habiles qui ont ſervi avec eux avoient appris ce qu'ils ſçavoient dans d'autres pays.

On ne fit point de lignes de circonvallation au ſiége de Mouſon, cela auroit

auroit emporté trop de tems, & auroit donné aux ennemis le tems de finir le leur & de venir tomber sur l'armée du Roi avant qu'elle eût achevé le sien : la petite riviere de Chiers la couvroit du côté du Luxembourg, & empêchoit les ennemis de pouvoir jetter du secours dans la Place : le jour même qu'elle fut prise, qui étoit le vingt-sept, l'armée marcha à Amblemont pour tenter de faire lever le siége de Rocroi : elle avança jusqu'à Varnicourt où on apprit que la ville s'étoit renduë. AN. 1653.

Après ces deux siéges, il ne se passa rien de considérable entre les deux armées durant le reste de cette Campagne. Outre que la saison étoit trop avancée pour entreprendre un siége de quelque conséquence, les Espagnols avoient beaucoup plus souffert devant Rocroi que les François devant Mouson. M. de Turenne les observa toujours de près ; ils ne firent que des marches & des contre-marches, consommerent les fourages sur leur frontiére, & les François en firent autant de l'autre côté de la Somme.

Pendant qu'on amusoit ainsi les ennemis, la Cour ayant ramassé quelques troupes, outre celles de la Maison du Roi & quelques autres qui furent détachées de l'armée, elle fit faire le siége de sainte Ménehoult. M. de Navaille commandoit la Maison du Roi, M. de Castelnau les troupes que M. de Turenne avoit envoyées, M. d'Uxelles celles qui avoient été détachées du Régiment de M. de la Ferté : mais quoique MM. de Navaille & d'Uxelles fussent, generalement parlant, autant capables qu'aucuns autres Lieutenans-Généraux en France, & que M. de Castelnau entendit parfaitement bien à faire un siége, ils ne purent néanmoins jamais s'accorder ensemble, & le Cardinal fut obligé d'envoyer le Maréchal du Plessis-Praslin pour y commander en chef ; après quoi le siége fut poussé avec plus de succès qu'auparavant. M. de la Ferté avec la plûpart de sa Cavalerie marcha pour empêcher le Duc de Lorraine de jetter du secours dans la Place, sur les avis qu'on eût qu'il avançoit de ce côté-là avec son armée.

M. de Turenne ayant fait camper ses troupes derriere la Somme entre Roye & Corbie, le Duc d'Yorck voyant la Campagne finie de ce côté-là, prit congé de M. de Turenne pour aller au siége de Sainte Menehoult ; mais ayant été obligé de passer par Châlons sur Marne, où étoit la Cour, il y fut arrêté sur tant de différens prétextes, que malgré ses empressemens la ville capitula avant qu'il put partir. Ce Prince accompagna le Roi de France au Château de Ham, à deux lieuës de Sainte Menehoult, où il fut avec Sa Majesté voir les approches & la bréche qu'on avoit fait au Corps de la Place avant qu'elle battit la chamade.

*Fin du premier Livre.*



Digitized by Google

# MEMOIRES DU DUC D'YORCK.

## LIVRE SECOND.

### *DES GUERRES EN FLANDRE.*

AN. 1654. L'Armée de France commandée par M. de Turenne & le Maréchal de la Ferté, ne fut pas assemblée assez-tôt pour empêcher les Espagnols d'Assiéger Arras : ils investirent cette Place le trois de Juillet avec une armée de trente-deux mille hommes, & toutes les choses nécessaires pour une entreprise de cette importance. Il y a beaucoup d'apparence que l'avis qu'ils eurent de la foiblesse de la garnison, les détermina à ce siége ; mais elle ne l'étoit pas assez pour empêcher que le Gouverneur ne put encore défendre ses dehors, quelques grands qu'ils fussent.

Les deux Généraux firent un détachement d'environ mille chevaux pour jetter dans la Place : S. Lieu y entra le premier avec environ deux cens maîtres, & passa au-travers du quartier du Prince de Condé le premier ou le second jour après qu'elle fut investie. Deux jours après, le Baron d'Equancourt fit la même chose à la tête de trois cens chevaux par le quartier du Duc de Lorraine ; & le Chevalier de Crequi avec le reste s'ouvrit peu de jours après le passage au-travers du quartier des Espagnols, avant que leurs lignes fussent achevées : on n'osa point tenter d'y faire entrer de l'Infanterie, à cause que la plaine qui regne à l'entour de la ville l'auroit aisément fait découvrir aux ennemis.

Une autre raison qui fit entreprendre le siége d'Arras, c'est que les François ayant commencé celui de Stenai, les ennemis espererent finir le leur, avant que celui-là fut achevé ; & qu'il occuperoit tant de troupes, qu'on

Digitized by Google

ne ſeroit pas en état de les interrompre. En effet, l'armée du Roi étoit ſi ANN. 1654.
foible, que n'oſant ſe commettre dans un pays ouvert avec une armée ſi ſupérieure, elle ſe tint proche de Péronne juſques vers le ſeize de Juillet, qu'on apprit que les ennemis avoient preſque achevé leurs lignes : Le Duc d'Yorck y arriva avant qu'elle ſe mit en marche, pour ſervir en qualité de Lieutenant-Général ſous M. de Turenne ; & prit ſon jour, ſuivant la date de ſa commiſſion, comme le plus jeune qui ſervoit dans cette armée.

Elle campa le premier jour de ſa marche à Sains près de Sauchi-Cauchi entre Cambrai & Arras, à environ cinq lieuës de cette derniere Place : le lendemain elle marcha à Mouchi-le-Preux. M. de Turenne prenoit ce détour pour ſe couvrir de quelque ruiſſeau, afin que ſi les ennemis venoient à lui, il put éviter le combat : il eut la précaution, en arrivant au ruiſſeau qui étoit à demi-lieuë de Mouchi, d'ordonner à l'armée d'y reſter en bataille, & de ne le point paſſer que ſur le ſoir. Il fut avec de la Cavalerie & des dragons reconnoître le terrain où il vouloit camper ; & obſerver ſi les ennemis n'avoient pas deſſein de l'attaquer. On paſſa le ruiſſeau fort tard, & on travailla toute la nuit à ſe retrancher avec tant de diligence, Cavalerie & Infanterie chacun devant ſoi, qu'on ſe trouva dès le lendemain en quelque maniere en état de défenſe : mais quand les lignes furent achevées, il n'y eut plus rien à craindre. Le poſte étoit très-avantageux ; le front proportionné au nombre des troupes ; le ruiſſeau couvroit la gauche & la Scarpe étoit à la droite ; & quand même les ennemis fuſſent venus attaquer l'armée avant qu'elle fut retranchée, on étoit en état de les recevoir malgré l'inégalité du nombre, parce qu'on avoit aſſez bonne opinion de la valeur des troupes, pour ne les pas craindre quand ils ne pouvoient point les prendre en flanc en débordant la ligne. Le Duc d'Yorck a entendu depuis étant en Flandre & ailleurs, pluſieurs perſonnes blâmer les Eſpagnols de ce qu'ils n'attaquerent point les François le premier jour qu'ils prirent ce poſte. Quelques-uns ont prétendu que le Prince de Condé en fit la propoſition ; mais cela n'eſt pas bien ſûr : quoiqu'il en ſoit, on marcha avec la même précaution que ſi on eût été ſûr que les ennemis euſſent voulu combattre.

M. de Turenne avoit ſon quartier à Mouchi, où étoit la plûpart de ſon Infanterie : ſa Cavalerie étoit campée ſur deux lignes, & s'étendoit avec le reſte de ſon Infanterie juſqu'au ruiſſeau. M. de la Ferté avoit le ſien à la droite de tout en bas, du côté de la Scarpe au village de Peule, auprès duquel campoit une partie de ſon Infanterie : l'autre étoit à Mouchi, &

AN. 1654. sa Cavalerie sur deux lignes entre l'un & l'autre village : le Corps de réserve étoit dans sa place ordinaire derriere le quartier de M. de Turenne qui étoit au milieu de tout. Mouchi étoit une hauteur qui découvroit & commandoit le fond où couloit d'un côté la Scarpe & celui où étoit le ruisseau ; tellement que l'ennemi ne pouvoit approcher de jour, qu'après avoir essuyé le feu de toute l'artillerie qui étoit plantée sur cette hauteur, & pour assûrer davantage les deux extremités des lignes, on y avoit posté de l'Infanterie aussi-bien que dans le centre des ailes de Cavalerie.

Quand les lignes furent achevées, on envoya presque tous les soirs de gros partis de Cavalerie pour empêcher la communication des convois : car quoique les ennemis, en arrivant devant Arras, fussent pourvûs abondamment de toutes sortes de provisions, autant que les armées avoient coutume de l'être en ce tems-là, un si grand Corps de troupes avoit toujours besoin de quelque chose ; soit que la poudre leur manquât, ou qu'ils en voulussent une surabondance de provision. Dès que l'armée du Roi fût à Mouchi, ils détacherent continuellement des partis pour leur en apporter de Cambrai, Douai & d'autres Places voisines : on envoya inutilement des Partis pour les couper ; on n'avoit jamais le bonheur de les surprendre, parceque le Pays étoit trop découvert. Les Partis étoient rarement de moins de mille ou douze cens chevaux sous le commandement d'un Lieutenant-Général : ceux qu'on détachoit de l'armée de M. de Turenne se postoient ordinairement entre le Camp des ennemis & Bapaume, dans quelque vallée ou autre lieu où on pouvoit difficilement les découvrir. On avoit de tous côtés de petites gardes avancées qui alloient à la découverte ; & des sentinelles par tout pour n'être pas surpris. M. de la Ferté dont les Partis alloient entre les ennemis & Lens, faisoit observer la même chose ; mais ils ne furent pas plus heureux que les autres.

Néanmoins un convoi des ennemis manqua par un étrange accident. Une nuit que M. de Turenne visitoit avec le Duc d'Yorck les gardes avancées, ils apperçurent une lueur soudaine & violente, semblable à celle de la poudre ; il sembloit que c'étoit au quartier de M. de la Ferté ; mais en avançant de ce côté-là pour s'informer de ce que ce pouvoit être, les sentinelles qui étoient sur la hauteur de Mouchi, qui avoient vû la même chose, assurerent que la chose s'étoit passée beaucoup plus loin dans la plaine qu'ils ne s'étoient imaginés, & qu'il falloit que ce fut auprès de Lens. Le lendemain au matin on en fut éclairci, & on apprit qu'un Régiment tout entier de Cavalerie de cent vingt maîtres allant de Douai au Camp

Digitized by Google

des ennemis, & tous les Officiers auſſi bien que les Cavaliers, portant chacun un ſac de poudre en croupe, outre quatre-vingt chevaux chargés de grenades, que des payſans à pied conduiſoient, avoient tous été brûlés, ſans qu'on pût ſçavoir d'aucun d'eux comment cet accident étoit arrivé. Ce fut un triſte ſpectacle de voir arriver ces pauvres malheureux, les viſages hideux & défigurés, & le reſte du corps brûlé à un point qu'il y en eut peu qui en guérirent. Des partis qui coururent où ils avoient apperçû le feu, amenerent au Camp tous les hommes dans leſquels il y avoit encore quelque ſigne de vie, quelques chevaux des moins brûlés, & la paire de timballes qui appartenoit à ce Régiment. AN. 1654.

Le Duc d'Yorck trouva depuis en Flandre un Lieutenant de Cavalerie, qui lui expliqua comment cet accident étoit arrivé : ce Prince ayant demandé à cet Officier par quel hazard il avoit le viſage brûlé ; il répondit, que c'étoit par de la poudre, dans un tel tems, auprès d'Arras ; & le queſtionnant ſur les particularités, il dit qu'étant à l'arriere-garde du Régiment, il apperçut un Cavalier qui avoit à ſa bouche une pipe de tabac allumé, ſur quoi il courut à lui, & la lui ôtant adroitement, il la jetta à terre, & donnant quelques coups de plat d'épée au Cavalier, qui étant yvre, mit le piſtolet à la main, & le lui préſenta ; qu'il ſe jetta promtement à bas de ſon cheval, appréhendant la ſuite, & que le Cavalier tirant en même-tems ſur lui, il mit le feu au ſac de poudre qu'il avoit derriere ſon cheval, qui en ſautant le communiqua au ſac du Cavalier, & ſucceſſivement à tout le Régiment ; mais qu'étant pied à terre, il en échappa mieux que les autres, dont la plûpart furent tués ſur le champ, & qu'il en fut quitte pour avoir le viſage, les mains, & quelqu'autres parties du corps brûlées.

Le Marquis de Richelieu rencontra un jour un autre convoi des ennemis ſous le commandement du Comte de Lorge ; mais le Comte ſe fit jour au travers des troupes du Marquis, le battit, prit trois ou quatre de ſes Capitaines, ne perdit que douze chevaux chargés de poudre, & gagna les lignes des aſſiégeans avec le reſte. Une autre rencontre fut beaucoup plus déſavantageuſe, par la perte qu'on fit de M. de Beaujeu, Lieutenant-Général : il étoit en parti avec huit cens chevaux, & ayant été averti que les ennemis vouloient faire paſſer un convoi dans leur Camp par le chemin de . . . . . il y alla, y arriva à la pointe du jour, à peu près dans le même tems qu'un Corps des ennemis égal au ſien, commandé par M. Droot, Colonel, qui ne ſçavoit point que les François y étoient, & ſes Cavaliers ayant mis pied à terre en attendant des nouvelles du convoi,

AN. 1654. sans ſçavoir que Droot étoit ſi proche d'eux, ils ſe trouverent attaqués ſi inopinément & ſi bruſquement, que les deux premiers eſcadrons furent renverſés avant qu'ils puſſent monter à cheval : Beaujeu fut tué en allant mettre en ordre l'eſcadron le plus proche, que les ennemis rompirent auſſi ; & ſans le Régiment de Beauveau qui tint ferme ; & battit le premier eſcadron des ennemis qui avoit fait le déſordre, tout le parti auroit été entierement défait. Cet avantage donna le tems aux autres de ſe mettre en bataille, & de recevoir l'attaque, qui ne fut pas fort vigoureuſe, Droot ayant été bleſſé à celle du Régiment de Beauveau. Les ennemis ne ſçachant point la force du parti auquel ils avoient affaire, jugerent à propos de ſe retirer ; les François ne ſongerent point à les pourſuivre, & auroient crû s'être aſſez heureuſement tirés d'affaire, ſans la mort de M. de Beaujeu. Le nombre des tués & des bleſſés fut petit de part & d'autre ; il y eut plus de déſordre que de mal, & on peut dire qu'en cette occaſion les deux partis furent battus.

Le Duc d'Yorck étant allé en parti à ſon tour . . . . . enleva un autre parti des ennemis. Il apprit en retournant vers le Camp, par un petit détachement qu'il avoit fait, que cent chevaux des ennemis s'étoient mis en embuſcade un peu devant le jour dans un village prochain ; il marcha auſſi-tôt de ce côté-là avec tout ſon parti, & approchant du village autant qu'il ſe pouvoit ſans être découvert, il envoya quelques Cavaliers pour les attirer hors de l'embuſcade, avec ordre quand ils avanceroient pour les charger, de ſe retirer ; ce qu'ils exécuterent avec tant d'adreſſe, que les ennemis ſe trouverent engagés tout contre les troupes du Roi avant qu'ils s'en apperçurent, tellement qu'il n'en échapa pas un qui ne fut pris.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient hors des deux Camps, les ennemis ayant fini leurs lignes le quatorze, ouvrirent la tranchée la même nuit, pouſſerent le ſiége avec toute la diligence poſſible, & preſſerent la Place ſi vivement, que quelque vigoureuſe réſiſtance que fit M. de Mondejeu, qui en étoit Gouverneur, & qui étoit ſecondé avec toute la bravoure imaginable par Meſſieurs de S. Lieu, de Créqui & d'Equancourt, les Eſpagnols ne laiſſoient pas de gagner tous les jours du terrain : ils étoient maîtres le . . . d'Août des ouvrages extérieurs & intérieurs de la corne de Guiche, & le Gouverneur envoyoit ſouvent des Meſſagers pour informer de l'état de la Place, dont quelques-uns arriverent au Camp : un d'eux ayant avalé la lettre qu'il apportoit, envelopée dans un morceau de plomb,

Digitized by Google

afin qu'en cas qu'il fût pris, on ne pût rien trouver sur lui, & arrivant lorsqu'on étoit fort inquiet d'apprendre ce qui s'étoit passé, ce pauvre homme ne rendant point le plomb, quoiqu'on lui eût donné plusieurs médecines, M. de la Ferté cria tout en colere, *il faut éventrer le coquin :* ce malheureux qui l'entendit de la porte où il étoit, en eut si grande peur, qu'il rendit dans le moment son plomb, & les nouvelles qu'on y trouva firent différer l'attaque des lignes, jusqu'à l'arrivée des troupes qui étoient devant Stenai. AN. 1654.

Arras n'étoit pas si pressé qu'on l'avoit crû, sur des lettres des ennemis qu'on avoit interceptées, dans lesquelles ils mandoient en Flandre qu'ils seroient maîtres de la Place le jour de la S. Laurent au plus tard ; ce qui joint aux nouvelles qu'on eût en même-tems que le siége de Stenai n'avançoit pas autant qu'on l'avoit espéré, & qu'ainsi il n'y avoit point d'apparence qu'on pût avoir les troupes qui y étoient employées avant ce jour-là, avoit fait prendre aux Généraux la résolution de ne les pas attendre, & d'attaquer les lignes sans elles.

On continua sur ce pied les préparatifs, pour s'en servir quand on le jugeroit à propos, & on ordonna aux escadrons & aux bataillons de se fournir chacun d'un certain nombre de fascines & de clayes dans deux jours : on fit cette provision, parceque les ennemis avoient creusé devant les fossés de leurs lignes, six rangs de trous d'environ deux pieds de diametre & de trois de profondeur, pour empêcher la Cavalerie d'en approcher, & on espéroit avec les clayes rendre ces trous inutiles : mais, comme on vient de le dire, ces craintes se dissiperent par les nouvelles qu'on reçut du Gouverneur d'Arras, & par celles qu'on eut le jour suivant du camp devant Stenay que la Place seroit bien-tôt prise.

Le..... d'Aoust on eut avis que le Maréchal d'Hocquincourt qui avoit succedé au commandement de l'armée depuis que M. Faber avoit pris Stenay, avançoit, & souhaitoit d'apprendre s'il viendroit joindre la grande armée, ou s'il camperoit dans quelqu'autre lieu ; sur quoi on lui répondit que M. de Turenne avec quinze escadrons iroit au-devant de lui, & que s'il vouloit avancer avec sa Cavalerie à un certain endroit, ils iroient ensemble reconnoître un poste sur le ruisseau de Crinchon auprès de Rivieres, où on espéroit qu'en se retranchant un peu, l'armée de M. le Maréchal d'Hocquincourt y seroit en sûreté.

Les deux Généraux se rencontrerent le dix-sept d'Aoust à l'endroit dont on étoit convenu ; mais au lieu d'aller reconnoître le poste, sur l'avis qu'ils eurent qu'il venoit aux ennemis un grand convoi par le chemin de S. Pol,

Digitized by Google

AN. 1654. sous le commandement de M. de Boutteville, ils marcherent dans le même instant avec toute leur Cavalerie pour le couper, & envoyerent ordre à l'Infanterie de M. d'Hocquincourt, à son canon, & à ses bagages, qui étoient alors auprès de Bapaume, de marcher en toute diligence vers S. Pol par le chemin de Buquoy, le long des bois, parce qu'ils n'avoient point de Cavalerie pour les soutenir; mais en arrivant auprès de S. Pol on apprit que les ennemis ayant été avertis de la marche des troupes du Roi, avoient fait rentrer le convoi dans Aire. Les deux Généraux ne jugerent pas à propos d'aller plus loin: mais pour ne pas perdre tout à fait leur peine, ils résolurent de s'emparer de S. Pol, où les ennemis avoient laissé quatre ou cinq cens cavaliers démontés, & d'attendre l'Infanterie pour l'attaquer, le poste étant de conséquence. C'étoit par-là que les ennemis avoient fait passer sûrement la plûpart de leurs convois. Cette Place leur servit pour se rafraîchir dans la communication continuelle qu'il y avoit eû entre leur armée & leurs garnisons circonvoisines. Il étoit important de la prendre, & elle ne coûta que fort peu de tems & de peine; car dès que l'Infanterie & le canon furent arrivés, & les batteries dressées, les ennemis capitulerent, & si on ne se trompent, furent faits prisonniers de guerre.

Le lendemain, qui étoit le dix-neuf, l'armée retourna du côté des lignes, & campa à Aubigny, où étant arrivée de bonne heure, M. de Turenne, suivant sa coutume, prit un escadron ou deux de Cavalerie, & marcha vers les lignes des ennemis; étant arrivé auprès d'un vieux camp des Romains, que les gens du pais appellent le camp de Cesar, où la Scarpe & un petit ruisseau se joignent, il trouva que les ennemis y avoient une garde avancée, qui s'étant retirée de l'autre côté du ruisseau lui donna la facilité de reconnoître à loisir ce poste, qui n'étoit éloigné des lignes que de deux portées de canon: il le trouva si propre pour son dessein, qu'il proposa à M. d'Hocquincourt de s'en saisir, le trouvant beaucoup meilleur que celui de Rivieres. Le lendemain on y marcha; M. d'Hocquincourt pour y être plus en sûreté fit tirer une ligne depuis la riviere jusqu'au ruisseau, & trouvant que les ennemis avoient posté environ cinq cens hommes dans l'Abbaye du Mont S. Eloy, qui étoit vis-à-vis de l'autre côté de cette riviere, il résolut de l'attaquer le jour suivant, malgré la proximité des lignes des ennemis; afin que s'en étant rendu maître il pût d'autant plus les resserrer. Il passa pour cet effet de bon matin la riviere qui n'étoit pas profonde en cet endroit, & rangea ses troupes en bataille entre l'Abbaye & les lignes, à la reserve de l'Infanterie qui étoit commandée pour l'attaque. Les ennemis d'abord firent mine de vouloir

vouloir défendre les murailles du dehors ; mais à l'approche de l'Infanterie ils les abandonnerent, ſe retirant dans le dedans de l'Abbaye qui étoit fermée d'une vieille muraille fort bonne, & flanquée de tours rondes : On fit auſſitôt dans la muraille du dehors des embraſures pour le canon ; mais comme on trouva qu'il étoit à une diſtance trop éloignée pour faire une exécution ſuffiſante, on approcha une petite batterie qui n'étoit pas beaucoup meilleure qu'une blinde ; on y conduiſit du gros canon qui en peu d'heures fit une bréche. Cependant les Gardes Françoiſes & Suiſſes s'étant coulés à la faveur d'une allée d'arbres, & des murs d'un petit jardin juſqu'à la portée d'un piſtolet du pied de la muraille principale, ils y attacherent le mineur, auquel on porta pendant qu'il ſe logeoit des planches pour ſe couvrir : & afin qu'il travaillât avec plus de ſûreté, ils s'avancerent à découvert pendant un demi quart d'heure, faiſant grand feu ſur les trous de la muraille principale de l'Abbaye, par où les ennemis tiroient, & ſe retirerent enſuite ſans avoir perdu que peu de monde. Le Régiment de la Marine trouva dans le même tems le moyen de ſe loger à la faveur d'une petite levée de terre contre la Tour, que le canon battoit, ce qui obligea les ennemis de capituler, & de ſe rendre priſonniers de guerre. M. d'Hocquincourt ſe retira enſuite au-deſſous du ruiſſeau au camp de Cæſar, & M. de Turenne retourna à ſon camp avec ſes quinze eſcadrons & deux Compagnies de Dragons. AN. 1654.

Il réſolut en chemin faiſant de reconnoître les lignes des ennemis de ce côté-là. Il y marcha droit en deſcendant du Mont S. Eloy, & en étant approché à la demie portée du canon, il les cotoya toûjours à la même diſtance le long de la Scarpe, juſqu'à ce qu'il les eût obſervé autant qu'il le jugea néceſſaire de ce côté-là ; cependant les ennemis firent grand feu de leur canon ; il n'y eut point d'eſcadron qui ne perdit deux ou trois hommes ſans les chevaux ; & quelques vieux Officiers murmurerent de ce qu'on les expoſoit ainſi pour rien, à ce qu'ils croyoient : c'eſt la ſeule fois que le Duc d'York ait entendu, pendant qu'il a ſervi dans les armées de France, blâmer M. de Turenne d'expoſer ſon monde ſans néceſſité. Mais ces Meſſieurs reconnurent leur faute après qu'on eut forcé les lignes, puiſque ce fut dans ce tems-là qu'il choiſit, en s'expoſant lui-même auſſi-bien que les autres, l'endroit par où on les attaqua ; & s'il ne s'étoit pas approché avec toutes les troupes qu'il avoit avec lui, les gardes avancées des ennemis ne ſe ſeroient point retirées comme elles firent, & il n'auroit pû reconnoître toutes choſes avec tant d'exactitude. Il avança ſi près avec quelques Officiers Volontaires, que le cheval de Milord Germain fut tué ſous lui d'un coup de mouſ-



Digitized by Google

AN. 1654. quet tiré des lignes, dont la balle après avoit passé au travers du corps de cet animal, le blessa rudement à la jambe.

M. de Turenne remarqua que le quartier de Dom Fernando Solis étoit le moins fortifié, & le plus foible en monde, & résolut d'y faire la principale attaque. Pendant qu'on descendoit du Mont S. Eloy, quelques Officiers prirent la liberté de lui dire qu'il s'exposoit beaucoup en allant si près des ennemis dans un païs découvert, & ils pouvoient compter jusqu'à un homme, sortir de leurs lignes, l'attaquer & le défaire. Il avoua qu'ils le pouvoient, qu'il n'auroit pas osé hazarder autant du côté du Prince de Condé; mais qu'ayant servi avec les Espagnols, il connoissoit leur flegme & leur coutume; qu'il étoit sûr qu'à son approche Fernando Solis n'oseroit rien entreprendre de son chef; qu'il envoyeroit au Comte de Fuensaldagne qui étoit Gouverneur des Armes; que le Comte iroit lui-même, ou en envoyeroit avertir l'Archiduc, qui ne manqueroit pas de faire prier le Prince de Condé, dont le quartier étoit directement opposé au sien, d'y venir déliberer dans un conseil qu'il feroit assembler pour résoudre ce qui étoit à faire; & que pendant que ces consultations se feroient entre tant de personnes différentes, on auroit loisir de reconnoître leurs lignes sans autre danger que celui du canon, & de se retirer. Tout se passa comme M. de Turenne l'avoit prévû; les Espagnols observerent toutes ces formalitez, & résolurent dans leur conseil de l'attaquer quand il n'en étoit plus tems; le Prince de Condé a dit depuis au Duc d'Yorck toutes ces particularitez.

Les Généraux reçûrent une lettre du Gouverneur, par laquelle il les avertissoit qu'il ne lui restoit plus que fort peu de poudre, & que s'il n'étoit promptement secouru, il seroit forcé de capituler. Ces nouvelles hâterent la résolution qui fut prise d'attaquer les lignes: on ne s'y seroit jamais déterminé sans M. de Turenne, qui n'avoit en vûë que le bien public & le service du Roi, au lieu que la plûpart des autres Officiers Généraux n'avoient point d'autre motif que celui de leurs interêts particuliers, qui les firent se déclarer ouvertement contre ce dessein, & opposer toutes les raisons dont ils pûrent s'aviser. M. de la Ferté, M. d'Hocquincourt, Gouverneur de Peronne, M. de Navailles Gouverneur de Bapaume, M. de Bar Gouverneur de Dourlans, & presque tous les autres, à la reserve du Duc d'Yorck & du Comte de Broglio, regardoient cette entreprise comme un coup de désespoir, & ne l'approuvoient point, prétendant se disculper si l'entreprise ne réussissoit pas, en disant qu'ils avoient été d'un sentiment contraire.

M. d'Hocquincourt & ses Officiers proposerent de ne faire qu'une simple

Digitized by Google

tentative ſans pouſſer l'affaire, comme un expédient pour ſauver l'honneur de l'armée, ne croyant pas qu'il fut poſſible de réuſſir. M. de la Ferté après même que la choſe fut réſoluë, envoya un Trompette à M. de Turenne, dans le deſſein de l'intimider, comme il parut par la maniere dont il s'y prit : le Trompette entra bruſquement dans la tente du Vicomte pendant qu'il ſoupoit avec pluſieurs Officiers, & dit tout haut que ſon Maître l'envoyoit pour lui rendre compte de ce qu'il avoit vû dans les lignes des ennemis d'où il revenoit ; qu'il ſe croyoit obligé en conſcience de lui en faire un rapport fidel, que les ennemis avoient conſiderablement élevé leurs retranchemens : que le foſſé extérieur ſeroit très-difficile à paſſer ; que par de-là ils avoient creuſé tout le long pluſieurs rangs de trous, dans les intervalles deſquels ils avoient fiché des pieux ; que les lignes étoient bien bordées de troupes pour les défendre. M. de Turenne lui commanda de ſe retirer, lui diſant que ſi ce n'étoit le reſpect qu'il avoit pour ſon Maître, il l'auroit fait mettre aux fers pour avoir parlé de la ſorte. Cette deſcription faite ainſi publiquement, auroit pû effrayer ceux qui l'entendirent, s'ils n'en avoient connu la ſource & le motif : mais de pareils artifices n'étoient point capables d'ébranler la fermeté de M. de Turenne, & leur foibleſſe le confirmoit d'autant plus dans ſa reſolution. Il convainquit ceux qui s'opiniâtrerent à ne faire qu'une tentative, qu'au lieu de ſauver leur réputation elle ſeroit en effet tout contraire ; puiſqu'en faiſant une fauſſe attaque ſans la pouſſer, il ſeroit viſible à tout le monde qu'on n'auroit pas voulu combattre, & on les blâmeroit avec juſtice d'avoir ſacrifié inutilement deux ou trois cens hommes qu'on y perdroit. Il repreſenta qu'en pouſſant l'affaire tout de bon on n'attaquoit pas un ſeul endroit des lignes avec moins de quinze bataillons de front ; que quelques-uns ne trouveroient aucune oppoſition, ou tout au plus un petit nombre de gens diſperſés, qui n'étant point capables de réſiſter, on pourroit s'établir, & donner lieu aux troupes prochaines, qui n'auroient pû forcer le côté qui leur étoit oppoſé, d'entrer par le même endroit, & d'y faire un paſſage à la Cavalerie ; qu'en attaquant la nuit aucun quartier des ennemis n'oſeroit venir au ſecours d'un autre ; que chacun craignant pour ſoi à cauſe des fauſſes attaques, perſonne n'haſarderoit de quitter ſon terrain, & ne ſecoureroit tout au plus que ſon plus proche voiſin, juſqu'à la pointe du jour, avant lequel on ſe ſeroit fait un paſſage au travers de leurs lignes ; que la ſeule choſe qu'il appréhendoit étoit qu'il n'arrivât quelque accident ou quelque déſordre en marchant aux ennemis ; mais qu'il étoit ſûr que ſi on étoit une fois rangé dans les endroits où il prétendoit attaquer, on ne manqueroit point de les

An. 1654.



Digitized by Google

An. 1654. forcer ; ce qui donna le plus de poids à tant de bonnes raiſons, c'eſt que la Cour vouloit abſolument qu'on entreprit le ſecours : il fut enfin réſolu malgré les détours & la répugnance de ceux qui s'y étoient oppoſés. Le jour fut pris pour la veille de S. Loüis, & quoiqu'il n'y eut que les trois Généraux qui le ſçuſſent, toute l'armée eut ordre de ſe tenir prête, de ſe pourvoir de faſcines, de clayes, & de toutes les choſes néceſſaires pour cette entrepriſe. On fit des prieres publiques à la tête de chaque bataillon & de chaque eſcadron pendant pluſieurs jours ; jamais il ne s'eſt vû dans une armée tant de marques d'une véritable dévotion, tant de confeſſions & communions.

Peu de jours avant l'attaque M. de Turenne ne perdoit aucune occaſion de s'entretenir avec les Officiers de la maniere dont il s'y falloit prendre, & de la réſiſtance qu'on pourroit probablement trouver. Il les inſtruiſoit de ce qu'il falloit faire, ſuivant les différentes occaſions, & les accidens qui pourroient arriver ; il leur recommanda ſur tout de tenir les ſoldats en bon ordre, quand ils ſeroient entrez dans les lignes ; de ne les point laiſſer avancer trop vite, parce que ce ſeroit le moment le plus chatoüilleux, & le tems de criſe ; d'obſerver une grande attention & une exacte diſcipline, y ayant plus de danger d'en être chaſſé qu'il n'y auroit de peine à y entrer, parce qu'il falloit s'attendre que toutes les forces ennemies des quartiers voiſins du lieu qui ſeroit forcé, y tomberoient ſur les attaquans ; qu'il ne falloit point ſonger d'aller droit à la ville, qu'il falloit au contraire marcher le long de la ligne, & en chaſſer les ennemis, avant que d'aller aux amis : On pourroit croire que c'eſt de cette maniere d'entretiens des Généraux, que les Hiſtoriens leur font faire de grandes & de longues harangues ſur le point de donner les batailles, lorſqu'ils y ſongeoient le moins : au lieu que ces diſcours familiers, comme ceux que faiſoit M. de Turenne aux Généraux & aux Officiers, paroiſſent bien plus utiles, & inſtruiſent d'autant mieux, qu'on a le tems de faire les objections, & de les éclaircir. Le Duc d'York eſt témoin que M. de Turenne en uſa ainſi, mais il ne ſçait pas ſi les deux autres Généraux firent la même choſe de leur côté.

Tout ce qu'il y avoit de perſonnes de qualité à la Cour capables de tirer l'épée, voulurent partager l'honneur & le danger d'une ſi grande action. Deux jours auparavant, quelques-uns d'eux qui avoient dîné dans la tente de M. d'Humieres avec M. de Turenne, où ſe trouvoit auſſi le Duc d'Yorck, demanderent de voir les lignes des ennemis ; M. de Turenne monta à cheval & fut à peine hors de ſes lignes, qu'on apperçut un Parti

Digitized by Google

qui en poursuivoit un des ennemis qui étoit tombé sur les fourageurs qui retournoient au Camp : M. de Turenne les ayant observé, ordonna à ces Messieurs de se mettre entre les suyards & leurs lignes pour les couper, & commanda en même tems à la Garde avancée de les soutenir ; mais les ennemis étant bien montés gagnerent leur garde avant qu'on pût les joindre ; & comme on les suivoit toujours, ils rentrerent dans leur Camp & abandonnerent quelques soldats qui coupoient des fascines dans un petit bois à demi-portée de canon, & qu'on fit prisonniers. M. de Turenne se servit de cette occasion pour reconnoître cet endroit de leurs lignes qu'il n'avoit pas encore vû ; mais il ne put y arrêter long-tems, à cause du grand feu de leur canon & de la diligence avec laquelle on les vit monter à cheval : c'étoit le quartier du Prince de Condé. On se retira ; on marcha vers le Château de Neuville S. Vât, éloigné d'une lieuë, dans lequel on avoit de l'Infanterie ; & en descendant la hauteur, on apperçut à environ une lieuë l'escorte des fourageurs qui étoit de douze escadrons, commandée par M. de l'Isle-bonne qui retournoit au Camp ; & voyant en même tems de la Cavalerie ennemie sortir des lignes, M. de Turenne se détourna un peu de son chemin & marcha vers M. de l'Isle-bonne à qui il envoya ordre de venir à lui avec toute la diligence possible ; esperant, si les ennemis avançoient, de pouvoir les régaler : car outre l'escadron de la Garde, il avoit encore avec lui environ soixante-dix Officiers & Volontaires ; mais les ennemis resterent sur le haut de la montagne à la portée du canon de leurs lignes. Le Prince de Condé y vint lui-même avec environ quatorze escadrons, & M. de Turenne voyant qu'ils ne suivoient pas plus loin, envoya ordre à M. de l'Isle-bonne de retourner au Camp, renvoya l'escadron de la garde à son poste, & s'en alla avec les Officiers & Volontaires au Château de Neuville. Il n'eut pas fait beaucoup de chemin qu'il se détacha quelques coureurs de la hauteur où le Prince de Condé étoit encore pour gagner le haut d'une autre éminence sur laquelle marchoit M. de Turenne, afin de découvrir quelles forces il avoit derriere lui ; ce qu'ayant remarqué, & ne voulant pas que les ennemis pûssent voir qu'il n'étoit soutenu de personne, il ordonna à une dixaine de Volontaires d'aller à eux : MM. Germain, Berklei, Biscara, Trigomar étoient de ce nombre : le reste de la troupe escadrona sur la montagne & fit face à l'ennemi : mais les jeunes Volontaires ne s'étant pas contentés de faire ce qu'on leur avoit ordonné, suivirent ces cavaliers écartés plus loin qu'ils ne devoient, jusqu'au fond qui étoit entre eux & les ennemis. Le Prince

AN. 1654.

AN. 1654. de Condé détacha auſſi-tôt un eſcadron qui étoit le Régiment d'Eſtrées à la tête duquel étoit le Duc de Wirtemberg pour leur couper la retraite ; ce qui obligea M. de Turenne de détacher ſon petit eſcadron pour les dégager : il fit courir derechef après M. de l'Iſle-bonne pour lui ordonner de venir à lui, & envoya le même ordre à l'eſcadron de la garde. Ce fut tout ce qu'on put faire pour débaraſſer les Volontaires ; mais pour les ſauver, il falloit charger le Duc de Wirtemberg dont on défit l'eſcadron, malgré l'inégalité du nombre. On le pourſuivit en bas dans une petite prairie & ſur une petite hauteur, où ſes cavaliers faiſant volte-face, ils firent une décharge de leurs carabines qui arrêta un peu les pourſuivans, dont il y eut quelques-uns de tués. Les ennemis reprirent courage & chargerent une ſeconde fois avec tant de vigueur, que le petit eſcadron plia, fut pouſſé & obligé de tourner le dos. L'eſcadron de la garde qui en retournant à ſon poſte avoit vû le commencement de l'action, arriva au ſecours ; auſſi-tôt le Duc d'Yorck & M. de Joyeuſe ſe mirent à leur tête pour les faire charger l'ennemi en flanc : mais à peine eurent-ils commencé, que tout l'eſcadron s'enfuit & les laiſſa tous deux engagés avec deux ou trois de leurs domeſtiques : dans le même moment, M. d'Arci Gentilhomme de qualité ayant eu ſon cheval tué ſous lui, on tâcha de le dégager ; le Duc d'Yorck l'appella ; mais voyant un cheval qui n'étoit point monté, il fit ce qu'il put pour l'attraper, & y perdit tant de tems, que bien que ce Prince & M. de Joyeuſe fiſſent leurs efforts pour le mettre à couvert : ce fut en vain ; & pour s'y être opiniâtrés trop long-tems, ils furent en grand danger d'être pris, ne ſe ſauverent qu'avec peine, & M. de Joyeuſe eut le malheur de recevoir un coup de mouſquet au travers du bras, dont il mourut enſuite. Le Duc d'Yorck ſe tira d'affaire ſans aucun mal ; Mylord Germain penſa être pris en tâchant de ſauver un Gentilhomme nommé Beauregard dont le cheval avoit été tué ; il voulut le prendre en croupe ſur le ſien ; mais le cheval ne voulant point porter double, ſe cabrant & bondiſſant il fut jetté bas, Germain lui dit de ſe tenir à ſon étrier, & le tira quelque peu hors des ennemis ; mais étant pourſuivi de trop près, il fut obligé de le laiſſer, & Beauregard fut fait priſonnier. M. Berklei aida à ſauver M. de Caſtelnau, dont le cheval ayant reçu cinq coups, ne le tira qu'à peine des mains des ennemis, ce que Berklei ayant remarqué, il deſcendit de ſon cheval qu'il lui donna, monta celui du Page de Caſtelnau & eut beaucoup de peine à ſe ſauver. On fut pourſuivi une demi-lieuë par les ennemis, juſqu'à ce que M. de l'Iſle-bonne arriva enfin avec ſes douze eſcadrons ;

Digitized by Google

les ennemis qui l'apperçurent eurent le tems de se retirer sans être obligés de courir. Outre d'Arci & Beauregard, il y en eut d'autres faits prisonniers, & presque tous les Pages qui portoient les manteaux de leur maître ; mais il y eut peu de tués & de blessés. . . . . AN. 1654.

Toutes choses étant prêtes pour l'attaque des lignes, il fut résolu de faire le principal effort sur les quartiers de Fernand Solis, comme étant le plus foible & le plus éloigné de celui du Prince de Condé : ce quartier étoit au Septentrion au-dessus de la ville & joignoit celui du Comte de Fuensaldagne. Pour favoriser ce dessein, il avoit ordonné trois fausses attaques en trois différens endroits, & on devoit commencer une heure avant le jour le vingt-cinquième d'Août. Pour éxécuter cette grande entreprise, M. de Turenne & M. de la Ferté commencerent à passer la Scarpe avec l'avant-garde de leurs troupes, par le quartier de M. de la Ferté. Comme le soleil se couchoit, c'étoit le jour de M. de Turenne pour conduire l'armée, quoiqu'il y eut loin à marcher pour arriver au lieu destiné pour l'attaque, il n'arriva aucune confusion dans le chemin. La premiere ligne d'Infanterie passa le pont qui étoit sur la gauche de tout & le plus près des ennemis : la Cavalerie qui devoit la soutenir passa sur le pont qui étoit au-dessous à la droite de celui-là : sur le troisième, le Corps de réserve de Cavalerie & d'Infanterie ; & sur le quatrième pont passa l'artillerie avec tout ce qui en dépend : de cette maniere, en faisant seulement face sur la gauche, l'armée se trouvoit en bataille prête à donner. Chaque bataillon avoit ses pionniers & ses détachemens à la tête, & chaque Cavalier avoit derriere soi deux fascines pour les porter à l'Infanterie, quand elle en auroit besoin. Le bagage eut ordre de ne point bouger du Camp jusqu'à ce qu'il fit grand jour : on n'y avoit point laissé de troupes, & il devoit suivre comme il pourroit.

Cette marche fut faite avec tant d'ordre & d'éxactitude, qu'on arriva précisément au lieu & à l'heure qu'on devoit joindre M. d'Hocquincourt avec ses troupes : on ne fit dans tout le chemin qu'une alte qui ne dura pas long-tems ; on ne donna aucune allarme aux ennemis qui pût leur faire appercevoir la marche de l'armée, & les mousquetaires cacherent soigneusement leurs méches allumées. Le Duc d'Yorck eut la curiosité d'avancer à quelque distance de l'Infanterie pour découvrir s'il paroîtroit du feu, & n'en vit point du tout. A l'égard de l'ordre de bataille, on s'étendra principalement sur les particularités des troupes que conduisoit M. de Turenne : il divisa également les huit Lieutenans-Généraux entre

An. 1654. la Cavalerie & l'Infanterie qui en avoit chacune quatre ; il en posa trois à la premiere ligne d'Infanterie composée de cinq bataillons. Le Comte de Broglie commandoit Picardie & les Suisses, qui étoient les deux bataillons de la droite ; M. de Castelnau menoit les bataillons de Plessis & de Turenne qui avoient la gauche, & M. du Passage celui de la Feuillade qui étoit au centre de la Cavalerie qui les devoit soutenir au nombre d'environ vingt-quatre escadrons, M. de Bar menoit la droite derriere M. de Broglie. Le Duc d'Yorck étoit à la gauche derriere M. de Castelnau, & M. d'Eclinvillers étoit au milieu ; M. de Roncherolles étoit à la tête de trois bataillons qui faisoient le Corps de réserve d'Infanterie, & celui de huit escadrons de Cavalerie étoit sous les ordres de M. de l'Isle-bonne.

M. de la Ferté qui s'étoit mis à la gauche avoit une ligne de six bataillons, deux lignes de Cavalerie derriere, & son Corps de réserve n'étoit que de Cavalerie. M. d'Hocquincourt qui étoit à la droite avoit quatre bataillons soutenus d'une ligne de Cavalerie, derriere laquelle étoit une seconde ligne d'Infanterie, de quatre autres bataillons avec quelque Cavalerie sur les aîles, & un petit Corps de réserve qui n'étoit que de trois ou quatre escadrons.

Il devoit y avoir trois fausses attaques : la premiere composée des troupes de M. de Turenne étoit de deux bataillons des Régimens d'Yorck & de Dillon & six escadrons, le tout commandé par M. de Traci qui eut ordre d'approcher le plus qu'il pourroit du quartier du Prince de Condé sans être découvert, de ne point donner qu'il n'entendit qu'on avoit attaqué du côté de M. de Turenne, & alors de marcher droit à la barriere de ce côté-là qu'on lui avoit montré quelques jours auparavant, & de tâcher de s'ouvrir un passage pour entrer dans la ville. La fausse attaque des troupes de M. de la Ferté, commandée par M. de la Guillottiere devoit tomber sur le quartier du Comte de Fuensaldagne avec deux bataillons, six escadrons, deux Compagnies de Dragons & deux piéces de canon. Celle de M. d'Hocquincourt étoit la moindre, n'étant que de quatre escadrons commandés par M. de S. Jean qui devoit la faire du côté du Duc de Lorraine.

M. de Turenne étant arrivé au rendez-vous, y trouva M. d'Hocquincourt en personne, qui lui dit que ses troupes arriveroient incessament, & le pria de différer l'attaque d'un moment : M. de Turenne répondit qu'il ne pouvoit point attendre, vû qu'on étoit si près des lignes, que l'ennemi ne pouvoit pas manquer de le découvrir bientôt, & le pria de le suivre en toute diligence, quand ses troupes seroient arrivées ; & les siennes étant rangées, il les conduisit lui-même à cheval pour attaquer. La

Digitized by Google

AN. 1654.

La nuit étoit belle, le tems ſerein; la lune qui avoit éclairé pendant la marche ſe coucha dans le moment qu'on arriva au lieu deſtiné : elle avoit à peine diſparu, que la nuit devint obſcure & qu'il ſe leva un petit vent frais qui empêcha les ennemis de rien voir ni de rien entendre : ils ne ſçurent rien de la marche, juſqu'à ce qu'on fut à demi-portée de canon de leurs lignes. Ce fut alors que l'Infanterie en bataille découvrant tout d'un coup les méches allumées, elles formoient une illumination d'autant plus éclatante, que le vent les ſouffiant, les faiſoit flamber au milieu des ombres de la nuit, & les ſoldats qui marchoient ſerrés venant à s'entrechoquer, le feu en ſortoit avec plus d'abondance, & le vent agitant les étincelles en augmentoit la lumiere. Auſſi-tôt que les ennemis l'apperçurent, ils tirerent trois coups de canon & allumerent des fallots le long de la ligne. L'Infanterie fit auſſi-tôt ſon attaque; mais ſans la vigueur des Officiers qui les menoient, & la Cavalerie qui étant à leurs talons les obligeoit à bien faire, ils ne ſe ſeroient point acquittés de leur devoir avec cette bravoure dont juſques-là le Duc d'Yorck avoit toujours été témoin; car jamais ils n'avoient marqué tant de répugnance qu'en cette occaſion : ils marcherent néanmoins ſans s'arrêter juſqu'au pied des lignes où ils ne trouverent point autant de réſiſtance qu'ils ſe l'étoient imaginé. Les cinq bataillons ſe rendirent maîtres en peu de tems de l'endroit qu'ils attaquoient. Ceux qui étoient deſtinés à faire des paſſages pour la Cavalerie y travaillerent auſſi-tôt : chaque eſcadron, après avoir porté ſes faſcines au pied des trous qui lui étoient oppoſés, où l'Infanterie les prenoit pour combler les deux foſſés, faiſoit volte-face & alloit ſe mettre en bataille à quarante pas en arriere, attendant pour avancer quand les paſſages ſeroient faits. Dans cet entre-tems, un homme vint dire à l'oreille du Duc d'Yorck à la gauche de l'attaque, que M. de Turenne étoit bleſſé & que les affaires n'alloient pas bien ſur la droite; ſurquoi, pour encourager l'Infanterie & leur faire connoître que la Cavalerie étoit près d'eux, ce Prince donna ordre aux Timballiers & aux Trompettes des eſcadrons, à la tête deſquels il étoit, de battre & de ſonner; ce qui fut enſuite éxécuté par le reſte de la Cavalerie, & anima beaucoup l'Infanterie; mais ſon eſcadron & celui qui étoit auprès en ſouffrirent. Les ennemis qui étoient dans un redan ſur la gauche, firent grand feu ſur l'endroit où ils avoient entendu le bruit, & le Timballier de l'eſcadron où il étoit fut le premier tué. Ce fut alors que M. de la Ferté qui n'avoit pas mis ſes troupes en ordre auſſi-tôt que M. de Turenne, commença ſon attaque : mais ſoit qu'il fut moins heureux, ſoit qu'il trouvât

AN. 1654. plus de réſiſtance, quoique les Officiers euſſent mené l'Infanterie avec beaucoup de réſolution juſques dans le foſſé, ils ne purent point forcer les lignes, furent repouſſés, s'enfuirent & chercherent à ſe mettre à couvert de la Cavalerie que commandoit le Duc d'Yorck.

Le déſordre fut fort grand, les Officiers d'un côté ſe plaignoient qu'ils avoient été abandonnés de leurs ſoldats, & ceux-ci croyoient qu'ils avoient ſuivi leurs Officiers qui n'avoient point fait leur devoir. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'ils furent battus & que la Cavalerie ſouffrit beaucoup de leur mauvais ſuccès; car le feu des méches de l'Infanterie attira ſur les cavaliers toute la mouſqueterie des ennemis beaucoup plus violemment qu'auparavant. Cependant l'Infanterie de l'attaque de M. de Turenne ayant achevé un paſſage pour la Cavalerie, & le Régiment qui porte ſon nom ayant trouvé une barriere qu'il ouvrit & qui lui épargna la peine de faire un autre paſſage, M. de Turenne qui en fut averti, ordonna à M. d'Eclinvillers de paſſer le premier avec quatre eſcadrons que le Duc d'Yorck devoit ſoutenir; il y entra avec les trois premiers, & comme le quatrième y entroit auſſi, ceux qui avoient battu l'Infanterie de la Ferté étant venus le long de la ligne, arriverent à cette barriere, & n'y voyant que cet eſcadron qui entroit, ils firent ſur eux une décharge de mouſqueterie & jetterent quantité de grenades; & Bodervitz Colonel Allemand qui le commandoit & ſon Major ayant été bleſſés, cet eſcadron fut repouſſé & les ennemis fermerent la barriere ſur le Duc d'Yorck, qui ne pouvant point paſſer, marcha ſur la droite le long de la ligne, juſqu'à ce qu'il trouva un autre paſſage par lequel il entra à la tête du Régiment de Cavalerie de Turenne, qui dans cette occaſion ne faiſoit que deux eſcadrons; & trouvant les huttes des ennemis en feu, que Bout-de-bois Colonel de la Feuillade, s'étoit aviſé fort à propos d'y faire mettre, il avança plus loin pour obſerver à la faveur de cette lumiere, ſi les ennemis étoient encore en bataille derriere: ils y avoient effectivement quelque Cavalerie, mais l'obſcurité les empêcha réciproquement de ſe découvrir, & ce Prince paſſa près d'eux ſans en être vû avec deux eſcadrons; mais le troiſième qui étoit du Régiment de Beauveau tomba ſur eux, les battit & prit leur Colonel qui étoit le Marquis de Conflans. Immédiatement après, le jour commença à paroître; le Duc d'Yorck avançant toujours, pénétra juſqu'à la contrevallation, où ne trouvant point de paſſage vers la ville, il la cotoya, l'ayant toujours à ſa gauche, & n'en rencontra point qu'en arrivant à la riviere au-deſſus de la ville qui ſéparoit le quartier de Lorraine de celui de Fernand Solis, &

Digitized by Google

trouvant que perſonne n'étoit encore entré dans le quartier de Lorraine, il changea d'avis & jugea qu'il étoit à propos de paſſer le pont & d'y aller; ce qu'il entreprit avec les deux eſcadrons de Turenne ſeulement, le reſte des troupes qui devoient le ſuivre s'étant égarées. Il avança juſqu'à la tente du Prince François de Lorraine ſans trouver aucune oppoſition, & ce ne fut que de-là qu'il commença à découvrir quatre ou cinq eſcadrons des ennemis en bataille ſur une hauteur à la portée du mouſquet, ſur quoi il fit alte juſqu'à ce qu'il lui vint du ſecours, rangea ſes deux eſcadrons ſur un front qui occupoit la diſtance qu'il y avoit entre les tentes & les lignes, & envoya trois ou quatre perſonnes pour chercher & lui amener la Cavalerie qui lui manquoit. Pendant qu'il les attendoit, le Duc de Buckingam vint lui demander pourquoi il ne vouloit pas pouſſer la victoire & charger cette Cavalerie qui étoit devant lui: ce Prince répondit, qu'il ne vouloit pas recevoir un affront & ſe commettre témérairement; que ce qu'il voyoit d'ennemis étoit double de ſon nombre, ſans ce qu'il pouvoit y avoir derriere la hauteur ſur laquelle ils étoient: qu'en avançant, ſi on étoit battu, les ennemis ſe rendroient maîtres des ponts qu'on venoit de paſſer, les romproient, & que par ce moyen ils ſe ſauveroient eux & leur bagage; que s'ils venoient le charger où il étoit, la partie ſeroit bien égale, parce qu'ils ne pouvoient pas le prendre en flanc, outre qu'il avoit l'avantage du terrain: en un mot, qu'il attendoit à tout moment de la Cavalerie, & que quand elle arriveroit, il iroit charger les ennemis. Les importunités de Buckingam ne ſervirent de rien; le Duc d'Yorck reſta ainſi quelque tems en préſence des ennemis, ſe regardant l'un l'autre, & la Cavalerie qu'il attendoit n'arrivoit point. Cependant quelques-uns de ſes Cavaliers s'étant écartés tomberent ſur la tente du Prince François, où ils trouverent outre ſa vaiſſelle, de l'argent qu'il y avoit pour un mois de paye de ſes troupes. On penſa le payer bien chérement: car les autres Cavaliers entendant le bruit que faiſoient leurs camarades en prenant cet argent, quitterent les rangs l'un après l'autre pour aller partager le pillage, malgré les défenſes & les menaces de leurs Officiers qui ſeuls reſterent auprès du Prince; ce qui ſe paſſant à la vûë des ennemis, il s'attendoit à tout moment d'être chargé & battu. Etant dans cet embarras, & ne voyant revenir aucun de ceux qu'il avoit envoyé pour lui amener de la Cavalerie, il crut qu'il étoit néceſſaire d'y aller lui-même, il recommanda à M. de Montailleur Lieutenant Colonel de Turenne de tenir bon ſur la hauteur juſqu'à ſon retour, courut & trouva de l'autre côté du pont le ſecond eſcadron de Villequier qui alloit

AN. 1654.

An. 1654. vers la ville ; il l'arrêta, & se mettant à la tête il repassa ; mais à peine la queüe de l'escadron avoit passé le pont, & la tête commencé à escadronner au bout d'une petite chaussée, que la Cavalerie qu'il avoit laissé pour faire face à l'ennemi descendit la hauteur en désordre, ce qui donna si fort l'épouvante à l'escadron de Villequier, qu'ils prirent aussi la fuite sans qu'il fut possible de les arrêter. Le Duc d'Yorck se trouvant ainsi abandonné & voyant quatre escadrons de l'autre côté du pont, le repassa dans l'intention de revenir & de les amener dans le quartier de Lorraine ; mais avant qu'il les eût pû conduire au pont, le Maréchal d'Hocquincourt y étoit arrivé avec toute sa Cavalerie & plusieurs escadrons des deux autres armées qui commençoient à le passer : il jugea qu'il y auroit assez de Cavalerie de ce côté-là, & au lieu de les suivre, marcha d'un autre côté entre la contrevallation & la ville vers le quartier du Comte de Fuensaldagne avec ses quatre escadrons, deux desquels étoient de Gendarmes commandés par M. de Schomberg, & les deux autres le Régiment de Gasvres sous M. de Querneux. Etant arrivé sur une hauteur d'où il pouvoit voir tout autour de soi, il découvrit sur une autre hauteur entre les deux lignes plusieurs escadrons de Cavalerie en bataille qui faisoient face à l'endroit où il étoit. Ce Prince crut d'abord qu'ils étoient ennemis ; mais voyant un escadron vêtu de rouge, il changea d'opinion & les prit pour les Chevaux-Legers du Roi ou pour ses Gendarmes ; surquoi il marcha à eux pour les joindre, jugeant par leur contenance qu'ils faisoient face à l'ennemi, qu'il ne pouvoit pas découvrir lui-même, y ayant sur sa gauche une hauteur qui l'en empêchoit ; mais en arrivant en bas, comme il commençoit à remonter l'autre hauteur, un Officier lui vint dire de la part de M. de Turenne de l'aller joindre incessamment, & que ceux qu'il avoit pris pour amis étoient les ennemis qui lui faisoient face, & qu'il avoit grand besoin d'être renforcé. Le Prince retourna sur ses pas, joignit fort à propos avec ses quatre escadrons M. de Turenne, qui n'en avoit que trois avec lui, & un bataillon de gens ralliés que l'ennemi ou le pillage avoit écarté, & qui n'étoient bons que pour faire montre.

Il est à propos de rapporter ici comment ce Général se trouvoit en cette posture, & ce qui l'avoit amené à cet endroit-là. M. de la Ferté ayant été repoussé dans son attaque, entra, comme il a déja été dit, par l'endroit où on avoit passé avant lui, & ayant dessein de faire quelque chose de considérable, il se mit à la tête de dix ou douze escadrons, partie de ses troupes & les autres de celles de M. de Turenne. Il étoit déja grand jour,

Digitized by Google

& il marcha entre les deux lignes vers le quartier du Comte de Fuenſaldagne : il avança dans le même-tems avec de l'Infanterie de ſes troupes & de celles de M. de Turenne, parmi leſquelles étoit le bataillon des Gardes Françoiſes, qui étoit de l'armée de M. de la Ferté ; mais il venoit fort en déſordre le long de la ligne de contrevallation. Il y avoit dans une plaine de la Cavalerie ennemie en bataille, qui ne bougeoit pas ; M. de la Ferté l'ayant apperçuë, deſcendit de la hauteur où il étoit pour les attaquer : M. de Turenne qui arriva dans cet entretems dans l'endroit d'où il venoit de partir, fut bien chagrin de le voir ainſi avancer, & auroit bien voulu l'arrêter, mais il étoit trop tard ; tout ce qu'il pût faire, fut d'arrêter deux bataillons qui le ſuivoient, & de rallier celui des Gardes : il dit à ceux qui étoient autour de lui, qu'il craignoit fort que la Ferté ne ſe fît battre, & qu'après cela il n'eut lui-même beaucoup de peine à maintenir le terrain où il ſe trouvoit. La choſe arriva comme il l'avoit prévû : M. de la Ferté fut battu ; & dans le même-tems que les ennemis le chargerent, ils détacherent de la Cavalerie pour diſſiper l'Infanterie qui étoit entre les lignes ; ils en taillerent la plûpart en piéces, prirent pluſieurs Officiers aux Gardes ; mais ils ne pourſuivirent point leur avantage, & ne firent même pas mine de vouloir avancer ſur la hauteur où étoit M. de Turenne, & au contraire, ſe retirerent dans la plaine d'où ils étoient partis pour charger M. de la Ferté. AN. 1654.

Les affaires étoient dans cet état, quand le Duc d'Yorck joignit M. de Turenne, qui lui ordonna d'avancer entre les deux lignes, & d'étendre ſes eſcadrons ſur la gauche de ceux qui y étoient en bataille ; il lui fit le récit de tout ce qui venoit d'arriver, & lui dit qu'il craignoit, ſi les ennemis pouvoient raſſembler de l'Infanterie, qu'ils ne vinſſent leur donner de l'occupation, y ayant peu de fond à faire ſur celle qu'ils avoient avec eux : il lui demanda enſuite où il avoit été, ce qu'étoit devenu ſon Régiment de Cavalerie, & ce Prince lui rendit compte de tout ce qui lui étoit arrivé, & aux autres avec leſquels il s'étoit rencontré. Dans ce même tems environ ſept piéces de canon étant entrées dans les lignes, joignirent fort à propos M. de Turenne avec quelques eſcadrons, & on tira ſur les ennemis avec ſuccès. Il n'étoit pas néanmoins ſans inquiétude, appréhendant toûjours qu'ils ne vinſſent avec de l'Infanterie ; car voyant le peu d'ordre qu'obſervoit ſa Cavalerie, & preſque toute l'Infanterie en confuſion, & occupée au pillage à un point qu'il n'y avoit que le peu de monde qui étoit avec lui qui fût en bonne contenance, ce n'étoit point ſans ſujet qu'il crai-

Digitized by Google

AN. 1654. gnoit une révolution & un retour de fortune, s'il venoit à être battu avec ce peu de troupes ; mais cette inquiétude ne dura pas long-tems après que le canon eût commencé à tirer ; car soit que les ennemis ne trouvassent point la place tenable où ils étoient, soit pour quelqu'autre raison, ils ne jugerent pas à propos d'y rester ; environ demie heure après qu'on eût tiré sur eux le premier coup de canon, ils se retirerent : on vit néanmoins une fois paroître leur Infanterie ; mais elle disparut aussi-tôt, & ce fut peu de tems auparavant que la Cavalerie se retirât.

Le Duc d'Yorck a sçû depuis par des personnes qui étoient avec le Prince de Condé, qui fut l'homme qui donna tant d'inquiétude à M. de Turenne, & le seul des Généraux ennemis qui fit ce qui se passa de plus considérable, qu'il eut dessein, s'il avoit pû rencontrer deux bataillons d'Infanterie, de venir charger, comme M. de Turenne l'avoit crû ; qu'il avoit une fois ramassé ceux qu'on vit paroître ; mais qu'étant venus à la portée du canon, il fut impossible de les faire avancer. C'est une chose digne de remarque, que ces deux grands hommes, sans avoir été avertis ni l'un ni l'autre qu'ils fussent en présence, le jugerent néanmoins, & le crurent sur leur conduite mutuelle. M. de Turenne assura que le Prince de Condé étoit sur l'autre hauteur ; parceque tout autre auroit poussé les troupes qu'il battit, d'une autre maniere : le Prince de Condé dit de son côté la même chose de M. de Turenne, & que si ç'avoit été tout autre que lui, il l'auroit assurément chargé.

Cette même considération empêcha M. de Turenne de poursuivre le Prince de Condé quand il se retira, & de le presser sur son arriere-garde ; il se contenta de ce qui s'étoit passé, & ne voulut point tenter plus avant la fortune, puisque son principal dessein étoit exécuté ; mais M. de Bellefonds avec quelque Cavalerie de la garnison de la Place, n'eut pas la même discrétion ; il voulut faire quelque expédition sur l'arriere-garde du Prince, pendant qu'il passoit la riviere pour entrer dans le quartier de l'Archiduc, & il fut reçu si vertement, qu'il fut obligé de se retirer avec perte. Le Prince passa à son aise ; le reste des troupes prit exemple de ce mauvais succès, & ne voulut plus hazarder de le charger. Après qu'il eût passé au travers du vieux Camp de M. de Turenne, il rallia ses troupes écartées derriere le ruisseau, & marcha à Cambrai. L'Archiduc & le Comte de Fuensaldagne se sauverent à Douai avec un escadron ou deux tout au plus ; ils passerent au travers du bagage, où l'Archiduc fut reconnu par quelques domestiques de M. de Turenne, & si on y avoit laissé seulement un esca-

Digitized by Google

dron, on auroit pû probablement le prendre prisonnier. AN. 1654.

Les troupes de M. d'Hocquincourt n'arriverent au rendez-vous que comme le jour commençoit à poindre ; il insulta les lignes sur la droite de l'endroit par où le Duc d'Yorck étoit entré, & y trouva peu ou point de résistance : la principale occupation de son Infanterie fut de faire un passage pour sa Cavalerie, à la tête de laquelle le Maréchal entra, & marcha directement au pont, qu'il passa pour entrer dans le quartier de Lorraine, après que le Duc d'Yorck en fut sorti. La plûpart de la Cavalerie des deux autres armées le suivit, & il ne trouva point d'opposition qu'en arrivant au ruisseau, qui séparoit le quartier de Lorraine de celui du Prince de Condé ; il y trouva M. de Marsin en bataille de l'autre côté avec plusieurs escadrons, qui l'arrêterent un tems considérable : les ennemis avoient de l'Infanterie ou des Carabiniers qui défendirent le passage si long-tems, que la plûpart de l'Infanterie de ce quartier-là eut le loisir de se sauver ; & lorsque la Cavalerie qui étoit sortie de la ville l'obligea de se retirer, il le fit avec tant d'ordre, qu'il sortit des lignes sans être rompu, se servant toûjours de ses Fantassins ou de ses Carabiniers, comme il avoit fait au ruisseau : en sortant des lignes, il les plaça derriere, d'où ils tirerent sur la Cavalerie des attaquans, qui n'étant point menée en bon ordre, étoit tenuë en respect par le feu des ennemis, à la faveur duquel Marsin se retira en bon ordre, & joignit le Prince de Condé dans le tems qu'il rallioit son monde, comme il a déja été dit.

Environ dans le même-tems que M. de Marsin faisoit sa retraite, M. de Mondejeu, Gouverneur d'Arras, étant sorti de la Place, quelques vieux Officiers l'ayant apperçu, le prierent de les vouloir mettre en meilleur ordre, parceque M. d'Hocquincourt & les autres Officiers Généraux qui étoient présens, n'avoient pas trop bien fait leur devoir ; mais il le refusa absolument, disant qu'il n'étoit venu là que comme Volontaire ; qu'il n'étoit pas raisonnable qu'il prétendît en aucune maniere partager la gloire de ce jour avec ceux à qui seuls il appartenoit de conduire leurs troupes ; qu'à son égard, il avoit acquis assez de réputation dans la résistance que sa Place avoit faite, & qu'il n'étoit venu qu'avec intention de rendre service à ceux qui l'avoient secouru avec tant de bravoure.

Il reste à faire un détail de ce qui se passa aux fausses attaques ; celles de M. de la Ferté & de M. d'Hocquincourt suivirent ponctuellement leurs ordres, & il ne leur arriva rien de considérable, sinon que la premiere eut la meilleure partie du butin, qui se trouva dans le quartier du Comte de

Digitized by Google

An. 1654. Fuenſaldagne qu'elle devoit attaquer. Celle de M. de Turenne ne fut pas ſi heureuſe ; M. de Traci qui la commandoit, ſuivant exactement ſes ordres, eut un ſort bien different ; car lui ayant été ordonné de marcher ſans bruit dans un fond à la demie portée du canon des lignes, & d'y reſter ſans rien entreprendre, que quelque tems après que M. de Turenne auroit commencé la ſienne, dont on ſuppoſoit qu'il devoit entendre le bruit ; il arriva tout autrement à cauſe que le vent étoit contraire & aſſez grand ; il ne put rien entendre, & le jour étant venu, il ſuppoſa que quelque accident avoit empêché l'exécution du deſſein ; il réſolut néanmoins de reſter encore quelque tems dans ſon poſte, & vit enfin de la Cavalerie, qu'il crut que les ennemis envoyoient à la découverte : peu de tems après il apperçut un ou deux eſcadrons, qu'il prit pour la garde avancée qui alloit à ſon poſte ; mais en voyant ſortir encore un plus grand nombre, il crut avoir été découvert par les ennemis, & qu'ils venoient tomber ſur lui ; ſur quoi il donna ordre à ſes deux bataillons de ſe ſauver de leur mieux dans le Château de Neuville, qui étoit proche, & avec ſa Cavalerie il ſe retira vers Bapaume : il fit beaucoup de chemin avant qu'il pût s'appercevoir de ſon erreur ; l'Infanterie qui s'étoit retirée dans le Château la reconnut plutôt que lui ; ils remarquerent que la plûpart de la Cavalerie du quartier de Lorraine, & pluſieurs de celui du Prince de Condé, ſe retiroient par le chemin qui conduit à Cambrai : ils détacherent les Aide-Majors de chaque Régiment, avec chacun cinquante hommes, pour eſcarmoucher contre les ennemis dans leur paſſage ; mais s'étant trop avancés, la Cavalerie des ennemis les environna & les tua tous.

On ne peut pas dire fort exactement ce qu'il y eut de monde de tué de part & d'autre ; ce qui en parut dans les lignes n'alloit point à plus de quatre cens hommes : on ne perdit aucun Général ; il n'y eut de Colonel que M. de Puymarais, qui l'étoit de Cavalerie, qui fut tué : il étoit fils de M. de Bar, Lieutenant-Général, & avoit beaucoup de bravoure. On perdit peu de Capitaines. L'eſcadron d'Eclinvilliers qui avoit ſi mal fait deux ou trois jours auparavant, lorſque M. de Joyeuſe fut bleſſé, fut le plus maltraité ; il étoit un de ceux que M. de la Ferté avoit avec lui quand il ſe fit battre ; & voulant apparemment rétablir ſa réputation, il chargea alors ſi vigoureuſement, que les autres ayant plié avant lui, il ſouffrit beaucoup plus, & la plûpart de leurs Officiers furent tués ſur la Place : le nombre des bleſſés ne fut pas grand ; M. de Turenne reçut une contuſion & un coup de mouſquet dans ſes armes, & eut un cheval tué ſous lui. On ne ſe ſouvient point que

que hors M. de Broglie, qui eut la cuiſſe percée d'une balle, il n'y eut aucun des autres Généraux bleſſés ; peu d'Officiers ſubalternes le furent. Les Volontaires ſe tirerent heureuſement d'affaire ; il n'y eut que le Marquis de Brevauté & la Clotte qui furent griévement bleſſés, & en moururent ; ils étoient avec le Marquis d'Humieres, qui fut attaqué vivement par un eſcadron des ennemis : Biſcara & quelques autres furent fort bleſſés, de même le Chevalier de S. Gé & d'autres Officiers de ſon Régiment. AN. 1654.

Du côté des ennemis il n'y eut de leurs Généraux de bleſſé & pris que le Baron de Bryolle, un des Maréchaux de Camp du Prince de Condé : c'étoit un brave vieillard, qui bien qu'il eut le malheur d'être pris en combattant contre ſon Roi, montra néanmoins peu de jours avant mourir, qu'il n'étoit point rebelle dans ſon cœur, & qu'il ne l'étoit que par accident : il envoya chercher ſon fils, qui avoit été fait priſonnier avec lui, lui dit quelques heures avant d'expirer, comment il avoit été entraîné dans le méchant parti, & lui commanda ſous peine de ſa malediction, de ne ſe laiſſer jamais ſéduire, ſous quelque prétexte que ce pût être, à prendre les armes contre ſon Souverain : cette exhortation d'un pere mourant le toucha ſi vivement, qu'il proteſta vouloir être bon Sujet ; ſur quoi il fut mis en liberté.

On fit environ trois mille priſonniers ; on en prit quinze cens dans le quartier de Lorraine ; ils étoient dans une redoute, où ils ſe trouverent envelopés : on trouva ſoixante-trois piéces de canon dans les lignes, de toute ſorte de calibre, & tout ce qui appartenoit à un ſi grand train d'artillerie, tout le bagage des ennemis fut pris : les Soldats trouverent un grand butin, tous les Officiers Généraux de cette armée ſe faiſant ſervir en vaiſſelle d'argent, & chacun étant obligé d'avoir grand équipage, ſans quoi on ne pouvoit ſubſiſter dans une ſi grande armée ; la quantité en étoit ſi conſidérable, que quand l'armée paſſa l'Eſcaut quelque tems après ſous Cambrai, on compta plus de ſept mille tant charrettes que chariots couverts, quoique l'armée ne fut pas alors de plus de vingt mille hommes, au lieu que quand on fut pour forcer les lignes, elle étoit de quatorze mille Fantaſſins, onze mille chevaux & quatre cens Dragons.

Le jour après que la ville fut ſecouruë, le Duc d'Yorck fut envoyé avec deux mille chevaux à Peronne, où étoit la Cour, pour l'eſcorter à Arras, où elle reſta quelques jours, pendant leſquels l'armée campa dans les lignes des ennemis : on ſe ſervit de leurs huttes, & on y trouva une ſi grande abondance de fourage, que les ennemis avoient amaſſé, qu'il ne fut

AN. 1654. pas beſoin d'en aller chercher pendant qu'on y reſta.

Le dernier jour d'Août, l'armée marcha vers Cambrai, campa à Sauchi-Cauchi, & la Cour retourna en même-tems à Peronne. Le trois Septembre l'armée marcha à Thun S. Martin, où elle paſſa l'Eſcaut ſur un pont qui y fut jetté. Le lendemain elle avança juſqu'à Saulſoi, à moitié chemin entre Cambrai & Valenciennes. Le jour ſuivant elle campa à Kievrain, & le ſeize elle tomba ſur le Queſnoi, entre Valenciennes & Landrecies : il y avoit un Gouverneur ; mais la garniſon étoit petite, la Place d'elle-même n'étoit pas forte ; les dehors en avoient été démolis à la maniere Eſpagnole ; c'eſt-à-dire, pour la mettre ſeulement hors d'état de défenſe, & pour la pouvoir rétablir aiſément. Cette ville ſe rendit dès le lendemain : on fit auſſi-tôt travailler à réparer les dehors ; on y ajoûta de nouveaux ouvrages ; & après y avoir laiſſé une forte garniſon, on marcha à Bavay, & le onzième Septembre on arriva devant Binche, qui ſe rendit le même jour, n'y ayant que les Bourgeois. On y reſta juſqu'au vingt-deux, dans l'intention ſeulement de manger le pays, & pour donner le tems de fortifier le Queſnoi.

Pendant ces marches, M. de Turenne donna plus d'occupation aux Lieutenans-Généraux q u'ils n'avoient coûtume d'en prendre ; avant cela il n'y avoit que celui de jour qui étoit en mouvement, & les autres ne faiſoient qu'accompagner le Général ; mais il ordonna alors que de même que celui qui étoit de jour marchoit à la tête de la Cavalerie de l'avant-garde, celui qui auroit été relevé marcheroit auſſi à la tête de l'Infanterie, & celui qui avoit été relevé avant lui, à la tête de l'autre aile de Cavalerie, qui faiſoit l'arriere-garde ; ainſi il y avoit tous les jours trois Lieutenans-Généraux en exercice. Il trouva cet ordre ſi aiſé & ſi avantageux, que le Duc d'Yorck le lui a toûjours vû pratiquer tant qu'il eſt reſté depuis avec lui dans le ſervice de France. Il les avertit de plus, que lorſqu'ils arriveroient à un défilé ou à un ruiſſeau, ils n'arrêteroient point, juſqu'à ce que ceux qui étoient devant eux fuſſent paſſés de l'autre côté ; mais qu'ils ſe feroient un paſſage particulier ſur la droite ou ſur la gauche, obſervant toûjours de mettre l'avant-garde entr'eux & le côté par où les ennemis pouvoient venir. Il pouvoit ainſi faire de plus longues marches ; & depuis ce tems-là on paſſa toûjours les défilés par trois endroits à la fois. Les Cravattes des ennemis furent fort importuns pendant cette marche ; il étoit dangereux de s'écarter le moins que ce pût être : ils avoient quelquefois la hardieſſe de ſe fourrer deux ou trois juſques dans les rangs, & quand ils le pouvoient,

Digitized by Google

ils enlevoient toûjours quelqu'un. . . . . AN. 1654.

On s'étonna pendant cette marche qu'une armée victorieuſe & ſi conſidérable, n'entreprît pas un ſiége d'importance cette même année ; mais on ne conſideroit pas que la ſaiſon étoit fort avancée, & que quoique le Queſnoi ne fut pas de lui-même conſidérable, cette Place favoriſoit beaucoup les deſſeins qu'on avoit pour la Campagne prochaine, pour laquelle M. de Turenne avoit déja formé ſon plan : le deſſein étoit hardi de prétendre conſerver cette Place, ſituée au milieu du pays ennemi, & ce fut ce qui rendit le projet des opérations de l'année ſuivante plus aiſé à exécuter, & particulierement le ſiége de Landrecies.

Les ennemis raſſemblerent ſous le canon de Mons les débris de leur armée, d'où ils détachoient continuellement des partis pour inquiéter les fourageurs de l'armée de France, pendant qu'elle reſta à Binche ; mais M. de Turenne y donna ſi bon ordre, qu'ils ne firent pas grand mal, quoique leurs Cravattes voltigeaſſent inceſſamment autour du Camp, & dreſſaſſent de continuelles embuſcades : il s'en fallut peu qu'ils n'enlevaſſent un jour une garde de Cavalerie qu'on avoit avancé du côté de Mons ; elle étoit de quatre eſcadrons poſtés derriere un ruiſſeau, & avoit une petite garde de trente maîtres ſur une hauteur de l'autre côté. Le Duc d'Yorck allant la viſiter, trouva que quatre autres eſcadrons la relevoient ; il paſſa le ruiſſeau à la tête du détachement qui alloit relever la petite garde, & étant arrivé à ſon poſte, on vit environ trente Cavaliers ennemis venir d'un bois qui étoit ſur la gauche ; mais quand ils furent à demie portée du canon, ils retournerent en arriere, comme s'ils euſſent craint qu'on ne les ſuivît : M. d'Humieres & quelques autres Officiers de la même garde qui étoient un peu avancés, ſe mirent à galopper, & ceux qui étoient plus près de ce Prince ayant propoſé de pourſuivre les ennemis, & voyant les autres après, coururent auſſi ſans demander s'il l'approuvoit ou non ; ſur quoi il courut lui-même à toute bride, & ayant gagné la tête de tous, il eut toutes les peines du monde à arrêter leur ardeur : ils murmurerent & ſe plaignirent de ce qu'il les empêchoit d'enlever tout le parti ; mais il les aſſura qu'en les arrêtant, il les avoit garanti d'une embuſcade, & qu'il n'étoit pas probable que les enuemis fuſſent venus ſi près, s'ils n'avoient eu le deſſein de les attirer ; en effet, à peine les eût-il arrêtés, que les ennemis firent volte face, & tâcherent à les engager en eſcarmouchant ; mais quand ils virent qu'il n'y avoit rien à gagner, ils ſe retirerent vers Mons, & un moment aprés on vit deux cens chevaux les ſuivre, qui s'étoient cachés dans un petit

AN. 1654. fond, derriere un bois qui n'étoit pas loin, & où les ennemis vouloient les surprendre : M. d'Humieres & les autres Officiers remercierent le Prince de ce qu'il n'avoit pas permis qu'ils allassent plus loin ; parceque pour peu qu'ils eussent avancé davantage, ils auroient été pour la plûpart faits prisonniers, parceque la grande garde qui étoit de l'autre côté du ruisseau, n'eût jamais pû venir assez à tems pour les dégager ; le défilé pour passer le ruisseau, & le village au-delà duquel la petite garde étoit postée, étant si long, que l'affaire auroit été finie ayant qu'on eût pû arriver à leur secours.

On a oublié de dire que quand l'armée partit d'Arras, les deux autres Maréchaux l'avoient quitté. M. de Turenne après avoir consumé les fourages autour de Binche, jugea à propos de retourner au Quesnoi, & de prévenir les pluyes, qui auroient rendu le chemin fort difficile pour le canon & la vaste quantité de bagages qui suivoient l'armée ; il marcha vers Maubeuge, parceque le pays entre Binche & cette Place est plus ouvert & moins embarassé de défilés que le chemin de Bavay, par où il auroit toûjours eu à ses trousses le Prince de Condé, qui l'auroit d'autant plus *gêné*, qu'il étoit dangereux de faire devant lui un faux pas ; & il étoit à craindre que l'armée l'ayant sur ses ailes, il ne trouvât quelque occasion pendant la marche de l'attaquer avec avantage.

M. de Turenne le jour qu'il décampa fit marcher les bagages à la pointe du jour avec six ou huit escadrons, & les Dragons de M. de la Ferté, qui marchoient à la tête ou sur les ailes, suivant la nécessité : à peine furent-ils en mouvement, qu'il les suivit avec son avant-garde ; & pour être d'autant plus hors d'insulte, il marcha avec plus d'ordre & de précaution qu'il n'avoit jamais fait : sa marche étoit disposée de maniere qu'il pouvoit à toute heure se mettre en un moment en ordre de bataille, sans la moindre confusion.

Sur la droite de tout marchoit la premiere ligne de l'aile qui avoit l'avant-garde ce jour-là ; sur la gauche étoit la moitié de la premiere ligne d'Infanterie, sur la gauche de laquelle étoit la seconde ligne de Cavalerie de l'aile qui faisoit l'avant-garde ; sur la gauche encore marchoit l'autre moitié de la premiere ligne d'Infanterie, sur la gauche de laquelle étoit l'autre aile de Cavalerie & la seconde ligne d'Infanterie ; & enfin sur la gauche de tout, étoit le Corps de réserve de Cavalerie ; de sorte qu'il marchoit de front quatre bataillons & cinq escadrons, chaque file ou colonne étant de bataillons & de escadrons.

Digitized by Google

Le gros canon étoit à l'avant-garde, & quelques petites piéces étoient à l'arriere-garde : quand on venoit à quelque défilé, l'arriere-garde faiſoit volte face avec ſes piéces de campagne pendant que l'avant-garde défiloit, laquelle étant paſſée, faiſoit auſſi volte face, laiſſant un eſpace ſuffiſant aux autres qui devoient ſuivre, pour ſe mettre en bataille à meſure qu'ils paſſoient ; ils relloient en cet ordre juſqu'à ce que tout fût paſſé, & enſuite toute l'armée s'ébranloit en même-tems pour continuer ſa marche. Après qu'elle eut avancé un peu plus d'une lieuë, on découvrit environ quarante eſcadrons des ennemis qui approchoient ſur la droite : le gros de cette Cavalerie avança plus près que la portée du canon, y ayant néanmoins un petit ruiſſeau entre deux : ils ſe contenterent de faire paſſer leurs Cravattes, avec un eſcadron ou deux pour les ſoûtenir ; les Cravattes approcherent ſi près, que pluſieurs Soldats ſortirent de leurs rangs, & ſe mirent dans les intervales de la Cavalerie pour eſcarmoucher ; ils ne laiſſerent pas de ſuivre toûjours, juſqu'à ce que l'armée arriva à un paſſage aſſez près de Maubeuge, eſperant toûjours trouver l'occaſion de donner quelque échec ; mais M. de Turenne prit tant de ſoin & regla ſa marche avec tant de précaution, que bien que le Prince de Condé fût en perſonne à la tête de cette Cavalerie, il ne put jamais mettre un ſeul eſcadron dans le moindre déſordre : il fit preſſer un peu les dernieres troupes à ce paſſage auprès de Maubeuge ; mais voyant la promptitude avec laquelle elles retournoient, & le bon ordre qu'elles gardoient toûjours, il ſe retira & les laiſſa en repos, déſeſperant de retirer aucun profit de cette marche ; il ne paſſa point le défilé, pour ne pas s'expoſer mal à propos, & retourna à ſon Camp. Il étoit nuit avant qu'on arrivât à Maubeuge ; & quoique le Camp fut marqué entre la ville & les bois, la grande obſcurité & la confuſion des bagages fut cauſe qu'il y en eut beaucoup dans le campement, & d'autant plus que le terrain n'avoit que peu d'étenduë : perſonne ne put reconnoître le quartier qui lui avoit été deſtiné ; & M. de Turenne n'y pouvant apporter de remede, il plaça deux ou trois bataillons entre les bagages, du côté que les ennemis pouvoient venir, demeura toute la nuit debout avec eux, & dès qu'il fit jour il remit l'armée dans ſon ordre ; & le même jour, qui étoit le vingt-trois, elle marcha à Bavay. Le Régiment entier des Cravattes ennemis pourſuivit un petit parti juſqu'à l'avant-garde, & s'engagea ſi fort, qu'il courut riſque d'être entierement pris : les deux premiers eſcadrons coururent à eux, & les pourſuivirent ſi vivement, qu'ils ne trouverent pas d'autre moyen de ſe ſauver qu'en ſe jettant dans les bois ; pluſieurs aban-

AN. 1654.

Digitized by Google

AN. 1654. donnerent leurs chevaux pour ne pas être pris eux-mêmes : néanmoins ils perdirent plus d'hommes & de chevaux dans cette occaſion, qu'ils n'ont jamais fait devant & après dans aucune autre.

L'armée étant arrivée à Bavay, on travailla à démolir les murailles de cette petite ville, que les habitans avoient abandonné la premiere fois qu'elle y campa. Il y a quatre anciens chemins des Romains qui y aboutiſſent : elle n'eſt qu'à trois ou quatre lieuës du Queſnoy, & auroit pû incommoder, ſi les ennemis y euſſent mis des troupes pendant l'hyver. De Bavay l'armée marcha à Baudignies, & campa près du Queſnoy, elle y reſta juſqu'au vingt-huit qu'elle alla à Cateau-Cambreſis, après avoir conſommé les fourages des environs du Queſnoy. Pendant le tems qu'elle y reſta, les travaux en furent perfectionnés, & les magaſins remplis de toutes choſes néceſſaires, de maniere qu'il auroit été très difficile aux ennemis d'y rien entreprendre après qu'on ſeroit entré en quartier d'hyver.

Pendant que l'armée campa à Cateau-Cambreſis, une eſcorte qui couvroit les fourageurs penſa être défaite. Le Comte de Renel qui la commandoit fut fait priſonnier à la premiere charge, en mettant en bataille les premiers eſcadrons que les ennemis renverſerent ; & ſi les autres qui étoient de vieilles troupes, comme la Valette, Grammont, & d'autres, n'avoient ſoutenu vigoureuſement & avec beaucoup de bravoure, tout auroit été taillé en pieces, & les fourageurs en grand péril : mais quoiqu'ils vilſent leur Commandant pris, & leurs premiers eſcadrons en déroute, ils marcherent fiérement aux ennemis, les obligerent de ſe retirer ſans rien entreprendre davantage, & ramenerent les fourageurs au camp ſans en avoir perdu aucun. Le parti qui les avoit attaqué étoit ſorti de Cambray, les forces étoient à peu près égales ; & ſi les ennemis avoient pouſſé leur premier avantage, ils auroient défait l'eſcorte entiere, & auroient pris autant de fourageurs qu'ils en auroient pû emmener. Cette avanture obligea M. de Turenne de prendre à l'avenir plus de précaution pour les aſſurer ; deux ou trois jours après il voulut aller lui-même les couvrir dans le même endroit où M. de Renel avoit été pris : il mena avec lui vingt eſcadrons, deux bataillons, & quatre pieces de campagne, eſperant que les ennemis y viendroient avec le même nombre que la premiere fois. Il ne ſe trompa point dans ſa conjecture. Peu de tems après avoir poſté ſes troupes pour la ſûreté des fourageurs, on apperçut ſix eſcadrons des ennemis qui ſortoient d'un bois aſſez proche où ils s'étoient embuſqués : ils vinrent au grand galop comme s'ils euſſent eu deſſein de tomber ſur deux ou trois eſcadrons des Gendarmes, qui étoient poſtés

Digitized by Google

dans un petit fond, entre les bois & un village où pluſieurs fourageurs chargeoient leur trouſſe. M. de Turenne étoit lui-même dans ce village avec une grande partie de ſa Cavalerie & un bataillon d'Infanterie ; mais y ayant un petit paſſage entre lui & l'endroit où étoient les Gendarmes que commandoit M. de Schomberg, ſi les ennemis l'avoient attaqué bruſquement, il auroit été battu avant qu'on eût pû venir à ſon ſecours : Ainſi conſiderant le danger où il étoit, il crut ne ſe pouvoir tirer d'affaire que par une contenance hardie, & marcha droit aux ennemis, qui le voyant avancer avec tant de fierté, & ne pouvant découvrir ce qu'il pouvoit y avoir dans le fond d'où il étoit parti, s'imaginerent qu'il y avoit, ſuivant toute apparence, d'autres troupes derriere eux pour les ſoutenir, & ſe retirerent auſſi-tôt dans le bois : M. de Scomberg en fut fort aiſe, & s'arrêta ſur une petite hauteur ſans ſe mettre en devoir de les pourſuivre, n'étant pas aſſez fort, & ne pouvant point ſçavoir ſi les ennemis n'avoient point d'autres troupes dans le bois. On lui envoya d'autres troupes pour le fortifier, & il reſta là juſqu'à ce que les fourageurs eurent achevé, & qu'on commença à s'en retourner. AN. 1654.

On envoya depuis toûjours de groſſes eſcortes avec les fourageurs ; les ennemis n'entreprirent plus de les inquiéter, & le ſoin qu'on prit des convois qu'on envoya au Queſnoy empêcha les Eſpagnols de ſonger à les enlever. Le Duc d'Yorck eut le commandement du dernier qu'on y introduiſit pendant qu'on étoit à Cateau-Cambreſis ; on y reſta encore quelques ſemaines ſur la frontiere, où on prit les deux Châteaux d'Anvillers & de Girondelle proche de Rocroy : on les démolit, & enſuite on ſe retira en quartier d'hyver, la ſaiſon étant ſi avancée qu'il n'étoit plus à craindre que les ennemis entrepriſſent rien ſur le Queſnoy.

Cette campagne commença par le ſiége de Landrecies ; auſſi-tôt que les François inveſtirent cette Place, les ennemis ſe poſterent entre cette ville là & Guiſe, dans le deſſein de leur ôter la communication avec leur païs ; mais la précaution de M. de Turenne, qui avoit fait remplir de bonne heure les Magaſins du Queſnoy de toutes les choſes néceſſaires pour le ſiége, empêcha les Eſpagnols de pouvoir beaucoup lui nuire. Les convois alloient & venoient du Queſnoy au camp ſans peine & ſans danger, & tout le mal ſe réduiſit à empêcher que quelques Officiers & Volontaires pûſſent s'y rendre. Le Duc d'Yorck que des affaires avoient arrêté, fut de ce nombre : ainſi on ne fera point de relation particuliere de ce ſiége, ni un détail fort exact de toute cette campagne, parce que ce Prince a perdu un papier qui auroit beaucoup aidé à ſa mémoire en pluſieurs choſes qu'il a préſentement ou- AN. 1655.

Digitized by Google

AN. 1655. blié. Il resta à la Fere attendant l'occasion de quelque convoi qui pût favoriser le désir impatient qu'il avoit de se trouver à ce siége ; mais il auroit été trop dangereux de tenter le passage : il n'y eut que M. de la Feüillade qui osa l'hazarder, & qui fut pris & blessé dangereusement : son mauvais succès ôta l'envie de suivre son exemple, & on ne songea plus à passer, jusqu'à ce que les ennemis décamperent un jour ou deux avant que la Place se rendit.

Ce siége fut heureux pour les soldats ; les assiégez se contenterent de se défendre à l'ordinaire & dans les formes. Ils n'entreprirent rien de vigoureux, & on perdit moins de monde qu'on ne pouvoit probablement esperer d'un siége de cette conséquence : ils capitulerent dès que la mine eut fait bréche à la face d'un bastion, & on ne se souvient pas s'il y fut fait un logement ; on ne perdit d'Officier de conséquence que M. de Tracy Mestre de Camp, qui comme le plus ancien, commandoit la Cavalerie Allemande.

Après que la ville fut renduë, l'armée resta encore quelques jours pour combler les lignes, & reparer la bréche & les dehors. Cependant les ennemis se retirerent chez eux entre Mons & Valenciennes derriere les Rivieres, & ne se croyant point en état de risquer une bataille, ils ne se proposerent que d'observer le mouvement des François, & d'empêcher qu'ils ne fissent quelqu'autre siége de conséquence.

Quand l'armée fut prête à décamper, le Roi & le Cardinal y vinrent, & elle descendit le long de la Sambre jusqu'à la Busiere, petite ville dépendante du pays de Liege, à une lieuë de Thuyn. Après avoir employé quelques jours à cette marche, & en avoir resté un ou deux à la Busiere, on retourna sur ses pas, & passant par Avênes on investit la Capelle ; ensuite n'estimant point qu'elle fut d'assez grande importance, on changea d'avis ; on passa la Sambre & on avança dans le Haynault jusqu'à Bavay, où on arriva le onze d'Aoust : cette Place est entre Mons & le Quesnoy. On eut dessein d'avancer plus avant dans le pays, & de passer la Haisne ; mais après avoir envoyé reconnoitre les passages, on trouva que les ennemis y avoient fait de grands retranchemens & parapets, & de distance en distance des redoutes & des plattes-formes à trois ou quatre cens pas les unes des autres, qui régnoient le long de la riviere depuis S. Guislain jusqu'à Condé. Les ennemis ont un avantage particulier pour faire ces retranchemens en Flandre ; car outre leurs troupes qu'ils y employent, ils y font travailler leurs Payfans, qui apportant leurs bêches & les autres instrumens dont ils sçavent se servir pour relever leurs fossez, font en peu de jours des travaux fort profonds, & d'une vaste étenduë ; ce qui donnoit plus de difficulté à forcer ceux-ci, étoit

celle

ceſſe de pouvoir même approcher de la riviere, le pays étant fort bas & rempli de foſſez ; & à moins d'y faire de nouveaux paſſages, il n'y avoit que le chemin de la Chauſſée qui conduiſoit au Pont de Haiſne. Néanmoins dans un Conſeil qui ſe tint en préſence du Roi, où ſe trouverent le Cardinal, M. de Turenne, les Maréchaux de la Ferté, de Villeroy, de Grammont & du Pleſſis, & où le Duc d'Yorck fut appellé, on fut ſur le point de réſoudre de forcer le paſſage au Pont de Haiſne ; le Cardinal ayant repréſenté combien il auroit été glorieux de l'exécuter, & d'avoir paſſé la riviere à la barbe d'une armée formidable : mais le ſentiment de M. de Turenne qui étoit contre cette entrepriſe, prévalut, ſoit par la complaiſance qu'on eût pour lui, ſoit par la force de ſes raiſonnemens : Il en fit voir les difficultez telles que les ennemis avoient un double avantage ; il dit qu'on pouvoit, à la vérité, les forcer, mais qu'on y perdroit trop de monde ; que cette conſideration n'étoit pas la ſeule qui l'obligeoit à diſſuader cette entrepriſe ; qu'il croyoit qu'on pouvoit l'exécuter ſans hazarder la vie de tant de ſoldats, en paſſant l'Eſcaut un peu au-deſſous de Bouchain ; qu'on laiſſeroit Valenciennes ſur la droite ; qu'on marcheroit à Condé où on paſſeroit l'Eſcaut une ſeconde fois ; qu'ainſi on prendroit les ennemis en flanc, & que les grands retranchemens des Eſpagnols deviendroient inutiles. Ces raiſons auſquelles il en ajouta beaucoup d'autres, ramenerent le Cardinal & tous les autres du Conſeil à ſon opinion : on marcha auſſi-tôt de Bavai à Bouchain, & ſur l'avis qu'en eurent les ennemis, ils marcherent en même-tems vers Valenciennes. AN. 1655.

Le treize ſur l'après midi, l'armée arriva à Neuville ſur l'Eſcaut : le même jour les ennemis paſſerent la riviere à Valenciennes, & ſe poſterent fort avantageuſement, ayant leur droite couverte des bois de S. Amand, & la ville ſur leur gauche : ils avoient devant eux une vieille ligne ſur le mont Azin, qui s'étendoit de la ville juſqu'aux bois ; & au lieu de diſputer le paſſage de la riviere, ils travaillerent à réparer cette ligne qui ſe trouva le lendemain en bon état de défenſe. Cependant l'armée de France paſſa la riviere ſur un pont de bateaux, & le quatorze au matin marcha aux ennemis, après avoir laiſſé des troupes avec les bagages pour les aſſûrer contre les courſes de la garniſon de Bouchain ; mais toutes ces peines furent inutiles.

Le Duc d'Yorck a ſçu depuis de quelques Officiers qui étoient alors dans l'armée Eſpagnole, qu'ils s'étoient propoſé de défendre ce poſte ; que le Prince de Condé s'oppoſa à la réſolution qu'on avoit priſe d'y marcher, à moins qu'on n'eût deſſein de le ſoutenir, quand on y ſeroit arrivé ; qu'il dit nettement aux Eſpagnols qu'il ne bougeroit point, s'ils ne lui permet-

An. 1655. toient de prendre ce parti ; qu'ils lui en donnerent toutes les aſſûrances qu'il pouvoit ſouhaiter ; qu'il leur prédit qu'immanquablement les François marcheroient à eux, quand ils ſeroient dans ce poſte-là ; & qu'alors il ſeroit trop tard de ſonger à la retraite, puiſque par-là on expoſeroit l'armée à une défaite entiere : les Eſpagnols ne laiſſerent pas d'inſiſter toujours & promirent de défendre le poſte. On les y trouva en effet ; les partis informerent de la maniere de leur campement ; on marcha à eux auſſi-tôt que l'armée fut miſe en bataille, & étant arrivés à une lieuë de leurs retranchemens, on fit alte pour attendre le canon & les munitions qui ſuivoient derriere.

Cependant M. de Turenne marcha avec un eſcadron ou deux pour reconnoître leurs lignes, & en approcha à la portée du canon. Les ennemis tirerent ſur lui leurs plus groſſes piéces, ce qui le confirma dans l'opinion qu'il avoit qu'ils vouloient défendre ce poſte : il ordonna à M. de Caſtelnau de marcher avec ſon Camp-volant compoſé d'environ douze eſcadrons & de deux ou trois bataillons, & de ſe poſter ſur la droite des ennemis dans le grand chemin de S. Amand, pour tâcher de les attaquer en flanc lors qu'on les attaqueroit de front. A peine M. de Caſtelnau fut-il arrivé dans l'endroit qu'on lui avoit marqué, qu'il s'apperçut que les ennemis ſe retiroient vers Condé ; & ſur ce qu'il en fit avertir M. de Turenne, il eut ordre de donner ſur leur arriere-garde pour retarder leur marche, s'il étoit poſſible, afin qu'il eut le tems de venir lui-même avec le Corps d'armée. On ne ſçut que les ennemis ſe retiroient que par l'avis que M. de Caſtelnau en donna, parceque le terrain qui eſt entre les deux armées étant une hauteur ſur laquelle ils avoient élevé leurs lignes, on ne pouvoit voir que les troupes qu'ils vouloient bien montrer.

Il eſt probable qu'auſſi-tôt que l'Archiduc & le Comte de Fuenſaldagne ſçûrent que les François avoient paſſé la riviere & qu'ils marchoient à eux, ils ſe repentirent de s'être engagés ſi avant. Quoiqu'il en ſoit, ils réſolurent de retourner à Condé & d'y paſſer la riviere : ils prirent ce parti ſans conſulter le Prince de Condé, & le premier avis qu'il en eût, fut par un Adjudant qui vint lui dire que l'Archiduc ſe retiroit ; qu'il le prioit de prendre ſoin de l'arriere-garde & de couvrir la retraite, quoique ce fut le tour des Eſpagnols de la ſoutenir ; & pour avoir moins d'embarras, ils firent entrer leur gros canon dans Valenciennes, & ne menerent avec eux que de petites pieces de campagne.

Si M. de Caſtelnau eût fait ſon devoir, comme il le pouvoit, en ſuivant ſes ordres, le Prince de Condé auroit été réduit à de grandes extrémités ;

Digitized by Google

il eſt vrai qu'il ne manqua point du côté du courage & que ce ne fut que dans la conduite. Il marcha ſi promptement, qu'étant arrivé au pont de Beverage, où un ruiſſeau qui vient des bois tombe dans l'Eſcaut de l'autre côté de Valenciennes, & où M. de Marſin étoit poſté avec quelques eſcadrons & des Dragons, il n'attendit point ſon Infanterie; mais s'efforça avec ſa Cavalerie ſeule de forcer le paſſage. Il attaqua le pont deux ou trois fois, & ayant été repouſſé avec quelque perte, il ſe trouva contraint d'attendre ſon Infanterie qui n'avoit pu venir aſſez à tems, à cauſe que la Cavalerie avoit occupé le chemin devant elle. Quand les ennemis virent approcher ſon Infanterie, ils ſe retirerent & le laiſſerent maître du pont qu'il paſſa. M. de Turenne arriva dans le même tems avec ſon avant-garde à l'arriere-garde de M. de Caſtelnau, auquel il envoya pluſieurs ordres réïtérés de preſſer les ennemis pour arrêter leur marche autant qu'il ſeroit poſſible pour les joindre: mais de Caſtelnau ſe laiſſa amuſer par quelques Officiers du Prince de Condé, qui étant à la queüe de leurs troupes & le voyant avancer à la tête des ſiennes, demanderent à lui parler ſur parole: à quoi ayant conſenti, parceque c'étoient de ſes anciennes connoiſſances, il ordonna à ſes troupes de faire halte pour quelque tems, & pendant qu'ils ſe complimenterent, le Prince de Condé hâta ſes troupes de paſſer, & de Caſtelnau fut pris pour dupe: un homme qui étoit reſté ſur le haut d'un petit côteau ayant fait ſigne à ces Officiers, ils prirent congé du Lieutenant-Général & galopperent après leurs troupes. Cette civilité hors de ſaiſon donna le tems aux ennemis de paſſer la riviere avant qu'on put les joindre. M. de Turenne arriva quelque tems après à l'endroit où M. de Caſtelnau avoit rangé ſes troupes à la portée du canon de la riviere, au-delà de laquelle il vit l'armée ennemie en bataille proche de Condé. M. de Caſtelnau lui fit un récit de ce qui s'étoit paſſé, & ajouta que le dernier eſcadron des ennemis avoit été obligé de paſſer la riviere à la nage pour ſe ſauver: cette mépriſe cauſa quelque aigreur entre M. le Prince & M. de Turenne par un accident qui arriva quelques jours après. AN. 1655.

Les ennemis rompirent les ponts après avoir paſſé la riviere, & marcherent, autant qu'on peut s'en ſouvenir, l'après midi du même jour vers Tournai. L'armée de France campa cette nuit-là à Frane près de Condé, & le lendemain on travailla à conſtruire des ponts une lieuë au-deſſous de la ville, pour l'attaquer auſſi-tôt qu'ils ſeroient achevés. On réſolut d'abord que les troupes que commandoient MM. de Caſtelnau & d'Uxelles ſeroient ſeules employées à ce ſiége, pendant que les deux Maréchaux avec le

An. 1655. reſte de l'armée le couvriroient & feroient tête aux ennemis. On commença ſuivant ce projet à faire les approches ; mais la premiere nuit on trouva tant de réſiſtance, la grande quantité de monde qu'il y avoit dans la Place ſuppléant à ſa foibleſſe, que les deux Maréchaux étant avertis qu'il y avoit trop d'ouvrage pour ſi peu de troupes, vinrent eux-mêmes pour pouſſer une des attaques, laiſſant l'autre à la conduite de MM. de Caſtelnau & d'Uxelles.

Les aſſiégés avoient brulé les maiſons d'un petit fauxbourg qui étoient devant la porte : mais n'ayant point eu le tems d'en abattre les murailles, elles ſervirent d'un abri fort favorable pour ouvrir la tranchée à un peu plus de demi-portée de mouſquet de la Place. Un bataillon des Gardes la monta la premiere nuit ; il étoit commandé par Vautourneux, le plus ancien Capitaine des dix Compagnies : & à l'attaque du Lieutenant-Général monta le Régiment de . . . . . .

La nuit ſuivante un bataillon Suiſſe monta la tranchée à une attaque & le Régiment de . . . . à l'autre. On pouſſa les travaux des deux côtés juſqu'à la portée du piſtolet de la ville, & on perdit au moins autant de monde cette nuit-là que la précédente. La ſuivante, un autre bataillon des Gardes releva les Suiſſes à l'attaque des Maréchaux, & à celle des Lieutenans-Généraux le Régiment de . . . . On fit une faute à la premiere qui cauſa la perte de bien du monde. M. de la Ferté étoit de jour, & allant ſur le ſoir à la tranchée pour y voir l'état des choſes, il crut qu'on étoit aſſez proche pour faire un logement au pied des paliſſades, qu'il jugea, auſſi-bien que tous les autres Officiers, être en-deçà du foſſé ſur le bord. Il ordonna qu'on s'y logeât ; on ſe mit en devoir de le faire dès qu'il fut nuit ; mais on arriva au foſſé ſans y trouver de paliſſades, & on reconnut qu'elles étoient ſur la berme : on ne laiſſa pas de paſſer le foſſé qui n'étoit ni profond ni large : on s'efforça de ſe loger ſur la berme au pied des paliſſades : on y trouva beaucoup de réſiſtance ; & après avoir perdu beaucoup de ſoldats & d'Officiers, il fallut ſe retirer & ſe contenter de faire un logement ſur le bord du foſſé. Il ne faut pas s'étonner de cette mépriſe, le foſſé étant étroit & les paliſſades étant ordinairement poſées le long de la banquette du chemin-couvert : on crut qu'elles y étoient ; & il eut été très-difficile avec les meilleurs yeux du monde, de juger à une certaine diſtance l'endroit préciſément où elles étoient plantées. Le Comte de Henning, Gouverneur de la Place, demanda le lendemain à capituler, & on convint qu'il ſortiroit le jour ſuivant avec armes & bagages. Ainſi il éva-

Digitized by Google

cua la Place le dix-neuf avec environ deux mille hommes d'Infanterie & quelque Cavalerie. AN. 1655.

Pendant ce ſiége, M. de Buſſi-Rabutin, Meſtre de Camp, fut envoyé eſcorter les fourageurs avec ſept ou huit eſcadrons : il les poſta de l'autre côté de l'Eſcaut devant les villages où on fourageoit. Sur le ſoir, quand on eut preſque fini, & que la plûpart des fourageurs étoient retournés au Camp avec leurs trouſſes, Buſſi ayant apperçû deux eſcadrons des ennemis, il lui prit envie de les charger, à quoi il ſe trouva particuliérement excité par pluſieurs Volontaires & perſonnes de qualité qui étoient avec lui, entre leſquels étoient le Prince de Marſillac & le Comte de Guiche : il marcha à eux avec tous ſes eſcadrons ; les ennemis ſe retirerent aſſez précipitamment ; & lorſqu'en les pourſuivant il les eût preſque atteint, ils firent ſoudainement volte-face, & on découvrit en même tems douze ou quatorze eſcadrons des ennemis qui ſortoient d'un fond où ils s'étoient mis en embuſcade. Buſſi, auſſi-bien que les autres, fut ſi ſurpris, qu'il ne trouva point d'autre parti à prendre, que de crier au défilé : la partie n'étoit point tenable ; tous les eſcadrons firent d'eux-mêmes la même manœuvre, s'écriant de main en main, *au défilé :* ils ſe rompirent, coururent à toute bride & ſe rallierent en arrivant au défilé : les ennemis ſe contenterent de ce qu'ils purent prendre dans la pourſuite, & ne les preſſerent pas fort loin. Cette Cavalerie étoit la meilleure de l'armée de France, compoſée d'anciens Officiers & de vieux cavaliers ; & s'ils avoient pris tout autre parti, la perte auroit été beaucoup plus conſidérable : elle ne fut que d'environ cent maîtres & d'un étendart ou deux du Régiment Royal, leſquels ayant été pris par les troupes du Prince de Condé, il les renvoya au Roi par un de ſes Trompettes ; mais Sa Majeſté ne voulut pas les recevoir, & les Compagnies qui les avoient perdus marcherent ſans étendart pendant tout le reſte de la Campagne.

Ce fut vers ce tems-là, qu'une lettre que M. de Turenne avoit écrite au Cardinal, fut interceptée, par laquelle il donnoit un détail de ce qui s'étoit paſſé dans la retraite des Eſpagnols auprès de Valenciennes. Le Prince de Condé entre les mains duquel elle tomba, l'ayant luë, envoya un Trompette porter une lettre qu'il écrivit à M. de Turenne, pleine d'expreſſions dures. Il marquoit entre autres choſes que s'il n'avoit pas connu ſon écriture, il auroit plutôt crû la Relation qu'il envoyoit au Cardinal faite par un Gazetier que par un Général ; & finiſſoit par cette invective, que ſi M. de Turenne avoit été à la tête de ſon armée, pendant que lui-même

An. 1655. étoit à l'arriere-garde de la ſienne, il auroit vû le contraire de ce qu'il avoit écrit, puiſqu'aucun de ſes Cavaliers n'avoient été forcés de paſſer la riviere à la nage pour ſe ſauver.

M. de Turenne fut irrité en liſant cette lettre, & dit au Trompette qu'il ne devoit pas ſe charger de papiers de cette nature; qu'il l'avertiſſoit que s'il faiſoit une pareille faute à l'avenir, ni ſa livrée ni ſon caractère ne le garantiroient point du traittement qu'il méritoit; qu'il le vouloit bien laiſſer retourner pour cette fois, quoiqu'il méritât d'être puni pour avoir oſé apporter un papier ſi injurieux. On croit que le Prince ne fut pas long-tems ſans ſçavoir que M. de Turenne n'avoit écrit que ce que de Caſtelnau lui avoit dit: néanmoins il n'y eut plus entre eux les mêmes égards & ménagemens qui s'obſervent toujours entre des perſonnes de cette qualité, qui commandent l'un contre l'autre: ils ne vécurent plus avec cette civilité réciproque, comme ils avoient fait auparavant; & juſqu'à la concluſion de la paix ils ne furent jamais ſincérement réconciliés.

Après la priſe de Condé, où on laiſſa une garniſon ſuffiſante, l'armée marcha le vingt à S. Guiſlain & en fit le ſiége. M. de Turenne prit ſon quartier au village de Horn, & M. de la Ferté établit le ſien de l'autre côté de la riviere: le Roi & le Cardinal vinrent à ce ſiége, & logerent au Château de Boſſut, un peu au-deſſous de la ville ſur la même riviere. La ſituation de cette Place eſt forte, étant dans un pays fort bas, la riviere de Haiſne paſſe au travers: de ſorte qu'elle peut inonder la plûpart des environs, comme les ennemis le firent alors, ce qui incommoda beaucoup les tranchées. Il fut auſſi très difficile de faire les lignes de circonvallation, à cauſe qu'on ne pouvoit conſtruire les ponts de communication qu'avec beaucoup de peine; les tranchées ſe comblerent d'eau, quand on approcha de la place; l'eau étant auſſi haute que le terrain, on ne pouvoit ni le creuſer ni s'en ſervir pour ſe couvrir, tellement que les approches n'étoient, à proprement parler, que des blindes de faſcines: néanmoins malgré tous ces obſtacles la Place fut emportée en trois jours de tranchée ouverte.

Quand les Généraux arriverent à leur quartier à Horn, la nuit étoit ſi noire qu'ils ne ſçûrent qu'au matin qu'ils n'étoient éloignés de la ville que d'une petite portée de canon, qui les éveilla de bonne heure; & les maiſons qu'on leur avoit marquées n'étant bâties qu'à la legere, ils en furent bien-tôt délogés, particulierement M. du Paſſage qui fut obligé d'en chercher, comme beaucoup d'autres, hors de la portée du canon. Le Duc d'Yorck fut le ſeul qui ſe hazarda de reſter dans la ſienne, qui n'étant qu'à un peu

Digitized by Google

plus de la portée du mousquet de la Place, ils n'y tirerent point, suppoſant que perſonne ne voudroit y loger, & il y reſta fort en ſûreté pendant le ſiége. AN. 1655.

Les Gardes Françoiſes, comme le Régiment le plus ancien de l'armée, monterent la tranchée les premiers ſuivant la coutume. Il arriva dans ce ſiége une diſpute entre M. de Montpezat, le plus ancien Lieutenant-Général, & le Grand-Maître de l'Artillerie, ſur ce que le premier envoyant ſes ordres à l'autre pour avoir quelques outils dont il avoit beſoin pour la continuation de la tranchée, la premiere nuit qu'elle fut ouverte, le Grand-Maître réfuſa d'obéir, prétendant qu'il ne devoit recevoir d'ordre que du Général même : M. de Montpezat s'en étant plaint le jour ſuivant, la conteſtation fut décidée en faveur des Lieutenans-Généraux ; auſſi long-tems qu'il reſta à l'armée il ne fit plus de fonction de Grand-Maître, on lui donna un Brevet de Lieutenant-Général, & il ne ſervit qu'en cette qualité.

On perdit peu de ſoldats en ce ſiége ; on ne ſe ſouvient point qu'il y eût aucun Officier conſiderable de tué. M. le Chevalier de Crequy & M. de Varenne furent bleſſez, & quelques autres, comme M. de Chavigny Aide-Major du Régiment des Gardes, qui depuis s'eſt fait Pere de l'Oratoire ; la bleſſure du Chevalier de Crequy qu'il reçut à la tête fut dangereuſe, mais il en guérit : Varenne reçut la ſienne dans la cuiſſe à l'attaque de M. de Turenne, en s'entretenant avec le Duc d'Yorck. On pouſſa les approches en trois nuits juſqu'au bord du foſſé, & le lendemain, qui étoit le vingt-cinq, le Gouverneur de la Place Dom Pedro Savali demanda à capituler.

Pendant que l'armée de France étoit occupée à ce ſiége, les Eſpagnols diviſerent la leur : L'Archiduc & le Comte de Fuenſaldagne, avec la plûpart de l'Infanterie Eſpagnole, & quelque Cavalerie, ſe poſterent à Notre-Dame de Halle ; le Prince de Condé avec la plûpart de ſes troupes à Tournay, les Lorrains à Ath, & le Prince de Ligne avec quatre ou cinq mille hommes à Mons. La ſaiſon ſe trouvant trop avancée, on ne jugea pas à propos de rien entreprendre davantage : on reſta pluſieurs jours dans les mêmes quartiers qu'on avoit pris au ſiége de S. Guiſlain. La Cour partit peu de jours après qu'elle fut renduë : Pendant le ſéjour qu'on y fit, on s'appliqua à la fortifier, & Condé en même tems ; & pour empêcher les ennemis d'aſſiéger ces deux Places dans l'hyver, on conſomma tous les fourages, & on mangea le pays aux environs : on n'envoya point de détachement pour couvrir les fourageurs qui fut moindre de deux mille chevaux, il y avoit toûjours un Lieutenant-Général : M. de Turenne y alloit quelquefois lui-même ; quoi-

Digitized by Google

AN. 1655. que les ennemis fuſſent toûjours aux aguets, ils n'enlevoient jamais qu'un homme ou deux, qui le plus ſouvent étoient des maraudeurs. Pour relancer & contenir les Cravattes qui donnoient le plus de peine, M. de Turenne ordonna qu'on détacheroit de chaque eſcadron trois ou quatre Officiers des mieux montez pour accompagner les fourageurs, afin que quand ils les appercevroient ils puſſent ſe joindre vingt ou trente enſemble qui ſuffiroient pour diſſiper ces coureurs. Les fourageurs ſe trouverent ainſi moins expoſés qu'auparavant, & on enleva beaucoup de Cravattes.

Le dernier fourage qu'on fit fut le plus grand de tous, & le plus dangereux : il fallut aller juſqu'à Chievres & à l'Abbaye de Cambron : le premier endroit n'étoit pas à plus d'une bonne lieuë d'Ath. Le Duc d'Yorck commandoit les troupes qui l'eſcortoient : comme il fallut marcher au milieu des quartiers des ennemis, & fort loin du camp, on lui donna quarante eſcadrons, cinq bataillons & deux pieces de canon : ce Prince uſa de toutes les précautions poſſibles. Il envoya devant le jour un parti de Cavalerie vers un grand bois au travers duquel il falloit néceſſairement paſſer, avec ordre d'y arrêter les fourageurs, & de les empêcher d'avancer plus loin, juſqu'à ce qu'il fut arrivé avec les troupes qu'il commandoit : cela fut exécuté, il paſſa au travers du bois, & les rangea en bataille ſur la plaine avant que les fourageurs fuſſent dans le bois ; il y laiſſa un bataillon pour empêcher que quelque parti de la garniſon de Mons ne pût les enlever à leur tour quand ils ſeroient chargés. Il leur fit défendre de s'écarter ni de marcher plus vîte que l'eſcorte, & ordonna de ſuivre ſur le même front à droite & à gauche des eſcadrons : on marcha dans cet ordre juſqu'à ce qu'on arrivât à environ une lieuë de Chievres. Il y avoit bien dix mille fourageurs, la plûpart la faulx à la main, leurs Officiers à la tête, & qui formoient un front d'environ un quart de lieuë : mais quand ils arriverent à la vûë du pays qui n'avoit point été fouragé, il ne fut pas poſſible de les empêcher de ſe débander, & de fourager avec toute la précipitation imaginable ; ce que le Duc ayant obſervé, il laiſſa ſur la plaine où il ſe trouvoit alors auprès d'un village, le reſte de ſon Infanterie, & quelques eſcadrons avec les deux pieces de canon, & avec la plûpart de la Cavalerie il courut au grand trot après les fourageurs, & pendant qu'il étoient à l'ouvrage il ſe poſta devant eux entre Chievres & Brugelet pour les couvrir du côté d'Ath, & envoya le Comte de Grandpré avec de la Cavalerie de l'autre côté, avec ordre de ſe poſter au village de Leuſe pour les garantir contre les partis qui pouvoient venir de Mons.

Il n'eſt pas hors de propos de faire ici mention du grand ordre & de la juſtice

AN. 1655.

juſtice qui s'obſerve entre les fourageurs. Celui qui entre le premier dans un champ ou dans une prairie en eſt dans une poſſeſſion inconteſtable, & aucun autre ne s'en approchera qu'à une diſtance ſuffiſante pour lui fournir de quoi faire ſa trouſſe, & charger ſon cheval; & quiconque entre le premier dans une grange, ou vient à une meule de foin, perſonne ne ſe préſente pour l'interrompre ou pour prendre la moindre choſe, juſqu'à ce qu'il ait ſon affaire, tellement que le premier venu eſt le premier ſervi. Il ſurvint une allarme ſur le midi, cauſée par M. de Rochepair, qui retournoit au camp avec un parti de mille chevaux ſans avoir fa it aucune choſe; on crut d'abord que c'étoient les ennemis: le Duc d'Yorck le pria de reſter avec lui, dans la penſée qu'il pourroit en avoir affaire.

Tous les fourageurs ayant chargé leurs chevaux, on retourna au camp ſans autre perte que d'une dixaine, qui ayant paſſé le ruiſſeau de Cambron contre les défenſes, furent enlevez par un petit parti ennemi. Ce Prince a ſçû depuis du Prince de Ligne, & de quelques autres Officiers de l'armée Eſpagnole, qu'ils avoient réſolu de tomber ce jour-là ſur les fourageurs de l'armée de France, & avoient pour cet effet établi un rendez-vous pour la Cavalerie qui étoit à Tournay, Mons & Ath: mais qu'on fit tant de bruit en ſortant du camp avec les fourageurs, que quelques partis du Prince de Ligne lui rapporterent que l'armée étoit en marche, qu'il en fit avertir les troupes qui s'étoient aſſemblées au rendez-vous, & qu'elles retournerent dans leurs quartiers, appréhendant d'être rencontrées par l'avant-garde: cette erreur garantit, ſuivant toute apparence, l'eſcorte d'un grand danger; elle ſe ſeroit difficilement tirée d'affaire ſi toute cette Cavalerie l'avoit attaquée.

Peu de jours après tout le pays des environs étant mangé, l'armée paſſa la riviere, & campa à Outrage le quatorze Septembre. Le dix-neuf elle marcha à Leuſe; on y reſta le tems qu'il fallut pour conſommer les fourages qui étoient aux environs, & cependant on prit le Château de Briſſel, dont la garniſon ne ſe rendit qu'après qu'elle vit le canon en batterie. On jugea enſuite à propos de ſortir du pays ennemi, & on marcha le vingt-ſix à Pommereüil près du Pont de Haiſne. Le lendemain après avoir paſſé la riviere on campa à Anirt ſur l'Haiſneau, à environ une lieuë de Keuvrain, qui eſt ſur le même ruiſſeau: Ce quartier là & les environs avoient été tellement mangés, que dès la premiere nuit il fallut aller fourager à deux lieuës pour trouver ſeulement de la paille; il ne ſembloit pas qu'on pût ſeulement y ſubſiſter trois jours: néanmoins on y en reſta quinze ſans qu'il manquât

AN. 1655. aucune chose. Ce fut l'effet de la précaution qu'eut M. de Turenne étant à Leuse, d'ordonner d'y faire provision de grains, dont on ne chargea pas seulement les chariots de l'armée, mais chaque Cavalier en apporta un sac en croupe; ce qui la fit subsister si long-tems dans un si maigre pays, où on n'alla point au fourage plus de trois fois: le Duc d'Yorck y commanda encore le dernier, & fut obligé d'aller près de Bouchain, avant de pouvoir trouver aucune chose; la plûpart des fourageurs n'apporterent que de la paille.

Après qu'on eût achevé les fortifications qu'on ajoûta à Condé & à Saint Guislain, & en avoit rempli les magazins de toutes sortes de provisions, l'armée marcha le douzième d'Octobre à Barlaimont, & le vingt-deux à l'Abbaye de Marolles: on crut y rester quelque-tems; mais sur ce qu'on fut informé que quelques troupes ennemies venoient de ce côté-là, on trouva à propos de marcher à Vandegies-au-bois, où M. de Turenne reçut ordre de marcher vers la Fere, sur ce que la Cour avoit découvert que le Maréchal d'Hocquincourt étoit en traitté avec le Prince de Condé, pour lui livrer Ham & Peronne, dont il étoit Gouverneur; & en arrivant le quatre de Novembre à Mouy, il reçut ordre du Cardinal de quitter l'armée, & d'aller joindre la Cour à Compiegne, pour déliberer sur ce qui seroit à faire, en cas que le Maréchal d'Hocquincourt n'acceptât point les offres que le Roi lui avoit fait faire, & qu'il introduisit les ennemis dans ces deux Places importantes.

M. de Turenne partit, & laissa au Duc d'Yorck le commandement de l'armée: il étoit le seul Lieutenant-Général qui y fût resté, tous les autres ayant eu congé de la quitter, sur ce qu'il n'y avoit plus d'apparence d'aucune action. Ainsi ce Prince se trouva commander l'armée dans le même-tems que la paix entre la France & Cromwel fut concluë & publiée, & que par un des articles de ce traitté, il devoit être nommément banni du Royaume. L'armée resta quelques jours à Mouy: le Duc reçut ordre le dix de la conduire à Mondécour, entre Noyon & Chauni. M. de Turenne y retourna le quatorze, après que par l'accommodement fait avec M. d'Hocquincourt, la Cour fut hors d'inquiétude de ce côté-là, & donna permission à ce Prince de quitter l'armée.

Le Cardinal le reçut à Compiegne parfaitement bien; il s'excusa de la paix qui avoit été concluë avec Cromwel, sur ce qu'il y avoit été obligé par une nécessité indispensable pour le bien de l'Etat & la sûreté de la Couronne; il lui dit qu'il n'avoit conclu une ligue avec lui que pour empêcher

Digitized by Google

l'effet de celle que les Eſpagnols avoient propoſé, par laquelle ils offroient de l'aider à prendre Calais, pour la lui laiſſer entre les mains; qu'il avoit fallu prévenir les conſéquences d'un traitté ſi dangereux, en s'accommodant avec lui; mais que nonobſtant les clauſes qui avoient été inſerées contre ce Prince dans la paix qui avoit été concluë, il trouveroit toûjours le Roi dans les mêmes ſentimens d'eſtime & d'amitié pour lui. Il doit cette juſtice à la mémoire du Cardinal, d'avoüer qu'il auroit été un Miniſtre fort mal habile, s'il n'avoit, dans une conjoncture ſi délicate, engagé Cromwel dans les intérêts de ſon maître, qui auroit eu lieu d'être fort mécontent de lui, s'il avoit laiſſé échapper cette importante occaſion. AN. 1655.

Ce Prince partit le vingt-trois pour Paris, où la Cour retourna peu de jours après. Le Cardinal pour ne pas le réduire à la néceſſité fâcheuſe de ſortir de France, conſidérant combien il étoit proche parent du Roi, & petit-fils comme lui de Henri IV. envoya demander à Cromwel ſon conſentement, pour qu'il pût continuer de ſervir dans les armées de France: le Miniſtre craignoit d'ailleurs que ſi le Duc d'Yorck ſortoit du Royaume, les Irlandois qui étoient dans le ſervice ne le ſuiviſſent: Cromwel conſentit qu'il ſervit, pourvû que ce fût en Italie ou en Catalogne, ne croyant pas qu'il fût de ſon intérêt qu'il ſe trouvât dans une armée où il devoit envoyer un Corps conſidérable de troupes Angloiſes; & on lui propoſa de commander en qualité de Capitaine Général ſous le Duc de Modéne, qui étoit Généraliſſime des troupes Françoiſes en Italie. . . . . .

Quand la Cour fut retournée à Paris, on témoigna au Duc d'Yorck non ſeulement le déſir qu'on avoit de le retenir dans le ſervice; mais que ſi Cromwel ne vouloit pas conſentir aux propoſitions qu'on lui avoit faites ſur ce ſujet, la penſion de ce Prince lui ſeroit toûjours également payée en quelque endroit qu'il pût ſe retirer, pourvû qu'il ne ſervit point contre la France. Il accepta enſuite l'offre qui lui fut faite de ſervir en Italie comme Capitaine Général, ſous le Duc de Modéne, Généraliſſime des troupes de France & de Savoye en Piémont; il avoit une forte inclination d'acquerir de plus en plus de l'expérience dans les armes, & la tendre amitié que ſa tante la Ducheſſe de Savoye lui avoit témoignée en toutes occaſions, lui faiſoit embraſſer ce parti avec d'autant plus d'agrément, qu'il avoit beaucoup de reconnoiſſance pour ſes bontés, & qu'elle ſouhaittoit paſſionnément de l'avoir auprès d'elle. AN. 1656.

Au commencement de Février . . . . . ſur la nouvelle que le Roi d'Angleterre étoit allé de Cologne en Flandre,



Digitized by Google

An. 1656. tous les Colonels Irlandois qui avoient servi dans les armées de France sous M. de Turenne & M. de la Ferté, écrivirent au Duc d'Yorck, pour l'assurer qu'ils étoient prêts de faire en bons Sujets & en gens d'honneur tout ce qu'il leur ordonneroit : il les en remercia, leur recommanda de ne point souffrir en aucune maniere que leurs Soldats passassent en Flandre par bande ou à la file, quoique les Espagnols vinssent à les en solliciter, à l'occasion de ce que le Roi s'étoit retiré chez eux, & qu'ils conservassent leurs Régimens entiers, tant pour le service de Sa Majesté, quand il en seroit besoin, que pour leur propre avantage, outre que leurs Soldats ne pouvoient point se disperser tant qu'il seroit en France, sans porter un grand préjudice à ses affaires particulieres, & que quand il seroit tems de se servir de leurs offres, il les en seroit avertir. . . . . .

Quand on sçut que le Roi d'Angleterre étoit non-seulement en Flandre, mais qu'il avoit signé un traitté avec l'Espagne, tout le monde crût que le Duc d'Yorck s'y retireroit aussi. Ce Prince avoit coûtume de s'entretenir confidemment de ses affaires avec M. de Turenne, qui le conseilla d'écrire au Roi son frere, pour lui représenter qu'ayant servi en France, y ayant reçû son éducation, & contracté amitié avec les personnes les plus considérables à la Cour & dans les armées, dont le crédit pourroit être un jour utilement employé pour l'avantage de Sa Majesté, il croyoit qu'il étoit de son interêt de lui permettre de rester en France, au lieu qu'en la quittant, il hazardoit d'y perdre & les amis & le crédit qu'il y avoit ; qu'il ne croyoit pas pouvoir lui rendre de grands services en Flandre, où il suffisoit aux Espagnols que Sa Majesté & le Duc de Glocester y fussent ; outre qu'il n'avoit été fait aucune mention de lui dans le traitté, & qu'ils n'avoient point témoigné souhaitter qu'il fût de la partie ; que s'ils venoient à le demander dans la suite, Sa Majesté pouvoit consentir secrettement qu'il restât en France, & paroître fâché contre lui de sa désobéissance apparente ; que cela satisferoit les Espagnols, & que cette connivence ne seroit connuë que de celui qui en porteroit la proposition & le consentement.

Le Duc d'Yorck goûta fort cet avis, le communiqua à la Reine sa mere, qui l'approuva, & il résolut d'envoyer Charles Berkeley en faire la proposition au Roi son frere ; mais le Roi bien loin de consentir à la demande du Duc, lui envoya immédiatement un ordre absolu de le venir joindre en Flandre avec toute la diligence possible. Il obéït aussi-tôt ; & la Cour de France y consentit. . . . . .

Le commencement de cette Campagne fut fort glorieux au Prince de

Digitized by Google

Condé. Comme il faiſoit la revûë de ſa Cavalerie à la Buſſiere ſur la Sambre, d'où elle devoit aller au rendez-vous général de l'armée, il fut averti que M. de Turenne & M. de la Ferté avoient aſſiégé Cambrai, qu'il ſçavoit n'avoir qu'une foible garniſon : il marcha immédiatement & ſans héſiter pour tâcher de la ſecourir, avant que les François puſſent être informés de ſa marche & qu'ils euſſent perfectionné leurs lignes. Il prit ſes meſures de maniere qu'il arriva la nuit ; & quoique les François fuſſent à cheval & en bon ordre, il ſe fit un paſſage au-travers des deux lignes de Cavalerie, qui ſe trouverent dans ſon chemin & qui ne purent arrêter un Corps de troupes ſi conſidérable, dont l'unique affaire étoit de pénétrer juſqu'à la ville ; ce qui fut éxécuté avec fort peu de perte. Il arriva à la contreſcarpe, & le Comte de Salazar, Gouverneur de la Place, s'attendoit ſi peu à ce ſecours, que le Prince de Condé fut long-tems à la paliſſade avant qu'on lui ouvrit les barrieres : cette ſurpriſe fut d'autant plus agréable pour lui, qu'il n'étoit pas un grand ſoldat, que ſa garniſon étoit foible, & que s'il n'avoit été ſecouru dans ce tems-là, il alloit abandonner la ville pour défendre la Citadelle. Cette Place étoit d'ordinaire pourvûë de monde, & ce qui cauſa qu'elle ne le fut point alors, fut l'opinion qu'eurent les Eſpagnols que Cromwel envoyant ſix mille hommes de ſes troupes pour ſe joindre aux François, ils avoient deſſein d'attaquer quelque Place maritime. Ainſi ils fortifierent toutes leurs garniſons de ce côté-là, & le Cardinal ayant été informé que celle de Cambrai étoit foible, crut l'occaſion d'autant plus favorable pour la prendre, qu'il avoit de longuemain une forte paſſion d'en devenir l'Evêque & le Prince : & véritablement ſans l'extrême diligence & le parti que prit ſubitement & par hazard le Prince de Condé de la ſecourir, elle étoit priſe : car s'il s'étoit trouvé à Bruxelles, lorſque les Eſpagnols furent avertis du ſiége, les François auroient achevé leurs lignes avant qu'ils euſſent pû délibérer & réſoudre ſur les moyens de le faire lever. M. de Turenne qui avoit compté ſur la lenteur & la gravité ordinaire des Eſpagnols, fut extrêmement ſurpris de la promptitude du Prince de Condé ; & ayant appris par quelques priſonniers le nombre & la qualité des troupes qui étoient entrées dans la ville, jugea à propos d'en lever le ſiége, & en donna avis à la Cour. Le Prince de Condé y ayant laiſſé une garniſon ſuffiſante, retourna à Bruxelles & envoya le reſte de ſes troupes au rendez-vous général qui étoit auprès de Mons. AN. 1657.

Ce mauvais ſuccès déconcerta les meſures que les François avoient priſes.

Digitized by Google

An. 1657. pour cette Campagne : ils abandonnerent le deſſein d'entreprendre aucun autre ſiége conſidérable. Ils diviſerent leur armée ; M. de la Ferté avec une partie fut attaquer Montmédi, & M. de Turenne avec l'autre marcha du côté de la mer pour joindre l'Infanterie Angloiſe qui étoit débarquée, après quoi il retourna ſur ſes pas pour obſerver les mouvemens des Eſpagnols, qui quitterent le dix-neuf de Juin le voiſinage de Mons pour aller camper ſur la Sambre un peu au-deſſus de Thuyn. Le vingt-deux, l'armée paſſa la riviere ; le lendemain elle campa proche de Philippeville, faiſant mine de vouloir ſecourir Montmédi. M. de Turenne ſe hâta de gagner les devants ; le deſſein étoit de l'amuſer & de lui donner le change, en tombant ſur Calais qu'on eſperoit emporter en peu d'heures par un endroit dont on connoiſſoit la foibleſſe. Les Eſpagnols méditoient ce deſſein dès avant le départ de l'Archiduc, qui avoit envoyé des Ingénieurs déguiſés pour reconnoître les défauts de la Place. Ils n'avoient pû encore trouver l'occaſion de l'attaquer ; ils crurent enfin y réüſſir, & avoient pris des meſures ſi juſtes, que l'entrepriſe paroiſſoit immanquable : elle fut conduite avec tant de ſecret, que les ennemis n'en eurent pas le moindre ſoupçon. On avoit laiſſé en quittant Mons un Corps de Cavalerie derriere, qui avec l'Infanterie qu'on pouvoit tirer des garniſons voiſines, ſuffiſoit pour commencer l'affaire.

Après avoir engagé M. de Turenne à s'avancer vers Montmédi, l'armée d'Eſpagne retourna ſubitement ſur ſes pas & ſe mit en marche vers Calais le vingt-ſix. Dom Juan, le Prince de Condé & Caracène prirent les devants avec la Cavalerie par le plus court chemin, & laiſſerent le Duc d'Yorck & Marſin avec l'Infanterie pour ſuivre en toute diligence. Le bagage & le canon marchoient plus avant dans le païs : le Prince de Lignes avoit été choiſi pour l'éxécution de cette entrepriſe ; & pour en avoir la principale conduite, il fut envoyé un jour devant la marche de l'armée pour ſe mettre à la tête des troupes qu'on avoit laiſſées derriere pour cet effet. Le Duc d'Yock marcha la premiere nuit juſqu'à Tilli avec l'Infanterie ; le vingt-ſept il arriva au fauxbourg de Mons, le vingt-huit à Bruxelles, le vingt-neuf ayant paſſé l'Eſcaut à Tournai, il vint camper à Pont-à-Bouvines : le trente-un il marcha le long des murailles de Lille, paſſa la Lys à Armentieres & campa à Nieukerke. Le lendemain premier de Juillet il arriva à Hafebrouk & le deux à Arques à une lieuë de S. Omer, où en arrivant il ſe propoſoit d'être avant la nuit devant Calais ; mais il reçut une lettre de Dom Juan par laquelle il lui mandoit que l'entrepriſe avoit manqué, & lui ordonnoit

Digitized by Google

de reſter à Arques juſqu'à nouvel ordre. Le Prince de Ligne étoit ſorti de Gravelines auſſi-tôt qu'il fut nuit pour éxécuter le deſſein à la marée baſſe, en ſe ſaiſiſſant de la partie de la Place hors des murailles qui joignoit au quai, après quoi on ſe pouvoit rendre maître de la ville en moins de douze heures : mais il arriva une demi-heure trop tard, & l'eau ſe trouva ſi haute qu'il fut impoſſible de paſſer & il fut obligé de ſe retirer ſans avoir fait aucune choſe que de donner une chaude allarme à la ville, & montrer au Gouverneur l'endroit de ſa Place le plus foible, qu'il prit ſoin enſuite de fortifier de maniere à ôter aux Eſpagnols l'eſpérance de la pouvoir ſurprendre. AN. 1657.

Cette grande marche n'ayant produit aucun effet, la Cavalerie & l'Infanterie ſe rejoignirent à Querne à une lieuë d'Aire le quatre de Juillet, & le canon & les bagages y arriverent un jour ou deux après. L'armée marcha le ſix à Bouré proche de Lillers, y reſta quelques jours & fut camper vers le douze à Broüai, le lendemain à Lens ; enſuite à Reu ſur la Scarpe, & le quinze à Sauchi-Cauchi entre Arras & Cambrai, & après y avoir campé juſqu'au vingt-un, elle marcha à Marcoin.

Pendant qu'on perdit ainſi le tems à faire tant de marches inutiles, M. de la Ferté continua le ſiége de Montmédi qui fit plus de réſiſtance qu'il n'avoit attendu, la Place étant forte & ayant une bonne garniſon. M. de Turenne de ſon côté obſervoit les mouvemens des Eſpagnols, ſans pourtant s'éloigner du ſiége, pour empêcher qu'on ne jettât du ſecours dans la ville. L'armée étant décampée de Marcoin le vingt-ſept, marcha au Catelet, le lendemain à Fervaques, le vingt-neuf à Origni ſur l'Oiſe où elle ne reſta qu'un jour : elle alla camper enſuite à Eglancourt juſqu'au huit d'Aouſt qu'elle marcha à Feron ; le lendemain à Macon proche de Chimai, & le dix à Aublin, à une lieuë de Marienbourg, où on ſçut la priſe de Montmédi qui ſe défendit avec tant de bravoure & d'opiniâtreté, qu'elle ne capitula qu'après que les ennemis ſe furent logés dans un baſtion & y eurent dreſſé une batterie de ſix canons. On apprit en même tems que M. de Turenne marchoit en Flandre pour y entreprendre un ſiége : il fallut recommencer à marcher le quatorze, & on n'arrêta point juſqu'au vingt, qu'on arriva à Calonne ſur la Lys à une lieuë de S. Venant, que M. de Turenne avoit aſſiégé, & dont les lignes étoient déja ſi avancées que cette conſidération & la diſproportion des forces ne permit point d'entreprendre le ſecours de cette Place. On s'étudia ſeulement à couper les vivres aux ennemis & à empêcher le paſſage d'un convoi de quatre ou cinq cens chariots qui

Digitized by Google

AN. 1657. devoit paſſer le lendemain de Bethune à leur armée. On jugea à propos pour cet effet de décamper & de ſe poſter à Montbernenſon par où il étoit abſolument néceſſaire qu'ils paſſaſſent. Le pays par où on devoit marcher étant fort couvert & entrecoupé de hayes & de foſſés, on commanda des travailleurs pour marcher avec des bêches & des haches à la tête de chaque Régiment, & leur faire des paſſages, afin que l'armée pût entrer en bataille dans la plaine qui n'étoit qu'à la portée du canon des ennemis. On étoit prêt à décamper dès la pointe du jour, & néanmoins on ne marcha que ſur le midi : la raiſon de ce délai eſt d'autant plus difficile à deviner, que le ſuccès du deſſein dépendoit de la diligence: on ne manqua point d'en avertir Dom Juan ; & le Duc d'Yorck lui repréſenta que le moindre retardement donneroit lieu au convoi d'entrer dans les lignes : mais pour tout ce qu'on put dire, l'armée ne s'ébranla que vers midi. Le Prince de Ligne Général de la Cavalerie étoit à la tête de la droite, le Prince de Condé à la gauche, & le Duc d'Yorck que Dom Juan avoit prié de faire ce jour-là la fonction de Meſtre de Camp Général, étoit à la tête de l'Infanterie. Dom Juan & le Marquis de Caracène marchoient devant avec leurs trois Compagnies de Gardes, juſqu'à ce qu'arrivant auprès de la plaine, ils voulurent, ſuivant leur coutume, faire la ſieſte.

L'armée ne pouvoit aller que lentement dans un pays ſi fourré ; néanmoins le Duc d'Yorck n'avoit plus qu'un enclos à paſſer pour arriver avec l'Infanterie dans la plaine, lorſqu'il apperçût le convoi des ennemis, qui deſcendant de Montbernenſon marchoit en toute diligence pour gagner les lignes. Ce Prince ayant paſſé la derniere haye fit mettre ſon Infanterie en bataille, & voyant que le Prince de Ligne étoit auſſi dans la plaine avec quatre ou cinq eſcadrons, il l'envoya avertir de l'approche du convoi, & qu'il n'avoit qu'à marcher pour le prendre entierement, les ennemis n'ayant que trois eſcadrons d'eſcorte ; il répondit qu'il voyoit la choſe auſſi-bien que lui, que rien n'étoit plus aiſé que d'enlever le convoi, mais qu'il n'oſoit l'attaquer ſans ordre de Dom Juan, ou du Marquis de Caracène. Le Duc fut trouver lui-même le Prince de Ligne, le conjura de ne point perdre une ſi belle occaſion pour être trop ſcrupuleux : mais il repliqua qu'il ne connoiſſoit point juſqu'où alloit la ſeverité Eſpagnole ; qu'en attaquant ſans ordre il pourroit lui en coûter la tête, principalement s'il ne réuſſiſſoit pas, ou qu'il vînt à recevoir le moindre affront. Le Duc lui répondit qu'il n'y avoit point de mauvais ſuccès à craindre, que M. de Turenne pouvoit bien faire ſortir quelque Cavalerie, mais qu'il n'hazarderoit point d'envoyer ſon Infanterie

AN. 1657.

ſanterie hors des lignes. Il ajoûta que ſi les Eſpagnols venoient à l'inquiéter pour cette action, il conſentoit d'en prendre tout le blâme ſur ſoi-même, & qu'il pouvoit légitimement s'excuſer de ne l'avoir fait que par obéiſſance pour lui, puiſqu'il faiſoit ce jour là la Charge de Meſtre de Camp Général : mais toutes ces raiſons ne pûrent rien gagner ſur le Prince de Ligne, l'occaſion ſe perdit. Le convoi qui reconnut le danger redoubla ſa diligence, & quand la plûpart des Chariots furent entrez dans les lignes, les trois Compagnies des Gardes vinrent ſe joindre au Prince de Ligne, avec ordre d'attaquer le convoi ; il ne prit avec lui que la Compagnie de ſes propres Gardes. Le Duc d'Yorck y envoya la ſienne ; mais les quatre premieres, conduites par le Comte de Colmanar neveu de Caracêne, jeune & ſans experience, marcherent ſi précipitamment & en deſordre, que ſi les trois eſcadrons ennemis euſſent voulu diſputer le terrain, ils les auroient battus. Berkeley Capitaine des Gardes du Duc, qui voyoit leur mauvaiſe manœuvre, les ſuivit en bon ordre & leur fut d'une grande utilité ; car les trois eſcadrons François ayant été forcés, ils les pourſuivirent avec la même imprudence qu'ils avoient marché à eux, & s'engagerent avec eux peſle-meſle juſques dans les lignes dont les ennemis n'avoient pas eû le tems de fermer la barriere : mais ils en ſortirent plus vite qu'ils n'y étoient entrez, & s'enfuirent ſans s'arrêter, juſqu'à ce qu'ils eurent gagné la Compagnie de Berkeley, qui s'étoit avancé juſqu'à la portée du mouſquet des lignes. Ils ſe rallierent & devinrent ſi prudens & ſi flegmatiques, que ſans ſe piquer de conſerver le poſte d'honneur qui leur appartenoit, ils laiſſerent à Berkeley celui de faire l'arriere-garde, & ils revinrent dans cet ordre joindre l'armée qu'ils trouverent en bataille dans la plaine à la portée du canon des ennemis, où après avoir reſté quelque tems, elle ſe retira un peu en arriere & fut camper à Montbernenſon. Les ennemis ne perdirent point un ſeul chariot de leur convoi : ils eurent quelques hommes tués, bleſſés & priſonniers. Le Marquis de Renty, homme de qualité, & Quierneux qui commandoit le Régiment de Geſvres, moururent de leurs bleſſures.

Après avoir manqué le convoi & conſideré que les ennemis étoient trop forts pour pouvoir eſperer de forcer leurs lignes, on délibera ſur ce qui étoit à faire pour les obliger à lever le ſiége, ou quelle Place on pouvoit attaquer & prendre avant qu'ils l'euſſent fini : la choſe fut arrêtée dans un Conſeil de guerre qui fut tenu le lendemain du jour qu'on arriva à Montbernenſon. On réſolut d'aller aſſiéger Ardres, mais on en remit l'exécution juſqu'au vingt-cinq, de peur que les ennemis n'ayant point encore ouvert la



Digitized by Google

AN. 1657. tranchée, ne quittaſſent cette entrepriſe pour venir engager Dom Juan à combattre malgré lui. Ce délai dont la raiſon étoit foible, fut fort préjudiciable ; M. de Turenne ne perdit point de tems, & fit ouvrir la tranchée la même nuit qu'on arriva à Montbernenſon. L'armée en partit le vingt-cinq au matin, & arriva devant Ardres le vingt-ſept avant midi. On s'attacha d'abord à établir les Quartiers pour empêcher qu'il n'entrât du ſecours dans la Place, où on ſçavoit qu'il n'y avoit pas plus de trois cens fantaſſins. On perdit ce jour-là & la nuit à travailler à une circonvallation, qui, au jugement de tout le monde, étoit fort inutile ; au lieu que ſi on avoit attaqué la Place cette nuit-là, on l'auroit probablement emportée.

Cette lenteur des Eſpagnols m'engage à une digreſſion qui peut entrer ici fort à propos, pour s'étonner moins des fautes qu'on leur a déja vû commettre & de celles qui ſuivront. Dom Juan obſervoit en campagne les mêmes formalités que s'il avoit été à Bruxelles ; il étoit par tout d'un accès également difficile : il dormoit, comme il a déja été remarqué, auſſi-bien que le Marquis de Caracéne fort près de la Plaine quand le convoi paſſoit, & leurs domeſtiques qui le virent deſcendre la montagne auſſi-bien que le reſte de l'armée, n'oſerent jamais les éveiller pour les en avertir : mais ce qui doit ſurprendre davantage, c'eſt que Dom Juan & le Marquis qui avoient tous deux beaucoup de bon ſens, d'eſprit & de bravoure, puſſent s'attacher à des formalités qu'ils ſçavoient bien être préjudiciables au ſervice de leur maître & à leur propre réputation. Le Marquis étoit un fort bon Officier, avoit ſervi longtems, paſſé par tous les degrés, & devoit ſa fortune à ſon mérite ; & ſi Dom Juan n'avoit pas eu le malheur, pour ainſi dire, d'être élevé comme Fils d'Eſpagne, il étoit doüé de qualités capables d'en faire un grand homme : mais les ſcrupuleuſes formalités gâtoient tout. Quand l'armée marchoit, ils n'alloient jamais à la tête que quand l'ennemi étoit en preſence. Quand les troupes étoient à moitié ſorties du Camp, ils montoient à cheval, marchoient à la tête de leurs trois Compagnies de Gardes, droit aux quartiers qui leur avoient été marqués, ſans ſe mettre en peine de l'armée, ni de reconnoître la ſituation du terrain, ni de ſçavoir les quartiers des Généraux. ainſi dans une allarme, ou à l'approche des ennemis, ils ne connoiſſoient ni le campement, ni même où étoit la grand'-garde ni les gardes avancées. Dom Juan avoit coutume le plus ſouvent en arrivant à ſon quartier, quelque bonne heure qu'il fût, de ſe mettre au lit ; il y ſoupoit & ne ſe levoit pas juſqu'au matin. Quand l'armée ne marchoit pas, il ſortoit, & montoit rarement à cheval.

Digitized by Google

Mais pour revenir au siége d'Ardres, il se tint un Conseil de guerre au quartier du Marquis de Caracène, pour résoudre par où on attaqueroit la Place. Quand les Généraux furent assemblés, on les fit tous monter au haut d'une tour qui s'y trouvoit, d'où on les pria de reconnoître la Place avec des lunettes d'approche ; & sans examiner la chose de plus près, on résolut que les Espagnols attaqueroient une demi-lune entre deux bastions, que le Duc d'Yorck feroit la sienne à celui de la droite, & le Prince de Condé à celui de la gauche, & que pour ne point perdre de tems, on feroit ensorte d'attacher cette même nuit le Mineur au Corps de la Place. AN. 1657.

Le Duc d'Yorck & le Prince de Condé ne se contentant point d'avoir vû la Place du haut de la tour, furent la reconnoître de plus près. Dom Juan & le Marquis n'allerent point en personne reconnoître leur attaque, ils envoyerent seulement un Major de bataille pour leur en rendre compte, n'étant point la coûtume des Généraux Espagnols de s'expoſer en de semblables occasions. Toutes choſes étant disposées, on commença les attaques dès le soir, après un signal qui fut donné du quartier de Dom Juan. Les assiégés n'ayant point de monde pour défendre leurs dehors, on avança sans peine jusqu'au pied du fossé, où on fit un logement avant de tenter d'attacher le Mineur. Le Régiment du Duc d'Yorck fut employé à l'attaque de ce Prince, le Lord Muskery qui le commandoit avoit un Capitaine & quelques soldats des autres bataillons pour le rendre plus fort. Le Duc prit soin de lui envoyer des fascines & tout ce qui lui étoit nécessaire ; & étant allé ensuite visiter les travaux avec le Duc de Glocester, il trouva que le Lord Muskery avoit tout mis en bon état ; qu'il avoit presque fini son logement au bord du fossé vis-à-vis la pointe du bastion, & qu'il avoit déja logé le corps du bataillon dans le fossé du ravelin qui couvroit la pointe du bastion. Ce Prince crut qu'il étoit tems d'attacher le Mineur : mais ayant apperçu au clair de la lune qu'il y avoit de l'eau dans le fond du fossé, il envoya un Sergent pour le sonder, qui rapporta que cette eau n'étoit pas assez profonde pour empêcher les Mineurs. Il les fit descendre dans le fossé avec un Sergent & quelques soldats pour porter les madriers à la faveur desquels ils devoient se loger. Le jour commençant à paroître, ce Prince & le Duc de Glocester se retirerent & retournerent à leurs quartiers. On ne donnera point de détail des autres attaques, & on dira seulement qu'ayant eu le même succès & ayant attaché leur Mineur, on ne doutoit point que la Place ne se rendit en moins de vingt-quatre heures. On fut dire à Dom Juan & au Marquis de Caracène, qui étoient en carosse derriere leurs

An. 1657. attaques hors de la portée du canon, que le Prince de Condé & le Duc d'Yorck étoient allés visiter les travaux, Dom Juan répondit : *No hazen Ben, Ils ne font pas bien.*

Le matin un peu après le soleil levé, on eut avis de la prise de S. Venant & que M. de Turenne avançoit pour venir secourir Ardres. On assembla immédiatement un *Junto*, & on résolut aussi-tôt de lever le siége. L'embarras étoit de retirer les troupes des attaques ; on n'avoit pas eu le tems de faire des travaux & des tranchées, pour la communication, ainsi ils ne pouvoient en sortir qu'à découvert. On commença par retirer les Mineurs, ce qui fut executé à l'attaque du Duc par les soins du Lord Muskery, qui, avant de rien faire connoître aux Officiers qui étoient avec lui, des ordres qu'il avoit reçus, fit dire aux Mineurs de revenir le mieux qu'ils pourroient, & que pour favoriser leur retraite il feroit faire grand feu sur les assiégés. Il fit croire aux Soldats qu'il les retiroit, parce qu'il avoit été averti que cet endroit étoit contreminé, & ils arriverent au logement à la faveur du grand feu de la mousqueterie sans aucun accident. Il déclara ensuite l'ordre qu'il avoit reçu, & leur commanda quand il donneroit le mot de se retirer avec toute la diligence possible jusqu'à un endroit qu'il leur marqua hors de la portée du mousquet où ils devoient se rallier. Le Duc d'Yorck de son côté commanda trente Maîtres avec un Lieutenant pour s'approcher de la Place autant qu'ils pourroient, sans s'exposer, jusqu'à ce qu'il vît les Soldats revenir de l'attaque, & alors de galopper parmi eux pour apporter les Officiers ou Soldats qui viendroient à tomber. Le Duc les suivit pour voir executer ses ordres, & trouva que comme ses Soldats se retiroient de l'attaque, le Lieutenant & ses Cavaliers se tenoient tranquillement derriere une haye à la portée du mousquet de la Place ; le Duc galoppa au Lieutenant pour lui réitérer l'ordre qu'il lui avoit donné ; il obéït, & pour réparer sa faute, marcha jusqu'au bord du fossé : & quoique les assiégés fissent grand feu, il n'y eut d'Officiers que le Capitaine Keith, & peu de Soldats blessés dont il n'en mourut aucun, ce qui fut aussi heureux qu'extraordinaire. On perdit quelques Mineurs aux autres attaques ; & après qu'on se fut retiré par tout avec fort peu de perte, on fit marcher les bagages vers Gravelines, & toute l'armée suivit. Cette marche fut extrémement pénible. En arrivant sur le bord du plat pays, on fut obligé de faire alte jusqu'à ce que le canon & le bagage fussent sur la seule digue ou chaussée qui conduit de Polincove à Gravelines, que les grandes pluyes avoient rendu presque impraticable. La pluye qui continuoit sans cesse, la tempête, l'obscurité de la nuit, le chemin

Digitized by Google

gras & bourbeux, & les fréquentes altes qu'il fallut faire, déſolerent les troupes & les mirent dans un ſi grand deſordre, qu'il ne fut pas poſſible aux Officiers d'empêcher les Soldats de ſe débander & de chercher du couvert où ils pouvoient. Il ne ſe trouva pas le matin dix hommes enſemble de chaque Régiment; tout ce qu'on put faire fut de les raſſembler le lendemain. Le trente l'armée campa à Brouxerxe; celle de France eut ſa part du mauvais tems la nuit qu'ils marcherent dans la Plaine de S. Omer pour venir à Ardres, lorſque celle d'Eſpagne en leva le ſiége. Le trente-un on paſſa la Colme, & on mit les troupes en quartier à Dringam & dans les villages circonvoiſins, pour les remettre un peu de tant de fatigues. Le pays étoit ſi coupé qu'il eût été très-difficile d'y camper en bataille, mais l'ennemi étoit ſi éloigné qu'il n'y avoit point de riſque. Le deux de Septembre on marcha vers Mont-Caſſel; & les troupes ayant été cantonnées dans les villages aux environs on y reſta juſqu'au ſept, qu'ayant appris que M de Turenne étoit vers la Motte-aux-Bois, on fit marcher l'armée à Wormhout, où on eut avis le douze que les François avoient pris la Motte-aux-Bois, & qu'ils s'approchoient une ſeconde fois de l'armée. Elle repaſſa la Colme le jour ſuivant dans la réſolution de défendre le paſſage de cette riviere le long de laquelle on campa. Les Eſpagnols étoient poſtés depuis le Fort de Link juſques vers Spicker: le poſte du Duc d'Yorck s'étendoit enſuite depuis l'endroit où leur quartier ſe terminoit juſqu'à Bergue S. Vinox, & le Prince de Condé enſuite juſqu'à Bergue même. On rompit tous les ponts, & on fit des travaux derriere les gués, juſqu'au dix-ſept qu'on apprit que M. de Turenne avançoit pour les prendre en flanc, ayant paſſé la Colme au-deſſus de Linck. On détacha auſſi-tôt la plûpart des Régimens d'Eſpagnols natifs avec quelque Cavalerie pour ſe jetter dans Gravelines. Les trois Régimens Italiens de Dom Tito del Prato qui les commandoit furent envoyés au Fort de Mardick, & le reſte de l'armée ſe retira derriere le canal qui va de Bergue à Dunkerque. Le Prince de Condé ayant ſon quartier à Bergue, Dom Juan à Dunkerque, & le Duc d'Yorck à Oudekerke, on planta le canon tout le long du canal, où l'on trouva des batteries toutes prêtes. AN. 1657.

Un jour ou deux aprés que les Eſpagnols eurent quitté la Colme, les François arriverent devant Mardick & l'aſſiégerent. Ce fut en partie en exécution du traité fait avec Cromwel, par lequel ils s'engageoient de le mettre en poſſeſſion de quelque Place maritime de la Flandre, & Mardick étoit la ſeule qu'ils pouvoient attaquer dans une ſaiſon ſi avancée, vû

Digitized by Google

AN. 1657. le ſoin qu'on avoit pris de munir Gravelines & Dunkerque de toutes les choſes néceſſaires pour une longue & vigoureuſe défenſe.

Les François en arrivant devant Mardix travaillerent immédiatement à leurs lignes du côté de Dunkerque & à leurs approches du côté du Fort. Les fourages ayant été conſommés aux environs, ils furent obligés le lendemain matin d'en aller chercher dans trois grandes Fermes qui n'étoient qu'à demie-portée du canon des retranchemens des Eſpagnols, & qui avoient été préſervées par le crédit que trouverent auprès de quelques Officiers de l'armée les proprietaires de ces Maiſons : il y avoit même une garde extraordinaire pour empêcher qu'on y touchât. Celui qui la commandoit ne put pas ne point juger, quand il vit les François en approcher, avec de la Cavalerie & de l'Infanterie, à quelle intention ils y venoient : mais ſuivant la coûtume des Eſpagnols, il ſe retira ſans oſer mettre le feu dans les Fermes, parce qu'il n'en avoit point d'ordre. Le canon des lignes ayant tiré quand l'avant-garde des ennemis approcha, le Duc d'York, dont le quartier n'étoit éloigné que d'un demi-mille de là, y accourut, trouva qu'ils travailloient déja à ſe couvrir, & à ſe retrancher pour ſe défendre ſi on venoit les attaquer : & rencontrant le Prince de Ligne qui faiſoit ce jour-là la fonction de Meſtre de Camp général, il lui demanda ce qu'il avoit deſſein de faire, & s'il vouloit laiſſer fourager les ennemis tranquillement devant ſes yeux ? Il répondit à ſon ordinaire, que ſans les ordres du Marquis de Caracêne ou de Dom Juan, il n'oſoit rien entreprendre : & ſur ce que le Duc lui répliqua qu'avant qu'ils puſſent arriver, les François ſeroient retranchés & qu'on ne pourroit plus les déloger ni brûler le fourage ; il répondit que cela étoit vrai, mais qu'il n'entreprendroit rien ſans des ordres poſitifs. Le Duc lui dit qu'il alloit donc lui-même attaquer les ennemis avec ſes propres troupes, le priant ſeulement de faire border ſa ligne par ſon Infanterie : mais il répondit encore que le pont étant dans le quartier des Eſpagnols, il ne pouvoit pas lui permettre d'y paſſer, parceque s'il y avoit quelque choſe à faire, c'étoit aux Eſpagnols à l'éxécuter ; ainſi toutes les propoſitions ne ſervirent de rien. Pendant qu'on attendoit les ordres de Dunkerque, les François fouragerent ſans autre inquiétude que celle du canon qui tira toûjours ſur eux, dont le bruit fit venir de Bergue le Prince de Condé. Le Duc d'Yorck l'informa auſſi-tôt de ce qui s'étoit paſſé entre lui & le Prince de Ligne, il n'en fut point du tout ſurpris, & aſſura le Duc que quand il auroit ſervi auſſi long-tems que lui avec les Eſpagnols, il s'accoûtumeroit à leur voir commettre beaucoup de fautes

Digitized by Google

considérables sans s'en étonner. Les ennemis après avoir fourage tant qu'il leur plut, se retirerent, & laisserent derriere eux environ cent chevaux que le canon leur avoit tué. On ne sçait point combien d'hommes ils perdirent; mais on ne trouva aucun corps mort, soit qu'ils les eussent emportés, soit qu'ils les eussent enterrés sur la place dans quelque endroit qu'on ne put découvrir. AN. 1657.

Deux ou trois jours après, le Fort de Mardick se rendit & fut en conséquence du traitté fait avec Cromwel, mis le lendemain entre les mains de Reynold; & peu de tems après les François ayant réparé les bréches & comblé les travaux, se retirerent en quartier de rafraichissemens & de fourages dans leur pays. L'armée d'Espagne continua de camper où elle étoit, & on publia qu'on reprendroit Mardick. La maladie causée par le mauvais air fut si générale, qu'à la réserve des Espagnols naturels, peu d'Officiers & de Soldats furent exemts de fiévre, & plus de la moitié se trouverent dans un même tems incapables de rendre aucun service. Les troupes que commandoit le Duc d'Yorck en furent les plus maltraittées; il fut presque le seul des Officiers ou Volontaires de qualité & de toute sa maison qui n'en fut point attaqué. Le Duc de Glocester quitta l'armée malade; & le Prince de Condé le fut à un point que les Médecins craignirent pour sa vie. Peu de tems après, le Roi d'Angleterre vint à Dunkerque solliciter Dom Juan au sujet de quelques affaires particulieres, & pour le faire souvenir de quelques promesses qu'il avoit faites à Sa Majesté par rapport à l'Angleterre.

Les Anglois qui étoient dans Mardick travaillerent à réparer les anciennes fortifications autour du Fort, ce qui leur étoit d'autant plus facile, que les fosses n'avoient point été comblés, & que l'on n'avoit applani qu'une petite partie du parapet. Dom Juan en ayant été averti, résolut d'y marcher un soir avec toute l'armée, pour raser en un jour les ouvrages qu'ils avoient élevé en un mois. C'étoit plus par ostentation & pour faire croire au peuple qu'il avoit dessein de reprendre ce Fort, que dans l'espérance que cela eût aucune suite. Le jour ayant été arrêté pour cette expédition, il sortit de Dunkerque le soir à la tête de l'armée, accompagné du Roi d'Angleterre: l'obscurité étoit si grande qu'il fallut marcher aux flambeaux. Les ennemis qui les apperçurent, crurent qu'on alloit les escalader ou au moins les assiéger, & se préparerent à se défendre, allumant des fallots autour du Fort. Quand on arriva un peu plus près que la portée du canon, l'armée éteignit les siens. Sa Majesté, Dom Juan & le Marquis de Caracêne arrêterent avec la Cavalerie, pendant que l'Infanterie avançoit: les Espagnols étant com-

Digitized by Google

An. 1657. mandés par : . . . Maréchal de bataille, marcherent à l'endroit des dehors qui regardent Dunkerque, le Comte de Marsin avec l'Infanterie du Prince de Condé, du côté qui regarde Graveline, & le Duc d'Yorc' à la tête de la sienne se posta au milieu des deux. Quand on approcha du Fort, les ennemis firent un feu continuel de canon & de mousqueterie, & les petites Frégates qui étoient dans le fossé ne cesserent pas aussi de tirer. L'Infanterie en souffrit peu, parce qu'elle se mit d'abord à l'abri des anciens dehors; mais les balles qui passoient par dessus elle, tomberent dans la Cavalerie, & y tuerent du monde & des chevaux. Sa Majesté s'étant avancée pour voir ce que faisoit l'Infanterie, le Marquis d'Ormond qui l'accompagnoit eut son cheval tué sous lui d'un coup de canon. Chaque Corps en arrivant à son poste fit passer ses travailleurs avec des Soldats détachés pour les soûtenir : mais le fossé étant trop profond du côté du Duc d'Yorck, il fut obligé de leur faire prendre le tour par l'attaque des Espagnols : cependant il le fit combler avec des fascines, & fit faire un passage pour pouvoir les soûtenir, si les ennemis sortoient sur eux. Dans le moment que les travailleurs commencerent à applanir les ouvrages, les Soldats détachés firent un feu continuel contre les ennemis, ce qu'ils continuerent jusques vers la pointe du jour que les dehors étant rasez, on se retira en bon ordre, & on arriva à Dunkerque lorsqu'il commença à faire grand jour. Les ennemis furent assurément plus surpris de la retraite que de l'approche; & ils s'attendoient si peu qu'on les quittât, que les Espagnols étoient déja partis, que la garnison tiroit encore : il n'y eut pas plus de vingt Cavaliers, un Capitaine du Régiment de Glocester & trois ou quatre Soldats de tués; il y en eut huit ou dix de blessés. Les Anglois dans le Fort, comme on l'a sçu depuis, n'eurent qu'un homme de tué; & ils crurent si fort qu'on les alloit assiéger, qu'ils dépêcherent un courrier à M. de Turenne pour l'en avertir : il assembla ses troupes qui étoient en quartiers de fourage, & se mit en marche pour les venir secourir; mais sur l'avis qu'il eut que les Espagnols s'étoient retirés, il retourna dans ses quartiers.

Quelques jours après on fit une tentative pour enlever les Frégates Angloises qui étoient dans la fosse : on avoit eu dessein d'abord de les brûler; mais la chose s'étant trouvée trop difficile, on résolut d'essayer de surprendre les deux plus grosses, *la Rose* & *le Véritable Amour*, de six ou de huit piéces de canon chacune. On arma pour cet effet douze Chalouppes qui sortirent dans un tems fort calme. Dom Juan fit avertir le Roi & le Duc d'Yorck,

d'Yorck, & ils furent le long de la mer, accompagnés de toutes les perſonnes de qualité & des principaux Officiers, pour voir quel ſeroit le ſuccès de cette entrepriſe : il faiſoit une eſpece de broüillard. Etant arrivés vis-à-vis des Frégates, on entendit crier en Anglois : *De quel Bord eſt la Chalouppe ?* Le Matelot voyant qu'on ne lui répondit point, & qu'une autre Chalouppe alloit aborder la Frégatte, donna l'allarme, & tira un coup de canon, qui caſſa la jambe d'un des rameurs : cet accident & quelques coups de mouſquet qui furent tirés en même tems, donna l'épouvante aux Chalouppes, qui ſe retirerent honteuſement ſans vouloir rien entreprendre davantage. AN. 1657.

Le Roi d'Angleterre ayant achevé ce qu'il avoit à faire avec Dom Juan & le Marquis de Caracêne, alla à Bruges, & enſuite à Gand & à Bruxelles. Le Duc d'Yorck reſta à Dunkerque pour y commander l'armée. On avoit toûjours entretenu les peuples dans l'eſpérance qu'on reprendroit Mardick, pour obtenir plus facilement un ſubſide conſidérable de la Province de Flandre ; & pour rendre la choſe plus vrai ſemblable, on fit de grands magaſins de faſcines, de gabions & de toutes les choſes néceſſaires pour un ſiége. Néanmoins il y eut ordre d'envoyer les troupes le premier jour de l'an dans les quartiers d'hyver, & le Duc qui étoit reſté à Dunkerque tout ce tems-là, retourna à Bruxelles peu de jours après que Dom Juan & le Marquis de Caracêne y furent arrivés.

Au commencement du Printems, on ne ſongea plus à Bruxelles, qu'aux préparatifs pour la Campagne, & comme la ſaiſon avançoit, les Eſpagnols s'appliquerent à munir les Places les plus expoſées. On étoit informé de toutes parts que les François entreprendroient cette année un ſiége conſidérable : les Eſpagnols eurent beaucoup d'inquiétude ; car n'ayant pas ſuffiſamment d'Infanterie pour garnir toutes leurs Places, il falloit en laiſſer quelques-unes avec de foibles garniſons. Le Roi les ſollicita inſtamment de renforcer celles de Dunkerque, leur faiſant entendre qu'on lui mandoit d'Angleterre que la premiere entrepriſe ſeroit le ſiége de cette Place ; que Cromwel en ſollicitoit fortement les François ; que tout ſe préparoit pour cet effet en France & en Angleterre ; & que des lettres qu'il avoit fait intercepter lui confirmoient ces avis. Sa Majeſté ne ſe contenta point de leur donner une fois ces avertiſſemens ; elle les réïtéroit chaque ſemaine ſur la continuation des avis qu'elle recevoit d'Angleterre : mais les Eſpagnols n'y ajoûterent point de foi, croyant qu'ils étoient faux, & qu'ils étoient donnés dans le deſſein de leur faire dégarnir Cambray, ou quelques autres Places du AN. 1658.

AN. 1658. dedans du pays. Ils étoient encore ſi allarmés de l'entrepriſe ſur Cambray de l'année derniere, que toutes les raiſons du Roi ne purent point prévaloir ſur leurs craintes, tant leur prévention étoit grande que le Cardinal avoit toûjours les mêmes vûës ſur cette Place, & que rien n'étoit capable de lui faire changer ce deſſein, quelqu'engagement qu'il pût avoir avec Cromwel, à moins que la Place ne fût ſi bien munie qu'il jugeât le ſuccès impoſſible.

Cette opinion & pluſieurs raiſonnemens plus ſpécieux que convainquans, leur firent croire que Dunkerque ne couroit point de riſque cette année. Ils négligerent d'y mettre une bonne garniſon & les munitions néceſſaires; & répandant en même tems la plûpart de leur Infanterie dans Aire & Saint Omer, ſur les frontieres du Haynaut; & renforçant la garniſon de Cambray d'un corps conſidérable de Cavalerie & d'Infanterie, ils négligerent tellement Dunkerque, qu'ils laiſſerent même imparfaits deux Forts à quatre baſtions chacun, qu'ils avoient commencé ſur le Canal entre Bergue & cette ville-là, qui en auroient rendu le ſiége beaucoup plus difficile, puiſque les ennemis euſſent été obligés de prendre l'un de ces deux Forts avant de pouvoir aſſiéger la Place dans les formes.

On ne peut s'empêcher de faire cette remarque, que de toutes les fortifications de cette nature, ou retranchemens que les Eſpagnols ont fait pour la défenſe des rivieres, on ne leur en a jamais vû tirer aucune utilité; ſoit à cauſe qu'ils ne les achevoient point à tems; ſoit parce qu'ils n'avoient point aſſez d'hommes pour les défendre, ou que les François, par des marches imprévûës, venoient les attaquer en flanc, comme il a été rapporté en l'année mil ſix cens cinquante-cinq. Il eſt véritablement fort difficile d'en faire aucuns dans ce pays-là dont on puiſſe tirer avantage: car l'armée qui eſt ſupérieure & maîtreſſe de la campagne, trouvera toûjours, avec un peu de patience, les moyens de forcer les paſſages, ou d'entrer par quelqu'autre endroit dans le pays ennemi; d'où il faut conclure qu'un Général ne doit point mettre toute ſa confiance ſur de pareilles précautions, quoiqu'il y ait des occaſions où elles peuvent être néceſſaires.

Les François, ſuivant leur coûtume, entrerent cette année les premiers en campagne, & en marchant à Dunkerque, ils firent priſonniers de guerre le Régiment du Duc de Glocester dans Caſſel, où il avoit été imprudemment envoyé, la Place n'étant d'aucune défenſe, par M. de Baſſecour, Maréchal de Bataille, qui commandoit toutes les troupes dans les environs. Il fit marcher en même tems le Régiment d'Infanterie du Duc d'Yorck, fort-

d'environ cinq cens hommes, avec quelques autres Régimens foibles, & de la Cavalerie qui étoient en quartier à Hondſcotte, pour ſe jetter dans S. Omer, qu'il croyoit que les ennemis vouloient aſſiéger : mais quand par leur marche il découvrit qu'ils en vouloient à Dunkerque, il voulut, mais trop tard, y jetter du ſecours ; tout ce qu'il put faire, fut d'y entrer lui-même avec un peu de Cavalerie. AN. 1658.

Le Marquis de Léede, Gouverneur de la Place, s'y jetta preſque en même tems avec beaucoup de peine : il avoit été à Bruxelles y ſolliciter des ſecours d'hommes & de munitions, & il y étoit encore quand on reçut les premieres nouvelles que les François marchoient à Dunkerque. On ordonna alors aux troupes qui étoient à Nieuport, Furnes & Dixmuyde, pour leſquelles Places ils avoient eu de la crainte ſans ſujet, de marcher à Dunkerque, à la réſerve du Régiment d'Infanterie du Roi d'Angleterre, d'environ quatre cens hommes, qui étoit à Dixmuyde : mais ils ne purent point y entrer ; la Ville étoit déja bloquée, le Marquis de Léede s'y trouva aſſiégé : la force conſiſtoit dans de grands dehors qui n'étoient que de terre & qu'il étoit aiſé d'approcher : la garniſon n'avoit aucune proportion avec le vaſte terrain qu'il falloit défendre : elle n'étoit que de mille hommes d'Infanterie & huit cens chevaux ; il n'y avoit que fort peu de poudre & d'autres proviſions. La nouvelle certaine de ce ſiége ayant été apportée à Bruxelles ſur la fin de May, n'étonna pas peu les Eſpagnols, principalement quand ils ſçurent qu'il n'y avoit aucune eſperance d'y pouvoir jetter du ſecours par mer, parce que la flotte Angloiſe commandée par le Général Montaigu, fermoit l'entrée du Port. Le ſeul moyen qui reſtoit pour ſauver cette Ville, étoit d'aſſembler l'armée ; on réſolut pour cet effet dans un Conſeil de guerre où aſſiſterent tous les Officiers généraux, que le rendez-vous général ſeroit à Ypres ; les ordres furent envoyés à toutes les troupes d'y marcher en diligence ; & le ſept de Juin l'armée & les Généraux s'y trouverent. On vint camper le neuf à Nieuport, le lendemain entre Odexerque & Furnes, où le Maréchal d'Hocquincourt arriva : il étoit nouvellement venu de France par Hêdin. Cette Ville après la mort du Gouverneur s'étoit révoltée à la perſuaſion du Lieutenant de Roi & de ſon beau-frere : ils avoient appellé les Eſpagnols à leur ſecours, avec leſquels ils convinrent de leur livrer la Place, moyennant une certaine ſomme, qui leur fut payée, & les Eſpagnols en prirent poſſeſſion. Le Maréchal d'Hocquincourt avoit de longuemain une correſpondance ſecrette avec le Lieutenant de Roi par rapport au deſſein qu'il avoit de ſe révolter, & d'attirer dans ſon parti la plûpart de



Digitized by Google

An. 1658. la Nobleſſe & des peuples du Vexin & de la baſſe Normandie: mais ces menées furent découvertes avant qu'il pût en venir à l'éxécution ; tel eſt ordinairement le ſort de ſemblables entrepriſes : il ſe trouva forcé de chercher ſon ſalut dans la fuite, & il y trouva la mort. On a crû que ſi cette Campagne n'avoit été ſi déſavantageuſe pour les Eſpagnols, il y auroit eu un ſoulevement en ces quartiers là.

Pour revenir aux mouvemens de l'armée d'Eſpagne, il fut réſolu le onze dans un Conſeil de guerre, auquel aſſiſterent Dom Juan, le Prince de Condé, le Marquis de Caracêne, le Maréchal d'Hocquincourt, le Prince de Ligne, ( Dom Eſtevan de Gamare & le Duc d'Yorck ne s'y étant point trouvés par accident ) que le treize on marcheroit dans les Dunes avec toute l'armée auſſi près des lignes des ennemis qu'il ſe pourroit ; qu'on y camperoit pour être en état de les attaquer quand on le jugeroit à propos ; que le douze tous les Officiers généraux marcheroient avec deux mille ſoldats commandés pour reconnoître le terrain & marquer le campement.

Mais avant d'entrer plus loin dans ce détail, il faut rapporter ce qui ſe paſſa dans le Conſeil de guerre, parceque la plûpart de ceux qui y aſſiſterent ont voulu ſe diſculper & s'excuſer d'avoir donné l'avis qui fut ſuivi, ou d'avoir conſenti à la réſolution qu'on y prit. Le Duc d'Yorck ſçait ce qui fuit d'une perſonne qui étoit de ce Conſeil, & qui auſſi-bien que les autres, a ſouhaité de déſabuſer le monde de l'opinion qu'on auroit pû avoir qu'il y eût conſenti. Quand tous les Officiers généraux furent aſſis, Dom Juan leur expoſa le ſujet pourquoi il les avoit aſſemblés, qui étoit pour les conſulter ſur les moyens de ſecourir Dunkerque. Il leur repreſenta l'état de la Place, & la néceſſité d'en faire promptement lever le ſiége ; & s'étant étendu ſur ces deux chefs, il propoſa de faire marcher l'armée à Zudcote, & de camper dans les Dunes le plus près des lignes des ennemis qu'il ſeroit poſſible, pour pouvoir trouver l'occaſion de les attaquer à propos. Cette propoſition fut ſuivie d'un long ſilence ; & perſonne ne ſe levant pour s'y oppoſer, Dom Juan dit : » Puiſque je vois que vous approuvez ce » que je viens de propoſer, éxaminons préſentement la maniére & le tems » d'y marcher. « Enſuite il fut réſolu d'aller le lendemain reconnoître les lignes des ennemis & le terrain pour camper.

Les Généraux furent envoyez le douze comme il avoit été réſolu avec quatre mille chevaux & l'Infanterie détachée pour reconnoître les lignes des aſſiégeans, & choiſir le terrain pour le campement de l'armée. On fit

Digitized by Google

alte à Zudcote pour marquer le camp : Enſuite le Duc d'Yorck, le Marquis de Caracêne & Dom Eſtevan de Gamare traverſerent les Dunes avec quelque Cavalerie juſqu'au bord de la mer, pendant que M. de Boutteville étoit allé avec les Cravates le long du grand chemin entre les Dunes & les prairies, s'avançant ſi près vers la garde de Cavalerie des ennemis qu'il eſcarmoucha avec eux, & les obligea de reculer, ce qui donna lieu de reconnoître leurs lignes. AN. 1658.

Comme il revenoit pour faire ſon rapport aux Généraux, il rencontra le Maréchal d'Hocquincourt, qui le pria inſtamment de retourner encore une fois, & qu'il vouloit charger la garde de Cavalerie des ennemis. M. de Boutteville eut beau lui dire qu'il avoit obſervé tout ce qu'on pouvoit ſouhaitter; qu'il amenoit même quelques priſonniers qu'il avoit enlevés dans les Dunes : Toutes ſes raiſons ne gagnerent rien ſur ſon opiniatreté & il inſiſta ſi fortement, que Boutteville ne put point le refuſer. Cet entêtement ne l'expoſa pas ſeulement au peril, mais attira encore tous les Officiers Généraux à une fort grande diſtance de leurs troupes ; car le Prince de Condé ſe voyant aller aux lignes, le ſuivit ; Dom Juan apprenant qu'il y marchoit, en fit de même, & le Duc d'Yorck quoiqu'il eut obſervé avec le Marquis tout ce qui ſe pouvoit, ſur ce qu'on lui dit que ces Meſſieurs alloient vers les lignes, galloppa pour les rejoindre, & arriva dans le moment que M. d'Hocquincourt pouſſoit la garde avancée des ennemis, & la faiſoit reculer. Ce fut dans cette action que Henry Jermin du côté des Eſpagnols, & le Marquis de Blanqueſort neveu de M. de Turenne à préſent Comte de Feversham du côté des François, furent tous deux bleſſés à la cuiſſe. Le Maréchal d'Hocquincourt s'étoit avancé juſqu'à la portée du mouſquet d'une redoute, quand les ennemis parurent ſur une hauteur un peu en deçà de leurs lignes ; & dans le moment que le Duc d'York approchoit de lui, ce Maréchal reçût un coup de mouſquet dans le ventre, tiré de la redoute, & mourut ſur le champ. On ſe retira, les ennemis avancerent, & le Prince de Condé n'étant pas ſûr qu'on pût emporter le corps, s'empreſſa d'oter les papiers qui étoient dans ſes poches. Un Gentilhomme du Maréchal, pria le Duc de faire volteface pour lui donner les moyens d'enlever le corps de ſon maître : Ce Prince fit tête aux ennemis, le corps fut emporté avec beaucoup de peine, ce qu'ils auroient pû empêcher en pouſſant un peu vigoureuſement ; mais tous les Officiers Généraux auroient encore couru grand riſque d'être faits priſonniers. Ils n'avoient avec eux que les Cravates qui n'étoient point capables de ſoutenir une charge vigoureuſe, & ils étoient

An. 1658. éloignés du gros de leurs troupes de plus d'un mille. Le Marquis de Caracêne vint avec trois compagnies de gardes pour les secourir : mais le danger étoit passé : il blâma la témerité avec laquelle on s'étoit exposé. On retourna à l'armée, mais si étonnés du malheur arrivé au Maréchal d'Hocquincourt, que sans songer à reconnoître davantage les lignes des ennemis, & sans même parler de quelle maniere on prétendoit les attaquer, on se retira par Furnes.

Le lendemain l'armée marcha au lieu destiné pour le campement. Elle avoit sa droite vers la mer, la gauche le long du Canal de Furnes ; l'Infanterie formoit une ligne au devant de la Cavalerie qui s'étendoit depuis les Dunes les plus proches de la mer jusqu'aux fossez qui sont le long du Canal. La Cavalerie étoit sur deux lignes derriere l'Infanterie, & on avoit laissé le bagage à Furnes. L'artillerie n'étoit pas encore arrivée, ni tous les outils pour remuer la terre, à peine y avoit-il de la poudre suffisamment pour l'Infanterie ; ainsi dépourvuë de tout ce qui étoit le plus nécessaire pour un combat, on campa à une moindre distance des lignes des ennemis que deux fois la portée du canon.

L'avant garde de l'armée arriva au Camp sur les onze heures du matin. On a sçû depuis qu'il étoit nuit avant que M. de Turenne put croire que les Espagnols eussent même le dessein d'y venir camper ; mais enfin on lui amena un prisonnier qui lui confirma qu'ils y étoient, sur quoi sans balancer un moment, & sans consulter personne, il résolut de marcher le lendemain au matin pour les combattre. Il envoya ordre à ses troupes de se tenir prêtes, & aux Anglois qui étoient vers Mardick de le venir joindre. Ils marcherent toute la nuit ayant un grand circuit à faire, & arriverent à la pointe du jour au lieu qui leur avoit été marqué.

Pendant que les François se préparoient tout de bon à donner bataille, les Espagnols étoient aussi tranquiles dans leur camp que s'ils avoient été fort éloignés de l'ennemi. On ne deffendit point le soir d'aller au fourage, comme c'est la coutume jusqu'à ce qu'on sçache l'intention du Général ; & les Officiers Généraux se doutoient si peu du dessein des ennemis, ou affectoient si fort de ne les point craindre, que le Duc d'Yorck soupant ce soir là avec le Marquis de Caracêne, & témoignant qu'il n'approuvoit point la maniere du campement sans lignes & sans la moindre chose qui les couvrit, & qu'il croyoit que si les François ne les attaquoient point cette même nuit, ils livreroient infailliblement bataille le lendemain matin ; le Marquis & Dom Estevan de Gamare répondirent *que c'étoit ce qu'ils demandoient* ; & le Duc leur

répliqua *qu'il connoissoit si bien M. de Turenne, qu'il promettoit qu'ils auroient satisfaction.* En effet le lendemain matin sur les cinq heures, la garde avancée vint avertir qu'ils avoient vû de la Cavalerie sortir des lignes des ennemis, & qu'ils croyoient qu'ils venoient attaquer l'armée. On la fit mettre aussi-tôt sous les armes, & les Généraux allerent les reconnoître. Le Duc d'Yorck arriva le premier à la garde avancée, & ayant pouſſé juſqu'aux vedettes, il vit clairement & diſtinctement, que l'armée ennemie ſortoit des lignes; leur Cavalerie avec quatre petites pieces de campagne avançoit le long du grand chemin entre les Dunes & les prairies; l'Infanterie Françoiſe ſortoit ſur la gauche, ayant applani quelques endroits de leur ligne autant qu'il falloit pour faire ſortir un bataillon de front; & plus ſur leur gauche proche de la mer avançoit les Anglois, que ce Prince reconnut par leurs habits rouges. Il retourna ſur ſes pas pour informer les Généraux de toutes ces circonſtances, & rencontra avant d'arriver au camp, Dom Juan qui lui demanda quel pouvoit être le deſſein des François, le Duc lui repondit qu'ils ſe préparoient à donner combat. Dom Juan témoigna de n'en rien croire, & dit qu'ils vouloient ſeulement enlever la garde avancée. Le Duc l'aſſura que ce n'étoit point la coutume des François de marcher avec un ſi grand corps d'Infanterie compoſé des Gardes Françoiſes & Suiſſes, des Régimens de Picardie & de Turenne qu'il connoiſſoit par leurs drapeaux auſſi-bien que les Anglois par leurs habits rouges & avec un ſi gros Corps de Cavalerie & de l'artillerie à la tête, pour forcer ſimplement une grande garde. Le Prince de Condé arrivant dans le même inſtant, rapporta à Dom Juan les mêmes circonſtances que le Duc d'Yorck, & voyant le Duc de Glocester, il lui demanda s'il s'étoit jamais trouvé à une bataille, il repondit que non, & le Prince lui dit: *dans une demie heure vous verrez comment nous en perdrons une.* On ne pouvoit plus douter du deſſein des ennemis: Tous les Officiers Généraux ſe rendirent chacun à leur poſte pour les combattre où on étoit avec l'avantage du terrain qu'on eût perdu en avançant plus loin vers eux. AN. 1658.

L'Infanterie au nombre d'environ ſix mille hommes diviſée en quinze bataillons, étoit toute ſur une ligne, à la réſerve de deux Régimens. Elle s'étendoit depuis une haute Dune proche de la mer tout au travers des autres Dunes juſqu'aux prairies qui ſont contre le Canal de Furnes. Les Eſpagnols naturels avoient la droite de tout: le Régiment de Dom Gaſpard Boniface étoit poſté ſur la plus haute Dune proche de la mer; celui de Dom Franciſco de Meneſes qui étoit derriere faiſoit face à la mer, pour empêcher que les ennemis n'attaquaſſent en flanc: ſur la gauche de Boniface étoit le Régiment

Digitized by Google

AN. 1658. de Dom Diego de Gomez que commandoit alors Dom Antonio de Corduë ; ſur ſa gauche ſuivoient les Régimens de Seralvo ; ceux du Roi d'Angleterre & du Lord Briſtol qui ne compoſoient qu'un bataillon ; enſuite celui du Duc d'Yorck commandé par Muſxery. Il y avoit derriere ces deux bataillons les Régimens de Richard Grace, & du Lord Willoughby qui ne faiſoient qu'un bataillon qui ſervoit de reſerve : ſur la gauche du Régiment d'Yorck étoient trois Régimens Walons, un bataillon Allemand compoſé de quatre Régimens, & enſuite ſur la derniere Dune tirant vers le Canal de Furne ſuivoient le Régiment de Guilau Allemand, le premier de l'Infanterie du Prince de Condé ; & les autres qui compoſoient trois bataillons étoient rangés entre les Dunes & le Canal, dans les prairies du côté du grand chemin. Toute l'Infanterie qui étoit poſtée ſur les Dunes avoit un grand avantage, en ce que les ennemis ne pouvoient venir à eux qu'en montant ces hauteurs de ſable avec beaucoup de fatigue : de huit mille hommes de Cavalerie qu'il devoit y avoir, il y en avoit plus de la moitié au ſourage qui ne retourna qu'après la deffaite. La Cavalerie Eſpagnole étoit ſur deux lignes derriere l'Infanterie entre les Dunes ; celle du Prince de Condé étoit derriere ſon Infanterie entre les Dunes & les prairies : comme il y avoit pluſieurs endroits où on ne pouvoit mettre que trois ou quatre eſcadrons de front, on ne peut dire préciſement ſur combien de lignes elle étoit rangée, & ce fut dans cette ſituation qu'on attendit les ennemis.

Leur Infanterie étoit ſur deux lignes de ſept bataillons chacune ; la prémiere commandée par M. de Gadagne Lieutenant Général, étoit compoſée d'un bataillon des Gardes Francoiſes qui avoit la droite, & marchoit le long des Dunes du côté du grand chemin ; enſuite un bataillon des Gardes Suiſſes qui marchoit ſur les Dunes : le Régiment de Picardie & celui de Turenne qui étoit le dernier des troupes Françoiſes de cette ligne, qui étoit terminée par trois Régimens Anglois, dont le dernier s'étendoit juſqu'aux Dunes les plus proches de la mer, & devant chaque bataillon de cette prémiere ligne marchoient les enfans perdus.

Il y avoit cinq ou ſix Eſcadrons entre les deux lignes de cette Infanterie ; & leur aile droite compoſée d'autant d'eſcadrons que le terrain en pouvoit contenir, marchoit le long du grand chemin où les Dunes finiſſoient, commandée par le Marquis de Crequy Lieutenant Général, & en beaucoup d'endroits, il n'y avoit que trois ou quatre eſcadrons de front : quatre pieces de canon, comme il a déja été dit, étoient à la tête de la Cavalerie de ſa droite. L'aile gauche de leur Cavalerie commandée par M. de Caſtelnau, marchoit

marchoit le long de la mer avec deux piéces de campagne ; & pluſieurs Frégates légeres de la flotte Angloiſe s'approchant de la côte autant que la marée le pouvoit permettre, tiroient ſans ceſſe le canon ſur les troupes Eſpagnoles qu'ils pouvoient découvrir dans les Dunes. AN. 1658.

Les Anglois que commandoit Morgan, Maréchal de Camp, attaquerent les premiers ; le Général Lockart étant avec M. de Caſtelnau, à la tête de l'aile gauche. Un peu avant qu'ils chargerent, Dom Juan envoya prier le Duc d'Yorck d'aller à la droite, & de prendre un ſoin particulier de l'endroit où il voyoit avancer les Anglois : il y marcha, & ne prit des troupes du milieu de la ligne où il étoit, que ſa Compagnie de Gardes, & cent hommes détachés du Régiment qui ſe trouvoit le plus près, avec deux Capitaines & des ſubalternes pour en renforcer les Eſpagnols naturels. Il les poſta auprès de Boniface, où il jugeoit que ſeroit le principal effort, & qu'il étoit le plus de conſéquence de ſoûtenir, parceque c'étoit la plus haute Dune, & qu'elle avançoit un peu plus que les autres voiſines, outre qu'elle les commandoit. Ce fut tout ce que ce Prince put faire avant que les Anglois attaquaſſent : ils avancerent avec beaucoup de fierté & de courage ; mais avec tant de chaleur, qu'ayant devancé les François, ils auroient payé cherement cette bravoure téméraire, ſi on avoit profité de leur imprudence : mais ceux qui pouvoient tirer avantage de cette faute, ſoit qu'ils ne la remarquaſſent point, ſoit qu'ils euſſent quelque raiſon qu'on ne ſçait pas, n'envoyerent point de Cavalerie pour les prendre en flanc, & laiſſerent échapper cette occaſion. Ce fut le Regiment de Lockart qui chargea les Eſpagnols de Boniface. Fenwick qui en étoit Lieutenant Colonel, étant arrivé au pied de la Dune, la trouvant fort eſcarpée, fit alte pour donner lieu à ſes troupes, en prenant haleine, de monter enſuite avec plus de vigueur. Pendant qu'ils ſe préparoient ainſi, leurs Enfans perdus s'ouvrant ſur la droite & ſur la gauche, pour donner lieu au gros de monter ſur la hauteur, firent un feu continuel ſur Boniface ; & auſſi-tôt que le Régiment s'ébranla pour attaquer, ils commencerent par un grand cri. Le Lieutenant Colonel tomba d'abord d'un coup de mouſquet qu'il reçut au travers du corps, ce qui n'empêcha point le Major, nommé Hinton, de conduire le bataillon, qui n'arrêta point juſqu'à ce qu'il fût à la longueur de la pique ; & malgré la réſiſtance vigoureuſe des Eſpagnols, qui avoient l'avantage de la hauteur, & qui étoient frais, au lieu que les Anglois étoient fatigués & preſque hors d'haleine d'avoir grimpé les ſables, Boniface fut chaſſé en bas, laiſſant ſur la place ſept Capitaines, de onze qu'il avoit ; & Klaughter &

AN. 1658. Farel, les deux Capitaines du détachement que le Duc d'Yorck avoit joint à ce Régiment, & plusieurs Officiers réformés dont la plûpart étoient piquiers. Les Anglois, outre leur Lieutenant-Colonel, perdirent beaucoup d'Officiers & de Soldats. Après s'être reposés peu de tems, ils descendirent de la Dune; ce que le Duc d'Yorck ayant observé, il fut les charger avec ses Gardes & ceux de Dom Juan; & étant arrivé à la longueur de la pique, il trouva que le terrain ne permettoit pas de les enfoncer qu'avec une peine extrême. Il ne laissa pas de tenter la fortune, mais ce fut sans succès; il fut repoussé: tous ceux qui se trouverent à la tête de sa Compagnie furent ou tués ou blessés; & sans la bonté de ses armes qui le sauverent, il y seroit demeuré. Les Officiers de sa Compagnie furent plus heureux que ceux de celle de Dom Juan, il n'y eut que Berkley, qui étoit Capitaine de la premiere, qui fut blessé. Le Comte de Colmenero, qui étoit Capitaine de la derniere, fut le seul qui se tira d'affaire sans accident; tous les autres Officiers furent ou tués ou blessés, & les Gardes si maltraittés, que le Duc ne put jamais les rallier. Il en rassembla quarante des siens, qui étoient encore en état de combattre, avec lesquels il marcha au Régiment de Boniface, où Dom Juan & ensuite le Marquis de Caracêne avoient tâché de rallier les fuyards; mais n'ayant pû en venir à bout, ils s'étoient retirés. Quand le Duc arriva à ce Régiment, ses premiers efforts ne purent point l'arrêter. Il apperçut un nommé Elvige, Lieutenant du Régiment du Roi d'Angleterre, qui étoit du détachement des Anglois dont Boniface avoit été renforcé: il lui demanda ce qu'étoit devenu son Capitaine; il répondit qu'il avoit été tué avec la plûpart de ses Soldats, & qu'il étoit le seul Officier qui restât sans être blessé. Ce Prince lui ordonna de rester avec lui, & d'assembler ses Soldats. Il leur cria tout haut que le Duc étoit là: tous ceux qui purent l'entendre le vinrent joindre. Le Duc vit en même tems le Major du Régiment Espagnol; il l'appella, & lui dit que ses Soldats devoient suivre l'exemple de ce peu d'Anglois qu'il voyoit, & que c'étoit vilain aux Espagnols de fuir pendant que les autres tenoient bon. Ce reproche les arrêta, & ils se mirent aussi-tôt en bon ordre. Le Marquis de Caracêne arrivant dans cet entretems, demanda au Duc d'Yorck pourquoi il ne chargeoit point l'ennemi avec sa Cavalerie; il répondit qu'il l'avoit déja fait, mais qu'il avoit été battu. Il ajoûta que dans la situation où étoit l'ennemi, il étoit impossible de l'attaquer, & lui montra en même tems de derriere la Dune voisine, que ce qu'il lui disoit étoit juste.

Le Marquis s'étant retiré aussi-tôt, le Régiment de Lockart avança, non

pas directement, mais en tournant ſur la gauche, & on le perdit de vûë, à cauſe de l'inégalité du terrain & de l'interpoſition d'une Dune : mais le Duc avoit à peine raſſemblé le Régiment de Boniface, & le peu de Cavalerie qui lui reſtoit, que le bataillon Anglois ſe trouva ſur une même ligne avec les Eſpagnols ſur leur droite, & il n'y avoit qu'une Dune entre deux. Le Duc fit face vers la mer ; & marchant à la tête de ſon Infanterie, il vit en arrivant ſur le haut d'une Dune que les Anglois la montoient de l'autre côté. Ce Prince ordonna auſſi-tôt au Major de Boniface de les charger de front, pendant qu'avec ſes quarante Gardes il alloit les attaquer en flanc ; ce qu'il fit ſi bruſquement, qu'il entra dans le bataillon, y fit beaucoup d'exécution & le pouſſa juſqu'au bord de la derniere Dune le long de la mer. Le bataillon de Boniface voyant les Anglois rompus, au lieu de les charger, ayant découvert du haut de la Dune que toute l'armée étoit en déroute, chacun s'enfuit comme il put, mais il ne s'en ſauva que fort peu. AN. 1658.

C'eſt une choſe remarquable, que quand le bataillon Anglois fut rompu, pas un homme ne demanda quartier & ne jetta ſes armes ; chacun ſe défendit juſqu'au bout, & on n'étoit pas moins en danger des coups de croſſes de mouſquet, que du feu qu'on en avoit eſſuyé. Un Soldat auroit infailliblement aſſommé le Duc d'Yorck d'un coup qu'il lui portoit, s'il ne l'avoit rompu en lui déchargeant un coup d'épée ſur le viſage qui le renverſa par terre. L'épée du Duc de Gloceſter ſon frere, qui l'avoit ſuivi & ſecondé toute la journée avec une bravoure digne de ſes ancêtres, lui ayant tombé des mains par un accident dont on ne ſe ſouvient point, un Gentilhomme nommé Villeneuve, Ecuyer du Prince de Ligne, qui étoit auprès de lui, l'ayant vû tomber, deſcendit de cheval, la ramaſſa & la donna au Duc, qui, le piſtolet à la main, le défendit juſqu'à ce qu'il fût remonté : mais immédiatement après, ce pauvre Gentilhomme reçut un coup de mouſquet au travers du corps ; on le tira de la mêlée, & il eut le bonheur de guérir de cette bleſſure.

Un eſcadron François étant entré dans les Dunes pendant que le Duc d'Yorck chargeoit les Anglois, il ſe trouva obligé de ſe retirer promptement : ils alloient le prendre en flanc, & lui auroient coupé infailliblement la retraite, ſi dans le même tems le Prince de Ligne ne les avoit chargés. Il ne les défit point ; mais les ayant arrêtés, cela facilita la retraite du Duc, & enſuite le Prince de Ligne ſe retira lui-même.

Le Régiment de Boniface ne fut pas le ſeul malheureux ; tous les autres Régimens d'Eſpagnols naturels ſe trouverent enveloppés par la Cavalerie.

An. 1658. Les Anglois ne les chargerent point comme ils auroient dû en marchant directement à eux. Deux de ces Régimens Anglois voyant la réſiſtance que faiſoit Boniface, ſe contenterent de marcher ſur le flanc, & de tirer ſur les autres Eſpagnols naturels en paſſant; & en marchant ſur la hauteur de la même Dune après le Régiment de Lockart.

Pendant que les choſes ſe paſſoient ainſi le long de la mer, l'aîle gauche ne fut pas moins maltraittée. Les quatre piéces de campagne que les ennemis avoient fait avancer le long du grand chemin firent une terrible éxecution & ſur la Cavalerie & ſur l'Infanterie. Les Gardes Françoiſes & le Régiment de la Couronne qui étoit commandé par M. de Montgommery furent tirés de la ſeconde ligne par M. de Turenne, placés à la droite des Gardes dans la prairie, & attaquerent trois petits bataillons des Eſpagnols entre les Dunes & le Canal, qui après une foible réſiſtance, s'enfuirent. La Cavalerie Françoiſe, pour profiter de ce déſordre, avança devant l'Infanterie, faiſant un front auſſi large que le terrain le pouvoit permettre, & étant conduite par le Marquis de Créqui, Lieutenant Général: mais celle du Prince de Condé la vint charger ſi vigoureuſement, qu'elle fut forcée de ſe retirer derriere l'Infanterie, qui avançant en bon ordre, empêcha de pouſſer plus loin cet avantage. Les ennemis furent ainſi repouſſés juſqu'à la troiſiéme fois; mais il fallut enfin ceder, parceque la Cavalerie Françoiſe étoit ſoûtenuë par ſon Infanterie, & celle du Prince de Condé avoit abandonné la ſienne. Ce Prince ſe retira après avoir fait tout ce qui ſe pouvoit & en Général & en Soldat, juſques-là que dans la troiſiéme attaque il fut en grand danger d'être pris.

A l'égard de ce qui ſe paſſa ſur la droite du Prince de Condé dans les Dunes entre lui & les Eſpagnols naturels, le Régiment de Guiſcard ne fit point ferme pour ſoûtenir l'attaque des Suiſſes: il tira pendant que les ennemis étoient encore à une fort grande diſtance. Une partie prit la fuite, & les quatre bataillons qui étoient proche firent la même choſe ſans attendre les ennemis. Cette infame poltronnerie, & la défaite de Boniface, jetta l'épouvante dans la Cavalerie qui étoit derriere; la plus grande partie prit la fuite ſans avoir vû l'ennemi; les Officiers firent inutilement des efforts pour les arrêter: mais le peu qui tint ferme ſe battit avec beaucoup de valeur, comme on le verra dans ſon lieu.

Le Régiment qui ſuivoit les trois dont on a parlé, étoit celui du Duc d'Yorck: il tint ferme un peu plus long-tems que ſes voiſins ſur la gauche; mais une voix s'étant élevée derriere, que l'Infanterie eût à ſe ſauver, ce

Digitized by Google

bataillon se rompit, les soldats abandonnerent leurs Officiers, & prirent la suite. Le Colonel Grace voyant ce désordre, crut devoir songer à sauver son Régiment, fit volte face, se retira en trois divisions, & tenant ainsi tout son monde en bon ordre, il eut le bonheur de gagner le canal de Furnes, le long duquel il fit sa retraite, sans perdre un seul homme : mais le Régiment d'Yorck eut un sort bien différent ; quoique M. de S. Roch avec son Régiment de Cavalerie, eût chargé & battu les Gendarmes du Cardinal, tuant de sa propre main Du Bourg qui les commandoit, ceux qui devoient le soûtenir l'ayant abandonné, & voyant d'autres escadrons qui venoient le charger, il fut forcé de se retirer comme il put. La Cavalerie qui le poursuivoit joignit bientôt après le Régiment d'Yorck, dont il ne se sauva pas un homme, hors Mylord Muskery qui le commandoit. A peu près dans ce même-tems là ; le vieux Colonel Michel Mestre de Camp Allemand, chargea avec son escadron le bataillon de Turenne ; mais il ne put jamais l'enfoncer, & il soûtint ses efforts avec tant d'ordre & de fermeté, que Miche fut tué avec la plûpart de ses Officiers, & son Régiment repoussé, sans autre perte du côté de celui de Turenne, que du Lieutenant-Colonel Bebesé, qui fut tué à la tête de ses piquiers d'un coup de pistolet. Hors ces deux Régimens, on ne se souvient point qu'il y en ait eu d'autre de la Cavalerie Espagnole qui ait fait son devoir en cette bataille. AN. 1658.

Pour revenir au Duc d'Yorck, il songea à la retraite quand il se vit environné de tous côtés par la Cavalerie Françoise, sans aucunes troupes pour les combattre, & ne sçachant point ce qui pouvoit s'être passé sur la gauche, où étoit le Prince de Condé, il résolut d'y aller : il n'avoit pas avec lui plus de vingt chevaux, le reste de ses Gardes s'étant retiré avec le Lieutenant, après qu'on eut quitté les Anglois. Ce petit nombre contribua plus qu'aucune autre chose à le faire échapper ; il en avoit suffisamment pour ne pas craindre les coureurs ennemis & leurs gens écartés, & n'en avoit pas assez pour donner envie de le venir observer : plusieurs crurent tellement qu'il étoit des leurs, que comme il marchoit il rencontra quatre ou cinq Cavaliers qui attaquerent un de ses Officiers, nommé Victor, qui étoit Lieutenant ; il crut que c'étoit de la Cavalerie du Prince de Condé, & leur cria en François, *Laissez le aller, c'est un de nos Anglois* ; sur quoi ils le relâcherent, lui rendirent son épée qu'ils lui avoient pris, & se retirerent dans la croyance que le Duc étoit un de leurs Officiers. Ils étoient de l'armée de France : on étoit dans l'erreur de part & d'autre, & le Duc ne reconnut la sienne, que quand Victor lui dit ensuite que c'étoient des en-

Digitized by Google

AN. 1658. nemis. Ce Prince continua ſon chemin, & fit ſi bien qu'il paſſa au trot au travers de l'armée de France, juſqu'à ce qu'il joignit le Colonel Grace & ſon Régiment avant qu'il eût traverſé les Dunes; & paſſant auprès des Régimens de Turenne & de Picardie, il trouva en arrivant au grand chemin le long des Dunes toutes les troupes du Prince de Condé en déroute.

Le Duc d'Yorck ne ſe tira d'affaire qu'avec beaucoup de difficulté; car la foule des fuyards étant fort grande dans le Village de Zudcote, au travers duquel paſſoit le grand chemin, il ne vit point d'autre moyen de ſe dégager qu'en prenant un autre chemin autour du Village. M. de Morieul, un Colonel des troupes de M. le Prince, que le Duc rencontra en quittant les Dunes, n'ayant pas voulu ſuivre ſon exemple, fut pris un moment après. Ce Prince regagna le grand chemin de l'autre côté du Village, où il trouva Dom Juan, le Prince de Condé & le Marquis de Caracène; on fut obligé de faire volte face, pour donner le tems à Dom Juan de monter un autre cheval, le ſien étant devenu boiteux par accident; après quoi on picqua des deux, & on n'arrêta plus que quand les ennemis ceſſerent de pourſuivre

Tous les Officiers Généraux, excepté Dom Eſtevan de Gamare, agirent avec beaucoup de bravoure pendant cette bataille. Dom Juan reſta ſi longtems, qu'il courut riſque d'être pris, & le Marquis n'échappa qu'avec beaucoup de peine: un Cavalier ennemi ſaiſit la bride de ſon cheval avant qu'il fût hors des Dunes; mais lui ayant déchargé un coup de canne dans les yeux, il l'étourdit de maniere qu'il lâcha les rênes, & donna le loiſir au Marquis de ſe ſauver. On a déja parlé de la vigueur avec laquelle le Prince de Ligne avoit chargé les ennemis; mais on ne ſe ſouvient pas comment il ſe ſauva; & quant à Dom Eſtevan de Gamare qui commandoit en qualité de Meſtre de Camp Général, il ne ceſſa point de courir à toute jambe juſqu'à ce qu'il arriva à Nieuport.

On n'a point encore rien dit du bataillon qui étoit compoſé du Régiment du Roi d'Angleterre & de celui du Comte de Briſtol, & ce ſeroit faire injuſtice au premier des deux de paſſer ce qui ſuit ſous ſilence. Ils étoient poſtés, comme il a déja été dit, à la gauche des Eſpagnols naturels: quand tout fut en déroute ſur leur droite & ſur leur gauche, la partie du bataillon qui compoſoit le Régiment du Roi, tous Anglois, demeura ferme, quoique tous les Soldats du Régiment de Briſtol, qui étoient Irlandois, ſe fuſſent enfuis auſſi-bien que leurs Officiers, qui prirent le même parti, quand ils virent qu'ils ne pouvoient point les arrêter, à la réſerve de Stroud Anglois, qui

Digitized by Google

étoit Capitaine-Lieutenant, qui ſe vint mettre avec ſes compatriotes, dont le Lieutenant-Colonel & le Major les avoient auſſi bien abandonnés que les Irlandois ; le premier ſous prétexte d'aller chercher des ordres, & l'autre pour quelque cauſe qui ne valoit pas mieux. Il arriva au Lieutenant-Colonel ce qu'il méritoit ; car ayant été rencontré par des Cavaliers François écartés, ils le bleſſerent d'un coup de mouſqueton ſous l'œil, dont la balle lui reſſortoit par le col, & n'en échappa qu'à grande peine ; il fut démonté, & ayant été rencontré par hazard par un des Gardes du Duc d'Yorck Irlandois, & le ſeul qui s'étoit mal comporté dans cette occaſion, il le tira d'embarras. Tous ces accidens n'étonnerent point le Régiment du Roi d'Angleterre ; ils reſterent dans leur terrain, quoiqu'ils viſſent paſſer ſur leur gauche toute la premiere ligne de l'armée de France, & ſur leur droite les Anglois de Cromwel. M. de Rambure qui commandoit la ſeconde ligne, avançant avec elle à la tête de ſon Régiment, alloit attaquer le Régiment du Roi d'Angleterre ; mais le voyant ſeul, il avança un peu devant ſes troupes pour lui offrir quartier ; les Officiers répondirent qu'ils avoient été poſtés dans cet endroit par le Duc, & qu'ils étoient réſolus de s'y maintenir auſſi long-tems qu'ils pourroient ; il leur répliqua que leur réſiſtance ſeroit vaine, puiſque toute leur armée étoit en déroute ; ils répondirent de rechef qu'ils ne devoient point là-deſſus en croire leurs ennemis ; ſur quoi il leur offrit s'ils vouloient envoyer un ou deux Officiers, qu'il les meneroit ſur une Dune, d'où ils verroient eux mêmes que ce qu'il leur diſoit étoit vrai. Le Capitaine Thomas Cook & Aſton furent détachés ; il les mena ſur la hauteur, d'où ils virent qu'ils étoient les ſeuls qui reſtoient de toute l'armée : ils furent en faire leur rapport au Régiment ; ſur quoi ils offrirent de mettre les armes bas, à condition qu'ils ne ſeroient point mis entre les mains des Anglois, & qu'ils ne ſeroient ni dépoüillés ni foüillés, ce qui leur fut accordé ; & M. de Rambure leur en ayant donné ſa parole, qui fut exactement tenuë, ils ſe rendirent, & ſe trouverent bien plus heureux que l'autre Régiment qui les avoit abandonné, dont la plûpart furent tués, & le reſte pris & dépoüillé. AN. 1658.

Il n'y eut pas plus de quatre cens hommes tués dans cette bataille du côté des Eſpagnols, dont les principaux furent le Comte de la Motterie, le Colonel Michel, la plûpart des Capitaines de Boniface, un de Saralvo, un autre de Gomez, Dom Franciſco Romero, avec deux ou trois de ſes Officiers. Des troupes du Roi d'Angleterre, trois Capitaines, quelques Lieutenans & Enſeignes, & des Brigadiers de la Compagnie des Gardes du

Digitized by Google

AN. 1658. Duc d'Yorck. Le Prince de Condé ne perdit perſonne de qualité que le Comte de Meille, Lieutenant-Général, & peu de Capitaines. Des Eſpagnols, furent pris le Marquis de Saralvo, Risbourg, Conflans, Belleveder, le Prince de Robec, Dom Antonio de Cordoue, Dom Juan de Tolede, Dom Joſeph Manriquez, Dom Louis de Zuniga, le Baron de Limbec, Darchem & Baynes, tous Meſtres de Camp de Cavalerie, ou Colonels d'Infanterie; M. de Montmorency, Capitaine des Gardes du Prince de Ligne: la plûpart ne furent pris que parce qu'ils furent abandonnés par leurs troupes, & qu'ils ne voulurent point s'enfuir avec elles. Il n'échappa que peu de Capitaines & Officiers ſubalternes des Régimens Eſpagnols naturels, qui ſe comporterent en braves gens: mais de leur Cavalerie ils ne perdirent point d'Officiers à proportion. Du Régiment du Duc d'Yorck, Mylord Muskery fut le ſeul Officier qui échappa, & des Soldats il n'en revint qu'une vingtaine: le Régiment du Roi fut entierement pris; il n'en revint que très-peu de celui du Comte de Briſtol, mais il ne perdit que cinq ou ſix de ſes Gardes.

Quant aux principaux Officiers du Prince de Condé, MM. de Coligny & de Bouteville, Lieutenans Généraux, furent faits priſonniers avec Meille qui mourut de ſes bleſſures, & M. Desroches, Capitaine de ſes Gardes. Il ne perdit que fort peu de ſon Infanterie, qui ne fit rien qui vaille: elle étoit le long du canal, ce qui lui facilita les moyens de ſe ſauver. Sa Cavalerie ſouffrit peu, quoiqu'elle combattit avec beaucoup de valeur, & il ne perdit pas un ſeul Colonel. On ne ſçait pas combien les ennemis perdirent de monde, le nombre en fut peu conſidérable; ils n'eurent d'Officiers tués que Betbeſé, Lieutenant-Colonel du Régiment de Turenne Cavalerie, Dubourg dont on a déja parlé, & M. de la Berge, Major Général (1) de l'Infanterie. Des Anglois de Cromwel, Fenwick & Lockart, Lieutenans Colonels, & deux Capitaines furent tués, & quelques Lieutenans & Enſeignes bleſſés. La reconnoiſſance oblige de ne pas oublier ici que M. de Gadagne, Lieutenant-Général de Parmée de France, qui commandoit l'Infanterie, ayant oüi dire après la défaite, que le Duc d'Yorck avoit été pris par les Anglois, il prit deux ou trois eſcadrons qui étoient commandés par ſes intimes amis, & traverſa les Dunes pour aller à eux, dans la réſolution de le retirer de leurs mains ou de gré ou de force, s'il y avoit été; mais il eut bien de la joye de trouver que c'étoit un faux bruit. Les Eſpagnols avoient heureuſement laiſſé le canon & les bagages à Furnes, où en arri-

(1) C'eſt un emploi moindre que Lieutenant-Général, ou Maréchal de Camp.

vant

vant après la deffaite on crut la perte bien plus considérable qu'elle n'étoit : mais la plûpart des Officiers d'Infanterie & des soldats se sauverent des mains des ennemis. Dom Antonio de Cordoue & plusieurs Officiers de remarque furent de ce nombre, ceux qui les avoient pris les ayant relachez pour un peu d'argent. AN. 1658.

M. de Turenne après sa victoire rentra dans ses lignes, continua le siége, & la Place ne tarda pas long-tems à se rendre. Elle auroit duré davantage si le Marquis de Léde n'avoit été blessé & ne fut mort peu de jours après. On apprit à Furnes le vingt-six que Dunkerque avoit capitulé, & l'armée marcha le même jour à Nieuport : en y arrivant tous les Régimens se trouverent aussi complets qu'avant la bataille hors celui du Roi d'Angleterre & les Espagnols naturels. On tint aussi-tôt conseil pour résoudre ce qu'il y avoit à faire : Dom Juan proposa de poster l'armée le long du Canal entre Nieuport & Dixmuide, & de tâcher d'en deffendre le passage. Ceux qui parlerent après lui furent du même avis & les autres ne s'y opposerent point directement ; mais quand ce fut au Duc d'Yorck à parler il opina contre, & donna ses raisons, représentant qu'on n'avoit point un Corps d'Infanterie suffisant pour deffendre le poste contre une armée victorieuse ; que les troupes étoient intimidées par une deffaite toute récente ; qu'il falloit considérer à quelles extremitez on seroit réduit si on étoit forcé ; qu'il seroit presque impossible d'assurer & de conserver les grandes villes ; que les ennemis seroient en état de choisir celles qu'il leur plairoit de prendre, & que beaucoup d'autres inconvéniens résulteroient d'une entreprise si hasardeuse. Il proposa ensuite de diviser l'armée, d'en mettre les troupes dans les grandes villes du voisinage qui étoient les plus exposées ; qu'ainsi celle qui seroit attaquée, pourroit faire une vigoureuse résistance, & se deffendre au moins si long-tems que quand elle viendroit à être prise il seroit trop tard pour les ennemis d'entreprendre un autre siége, & que pendant qu'ils seroient occupez à en faire un, on auroit le loisir de rassembler les troupes, & de profiter des occasions qui pourroient se présenter. On délibéra sur cette proposition, & il fut résolu de diviser l'armée : le Duc d'Yorck & le Marquis de Caracène furent laissez dans Nieuport qu'on croyoit que les ennemis assiégeroient, avec deux mille hommes d'Infanterie & autant de Cavalerie. De Conlé fut à Ostende avec un Corps de troupes suffisant pour deffendre cette forte Place. Dom Juan se jetta dans Bruges avec de l'Infanterie & un Corps considérable de Cavalerie, & le Prince de Ligne avec le reste des troupes entra dans Ypre. Le Duc d'Yorck sortant du conseil de guerre, le Prince de Condé lui

AN. 1658. demanda pourquoi il ſe hazardoit à contredire Dom Juan comme il venoit de faire ; il lui répondit que c'étoit parce qu'il n'avoit pas envie d'être obligé une ſeconde fois de s'enfuir comme à la bataille des Dunes.

Les troupes s'étant ſeparées ſuivant la répartition ci-deſſus, M. de Turenne vint peu de jours après à Dixmude dans le deſſein de paſſer le Canal qui va de Nieuport à Oſtende pour en couper la communication. Tout étoit prêt pour faire le ſiége de cette prémiere Place, lorſque M. de Turenne reçut ordre du Cardinal d'attendre juſqu'à nouvel ordre, le Roi étant dangéreuſement malade à Calais : cet accident ſauva Nieuport ; il n'y avoit pas dans la Place pour quinze jours de munitions quand M. de Crequy arriva dans le voiſinage, tant la négligence des Eſpagnols avoit été extraordinaire : mais deux jours après il en arriva d'Oſtende. Pour ſe mettre en état de ſoutenir plus long-tems le ſiége, on travailla à faire une nouvelle contreſcarpe, cinq demi-lunes & une langue de ſerpent au de-là du Canal, qui embraſſoit les anciens dehors, ce qui fut achevé en huit jours. Enſuite on lâcha les écluſes pour inonder le pays ; mais cela ne fit pas l'effet qu'on avoit eſperé, parce que le terrain autour de la Place étoit plus haut qu'on ne croyoit ; cependant on en tira encore quelque utilité. L'armée de France reſta à Dixmude, & M. de Crequy à la portée du Canon de Nieuport pendant tout le tems que le Roi de France fut en danger. Les Généraux de l'armée d'Eſpagne s'aſſemblerent dans cet entretems à Plaskendal, village ſur le Canal entre Bruges & Nieuport, & réſolurent qu'auſſi-tôt que l'armée ennemie quitteroit Dixmude, Dom Juan, le Prince de Condé & le Marquis de Caracêne aſſembleroient à Bruges autant de troupes qu'on en pourroit tirer des Places où l'armée avoit été diſtribuée pour obſerver les mouvemens de M. de Turenne ; que le Duc d'Yorck reſteroit à Nieuport avec un Corps de Cavalerie pour couvrir, autant qu'il ſeroit poſſible, cette Place, Oſtende & Bruges. Ce Prince en revenant à Nieuport avec le Marquis de Caracêne, eut une chaude allarme qui les fit gallopper tous deux près de trois mille de peur d'être coupés avant de pouvoir gagner la Ville ; ce fut M. de Varennes, Lieutenant Général de l'Armée de France, qui la luy donna en faiſant paſſer quelques Cavaliers de l'autre côté du Canal pour le reconnoître.

Peu de jours après l'Armée de France quitta Dixmude : mais M. de Créquy ne bougea point de ſon Camp. Le Marquis de Caracêne, en conſequence de la réſolution qui avoit été priſe, alla joindre Dom Juan & le Prince de Condé, avec quelques Eſcadrons, & l'Infanterie Eſpagnole qui s'étoit échappée ou rachetée des mains des François. Peu de temps après M. de Crequy ſe retira du voiſinage de Nieuport pour aller joindre M. de Turenne ;

Digitized by Google

mais ſans un accident il ne ſeroit pas retourné à ſon aiſe. Le Duc d'Yorck ayant été averti ſur le midy qu'il plioit bagage, il fut lui-même pour le reconnoître, & ordonna en même-tems qu'on fit un détachement de ſix cens fantaſſins pour le venir joindre inceſſamment dans la contreſcarpe avec toute la Cavalerie, ayant deſſein de tomber ſur l'arriere garde de M. de Crequy. Ce Prince découvrit qu'il décampoit effectivement, que les bagages étoient déja partis, & les troupes en mouvement : il envoya chercher l'Infanterie qu'il avoit fait commander, ſa compagnie des Gardes, & deux ou trois eſcadrons : la Cavalerie arriva, mais l'Infanterie fut ſi lente qu'avant qu'elle fut venûe les ennemis étoient ſi éloignés de la ville, qu'il auroit été dangereux de les attaquer Ainſi il ne ſe paſſa qu'une légere eſcarmouche entre quelques ſoldats écartés & quelques volontaires à cheval, qui ſans avoir reçû aucun ordre, chargerent un petit parti de Cavalerie qui couvroit l'arriere garde ſur la digue. Un des Pages du Duc qui s'appelloit Littleton s'engagea ſi chaudement qu'il fut fait priſonnier. AN. 1658.

Le retardement de l'Infanterie empêcha l'éxécution du deſſein de ce Prince. Un petit Navire chargé de vin & d'eau de vie étant échoüé le matin ſur la côte, tous les ſoldats y allerent à la marée baſſe, & s'étant enyvrez il ne fut pas poſſible aux Officiers de les aſſembler pour le temps qui avoit été ordonné.

Le Duc d'Yorck ne s'étant pas trouvé à ce qui ſe paſſa le reſte de cette campagne, on n'en fera point de détail ; on ſe contentera de dire en peu de mots que le Corps d'armée que commandoit le Prince de Lignes auprès d'Ypres fut ſurpris & deffait par M. de Turenne, qui tailla en pieces toute ſon Infanterie, & le pourſuivit juſques dans Ypres qu'il aſſiégea & prit en peu de jours : il marcha enſuite à Oudenarde dont il ſe rendit maître : la Place n'étoit pas forte, mais elle étoit de conſéquence. Il y laiſſa une forte garniſon de même qu'à Deynſe & dans la plupart des Places ſur la Lys ; ainſi cet échec du Prince de Lignes cauſa plus de dommage aux Eſpagnols que la perte de la bataille des Dunes ; car excepté la priſe de Gravelines, les François auroient fait peu de progrès pendant le reſte de cette campagne, après l'inaction dans laquelle ils étoient demeurés pendant la maladie du Roi à Calais : mais cette ſeconde victoire les mit en état de prendre pluſieurs Places, comme le Duc d'Yorck en fut informé depuis par une perſonne qui pouvoit le ſçavoir.

Peu de temps après que le Marquis de Crequy eut décampé des environs de Nieuport, le Duc d'Yorck marcha avec ſes troupes aux fauxbourgs de

AN. 1658. Bruges, réglant ſes mouvemens ſur ceux des ennemis, & ſe tenant toujours de l'autre côté du Canal, pour ne pas s'engager mal à propos dans quelque mauvais pas, en prenant garde ſur tout de ſe conſerver une communication libre avec les Places qui lui avoient été confiées. Le ſeize de Septembre il retourna à Nieuport, où il reçut l'agréable nouvelle de la mort de Cromwel. Il envoya auſſi-tôt prier Dom Juan d'envoyer quelqu'autre prendre le commandement qu'il avoit, parce qu'il étoit abſolument néceſſaire qu'il allât trouver le Roi ſon frere à Bruxelles ſur ce changement des affaires en Angleterre. M. de Marſin fut envoyé pour le relever, & étant arrivé à Nieuport, le Duc en partit auſſi-tôt & ne retourna plus à l'armée, la ſaiſon étant trop avancée lors qu'il fut en état de quitter le Roi, & ſa préſence ne ſe trouvant plus néceſſaire dans ſon département, & toutes les troupes s'étant retirées de part & d'autre dans leurs quartiers d'hyver, il alla voir la Princeſſe ſa ſœur à Bréda, avec laquelle il reſta quelque temps.

La mort de Cromwel & les ſuites qu'on pouvoit en prévoir (ſon fils Richard n'ayant ni la vigueur, ni la capacité de ſon Pere) releverent le courage des Royaliſtes, que le mauvais ſuccès des entrepriſes qu'ils avoient faites pour le rétabliſſement du Roi, avoient beaucoup abbatu. Ils oublierent tous les dangers qu'ils avoient courus; & mépriſant ceux auxquels ils alloient s'expoſer, ils travaillerent tout de nouveau, & crurent enfin avoir trouvé le moment favorable d'executer leur deſſein: mais de nouveau tous leurs projets échoüerent. Le Roi Charles alla *incognito* en Eſpagne à Fontarabie, où l'on travailloit à la paix des Pyrennées. Le Duc d'Yorck ſe retira à Boulogne ſur mer. Quelque tems après, le Capitaine Thomas Cook lui apporta des lettres de la Reine ſa mere. Ces lettres donnoient avis au Duc, que M. de Turenne, qui étoit aux environs d'Amiens, ſouhaittoit de l'entretenir ſur les affaires d'Angleterre. Le Duc ſe rendit ſecrettement à Amiens, & M. de Turenne lui dit en arrivant, qu'il auroit bien ſouhaitté de parler au Roi ſon frere: mais que puiſqu'il n'avoit pû découvrir où il étoit, il lui rendroit le même ſervice en la perſonne du Duc. Il lui offrit ſon Régiment d'Infanterie, qu'il devoit rendre de douze cens hommes effectifs, & les Gendarmes Ecoſſois pour paſſer en Angleterre avec ce Prince, des armes pour armer trois ou quatre mille hommes, ſix piéces de campagne, des munitions à proportion, & des vivres pour la ſubſiſtance de cinq mille hommes pendant ſix ſemaines ou deux mois; qu'il ſeroit trouver des vaiſſeaux pour tranſporter le tout en Angleterre, & donneroit

Digitized by Google

des passeports pour faire marcher à Boulogne & y embarquer les troupes, que le Duc avoit en Flandre, à mesure qu'on auroit des vaisseaux ; que cependant il les falloit faire venir à S. Omer, où elles trouveroient les passeports ; & pour faire les préparatifs plus sûrement, il offrit de mettre sa vaisselle d'argent en gage, & d'employer tout son credit pour trouver une somme capable de pousser l'affaire avec succès : il conclut d'une maniere toute obligeante, en disant au Prince qu'il pouvoit aisément croire qu'il n'avoit là-dessus aucun ordre du Cardinal, qui étoit à la Conférence ; & que ce qu'il faisoit, étoit par une pure inclination qu'il avoit pour lui & pour sa Maison Royale. Le Duc d'Yorck accepta la propolition avec beaucoup de joye, & ne perdit point de tems à choisir l'endroit du débarquement. AN. 1658.

Toutes ces choses ayant été ainsi résoluës & mises en bon chemin, M. de Turenne donna au Duc une lettre pour le Lieutenant de Roi de Boulogne, auquel il ordonnoit de lui fournir tous les vaisseaux qui se trouveroient dans son Gouvernement, jusqu'aux batteaux pêcheurs. La Reine sa mere lui en procura une autre du Maréchal d'Aumont à la même personne & pour la même fin ; & l'affaire fut si avancée, qu'on étoit à la veille du jour qui avoit été pris pour l'embarquement, & que le Duc de Boüillon & le Comte d'Auvergne, neveux de M. de Turenne, étoient venus joindre le Prince pour l'accompagner en qualité de Volontaires dans cette expédition, lorsqu'il reçut nouvelle de la défaite des Royalistes par Lambert ; sur quoi il partit de Boulogne pour aller trouver M. de Turenne qui étoit à Montreüil, & qui ayant été informé de cet accident, ne jugea pas à propos qu'on entreprit aucune chose dans cette fâcheuse conjoncture. Il lui conseilla d'avoir patience & d'attendre une meilleure occasion, qui ne pouvoit pas tarder long-tems, vû la broüillerie & la confusion qui devoient nécessairement arriver en Angleterre. Le Duc insistoit néanmoins pour y passer, croyant que le Roi son frere étoit débarqué dans le West ou dans le pays de Galles ; qu'il pouvoit être en danger, & qu'en ce cas il n'y avoit pas de moyen de le tirer d'embarras, & de le sauver, ou de lui donner lieu d'entreprendre quelque chose d'important, qu'en faisant une diversion : mais toutes ces raisons ne purent point gagner sur lui de le laisser partir ; & sur ce qu'il l'en prioit de la maniere du monde la plus pressante, il repliqua qu'il étoit sûr que le Roi n'étoit point passé en Angleterre ; & que quand il seroit vrai qu'il y fût, il n'étoit pas raisonnable que le Duc se hazardât dans une entreprise où il n'y avoit pas la moindre apparence de succès. Il lui

Digitized by Google

conſeilla de retourner en Flandre, & d'y attendre des nouvelles d'Angleterre & du Roi ſon frere ; & ſçachant qu'il n'avoit point d'argent, il lui donna trois cens piſtoles & un paſſeport. Ainſi finit cette entrepriſe.

*Fin du ſecond Livre.*

---

## CERTIFICAT DES SUPERIEURS du College des Ecoſſois à Paris.

*NOUS ſouſſignés Prêtres Adminiſtrateurs du College des Ecoſſois dans l'Univerſité de Paris, à ſçavoir, Loüis Ineſſe, ci-devant Premier Aumônier de la feuë Reine de la Grande Bretagne, & Ancien Principal du College ; Charles Whytford Principal ; Thomas Ineſſe Sous-Principal ; Georges Ineſſe Procureur ; & Alexandre Smith Préfet des Etudes dudit College ; Certifions à tous ceux à qui il appartiendra, que les Memoires ci-deſſus de feu Roi Jacques II. de la Grande Bretagne, ſont conformes aux Memoires originaux Anglois écrits de la propre main de S. M. & conſervés, en vertu d'un Brevet ſigné de ſa main, dans les Archives de notredit College ; Et nous ſuſdits certifions en outre que le Manuſcrit ci-deſſus, revû & corrigé par le ſuſdit Roi Jacques, traduit par ſon ordre, donné de ſa main à feu S. A. E. le Cardinal de Bouillon le 27. du mois de Janvier 1696. & écrit de la main du ſieur Dempſter, l'un des Secretaires de ſadite Majeſté, eſt conforme pour les faits, détails, circonſtances, réflexions, & généralement tout (le tout du ſtile ſeul & l'ordre de la relation exceptés) à une ſeconde traduction des mêmes Mémoires Anglois originaux, faite par l'ordre de la feuë Reine de la Grande Bretagne, ſignée de ſa main, cachetée du Sceau de ſes Armes, contreſignée par Mylord Caryll, Secretaire d'Etat le 14. Novembre 1704. & donnée le 15. Janvier 1705. par le ſuſdit Loüis Ineſſe à S. A. E. le Cardinal de Bouillon, pour ſervir à l'Hiſtoire du Vicomte de Turenne : En foi de quoi, nous avons ſigné les Préſentes, & y avons appoſé le Sceau dudit College. Fait à Paris ce vingt-quatre Décembre mil ſept cens trente-quatre.*

*Signé*, L. INESSE. Ch. WHYTFORD. Tho. INESSE. Geor. INESSE. Al. SMITH.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google